

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

IMPRIMERIE DE J. SMITH,
rue Fontaine-au-Roi, 14 bis.

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

> Cet Evangile du Royaume sera prêché dans toute la terre habitable, pour servir de témoignage à toutes les nations, et alors viendra la fin.
>
> MATTHIEU, XXIV, 14.

DIX-SEPTIÈME ANNÉE.



PARIS,

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

CHEZ L.-R. DELAY, LIBRAIRE,

RUE BASSE-DU-REMPART, N. 62, BOULEVARD DE LA MADELEINE.

1842.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

AFRIQUE OCCIDENTALE.

SIERRA-LEONE.

Vue générale de l'œuvre. — Traits de piété individuelle.

Au moment où plusieurs grandes Sociétés de missions s'occupent sérieusement de l'évangélisation de l'Afrique Occidentale, la Mission de Sierra-Leone acquiert un degré particulier d'importance. Elle est comme un essai préalable du bien qu'on veut faire, et comme la preuve anticipée de celui qu'on doit attendre. Elle-même fournira plus tard d'utiles collaborateurs aux missionnaires. Elle compte beaucoup d'indigènes convertis, à qui le pays natal est cher encore, et qui retourneraient, avec joie, au milieu de leurs compagnons d'enfance, s'il ne craignaient d'y trouver cet odieux esclavage dont ils ont été providentiellement délivrés. Lorsque la foi et la civilisation auront banni ce fléau du pays, la colonie de Sierra-Leone sera comme une pépinière, d'où s'échapperont avec allégresse de jeunes et de vieux nègres convertis qui iront instruire leurs malheureux compatriotes, les uns par leur ardeur, les autres par leur sagesse. Mais sans prévision de l'avenir, cette Mission porte dès à présent et par tous ses membres, des fruits précieux de foi et de vie éternelle. Nous allons en choisir quelques uns pour les présenter à l'admiration de nos lecteurs.

Un missionnaire récemment arrivé dans le pays, parle ainsi de ses premiers travaux et de ses premières impressions : « En arrivant à ma station, je trouvai une assem-

blée composée d'auditeurs nombreux et assidus. La plupart d'entre eux sont des communiants; autant que je puis en juger, leur caractère est droit, et leur conversion sincère. J'ai aussi sous mes soins une école du dimanche florissante, elle est principalement composée d'adultes; les membres les plus anciens de l'Eglise et les moniteurs de l'école de la semaine y donnent les leçons. Il est intéressant de voir des vieillards aux cheveux blanchis recevoir l'instruction de la *bouche des petits enfants*, de ceux *mêmes qui sont à la mamelle.* L'école de la semaine est bien organisée et promet beaucoup. Les plus âgés d'entre les enfants savent tous lire et parler anglais. Ils ont fait des progrès considérables dans l'écriture et l'arithmétique; surtout ils ont reçu dans leurs jeunes cœurs une instruction basée sur la Parole du Seigneur et en tout point conforme à son contenu. Il est de mon devoir de surveiller et de perfectionner autant que possible cette branche importante de leur instruction. »

L'arrivée d'un missionnaire à Sierra-Leone, est un événement public qui réjouit de la même joie pasteur et troupeau. Les enfants vont souvent à sa rencontre hors de la ville; ils accueillent le messager de paix avec des chants ou avec des cris de joie qui expriment librement les sentiments communs de tout le peuple. Souvent aussi le missionnaire dès son arrivée, reçoit, de ses futurs paroissiens, des présents qui, pour être modestes, n'en sont ni moins précieux ni moins bien accueillis. Mais c'est surtout quand un missionnaire quitte, par devoir, une Eglise, qu'il reçoit de vives et nombreuses marques d'affection. Nous trouvons dans le journal de l'un d'eux, les détails suivants :

29 *Janvier* 1840. — « J'ai quitté Bathurst avec ma famille, ce matin. La vue du peuple et des enfants qui nous attendaient pour nous faire leurs adieux, m'a touché et

ému. Au sommet des montagnes qui étaient sur notre route, nous nous trouvâmes accompagnés d'environ soixante enfants qui avaient fait trois milles pour nous voir quelques instants de plus. Les filles ouvraient la marche, les garçons la fermaient. Ils chantèrent tous ensemble des cantiques missionnaires qu'ils ont appris dans les écoles et qu'ils aimaient beaucoup. L'écho répétait au loin leurs chants. La scène était vraiment touchante. Le dernier cantique commençait par ces mots : « C'est ici que nous souffrîmes des peines et des maux. » Ce souvenir de nos épreuves, rappelé par ces tendres voix, nous émut, ma femme et moi, jusqu'aux larmes. Obligés enfin de se séparer de nous, les enfants s'arrêtèrent. Mais ils nous suivirent du regard jusqu'à ce que les buissons nous cachèrent tout-à-fait à leur vue. »

M. W. Young, 13 mai 1840, écrit de même : « Revenu chez moi, par un clair de lune, profondément affligé du spectacle de misère et de tristesse que j'avais eu sous les yeux, à peine m'étais-je assis, que l'un de mes collaborateurs vînt m'apprendre que je devais encore changer de poste pour remplacer l'un de mes amis enlevé par la mort. Cette nouvelle fut une sévère épreuve pour ma femme et pour moi. Récemment établis dans ce lieu, nous avions pris la ferme résolution de nous dépenser pour ce peuple, dont nous venions de gagner la première affection, et de réveiller plusieurs âmes aux idées de salut. A peine instruits de notre prochain départ, plusieurs indigènes vinrent nous trouver et nous dirent, les larmes aux yeux, que nous ne pouvions pas les abandonner, qu'ils ne nous laisseraient pas transporter nos effets, qu'enfin nous leur appartenions. « Que ferons-nous donc? demandaient-ils avec tristesse. Hé, quoi! plusieurs d'entre-nous, désirent de commencer à fréquenter l'école, et Massa veut nous quitter! » Emus à notre tour,

nous eûmes le cœur déchiré des cris par lesquels il nous suppliaient de demeurer au milieu d'eux, d'avoir pitié d'eux et de leurs enfants. Nous ne pûmes rester plus longtemps dans la chambre, mais, comme Joseph, nous nous retirâmes pour pleurer. »

Voici maintenant une preuve de déférence et de reconnaissance donnée à un missionnaire par les habitants de tout un village, plutôt bien disposés que convertis. Ce missionnaire visitait les unes après les autres les demeures des nègres; il trouva, dans l'une, des étrangers qu'il ne connaissait pas. Il demanda d'où ils étaient venus et ce qu'ils se proposaient de faire; on lui répondit, que venus d'une ville voisine pour célébrer des cérémonies païennes, ils allaient réaliser leur dessein. Le missionnaire s'adressant avec calme aux habitants du village, et rappelant à leur souvenir quelques passages de l'Ecriture, chercha à leur faire comprendre qu'ils avaient eu tort d'accueillir de si mauvaises gens parmi eux. Au reste, ajouta-il, vous auriez dû vous abstenir aussi de me déranger par le bruit de vos tambours, qui ne me laisseront aucun repos pendant la nuit. La majorité de l'assemblée s'écria sur le champ : « Cela est vrai, maître, cela nous fait beaucoup de peine. Ces gens-là souilleront notre village, et nos enfants apprendront les mêmes usages; bien fâchés, maîtres! bien fâchés! Mais cette affaire regarde l'autorité. » Plus hardi que tous les autres, un membre de l'assemblée monta sur un banc, et élevant la voix, il dit avec feu : « Mes chers compatriotes, vous avez entendu ce que le maître a dit, touchant ces coutumes de notre pays; il faut nous joindre les uns aux autres comme un seul cœur, et ne pas permettre que des étrangers viennent des villes voisines les célébrer parmi nous. Trop de gens de cette sorte vivent maintenant avec nous; et je vous dis en vérité qu'il est convenable que

nous allions à l'Eglise de la Société (des Missions). Les hommes de la Société nous ont fait beaucoup de bien depuis quelques temps. Ils ont fondé des écoles, le jour pour nos enfants, le soir pour les grandes personnes. Avant que M, Young (l'un des missionnaires) vint s'établir dans cette ville, nos enfants couraient dans la rue comme des sauvages. Je rends grâce à Dieu de ce que la Société a fait pour nous. Je puis lire la Bible; qui m'a appris à le faire? Aucun homme du roi (aucun agent de l'autorité); je vous dis en vérité que ce sont les hommes de la Société. » Aussi vives que sincères, ces paroles firent une bonne impression sur les nègres réunis. A la demande du missionnaire, ils renvoyèrent les baladins avec leurs tambours et leurs autres instruments de fête, et ils les accompagnèrent jusqu'au-delà de la ville, donnant à leur pasteur un témoignage de leur attachement, et à l'Evangile une marque de leur respect et de leur soumission.

Les écoles sont en général dans un état réjouissant de prospérité. Doués de peu de moyens, les nègres apprennent difficilement à lire et à écrire; mais suppléant par la persévérance à la facilité, ils parviennent par une longue application à lire avec fruit les Saintes Ecritures. Un missionnaire s'exprime ainsi au sujet d'une nouvelle école qu'il avait fondée: « Les enfants que je recueillis étaient vraiment sauvages. La plupart n'avaient jamais vu d'école, ni appris à s'agenouiller pour prier Dieu. Nous dûmes leur apprendre l'attitude de la prière chrétienne, qui leur parut d'abord fort étrange. Leurs parents païens ou mahométans, partageaient leur étonnement, quoique reconnaissans des soins donnés à leurs enfants. « Nous sommes ignorants, disaient-ils, nous ne connaissons aucune des coutumes des hommes blancs; mais nous désirons que nos enfants ne soient pas dans le même cas. »

Quand je compare l'état actuel de l'école à ses premiers commencements, je ne puis m'empêcher de voir dans ses progrès une nouvelle marque de la bonté avec laquelle le Seigneur seconde nos travaux, peu importants peut-être pour un observateur superficiel. Il y a six ou sept mois, que ces enfants couraient abandonnés dans les rues, n'étant instruits ni des devoirs de cette vie, ni des intérêts de l'autre. Aujourd'hui, décemment vêtus, ils répètent avec joie des portions de la Bible et de leur catéchisme qu'ils ont apprises par cœur. J'ai déjà dit qu'ils ne savaient pas s'agenouiller devant le Seigneur, maintenant on les entend chanter des cantiques à la louange de Dieu et de l'Agneau. Puissent de telles faveurs nous exciter à de nouveaux efforts; plusieurs hameaux de la colonie sont encore privés d'instituteurs ainsi que de tout moyen de grâce.» Le missionnaire ajoutait sous une date plus récente : « Je remarque parmi les indigènes et surtout parmi les jeunes gens un grand désir d'apprendre à lire la Parole de Dieu. Je vois chaque dimanche les exercices de l'école, avec la plus vive satisfaction. Le nombre des indigènes que nous instruisons le dimanche, s'est accru, pendant les huit derniers mois, de quarante personnes à cent cinquante. Cinquante-deux de nos élèves lisent l'Ancien et le Nouveau-Testament. Etabli dans cette Station depuis neuf mois, j'ai vendu des Bibles et des Nouveaux-Testaments pour la somme de L. 11 (F. 275). Plusieurs familles ont quitté leurs danses et abandonné leurs tambours, elles suivent régulièrement le culte du Seigneur, tous les dimanches. »

L'influence de l'instruction que les missionnaires répandent est fort précieuse. On remarque que les nègres les plus intelligents dans la colonie, ont fréquenté leurs écoles et reçu leurs directions. Quoique peu propres, par leur nature, aux discussions calmes, les nègres instruits

par les missionnaires, donnent quelquefois des preuves d'un jugement droit et font des remarques assez judicieuses. Un missionnaire, dans une tournée pastorale, cherchait à exciter la reconnaissance de quelques personnes rassemblées autour de lui, en leur rappellant de quelles bontés le Seigneur comble toutes les créatures. C'est lui, disait-il, qui fait croître l'herbe dans vos champs et qui remplit tous vos vœux. « Vous dites que Dieu fait croître toutes choses dans nos fermes; mais supposons, maître, lui dit librement l'un des assistants, que nous ne coupions pas les buissons et que nous ne défrichions pas le terrain; supposez encore que nous ne plantions ni graines ni blé, est-ce que Dieu les ferait croître tout seuls? » Non, sans doute, répartit le missionnaire; maudite depuis la chûte de l'homme, la terre porte, par le commandement de Dieu, au lieu de plantes utiles, des ronces et des épines. L'homme doit péniblement les arracher, labourer le sol, et n'attendre les fruits de la terre qu'après un long travail devenu son devoir comme son châtiment. Mais, supposez à votre tour, que vous plantiez vos yams, que vous semiez votre blé, que vous accomplissiez tous vos autres travaux de la ferme; verriez-vous la semence croître, et les fruits mûrir, si Dieu ne vous envoyait pas des pluies favorables? » Toute l'assemblée répondit: « Non, maître, non.» La conversation parut laisser une excellente impression dans tous les esprits. L'objection elle-même servit d'occasion à un utile enseignement. La vérité avance donc par le progrès des nègres, parce que les mêmes lumières qui soulèvent des difficultés font saisir les éclaircissements qui les dissipent. Elles produisent encore des résultats plus immédiats de foi et d'édification. Ainsi, il y a quelque temps qu'un missionnaire envoya à l'un de ses collègues plusieurs candidats au baptême, en l'invitant à réitérer l'examen qu'il en avait fait lui-même préa-

lablement, et qui l'avait fort satisfait. Son collaborateur éprouva la même satisfaction. Les candidats avaient apporté chacun sa Bible. Ils cherchaient eux-mêmes, durant l'examen, dans le volume sacré, les passages qui leur étaient cités, et ils rappelaient, sinon par leur intelligence, du moins par leur respect et leur diligence, ces chrétiens de Bérée, dont l'exemple est proposé à notre imitation. La parole du missionnaire avait une plus grande autorité, leur foi aussi avait un plus solide fondement, puisque ils voyaient la parole de Dieu dans la parole du missionnaire, et la vérité elle-même dans l'objet de leur croyance. Nous dirons d'une manière générale que les écoles sont en voie de prospérité, que les écoles et les élèves augmentent à la fois, et puisque nous ne pouvons entrer dans d'autres détails à cet égard, nous citerons comme une preuve générale de ce progrès réjouissant, le nombre considérable de livres chrétiens, non pas distribués, mais vendus parmi les nègres de la colonie. Les missionnaires avaient demandé et ont vendu six mille exemplaires d'un recueil de Cantiques. Les nègres comprennent fort bien l'importance et l'esprit des grandes institutions chrétiennes de l'Angleterre. Ils se réunissent chaque année, en assemblée générale, pour entendre le récit de leurs travaux, et souscrire en leur faveur. Le gouverneur de l'île s'associe à ces fêtes toutes religieuses, et il les préside souvent. Dans la dernière assemblée générale de la Société biblique auxiliaire de celle de Londres, on ne comptait pas moins de deux à trois mille nègres venus de différents endroits. La collecte fut de 250 fr. : que de fêtes chrétiennes en France et ailleurs où l'on ne voit ni une assemblée aussi nombreuse, ni une collecte aussi abondante!

Ainsi que les écoles, les réunions ordinaires sont bien fréquentées. Les assemblées du dimanche se composent dans la plupart des stations de trois à quatre cents per-

sonnes, et de neuf cent dans celle de Kissey. Nous signalerons ici, parmi les résultats généraux de l'œuvre, un succès important qui réjouit vivement le cœur des missionnaires, et qui est un beau fruit de leur ministère. Il s'agit de l'exacte et scrupuleuse observation du jour du Seigneur, signe certain de l'influence de l'Evangile sur les mœurs. Un missionnaire écrivant un Vendredi Saint s'exprime ainsi sur le recueillement du peuple, même ce jour là : « Ce jour nous rappelle tant d'autres jours tranquilles, calmes, heureux, que nous fêtons souvent en Afrique, et dont le retour nous fait aimer notre œuvre, semée de beaucoup de difficultés et d'épreuves. Tout est tranquille autour de nous ; les clameurs et le tumulte des marchés se sont éteints ; les affaires sont suspendues, le peuple a mis ses habits de fête, non point pour se livrer à un vain amusement, mais pour s'assembler dans la maison de Dieu, et pour y célébrer le souvenir des souffrances de son Fils, dans la communion de l'Eglise universelle. Deux fois la chapelle a été remplie de monde; un troisième service eut rassemblé, si nous l'avions désiré, le même nombre d'auditeurs.» Quant au jour du Seigneur lui-même, voici ce que nous lisons dans le journal de M. Murphy : « J'ai assisté au service divin aujourd'hui, dimanche, à Bathurst. J'ai été frappé de la sérieuse attention que chaque membre de l'auditoire prêtait à leur bien aimé instituteur, pendant qu'il leur expliquait la parole de vie. Oh ! que le jour du Seigneur, me disais-je à moi-même, est mieux observé ici, dans cette lontaine et païenne contrée, que dans le pays de mes pères, que l'Evangile a pendant plusieurs siècles éclairé de sa divine lumière ! A la fin du service, tenu, non par un missionnaire proprement dit, mais par un simple instituteur, les membres de l'assemblée se retirèrent dans leurs demeures respectives, sous l'impression

profonde des graves et solennelles vérités qui venaient de leur être annoncées. Durant le reste de la journée, on ne vit personne errer oisif soit dans les rues, soit sur les collines. Renfermés dans leurs maisons, les indigènes passaient ce saint jour comme le doivent passer tous les vrais chrétiens, dans le silence et la méditation. »

Il serait curieux et instructif en même temps, d'entrer dans le détail de la vie des missionnaires et de montrer la variété de leurs occupations. Une sollicitude bien naturelle fait craindre aux Directeurs de la Société, que sous ce climat funeste, trop de travaux n'usent promptement leur constitution. Les missionnaires reçoivent avec reconnaissance les avis qu'on leur donne pour le soin de leur santé, mais il leur est difficile de les suivre. Après la fatigue du dimanche, le lundi devrait être un jour de repos, mais voici comment ils passent ce jour-là : « Aussitôt que le missionnaire se montre le matin, son œuvre commence. Ce jour plus que jamais, des personnes l'attendent et de bonne heure. Ce sont peut-être des enfants malades, qui viennent s'excuser de ne pouvoir se rendre à l'école ; vous vous en débarrassez assez facilement ; les uns n'ont besoin que de légers remèdes, les autres peuvent avoir des cancers invétérés, ou telle autre maladie grave, et demandent des soins constants. Ce sont ensuite des parents qui viennent présenter leurs enfants et nous prier de les recevoir dans nos écoles ; ceci est plus long. Il ne faut pas seulement inscrire sur un livre, les noms de tous ces nouveaux venus ; il faut encore expliquer aux parents, les conditions de toute admission dans nos écoles, et requérir leur acquiescement à nos vues. A huit heures et demie, la cloche sonne, les écoles s'ouvrent, les écoliers viennent nous acheter des livres d'école et de prière, des Bibles, des ardoises, des crayons, des modèles, des plumes, du papier et d'autres objets de cette nature.

Un quatrième parti nous attend ; ce sont des indigènes bien habillés, qui viennent demander la bénédiction nuptiale à leur pasteur. Ils se dirigent vers l'Eglise et ils nous y attendent. Il s'agit de célébrer tantôt dix, tantôt douze mariages. A notre retour, le maître d'école nous présente peut-être un bon nombre de garçons ou de jeunes filles qui se sont mal conduits le jour précédent, et qu'il faut corriger par la parole ou autrement. Les jeunes époux nous attendent aussi ; nous devons leur délivrer des certificats de mariage, (1) que nous faisons payer 1 sh. 6 d. (environ 1 fr. 50 c.) pour pouvoir avec cet argent réparer nos Eglises et nos écoles. »

Les missionnaires ne sont pas seuls ainsi occupés ; à côté d'eux, sous leurs yeux et leur direction, travaillent activement et fidèlement des catéchistes ou évangélistes indigènes, dont le caractère est honorable, la piété connue, et le zèle éprouvé. Comme preuve de leur activité et des services qu'ils rendent, nous citerons les faits suivants, que nous trouvons dans le journal de l'un d'eux.

« J'avais pris les noms des personnes qui se sont relachées, parceque je désire les visiter dans leurs maisons, pour avoir avec elles des entretiens particuliers. Le 27 juillet, j'allai donc de maison en maison, mais je ne trouvai pas chez eux tous les indigènes que je voulais voir. Je me dis à moi-même : ne te mets jamais en peine, tu les trouveras tous dimanche. Ce jour-là, je les invitai à se rendre chez moi le lendemain ; ils vinrent ; je leur lus Jérémie. III, 11-15. Quelques uns profitèrent

---

(1) Dans les colonies anglaises la bénédiction religieuse constitue le caractère civil du mariage, dont la célébration est permise à tous les ministres de la religion, sans acception de noms et même de nations.

Rédacteurs.

de cette lecture ; d'autres s'égarèrent de nouveau, comme dit notre Seigneur Matthieu. XII, 43-45.»

3 *Août.*—« J'ai vu deux communiants, dont l'un ne se rend plus régulièrement au culte. Je lui ai fait cette question : Qui est-ce qui vous empêche de venir à l'Eglise ? —Il a répondu : «J'ai eu des embarras qui m'en ont empêché. »—«Vos embarras devraient vous conduire à Dieu, ai-je répliqué. Il se disposait à alléguer d'autres excuses ; frère arrêtez, lui ai-je dit. J'ai pris la Bible et je lui ai lu Lam. III, 31-40. J'ai poursuivi ma lecture dans Rom. VIII, 35-39, et je lui ai adressé des paroles d'exhortation. Je l'ai engagé à ne plus se conduire de la sorte, et je l'ai prié de venir à l'Eglise. « Je le ferai, » m'a-t-il répondu.

« J'ai continué mon chemin et j'ai visité un autre indigène. «Allez-vous à l'Eglise, lui ai-je demandé ? »—Non ! »—« Pourquoi ? »—« Parce que je suis un homme pauvre. »—«Vous ne savez donc pas ce que la Bible nous enseigne : Riches et pauvres, nous devons tous prier. »—« Mais regardez mes vêtements.»—Il avait mis une couverture sans manches ni col. — «Si la mort vient aujourd'hui, vous ne lui direz pas : regarde, je suis un homme pauvre. » — «Eh bien j'irai à l'Eglise.» — « Rappelez-vous aussi, que c'est Dieu qui rend la terre humide par la pluie qu'il envoie ; nous devons semer, planter, faire toutes choses pour nous procurer des vêtements, et ensuite aller à l'Eglise. »

7 *Août.*—« J'ai visité un homme dans sa demeure ; il adorait une idole. « Je lui ai dit : ceci n'est pas bien.» Je lui ai ensuite parlé de la bonté de Dieu envers les hommes, et des péchés par lesquels les hommes répondent à tant de bienfaits. J'ai pris ma Bible et lu Psaume CXV, 2-8, et je lui ai dit que son idole est une chose

morte. Je lui ai encore lu quelques passages de Jérémie. « Ce que vous me dites est vrai, m'a-t-il répondu; bien des personnes sont venues me voir, mais aucune ne m'a jamais rien lu de semblable. » — « Je viendrai vous voir. » — « Vous me ferez du plaisir. » Ces efforts réunis des missionnaires et de leurs aides, produisent des fruits abondants de repentance et de conversion.

L'un d'eux écrivait sous la date du 18 octobre 1840. « J'ai baptisé à Kissey dix-sept hommes et vingt-cinq femmes, et après le sermon, j'ai administré la Sainte Cène. Près de trois cents personnes étaient présentes. C'était un jour de joie et de reconnaissance ; nous avions le bonheur d'admettre dans l'Eglise visible, un nombre considérable d'âmes. Des événements de cette nature nous encouragent à poursuivre notre œuvre, sans faiblesse. Ces mêmes personnes, il n'y a que peu d'années, pliaient le genoux devant des dieux de bois ou de pierre ; maintenant elles adorent Jésus-Christ, dont elles ont publiquement embrassé la doctrine.

1er *Novembre.* — « J'ai été à Wellington, et j'y ai baptisé douze hommes et trente femmes. Ce sont ici des jours de moisson, où les gerbes sont en quelque sorte recueillies dans l'Eglise, jusqu'à ce qu'elles soient rassemblées dans les greniers éternels. Bien qu'il nous soit difficile d'espérer le salut de tous nos candidats, nous aimons à croire que plusieurs d'entr'eux, du moins, se joindront un jour à l'Eglise triomphante du Seigneur.»

Le 7 mai 1840, un missionnaire se promenait dans le cimetière de la station, un indigène vint lui demander s'il voulait voir le tombeau où repose M. Kissling, fidèle serviteur du Seigneur, que la mort a moissonné comme tant d'autres, sous ce climat meurtrier. Le missionnaire s'approcha avec l'indigène, de la tombe du ministre de Jésus-Christ ; il y lut ces paroles : *Je sais*

que mon Rédempteur est vivant, et qu'il demeurera le dernier sur la terre, et qu'après que ma peau aura été détruite, je verrai Dieu de ma chair. Il dit à son guide : « Vous voyez que bien des personnes dorment dans ces tombes. » — « Oui, maître, bien des personnes, et autant d'hommes blancs que de noirs. » — « Un jour viendra où tous se relèveront, et se tiendront debout devant le tribunal de Jésus-Christ. Alors ceux qui auront servi Dieu, seront reçus pour toujours dans son royaume de gloire ; et ceux qui après lui avoir désobéi, seront morts dans leurs péchés, seront jetés dans les ténèbres du dehors. » — « Cela est vrai, maître ; supposez que je prenne deux hommes pour aller travailler à ma ferme pendant un mois. Le mois fini, l'un ayant bien fait son œuvre, je le paie ; mais supposez que le second n'ait pas bien fait son œuvre, je ne le paierai pas. » — « Mais jugés d'après nos mérites, nous ne pourrions jamais recevoir le ciel pour récompense ; car eussions-nous fait toute notre œuvre, nous serions encore des serviteurs inutiles. » — « Cela est très vrai, maître ; je me souviens du pharisien et du péager ; oui il est vrai, et vos paroles touchent profondément mon cœur dans ce moment. Dieu vous bénisse, Dieu vous conserve, Dieu bénisse votre père, votre mère, vos frères, vos sœurs, que vous avez quittés pour venir ici nous instruire. »

Si nous voulions citer tous les extraits que nous pourrions faire des communications des missionnaires au sujet du réveil des âmes, cet article acquerrait une très grande étendue. Bornons-nous à quelques faits pris au hazard, parmi beaucoup d'autres aussi réjouissants. Montrons surtout que la piété des indigènes est bien sincère, puisqu'elle les soutient dans l'épreuve et les fait passer triomphants de ce monde dans l'autre. Le lit de mort est une haute instruction, il faut s'en approcher avec respect et re-

cueillement, admirer l'Evangile, qui le change en un lit de joie et d'espérance, faire plus qu'admirer l'Evangile, l'embrasser, le croire, le pratiquer, pour recevoir soi-même, à l'heure suprême, ses douces et ineffables consolations.

16 *Décembre*.— « Un homme est venu me parler des troubles de son cœur. » Il m'a dit : » J'essaie de servir Dieu, mais je suis accablé ; quand je veux faire une bonne chose, une mauvaise survient toujours, je ne sais que faire, mon cœur est trop mauvais. « J'ai ouvert ma Bible, je lui ai montré ce que l'apôtre Paul sentait lui-même. Je l'ai exhorté à prendre courage, et lui ai dit que ces combats étaient la preuve que la grâce de Dieu agissait dans son cœur. Il m'a parlé de sa femme. « Elle me trouble beaucoup, m'a-t-il dit ; elle me prie toujours de négliger les réunions, mais je lui réponds que je ne puis pas faire cela. »

24 *Janvier*. — « Cet après midi avant la classe, une femme est venue me demander des avis sur la peine qu'elle éprouvait. « Maître, mon cœur est très noir. Quelquefois, quand j'examine mon cœur, je vois qu'il n'est pas bon. Dernièrement, atteinte d'une maladie, je me considérai et je vis que je n'étais pas prête pour mourir ; mon cœur me troubla beaucoup. Je priai, je priai ; mais de mauvaises pensées revinrent dans mon cœur. Je m'écriai : qu'est-ce-donc ? J'essayai de penser à Dieu, mais mes pensées errèrent ; je ne puis vous dire ce que j'éprouvai. Moi je pense que je ne suis pas chrétienne. » Ces paroles et d'autres de la même nature, furent prononcées avec beaucoup de sentiment. Cette femme n'était pas nouvellement convertie ; depuis longtemps chrétienne, elle comptait parmi les membres les plus fidèles du troupeau. Son pasteur ému de cette naïve et sincère délicatesse de conscience, exprimée avec abandon et simplicité, lui rappela aussi l'exemple de Saint-Paul

et la renvoya consolée par la sagesse de ses avis et la sympathie de son cœur. Un indigène écrivait en ces termes à un autre missionnaire : « Cher Père, je viens à vous aujourd'hui pour vous apprendre quelque chose touchant mon âme. J'espère que vous m'écouterez avec patience ; j'ai de grandes dettes envers mon grand Dieu et Maître, qui m'a délivré de beaucoup de périls, qu'il ne m'est pas permis d'oublier. Je viens à vous comme un pécheur réveillé, vous priant de m'éclairer sur les intérêts de mon âme. Je suis votre humble serviteur.»

L'homme qui sollicitait ainsi des entretiens avec son guide et son ami, paraît avoir été converti par le souvenir des bienfaits du Seigneur. Esclave, il avait failli être la victime de la brutalité de son maître, qui voulait le tuer. Il échappa à ce danger. Mais, conduit dans un marché public, il fut vendu au plus offrant. La Providence l'arracha aussi à ses fers, et le rendit à lui-même. Quand, dans la paisible jouissance de la liberté, il reportait sa pensée sur les premiers événements de sa vie, il se sentait ému, et, désirant adorer cette main, auteur de toutes ses délivrances, il se disait : «j'irai, et je servirai Dieu.» De là sa lettre au missionnaire et son admission au nombre des candidats. Cet indigène n'est pas le seul que les bienfaits de la Providence aient salutairement touché.

10 *mars* — «J'ai été à W. aujourd'hui, et j'ai visité l'un de nos directeurs de classe malade. Il a été réjoui de me voir. Je lui ai demandé dans quelles dispositions il se trouvait. «Je ne crains pas de mourir, m'a-t-il dit, quand le Seigneur m'appellera. Depuis quelque temps je suis dans la joie. Lorsque je suis malade, ma foi au Seigneur devient plus forte ; quand je suis bien, mon cœur s'éloigne aussitôt de Jésus. Je me sens parfaitement heureux ; il n'y a que mon corps qui souffre.» Un autre jeune homme est venu

me prier de l'instruire. Je lui ai demandé ce qui lui a donné le désir de connaître la religion. « Depuis le temps où Dieu vint à mon secours et me tira de la détresse, mon cœur n'a fait que souffrir en suivant les coutumes du pays. C'est pourquoi je veux maintenant servir Jésus-Christ. Lorsque je fus pris et fait esclave, Dieu m'aida à fuir; et lorsque mes maîtres voulurent me punir par la mort, Dieu m'aida encore, de sorte qu'ils ne purent me prendre. Supposez qu'un ami soit venu à mon secours, dans un moment de détresse, et que je ne l'aie pas ensuite remercié de son service, m'aidera-t-il une seconde fois, si je retombe dans la peine? De même, si je ne servais pas le Seigneur maintenant, il ne viendrait plus à mon aide.» Tous les hommes devraient éprouver ces sentiments de reconnaissance et de crainte salutaire. Car, ou ils ont été soulagés dans leurs peines, et ils doivent par besoin et par devoir se donner à Dieu, ou ils ont eu moins d'épreuves que les autres, et alors leur reconnaissance devrait être encore plus vive et leur conversion plus prompte.

Le missionnaire Peyton revenait, le 19 mai 1840, de l'école, au moment où il fut abordé par deux indigènes, qui le prièrent de se rendre auprès du lit d'un chrétien malade. Le missionnaire trouva ce membre de son troupeau à deux doigts de la mort. Il lui demanda s'il se rappelait ce qu'il lui avait dit la dernière fois. Le malade, avec un ton de voix faible: « Oui, monsieur; je n'ai pas oublié ce que vous avez dit de cette heureuse demeure préparée pour le peuple de Dieu.» — «Pensez-vous appartenir au peuple de Dieu ? » — « Je l'espère.» — « Qu'est-ce qui vous fait penser que vous êtes un enfant de Dieu, et que vous irez au ciel, quand vous mourrez ?» — « Jésus-Christ est mort pour les pauvres pécheurs; je suis un pauvre pécheur, et je l'aime beaucoup dans mon

cœur. Oh!» s'écria-t-il, en obéissant à un mouvement subit de joie chrétienne, «que je suis heureux! je serai bientôt avec le Seigneur.» Il devint faible et languissant; quelques minutes après, il entra dans cette heureuse demeure dont il avait gardé le fidèle souvenir, et dont la vue anticipée venait de faire tressaillir son cœur mourant. Ses souffrances avaient été grandes, sa patience admirable; il avait conservé jusqu'au dernier moment l'usage de ses sens et de ses facultés. Sa mort fut calme et solennelle; elle fit une impression profonde sur l'âme du missionnaire; les autres spectateurs parurent également émus. Ainsi mourut James Bennet, modeste membre de l'église de Freetown. Sa conduite, son langage avaient été chrétiens. Le missionnaire parle de lui comme d'un fruit mûr pour la gloire, et d'une remarquable manifestation de la grâce divine. — «Qu'éprouvez-vous,» demandait un autre missionnaire à un indigène livré à de vives souffrances et assis à ses genoux, pour mieux l'entendre?» — «De la paix.» — «Pensez-vous à la mort?» — «Oui, grâce à Dieu; mais je n'ai aucune crainte. Dieu est mon père.» — «Pensez-vous à Jésus-Christ?» — «Oh! oui; il mourut pour l'amour de moi; il est maintenant mon meilleur ami. Je ne crains rien. J'espère qu'il me sauvera, si je me confie en sa miséricorde.» — «A cause de quoi pensez-vous qu'il vous sauvera?» — «Je suis très-coupable; mais il est mort pour moi; il me sauvera par son propre pouvoir, si je me confie en lui.» — Le missionnaire s'agenouilla devant la couche du malade; il le recommanda à la grâce et à la protection du Seigneur, n'espérant plus le revoir en vie dans ce monde. Le malade pria ses amis païens de ne pas le troubler par leurs instances et leurs superstitions, et témoigna le désir de n'être entouré à sa dernière heure que d'amis chrétiens qui pussent consoler son âme par

leurs conseils et par leurs prières. Nous ne doutons pas que Dieu n'ait aussi recueilli dans ses greniers cet autre épi d'une riche moisson.

Enfin Sara a aussi, l'année dernière, par une mort toute chrétienne, réjoui l'âme de son pasteur, qui a depuis parlé d'elle à plusieurs reprises, avec des sentiments profonds d'admiration et de reconnaissance. Tombée malade peu de temps après son baptême, cette intéressante femme fit appeler le missionnaire. Celui-ci la trouva dans une pauvre et étroite hutte. Souffrante et mal vêtue, elle était néanmoins résignée et calme. « Je suis affligé, » lui dit le missionnaire, « de vous trouver si malade. » — « Monsieur, » répondit Sara avec un reste de vivacité, « Dieu est très-bon pour moi. » — « Il est donc cher à votre cœur ? » — La malade, levant une main que la mort marquait déjà de son empreinte, s'écria, avec un ton de voix que je n'oublierai jamais, dit le missionnaire : « Jésus, Jésus est tout ce que je désire. » Voulant ménager un reste de forces, le missionnaire s'abstint de lui faire d'autres questions, et après lui avoir lu quelques portions consolantes de la Parole du Seigneur, il pria auprès de son lit, et la quitta. Il ne tarda pas à la revoir ; il la retrouva dans la même joie. Il la visita plusieurs jours de suite, autant pour lui que pour elle. Ses paroles étaient si douces, son âme si calme, sa patience si soutenue, son espérance si vive, qu'elle édifiait encore plus qu'elle n'était édifiée. Ses souffrances étaient très-aiguës, mais dans les rares intervalles de ses maux, elle était joyeuse et intéressante ; elle employait ces moments de repos à bénir son Sauveur, qu'elle aimait profondément. La plus légère marque d'attention était accompagnée des plus vifs remercîments ; elle étendait aux moindres bienfaits cette affectueuse reconnaissance qu'elle éprouvait pour les grands. Elle parlait de son prochain départ avec calme ; parfois, elle désirait de quitter promp-

tement cette tente pour être plus tôt avec le Seigneur; mais son âme restait humble et sereine. Le missionnaire lui demanda si elle croyait entrer dans le ciel en quittant la terre; avec une douce confiance, aussi éloignée de l'orgueil que de l'abattement, elle répondit: « je l'espère.» Cet espoir ne tarda pas à se changer en réalité; elle mourut peu de temps après, rendant tout doute impossible sur son salut, par une piété profonde, une soumission admirable, une mort calme, et, en général, une vie chrétienne qui est restée parmi ses amis comme un parfum d'humilité et de foi. « Je n'ai jamais vu, dit le pasteur, mourir un nègre ou un anglais comme cette femme. Pendant qu'elle était sur la terre, elle ne pouvait parler que de la bonté de Dieu et de l'amour du Sauveur; maintenant j'espère qu'absente du corps, où elle a tant glorifié Dieu, elle se mêle aux transports des saints dans la gloire.»

VARIÉTÉS.

Etat financier de plusieurs Sociétés de missions étrangères. Dernière assemblée du Conseil américain pour les missions étrangères.

Consacré surtout au récit des triomphes de l'Evangile parmi les païens, ce Journal ne parle que rarement des épreuves et des succès de l'œuvre des missions au sein des Eglises qui l'ont fondée. Cependant la connaissance des difficultés par où elle passe et dont elle triomphe toujours, au milieu des populations chrétiennes, peut être aussi édifiante qu'instructive, et elle est nécessaire à la parfaite intelligence de son véritable état. L'œuvre des missions

est un arbre qui touche par ses racines aux Eglises chrétiennes, par ses branches au monde païen; sans doute on peut juger des racines par les branches jusqu'à un certain point, mais on connaît l'arbre bien mieux encore quand on l'examine successivement dans toutes ses parties.

Nous ne parlerons point ici des Sociétés de missions allemandes; la plus importante de toutes, celle des frères Moraves, vient de faire un appel extraordinaire pour obtenir des ressources qu'elle n'a pas; nous parlerons des Sociétés de missions anglaises. Elles passent pour les plus riches, elles le sont, en effet; cependant elles se trouvent aujourd'hui dans un grand embarras. Toutes ces grandes et nobles Sociétés ont un déficit; il n'en est pas une qui n'ait des dettes considérables, malgré les appels extraordinaires qu'elles ont faits, à plusieurs reprises. Nos amis de France seront moins étonnés de voir leurs modestes Sociétés tomber momentanément dans les dettes, quand ils sauront que les plus riches et les plus prospères Sociétés du monde y tombent aussi; ils écouteront mieux l'appel fait à leur charité, quand ils auront vu quelles instances sont faites auprès des chrétiens d'Angleterre et d'Amérique pour les engager à doubler leurs dons, qu'ils ont déjà doublés et triplés, et qu'ils augmenteront encore.

La Société des missions épiscopales avait à son dernier anniversaire un déficit de £.8026, 13*sh.* 7*d.* (200,665f.) la Société des missions wesleyennes devait £. 19,044, 7*sh.* 2*d.* (476,107 fr.); la Société des missions de Londres a dépensé cette année £.12,634 (315,850 f.) de plus qu'elle n'a reçu. Cette somme, ajoutée au déficit de l'année dernière que nous ne pouvons fixer, doit porter la dette de la Société à environ 400,000 fr. La Société des missions baptistes, qui avec des ressources bien moins considérables, avait aussi, il y a peu d'années, un déficit de 100,000 fr., a diminué sa dette, quoiqu'elle ait envoyé de nouveaux mis-

sionnaires, et continué à étendre le cercle de ses opérations. Son déficit n'est donc plus que de 48,950 fr.; mais il est fort considérable encore, eu égard à la quotité de ses recettes ordinaires. Voilà donc les grandes Sociétés de missions d'Angleterre très fortement endettées; ajoutons que leur état menace de s'aggraver, et s'est considérablement aggravé pendant plusieurs années successives. Nous parlerons avec quelque détail des embarras plus grands encore du Conseil américain pour les missions étrangères et des mesures qu'il s'efforce de prendre pour améliorer cette situation critique et en prévenir le retour. Examinons auparavant d'où viennent ces épreuves des Sociétés de missions en général, qui nous occupent seules dans ce moment. Est-ce d'une diminution de zèle? Nous devons à la vérité et à l'Eglise de reconnaître, qu'elles viennent plutôt de l'augmentation du zèle au milieu de la chrétienté, et du succès de zèle au milieu du monde païen. Et afin que l'incrédulité ne triomphe pas de ces difficultés qui doivent plus que tout le reste l'étonner et l'instruire, afin aussi, que les amis du règne du Seigneur ne se découragent pas de cet état de gêne, qui ne doit que les exciter à la reconnaissance et au dévoûment, puisqu'il n'a ni cause fâcheuse ni danger réel, disons que l'intérêt pour les missions n'a jamais été si vif, et que les ressources des Sociétés n'ont jamais été si abondantes. Leurs recettes, en effet, se sont non affaiblies, mais accrues dans une proportion très remarquable. Et pour ne pas remonter ici trop haut, nous dirons qu'en 1836 la Société des missions épiscopales avait reçu 1,739,550 fr.; l'année dernière elle a reçu 2,286,795 fr.; les recettes de la Société des missions wesleyennes avaient été de 1,625,000; elles ont été cette année de 2,254,260. Celles de la Société des missions de Londres avaient été de 1,396,628 fr.; elles se sont élevées à 2,002,500; enfin la Société des mis-

sions baptistes, qui ne paraît guère avoir reçu au delà de 350,000 fr., a porté ses recettes jusqu'à 666,400 fr., c'est-à-dire qu'elle les a doublées en peu d'années. Cette augmentation croissante des ressources de ces Sociétés prouve évidemment un accroissement de zèle et de sympathie dans leurs nombreux et généreux soutiens. Voici donc la cause unique de la disproportion survenue entre leurs dépenses et leurs recettes, bien que leurs recettes aient été au moins doublées depuis leurs premiers travaux; la sphère de leur activité s'est agrandie, les anciennes missions se sont fortifiées, de nouvelles missions ont été fondées, de plus vastes champs se sont ouverts et ont été occupés; l'Inde, l'Afrique, les îles de la mer du Sud, les Indes Occidentales sont devenues accessibles toutes à la fois; des appels se sont fait entendre de tous les bouts du monde; on a fondé des écoles, élevé des églises, établi des presses, employé des évangélistes indigènes, augmenté, doublé le nombre des missionnaires; les circonstances étaient si remarquables, les besoins si pressants, les succès si rapides, qu'entraînées autant par les évènements que par leur zèle, forcées même d'avancer, et comme poussées par la main du Seigneur, les Sociétés de missions, prudentes mais fidèles, ont contracté des engagements qui dépassaient de beaucoup leurs moyens, sans toutefois répondre ni au désir de leur charité, ni aux besoins de leur œuvre. Le développement qu'elles ont pris a été si grand, si rapide, que même avec l'augmentation actuelle de leurs ressources, elles pourraient à peine pourvoir à leurs dépenses, à supposer que leurs dépenses diminuent au lieu d'augmenter. L'aspect du monde païen n'a jamais été si remarquable; jamais de si larges portes n'ont été ouvertes; à l'exception de la Chine et du Japon, le monde entier est accessible aux missionnaires. Aussi le christianisme, depuis ses premiers

triomphes, n'a-t-il jamais eu un si grand, un si admirable mouvement d'extension. Avouons-le : devant cette moisson et si blanche et si vaste, le cœur se déchire à la pensée que l'Eglise n'a ni assez d'argent, ni assez de zèle pour y envoyer les ouvriers qui brûlent du désir de s'y élancer. La seule Société des missions de Londres, a refusé pendant l'espace d'un an plus de vingt ouvriers, par la seule raison qu'elle ne pouvait les salarier. Cependant des populations entières lui demandent à grands cris ces missionnaires et beaucoup d'autres.

Les hommes du monde, nous le répétons, doivent voir même dans ces pénibles embarras des Sociétés chrétiennes, une preuve de force plutôt que de faiblesse, et une marque de zèle plutôt que d'indifférence. Moins dévouées, ces Sociétés se seraient bornées à leurs premiers travaux, et contentées de leurs premiers succès ; elles n'ont les sollicitudes de la charité que pour en avoir la confiance et l'héroïsme ; elles en ont aussi la gloire, et elles peuvent, à bon droit, être fières de leur pauvreté. Deux d'entre elles, tandis que leurs recettes s'accroissaient, ont d'ailleurs acheté, au moyen de dons indépendants des souscriptions ordinaires, un navire chacune. Ces navires, équipés et entretenus à leurs frais, sillonnent les eaux de la mer du Sud, et vont d'île en île porter la nouvelle du salut, témoins à la fois du zèle et de la générosité des chrétiens anglais. Presqu'en même temps qu'elle achetait son navire par des dons extraordinaires et qu'elle augmentait considérablement ses recettes ordinaires par le seul récit de ses succès, la Société des missions wesleyennes recevait de ses amis le magnifique présent d'une grande maison des missions. C'étaient deux millions volontairement ajoutés aux offrandes faites à la Société, dans le but simple et grand, de célébrer le souvenir de sa fondation, par un acte de libéralité chré-

tienne. S'il nous est permis de citer ici un fait général, nous dirons que les sommes données chaque année, volontairement, sans promesses ni de récompenses, ni d'indulgences, par les Eglises protestantes de l'Ancien et du Nouveau-Monde pour l'unique objet de propager l'Evangile dans le monde, doivent s'élever à près de trente millions. Il y a cinquante ans qu'elles ne donnaient rien ou presque rien pour cet objet ; les secours pour les pauvres, et en général pour les œuvres de bienfaisance, n'ont pas été diminués, mais augmentés. L'Eglise romaine, répandue dans tout le monde, avec des moyens que les Eglises protestantes ne peuvent ni ne veulent employer, une réputation de zèle dont elle se vante aujourd'hui plus que jamais, et les souscriptions qui lui viennent d'Amérique, d'Angleterre, d'Espagne, de France, d'Italie, d'Allemagne, de Belgique et de Hollande, non seulement ne recueille pas autant d'argent que toutes les Sociétés de prosélytisme protestantes, mais ses ressources n'égalaient pas, il y a quelque temps encore, celles d'une seule grande Société anglaise. Il n'y a pas un intérêt au monde qui inspire de si vives sympathies, qui fasse faire d'aussi grands sacrifices que l'œuvre des missions au sein des Eglises protestantes. Nous ne savons ce que peuvent dire devant la libre subvention de trente millions, faite chaque année, sans vues d'intérêt comme sans moyen de contrainte, ceux qui répètent sans cesse, ou que les Eglises protestantes sont froides, ou qu'elles sont divisées; ou qu'elles disputent plus qu'elles n'agissent, ou qu'elles agissent plus qu'elles n'aiment; elles ne sont pas froides, puisqu'elles ont tant de zèle; ni divisées puisqu'elles ont tant de force; ni oisives, puisqu'elles fondent tant d'œuvres; ni sans amour, puisqu'elles font tant de sacrifices. Croyez-nous : vous pouvez blâmer leurs travaux, mais vous ne sauriez les imiter.

Cependant, justifiées devant le monde, les Eglises le sont-elles devant Dieu? nous ne le pensons pas; admirables, comparées au monde, elles sont infidèles, comparées à Christ. Si le monde les jugeait d'après l'Evangile, et sans comparer son œuvre à la leur, il pourrait les faire rougir de leur conduite, et montrer qu'elles sont par l'imperfection de leur zèle plus éloignées de Dieu que lui d'elles. Peu fidèles nous mêmes, nous sentons pourtant la honte sur notre front et nos yeux prêts à verser des larmes, quand comparant les chrétiens non plus au monde, mais à leur devoir, nous voyons une si grande disproportion entre leurs sacrifices et leurs succès, l'ardeur de leurs prières et la pauvreté de leurs dons. Nous voulons mettre sous les yeux de nos amis de France des discours plus éloquents que ne pourraient l'être les nôtres, et surtout empreints de plus de charité et d'autorité. Est-ce de l'Amérique seulement que nous allons parler? C'est de l'Angleterre, c'est de l'Allemagne aussi, c'est de tous les pays, et de toutes les Sociétés de missions, puisqu'elles ont toutes les mêmes besoins, et sont soumises aux mêmes sollicitudes; mais c'est de la France, et de la Société des missions évangéliques qu'il sera indirectement question d'une manière toute spéciale. La France aussi a des Sociétés dont les besoins sont plus grands que les ressources; parmi elles, la Société des missions voit son œuvre s'agrandir, ses dépenses s'accroître dans une proportion plus grande que ses recettes. Elle ne jette pas un cri de détresse; elle a des remerciments, et non des reproches à envoyer à ses fidèles et généreux amis; toutefois sa caisse épuisée demande des secours plus considérables que par le passé, et elle emprunte la voix de ses amis d'Amérique pour rappeler aux chrétiens de France et de l'Etranger, au moment où elle va recevoir leurs dons, qu'une Société chrétienne devrait pouvoir, année par an-

née, faire face à ses dépenses, et plutôt aller au-delà que rester en-deça de ses engagements. Nous croyons que nos lecteurs liront avec intérêt les détails que nous allons leur donner sur la dernière assemblée annuelle du Conseil Américain.

Jamais, peut-être, depuis sa fondation, le Conseil ne s'était assemblé dans des circonstances aussi sérieuses. On sait que le Conseil se compose d'un très grand nombre de membres proprement dits, et d'un nombre plus considérable encore de membres honoraires, qu'il nomme chaque année un Comité d'admistration, et se réunit, chaque année aussi, de toutes les parties des Etats, dans une ville qu'il a à l'avance choisie, pour entendre le récit de ses travaux, et s'occuper des besoins généraux de son œuvre. Différentes dénominations sont représentées dans le Conseil; la grandeur et la simplicité de l'œuvre permet à des Eglises et à des hommes d'ailleurs d'opinions très différentes, de se réunir sur ce vaste terrain, et de montrer que quand il s'agit des grands intérêts et des grandes doctrines de l'Evangile ils n'ont qu'un même zèle, une même foi, un même amour. L'assemblée du Conseil dure plusieurs jours de suite; la séance publique où le rapport est lu n'en est qu'un accident. Il est beau de voir plus de cinquante personnes, de positions et de caractères très divers, ministres de l'Evangile, hommes de loi, magistrats et négociants s'occuper des seuls intérêts de l'Evangile, plutôt comme un sénat que comme un simple comité chrétien. Cette année, une question importante parmi beaucoup d'autres devait occuper l'attention du Conseil. L'année précédente, le Comité d'administration lui avait signalé un déficit de 24,083 dollars (120,415 fr.); cette année le déficit s'élevait à 57,808 dollars (289,040 fr.), il menaçait de s'élever jusqu'à 500,000 fr. l'année prochaine. Les plus grands efforts avaient été faits pour pré-

venir cette fâcheuse et croissante disproportion entre les revenus et les dépenses du Conseil. La situation était donc grave, elle avait tous les caractères d'une crise. Cinquante membres proprement dits, et quatre-vingts seize membres honoraires se réunirent en assemblée générale à Philadelphie, le 8 septembre dernier. L'un des secrétaires du Comité d'administration exposa le sujet. Le peuple de Dieu, dit-il, a demandé que l'Esprit saint descendît sur ses travaux; ses travaux ont été bénis, de grandes portes ont été ouvertes, les opérations étendues, les moyens d'action considérablement augmentés. Ces succès ont amené, comme conséquences nécessaires, de plus grandes dépenses, et aujourd'hui, il s'agit de savoir si nos travaux seront diminués, nos stations abandonnées, nos missionnaires rappelés, ou si nos Eglises fourniront les moyens de les entretenir. Il ne faut point un effort extraordinaire qui finisse avec l'année qui l'aura vu commencer, mais des efforts qui croissent d'année en année, dans la même proportion que les dépenses, jusqu'à ce que les missions puissent se soutenir elles-mêmes par le ministère des prédicateurs indigènes.

Parmi les Eglises qui se disent amies du Conseil, il en est un tiers qui ne lui envoient aucun secours régulier; les Eglises qui le soutiennent par des subventions annuelles comptent un tiers de leurs membres, quelques-unes deux tiers, d'autres trois quarts qui ne donnent rien. L'année dernière, sur trois cents mille membres de ces Eglises, cent cinquante mille seulement nous ont fait parvenir des offrandes. M. le docteur Amstrong proposa une série de moyens qu'il croyait propres à assurer l'accroissement permanent des ressources du Conseil.

Après M. le docteur Amstrong, le trésorier du Conseil annonça que les engagements déjà pris dépassaient de beaucoup les recettes probables. Le Comité d'administra-

tion, dit-il, n'ose ni restreindre les travaux entrepris, ni laisser la dette s'accroître. Il répugne à faire un pas en avant sous le poids de la dette, il est prêt à déclarer qu'il considère comme dangereux de poursuivre l'œuvre, si l'on ne prend des mesures pour éteindre la dette et augmenter les fonds. Une crise financière pourrait mettre le Conseil dans la position la plus critique, en amenant des demandes immédiates de paiement auxquelles il serait impossible de satisfaire. Plusieurs d'entre nous doutent qu'il soit permis à une institution chrétienne de contracter des dettes considérables, dans quelques circonstances d'ailleurs qu'elle se trouve placée.

M. le docteur Anderson prit la parole. Il insista sur la gravité de la position du Conseil, puis, trouvant dans son cœur ému de nobles sentiments et de grandes pensées, il traça un tableau animé de l'état du monde païen et de l'avenir des missions du Conseil. « Dans le moment même, ajouta-t-il, où les secrétaires du Comité quittaient Boston, ils ont appris que cent mille Druses de la montagne ont pris la résolution d'embrasser en corps la religion protestante. Ils ont prié nos missionnaires d'établir des stations, et de fonder une école supérieure parmi eux. Les missionnaires n'ont pu rester sourds à cet appel, ils sont partis pour la montagne, afin de jeter le fondement de cette nouvelle œuvre, et de prendre possession du terrain. Ils ont donc dépassé les limites fixées à leurs dépenses. Et nous n'avons pas l'argent nécessaire pour les envoyer, ni même la perspective de nous le procurer! Il est impossible de retrancher l'une ou l'autre de nos missions, non pas seulement parce qu'elles sont toutes nécessaires, mais parce qu'il en coûterait plus pour diminuer nos travaux que pour les continuer. L'expérience de 1837 a été funeste. (1)

(1) Une forte crise financière avait obligé le Conseil à diminuer les

Cette incertitude de notre marche décourage en même temps les Eglises, les missionnaires et ceux qui pensent à le devenir. On croit d'ordinaire que dans les œuvres chrétiennes, comme dans les opérations commerciales, si les dépenses dépassent les recettes, le remède est tout simple et se trouve dans la diminution des frais. La comparaison n'est pas juste. Nous sommes dans la même position qu'un père qui voit sa famille se multiplier autour de lui, et qui, loin de diminuer ses dépenses les accroît, jusqu'à ce que ses enfants puissent eux-mêmes gagner leur pain.» M. Anderson fit un sérieux et pressant appel au Conseil pour l'engager à ne se séparer que lorsque il aurait trouvé les moyens de prévenir tout danger. Le Conseil nomma une commission pour examiner ce grave sujet, et lui faire un rapport sur les propositions faites par le Comité d'administration.

Le lendemain, la commission lut son rapport. Il fut écouté par tout le Conseil avec un profond recueillement. La commission, persuadée que l'œuvre des missions est celle de Dieu, proposait que tous les travaux fussent continués, toutes les missions maintenues, et que de sérieux efforts fussent faits, non seulement pour couvrir le déficit, mais pour élever, chaque année, les recettes au niveau des dépenses, en proportionnant, du reste, chaque année aussi, les dépenses aux besoins croissants de l'œuvre. Un silence solennel suivit la lecture de ce rapport, qui engageait tout l'avenir du Conseil, sans néanmoins exagérer aucun de ses devoirs. Il fallait prendre un grand parti et accepter une grave responsabilité à quelque avis qu'on se rangeât. On représente les Américains comme doués de plus d'enthousiasme que de raison.

---

sommes allouées à chaque mission; ce qui amena l'abandon de plusieurs écoles et la cessation de beaucoup de travaux commencés.

Rédacteurs.

Cent cinquante membres d'une assemblée chrétienne, recueillis en eux-mêmes, l'air inquiet et grave, gardant un morne silence malgré des invitations réitérées à prendre la parole, offrent une grande image de sagesse. Personne n'osait accepter la responsabilité d'un premier avis. Enfin un vieillard vénérable par son âge, son caractère et sa piété, prenant l'initiative qui convient à l'expérience et aux cheveux blancs, se leva devant ses frères et prononça, avec tristesse, ce peu de paroles :

«Une déclaration mémorable faite, il y a vingt-cinq ans, assure que les ressources de la chrétienté, bien appliquées et accompagnées de la bénédiction du St-Esprit, suffiraient pour envoyer l'Evangile à tous les peuples de la terre, dans l'espace d'un quart de siècle. Si cette déclaration était de moi, je ne la citerais pas ; mais elle n'est pas de moi ; elle fut faite par un chrétien vénéré, que le Seigneur a rappelé à lui depuis vingt ans. Ce n'était pas non plus son opinion seulement, c'était celle de votre Comité, c'était celle du Conseil lui-même, qui l'approuva officiellement en 1816. De tous les membres présents à cette assemblée trois seulement vivent encore; l'un est au milieu de vous aujourd'hui. Le quart de siècle est passé; la plupart de ceux qui avaient fait la déclaration ont disparu de ce monde, mais l'œuvre n'est point encore faite. J'éprouve une poignante douleur quand je pense que, depuis cette époque, 600,000,000 de païens sont descendus dans la tombe."

Le vieillard s'assit, et le silence se prolongea encore.

Plusieurs orateurs prirent successivement la parole, et par d'éloquents discours, s'excitèrent mutuellement au zèle et à la confiance. Aucune décision, cependant, ne fut prise dans cette seconde séance. Le lendemain, avant toute délibération, le Conseil se forma en assemblée de prière, et il ouvrit les débats de ce jour par un appel so-

lennel et pressant aux lumières de l'Esprit Saint. Plusieurs discours furent encore prononcés, plusieurs propositions faites, plusieurs plans examinés. Au milieu d'une incertitude si pénible et si prolongée, l'un des secrétaires du Comité d'administration, M. Greene, prononça, dans le cours d'un discours, plein de clarté, de force, de foi, et qui fit sur le Conseil une grande impression, les paroles suivantes que nous citons, parce que, dans leur sens étendu et élevé, elles s'adressent aux amis de toute Société de missions :

« Malgré toutes les remarques qui ont été faites, nous n'avons encore trouvé aucun moyen de résoudre la question qui nous occupe. Les mesures proposées sont celles que nous avons employées trois années de suite. Nous avons envoyé des adresses, fait des appels, demandé des engagements, offert des recommandations, et notre dette n'a fait que s'accroître.

« En 1837, nous avons été forcés de diminuer nos travaux dans toutes nos missions. Cet accident a brisé le cœur et la force de plusieurs de nos fidèles et zélés missionnaires, qui n'ont pu ni accomplir ni abandonner les travaux pour lesquels vous ne votiez plus de fonds. Il a diminué l'intérêt des Églises pour leur cause; il a, jusqu'à un certain point, jeté du discrédit sur leur œuvre et compromis leur caractère devant les païens étonnés de les voir abandonner plusieurs écoles et restreindre le reste de leurs opérations. Un plus grand malheur ne pouvait pas nous arriver. L'Église a pensé que les missionnaires peuvent ou diminuer leurs dépenses, ou quitter leur œuvre; qu'au besoin le Comité d'administration peut de même retrancher quelque chose aux frais de l'œuvre, et, dans quelque circonstance qu'il se trouve placé, le Conseil peut à son tour, par des mesures de sagesse, soit s'arrêter, soit revenir en arrière, sans inconvénient ainsi que sans

déshonneur. Quoi, nous pouvons suspendre nos missions, fermer nos écoles, et reculer jusqu'au point où nous en étions en 1810! Mais, commencer encore, recouvrer le terrain perdu, ranimer une œuvre abandonnée, n'est pas chose aussi facile qu'on le pense.

« On avance peu en ordonnant la suppression ou la diminution de travaux entrepris dans des pays éloignés, et sur une vaste échelle. Il se peut qu'aucun vaisseau ne soit prêt à mettre à la voile. Il faut plusieurs mois pour faire parvenir aux missionnaires l'ordre de revenir dans leur patrie. Lorsque l'ordre arrive, les missionnaires ont déjà contracté des engagements peut-être pour une année; ils ont pris à leur service des imprimeurs et des instituteurs, établi des écoles communes, passé des marchés avec les natifs, et fait connaître leurs plans; et vous pourriez déshonorer les missionnaires devant les païens! Faut-il donc qu'ils violent leurs promesses, et avouent que les Eglises ne veulent plus seconder leurs efforts en faveur des âmes qui périssent!

« Supposez que nos missionnaires d'orient, qui ont autour d'eux 8000 enfants, à qui ils apprennent à lire la Bible, et au moyen desquels ils ont accès auprès d'une multitude de natifs, reçoivent l'ordre de restreindre leurs travaux. Se tournant vers nous, ils nous demanderont: « Désirez-vous que nous renvoyions ces enfants au paganisme, d'où nous les avons tirés? S'il le *faut*, nous le ferons.» Mais serons-nous, pourrons-nous être ou assez endurcis ou assez indifférents pour les forcer à le faire? Si les membres du Comité d'administration sont capables d'imposer un tel ordre aux missionnaires, ils ne sont plus dignes des siéges qu'ils occupent. « Fort bien,» dira amèrement le missionnaire, qui chassera de ses écoles 5,000 enfants et les enverra aux faux dieux, « fort bien, voilà une belle offrande à Swamy!»

« Supposez encore, ne le supposez pas, puisque c'est un fait, que nous venons d'apprendre qu'une députation est venue, au nom de 100,000 Druses, demander à nos missionnaires de s'établir parmi eux, pour leur montrer le chemin du salut, que les missionnaires ont répondu à cet appel et sont entrés par cette grande porte, qui vient de s'ouvrir. Les rappellerons-nous donc, et leur dirons-nous : « Vous avez été trop loin; si vous pouvez sauver ces milliers d'âmes, ce n'est pas une raison pour l'entreprendre; il en coûterait trop d'argent !!» Mais les missionnaires répondent qu'il faut qu'ils entrent dans ce vaste champ. Ils ont fait mieux, ils y sont entrés. Le Comité pardonnera-t-il aux missionnaires? Le Conseil pardonnera-t-il au Comité? Les Eglises pardonneront-elles au Conseil? Si le Conseil, si les Eglises avaient connaissance de toutes les lettres que nous recevons, ils ne nous demanderaient pas une diminution de dépenses. Je me réjouis que nous ayons des missionnaires, que nous possédions un Comité, qui ne savent jamais dire non, quand de pareilles demandes leur sont faites. »

« C'est dans une crise, M. le Président, que nous sommes placés. Les difficultés croissent chaque jour; nous avons beaucoup prié Dieu de nous envoyer son Esprit : il l'a envoyé; il a ouvert des portes, fait avancer nos missionnaires, et maintenant que l'Eglise a ce qu'elle a attendu, désiré, demandé, elle recule! Si le monde païen nous était fermé comme aux jours des Newell et des Hall, nous ne pourrions pas dépenser les fonds qui sont demandés, fussent-ils dans notre caisse. Il est vrai que nous ne prions pas assez, et que nous ne sentons pas assez notre faiblesse; mais pour rendre nos prières agréables à Dieu, il faut nous offrir nous-mêmes sur l'autel du sacrifice : nos ressources croîtront avec notre dévouement.

« Il me parait étrange qu'une Eglise qui a obtenu tant

de succès avec de si faibles commencements, faillisse maintenant. Si elle avait dit en 1810 : une muraille aussi haute que les cieux entoure le monde païen, je ne puis la franchir, les païens sont attachés à leurs idoles, qu'y puis-je faire? j'eusse été moins étonné. Mais aujourd'hui que le mur est tombé, que le monde est ouvert, que les païens brisent leurs idoles, que Dieu nous appelle seulement pour partager l'honneur de la victoire avec lui, l'Eglise reculerait! Qu'elle restât tranquille dans son indifférence, lorsqu'aucun de ses membres ne demandait qu'on l'envoyât auprès des païens, je le conçois, mais elle dirait à ces héroïques missionnaires qui lui demandent les moyens, de quoi? d'aller endurer les privations, l'affliction et la mort, je ne veux pas vous soutenir! Pourquoi personne ne vient-il offrir ici une offrande comme un gage de sa reconnaissance pour ce qui a été fait? Pourquoi sommes-nous si indifférents au sort des païens? Pourquoi nos cœurs ne sont-ils pas brisés et nos yeux changés en fontaines de larmes? Ah! si nous réalisions dans notre pensée les grandes conséquences attachées à l'issue de ces débats, nos cœurs seraient profondément émus. Nous disons-nous bien que notre décision va changer le sort éternel d'une âme! Faites venir cette âme ici, placez-la dans un coin de cette enceinte, aucun de nous n'osera lever la tête, aucun de nous n'osera s'approcher de la table sainte, s'il a voté que les moyens de grâce seront refusés à cette âme. Mais nous savons aussi certainement que nous sommes assis dans ce lieu, que l'avenir de plusieurs milliers d'âmes est suspendu à la décision de cette heure. C'est une chose solennelle que de s'occuper des âmes des hommes, et de se dire que telle ou telle âme sera ou ne sera pas nourrie du pain de vie. Il n'y a pas d'autre manière d'envisager les suites de nos délibérations. Si telle n'est pas l'importance de nos travaux, elle n'est

rien; alors rappelez vos missionnaires, congédiez les membres du Comité, payez votre dette, arrêtez toute votre œuvre, et laissez les païens périr. »

Le moment de se séparer était venu; aucune décision n'avait pu être prise; M. le docteur Anderson venait de supplier le Conseil de jeûner et de prier jusqu'à ce que la lumière lui vînt de quelque part; il avait parlé avec émotion et les larmes aux yeux. Le Conseil eut de nouveau recours à la prière; après la prière, il décida de ne point se séparer avant d'avoir pris un parti définitif. Il suspendit sa séance. Il reprit sa délibération dans l'après-midi du même jour. Il adopta le rapport qui lui avait été fait et résolut de poursuivre tous les travaux commencés, et d'élever les recettes au niveau des dépenses. Il ne trouva pas de moyen plus sûr d'y parvenir que de faire prendre à chacun de ses membres les engagements suivants : 1° vous donnerez cette année pour votre souscription 25 0[0 de plus que l'année dernière ; 2° vous vous efforcerez, autant que les circonstances vous le permettront, d'engager les autres à suivre votre exemple ; 3° vous viendrez à la prochaine assemblée annuelle du Conseil pour rapporter ce que le Seigneur aura fait par vous, ou vous le communiquerez, au besoin, par écrit.

Ces promesses furent librement et joyeusement faites par tous les membres du Conseil, appelés tour à tour, à l'exception de quelques-uns qui aimèrent mieux, par scrupule probablement, ne pas prendre d'engagements proprement dits. Un nombre considérable voulurent s'engager à augmenter leurs souscriptions de 50 et même de 100 0[0. Des personnes présentes à ces intéressantes séances se joignirent aux membres du Conseil, donnèrent de l'argent ou prirent des engagements. Une lettre circulaire a dû être envoyée aux membres absents de ce respectable corps, et même à toutes les Eglises qui le sou-

tiennent par leurs dons, pour leur proposer de s'associer à ce déploiement extraordinaire de zèle et de sacrifices.

A peine séparé, le Conseil a reçu des marques vives de sympathie. Les recettes du mois de septembre n'avaient été que de 14,539 dollars (72,695 fr.), celles du mois d'octobre se sont élevées à 34,000 dollars (170,000 fr.). Si cette progression des recettes se maintient, le Conseil verra bientôt son déficit couvert. Dès aujourd'hui, nos lecteurs remarqueront que les membres du Conseil ont les premiers donné l'exemple d'un nouveau zèle, que les Eglises n'ont pas tardé à le suivre, et que les appels, si pressants, si réitérés, si grands qu'ils soient ne découragent pas les chrétiens d'Amérique. En France, s'il faut rougir de quelque chose, c'est peut-être de la timidité des Comités qui n'osent ni prendre de grands engagements, ni faire de grandes demandes. C'est aussi de la crainte plus grande encore des chrétiens qui redoutent de voir les œuvres chrétiennes commander de trop grands sacrifices par de trop grands succès, et en quelque sorte succomber dans leur triomphe même. Ce ne sont pas nos œuvres, c'est notre foi surtout qui est plus petite que celle des chrétiens anglais et américains. Ce ne sont pas les ressources, c'est le zèle qui manque. Chrétiens de France, ne craignons jamais les déficits, craignons l'indifférence ; apprenons de nos frères étrangers que ce sont les besoins qui doivent déterminer les sacrifices, et non les sacrifices borner les besoins.

NOUVELLES RÉCENTES.

Appel remarquable de 100,000 *Druses.*

Nous avons déjà eu occasion de parler de l'état moral des Druses. Nous avons dit quelque chose de leur religion, et montré que depuis quelque temps, ils sentent un besoin vague mais profond, d'une rénovation sociale et religieuse. (1) Ce peuple, à cause du rôle politique qu'il a joué pendant la dernière guerre, a occupé la presse européenne, et dernièrement encore il a étonné le monde par d'horribles massacres. Dans l'état de crise où il se trouve, il ne peut être l'objet d'aucun jugement; son avenir paraît fort incertain. Nous venons d'apprendre avec une vive joie cependant, qu'une communauté de leur nation, composée de 100,000 âmes, a pris la résolution formelle d'embrasser la religion protestante. S'il était subit, ce mouvement nous paraîtrait avoir moins d'importance; mais depuis plusieurs années, les Druses préludent, par des démarches fort significatives, à un changement solennel de religion. Qui sait? peut-être, pensent-ils, devant le spectacle de la civilisation européenne, que le christianisme fait la force des peuples; peut-être l'aiment-ils pour ses avantages temporels, et veulent-ils l'embrasser pour cette vie plutôt que pour l'autre. Nous ne voudrions pas exagérer l'importance de ce grand évènement; nous exprimons nos doutes comme

---

(1) Voyez XV[e] année, page 281 et suivantes.

nos espérances; mais ainsi envisagée, cette démarche, unique peut-être, est encore un grand signe des temps; les Druses peuvent finir par l'esprit après avoir commencé par la chair.

Quoiqu'il en soit, ils ont officiellement prié les missionnaires américains de Beyrout, d'aller ouvrir des écoles et fonder des stations au milieu de leurs villages, pour les préparer à ce grand changement. Les chefs eux-mêmes ont demandé qu'une école supérieure, spécialement destinée à la noblesse, soit fondée dans la capitale du pays. Devant un appel aussi positif, aussi grave et aussi pressant, il n'a pas été possible aux missionnaires américains d'attendre ni de demander des ordres au Conseil; deux d'entre eux sont partis sur-le-champ; à peine arrivé dans le pays, un troisième s'est rendu dans la montagne. Ils y ont jeté les premiers fondements d'une grande œuvre; ils recevront bientôt, ils ont probablement déjà reçu l'autorisation du Conseil qui ne pouvait leur être refusée; nul doute que des collaborateurs ne leur soient aussi envoyés. Nous ne faisons aujourd'hui qu'annoncer ce fait remarquable. Nous espérons avoir plus tard d'autres renseignements à communiquer.

Prochain départ de quatre nouveaux missionnaires Français.

Le Comité de la Société des Missions a la joie d'annoncer aux amis de la Société, que le départ des quatre nouveaux missionnaires est fixé pour le printemps, et aura lieu, s'il plaît à Dieu, tôt après la prochaine assemblée générale de la Société. Le Comité eut désiré hâter davantage ce départ, mais lorsque il a pu s'assurer que les fonds demandés lui seraient envoyés, la saison était déjà avancée, et le départ, à cette époque de l'année, eut eu l'inconvénient de rendre le voyage dangereux sur mer, et très pénible à travers le désert. Le temps des missionnaires, d'ailleurs, est consacré à des études de langues qu'ils eussent dû faire à leur arrivée en Afrique. Dès ce moment, les préparatifs de départ vont se faire, afin que nos frères quittent Paris le plus tôt possible au printemps.

Le Comité saisit cette occasion d'offrir ses remercîments aux nombreux amis qui ont mis autant d'empressement que de générosité à répondre à son appel. Le Comité a reçu, à quelques mille francs près, les 25,000 fr. qu'il avait demandés, il ne doute pas de recevoir ce qui manque encore pour compléter cette somme. Il est de son devoir cependant d'annoncer à ses amis, que les recettes ordinaires qui devaient au moins rester au même niveau que l'année dernière, se sont trouvées beaucoup moindre jusqu'à ce moment. La caisse a actuellement un déficit de 3000 fr. ; ainsi dans ce moment, nous avons en main les moyens d'augmenter le nombre de nos missionnaires, sans posséder les ressources nécessaires pour entretenir ceux qui sont dejà à l'œuvre. Le Comité espère que les amis de la Société auront compris qu'il faut, non changer la destination, mais accroître la quotité des dons.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

Visite d'un voyageur chrétien à l'une des stations françaises.

Nous avons déjà eu occasion de citer un témoignage relatif aux missions françaises et rendu dans une assemblée publique par deux voyageurs Quakers (1). Nous pensons que nos lecteurs liront avec intérêt les lignes suivantes, qui ont été publiées dans un journal de la colonie du Cap-de-Bonne-Espérance.

« Monsieur,

« Peut-être ne jugerez-vous pas la communication suivante indigne d'occuper une place dans les colonnes de votre journal. Il n'est que juste que les travaux et les succès des missionnaires français parmi les Bassoutos soient mieux connus du public religieux de la colonie, afin que ces hommes excellents puissent désormais avoir une plus large part aux sympathies et aux prières de leurs frères, les chrétiens du sud de l'Afrique. L'Eglise protestante de France, à laquelle ces missionnaires appartiennent, s'est acquis une éternelle renommée par l'inébranlable fermeté dont ses ministres et ses membres ont, pendant des siècles, fait preuve en adhérant à la vérité au milieu

---

(1) Voyez XVIe année, p. 389 et suivantes.

des plus cruelles épreuves et des plus sanglantes persécutions. Pour cette raison, chaque branche de la grande famille protestante devrait se réjouir de pouvoir se dire l'alliée de cette Eglise, et l'aider dans les efforts continuels qu'un temps de paix intérieure lui permet de faire pour la conversion du monde.

« L'auteur de cette lettre, accompagné de deux indigènes convertis, quitta Platberg, le samedi 17 octobre dernier, pour faire une visite à M. Casalis, missionnaire de la Société des missions de Paris à Thaba-Bossiou, c'est-à-dire à la « montagne de la nuit.» L'aspect du pays entre les deux endroits est extrêmement agréable: des montagnes à formes variées et des vallées couvertes de verdure où paissent de nombreux troupeaux, se présentèrent à notre vue. Lorsqu'au coucher du soleil, nous approchâmes de Thaba-Bossiou, la maison du chef Moshesh, bâtie sur le sommet de la colline, attira particulièrement notre attention. Elle est vraiment remarquable pour ce pays, et annonce dans le chef de grands progrès de civilisation, en même temps que le désir d'en faire de plus grands encore. La demeure du missionnaire est située sur une petite élévation au pied de la montagne, ce qui fait qu'on la voit d'un peu loin. Son extérieur est agréable et simple; rien n'y manque, rien non plus n'y est superflu. Quoique la chapelle soit un peu basse, elle est cependant solide et construite sur de grandes dimensions. Un jardin en face de la maison du missionnaire, promet d'être, dans quelques années, l'ornement de l'endroit. M. Casalis nous reçut d'une manière tout-à-fait chrétienne, et sa conversation fut variée autant qu'agréable.

« Le lendemain matin, on tint dans la chapelle une réunion de prières, présidée par M. Dyke, beau-frère de M. Casalis, qui remplit dans la station les fonctions de

catéchiste. Il indiqua les cantiques et lut des portions de l'Ecriture en invitant de temps en temps les indigènes convertis à prier; ce qu'ils firent avec une grande apparence de ferveur. C'était une chose réjouissante de voir tant de personnes, si récemment arrachées au plus grossier paganisme, se réunir ensemble, le dimanche matin, pour offrir leurs adorations au seul vrai Dieu, par la médiation de son Fils. Ce service fut suivi d'un second dans lequel M. Casalis prêcha avec une facilité remarquable dans la langue du pays, à une congrégation d'environ cinq cents auditeurs, tous fort attentifs au contraste que le prédicateur établissait entre la mort du juste et celle du méchant. Dans l'après-midi, M. Casalis me servit d'interprète avec autant de facilité et de liberté qu'il en avait mises dans la prédication, tandis que la même assemblée écoutait avec une égale attention un discours sur ces paroles : « Je louerai ton nom parmi les nations, et je parlerai de toutes tes œuvres magnifiques.» Parmi les auditeurs à l'un et à l'autre service, se trouvait le chef Moshesh, habillé à l'européenne, et montrant par sa conduite un respect convenable pour la Parole de Dieu et son sanctuaire. Retenu, selon toute probabilité par des motifs mondains, ce chef n'a pas encore formellement embrassé le Christianisme; mais il est tellement convaincu de sa vérité et de son excellence, qu'il assiste régulièrement aux services religieux et donne à son peuple tout espèce d'encouragements pour les engager à devenir chrétiens. Son principal conseiller Nau (Josué), homme d'âge et d'expérience, est devenu un chrétien décidé, et s'est joint par le baptême à l'Eglise de Christ. Il était autrefois un grand guerrier, renommé pour sa bravoure personnelle et ses actes sanguinaires; aujourd'hui il reproduit dans toute sa conduite l'humilité et la douceur de Christ. Il fut un temps aussi où, polygame, il eut cinq

femmes dans son sérail; aujourd'hui, mari d'une seule femme, il a renvoyé les quatre autres, et s'est attaché à celle qui la première lui fut unie dans les liens du mariage. A force d'application, il a appris à lire les Ecritures, et paraît trouver dans cet exercice une source de plaisirs toujours renaissants. Il est un vrai monument de la puissance salutaire et régénératrice que l'Evangile exerce sur l'esprit humain. « *Les choses vieilles sont passées; toutes choses sont devenues nouvelles.*» Plusieurs autres personnages influents de la tribu ont fait tous les sacrifices requis d'eux pour obtenir le privilège d'être admis à l'instruction religieuse; un plus grand nombre ont déjà pris place parmi les catéchumènes ou aspirent au même honneur.

« C'est peut-être ici le lieu de dire que tous les missionnaires français, dans cette partie de l'Afrique, ont appris le Séchuana de telle sorte, qu'ils prêchent dans cette langue. Ceci est très louable, car cette étude exige des efforts longs et soutenus. Ils ont consacré de grands soins à l'œuvre très importante des traductions, non sans une mesure réjouissante de succès. Outre des leçons et plusieurs sortes de livres élémentaires, ils ont publié une collection de cantiques, une série d'extraits de la Bible, un catéchisme et tous les Evangiles, à l'exception de Saint Luc, dont ils ont fait imprimer une petite portion seulement. Ces ouvrages ont différents degrés de mérite; le plus parfait est la traduction des Evangiles de saint Marc et de saint Jean, par MM. Casalis et Rolland. Ainsi, en transmettant la lumière de la religion et de la science à des générations encore à naître, les missionnaires français rendent facile l'acquisition des connaissances bibliques, en même temps qu'ils posent le fondement sur lequel une littérature nationale pourra un jour être basée.

« Le lendemain matin, votre correspondant et M. Casalis

se trouvèrent, après une montée pénible, au sommet de Thaba-Bossiou, parcourant les appartements de la maison européenne de Moshesh. Ils étaient inhabités, car, quoique le chef ait réussi à vaincre plusieurs obstacles pour bâtir cette maison, il n'a pu encore engager aucune de ses nombreuses femmes à y demeurer. Cette difficulté serait entièrement levée, s'il abandonnait la polygamie; ce qu'on peut espérer qu'il ne tardera pas à faire. Quelques minutes suffirent pour nous conduire à la résidence habituelle du chef. Nous y trouvâmes sa majesté entourée d'un groupe de ses sujets. Il portait encore des vêtements européens, mais bien différents pour la qualité de ceux que nous lui avions vus le jour précédent. Il était la veille vêtu en pantalon de drap vert avec des raies rouges et un surtout de drap bleu superfin, ainsi qu'une casquette de même étoffe; ce jour-là des pantalons légers, une veste et un bonnet de laine formaient son habillement et étaient peu en rapport avec son noble maintien. Il nous reçut cordialement et eut la bonté de nous accompagner de l'autre côté de la montagne, qui est plus accessible que celui par lequel nous étions montés. Cependant les rochers, sur l'un et l'autre bord du sentier, sont très escarpés et ne pourraient pas facilement être escaladés par une armée envahissante. En retournant au hameau, on nous montra la hutte de la première femme de Moshesh, qui était reine de la nation et qui mourut il y a peu de temps. Ses dimensions surpassent de beaucoup celles des autres huttes. Le principal appartement est assez large et commode pour permettre facilement à une personne d'y marcher debout, avantage qu'on rencontre rarement dans les demeures des Bassoutos. Mais l'entrée répond mal aux autres parties de la hutte; elle est si petite, qu'elle ne laisse entrer qu'une personne dans l'humble posture d'un quadrupède. De là, le chef nous reconduisit à sa maison

européenne, où un homme de sa suite nous avait préparé du thé que nous ne voulûmes cependant pas accepter, préférant prendre une tasse de lait épais qu'on avait également mis à notre disposition. En attendant, une conversation animée eut lieu dans la langue du pays, entre M. Casalis et le chef. Ce dernier paraît posséder pour la conversation de grands moyens qu'il accroit par un exercice constant. Son père vit encore; il est très avancé en âge et habite un petit hameau sur la même montagne, non loin de celui de son fils. En nous y rendant, nous le trouvâmes assis dans l'enceinte de sa hutte, soignant un enfant malade, pour le rétablissement duquel il paraissait s'inquiéter beaucoup. Il était activement occupé à préparer une espèce de potion qu'on devait administrer à l'enfant. La moitié d'une calebasse, qui servait de vase, la contenait; un petit morceau de plume d'autruche flottait sur sa surface, tandis que le vieillard la remuait constamment avec un bout de roseau, en la faisant fermenter par ce moyen. M. Casalis l'examina, et, croyant que le morceau de plume d'autruche y était tombé par accident, l'ôta. Mais il fut aussitôt averti que la vertu du remède dépendait de sa présence; on le remit en conséquence à sa place. Ce fait montre combien la superstition s'empare puissamment de l'esprit des païens, et combien il est difficile de l'extirper dans un âge avancé. Notre entrevue avec le vieillard fut de courte durée; il paraissait incapable de quelque chose qui approchat d'une conversation suivie. Cependant il ne nous laissa partir qu'après nous avoir souvent demandé du sucre, dont il est grand amateur.

« Les détails précédents sont ce qu'il y a de plus intéressant dans ce qui se passa sur le sommet de Thaba-Bossiou. On les a racontés pour faire voir l'influence que la mission française exerce sur le plus puissant chef du pays,

par rapport à ses habitudes personnelles et à ses arrangements domestiques. Ses vêtements, sa maison et les meubles qui s'y trouvent, ses mœurs, tout chez lui porte les traces de la civilisation européenne et doit être attribué à la puissance morale que les missionnaires, sous la bénédiction divine, exercent sur lui. Nous espérons que ce sont là des avant-coureurs du temps où toute la nation des Bassoutos, dont Moshesh est le chef, embrassera l'Evangile et obéira à ses divins préceptes.

« On peut ajouter en terminant, comme un fait intéressant, qu'un des fils de Moshesh, qui lui succédera probablement dans le gouvernement de la tribu et qui réside à Morija, station qu'occupe M. Arbousset, est un disciple sincère de Jésus-Christ. Il en a donné une preuve remarquable en renonçant à la polygamie pour s'unir à une seule femme, selon le rite chrétien. Son père assista à la cérémonie nuptiale, et, faisant allusion à une coutume établie dans la tribu, d'apporter au chef la première citrouille mûre dont le plus jeune enfant de la famille mange le premier, dit : « Mon fils prend la première bouchée à la citrouille des chrétiens, mais nous espérons que notre tour aussi viendra.» Le chef disait beaucoup en peu de mots et montrait combien son esprit est convaincu de la vérité du Christianisme. Ce qui rehausse encore la valeur de ces paroles, c'est qu'elles furent prononcées en présence d'un grand concours de gens qui pouvaient y trouver un encouragement à se soumettre à la vérité, comme étant le plus profitable et le plus désirable de tous les biens. »

Signé : J. C.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

JAMAÏQUE.

DEUXIÈME ET DERNIER ARTICLE. — Voir XVIe année, pages 462 et suivantes.

Discours d'un ancien missionnaire. — Arrivée de M. Knibb et de ses compagnons de voyage.

Nous avons eu l'occasion de voir et d'entendre dernièrement un autre témoin des progrès de l'Evangile dans l'île de la Jamaïque. C'était un missionnaire qui rendait compte, dans une réunion religieuse, de huit années de travail dans cette île. La joie qui remplissait son cœur au souvenir des bénédictions accordées à son ministère et à celui de ses frères, eut suffi seule pour les attester et les faire croire. On le voyait heureux de cette époque de sa vie, et on le croyait d'autant mieux, qu'on le sentait d'avantage persuadé lui-même. Il était arrivé dans la Jamaïque, avant l'affranchissement des nègres, et à cette époque où la haine des planteurs contre les missionnaires s'exhalaient en grossières calomnies et en violentes persécutions. L'égoïsme, plus que toute chose peut-être, a une vue sûre et anticipée de ses intérêts; les colons voyaient dans les missionnaires les ennemis, et dans un avenir prochain, les vainqueurs de leurs injustices jusqu'alors libres et non blâmées : leur crainte était donc aussi fondée que leurs procédés étaient cruels. Plusieurs missionnaires furent jetés en prison; leurs églises furent détruites, leurs troupeaux dispersés : M. Young (c'est le missionnaire dont nous parlons) n'eut pas, comme il disait lui-même, l'honneur d'être mis en prison pour le nom de Jésus-Christ; mais il eut celui d'être traduit devant les

tribunaux, et celui d'être obligé de plaider lui-même sa cause, parce qu'aucun avocat ne voulut le faire à sa place. Mais, dès cette époque déjà, les nègres, pour des motifs tout contraires, aimaient, respectaient les missionnaires, en qui ils voyaient des amis et presque leurs seuls amis. A peine arrivé, M. Young tomba malade; il n'avait encore pu ni instruire ni voir les nègres; les médecins avaient perdu tout espoir de guérison. Les nègres furent plongés dans le deuil; ils ne pouvaient se consoler de perdre un pasteur dont ils sentaient le plus vif besoin; répandus autour de sa maison et dans sa maison même, ils priaient ensemble, avec des cris et avec des larmes; le malade, presque éteint sur sa couche, entendait des prières qu'il n'avait ni demandées, ni attendues, et qui pénétraient son cœur d'émotion. Le Seigneur le retint devant la porte de la mort; à la fois plus puissante et plus habile que l'art, la prière des nègres sauva le malade. C'est du moins ce que M. Young disait lui-même avec toute l'émotion attachée à un pareil souvenir. Accueilli avec la prière, il fut toujours écouté avec recueillement. Les indigènes étaient pleins de fermeté et de ferveur.

Tandis qu'en Europe, les réunions fraternelles consacrées à des entretiens familiers languissent faute de discours ou sont remplies de discours sans vie, à la Jamaïque trois ou quatre cents personnes désiraient à la fois rendre témoignage de l'amour du Seigneur, et raconter des bienfaits qu'elles en recevaient tous les jours. On voyait leur figures s'animer du désir de parler, et annoncer une certaine impatience de ne pouvoir le faire. A l'issue de l'un de ces vifs et édifiants entretiens, une femme qui n'avait pu prendre la parole, faute de temps, dit au missionnaire avec force : « Monsieur, aujourd'hui je n'ai point pu parler, cependant mon cœur est si plein de l'amour du Seigneur qu'il me faudra toute l'éternité pour le lui dire.»

Les missionnaires désiraient, depuis quelque temps, associer leurs troupeaux à la grande œuvre des missions, en leur donnant l'occasion de la soutenir par leurs dons aussi bien que par leurs prières. C'est l'avantage de cette œuvre toute chrétienne de trouver un soutien dans toutes les âmes qu'elle gagne, et de faire surgir ses ressources de ses sacrifices mêmes. Les missionnaires ne doutaient pas des bonnes dispositions des nègres; mais ils avaient à prévenir la calomnie attachée à chacun de leurs efforts et à éviter les soupçons d'une autorité malveillante. Ils réunirent donc sans éclat les membres de l'une de leurs églises; ils leur exposèrent simplement ce que les chrétiens d'Angleterre avaient fait pour eux, ce qu'ils faisaient encore pour d'autres populations païennes. Initiés tout-à-coup aux secrets de la charité chrétienne, instruits de ses sacrifices, les nègres, qui en avaient profité sans s'en rendre compte, furent émus et étonnés; une sainte émulation s'empara d'eux; ils offrirent tout ce qu'ils avaient dans leurs poches; pauvres, ils donnaient de leur pauvreté, peu en argent, beaucoup en désirs, en vœux, en prières. Le ministre était interrompu à chaque instant par l'un ou l'autre des membres de l'assemblée, qui priait qu'on l'inscrivît pour une certaine somme, après avoir disposé de tout ce qu'il portait sur lui. Cette première réunion était toute simple, sans bruit, sans formes, sans autre éclat que celui de la reconnaissance. Les missionnaires avaient compté sur une recette de 150 fr. à 200 fr.; ils reçurent en ce seul jour, d'un modeste et pauvre troupeau, 2250 fr.: douce surprise pour eux, et belles prémices de tant de dons empressés et généreux qui ont suivi et surpassé celui-là!

Dès la seconde ou troisième réunion, le concours fut immense; les missionnaires moins craintifs, et encouragés d'ailleurs par le début de cette première tournée, avaient résolu de donner de la solennité à la séance. On avait

nommé un président et des orateurs, on avait élevé une estrade et formé un bureau. La réunion devait avoir lieu dans une vaste chapelle qui n'était point encore achevée; toute l'enceinte fut remplie de bonne heure; bientôt après, les croisées et les murs furent couverts de plusieurs centaines d'indigènes; ceux-ci, entassés sur le faîte de l'édifice, semblaient en former le toit. La voix des orateurs émut profondément cette immense assemblée. Les pauvres nègres étaient étonnés, réjouis, transportés de ce qu'ils entendaient; leurs figures animées, leurs regards étincelants, leurs cris répétés du dedans et du dehors, réagissaient sur les orateurs et sur eux-mêmes; chacun était ému de l'émotion de tous et missionnaires et auditeurs s'abandonnaient à tous les élans d'une joie extraordinaire et chrétienne. J'ose croire, disait M. Young, que j'ai été éloquent au moins une fois en ma vie; je me sentais vivement ému quand je voyais autour de moi et au-dessus de moi des milliers de bouches répondre à mes paroles, en s'écriant toutes à la fois : *Alleluia, alleluia!* Ces voix se croisaient dans tous les sens et pénétraient jusqu'au fond des cœurs. Qui eût cru que cette assemblée si agitée était une assemblée d'esclaves, et qui eut pensé que ce vif enthousiasme sortait du cœur naguère flétri des nègres! L'Evangile peut seul allumer cette ardeur dans les âmes qu'il purifie et rajeunit. Depuis cette époque, les nègres ont leurs fêtes chrétiennes; et elles ne sont ni moins solennelles, ni moins animées, ni moins édifiantes que les nôtres. Le produit de cette première collecte générale dans les seules églises wesleyennes fut de 30,000 fr.

Nous avons dit un mot de l'ancienne inimitié des colons; leur conduite, si non leur cœur, est changée, et, soit conviction, soit nécessité, ils honorent souvent les missionnaires autant qu'ils les ont calomniés. Un planteur résolut dernièrement d'offrir à la Société des missions wesleyennes

un terrain, sans exiger d'elle autre chose que la promesse d'y batir une chapelle. L'offre parut aussi étrange qu'elle était inattendue; il était assez difficile de l'expliquer, parce que la piété du colon ne pouvait pas en être la cause. On a su depuis que cet homme pensait que si une chapelle était construite sur le terrain donné, les nègres, qui aiment être près d'un missionnaire et d'une église, s'empresseraient d'acheter, même à un prix élevé, les terres voisines pour y fixer leur demeure. L'offre du colon fut acceptée; ses vues se réalisent aujourd'hui que les nègres viennent en effet lui acheter son terrain et compenser largement cet étrange sacrifice, qui ne sert les intérêts de l'Evangile que pour servir ceux de l'égoïsme.

Lorsque M. Young quitta l'île, une foule immense l'accompagna sur le rivage; les nègres l'avaient reçu par la prière et voulaient le congédier de même. Tous ces cœurs affligés de son départ, faisaient des vœux pour son bonheur. Le missionnaire, en s'éloignant de ce rivage, qu'il n'oubliera jamais, disait-il, voyait des mains élevées au ciel, pour demander au Dieu qui commande aux flots, d'étendre son bras puissant sur lui et sa famille; et la dernière image qu'il conserve de ce pays qu'il n'a plus revu, est celle de tant d'amis affligés de son départ et implorant Dieu pour son bonheur.

Il y a à peine quelques mois qu'une scène plus animée encore a eu lieu sur le rivage de la Jamaïque; les nègres étaient venus saluer le retour de leur fidèle et éloquent défenseur, M. Knibb, dont nous avons rapporté des paroles remarquables dans cette feuille(1). Après être venu à Londres redresser des faits dénaturés, dissiper de faux bruits, rapporter les plus étonnants succès, promettre de nouveaux triomphes, il s'est hâté de retourner au milieu

---

(1) Voyez XV[e] année, pages 298, 339, 378.

des nègres, qu'il aime comme ses propres enfants. Il amenait quelques nouveaux missionnaires, attendus avec impatience. Il tardait à M. Knibb et à ses amis de voir les beaux rivages d'une île sans cesse présente à leur pensée. Dans l'île elle-même, bien des âmes imploraient à l'avance les bénédictions du Seigneur sur leurs travaux. Au commencement de janvier, le bâtiment qui les portait passa près de deux ports où travaillent des missionnaires baptistes. Deux coups de canon avertirent ceux-ci de l'arrivée des voyageurs. Deux amis de M. Knibb se rendirent aussitôt à bord du navire; ils annoncèrent à leur collaborateur que toutes les églises étaient dans la voie du progrès où il les avait laissées, et que l'œuvre avançait comme par le passé. Dans l'après-midi de ce même jour, quinze missionnaires, ayant à leur tête leur respectable ami, le capitaine du bâtiment, entrèrent dans une barque pour gagner le rivage. Une foule de nègres, impatients de les voir et de se jeter dans leurs bras, couvraient tout le bord de la mer. Deux coups de canon annoncèrent le départ de la barque; des milliers de cris répondirent du rivage au bruit des canons. Dans ce moment solennel, M. Knibb indiqua le chant d'un cantique approprié à la circonstance. C'était un cantique d'actions de grâce; les missionnaires répandirent leurs âmes devant le Seigneur, ne pouvant être si heureux sans le bénir, ni goûter tant de joie, sans la sanctifier par la reconnaissance. Durant le chant, la barque avait atteint le rivage; alors eut lieu une scène touchante. Les nègres étaient debout, le visage brillant de joie, inondé de larmes, tantôt levant leurs mains au ciel, tantôt les tendant vers un ami, qu'ils serraient sur leurs cœurs, dont ils avaient déploré l'absence, dont ils avaient instamment demandé le retour, dont ils revoyaient les traits, tous gravés dans leur souvenir; plus heureux que les missionnaires, si c'est possible, ils leur

offraient la plus douce, la plus pure récompense, celle d'un attachement vif et d'une tendre affection. Cependant tous les bruits s'éteignirent à la fois: tout devint calme, silencieux, au milieu de cette multitude un instant auparavant si agitée. Des milliers de voix, s'élevant dans les airs, entonnèrent un hymne composé pour cette circonstance, et souhaitèrent la bienvenue aux envoyés du Seigneur, par un chant grave et solennel. Les tendres voix des enfants, mêlées à celles de leurs pères et de leurs mères, les dominaient agréablement, et donnaient à ce chant quelque chose de pénétrant et de doux. Toute cette foule se dirigea vers la maison d'un ami. Les nègres se félicitaient mutuellement de leur bonheur; leurs paroles étaient pleines de simplicité et de candeur. « Non, se disaient-ils les uns aux autres, non, nous ne vîmes jamais un tel spectacle; non, jamais nous n'entendîmes parler d'une telle chose.» Quant au digne capitaine, qui leur avait si heureusement ramené leur ami, ils ne voulaient pas se séparer de lui, ni lui permettre de parler de son retour à bord du bâtiment. Ils ne se demandaient pas si sa présence y était ou non nécessaire; mais consultant leurs désirs seulement, ils s'écriaient en le retenant: « Hé quoi! nous n'avons jamais rien appris de pareil; il les amène tous ici sains et saufs, puis il s'en va et les quitte! »

Les portes de l'église ne tardèrent pas à s'ouvrir; les missionnaires s'y rendirent avec la foule des indigènes; les diacres du troupeau s'y trouvaient; plusieurs missionnaires de l'île vinrent de leurs stations saluer leurs amis et prendre part à cette fête chrétienne. Des actions de grâces solennelles furent rendues au Seigneur. Après le service, les missionnaires reçurent l'hospitalité dans plusieurs maisons chrétiennes de la ville. Le lendemain encore tous les chemins étaient couverts de nègres, qui venaient saluer leur pasteur et leur père. M. Knibb partit enfin

pour Falmouth avec sa famille et ses amis. Seize ou dix-huit indigènes montèrent à cheval, pour aller annoncer son arrivée à leurs amis de la ville, qui l'attendaient avec la plus vive impatience. Sur la route, ils étaient arrêtés, à chaque instant, par des flots de nègres qui chantaient et dansaient de joie, et se jetaient devant les chevaux, sans craindre de se faire fouler, pour se faire donner des nouvelles de leur « ministre.» Lorsque M. Knibb arriva devant sa maison, il eut de la peine à y pénétrer. L'entrée, la cour, le bas de la maison étaient encombrés de monde. Les nègres ne savaient comment exprimer leur joie, ils pleuraient, ils prenaient par les mains, ils embrassaient leur pasteur, ils s'écriaient: « Massa est revenu: cela est vrai; Massa est enfin revenu. Plusieurs disent qu'ils l'auraient voulu savoir mort ou noyé plutôt que de le voir revenir; mais il est revenu, il est enfin revenu; sans aucun accident, sans aucun malheur.»

Le dimanche suivant, le culte eut un aspect solennel; trois mille personnes remplissaient l'enceinte d'une vaste église; mille autres restaient aux portes et aux croisées, malgré une chaleur brûlante. Le pasteur élevant de nouveau la voix devant cette assemblée, émue à l'avance, donna à son discours un caractère missionnaire, et il supplia ses nombreux auditeurs de prendre tout particulièrement à cœur le triomphe de l'Evangile dans le pays de leurs pères. Dans l'après-midi, quinze ou seize cents personnes célébrèrent en commun la cène du Seigneur. M. Knibb, on le voit, n'oublie pas la promesse qu'il a faite de travailler désormais à la conversion de l'Afrique, comme il a travaillé jusqu'ici à la conversion de la Jamaïque. Cette œuvre est déjà celle de tous les chrétiens de cette île: pasteurs et troupeaux s'en occupent nuit et jour. Il n'y a pas jusqu'aux enfants qui ne prient et ne donnent pour cet objet. Quelques uns d'entre eux con-

sacrent, soit à couper de l'herbe, soit à porter de l'eau, soit à garder des troupeaux, le temps que jusqu'ici ils employaient à s'amuser; ils apportent à leurs instituteurs le produit de ces divers travaux. Une jeune fille, devenue bergère, dans l'intervalle de quelques jours de vacance reçut plus de 25 fr. pour son salaire, et fit une offrande au Seigneur de cet argent qu'elle venait de gagner. La Société des Missions baptistes a dû fonder déjà une école supérieure, pour préparer de jeunes nègres aux fonctions d'évangélistes. L'Afrique verra bientôt revenir ses enfants, touchés de son malheur, et elle entendra de leurs bouches les paroles de la vie éternelle. L'un des missionnaires baptistes a quitté une église florissante dans l'île; deux fois missionnaire et deux fois modèle d'un parfait renoncement, il est allé instruire les pères après avoir instruit les fils, et il est déjà avec un autre missionnaire, zélé comme lui, sur la côte meurtrière de l'Afrique occidentale. En Angleterre, dans la Jamaïque surtout, on suit avec une vive sollicitude les pas de ces deux messagers de paix. Quand on se rappelle les succès obtenus dans la colonie de Sierra Leone, par la Société des Missions épiscopales, les vues élevées du gouvernement anglais sur ce pays, le but tout chrétien de l'expédition du Niger, les espérances données par M. Freeman, les projets de la Société des Missions wesleyennes, les intentions des missionnaires de Bâle, la prompte coopération des missionnaires baptistes, les sacrifices probables d'au moins cent mille négres, l'on ne peut s'empêcher d'attendre de grandes choses pour ce triste et malheureux pays.

Il ne faudrait pas croire que réjouis, étonnés de leurs succès, les missionnaires de la Jamaïque s'en contentent. Nous avons remarqué qu'ils sentent la nécessité de maintenir, de faire pénétrer davantage la vie dans ces églises, trop prospères pour ne pas être en danger de chûte, soit

par orgueil, soit par refroidissement. Ils savent qu'ils n'ont pas tout vaincu là où ils ont triomphé ; que bien des sentiments doivent être purifiés dans les cœurs, bien des habitudes réformées dans les familles, bien des progrès faits en sérieux et en sainteté. Au dehors de leurs églises une œuvre plus grande encore reste à faire ; la moitié de la population, nous l'avons vu, vit dans le péché et dans l'ignorance. Occupés de leurs églises, aux besoins desquelles ils ne peuvent suffire, les missionnaires ne négligent pas les indigènes étrangers à leur culte. L'un deux annonçait dernièrement que l'année dernière a été la plus bénie de toutes, sous le rapport des progrès de l'Evangile. Dans les seules stations de son collègue et de lui, huit cents indigènes avaient aspiré au baptême. Remplis en même temps de crainte et de joie, les missionnaires mettaient une plus grande sévérité et une plus grande circonspection dans l'admission des candidats, de peur de mêler le mauvais grain au bon, et de corrompre l'un par l'autre. Toutefois, après des examens préalables, sept cent vingt-neuf candidats reçurent le baptême; ils honorent par leur conduite la foi qu'ils ont embrassée, et ils sont, à tous égards, la joie et la couronne de leurs pasteurs. Nous ne pouvons entrer dans aucun détail sur ce point; les faits sont si nombreux qu'il faut les passer sous silence. Qu'il nous suffise de dire, que la seule Société des Missions baptistes a vu, dans le cours de l'année dernière, le nombre des membres de ses églises s'augmenter de trois mille quatre cent quarante personnes, et celui de ses classes de candidats de cent quatre vingt-douze. Les écoles sont fort nombreuses. Elles comptent cinq, six, sept, huit cents enfants ou adultes chacune. Cependant le nombre des élèves paraît moins considérable que les années précédentes dans quelques établissements; ce qui étonne peu, quand on sait que les écoles se sont beaucoup multipliées.

En résumé, l'aspect moral de la Jamaïque est remarquable et réjouissant; l'histoire offre peu ou point d'exemples de si grands et de si admirables progrès; l'Evangile s'y répand avec beaucoup de rapidité; les missionnaires ne reçoivent nulle part plus d'encouragement; les nègres se montrent dignes, comme hommes de la liberté qu'ils ont obtenue, comme chrétiens de tous les sacrifices dont ils ont été les objets. L'œuvre n'est point finie, mais elle est admirablement commencée. Nous verrons prochainement que le Seigneur accorde les mêmes faveurs à la Guyane anglaise.

INDE EN DEÇA DU GANGE.

DISTRICT DE TINNEVELLY.

Générosité des Shanaars à Alvarneri. — Etat prospère de Dohnavour. — Conversion d'un maître d'école païen. — Derniers moments d'un Catéchiste indigène. — Destruction d'un temple du démon.

La mission de Tinnevelly, commencée il y a plus de vingt-quatre ans, par le missionnaire Rhenius, est déjà bien connue des lecteurs du *Journal des Missions*(1). Dès son origine, elle fut remarquable par les grands succès dont y fut suivie la prédication de l'Evangile. On voyait partout des familles entières abandonner le culte des faux dieux, partout des villages nombreux passer sous le joug du christianisme, renverser les pagodes de leurs idoles et les convertir en temples du Dieu vivant et saint. De si grands changements, des victoires si signalées ne pouvaient qu'exciter la haine des païens, et réveiller leur zèle pour la défense de leur religion défaillante. C'est ainsi

---

(1) Voyez XIVe année, page 7 et suivantes.

que du temps des apôtres, des villes, des provinces amenées par leurs prédications à la foi en Christ furent aussi les objets de cruelles persécutions. A Tinnevelly, cette opposition, d'un côté, affermit les vrais fidèles dans leurs nouvelles croyances et grossit leurs rangs de nouveaux prosélytes; tandis que de l'autre, elle signala l'hypocrisie d'un certain nombre de chrétiens de nom, qui s'étaient malheureusement glissés dans cette église naissante. Pendant quelques temps, les machinations de Satan parurent avoir le dessus sur les efforts des missionnaires; des troubles, des infidélités se firent remarquer parmi ces Chrétiens encore mal affermis. Mais le Seigneur a su faire tourner à sa gloire et à l'édification de son Eglise, ces temps d'affliction et d'épreuves. Les missionnaires parlent avec joie et avec reconnaissance, d'une nouvelle vie qui se manifeste parmi les membres de leurs troupeaux. Ceux-ci secondent le zèle et le dévoûment de leurs pasteurs, par la régularité avec laquelle ils assistent à la prédication de l'Evangile, l'étude assidue qu'ils font de la Bible, leur fidèle observation du dimanche, et leurs efforts soutenus pour éviter toute impureté, et pour fuir toute communication dangereuse avec les païens. On comptait, au mois de juin 1839, dans le seul district de Palamcottah, 49 catéchistes, 6 catéchistes-inspecteurs, 57 maîtres d'école. Il y avait à la même époque 3,052 candidats qui recevaient des missionnaires une instruction religieuse suivie, et 2,238 enfants, pour la plupart païens, qui fréquentaient régulièrement les écoles de la mission. Vingt-cinq villages avaient aussi embrassé l'Evangile : ils formaient autant de congrégations placées sous la direction immédiate des catéchistes. Ces congrégations sont en grande partie composées de Shanaars qui, pendant les six premiers mois de l'année, sont tellement occupés à extraire et à préparer le jus du palmier, qu'à peine peu-

vent-ils trouver le temps nécessaire pour manger et pour dormir. Cependant, plusieurs d'entre eux ne manquent pas, après une journée de fatigue et de travail, d'aller régulièrement chez les missionnaires recevoir une instruction religieuse, non plus que d'observer le jour du Seigneur. A Alvarneri, ces pauvres Shanaars, qui forment quarante familles, viennent de donner des marques d'une touchante libéralité. Oubliant leurs misères, ils ont offert de leur propre mouvement, et en reconnaissance des bienfaits spirituels que leur a procuré l'Evangile, la somme de 100 roupies, pour qu'on remplaçat le bâtiment en terre, où ils célèbrent actuellement leur culte, par une église en pierre couverte d'un toît. Cette église doit, dans leur pensée, servir de témoignage à leur sincérité et à leur fidélité auprès de leurs arrière-petit-fils. Quelques mois auparavant, ils avaient déjà fait construire à leurs propres frais une très belle école. Que prouvent tant de libéralité et tant de zèle, sinon la réalité de leur foi et la sincérité de leur conversion?

Ce n'est pas à Alvarneri seulement que l'Evangile produit de si beaux fruits. Dohnavour a aussi été abondamment béni du Seigneur. Tous les jours, matin et soir, les fidèles vont entendre l'explication de la Parole de vie. Aux deux services du dimanche, l'église est tellement encombrée par les nombreux auditeurs qui y affluent de toutes parts, que plusieurs d'entre eux sont obligés de se tenir aux portes. « Il nous faut une autre église, dit le missionnaire Dent, qui soit capable de contenir au moins trois cents auditeurs. »

Dans les environs de Dohnavour, l'influence salutaire de l'Evangile se fait aussi sentir, quoique d'une manière différente. Il n'y avait dans le village de Karisel que six familles qui fissent profession de christianisme. Pendant qu'elles recevaient l'instruction religieuse nécessaire à leur

admission dans l'église, elles se conduisirent d'une manière si indigne de l'Evangile, que le missionnaire fut sur le point de les priver de leur catéchiste. Mais grâce à l'intercession de ce catéchiste lui-même, homme de prière et d'un caractère persévérant, on résolut de les éprouver quelques temps encore. Dieu bénit tellement ce dessein, que tous les habitants du village, jeunes et vieux, assistent maintenant régulièrement à l'église, et étudient avec soin et avec attention la parole de Dieu.

Ce pieux catéchiste ne se borna pas à évangéliser ce village seulement, il fit de fréquentes courses dans les environs. C'est ainsi qu'il fit la connaissance d'un fameux maître d'école nommé Ramen, du nom d'une divinité païenne. Natif de Papanasum (1), village célèbre parmi les Hindous, il avait appris de bonne heure à lire et à écrire; il avait embrassé de préférence la vie de Gourou, ou de pédagogue, et expliqué, en cette qualité, aux gens de sa caste (les Shanaars), le Vishnou Vedam, auquel il était fort attaché. Sa vie austère et son abnégation commandaient le respect et la vénération de tous ceux qui l'entouraient. En 1825, il se fixa à Kovindaparie, village à dix minutes de Karisel; il y reçut les premières impressions religieuses. Désireux de s'instruire et plein de bonne foi, il attira l'attention du catéchiste de Karisel, qui lui parla souvent de la bonne nouvelle du salut, et lui remit un exemplaire de l'Evangile et plusieurs Traités religieux : cet homme en fit une étude sérieuse et suivie. Peu de temps après, il se joignit à la mission comme maître d'école, et fut employé en cette qualité pendant quatre ans, alternativement à Karisel et Kovindaparie. Plus instruit des vérités de la religion chrétienne, et baptisé par feu le missionnaire Rhenius, il fut promu aux fonctions

---

(1) C'est-à-dire destruction du péché.

de catéchiste, qu'il remplit pendant dix ans. Pendant les deux dernières années de sa vie, il fut placé sous la surveillance du missionnaire Dent, qui a rendu un témoignage honorable à sa piété et à son caractère. « Depuis que je l'ai connu pour la première fois, dit-il, j'ai toujours eu bonne opinion de lui. Ses collègues le respectaient à cause de sa piété et de sa conduite exemplaire, et ils ne parlent encore aujourd'hui de lui qu'avec éloge. Il était, je crois, un homme de prière : il priait avec beaucoup de chaleur et d'instance. C'était aussi un homme doux, paisible, humble : il s'acquittait de ses devoirs envers sa congrégation sans bruit ni ostentation, et cependant il s'opérait un changement sensible parmi les membres de son troupeau. Je ne doute pas qu'aussi bien que les autres fidèles du district, ils ne sentent vivement sa perte. La vie austère qu'il avait menée depuis sa jeunesse parait avoir affaibli sa constitution. Pendant les huit ou dix derniers mois de sa carrière terrestre, il souffrit beaucoup de douleurs rhumatismales qui l'ont conduit au tombeau.

« Je donnerai maintenant quelques détails sur ses derniers moments : c'est à l'heure suprême que l'on peut voir le chrétien dans son vrai caractère.

« On vient de remarquer que Jean (c'était son nom de baptême), se trouvait depuis quelques temps indisposé, mais sans rien appréhender de sérieux. Au mois de février 1839, il pria l'inspecteur catéchiste de m'informer de sa maladie, afin de le faire remplacer dans le village, vu qu'il devenait de jour en jour plus faible et moins capable de remplir ses devoirs. Sachant qu'il avait été dans cet état depuis plusieurs mois déjà, nous ne conçûmes aucune inquiétude à son sujet. Cependant au commencement du mois de mars, sa maladie prit un caractère sérieux, ce qui l'obligea de garder la maison. Le 6, malgré sa grande faiblesse, Jean se rendit à pied à l'église, ap-

puyé sur son bâton : il voulait, comme il le disait lui-même, y jeter un dernier regard, avant que la mort lui fermât les yeux. Le maître d'école de l'endroit lui demanda s'il se portait mieux : « oh ! non, dit-il, je n'ai pas d'espoir de me rétablir ! peut-être que dans quelques jours d'ici le Seigneur Jésus me prendra à lui. Je ne conserve pas l'espoir de vivre longtemps sur la terre. » Après avoir ainsi parlé, il contempla l'église avec des regards qui exprimaient le regret. Puis il s'en retourna chez lui, rassembla autour de son lit les membres de son troupeau, leur parla des privilèges dont ils jouissent, et des moyens de grâce mis à leur portée, et les exhorta à marcher avec diligence et avec fidélité dans les voies du Seigneur. Avant de les renvoyer, il les recommanda par la prière à la grâce et à la protection de leur Père céleste.

« Dans la matinée du 7, Jean manda le maître d'école et le pria de m'écrire une lettre à la hâte. Trop faible, il ne put lui-même tenir la plume pour y apposer sa signature. La lettre me parvint à midi. Elle m'apprit que sa maladie était devenue dangereuse et qu'il n'y avait pas d'espoir qu'il vécut longtemps. Je lui envoyai aussitôt le catéchiste de Mavady que je nommai à la charge provisoire de catéchiste à Sevel ; je l'exhortai à prodiguer à notre frère malade tous les soins et toute l'attention qu'exigeait son état. Il partit le soir pour Sevel, accompagné du catéchiste d'Edeiyenkoollam. Ce même soir, Jean fit chercher le catéchiste de Karisel qui passa la nuit auprès de lui. Dès qu'il le vit, il s'écria : « Mon frère, le Seigneur m'a donc permis dans sa bonté de vous revoir avant de mourir ? Que son nom soit béni ! » Alors il l'embrassa très affectueusement et lui demanda de prier avec lui et pour lui. Pendant que le catéchiste priait, Jean, trop faible pour se tenir assis tout seul, fut obligé de se soutenir sur deux hommes ; car il ne vou-

lait pas rester couché pendant qu'on priait. A peine la prière était-elle terminée, qu'il s'évanouit et ne put parler pendant quelque temps. Dès qu'il fut remis, le catéchiste voulut lui donner quelque potion fortifiante pour le ranimer ; mais il la refusa, disant : « Oh ! non ; elle ne me servirait de rien maintenant. Le Seigneur a exaucé ma prière ; il me prendra bientôt à lui. Il me tarde d'être avec lui et de voir son royaume céleste. » Après un moment de conversation, le catéchiste lui demanda s'il sentait qu'il était pécheur devant Dieu et qu'à cause de ses péchés, il avait mérité la colère du ciel : s'il avait confessé ses péchés et en avait cherché le pardon. — « Le Seigneur, répondit-il, rend à chacun selon ses œuvres ; il connait mon cœur et toute sa méchanceté. Mais j'espère que, par les mérites de mon Sauveur, il me pardonnera mes péchés et me lavera dans son sang précieux, et que, quand il lui plaira, il me recevra miséricordieusement dans son royaume de gloire. » Après un moment de silence, le catéchiste lui demanda s'il avait quelque chose à lui dire au sujet de sa femme et de son enfant. « Le Seigneur seul, répliqua-t-il, est son aide : si elle met sa confiance dans le Seigneur Jésus, comme je le fais maintenant, il sera sa consolation après ma mort. Donnez-lui quelques bons conseils. » Il continua à parler de temps en temps, autant que le lui permettait le peu de force qui lui restait encore. « Je voudrais, dit-il, voir un catéchiste placé à la tête de cette congrégation avant que je meure. Ecrivez à notre ministre de nous en envoyer un bientôt, car je désire vivement en voir un avant que mes yeux se ferment. Ce serait un grand malheur si ce troupeau demeurait sans catéchiste à ma mort. »

« Les catéchistes de Mavady et d'Edeiyenkoollam arrivèrent le 8 de bon matin à Sevel ; ils trouvèrent le malade tellement faible qu'il pouvait à peine bouger. Le

catéchiste d'Edeiyenkoollam l'appela par son nom; Jean reconnut sa voix. Le catéchiste reprit : « Notre ministre instruit du mauvais état de votre santé, nous a envoyés vers vous pour vous offrir des consolations spirituelles et vous demander si vous avez quelque chose à nous confier sur vous-même et vos affaires. » En entendant ces paroles, Jean eut grande envie de s'asseoir et de dire quelques mots; il essaya même de le faire; mais il manqua de force. Conformément à sa demande, sa femme et un chrétien du village le soulevèrent quelques instants : il s'évanouit de nouveau. Lorsqu'il fut remis, le catéchiste l'exhorta à regarder vers le Seigneur Jésus, qui seul pouvait le consoler et le délivrer. Environ dix minutes après, le catéchiste trouvant que le malade était un peu calme, lui adressa quelques questions sur l'état de son âme, et sur ses espérances pour l'éternité : — « Sentez-vous que vous êtes un pécheur? Croyez-vous au Seigneur Jésus-Christ pour le salut de votre âme? Eprouvez-vous qu'il vous console dans votre maladie et dans vos peines? » — « Oui, je le sens. Jésus est mon Sauveur. Il est mon refuge. » — « Vous êtes dangereusement malade; je crois qu'il n'y a guère lieu de croire à votre rétablissement. Quel est votre désir maintenant? de demeurer dans ce monde de péché, ou d'être dans le royaume de notre Seigneur? » — « Je n'ai aucun désir de demeurer dans ce monde. Il me tarde de le quitter pour entrer dans le glorieux royaume de mon cher Sauveur. Qu'il daigne à cet effet m'accorder son puissant secours! » — « Etes-vous prêt à déloger? Sentez-vous que vous êtes un indigne pécheur? Avez-vous confessé vos péchés et en avez-vous obtenu le pardon du Seigneur Jésus qui seul est puissant pour pardonner et sauver? » — « Oui; le Seigneur me prépare pour son royaume. Mon précieux Sauveur s'est chargé de mes

péchés et m'accordera le salut. Je crois fermement qu'il fera tout cela pour moi. A-t-il jamais abandonné celui qui s'est confié en sa grâce ? non, non.» Après avoir prononcé ces paroles, il resta sans sentiment pendant quelque temps; puis il se réveilla comme d'un sommeil et s'adressant au catéchiste : « Il faut, dit-il, qu'on fasse la prière; le jour du Seigneur approche; le service divin doit être célébré dans l'église. Je suis incapable de le faire, et il n'y a personne ici pour me remplacer! » Le catéchiste répliqua : « Notre ministre en a chargé notre collègue de Mavady et l'a envoyé pour vous aider. Il doit rester ici et prendre soin de votre congrégation jusqu'à ce que vous alliez mieux. » — « Où est-il ? » demanda le malade avec empressement. — « Le voici. » Jean le fixa et dit : « Très bien; tout est alors en règle. » Ce furent les dernières paroles qu'il prononça; on ne l'entendit plus parler. Les demandes réitérées qu'il fit pour savoir si l'on avait envoyé un catéchiste pour le remplacer ou non, montrent que le soin de sa congrégation absorbait toutes ses pensées. On aurait dit que son esprit avait de la répugnance à quitter sa demeure, avant qu'il n'eût vu pourvue d'un nouvel ouvrier la place qu'il allait laisser vide. Plût à Dieu que tout catéchiste prît ainsi à cœur le succès de son œuvre! — On garda le silence pendant quelques minutes. Le catéchiste d'Edeiyenkoollam rassembla les chrétiens du village, et tous agenouillés autour du lit du malade, se joignirent à la prière qui fut faite devant ce spectacle de mort. On se rendit à l'église pour le culte du matin. Après le service, le catéchiste qu'on vient de nommer, trouva la femme de son collégue tout éplorée; il lui donna quelques conseils et lui demanda si son mari lui avait dit quelque chose pendant sa maladie. — « Il me disait souvent, répliqua-t-elle, quand il me voyait pleurer à côté de son lit : Oh! ne pleure pas devant moi! tes

larmes m'affligent et me troublent. Je n'ai aucun désir de rester dans ce monde. Le Seigneur m'appelle miséricordieusement à lui. Je dois mourir bientôt. Il me tarde d'être délivré du péché et d'entrer dans le royaume de mon Seigneur! C'est pourquoi ne pleure pas à cause de moi; mais sois seulement fidèle au Seigneur et il sera ton refuge. » Comme l'heure de la prière avait sonné, tous se rendirent à l'Eglise, et pendant que l'assemblée priait, Jean s'endormit doucement dans les bras de son Sauveur. Le catéchiste qui m'apporta cette triste nouvelle pouvait bien dire que le malade s'était endormi pour ne plus se réveiller qu'au jour glorieux de la résurrection quand la trompette sonnera et que les morts ressusciteront incorruptibles. « La mort des bien-aimés du Seigneur est précieuse à ses yeux. » (Ps. CXVI, 15). »

Ne pourrait-on pas citer ici ce beau passage de l'Apocalypse (XIV, 13) : *Bienheureux sont les morts qui meurent au Seigneur! car ils se reposent de leurs travaux, et leurs œuvres les suivent?* En effet, les efforts soutenus de ce pieux catéchiste pour amener à la connaissance du Seigneur les âmes confiées à ses soins; la vigilance et l'activité qu'il déploya pour les conduire dans les sentiers de la sainteté et de la justice exerceront encore longtemps sur les habitants de Sevel une influence salutaire. Le récit qui va suivre et que nous tenons du missionnaire Dent, en est une preuve. remarquable

« A Sevel l'Evangile a triomphé d'une manière éclatante du paganisme. Sevel, village grand et populeux, ressemble à une ville et renferme plusieurs milliers de païens et de mahométans. Un petit nombre de familles de la tribu des Shanaars y recevaient depuis quelques années, une instruction religieuse. Jean, que la mort nous a enlevé, remplit auprès d'elles, avec zèle et avec fidélité, les fonctions de catéchiste; mais il ne lui fut pas permis de

voir le fruit de ses travaux et le renversement du culte des idoles, parmi cette classe du peuple. Dans le courant de l'année, tous, à l'exception de trois, se joignirent aux chrétiens et résolurent de démolir leur Peicoil (ou temple du Démon), et de le convertir en Eglise chrétienne. Quand, peu de temps après, je visitai le village, ils m'informèrent de leur projet. J'en fus très réjoui et je les encourageai en leur citant quelques passages de l'Ecriture qui avaient rapport à la destruction de l'idolâtrie. Ils me prièrent de me rendre sur les lieux; je le fis afin d'être témoin de la scène. Les plus hardis de nos gens pénétrèrent les premiers dans le temple. L'un d'eux, une hache à la main et cette parole dans la bouche : « O Christ, aide-nous ! » porta un coup à l'idole principale et sépara sa tête de son corps. Ensuite vinrent les autres indigènes qui renversèrent les idoles et les autels, abattirent les murs et les rasèrent à fleur de terre. Ils exposèrent à la vue de la foule les idoles mises en pièces : « Voilà, dirent-ils, les dieux que dans notre ignorance nous avons adorés et auxquels nous avons cru jusqu'ici ! Ils ne peuvent se sauver eux-mêmes ; comment nous sauveraient-ils ! » Un grand concours de spectateurs s'était rassemblé dans l'endroit. Ce prétendu outrage irrita fort les païens du village. Ils auraient sans doute fait des efforts pour recouvrer leurs dieux si ma présence n'eût contribué pour beaucoup à les tenir en respect. Pleins de rage, ils s'écrièrent : « O insensés! que faites-vous donc? Vous avez renversé et détruit les dieux et les déesses tutélaires de votre village! Soyez assurés qu'avant longtemps vous en serez punis, vous et vos familles. Ammen ne tardera pas à se venger sur vous tous. » Nos gens répondirent : « Ces dieux ne sont que de la poussière et de la boue ; ouvrage de nos propres mains, ils ne pourront jamais nous faire de mal ! Le Seigneur Jésus seul est Dieu. Nous

l'adorons tous et il nous protégera.» —Ce fut pour moi, ajoute le missionnaire, une occasion favorable de montrer à la foule, la folie et l'absurdité de leur religion et de diriger leur regards vers le Seigneur Jésus comme vers le Sauveur des pauvres créatures déchues. Cette scène fit une impression profonde sur moi; je n'avais jamais rien vu de pareil; et je rendis grâces à Dieu de ce que dans ce village, l'Evangile avait ainsi publiquement triomphé des idoles et de l'idolâtrie. Nous nous réunîmes, et nous fîmes notre prière dans le lieu même où, peu de temps auparavant, s'élevait un temple consacré au Démon, receptacle de toute sorte d'impuretés! Oh! qui ne s'unirait à nous pour prier le Seigneur de répandre son saint Esprit sur les païens afin qu'ils abandonnent leurs idoles d'argent et d'or et qu'ils retournent à l'Eternel notre Dieu! Une jolie chapelle a depuis été construite sur l'endroit même où se trouvait le temple païen. »

VARIÉTÉS.

Exemples remarquables de générosité chrétienne proposés à l'imitation des amis du Seigneur.

Au moment où les amis de la Société des missions évangéliques de Paris, font et recueillent les dons destinés à la soutenir pendant le prochain exercice, il peut être utile d'offrir des encouragements à leur zèle, par quelques faits particuliers que nous avons choisis entre beaucoup d'autres de la même nature et de la même beauté morale, dans la riche histoire de la charité chrétienne.

Nous ne venons point parler de ces dons magnifiques qu'on admire et qu'on n'imite point, mais de ceux qu'il faut admirer et imiter tout ensemble, parce qu'ils viennent de l'abondance, non des biens, mais de la charité. Des chrétiens riches ne pourraient instruire que des chrétiens riches; des chrétiens pauvres instruiront tout le monde.

Commençons par les sauvages; nous allions dire par les païens, et nous eussions eu raison. Il est des païens qui donnent plus pour le culte des faux dieux, que beaucoup de chrétiens pour la gloire du vrai Dieu ; et nous parlons ici, non de temps, ni d'inutiles souffrances, mais d'argent, mais de sacrifices réels et permanents. Les brahmines de l'Inde vivent des libéralités du peuple; les temples brillent d'or et de pierres précieuses, et ce sont les riches dons de leurs aveugles vénérateurs; les idoles sont chaque jour pourvues de mets abondants et chers, et ce sont les libres offrandes du zèle qu'elles inspirent : le riche donne des sommes énormes, le pauvre jusqu'à son dernier sou et son dernier morceau de pain, pour que les dieux soient nourris, et les prêtres payés. Certains païens de l'Inde l'emportent en zèle sur les plus zélés, en générosité sur les plus généreux des chrétiens. Un missionnaire parlant dans le pays du zèle et de la charité, en Angleterre, s'est servi de leur exemple pour exciter et confondre les chrétiens mêmes. Nous pourrions citer ses paroles, mentionner les mêmes faits et peut-être produire la même impression; mais nous ne voulons apporter que des teintes douces et agréables dans ce tableau, que nous traçons plutôt pour réjouir que pour attrister la vue, et exciter le zèle plutôt par l'émulation que par le reproche.

Les Béchuanas que nous avons été instruire, nous instruisent à leur tour. Où sont les chrétiens en France qui,

à défaut d'argent, donnent des brebis, des chèvres, des bœufs (1)? Sont-ils moins riches en troupeaux que ces Béchuanas qui, d'un moment à l'autre peuvent mourir de faim, faute du bétail qu'ils offrent, et en argent que ces pauvres nègres qui n'ont point d'argent, et cependant donnent de leur pauvreté autant que beaucoup d'autres de leur abondance? Sera-ce parce que nous sommes davantage bénis que nous donnerons moins, et parce que nous sommes moins ignorants que nous serons moins généreux? Aurons-nous de moindres devoirs parce que nous avons de plus grands privilèges, et n'accorderons-nous qu'une stérile admiration à ces Béchuanas qui ne se bornent pas à nous admirer, mais nous imitent et nous surpassent en même temps!

En dehors des stations françaises, les mêmes sacrifices sont faits en faveur d'autres Sociétés, et nous entrerions ici dans quelques détails, si nous ne voulions pas rappeler d'autres faits plus frappants sans avoir plus de mérite.

Il n'y a que quelques années, que les esclaves des colonies Anglaises étaient tombés, sous le poids odieux de l'esclavage, dans le plus profond abrutissement. Nous avons parlé ailleurs de leur relèvement admirable, instantané; c'est le miracle de ce temps. Nous avons fait aussi, mais en passant et sans but particulier, ressortir leur grande et croissante libéralité. Nous renvoyons le lecteur à ces détails. Les dons des nègres des Indes occidentales faits aux grandes Sociétés de missions anglaises, soutiendraient toutes les Sociétés religieuses de France, fussent-elles et plus nombreuses et plus étendues. Un fait, entre mille autres nous a frappés. Le missionnaire de New-Amsterdam sollicitait les dons des membres de

---

(1) Voyez XV[e] année, page 243, et XVI[e] année, pages 134 et suivantes.

son troupeau pour couvrir des dépenses extraordinaires. Le jour fixé pour la réunion était arrivé. Le pasteur était assis au milieu des nègres, tel qu'un père au milieu de ses enfants; ils les appelait nom par nom pour leur demander ce qu'ils voulaient offrir au Seigneur. Il appela donc à son tour Fitzgerald Matthew. «Je suis ici,» répondit immédiatement une voix animée. Aussitôt un homme privé de l'une de ses jambes, s'avance vers le missionnaire, soutenu sur sa jambe de bois. Le missionnaire ne comprenait point le but de cette démarche hâtée; les autres nègres se bornaient à indiquer, de leurs places, la quantité de leurs offrandes qui ne devaient point être payées ce jour-là. Mais Matthew ayant mis la main dans l'une de ses poches, en tira une poignée d'argent, et dit avec vivacité : « Ceci est pour moi, monsieur. » Le missionnaire l'engagea à garder son argent jusqu'au moment où il lui serait demandé. « Ah! monsieur, s'écria-t-il, l'œuvre de Dieu doit s'accomplir, et je puis mourir. » En même temps il mit la main dans une autre poche, en tira une autre poignée d'argent et dit : « Ceci est pour ma femme, monsieur. » Il mit encore la main dans une troisième poche, en tira une petite somme et ajouta : « Voilà pour mon enfant, monsieur. » Il présenta un petit papier, où il avait fait inscrire le total de ces dons; c'était environ 75 fr. qu'un pauvre nègre estropié, père de famille, sans biens comme sans instruction, venait d'offrir avec un grave mélange d'amour et de sérieux. « L'œuvre de Dieu doit s'accomplir, je puis mourir : » pensée doublement chrétienne, qui devrait produire partout autant d'empressement dans le zèle, et autant de générosité dans les dons. Le missionnaire qui avait provoqué ces offrandes de son troupeau, fut obligé de les limiter, parce qu'elles devenaient trop abondantes, et il dut employer à modérer le zèle, les efforts que tant d'autres emploient à l'exciter.

Nous avons dit que les païens une fois convertis donnent des exemples de dévoûment et de générosité qui ne sont pas toujours suivis. Il est réjouissant cependant de voir au sein des vieilles Eglises de l'Ancien et du Nouveau monde, la ferveur de l'amour et les habitudes de la liberalité chrétienne se perpétuer, s'accroître même dans des âmes que la charité rend industrieuses. Un négociant anglais, avec une modeste fortune, désirait seconder, au moins selon ses moyens, l'œuvre du Seigneur. Ses ressources ne lui permettaient pas de faire de grands dons. Pour assurer au Seigneur dont il craignait le nom, dont il aimait la gloire, dont il appréciait l'amour, une offrande régulière et toujours en rapport avec ses moyens, il prit la résolution de prélever sur les rentrées de son petit commerce en gros, 20 centimes pour cent, et sur celles du commerce en détail, où le gain est plus considérable, 40 centimes pour cent. La résolution fut prise le 1er janvier 1840; le 1er juillet 1841, le pieux négociant avait reçu du commerce en gros, 96,300 fr., du commerce en détail, 66,415 fr.; c'était, d'un côté, 200 fr., de l'autre, 277 fr., en tout, 477 fr. qu'il avait à offrir à Dieu. C'est un moyen facile d'accroître, de doubler, de quadrupler les dons de la charité; ces offrandes, résultat d'une décision prise, ont le double avantage de coûter moins, et d'être plus abondantes que des dons non préparés à l'avance et non prélevés, jour par jour, sur les revenus de l'année.

Au commencement de ce siècle vivait dans les Etats-Unis, un homme dont le souvenir est resté précieux à tous ceux qui ont connu sa piété modeste, sa vie retirée, et sa charité inépuisable. A cette époque, les habitudes de libéralité que les œuvres chrétiennes ont tout ensemble exigées et produites étaient peu répandues. Cet homme n'avait ni une haute instruction, ni une grande fortune; manœuvre laborieux, il nourrissait de son travail, de ses

économies, sur des montagnes qu'il ne quitta jamais, sa femme et plusieurs enfants. Aucun pasteur n'excitait son zèle, aucun collecteur ne sollicitait ses dons, aucun éclat n'accompagnait ses offrandes, aucun fanatisme n'exaltait sa charité. En 1810, on trouve dans les comptes d'une Société de missions, un don de 100 dollars (près de 550 fr.). A cette époque, les dons n'étaient presque jamais aussi considérables; la Société en question comptait cette offrande pour l'une des plus riches, pour la plus riche peut-être de toutes celles qu'elles avaient reçues. Le nom du donateur était inconnu; on savait seulement que ce généreux soutien d'une Société naissante vivait dans l'Etat de Vermont. Personne ne douta que ce ne fut quelque étranger riche qui, nouvellement établi dans le pays, voulait seconder l'œuvre du Seigneur par d'abondants sacrifices. On n'eut plus aucun doute à ce sujet, lorsqu'on vit le même don extraordinaire se renouveler plusieurs années de suite. C'était un obscur habitant de la montagne qui devenait ainsi à son insçu un sujet d'étonnement pour des frères qu'il ne connaissait pas.

Lorsque le Conseil Américain pour les missions étrangères se forma, Salomon Goodell n'attendit pas la visite d'un collecteur. Pénétré de la haute importance de la nouvelle Société, il fit lui-même un voyage de plus de cinquante milles, pour annoncer à un agent du Conseil qu'il voulait souscrire pour les besoins immédiats de cette institution 500 dollars (près de 3,000 fr.), et pour ses fonds permanents 1,000 (presque 6,000 fr., c'est-à-dire le cinquième de tous ses biens). Il fit un premier paiement de 50 dollars; il promit de payer les autres 450 aussitôt que ses moyens le lui permettraient, et quand aux 1,000 dollars qui avaient une destination différente, incapable de les payer aussi, en peu de temps, il s'engagea à en compter l'intérêt chaque année, jusqu'à ce qu'il lui fut possible d'acquitter cette dette en tout ou en partie. Il mit

autant d'exactitude à accomplir ces promesses qu'il avait mis d'empressement à les faire.

On le vit un jour quitter ses montagnes, ses travaux, sa femme et ses enfants. Il n'y avait rien de distingué dans sa personne, ni rien de recherché dans ses habits. Il avait les manières, il portait les vêtements d'un paysan modeste et peu riche. Cependant il avait mis dans sa poche, pour les offrir humblement au Seigneur, 150 dollars (de 800 à 900 fr.), don qu'un noble anglais se serait honoré de faire. Au moment de sa mort, tous ses vêtements ne valaient pas ce que coûte un seul habit de beaucoup de personnes qui prétendent ne pouvoir rien donner pour le règne du Seigneur. Cependant, après avoir pris des mesures pour assurer l'avenir de ses enfants, et s'être entendu avec sa femme, sans le consentement de laquelle il n'eut rien voulu faire, il assura au Conseil Américain, par hypothèque, sur le peu de biens qu'il possédait, les 1,000 dollars dont il avait toujours payé l'intérêt; et ajouta à ce don un autre don de 708 dollars, et enfin un dernier don de 350 dollars. Ces sommes réunies aux 500 dollars déjà payés, portent à 2,558 dollars (de 12 à 15,000 fr.) les offrandes faites par un homme peu riche à une seule Société.

Nous disons une seule Société, parce que Salomon Goodell en soutenait plusieurs. Lui-même paya de sa bourse pendant quelque temps un évangéliste qui répandait l'Evangile dans les villes voisines du lieu qu'il habitait.

Cet homme avait vraiment toutes les sollicitudes d'une charité très élevée et très réfléchie. Ce n'était pas seulement les misères de l'âme, c'était aussi les souffrances du corps, dont il s'occupait, dont il désirait le soulagement. Chrétien zélé, philantrope généreux, il donnait tour à tour pour les progrès de l'Evangile et pour l'établissement de colons étrangers. C'est ainsi qu'il offrit pour ce dernier objet une somme de 11,000 fr.

On s'étonne vraiment qu'une vie de travail, d'humilité, ait été remplie de tant de belles et grandes œuvres. Ce souvenir d'un chrétien sans éclat, donnant à Dieu, année après année, non pas le superflu, mais le nécessaire, et en quelque sorte la sueur de son front, et faisant de sa vie tout entière comme un long sacrifice pour lui et un long bienfait pour ses semblables, touche le cœur et commande le respect ; il inspire même le désir et fait aimer le devoir d'exercer la bénéficence. Il est doux et sanctifiant de rappeler à son cœur, ces exemples de piété sincère et recueillie, de foi simple et féconde, de charité étendue et sérieuse ; qui ne voudrait ressembler au bon et digne Goodell ; il a autant d'amis qu'il a répandus de bienfaits ; il ne jouit plus de ce qu'il a gardé, mais il jouit de ce qu'il a donné.

L'exemple du pieux fermier de Vermont trouve aujourd'hui, parmi les chrétiens d'Amérique, de fidèles imitateurs. On admire cette charité et on la reproduit ; on la loue, mais par les actes autant que par la parole. Nos lecteurs se rappellent, nous le pensons, dans quel état de crise est tombé le Conseil Américain pour les missions étrangères. En même temps que sa détresse, nous avons annoncé le commencement de sa joie (1). Cet appel, qu'après tant d'autres appels, il a adressé à toutes les Eglises au nom du monde païen prêt à recevoir l'Evangile, a réveillé de profonds échos, et renouvelé des fruits de charité admirables autant que nombreux. Nous avions cette foi au Seigneur et aux fidèles Eglises d'Amérique qu'une voix si solennelle serait écoutée, respectée, obéie. En Amérique, en Angleterre, en France, partout, espérons-le, l'Evangile inspirera les sacrifices qu'il commande, et le même amour fournira les ressources et les succès.

On écrivait de l'Etat de New-York, peu de temps après l'appel, aux membres du Comité d'administration : « Vous

---

(1) Voir page 37.

désirez savoir quelle réponse feront les Eglises à ce qui a été dit dans la dernière assemblée générale du Conseil. Nous recueillîmes hier nos collectes, elles s'élèvent au-dessus de celles de l'année dernière, de cent pour cent. Un membre de mon église qui a assisté à la dernière assemblée du Conseil, m'autorise à vous annoncer qu'il donnera 500 dollars (environ 2,700 fr.) pour le paiement de la dette, si ce paiement se fait avant la prochaine assemblée annuelle du Conseil. Je ferai en sorte qu'une semblable somme soit fournie par mon église, pour le même objet et aux mêmes conditions. »

On écrivait encore de l'intérieur de New-York : « Il vous est bien connu que ma petite église a crû d'année en année en libéralité envers le Conseil. Il n'y a que six ans, que sa subvention ne s'élevait pas à 100 dollars ; cependant à cette époque déjà, elle avait considérablement été augmentée, et de bonnes raisons la faisaient passer pour très libérale. L'année dernière, les besoins de l'œuvre missionnaire étant fort pressants, et ma congrégation désirant se construire un nouveau lieu de culte, il fut proposé d'envoyer au moins 600 dollars au Conseil, pour seconder l'œuvre des missions, et pour appeler la bénédiction divine sur une nouvelle maison de prière. Au lieu de 600 dollars, 643 furent collectés. Peu de temps après les mêmes personnes en fournirent 7,000 (environ 37,000 fr.), pour payer les frais de la nouvelle église. Il était à craindre que toute augmentation de recettes cette année fut impossible ; cependant nous sommes à peu près sûrs de pouvoir vous envoyer 800 dollars, c'est-à-dire, de donner 25 pour cent de plus que l'année dernière. »

Un homme occupant une position éminente dans la direction de l'instruction publique, écrivait aussi : « Placé comme je le suis dans des rapports étroits avec des étudiants sans fortune, j'ai cru de mon devoir, depuis plusieurs années, de consacrer à leurs besoins les offrandes

de ma charité. Jusqu'à 1840 je n'ai donc souscrit que 50 dollars pour le Conseil; je ne compte pas les 10 ou 12 dollars que je donnais pendant l'année aux réunions mensuelles. Les dons de ma femme et de ma famille élevaient ma souscription à environ 80 dollars (440 fr.). En 1840, au lieu de 50 dollars, j'en donnai 100, sans diminuer d'ailleurs les souscriptions de ma famille. Au commencement de cette année, ayant pris des engagements considérables en faveur de quelques étudiants, j'ai cru pouvoir revenir à mon ancienne souscription de 50 dollars. Mais aussitôt que j'ai appris votre embarras, j'ai résolu de quadrupler ma souscription, et de donner 200 dollars au lieu de 50. Si le Conseil se trouve encore dans le besoin, je dois donner davantage. Plutôt que de voir votre dette s'accroître jusqu'à 300,000 dollars, je m'engagerais à être l'un des mille qui voudraient vous assurer cette somme annuellement. Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour réveiller un esprit de libéralité dans l'église. »

« A la réception de votre appel, écrivait un pasteur, nous ne vîmes pas d'abord comment nous pourrions ajouter 25 p. 0/0 à nos dons. Nous nous hasardâmes bientôt à nous demander si nous ne pourrions pas y parvenir, soit par de plus grands efforts, soit par quelques privations. Bien que nous n'ayons pas poussé notre recherche aussi loin que nous pourrons avoir occasion de le faire plus tard, je suis sûr que vous serez réjoui du résultat que je vais chercher à vous faire connaître.

« Quant à l'usage des liqueurs et du tabac, il n'y avait rien à changer. Nous nous sommes toujours interdit le tabac, et depuis longtemps les liqueurs. Mais quelque économes que nous ayons cru être, nous avons trouvé que de grands retranchements peuvent être faits à nos dépenses de ménage.

« Et d'abord, nos chaises, qui font usage depuis douze ou quinze ans, ont besoin d'être peintes ou plutôt remplacées

par de neuves; et, à vrai dire, cela devrait être fait depuis longtemps; mais les chaises iront comme elles pourront encore une année; par là nous épargnerons au moins 10 dollars.

« En second lieu, le vieil harnais se défait et est à peine décent; mais on le racommodera et on le noircira encore une fois ou deux; nous y gagnerons 15 dollars.

« Troisièmement, un nouveau tapis serait fort convenable; mais ma femme pense avec moi que nous pouvons infiniment mieux nous passer de tapis que les païens de l'Evangile; nous retrancherons donc à nos dépenses de 20 à 30 dollars, disons 20.

« Quatrièmement, nos enfants pensent, et j'appréhende que quelques amis hors de la famille ne pensent comme eux, que notre salle à manger a besoin de nouvelles chaises; mais avec quelques petits soins, nous pouvons faire durer quelque temps encore les vieilles, et par là épargner au moins 10 dollars; nous sommes d'autant plus disposés à le faire, que les nouvelles chaises nous forceraient à remplacer aussi le sofa et d'autres objets encore.

« Cinquièmement, tout le monde change presque sans frais les vieux fourneaux de cuisine contre de nouveaux; les nôtres n'ont plus de date; mais nous les avons depuis si longtemps, que nous nous en servirons encore, pour éviter une dépense de 20 dollars.

« Sixièmement, je puis renoncer à un voyage que je voulais faire pendant les vacances, et fortifier ma santé en travaillant au jardin ou de toute autre manière. Le voyage m'eût coûté 20 dollars.

« Septièmement, nous avons dit, ma famille et moi, que j'ai besoin d'un nouveau surtout, parce que je porte le même depuis près de six ans; mais je pense que je peux le faire durer un an encore, et garder ainsi 8 dollars.

« Huitièmement, je puis au besoin et en le brossant un

peu plus que par le passé, porter mon habit un an et demi au lieu d'un an ; c'est une économie de 10 dollars.

« Neuvièmement, j'en ferai de même avec mon chapeau, quoiqu'il ne fût pas l'un des meilleurs quand il était neuf ; j'épargnerai 2 dollars.

« Je ne dis rien des retranchements que ma femme pourra faire à sa toilette; en conscience je ne puis rien affirmer quant à ce que je pense que chacun doit faire, du moins avant que d'autres économies que je n'ai point mentionnées, ne soient décidées entre nous; nous n'usons que peu de thé et de café; je n'ai parlé ni de sucre, ni de beurre, ni de patisserie, ni de beaucoup d'autres objets où quelque réduction sera sans doute possible. Toutefois, en additionnant les précédentes sommes, nous avons un total de 117 dollars (635 fr.). Ma femme et moi nous avons décidé de vous en envoyer, elle 25 et moi 25 autres (265 fr.), pour consoler un peu votre cœur dans ces tristes circonstances; le reste sera envoyé à d'autres Sociétés religieuses qui vous sont chères comme à nous et dont les besoins sont fort pressants.»

Tels sont, chrétiens de France, les généreux et persévérants efforts de nos frères du désert, des îles, de l'Amérique; ces exemples de foi et de charité ont une voix que nous ne pourrions qu'affaiblir. Trop heureux d'avoir parlé par des faits, nous nous taisons. Le moment des collectes arrive; ces encouragements porteront-ils quelque fruit? Nous le désirons, nous l'espérons, nous le demandons à Dieu. Notre devoir de rapporteurs est accompli; notre devoir de chrétiens commence; puissions-nous l'accomplir comme le premier et mieux encore, et persuader à nos frères et à nous-mêmes que nos sacrifices doivent croître avec les bienfaits du Seigneur et les besoins de son œuvre!

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MOTITO.—Journal de M. Lauga, Aide-Missionnaire, sous la date du 2 septembre 1841.

Réflexions générales. — Faits particuliers.

Messieurs,

« Il me semble que ce n'est qu'hier que je vous ai écrit pour la dernière fois, et plus de la moitié d'une année s'est cependant écoulée depuis lors. Le temps paraît court lorsqu'on tourne ses pensées vers le passé; les mois nous apparaissent comme des jours et les jours comme des instants. Si notre vie semble présenter un autre aspect lorsque nous la considérons dans ce que nous pourrons avoir d'années à rester sur la terre, elle n'en est pas moins comme la fleur de l'herbe, dont le bel éclat disparaît en un moment. Cette pensée est propre à rappeler sans cesse au serviteur de Dieu, qu'il ne lui reste que peu de temps pour accomplir l'œuvre que son maître lui a donnée à faire. Comme nous devrions aussi nous affliger et verser des larmes de compassion, lorsqu'après avoir travaillé six mois, une année, plusieurs années même, nous voyons que la puissance des ténèbres n'a perdu que peu de son empire sur les cœurs; nous nous sentons portés à nous écrier : Jusques à quand, Seigneur! Le laboureur ne sau-

rait se réjouir si un ennemi venait secrètement détruire tout son travail, et lui enlever tout espoir de moissonner les fruits de la semence qu'il a jetée en terre. Le serviteur du Seigneur ne peut guère non plus entonner le cantique de louange lorsqu'arrivé à une époque où il comptait sur une abondante vendange, la vigne n'a produit que des grappes sauvages. L'hiver n'est pas encore passé, et la voix de la tourterelle n'a pas encore été ouïe dans la contrée. Encore une époque de travaux pénibles et la moisson viendra ensuite. Dieu ne compte point avec les hommes, mais souvent il répand sur eux de grandes bénédictions inattendues. Heureux alors celui qui ne s'est point lassé, qui n'a point murmuré et qui a su attendre patiemment la pluie de la première et de la dernière saison. Je ne veux point dire par là que notre mission ici n'ait été marquée par aucun sujet d'encouragement pendant les derniers temps; mais ces réflexions m'ont été suggérées par le désir qu'on éprouve de voir l'œuvre faire plus de progrès qu'elle ne fait en général. Si l'on a des sujets de se réjouir, on en a encore toujours plus de s'attrister. Nous avons à rendre à notre Dieu des actions de grâces de ce qu'il continue à nous donner les mêmes sujets de consolation que par le passé, et de ce qu'il nous maintient dans l'espérance qu'il lui plaira de nous bénir aussi un jour abondamment. Si nous n'avons point aujourd'hui à parler de conversions, de quelque membre ajouté à la petite église, nous avons lieu d'espérer que plusieurs personnes ne sont pas loin du royaume des cieux. Quelques-unes sont de ces Nicodèmes qui n'osent pas faire encore une profession ouverte de leurs principes et de leurs sentiments; mais nous aimons à croire que le temps n'est pas éloigné où elles ne se laisseront plus retenir par une fausse honte, et où elles diront à la face de tous les moqueurs, que Christ est leur Sauveur.

« L'Evangile n'est point en honneur parmi nous; on est encore loin de se réclamer à l'envi du nom de l'Eternel; bien au contraire, on n'aurait pas beaucoup de peine à trouver des personnes qui croient que ce saint nom ne peut que leur porter malheur; ainsi lorsque nous voyons une âme qui aime la société de ceux qui craignent Dieu, qui n'évite point les conversations religieuses, mais qui souvent paraît les rechercher, nous avons tout lieu d'espérer que cette âme cherche de cœur la vérité, et qu'elle est déjà convaincue de la fausseté de ses espérances. Nous avons le plaisir de vous annoncer que nous en avons parmi nous de ceux qui sont tels, et quoique leurs progrès nous paraissent quelquefois lents, nous n'avons point de doute qu'un jour ils ne parviennent à la pleine connaissance de la vérité. Nous n'avons nullement à nous plaindre de l'assiduité qu'un grand nombre de personnes mettent à assister à tous les services religieux. Beaucoup de ceux que nous ne voyions que de loin en loin, ne manquent pas maintenant un dimanche d'occuper leur place à notre chapelle, et l'attention qu'ils portent à la prédication fait espérer que leur présence n'est pas une pure habitude. Notre école va aussi son petit train accoutumé; ceci ne manquera pas de porter tôt ou tard des fruits réels. Je crois qu'un grand obstacle à l'avancement du règne de Dieu dans ce pays, et que nous ne devons pas surtout perdre de vue dans nos prières, c'est la grande opposition que manifeste pour l'Evangile le principal chef des Batlapis aussi bien que ses conseillers; ils se font gloire de n'être point appelés *croyants*, et ils s'imaginent que leur sagesse surpasse beaucoup celle de ces derniers. Nos gens ont des relations très intimes avec les habitants de Taung, et ils ont toujours considéré Mahura comme leur chef et leur protecteur; la pensée que ce dernier les traitera d'imbécilles dès qu'il s'apercevra de quelque chan-

gement en eux, fait qu'un grand nombre se tiennent à l'écart et n'osent pas profiter de tous les moyens d'instruction qui leur sont donnés. Le jour où Mahura montrera du respect pour l'Evangile, sera, je n'en doute pas, un jour heureux pour Motito, et pour les Batlapis en général.

« A ces observations, j'ajouterai maintenant, Messieurs et très honorés frères, quelques extraits de mon journal.

« Le 14 *février* dimanche, je suis allé, après le déjeûner, visiter les Barolongs pour les engager à aller à l'église. J'en ai trouvé un grand nombre occupés à coudre leurs manteaux de peau. Plusieurs m'ont néanmoins promis qu'ils viendraient au service, et j'ai vu avec plaisir qu'ils ont tenu leur parole. En entrant dans un kraal, j'ai été suivi de plusieurs enfants qui criaient : « *Rumela*, *Satana*, *rumela;* bonjour, Satan, bonjour. » Ces enfants ignoraient peut-être la signification du mot Satan. J'ai discouru longtemps avec un groupe de gens sur le devoir et le privilége de sanctifier le jour du repos; quelques uns approuvaient avec nonchalance, d'autres objectaient; mais un d'entre eux a pris la parole tout en colère et a dit : « En nous tenant ces discours un jour de dimanche, ne le violez-vous pas aussi vous-même? Ne nous parlez donc pas aujourd'hui de ces choses, mais venez plutôt demain.» — «Voilà bien de la sagesse,» lui ai-je répondu, et j'ai tâché en même temps de lui faire comprendre son erreur, mais il n'a pas fait grand cas de mes arguments.

« Le 28 *mars*. Prêché à Lattakou. En arrivant chez D., j'ai trouvé plusieurs individus occupés à préparer une peau de bœuf. Je leur ai demandé s'ils ne savaient donc pas que Dieu leur défendait de travailler le jour du dimanche. Ils m'ont fait leur réponse habituelle : « Ils avaient oublié que ce fût dimanche. » Je suis descendu près de la maison du chef, et bientôt quelques personnes

se sont approchées de moi. Un homme m'a dit qu'il ne comprenait pas ce que le mot dimanche signifie. Je lui ai expliqué l'institution de ce jour et le commandement formel de notre Créateur de l'observer. « Nous autres Béchuanas, a-t-il dit, nous ne savons rien, nous sommes égarés.» — «Vous exprimez là une grande vérité, vous êtes en effet égarés et ignorants ; et c'est pour cela que nous avons quitté notre beau pays, nos parents et nos amis, pour venir vous instruire et vous montrer le bon chemin. Nous ne sommes nullement venus pour nous enrichir de vos biens, nous n'avons à cœur que le salut de vos âmes. » Cet homme a paru m'écouter avec beaucoup d'intérêt.

« Le 29. Maçonné.

« Le 30. Forgé. Quelques personnes venant de l'intérieur racontent que le furieux Moussélékatsi a détruit deux tribus, les Bamungootos et les Bakas.

« Le 18 *avril*. Nous avons eu aujourd'hui le plaisir de voir arriver les Korannas de la rivière Hart. Il y avait plus d'un an qu'ils n'étaient pas venus; mais un si long délai n'a pas été produit par quelque refroidissement de leur part, mais uniquement par des circonstances particulières. J'ai été étonné de trouver chez ces bonnes gens tant de zèle et un si grand désir d'instruction. Ils aiment tellement les choses religieuses qu'ils en parlent à tous ceux qu'ils rencontrent. J'entendais plusieurs personnes d'ici faire force questions sur des choses fort insignifiantes, lorsqu'un Koranna a répondu : « Vous autres, Béchuanas, vous n'êtes occupés que des choses de la terre. » Ils sont vraiment animés d'un esprit de prosélytisme. Un d'eux m'a beaucoup intéressé par beaucoup de questions qu'il m'a faites sur des sujets bibliques.

« Le 21. Racommodé le wagon de Mosheu.

« Le 27. Un petit enfant de Mosheu est tombé malade bientôt après son arrivée ici, et ce matin on est venu

m'annoncer la triste nouvelle de sa mort. Ce cher enfant était malade de la poitrine ; il a extrêmement souffert pendant ses derniers jours. Mosheu et sa femme ont supporté cette épreuve comme des chrétiens doivent le faire. J'ai trouvé la mère très affligée, mais non comme ceux qui n'ont point d'espérance. « Je ne puis, m'a-t-elle dit, rien vous dire présentement de ce que j'éprouve, mes pensées sont trop confuses ; mais je viendrai plus tard m'entretenir avec vous. » Mosheu est venu me prier de lui faire un petit cercueil, il désirait que son enfant fût enterré à la manière des blancs ; j'ai accédé à sa demande avec plaisir.

« Le 6 *mai*. Un homme est venu me trouver ce matin pour m'annoncer la mort d'un de ses enfants qu'il venait de perdre. Je n'avais jamais vu un Mochuana aussi affligé par la perte de quelque membre de sa famille. C'est un homme qui connaît bien la vérité, mais il n'a pas encore soumis son cœur au joug de Christ ; ce qui l'empêche de faire ce dernier pas, ce n'est que la crainte des hommes, car il est convaincu, je n'en doute pas, de l'excellence de l'Evangile. Ici il s'est trouvé en face de la mort, et toute considération humaine a semblé disparaître pour un moment, pour laisser parler la conscience réveillée. Il s'est entretenu longtemps avec moi, et j'ai tâché de rendre cette conversation utile pour son âme. J'ai également reçu la femme de cet homme, et ce qui m'a fait plaisir chez elle, c'est qu'elle ne considère pas la mort comme une chose fortuite, mais comme une dispensation de notre Créateur. « Dieu m'afflige, a-t-elle dit, parce que je l'ai oublié. »

« Le 15. Aujourd'hui, en examinant les cahiers d'écriture de quelques élèves, j'ai trouvé des phrases comme celles-ci, qu'un d'eux avait écrites : « La prière du cœur affligé est douce.—Les soupirs de l'homme de prière sont agréa-

bles.—Les pensées d'un cœur renouvelé sont douces.—Il est avantageux de se lever matin pour invoquer son Dieu.» La personne qui a écrit ceci n'est point membre de l'église; mais j'espère qu'elle cherche la vérité. Il n'est pas rare que les Béchuanas acquièrent une certaine connaissance de quelques sujets religieux; mais ce qui est rare, c'est que ces sujets deviennent l'objet de leurs réflexions.

« M. Lemue, qui vous écrit par la même occasion, vous parle de la nécessité absolue où je me trouve de faire un voyage dans la colonie à cause de la faiblesse de ma santé; j'ajouterai à cela que notre plan est d'aller d'ici à Mékuatling et de visiter ensuite nos frères sur le Calédon.

« Agréez, Messieurs et très honorés frères, &c.

« J. LAUGA.»

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. LEMUE, SOUS LA DATE DU 3 SEPTEMBRE 1841.

Voyage à Mamusi.

M. Lemue, dans le récit d'une nouvelle visite faite à Mosheu, chef Koranna, établi sur la rivière Hart, écrit les lignes qui suivent et qu'on ne lira sans doute pas sans intérêt.

« Les moments que j'ai passés à Mamusi, ont réjoui mon cœur. A mon arrivée, la femme du chef s'est mise à fondre en larmes, car ma présence lui rappelait la perte récente d'un nouveau né qu'elle avait faite à Motito. Ensuite j'ai été introduit dans une école que les Korannas dirigent eux-mêmes où j'ai trouvé trente-six personnes au nombre desquelles était le chef et la matrone du village; et le dimanche suivant, j'ai appris que parmi les Korannas, qui la veille étaient venus des environs pour assister aux services, trois personnes sont sérieusement dis-

posées. Durant les longues soirées d'hiver, lorsque nos gens de Motito et de Mamusi étaient assis sous un arbre autour d'un grand feu, ils m'ont quelquefois surpris et édifié. Je les ai entendus discourir sur les principaux personnages de la Bible, tels qu'Abraham, Job, St-Pierre, etc. Les réflexions qu'ils faisaient sur ces grands hommes étaient justes et ils admiraient beaucoup leur foi. L'admiration du beau moral, faculté inconnue jusqu'alors aux sauvages est certainement éveillée chez ceux qui sont convertis. Quelle nouvelle preuve de la divinité de nos Saintes-Ecritures, qui outre le changement qu'elles opèrent, ont encore la vertu de développer l'imagination des hommes les moins cultivés.

«Dans le grand espace qui sépare Motito de Mamusi, je n'ai trouvé que deux villages; dans l'un de ces villages, situé à une journée de Motito, j'ai passé un dimanche et annoncé la bonne nouvelle du salut; j'y ai aussi trouvé deux femmes qui ont été baptisées, et qui persévèrent malgré l'opposition qu'elles rencontrent de temps en temps chez leurs compatriotes païens. Plusieurs fois nous aurions été trop heureux de rencontrer des êtres humains, mais nous étions jour après jour les compagnons des autruches. Ce voyage m'a fourni de nouvelles preuves que cet oiseau gigantesque couve ses œufs. Une fois notre approche en fit lever une qui couvait vingt-trois œufs. Mais il est bien vrai que l'autruche est dépourvue d'intelligence, puisque tandis que la plupart des oiseaux contruisent des nids pour mettre leur famille à couvert de toute injure, celui-ci les dépose sur le sable, où selon la remarque de l'Écriture, ses œufs sont exposés à être foulés par les pieds du cheval et des autres animaux. Nous avons un jour rencontré un homme-autruche. Comme les habitants peu nombreux de ces déserts n'ont pour vivre que le produit de leur arc et de flèches, ils sont bien obligés d'avoir recours à la ruse pour

pouvoir subsister. Ils ne manquent pas d'adresse pour tirer, car rien n'est plus commun que de les voir tuer des moineaux avec leurs flèches, mais il est difficile de s'approcher du gibier à coup portant. Pour y réussir ils se font donc un habit du duvet de l'autruche, dont ils s'affublent la tête et les épaules. Ils se peignent ensuite les jambes et les cuisses avec de la terre blanche, afin d'imiter celles de l'autruche, et au moyen d'un bâton qu'ils tiennent sur la tête et qui ressemble au long cou de l'animal, ils parviennent dans ce costume à aborder non seulement l'autruche, mais encore tout espèce de gibier. Il arrive quelquefois que les animaux sont méfians, mais l'homme-autruche sait les rassurer en inclinant le bâton qu'il porte sur la tête et en feignant de paître à la manière des autruches, et par ce moyen il parvient à décocher ses traits empoisonnés contre ces animaux. La divine Providence qui a mis ces moyens d'existence à la portée de ces pauvres habitants du désert est admirable, mais nous qui sommes nés dans des pays et avec des mœurs mille fois plus privilégiés, nous oublions de la bénir, et cependant, que nous serions malheureux si nous étions réduits à vivre comme ces gens-là!

« Deux petits chefs qui ont vécu long-temps sur cette station, sont morts dans le courant de l'année. Il ne paraît pas que l'Evangile ait jamais fait d'impression sur leurs cœurs. L'un deux était célèbre pour ses mœurs dissolues; il avait eu plus de quarante femmes dans le cours de sa vie; aussi sa fin fut-elle effrayante. Quoique entouré de femmes et d'enfants, il fut abandonné dans ses derniers jours. L'horreur de la mort éloignait de lui tous ses proches. Ils refusèrent même de lui rendre les devoirs de la sépulture; et il n'y eut que les membres de l'église, assistés de l'un de ses fils, qui voulurent consentir à creuser la fosse qui devait recevoir sa dépouille mortelle. L'un de ses frères voyant,

dans cette fin malheureuse, les justes jugements du Seigneur, semble en avoir reçu une impression salutaire.

« Dans le courant de l'été dernier, les pluies extraordinaires que nous avons eues avaient rendu notre habitation très mal-saine. La santé de ma femme et de mes enfants en ont souffert un peu, mais Dieu soit loué, toute la famille se porte très-bien à l'heure qu'il est.

« Notre cher frère M. Lauga est sur le point d'entreprendre un voyage dans la colonie pour cause de santé. L'absence de nos amis nous sera très pénible, car nous n'avons éprouvé jusqu'ici que de la joie dans leur société. Nous ne doutons pas, qu'en considération de la santé précieuse d'un frère qui nous est si cher à tous, vous ne daigniez approuver ce voyage de pure nécessité. Pour nous, nous ne cesserons de prier le Seigneur de les ramener en paix et en santé au milieu de nous.

« Agréez, &c.

« P. LEMUE. »

STATION DE MÉKUATLING.—Extraits du Journal de M. Daumas, sous la date du 1er septembre 1841.

Guerres aux environs de la station et danger de celle-ci. — Trois martyrs. — Mort édifiante de deux femmes chrétiennes.

Des guerres incessantes et cruelles désolent toujours les environs de Mékuatling. M. Daumas a donné au Comité le détail de ces massacres de peuples, dont le triste récit ne pourrait qu'affliger inutilement les cœurs. Providentiellement préservée depuis plusieurs années, la station vit dans la paix, mais non sans crainte; les horreurs de la guerre et du pillage peuvent, d'un jour à l'autre, s'étendre jusqu'à elle et la menacent sans cesse. Nos amis béniront Dieu pour ce repos, et en demanderont la prolongation,

en apprenant de M. Daumas ce qui est arrivé à une autre station missionnaire.

« Umpukani est dans le plus grand état d'alarme; il est déserté par presque tous ses habitants exposés aux incursions d'un chef, dont la barbarie leur est bien connue. Il y a quelque temps que trois personnes accusées de sorcellerie, par la seule raison qu'elles servaient le Seigneur, furent sommées de se rendre devant Sekonyela qui les condamna à mort. Elles furent conduites sur l'endroit où elles devaient être immolées. On voulut les attacher; les chrétiens dirent qu'ils ne s'enfuieraient pas, parce qu'ils ne craignaient pas de mourir. Les bourreaux, frappés du calme qu'ils possédaient et de la sérénité qui brillait sur leurs fronts, reculèrent d'effroi et refusèrent de tremper leurs mains dans le sang innocent. Le chef irrité prend l'assagaie et la plonge dans le sein des pauvres Mantaetis, qui n'avaient commis d'autre faute que celle de servir le Dieu des cieux, et de croire en Jésus-Christ. Après l'attaque d'Umpukani, les habitants de toutes les stations wesleyennes et quelques natifs de la nôtre, entraînés malgré eux, se rendirent à Mérabing pour attaquer Sekonyela. Mais cette expédition, quoique très puissante, échoua devant l'inaccessible montagne où les Mantaetis se tenaient comme dans un fort imprenable. Ceci a rendu le chef Sekonyela plus prétentieux, et, je crois, plus indisposé contre les stations; il pense que les missionnaires sont devenus ses ennemis et excitent les gens de leurs stations à le détruire, quoiqu'ils ne voient qu'avec la plus amère tristesse ces guerres funestes à l'œuvre du Seigneur, et qu'il n'est pas toujours en leur pouvoir de prévenir. Vous pouvez voir par ces détails, Messieurs, que nous ne sommes pas les plus éprouvés, et que la Société des Missions évangéliques de Paris est loin d'avoir eu les mêmes malheurs que la Société des Mis-

sions Wesleyennes. Nous sommes, ainsi que nos natifs, étonnés nous-mêmes de tout ce qui arrive; notre station est devenue un refuge pour plusieurs. Que le Seigneur nous maintienne dans l'humilité et nous donne de nous rappeler que nous ne sommes pas moins exposés que nos voisins à de grands malheurs, et que si nous sommes aujourd'hui dans la prospérité, nous pouvons nous trouver demain dans l'adversité.

« A ces détails sur l'état critique du pays où nous habitons et que vous ne trouverez pas, je crois, hors de propos, je dois en ajouter de plus intimes sur notre œuvre à Mékuatling. Vous aurez appris par une lettre que j'adressai à M. le Directeur, la grave maladie que j'ai faite dans le mois de mai dernier(1). Cette épreuve, qui interrompit les travaux de mon ministère pendant quelques semaines, eût une issue heureuse. Depuis mon rétablissement, je me suis senti mieux qu'avant ma maladie. Par la grâce du Seigneur je suis délivré des violents maux de tête auxquels j'étais très sujet. Cette année-ci, les pluies abondantes que nous avons eues, ont produit une végétation plus vigoureuse, et rendu les pâturages plus abondants, mais d'un autre côté elles ont engendré des maladies dont nous avons senti les suites funestes sur cet endroit. Ce sont surtout les fièvres qui ont plus généralement prévalu, et ont entraîné un grand nombre d'indigènes au tombeau. Une femme, membre de notre petite église, nous a été enlevée au grand regret de tous ceux qui l'avaient connue. Elle avait été baptisée l'année dernière, et avait reçu le nom de Marie. Depuis sa réception dans l'Eglise du Sauveur, elle nous avait édifié par une conduite irréprochable. C'était une femme d'une rare douceur et d'une sincère piété. Nous étions frappés nous-

(1) Voyez XVI[e] année, p. 448 et 449.

mêmes du calme et de la sérénité qui brillaient sur sa physionomie. Le christianisme, en exerçant sa précieuse influence sur son caractère, qui était naturellement doux, lui avait donné encore ce maintien décent et humble, qui n'appartient qu'à ceux qui vivent dans la communion du Sauveur, comme aussi cette délicatesse et ce calme qui sont loin d'orner le caractère de l'homme sauvage. Elle m'avait dit peu de jours avant son baptême : « J'ai vu que la terre n'offrait aucun bonheur réel, et mon désir a été de me jeter aux pieds de Jésus et de me consacrer à son service. » C'était une de ces âmes que le bonheur de l'amitié comme aussi les avantages de la fortune ne peuvent point satisfaire. Elle était généralement aimée, surtout de son mari qui lui témoignait une tendresse peu commune. Pour des béchuanas, ils n'avaient rien à désirer sous le rapport des biens temporels. Ils s'étaient bâti une petite maison à l'européenne, et vivaient aussi heureux qu'ils pouvaient l'être ici-bas. Mais le Seigneur a jugé à propos d'éprouver le pauvre Pierre, en lui enlevant sa chère compagne. J'ai été témoin de cette affliction qui a été profonde; je l'ai vu au moment où Marie venait de rendre le dernier soupir s'approcher d'elle et écouter si son cœur battait encore. Marie vivait de la vie des cieux, et lorsqu'elle se fut envolée auprès de son Sauveur, les circonstances qui avaient précédé et accompagné sa maladie nous consolèrent de sa perte, et nous donnèrent la douce espérance qu'elle était allée jouir d'un bonheur sans fin. Elle eut un pressentiment très vif de son délogement, même avant qu'elle fut atteinte de la maladie qui l'a entraînée au tombeau. Un jour elle se rendit avec son intime amie Anne dans son jardin, qui était à une bonne distance de la station. De telles promenades étaient toujours accompagnées de conversations pieuses. Fatiguées par la chaleur du jour, elles s'assirent

sur l'aire qui se trouvait au milieu du jardin de Marie; de là elles considérèrent le blé qui avait crû à une hauteur prodigieuse, et les épis qui étaient de toute beauté. Quoiqu'il n'y eût pas loin jusqu'à la moisson, Marie dit à son amie : « Ma sœur, je ne mangerai point de ce blé-là. » Anne ajouta : « Nous sommes les agneaux du Seigneur, il nous faut aller à lui lorsqu'il nous appelle. » Pendant sa maladie, Marie s'exprimait de la manière suivante : « Je sais que les douleurs que j'éprouve me mèneront au tombeau, mais ce n'est rien, je suis heureuse en Jésus qui est mort pour moi. » Souvent ses grandes souffrances la jetèrent dans un délire affreux, d'autres fois elle était entièrement privée de la parole. Le jour qui précéda sa mort, nous étions très éloignés de croire qu'elle nous quitterait si vite. Elle demanda qu'on lui amenât son amie Anne, qui était atteinte de la même maladie qu'elle. On ne voulut pas accéder à sa demande, parce qu'il était extrêmement dangereux de l'exposer à l'air. Le lendemain elle réitéra sa demande, et on ne se sentit pas le courage de lui refuser ce qu'elle désirait avec tant d'instance. Anne, quoique faible, lui parla selon son cœur et lui adressa des paroles propres à la préparer à s'envoler auprès du Père. Après cette entrevue, qu'elle avait tant souhaitée, quoiqu'elle ne put pas exprimer les sentiments qui remplissaient son âme, elle montra un regard serein. Immédiatement après, Marie fit signe à son mari de lui apporter ses souliers, voulant sans aucun discours faire comprendre qu'elle allait déloger. Pierre, tout étonné, les lui remit; Marie le salua et tous ceux qui étaient présents, et les chargea de saluer tous ses autres amis qui étaient absens, et n'eut la force que de prononcer cette parole : « Maintenant je pars. » C'est ainsi que s'endormit au Seigneur sans la moindre agonie cette chrétienne aimable dont nous regrettons encore la perte. Son mari, quoique pro-

fondément affligé de sa perte, éprouvait une grande consolation et disait : « Je sais que Ma-Metsing (mère de Metsing) est heureuse, et mon désir est que ma fin soit semblable à la sienne.» L'enterrement eut lieu le lendemain. Presque tous les habitants de l'endroit se firent un devoir de s'y trouver pour rendre leurs derniers devoirs à leur excellente amie. Quoique tous les natifs fussent habillés comme en un jour de fête, la tristesse était peinte sur tous les traits, et le service funèbre qui eut lieu autour de la fosse, eut quelque chose de très touchant et de très solennel. Deux jours après nous étions de nouveau dans le séjour des morts, pour confier à la terre les restes d'une personne qui, quoique elle ne fut pas encore membre de l'église, avait cependant reçu la foi qui sauve et le témoignage de l'esprit par lequel nous pouvons crier : Abba, c'est-à-dire Père. Sa foi s'était développée au sein de la souffrance, et sa mort a été celle d'une bienheureuse, d'une rachetée de Christ. C'était une veuve appelée généralement Ma-Enkanouga (mère de Enkanouga), son nom d'enfance était Liékong. Elle s'était fixée sur cet endroit depuis plusieurs années. Comme nous avions eu souvent occasion de l'employer, nous nous attachâmes fort à elle. Sa maladie se déclara plusieurs mois avant sa mort, et elle était d'une nature si grave, que les secours de l'art ne pouvaient la soulager que pour quelques instants. Nous étions convaincus que la mort seule viendrait mettre fin à ses souffrances. Comme la maison dans laquelle elle habitait n'était pas très éloignée de la nôtre, ma femme et moi, nous nous fîmes un devoir de la visiter autant que possible, afin de tâcher, par nos conversations, de ramener son esprit aux grandes vérités qui font la base de l'espérance du fidèle. Je dois dire que pendant près de deux ans, elle avait été une de nos catéchumènes assidues. Un jour que je lui demandai comment

elle se portait, elle me répondit : « Je souffre beaucoup, mais mon âme est en paix. » Le lendemain elle dit à ma femme : « Mon enfant (car c'est ainsi qu'elle l'appelait toujours), je me sens extrêmement heureuse, quoique le corps se dissolve. » Un autre jour, je lui parlai de la confiance qu'elle devait avoir dans les mérites du Sauveur, elle s'écria avec une voix affaiblie : « Je me confie en Christ. Jéhovah est le rocher de ma délivrance, il est mon refuge. » Je lui pris un moment la main pour la saluer, elle serra la mienne et me dit : « Saluez bien de ma part, Madame. » Elle fit dire ensuite par sa belle-sœur, qu'elle n'aimait plus rester dans ce monde. Une autre fois, n'ayant pas pu me rendre auprès d'elle, ni ma femme, j'envoyai un de nos convertis pour lui adresser quelques paroles de consolation et d'encouragement. Après l'avoir écouté, elle lui dit entr'autres choses : « Je suis dans la joie; il me tarde de déloger de ce monde. Je souffre beaucoup, mon corps tombe en dissolution; mais Christ est mon Sauveur, il est mort pour moi. » Elle s'affaiblissait de jour en jour, et n'avait le courage de dire autre chose que : « Je me confie en Christ, » paroles qu'elle ne cessa de prononcer jusqu'au moment de sa mort. Deux jours avant que le moment solennel arrivât, Jean vint annoncer dans la maison où Ma-Ekanouga était, que Marie était morte. La pauvre patiente s'écria : « Oh ! qu'elle est heureuse d'être partie! » Peu de temps avant sa mort, elle sembla vouloir ramasser le peu de force qui lui restait, et parla d'une manière touchante à son frère qui n'est pas encore converti. Il en fut tellement touché qu'il m'en parla lui-même. Enfin, le moment après lequel elle avait tant soupiré arriva. Un membre de notre église se tint auprès d'elle, comme pour l'encourager à passer par la vallée de l'ombre de la mort. Il l'exhorta à ne rien craindre mais à se confier en celui qui nous a rachetés par son

sang. Le dernier mot de la pauvre mourante fut : « Je me confie en Christ. » Cette mort fut un sujet de joie et d'encouragement impossible à vous décrire ; jamais je n'aurais cru qu'il y eut une telle vie et une telle foi dans cette personne. Il faut le dire, sa foi se développa pendant sa maladie, et la rendit victorieuse de la mort. Que les triomphes de l'Evangile sont beaux !... Si la personne dont je viens de parler était restée enchaînée dans la superstition du paganisme, la mort eût été pour elle le roi des épouvantements ; mais elle avait connu la vérité qui sauve, aussi la mort fut-elle pour son âme une messagère de bonne nouvelle.

« Ces circonstances solennelles firent un grand bien parmi les membres de notre petit troupeau, en les excitant à plus de vigilance et plus de fidélité dans le service du Seigneur.

« Les services publics continuent à être suivis assidûment, et la parole sainte est écoutée avec la plus sérieuse attention et le plus grand respect. Le désir d'apprendre à lire et à écrire se répand sur l'endroit d'une manière encourageante. Les natifs prennent les ardoises dont ils se servent à l'école, pour s'exercer chez eux. Les environs ne nous donnent pas grande satisfaction. Il semble que la petite distance qui se trouve entre nous et eux, les empêche de sentir les doux effets de l'Evangile de notre grand Dieu et Sauveur.

« Croyez-moi, &c.

« F. DAUMAS. »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

ILES DE LA MER DU SUD.

ILES SAMOAS.

Réveil dans l'île de Tutuila; commencements, progrès, résultats du réveil, rapportés dans les lettres de divers missionnaires.

Nulle part, peut-être, l'Evangile n'a remporté de nos jours d'aussi grandes victoires que dans la Polynésie. Des réveils très étendus, non pas d'individus ou de familles, mais d'îles et d'archipels, y ont eu lieu successivement plusieurs années de suite. L'aspect moral et religieux d'un grand nombre d'îles est aujourd'hui entièrement changé. Les uns admirent ces vastes transformations de peuples, les autres les blâment, tous les attestent. Après ces réveils l'œuvre a paru s'arrêter, sans s'affaiblir néanmoins, en se continuant même. Elle ne croissait plus, elle s'affermissait; elle avait étendu ses branches, elle enfonçait ses racines, pour que le tronc fût inébranlable et soutînt le poids des tempêtes. Ces années de calme qui succèdent d'ordinaire au réveil ne sont point perdues; les convictions se forment, les illusions se dissipent, la foi mûrit, l'âme se fortifie, la vie s'améliore, le levain entre peu à peu, mais profondément, dans la pâte, se mêle à toutes ses parties et s'identifie à elle. Ce n'est pas un temps de repos, bien moins encore de refroidissement, c'est un temps de travail intérieur, caché, fécond, où l'homme, où la famille, où la société se transforment à l'image nouvelle de la piété chrétienne. Quand

donc les missionnaires n'ont plus à parler de progrès remarquables, ce n'est pas à dire que les progrès ne continuent plus; ils continuent, ils croissent même, mais au dedans et d'une manière moins saillante quoique aussi efficace.

A proprement parler, dans les îles de la mer du Sud, le réveil religieux n'a jamais cessé; il commence dans une île quand il finit dans l'autre, l'Esprit divin souffle continuellement des cieux et anime de sa vie tantôt tel archipel, tantôt tel autre. Le mouvement d'extension du christianisme continue encore et aujourd'hui autant que jamais; de nouvelles îles sont découvertes, visitées avec soin; bientôt elles seront, elles sont peut-être déjà pourvues d'instituteurs ou d'indigènes; le *Camden* s'en va frapper de porte en porte et préparer partout accès à l'Evangile de Jésus-Christ. Le *Triton* transporte aussi des missionnaires d'un archipel à l'autre, et les deux navires, vrais messagers de bonne nouvelle, rivalisent de zèle dans la paisible conquête des âmes. Cependant Dieu semble vouloir opérer de nouveaux réveils dans les îles mêmes où l'Evangile a obtenu de grands succès; maintenant que l'œuvre ancienne est en partie achevée, et que les âmes converties sont affermies dans leur nouvelle vie, l'œuvre doit en quelques sorte recommencer et d'autres âmes doivent suivre les premières dans le chemin du salut. On sait qu'au sein des églises des Iles Sandwich, déjà anciennes, il a plu au Seigneur de susciter, il y a quelques années, plusieurs réveils extraordinaires, et qui ont eu pour résultats heureux la conversion d'un très grand nombre d'âmes. Nous venons d'apprendre que les îles déjà bénies des Samoas ont reçu, dans ces derniers temps, une abondante mesure du Saint Esprit, et ont vu s'opérer en plusieurs pécheurs des conversions qui paraissent

sincères et qui ont été très remarquables. Voici ce qu'écrivent à ce sujet plusieurs missionnaires :

5 *juin* 1840. M. Slatyer, de l'île de Tutuila : « Un étonnant réveil s'est déclaré ce soir. Il n'y avait pas moins de mille indigènes au culte. Des cris se faisaient entendre de toutes parts dans la chapelle. Une vive anxiété remplissait tous les cœurs. Plusieurs auditeurs ont dû être portés dehors, parce que leur émotion les accablait. C'était le frère Murray qui prêchait.»

7 *juin*. « Ce jour a été remarquable. Le texte du discours était tout à fait adapté aux dispositions de l'assemblée. Dans l'après midi, à l'examen, les plus profondes et les plus vives émotions se sont emparées de tous les cœurs. Il serait difficile, sinon impossible de décrire cette scène. L'on voyait partout les hommes transporter dehors les femmes, dont plusieurs semblaient être tombées dans des convulsions. La sainte cène a été célébrée, et ce moment a été très touchant pour tous les cœurs.

8 *juin*. « Toute cette matinée a été employée par M. Murray et par moi à converser avec les indigènes réveillés. Dans l'après midi, nous avons cru répondre au devoir que nous imposent les circonstances, en convoquant une assemblée au milieu d'une ville toute remplie d'émotions religieuses. Dans cette réunion aussi, l'Esprit saint donnait les signes les plus remarquables de sa présence ; le culte se composait de prières et de discours. Plusieurs personnes ont dû se faire transporter de leurs places. Un vieux chef, entre autres, que l'âge met à deux doigts de la tombe, a été porté dehors tout à fait sans connaissance. M. Murray était incapable de parler, sa voix a été étouffée par les sanglots et par les soupirs de l'assemblée plusieurs fois durant le service. Oh ! de quelle contrition les cœurs semblent remplis.

9 et 10 *juin.* « Tenu des réunions durant ces deux jours ; le réveil continue dans toute sa force ; on entend nuit et jour des prières et des pleurs dans toutes les directions.

17 *juin.* « Depuis le 10 j'ai été à Pagopago ; je revins hier à Leone, et trouvai que le réveil n'est point diminué. Pendant un court séjour à Pagopago un réveil y a été commencé ; ce que l'on a appris de Leone y a contribué. Au moyen de Matthew Hunkin, qui m'a servi d'interprète (le missionnaire venait d'arriver dans le pays), j'ai eu des entretiens avec vingt indigènes réveillés depuis peu. Parmi eux tous, une vieille femme aveugle surtout m'a paru intéressante. L'Esprit de Dieu seul a pu lui donner la connaissance qu'elle a des doctrines de l'Evangile ; la croix seule du Sauveur a pu lui faire verser d'aussi abondantes larmes, et manifester de si tendres sentiments, après que soixante-dix années de paganisme et de ténèbres ont passé sur sa tête.

28 *juin.* « Ce jour a été des plus intéressants. Le réveil semble avoir reçu une nouvelle force. Pendant le service du matin une grande émotion remplissait les cœurs ; au service de l'après-midi les âmes semblaient brisées. Le texte était solennel (Apoc. xx. 15) ; bientôt la voix du prédicateur a été dominée par les cris et les sanglots de l'assemblée. L'Esprit saint réside encore au milieu de nous. Il est remarquable que ce soient des indigènes convertis qui ont été l'occasion de ces abondantes bénédictions. Un diacre a prêché au service du matin, un autre insulaire fidèle dans celui de l'après-midi. L'assemblée se composait d'environ mille personnes.

25 *octobre.* « Par la bonté du Seigneur, j'ai à vous rendre compte aujourd'hui de mon premier discours au milieu de l'Eglise confiée à mes soins. Jamais je n'oublierai ce jour si intéressant pour moi. Mon discours, que j'avais écrit, avait pour texte ces paroles : « Fils de l'homme, je t'ai établi sentinelle, etc. » Nous avons chanté

un cantique, invoqué Dieu par la prière, entonné une nouvelle hymne ; puis je me suis levé, en présence de mille auditeurs, tous impatients d'entendre les paroles de la vie éternelle. Cette vue était très touchante pour moi ; elle le devenait surtout, quand promenant mes regards sur l'assemblée, je pensais aux liens par lesquels je m'allais attacher à eux, comme sentinelle préposée à la garde de leurs âmes. L'auditoire a écouté dans un silence solennel la lecture du texte. Après quelques remarques préliminaires, j'ai invité toutes ces âmes à se joindre à moi pour demander à Dieu de mettre sa bénédiction sur mes premiers travaux et de les faire servir à leur salut. Mais déjà une vive émotion répandue dans toute l'assemblée se manifestait par des sanglots, et à peine ma bouche avait-elle prononcé les premiers mots de la prière, que ma voix a été entièrement couverte par les pleurs simultanés de tous mes auditeurs. Incapable d'achever la prière, j'ai promené mes regards attendris sur l'assemblée, et j'ai contemplé le plus touchant spectacle qui ait jamais été sous mes yeux. Les émotions étaient si profondes, que plusieurs indigènes devaient être portés dehors. Environ vingt minutes se sont écoulées avant que j'aie pu reprendre la suite de mon sermon, écouté depuis ce moment avec la plus solennelle attention. Dans l'après-midi, nous avons célébré la sainte cène, et je me suis convaincu qu'aucun point important du sermon n'avait été oublié. Le diacre m'a informé, ce soir, que des chefs qui jusqu'ici paraissaient être restés sauvages, ont été subjugués aujourd'hui. Je n'avais point espéré un si grand encouragement pour le début même de mon ministère. Qu'à Dieu soit toute louange.

4 *novembre.* « Ce jour a été un jour d'actions de grâces publiques, d'humiliation et de prière. Nous nous sommes réunis d'abord à sept heures du matin; plus de mille

personnes assistaient à cette première réunion ; cette heure a été intéressante, sérieuse, et a paru laisser des impressions salutaires dans les âmes. A onze heures, nous nous sommes assemblés de nouveau ; plusieurs ont paru touchés du sermon, le plus grand nombre y semblaient insensibles. Epuisé moi-même, j'ai invité le diacre à prier ; sa prière a été très fervente et accompagnée de larmes. Le Seigneur a paru descendre au milieu de nous. J'ai de nouveau pris la parole, et j'ai supplié mes auditeurs de ne pas mépriser aujourd'hui la miséricorde divine. Dieu, je crois, m'a donné de parler avec force et de convaincre les âmes qu'il veut leur être propice. L'assemblée était inondée de pleurs, et nous nous sentions émus comme si Dieu eut été présent au milieu de nous. Au troisième culte, dans l'après-midi, l'assemblée a été aussi émue ; plusieurs cœurs semblaient contrits, brisés. Puisse ce jour être un jour mémorable pour Tutuila ! Des réunions semblables ont été tenues dans la seconde station.

« Je sais que dans ces grands mouvements religieux, il faut de notre part un renouvellement de vigilance pour prévenir une réaction qui aurait des suites fâcheuses. Toutefois, dès aujourd'hui, plusieurs coutumes qui tenaient à l'ancien état de choses, et suivaient les destinées du paganisme dont elles découlaient, ont été affaiblies et même détruites, par l'effet puissant de ces grands réveils; il eut fallu, sans ces secousses, plusieurs années pour les déraciner. Ce nouvel état de choses fait peser une grande responsabilité sur les missionnaires. Puissions-nous avoir part aux prières des Eglises, et puisse le Seigneur donner de la stabilité à son œuvre. Vous apprendrez avec plaisir qu'il ne reste plus *un seul païen* dans tout ce district.»

Nous aimons ces appréhensions prudentes du missionnaire, et nous les croyons fondées. Un réveil, alors même que l'Esprit de Dieu le suscite et que des hommes

sages le dirigent, laisse toujours des déceptions; parmi tous ces poissons tirés à la fois du sein des ondes, il en est qui s'échappent et reviennent dans l'abîme. Une œuvre collective est toujours une œuvre défectueuse par quelque côté. C'est parce que le réveil entraîne à sa suite des caractères irrésolus et des imaginations ardentes qui reculent plus tard quand le devoir succède à l'enthousiasme, que ces temps de calme dont nous avons parlé sont nécessaires ; un triage se fait alors ; le faux grain est emporté par les soucis de la vie, ou le vent de la persécution ; le vrai grain, reste, pousse, et porte, même sous le feu, un fruit de foi et de sainteté. Non plus que le missionnaire, nous ne nous faisons donc point illusion sur les dangers de ce réveil et de tout réveil. Mais les résultats peuvent être moindres qu'on n'avait d'abord pensé, et cependant se trouver très considérables. Les détails qu'on lira tout à l'heure, semblent prouver que c'est ici le cas. De toutes ces âmes ébranlées, émues, à la fois et un peu tumultueusement, un grand nombre paraissent s'être attachées, d'une manière définitive, au rocher des siècles. C'est donc d'une œuvre grande et réjouissante que nous entretenons ici nos lecteurs.

Quant à ces signes extérieurs et étranges des émotions intérieures, il faut ici se rappeler que les sauvages ne sentent pas comme nous; ils ne savent point renfermer dans le secret de leurs âmes une douleur profonde; la même impression ébranle chez eux l'âme et le corps, leurs peines comme leurs joies se manifestent ou par le rire ou par les pleurs. Sous ce rapport, ils sont un peu enfants; aucun sentiment de honte, ni aucune convenance ne les obligent à modérer l'expression de leurs sentiments ; toute leur vie intérieure se peint dans leurs regards tristes ou enflammés, et dans leurs gestes qui deviennent quelquefois des convulsions. Au sud de l'Afri-

que, comme dans les îles de la mer du Sud, les émotions profondes, que ce soient des émotions de piété ou de nature, n'importe, se trahissent par des élans, des cris et des évanouissements. Nous faisons cette remarque, non point pour justifier cet excès de tristesse qu'on a déjà remarqué dans les indigènes de Tutuila, mais pour rappeler que ces effets outrés du sentiment sont les mêmes parmi tous les sauvages et paraissent tenir à l'état de nature. Maintenant, avant de revenir sur les résultats déjà constatés du réveil dont on vient de voir les commencements remarquables, nous sommes heureux de dire qu'il ne s'est pas borné à un seul district de l'île. Un missionnaire écrivait d'une autre station ce qui suit :

« Depuis ma dernière communication, nous avons reçu plusieurs marques de la bonté du Seigneur; jamais, Dieu en soit béni, nous n'en avions vu d'aussi frappants effets. Pendant les neuf derniers mois, cent vingt-quatre indigènes sont devenus membres de l'église, qui se compose maintenant de deux cent onze personnes. Le nombre des candidats continue encore à s'accroître. Dans ce moment, ils s'élèvent à deux cents. La prédication de l'Evangile est assidûment suivie, les discours sont écoutés avec une attention remarquable. En même temps qu'ils doivent porter la Société à l'action de grâce, ces réjouissants succès doivent la convaincre, que ses travaux ne sont point vains, et que les prières adressées à Dieu pour la prospérité de cette Mission ne sont point restées sans réponse. Puissent ces prières être continuées, devenir plus ferventes et plus efficaces, et puissent les succès obtenus, n'être à l'égard des succès futurs, que comme une goutte d'eau en comparaison d'une abondante rosée des cieux.

« Nous serions affligés que nos frères d'Angleterre conclussent des détails qui précèdent que le combat a céssé. Une forte attaque a été faite, des positions avantageuses

ont été prises, de beaux trophées ont été élevés, la lutte semble annoncer une glorieuse et finale victoire; mais ces succès mêmes réveillent la colère endormie de nos ennemis, et décident leur courage à tenter un dernier et terrible effort pour soutenir leur empire ébranlé. La sainteté de l'Evangile mise en contraste avec les impures coutumes du paganisme excite l'ignorante colère des esprits corrompus. Ils ne peuvent supporter ni de voir leurs péchés condamnés, ni de voir leurs rangs affaiblis. Ils ne négligent rien, ni menaces, ni force, ni ruse pour empêcher le peuple d'embrasser l'Evangile, pour tromper et ramener à eux ceux qui l'ont déjà embrassé. Plusieurs indigènes convertis comprennent, par une expérience personnelle, le sens de ces paroles du Sauveur : « S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi. » Le missionnaire non plus n'a pas échappé à l'amère colère de ces ennemis de la vérité. Ils m'ont donné plusieurs noms injurieux, ils m'ont imputé des crimes dont ils me savent l'adversaire constant. »

Voici les extraits que nous avons promis du journal de M. Murray :

7 *janvier*. « Un vaisseau vient d'entrer dans le port. Quel changement ne s'est-il pas opéré au milieu de ce peuple en quelques mois. Je crois qu'il n'y a plus, ni dans le village, ni dans les environs, une seule femme qui veuille avoir des rapports avec des étrangers corrompus. Autrefois l'approche d'un navire déchirait nos cœurs, maintenant nous la craignons à peine, parce qu'elle ne peut nous faire que peu de mal. Il y a quelques mois que plusieurs jeunes gens, à bord d'un bâtiment retenu dans le port, vinrent à terre et se dirigèrent vers un village voisin du nôtre pour y satisfaire de coupables désirs. Ils s'approchèrent d'une maison, et trouvèrent les habitants occupés à chanter les louanges de Dieu; ils passèrent à

une seconde, la famille y lisait la parole du Seigneur; ils se dirigèrent vers une troisième, tout le monde se prosternait en ce moment devant le trône de la grâce, pour rendre au Père des miséricordes les hommages qui lui sont dus. Ces manifestations réitérées d'une piété aussi touchante qu'inattendue vainquirent les jeunes gens; remplis de sentiments qu'il est plus facile de concevoir que d'exprimer, ils se joignirent aux dévotions de ces indigènes qu'ils voulaient déshonorer; ensuite ils revinrent à bord du navire, en confessant leur entière défaite. Béni soit Dieu pour ce que sa main a daigné faire.

18 *février*. « J'ai eu un entretien avec quelques personnes qui disent avoir été touchées au commencement du présent réveil. Les récits qu'elles font de leurs expériences chrétiennes, et les changements qui se sont opérés dans leur caractère, donnent tout lieu de croire qu'une œuvre de grâce est commencée dans leurs cœurs.

29 *février*. « Une profonde émotion a paru s'emparer de notre petite assemblée au culte du matin. Nous avons eu l'inexprimable bonheur de recevoir dans l'église vingt-et-un nouveaux membres, presque tous fruits du dernier réveil. Il nous semble que Dieu déploie de nouveau sa main au milieu de nous. Puisse son nom être de plus en plus glorifié au sein de ce pauvre peuple. De quels précieux moments de rafraîchissements spirituels n'avons-nous pas joui cette après midi! Chaque cœur semblait déborder d'amour, de reconnaissance et de joie; le plus ardent désir de tous semblait être que Dieu voulut bien continuer à habiter parmi nous, et ajouter à notre nombre ceux qu'il destine à la vie éternelle. Que son saint nom soit béni pour ce qu'il nous a donné de voir et d'éprouver, et que sa miséricorde fasse que nous voyions de plus grandes choses encore.

10 *mars*. « Un messager est venu nous annoncer la

mort de l'un des membres de notre église. C'est le premier que la mort nous ait enlevé. Il a été malade deux ou trois mois; il a manifesté des dispositions chrétiennes durant sa maladie, ainsi qu'au moment solennel de la mort. Un sentiment profond de sa misère et de son indignité, une haute idée du Sauveur et un constant recours à ses mérites formaient les principaux caractères de la piété de cet indigène. Puissé-je, disait-il souvent, puissé-je persévérer jusqu'à la fin, puissé-je jusqu'à la fin m'attacher à Jésus-Christ. Dix minutes avant sa mort, il disait à l'un de ses amis: « Matthew, je ne puis pas parler beaucoup: mais mon esprit est fixé sur Jésus, puissé-je m'attacher à sa croix. » Ses dernières paroles furent encore celles-ci: « Puissé-je m'attacher à la croix de Christ. » Après ces mots, il est parti en paix pour aller vivre, nous l'espérons humblement, avec ce Jésus sur lequel il s'est appuyé pour descendre la vallée de l'ombre de la mort. Sa vie a été courte, mais exemplaire. Chef de premier rang, l'un des sept personnages reconnus législateurs souverains de cette ile, il devint, après sa conversion, remarquable par son humilité; enfant véritable, il est ainsi entré dans le royaume des cieux. Dieu veuille que tout indigène de Tutuila puisse ainsi vivre et ainsi mourir.

11 *mars*. « La nuit passée, madame Murray a été réveillée par des personnes inconnues qui, dans les bois et tout près de notre maison, priaient avec cris et avec larmes, et luttaient dans les ténèbres avec Dieu. Notre maison est placée derrière le village, à côté des buissons; nous pouvons donc entendre souvent les cris des cœurs brisés qui se répandent devant le Seigneur en prières et en supplications. L'amour de Jésus sert de baume aux âmes, et sa croix bénie ébranle l'île toute entière. Il y a quelques semaines qu'une jeune femme de quinze ans, auparavant la plus gaie et la plus légère du village, pleu-

rait dans les bois en s'écriant avec la plus vive ardeur : « O Jésus, ô Jésus, ô Jésus ! » Ce Jésus auquel elle adressait ses cris avec tant d'instances ne tarda pas à écouter, nous aimons à le croire, sa voix suppliante ; maintenant elle est un membre fidèle de notre petite église. Dieu soit béni pour ce que nos yeux voient, et pour ce que nos oreilles entendent.

15 *juin.* « La nuit passée a été très remarquable ; une nuit telle qu'on n'en avait certainement pas vu de semblable dans ce district. Je m'étais retiré à dix heures ; je m'endormis au bruit des prières et des pleurs qui retentissaient à mes oreilles. A une heure du matin, j'ai été réveillé par le même bruit ; je me suis levé, et j'ai trouvé un mouvement général dans tout le village. Les membres de l'église demandaient à Dieu, et quelques-uns de la manière la plus vive et la plus touchante, la conversion de leurs frères, dont les pleurs et les lamentations se faisaient entendre au loin de toutes parts. Il y avait plus de joie que je ne puis dire, à voir et à entendre ce qui se faisait, et l'âme ne pouvait se défendre d'émotions graves autant que douces. La lune versait sur ces scènes des clartés douces et paisibles, et toutes choses semblaient avoir dans leur aspect des charmes particuliers. Je pensais aux jours passés, et j'éprouvais les mouvements d'une joie que les paroles ne peuvent pas rendre, à la vue de l'admirable changement que je contemplais. »

Un autre missionnaire écrivait sur le même sujet : « Notre frère M. Murray m'a apporté les plus encourageantes nouvelles de l'état de la mission dans les Samoas, et en particulier dans l'île de Tutuila, où une abondante effusion du Saint-Esprit a eu lieu. Des multitudes entières ont été réveillées et converties. Je pense que cinq cents personnes ont été reçues membres de l'église, dans le cours d'une année, après avoir donné des

marques satisfaisantes d'un changement de cœur. L'ébranlement est si grand parmi le peuple, que toute l'île, qui contient de quatre à cinq mille habitants, parait prête à passer sous le joug de la croix. J'ai moi-même vécu trois mois dans la même maison, que quelques-uns de ces païens convertis, prémices de l'Evangile à Tutuila, et je puis assurer qu'ils honorent l'Evangile de Dieu notre Sauveur en toutes choses. »

ILES SANDWICH.

Effets de l'introduction simultanée des missionnaires catholiques et des eaux-de-vie françaises dans le pays. — Aspect actuel de la mission américaine. (1)

Nous croyons remplir un devoir en montrant les résultats de la conduite d'un marin français envers les îles Sandwich; il est pénible, mais il est nécessaire de les constater. Ce n'est que la rougeur au front que des Français chrétiens, amis non pas de l'Evangile seulement, mais en même temps que de l'Evangile, de l'honneur véritable de leur patrie, peuvent aborder ce sujet humiliant. Ici, nous n'entendons pas parler de prêtres qui ont pu être violents et sincères, on peut combattre un adversaire et l'honorer tout ensemble. Nous voudrions trouver des raisons de rendre hommage au caractère des missionnaires catholiques des îles Sandwich; ces raisons nous manquent; mais plutôt que de blamer leurs intentions mêmes en déplorant les tristes succès de leur ardente propagande, nous nous taisons; les faits parleront pour ou contre eux;

(1) Voyez XIIIe année, pages 223 et suivantes, et en particulier la fin de l'article.

le lecteur les jugera. Mais ce qui est blamable, sans restriction, et pour l'intention et pour l'acte, ce qui est déplorable, et rien que déplorable, ce qui est même honteux, c'est la violence faite à un peuple libre pour lui imposer, malgré ses désirs, ses lois et le droit des gens, du même coup, une religion qu'il répudie, et qu'à réitérées fois, il a officiellement bannie de son sein, et le vice, l'ivrognerie dont il a une plus grande horreur encore et qu'il s'était solennellement interdite à lui-même.

Puisque c'est du milieu de nous que vient le mal, c'est au milieu de nous qu'il doit être connu, déploré; nous devons à nos frères des îles Sandwich au moins nos sympathies impuissantes. Ecoutons donc, pour nous en humilier devant Dieu, les plaintes qu'ils adressent à tous leurs amis et à nous surtout. Nous allons citer les paroles de deux d'entre eux.

« Depuis le triomphe des Français sur le gouvernement de ce pays, écrit le missionnaire Bishop, l'aspect moral de ces îles s'est couvert de nuages. Le rappel de la loi qui interdisait l'importation des liqueurs dans le royaume, ce rappel stipulé dans le traité fait avec le représentant de la France, a été suivi d'une importation et d'un commerce considérable de spiritueux; le consul de France et d'autres personnes avec lui se sont livrées à ce trafic. Les conséquences immédiates furent désastreuses. La paisible ville de Honolulu ne fut plus qu'un théâtre de débauches et de bruits; le nombre des ivrognes n'avait jamais été plus considérable. Plusieurs membres de nos églises furent entraînés dans le gouffre et retranchés. Cet exemple public des désordres de la métropole propagea le vice dans les autres parties du pays. Les choses allèrent en empirant pendant quelque temps. Nos assemblées diminuèrent, la charité des chrétiens se refroidit, et avec l'introduction des boissons enivrantes, les autres vices du

paganisme parurent renaître. Au mois d'octobre, et quand nous étions dans ce déplorable état, le roi vint nous faire une visite. L'excès de nos maux lui fut représenté; aidé du commodore Wilkes, de ses officiers et du consul américain, le prince publia une loi pour défendre à ses sujets de faire fabriquer et de boire des boissons enivrantes. Cette loi diminua le mal jusqu'à un certain point; l'ordre et la tranquillité furent presque rétablis. Dans le district de Honolulu, l'ivresse a été entièrement réprimée, mais les tristes effets qu'elle avait déjà produits se font encore sentir dans la plus grande dépravation des esprits et dans les calamités causées à quelques unes de nos églises. Il résulte de ces tristes expériences que les ivrognes réformés résistent difficilement à la tentation de retomber dans le vice quand la coupe est de nouveau présentée à leurs lèvres.

« Ce fut dans le mois de juillet que nous vîmes le funeste nuage menacer de loin le paisible district de Ewa. Le mal commença dans un endroit papiste, à environ cinq milles de cette station. J'appris alors que plusieurs membres de mon église avaient cédé à la tentation et s'étaient enivrés à Honolulu. La discipline ecclésiastique fut appliquée à un ou deux. En regardant autour de moi, je trouvai, à la suite d'exactes recherches, qu'un grand nombre d'indigènes du district, non attachés à l'église, avaient commencé à faire des boissons spiritueuses au moyen de produits végétaux qui abondent dans l'île. Nous apprîmes en même temps que dans les parties de l'île éloignées de la station, le peuple s'était déjà adonné à la boisson et à l'ivrognerie. Le mal croissant, notre église mit un jour à part pour le consacrer à l'humiliation et à la prière et pour implorer la présence du Seigneur dans ce pressant danger. Nous nous réunîmes, et ce jour fut béni pour nous tous. J'avais préparé, à l'avance, un papier qui contenait

une confession solennelle de nos péchés et le renouvellement de nos vœux. Il contenait aussi l'engagement que je voulais faire prendre à toute l'église de s'abstenir de toute boisson enivrante. Ce papier fut lu dans l'une de nos réunions de ce jour, et adopté à l'unanimité. Ce fut à la fin du service du soir que je le lus article par article, et que toute l'assemblée, d'une même voix, le répéta après moi, de la même manière. Nous chargeâmes aussi les indigènes qui nous inspiraient le plus de confiance d'aller, deux à deux, dans toutes les maisons du district, pour visiter chaque famille et chaque individu, et les exhorter à prier avec eux. Ils accomplirent fidèlement cette tâche. Ils réunirent aussi les indigènes en plusieurs endroits et leur parlèrent non seulement de la tempérance, mais aussi des grands intérêts de leurs âmes.

« Depuis ce jour, il parut évident que l'esprit du Seigneur était au milieu de nous. La maison de Dieu se remplit de nouveau, et les signes d'un profond recueillement se firent remarquer sur toutes les figures. Plusieurs pécheurs égarés retournèrent à leur devoir, dans le sentiment d'une repentance accompagnée de larmes; d'autres qui avaient paru touchés au dernier réveil, reçurent une nouvelle vie. Des réunions de prière furent établies dans chaque village et bien suivies. Ma maison fut chaque jour visitée, et souvent encombrée de personnes qui désiraient s'entretenir avec moi sur des sujets religieux. Ce fut un temps de calme et de rafraîchissement pour nous. Je parlai peu d'abord de ce qu'il était pour les autres, parce que je voulais m'assurer des fruits réels de ce renouvellement de zèle. La pluie du Seigneur a maintenant passé sur nos têtes; l'excitation du moment s'est éteinte; il nous reste, comme fruits du réveil, pour plusieurs des cas de conversions probables, et pour un plus grand nombre, un commencement d'attention et d'intérêt.

« Les premiers effets de cette gracieuse visite du Seigneur parurent dans l'entière et immédiate cessation des rapides progrès de l'ivrognerie et d'autres vices qui naissaient de celui-là, dans l'empressement de grandes multitudes d'indigènes à se rendre le dimanche à la maison de Dieu, après avoir perdu l'habitude d'y venir depuis longtemps, et dans le relèvement de plusieurs chrétiens qui cherchaient de nouveau le Seigneur qu'ils avaient abandonné. Les derniers fruits et les plus beaux paraîtront, je l'espère, dans les admissions nombreuses que nous aurons à faire dans l'Eglise du Seigneur.

« Toutefois, nous ne sommes pas sans épreuve. Le *romanisme* a fait et fait encore des progrès considérables parmi nous. Ses prêtres accourent sur nous de France, et préparent contre nous, au milieu des natifs, une opposition redoutable. Ils cherchent à séduire ce peuple simple par les moyens les plus artificieux. Des foules d'indigènes qui avaient longtemps et opiniâtrement résisté à la parole de Dieu et vécu dans l'impénitence, maintenant papistes enflammés, vont çà et là dans le pays chercher des prosélytes, en promettant la santé aux malades, la vie et le salut à tous, et en nous dénonçant comme des aveugles conducteurs d'aveugles. Ils préparent le chemin aux prêtres, qui les suivent, avec leurs longues soutanes, le crucifix en main, baptisant tous ceux qui veulent être baptisés, pressant ceux qui ne le désirent pas de venir et de recevoir les eaux de la régénération. Ils jouissent d'une parfaite liberté dans l'exercice de leurs fonctions; quand nous les rencontrons, ce qui arrive souvent, bien que nous nous croyions dans la nécessité de leur résister, même en face, en dissuadant le peuple d'embrasser leur doctrine, nous évitons cependant tout ce qui, dans notre conduite, pourrait être impoli à leur égard. J'ai déjà eu deux discussions publiques avec l'un d'eux; dans l'un et l'autre cas, c'est lui

qui avait pris l'initiative; je ne crus pas devoir me refuser à ces entretiens. La discussion fut accompagnée d'égards mutuels; je pense qu'elle ne fut pas inutile pour la cause de la vérité. J'attaquai les fondements de sa doctrine, et je lui demandai de prouver ses assertions par l'Ecriture, ce qu'il ne put faire. Les entretiens eurent lieu dans la langue des indigènes devant une nombreuse assemblée. Sous un point de vue seulement, l'introduction du *romanisme* me paraît pouvoir être utile dans ces îles; il fera du bien par le contraste. Il mettra en contact la vérité et l'erreur, et ainsi il rendra évident, pour ce peuple, plusieurs faits importants de l'économie divine qui, sans ce conflict, fussent restés cachés. La controverse, conduite d'une manière convenable, a cet avantage : ceux qui embrasseront la vérité s'y attacheront davantage, et en seront davantage éclairés; ceux qui aimeront l'erreur nous laisseront et l'embrasseront. Ainsi nos églises seront purifiées, et nous nous trouverons délivrés de quelques pécheurs qui jusqu'ici ont été un scandale pour nous; ceci est déjà arrivé en plusieurs occasions. Quelques uns des mécontents et des indignes ont quitté notre communion, et embrassé la foi papiste; d'un autre côté, beaucoup de ses disciples ont quitté les prêtres et sont revenus à nous. Sous tout autre point de vue, je regarde l'introduction au milieu de nous de cette doctrine comme une calamité pour ce peuple. »

Le missionnaire ne veut point parler des effets de la propagande catholique pour l'avenir de l'Evangile qu'il prêche, mais de ses fâcheux résultats pour la prospérité et les mœurs du peuple. La division est désormais inévitable, et c'est un mal; la dignité du peuple est compromise par la violence qui lui a été faite, et c'est un mal; les mœurs sont dissolues et peuvent le devenir davantage, et c'est un mal; tout cela se rattache à la même cause, vient du même fait, date du même jour. Il est facile de conce-

voir, il doit l'être de pardonner quelques regrets dans des hommes honorables qui voient ainsi menacé tout le travail de leur vie, et par un zèle qui vient moissonner ce qu'il n'a point semé, et par une cupidité qui s'assouvit aux dépends des intérêts, de la moralité même d'un peuple. C'est à Honolulu, capitale des îles et théâtre de l'exploit de M. le capitaine Laplace, qu'ont du se faire sentir les effets premiers de la double introduction du catholicisme et des eaux-de-vie françaises. C'est de Honolulu qu'écrivait le 7 décembre 1841, M. Smith.

« Pendant les dix-huit derniers mois, le levain du catholicisme a fermenté; il a paru arrêter, sans lui nuire au fond, l'œuvre de la grâce parmi nous. Cette nouvelle doctrine a été évidemment le moyen de développer le caractère des membres de nos églises et d'établir une ligne de démarcation entre ceux qui craignent et aiment Dieu et ceux qui aiment et favorisent le péché. Jusqu'ici cependant nous avons vu s'égarer peu de ceux qui avaient manifesté l'amour de la vérité et de la sainteté. Je pense que des indigènes qui, dans cette île (Oahu), avaient d'abord, irréfléchis et ignorants, couru vers les images et les vaines cérémonies des prêtres, au moins cent sont revenus à nos assemblées. Les prêtres cependant n'épargnent aucun moyen de faire des prosélytes, et jètent le mépris sur tout ce qui a été fait par les missionnaires américains. L'un d'eux s'est vanté de détruire le protestantisme dans ces îles en cinq ans. Leurs auxiliaires les plus efficaces sont les liqueurs avec toutes leurs nuances, eau-de-vie, rhum, vins, &c. C'est l'esprit qui les a accompagnés dans ces îles, c'est l'esprit qui les aide à convertir les âmes. On peut juger par là du caractère de leurs prosélytes.

« Aucune affliction ne peut être désirable en elle-même. Cependant les afflictions sanctifiées paraissent de grandes bénédictions. Il peut être bon d'avoir son âme éprouvée

et purifiée par les peines. Ceux qui résisteront à la tentation brilleront d'un plus grand éclat; ceux qui ne sont point propres pour le royaume des cieux se joindront aux partisans de leurs sentiments et de leurs vues.

« Toutefois, malgré le double assaut du *romanisme* et de l'ivrognerie, cette église a fait plus que conserver le nombre de ses membres. A la communion de mars, nous reçumes cent soixante-onze indigènes sur la profession qu'ils firent de leur foi, et au mois de juin nous en reçumes quatorze, et hier cent un; nous avons donc admis dans l'Eglise du Seigneur deux cent quatre-vingt-six indigènes depuis la dernière fois que je vous écrivis. Nous avons dû appliquer, dans le cours de nos dernières années, la discipline ecclésiastique à cent membres de l'Eglise. Nous en comptons en tout mille trois cent. Environ le tiers des membres censurés ont été réadmis. La plupart des deux cent quatre-vingt six reçus cette année sont les fruits de de la grande et salutaire œuvre de grâce qui s'opéra au milieu de nous, il y a deux ans. D'autres candidats seront aussi reçus d'ici à quelques mois. L'intempérance menace encore de détruire cette nation. Il n'y a que peu de mois que nous avions la joie de voir ce redoutable fléau presque banni des îles Sandwich, mais depuis l'outrage du capitaine Laplace, en juillet 1839, le vice se promène dans nos rues, et le jour et la nuit. En juillet 1839, il n'y avait pas plus de deux ou trois boutiques d'eau-de-vie dans cette ville. Aujourd'hui, il y en a de vingt à trente. Je pense cependant que l'intempérance est moins répandue en ce moment qu'il y a quelques mois.

« Nos écoles d'enfants ont été plus prospères durant les six derniers mois qu'elles ne l'avaient été depuis plusieurs années. Le roi a récemment publié des lois qui obligent tous les enfants de 4 à 14 ans, à se rendre à l'école cinq jours sur six; le nombre de nos élèves a été presque doublé

dans toutes nos écoles. La loi fait quelque chose aussi pour l'entretien des instituteurs indigènes. Ils leur a été assigné un terrain à côté de chaque école ; la loi oblige les parents des enfants de cultiver ce terrein par corvées égales; ces corvées imposent à chaque homme, neuf jours de travail par an. Nous ne négligeons pas de rendre attentifs au devoir de la bienfaisance, notre église et nos auditeurs. Mais nous commencons par satisfaire à nos propres besoins. Pendant les dernière années, les indigènes ont bâti une salle d'école et une maison de prière. Leurs contributions en travail, en nature et en argent pour ces contructions s'élèvent à 300 dollars (de 16 à 17,000 francs.) Ils ont donné en outre la valeur de 150 dollars pour faire un pont sur le ruisseau qui coule près de la maison de prière; enfin ils ont fourni pour 100 dollars de différens objets, cette année, aux maîtres d'école.

« Les équipages de l'expédition américaine (vaisseaux d'exploration) viennent de nous quitter après avoir fait un séjour de soixante-dix jours dans les îles. Leur influence en général, je pense, sera très utile à la mission. Le commodore Wilkes a protesté contre l'intempérance et la conduite imprudente du capitaine Laplace. Il a aussi pris un vif intérêt à l'éducation des jeunes chefs, ainsi qu'à celle de toute la jeunesse en général. Le capitaine Hudson est un homme pieux et a fait beaucoup de bien. Plusieurs des savants qui accompagnent l'expédition sont également pieux. Ils ont contribué à l'entretien de nos écoles. Le contraste entre les marins americains et les marins français est si grand que même à moitié civilisés qu'ils sont seulement, les indigènes n'ont pu s'empêcher de voir la différence. Les premiers viennent ici pour leur faire du bien, au point de vue politique aussi bien que moral; les seconds pour les opprimer et les rendre esclaves. Les uns ont laisse 62,000 dollars pour enrichir

le gouvernement et les autres étrangers; les autres ont volé au gouvernement 20,000 dollars et imposé à la nation le fleau de l'ivrognerie.»

Tel est l'état actuel de la mission américaine aux iles Sandwich; les obstacles sont plus grands, mais il ne sont pas insurmontables ; il faut même bénir Dieu de ce que les suites de la conduite du capitaine Laplace n'ont pas été plus funestes; elles auraient pu être plus graves; le bras du Seigneur a arrêté le torrent du vice; ses serviteurs l'ont combattu avec toutes les énergies d'une vive charité et d'une forte résistance. Nous suivrons avec sollicitude l'avenir d'un pays qui doit nous être cher; nous ferons part à nos lecteurs de nos sujets de joie ou de nos sujets de tristesse. Nous aurions beaucoup de choses à dire des missionnaires catholiques, de l'influence qu'ils s'attribuent, des bruits qu'ils répandent, des accusations qu'ils intentent. Pour rester dans l'esprit de cette feuille, nous nous bornons aux paroles qu'on vient de lire et qui ne révèlent pas toute la vérité. Nous ferons une remarque seulement; et cette remarque, nous la faisons, parce qu'elle n'est ni une accusation, ni une critique; elle se rapporte simplement à un fait, à la position des missionnaires catholiques telle qu'elle leur a été faite et telle qu'ils l'ont acceptée. Il faut qu'ils se déclarent pour ou contre l'introduction des liqueurs étrangères; car l'usage modéré de la boisson est chose impossible pour les sauvages; s'ils se déclarent pour, ils sont les fauteurs du vice, et d'un vice affreux; s'ils se déclarent contre, ils condamnent le capitaine Laplace qui les a imposées au peuple; ils se condamnent eux-mêmes, puisque les mêmes canons qui ont fait triompher les liqueurs ont aussi fait triompher leur ministère; il faut donc qu'ils protestent ou contre la morale ou contre la France.

NOUVELLES RÉCENTES.

L'Expédition du Niger.

Nos lecteurs n'ont sans doute pas oublié qu'il y a deux ans bientôt,(1) une expédition partit de l'Angleterre, pour aller propager sur les rives du Niger le christianisme et la civilisation, et attaquer de cette manière la traite des nègres dans son foyer même. En Angleterre, on attendait de grands résultats de cette mesure importante et, jusqu'ici, sans exemple. Nous nous étions nous-mêmes associés à cet espoir. Toutes les précautions avaient été prises pour remonter le fleuve, et soustraire l'équipage aux funestes influences du climat. La Providence a permis qu'elles fussent inutiles. Attaqués les uns après les les autres par la maladie du pays, presque tous les membres de l'expédition sont morts, ou ont été en danger de mort. L'expédition avait pénétré assez avant dans l'intérieur, et commencé ses opérations, lorsque la maladie, une maladie cruelle, et qui faisait chaque jour d'effrayants progrès, apporta la désolation au milieu de ses trois équipages. Après avoir fait preuve d'une hardiesse et d'un dévouement admirables, les officiers qui étaient restés les derniers durent aussi abandonner l'entreprise, et se retirer presque mourants dans une ou plusieurs îles voisines, où ils se réunirent aux autres débris de l'expédition.— Quelque temps auparavant, huit ou dix missionnaires venaient de mourir dans la colonie de Sierra-Leone. Tant de malheurs n'effrayent cependant pas la charité chrétienne; elle fournira à ce triste pays des martyrs dévoués jusqu'à ce que l'Evangile triomphe autour de leurs tombes.

(1) Voyez XVIe année, p. 214.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Lettre de M. Pfrimmer, datée de Mamuse, juin 1841.

Voyage de Béthulie à Béersséba et à Mékuatling. — Difficulté de trouver des guides. — Epreuves au milieu du désert. — Retraite et séjour à Miremechu. — Départ et nouveaux embarras — Passage de plusieurs rivières. — Perfidie des guides. — Le missionnaire conduisant lui-même son wagon — Arrivée à Mamuse.

Nos lecteurs auront peut-être été étonnés du long silence de M. Pfrimmer ; le Comité lui-même en était surpris, et commençait à s'en inquiéter. Aujourd'hui il se l'explique, et nos amis se l'expliqueront comme lui. Les circonstances où s'est trouvé M. Pfrimmer font plus que le justifier ; et il ne reste, après le récit de ses épreuves, qu'un besoin profond de sympathie pour lui et de reconnaissance pour Dieu. A son départ, ce missionnaire semblait avoir son chemin tout tracé ; le poste était trouvé, une population l'attendait avec impatience; sur toute sa route, des stations déjà fondées lui promettaient des lieux de repos surs ; on ne prévoyait pas pour lui les mêmes épreuves que pour ses devanciers qui avaient eu tout à

chercher, sauvages, stations et chemins, et cependant aucun missionnaire n'avait encore, durant son voyage, éprouvé les mêmes embarras, couru les mêmes dangers. Dieu nous montre, comme M. Pfrimmer le dit lui-même, que ses voies sont au-dessus des nôtres. Nous donnons dans toute son étendue et sans interruption le récit de M. Pfrimmer; le lecteur saisira mieux la suite de ses peines, et appréciera mieux les difficultés que rencontrent les missionnaires, même avant d'être entrés dans leur œuvre. C'est un aspect nouveau de la vie missionnaire au sud de l'Afrique. Une seconde lettre suivra incessamment.

« Messieurs et très honorés frères, (1)

« Par la grâce de Dieu, je viens, pour la troisième fois, vous donner de mes nouvelles, et vous dire de quelle manière il a plu au Seigneur de nous conduire depuis plusieurs mois. Un espace considérable nous sépare déjà du temps où je vous envoyai ma dernière communication. Il ne dépendait pas de moi de commander aux circonstances, ni de me procurer au milieu de mes embarras une occupation qui m'est toujours agréable, chère et sacrée.

« Les six derniers mois ont été pour nous une longue suite d'expériences et de vicissitudes que personne ne pouvait prévoir, sinon Celui qui nous les avait préparées. Quelquefois réchauffée par les doux rayons de l'espérance, plus souvent battue par la tempête et les revers, mon âme a éprouvé ce que c'est que la foi, et combien il importe qu'elle soit fondée sur le rocher des siècles. A

---

(1) Voir les précédentes communications de M. Pfrimmer, et les épreuves sérieuses que ce missionnaire avait déjà endurées, XVI[e] année, pages 167 et suivantes.

peine relevés des premiers coups, le Seigneur nous frappait de nouveau, et voyant que nous n'étions pas encore assez humiliés pour plier sous sa volonté, il poursuivait son châtiment paternel avec rigueur, afin de nous faire entrer dans le seul chemin où nous puissions marcher avec sécurité. Pauvre naufragé, je saisis enfin la dernière planche qui restait, sans savoir que notre salut y était attaché, et aujourd'hui je reconnais que l'espace qui sépare les voies et les pensées de Dieu des nôtres est bien celui qui se trouve entre le ciel et la terre. Semblable au matelot qui, après une nuit de tempête, voyant le rivage désiré se colorer des premiers rayons du soleil, oublie ses peines et ses fatigues, souvent le passé m'apparaît comme un rêve évanoui à l'approche du jour. Quelquefois ma vie entière se présente à moi comme un tissu inexplicable de dispensations aussi merveilleuses qu'imprévues; la mesure des épreuves y dépasse beaucoup celle des joies. Le tableau de mon pélérinage terrestre ne se compose parfois que d'ombres sinistres, rarement interrompues par quelques rayons de clarté.

« L'enfant du siècle abuse de la longanimité et de la miséricorde du Seigneur; il compte ses entreprises par ses réussites; tous ses plans se réalisent; lorsque un revers survient, il appelle cela un malheur; ce malheur le désole et le jette dans le désespoir. L'enfant de Dieu y voit une dispensation salutaire, et les privations les plus dures lui deviennent de véritables jouissances, pourvu qu'il ne soit point privé de la présence du Souverain dispensateur. J'ai éprouvé ce que sont les hommes et leurs secours; mais j'ai aussi vu ce que peut le Seigneur, et comment, avec lui, on surmonte tous les obstacles. Il nous a fait descendre dans les lieux les plus bas pour nous en faire remonter ensuite. Mon âme bénit l'Eternel et n'oublie pas un de ses bienfaits.

« Il ne vous paraitra pas étrange seulement, Messieurs, que j'aie tant tardé à écrire, mais encore que j'aie mis tant de temps à me rendre au lieu de ma destination. J'avoue que je trouverais moi-même inconcevable qu'on mit trois mois à faire un voyage qui n'est, en temps ordinaire, que de neuf à dix jours si le souvenir du passé ne m'apprenait pas ce qui en est. Pour ne rien négliger de tout ce qui peut jeter quelque jour sur les causes d'une si grande lenteur, je vais vous donner une copie fidèle de mon journal tel que je l'ai transcrit jour par jour depuis notre départ de Béthulie jusqu'à notre arrivée dans cet endroit. Je pense que le simple récit de mes aventures, tracé chaque fois sous l'impression du moment, sera le meilleur avocat dont je puisse invoquer le secours, non pas pour me justifier, mais pour expliquer au moins ce qui parait inexplicable dans un pays si éloigné et si différent de celui où se sont passés tous ces évènements.

« Dans une dernière lettre, j'avais déjà indiqué que la saison pluvieuse s'était déclarée de bonne heure, car au mois de septembre, l'Orange avait déjà dépassé ses bords, de sorte que l'année passée a été bien bénie selon le langage du pays. Cette grande abondance d'eau, favorable à la culture, ne l'était pas également à ceux qui étaient obligés de voyager à cette époque. Toutefois, comme toutes choses, et surtout les dispensations providentielles proprement dites, concourent au plus grand bien de ceux qui aiment Dieu, nous avions chaque jour de nouveaux sujets d'actions de grace envers ce Dieu dont la bonté et la miséricorde durent à perpétuité.

« Lorsque frère Pellissier revint de la conférence, mon épouse n'avait pas encore quitté son lit de douleur. J'employai la semaine du 6 au 12 aux préparatifs de départ. Quelques journées d'orages affreux qui dévastèrent entièrement le jardin et le champ de blé de notre frère de Béthulie, annonçaient que l'été avait déjà commencé; je

quittai le 14 un lieu où le Seigneur et ses enfants nous avaient prodigué tant de bienfaits. Nous nous dirigeâmes vers Béerséba ; nous fîmes le voyage en compagnie d'un fils de Lepui (Leina), qui s'était engagé à transporter la presse et d'autres objets encore dans cette station, où nous arrivâmes nous-mêmes le 17 de grand matin. Le fraternel accueil que nous trouvâmes dans la maison de M. Rolland renouvela dans nos cœurs ces doux sentiments que nous avions éprouvés à notre arrivée à Béthulie. Beaucoup de Bassoutos de tout âge se pressèrent autour de notre wagon pour nous serrer la main et nous saluer comme des amis depuis long temps attendus. Je fus frappé des manières polies que les gens de la station ont généralement adoptées, ainsi que des bonnes dispositions qu'ils manifestaient à chaque instant et jusque dans les traits de leurs figures. Nous passâmes quelques journées heureuses auprès de la famille de notre cher frère, et la bénédiction du Seigneur reposait sur nous. Cependant la pluie qui commençait déjà à devenir journalière nous était d'un augure peu favorable pour le reste du voyage.

22. « Après avoir fait quelques provisions de voyage, nous partîmes vers midi et longeâmes les bords escarpés du Calédon jusqu'au soir.

23. « Nous partîmes de bonne heure, malgré une pluie forte qui ne discontinua pas de toute la journée. Le lendemain nous marchâmes encore sous la pluie depuis 6 heures et demie du matin jusqu'à 6 heures du soir, et nous dételames près d'un kraal de Bassoutos.

25-27. « Pendant ces trois jours, il plut tant que nous ne pûmes point quitter l'endroit où mon wagon était arrêté.

28. « La veille, j'avais dit à mon dreiver (celui qui fouette les bœufs) que demain il me faudrait partir, n'importe le temps qu'il ferait, et le matin je fis atteler presque

malgré mes gens, pour qui, naturellement, le travail au milieu de la pluie n'est rien moins qu'agréable. Nous eûmes encore une journée de pluie, et ce ne fut qu'avec peine, le soir, que nous parvînmes à allumer du feu pour nous sécher et nous chauffer.

29. « Nous marchions depuis deux heures lorsqu'un vent fort se leva, fit cesser la pluie et dispersa les nuages. Le soleil nous réjouit de sa clarté, mais le chemin était si mauvais par suite des grandes pluies qui étaient tombées les jours précédents, que les bœufs ne traînaient leur charge qu'avec beaucoup de peine et de fatigue. Vers midi le dreiver m'avertit que nous approchions de Mékuatling et qu'une montagne seulement nous en séparait. Quelques Bassoutos vinrent confirmer cette bonne nouvelle, et à trois heures nous eumes en vue la maison du frère Daumas, ainsi que le clocher dont frère Bouchaud a été l'architecte.

« En arrivant de Béerséba, l'approche de cette station est fort difficile, même parfois dangereuse à cause des montagnes escarpées et du chemin rocailleux qu'on est obligé de franchir. Les frères Daumas, Hagenbach et Bouchaud vinrent à notre rencontre pour nous saluer enfin, après nous avoir si longtemps attendus. Quand le wagon fut arrêté devant la maison missionnaire, les Bassoutos, à leur tour, vinrent nous prodiguer leurs salutations de bouche et de main.

Janvier 1841. « J'étais arrivé à Mékuatling avec l'intention d'en partir le premier lundi de la nouvelle année, et je comptais d'autant plus pouvoir réaliser ce dessein que l'on m'avait assuré à l'avance que je trouverais facilement sur l'endroit même les hommes nécessaires pour continuer mon voyage. Je vis bientôt que je m'étais trop fié au dire de mon ami, non pas qu'il manquât d'hommes capables de me rendre le service que je demandais, mais aucun d'entre eux n'était disposé à m'accompagner. En

attendant, la pluie continuait à faire des progrès, et rarement il se passait une journée sans qu'il en tombât abondamment. Cette circonstance pesait beaucoup dans la balance de la volonté des Bassoutos. Ne pouvant trouver de dreiver à Mékuatling, nous expédiâmes un homme à Thaba-Ounchou, c'est-à-dire à une distance de 13 lieues, pour voir s'il y aurait là quelqu'un qui voudrait venir me tirer d'embarras. Tandis que notre homme remplissait sa mission, un Mossouto, qui avait fait avec frère Hagenbach le voyage de la Baye, vint s'offrir de lui-même, bien que deux jours auparavant il eut exprimé un refus. Son cœur n'était pas droit ; il venait pour ajouter à mon affliction plutôt que pour me servir. Le message à Thaba-Ounchou n'ayant eu aucun résultat, nous nous rendîmes à Lishuani, station wesleyenne, éloignée d'une lieue, mais sans succès. Pour n'avoir pas l'air de refuser dès l'abord, chacun me disait qu'après la saison des pluies, ou après celle des moissons, il viendrait m'accompagner avec joie. Enfin le 22, un faible rayon d'espoir s'offrit à moi, lorsque je vis de nouveau arriver l'ancien dreiver de frère Hagenbach ; cette fois il me parla sérieusement, et m'assura qu'il voulait faire un accord avec moi pour le voyage de Motito. Il ne fut pas trop exigeant; il me promit de venir le 24 pour commencer son service. Mon cœur tressaillit, j'étais d'autant plus content que je connaissais bien l'habileté de cet homme. C'était pour me tromper une dernière fois et pour pousser sa malice jusqu'au comble qu'il s'était de nouveau offert à moi. Le lundi, quand l'heure de partir fut arrivée, mes yeux cherchèrent en vain cet homme pervers; il était allé dans les champs pour se ménager un prétexte.

« Après de longues réflexions et toutes les ressources étant épuisées, nos amis de Mékuatling eurent l'idée de tenter un dernier effort à Miremechu, autre station

wesleyenne à cinq lieues d'ici. M. Hartley, qui occupe ce poste, nous parla d'un Hottentot venu avec lui depuis Grahams'stadt, et fixé dans le voisinage de la station. Nous allâmes le voir et le trouvâmes disposé à entreprendre le voyage. Avant de continuer, je dois dire un mot d'une circonstance qui eut lieu pendant mon séjour à Mékuatling. Dans la journée du 4 janvier, six Koranas, montés sur des chevaux, arrivèrent à la station et descendirent devant la maison de frère Daumas. L'un d'eux, homme de quarante à cinquante ans, de petite taille et borgne, s'annonça comme chef principal des Koranas. Il portait un chapeau à larges bords, et il était vêtu d'un habit noir, fait pour un corps plus grand et plus fort que le sien. Piet nous fit dire par son interprête qu'il avait appris qu'un missionnaire venait d'arriver, et qu'il désirait l'emmener avec lui auprès de ses gens. M. Daumas lui répondit que le missionnaire nouvellement arrivé avait déjà sa destination marquée. Il ajouta que probablement, après avoir été à Motito, je me fixerais auprès de Mosheu, qui désire depuis longtemps qu'un missionnaire s'établisse chez lui. A l'ouïe du nom de Mosheu, Piet changea de mine et de langage. Il commença à parler avec mépris d'un homme que nous regardions comme chef, et qui n'oserait en sa présence, assurait-il hardiment, se donner à lui-même ce nom ; il ajouta, qu'il était, lui, Piet, chef principal, et que Mosheu, s'il était devant lui, lui dirait : « Tu es mon maître, je suis ton serviteur.» Frère Daumas lui fit comprendre que ce ne sont pas les chefs seulement que cherche le missionnaire, mais plutôt des gens disposés à recevoir la bonne nouvelle, n'importe qui les gouverne. Nous lui dîmes encore que s'il désirait sincèrement entendre la prédication de l'Evangile, il n'avait qu'à me suivre, parce qu'il était probable que je m'établirais dans un pays où il n'y aurait ni chefs, ni sujets. Le len-

demain, après avoir passé la nuit dans la maison des missionnaires, les Koranas se préparèrent à quitter la station. Avant leur départ, ils me laissèrent pénétrer leurs secrètes intentions. Le matin, de bonne heure, je me promenais, selon ma coutume, devant la chapelle, lisant mon Nouveau-Testament, lorsque le chef me salua et me fit dire qu'il était sur le point de partir. Je lui rendis son salut et je lui souhaitai un bon voyage. Je n'en fus pas quitte pour mes vœux; bientôt le prétendu chef me fit annoncer qu'il n'avait point de couteau et que je devais *l'aider*. Ce n'était pas qu'il fût dépourvu d'un couteau; mais les Koranas, comme en général les indigènes du sud de l'Afrique, sont d'avides mendians. Je répondis que je n'avais que deux couteaux dont je me servais moi-même; il me demanda une veste, je la lui refusai aussi. « Si vous n'avez pas une veste, vous avez au moins un gilet dont vous pouvez disposer en ma faveur. » Cette demande ne fut pas mieux accueillie que les autres; mon importun interlocuteur partit là-dessus. Quelques jours après, quatre Koranas parurent de nouveau, mais sans leur chef; il me demandèrent quand je partirais; je leur répondis que je n'en savais rien, attendu que je ne pouvais trouver un dreiver. Ils m'offrirent de conduire mon wagon et de m'accompagner jusqu'à Motito. Leur offre eût été acceptable, s'ils avaient su le métier qu'ils voulaient entreprendre. Je me doutais déjà de quelque chose; la suite ne fit que confirmer mes craintes. Nous dûmes répondre plusieurs fois à leurs questions importunes, en attendant le Hottentôt déjà nommé, que nous vîmes arriver, selon sa promesse, le 29 janvier. Nous attelâmes.

29. « Il y avait trois ou quatre jours qu'il n'avait pas plu, et comme cela était extraordinaire, nous en conclûmes que le mauvais temps serait bientôt passé. Cependant, pour n'avoir pas à redouter le mauvais chemin, j'avais

fait atteler quatorze bœufs, et j'espérais que cet attelage me tirerait des endroits difficiles. Je vis bientôt mon espoir trompé. À peine eûmes-nous marché pendant deux heures que notre wagon fut arrêté dans un sloot, où il n'y avait presque pas d'eau, mais dont les bords avaient été entièrement amollis par les pluies ; les roues de l'arrière-train étaient profondément enfoncées et fixées dans le terrain. Plusieurs des Koranas que je connaissais, et dont quelques-uns étaient ivres, vinrent dans cet instant aider mon dreiver, qui ne leur était point inconnu. On excitait les bœufs par des cris ; les coups de fouet, les coups de bâton étaient prodigués, mais en vain; le wagon demeurait immobile. Je fis dételer, pensant qu'après avoir brouté et s'être reposé quelques instants, les bœufs tireraient mieux. Pendant ce temps, nous piochâmes et bêchâmes autour des roues pour les débarrasser de la boue qui les entourait. Les bœufs, attelés de nouveau, ne purent pas plus nous tirer d'embarras que la première fois ; nous passâmes donc la nuit ainsi embourbés. Les Koranas étaient toujours là pour nous aider, mais leur présence ne servit guère à autre chose qu'à épuiser le peu de tabac qui m'était resté.

30. « Le matin, avant le lever du soleil, un nouvel essai infructueux fut tenté. Enfin, le vieux Job et mon leider (conducteur) me conseillèrent d'écrire un billet à frère Daumas pour le prier de m'envoyer des bœufs. Le premier m'offrit de me servir de messager, et il partit à sept heures. Mon cri de détresse trouva de l'écho, et à onze heures je vis arriver frère Hagenbach, accompagné d'un autre indigène, tous deux montés sur des chevaux et chassant devant eux un attelage de bœufs, qui fit bientôt cesser notre embarras. Après avoir donné ses ordres à son homme, frère Hagenbach se retira, et nous continuâmes notre chemin. La route était affreuse, et, à dire vrai, pres-

que impraticable. Vers le soir, nous eûmes une petite rivière à passer. Le lit en était profond et très étroit, ce qui rendait le passage difficile. L'arrière-train du wagon fut à peine descendu dans le fond que les roues de devant remontèrent l'autre bord, qui était presque à pic. Les bœufs de notre ami étaient encore attelés; mais leur force ne fut point suffisante pour sortir la voiture de cet endroit. La pluie qui tombait rendait le sol si glissant que les bœufs ne pouvaient poser solidement leurs pieds et que chaque effort les faisait tomber. C'était un samedi soir. Après nous être fatigués en pure perte, nous résolûmes d'attendre, espérant que la pluie cesserait le lendemain. La position du wagon était très mauvaise; l'avant-train se trouvait au moins de trois pieds plus élevé que les roues de derrière. Nous passâmes donc la nuit dans cet état, incapables de nous défendre même contre la pluie qui pénétrait sans cesse dans le wagon.

31. « Le matin, de bonne heure, l'indigène qui avait amené les bœufs de notre ami, alla à Miremechu, dont nous n'étions éloignés que d'une demi-lieue. En l'absence de son mari, Madame Hartley nous envoya aussitôt un homme et huit bœufs de renfort. La pluie nous empêcha de rien entreprendre jusqu'à ce que, vers le soir, des Griquois arrivèrent avec un wagon vide. Il devait passer par l'endroit qu'occupait le mien. Mes gens firent leur possible pour engager le maître du wagon à m'aider; celui-ci se rendit enfin à leur prière. Les bœufs furent attelés, mais le premier essai fit casser le *trektouw* (attelage), et le Griquois, désirant gagner sa demeure, éloignée de deux à trois heures, traversa la rivière avec son wagon tout léger dans un endroit pierreux, où il n'y avait pas de chemin. Il faillit verser, mais il passa et partit. Nous n'avions qu'à nous résigner à rester une seconde nuit dans un lieu où l'abord du wagon était dangereux, et où les cousins

nous dévoraient. Le dimanche s'écoula ainsi, et à la tombée de la nuit seulement je parvins à allumer un peu de feu pour sécher mes habits, tout trempés par l'eau qui était tombée dans la journée. Pendant la nuit le temps fut plus beau que pendant le jour. La pluie cessa et un beau clair de lune nous fit espérer un meilleur temps pour le lendemain.

1 *février*. «Notre premier ouvrage fut de remettre en état de service le trektouw, que nous avions cassé la veille. Nous étions occupés à atteler les bœufs, quand l'ancien dreiver de frère Hagenbach, dont j'ai parlé plus haut, arriva, accompagné d'un autre Mossouto. Tous deux se rendaient chez les Koranas. Ils nous aidèrent à décharger le wagon, et, une demi heure après, je vis, à ma grande joie, la voiture tirée de ce mauvais pas. Dès que nous en fûmes sortis, je renvoyai, selon ma promesse, les bœufs de frère Hagenbach à Mékuatling. Le dreiver Mossouto promit d'aider le mien jusqu'à l'endroit où il voulait se rendre. Le wagon chemina lentement, et bientôt la route, trop amollie par la pluie, ne pouvant plus supporter son poids, nous vîmes les roues enfoncer de nouveau dans la boue. Les ornières que faisaient nos roues n'avaient pas moins de huit pouces à un pied de profondeur, et nous ne dûmes qu'aux plus grands efforts de n'être point encore embourbés. Je ne m'arrêtai auprès de M. Hartley, dont la maison se trouvait sur notre chemin, que pour le saluer et le remercier du secours qu'il nous avait envoyés. Je désirais profiter aussi longtemps que possible de l'aide que j'avais. Nous dételâmes donc trois grandes lieues plus loin dans un lieu élevé, et à peu de distance du village des Koranas. Dès que le wagon fut arrêté, Piet vint me voir, et me fit dire qu'il désirait faire le voyage avec moi. Il avait besoin de se préparer et demanda que j'attendisse un jour seulement.

2 « Le Mossouto (Esaü) voulut nous quitter. Avant de le laisser partir, je fis mon possible pour le retenir ; je le priai de m'accompagner au moins jusqu'au Vaal, car j'avais déjà reconnu que le Hottentot, mon dreiver, n'était pas capable de me tirer d'un mauvais pas. Esaü fut sourd à ma prière et partit. J'employai la journée à restaurer avec mon dreiver les accessoires d'attelage pour pouvoir partir le lendemain. Vers le soir Piet revint, accompagné d'un autre homme qui se disait son frère. Le chef korana me fit savoir qu'il était venu pour parler avec moi et connaître mes projets définitifs. Par sa première question, il me demanda encore si je me rendais auprès de Mosheu. Je lui répondis que je me dirigeais sur Motito, et que là, je recevrais de M. Lemue les dernières informations sur ma destination. Au milieu de beaucoup d'autres paroles, il me fit comprendre qu'il était, lui, le grand et véritable chef devant qui Mosheu n'avancerait jamais qu'il avait quelque pouvoir. Je ne voulais point m'engager dans les questions de prééminence entre les chefs, questions toujours captieuses, difficiles, et surtout étrangères à ma mission ; je lui dis donc que je ne savais rien de tout cela, que tout homme se pouvait dire chef devant moi, attendu que j'étais étranger et inconnu dans le pays. On me pressait beaucoup, et Piet voulait me faire promettre de passer dans son village et de rester au moins quelques jours avec ses gens. La question qui des deux, de Mosheu ou de Piet, était chef, revenait sans cesse, tandis que je répétais continuellement de mon côté que j'allais droit à Motito, où M. Lemue m'indiquerait le poste qui m'était réservé. Ne pouvant rien obtenir de moi, le chef essaya la menace en me disant que si j'allais auprès de Mosheu, il viendrait se saisir de moi pour me conduire chez lui, et pour me montrer quel était le véritable chef. Il ajouta qu'il viendrait également à Motito, où il ferait comparaître

Mosheu devant M. Lemue pour faire dire à ce dernier qui des deux était chef. Ma tactique, qui consistait à éviter la question, lui déplut, et l'irrita au point qu'il finit par assurer qu'il n'avait pas besoin de venir à Motito, attendu qu'il commandait à Mosheu qui n'est qu'un simple homme. La nuit et la pluie me délivrèrent enfin de cette société devenue plus qu'ennuyeuse. Entièrement à la merci des Koranas, j'éprouvais, après ce que je venais d'entendre, quelque inquiétude pour l'avenir. Mais le Seigneur me fortifia et ne permit point que sa paix me quittât.

3. « J'achevai de bonne heure la tâche de la veille. J'étais sur le point d'atteler quand j'eus le plaisir de voir arriver à cheval frère Hagenbach, qui venait me faire une dernière visite. Il me fit part de sa disposition à envoyer son wagon pour ramener mes effets à Mékuatling, dans le cas où je me déciderais à en déposer une partie chez M. Hartley. Je différais d'accepter son offre amicale, parce que je voyais la même difficulté à trouver au Vaal un endroit pour y déposer ce que j'emportais, ou à me procurer des wagons pour faire suivre le reste de mes effets. Je m'affligeais aussi à la pensée de revenir de Motito ici pour chercher ce que j'aurais laissé sur ma route. Je racontai à mon ami mes entretiens de la veille avec le chef, et je lui fis part de l'impression que cette nouvelle entrevue avec Piet avait laissée dans mon cœur. Après le déjeuner, frère Hagenbach retourna à Mékuatling, en me souhaitant le plus sincèrement possible un heureux voyage.

« Vers dix heures tout fut prêt, et nous partîmes pour pousser notre course plus loin ; à peine avions-nous marché pendant une heure et demie que nous vîmes devant nous la route inondée. Il était impossible de sortir du chemin pour tourner autour, car la terre, toute amollie par l'eau, cédait sous les pieds des bœufs. Le wagon s'y

enfonça à moitié; dès ce moment la force des bœufs fit défaut. Le wagon s'arrêta, les efforts des bœufs firent rompre le timon. Les roues étaient enfoncées dans la boue que couvrait l'eau. D'instant en instant la voiture entrait plus profondément dans le terrain, d'où les bœufs de derrière eurent de la peine à se tirer, une fois qu'ils furent dételés. Le wagon demeura enfoncé dans la boue, et couvert d'eau jusqu'aux essieux. La pluie à son tour vint ajouter à nos peines, et l'eau tombait abondamment pendant que j'étais occupé à ajuster le timon. La fange étant très profonde par devant, nous attelâmes les bœufs par derrière pour voir si nous pourrions sortir la voiture du bourbier. Nous débarrassâmes les roues de la boue environnante; mais l'eau qui venait de tout côté en charriait sans cesse de nouvelle, et rendait notre travail infructueux. Le wagon fut déchargé, mais sans résultat. La nuit nous saisit dans cette occupation, et la pluie commençant de nouveau à tomber, nous nous hatâmes de recharger. Ne pouvant point allumer de feu, je me retirai dans le wagon pour changer de linge, afin de me mettre au sec. Il était impossible d'approcher du wagon ou de le quitter sans traverser la boue qui venait jusqu'à la hauteur des genoux. Dans la journée, j'avais été atteint d'un coup de soleil qui me causa pendant deux semaines des douleurs vives et pénétrantes. Des myriades de mouches et de cousins avaient déjà pris possession de notre wagon, et ces hôtes n'étaient rien moins qu'agréables pendant la nuit. Je me couchai sans avoir pu prendre la moindre nourriture depuis le déjeuner partagé avec frère Hagenbach.

Jeudi. 4. « Après avoir passé la nuit sans dormir, je me réveillai de mon assoupissement, avec la figure toute enflée par les nombreuses piqures des cousins qui avaient traité mon épouse encore plus horriblement que moi. A peine le soleil nous envoyait-il ses premiers rayons,

dont la pâle clarté annonçait une nouvelle journée de pluie que j'entendis devant nous le bruit de wagons qui approchaient. Je sortis la tête de mon réduit, et j'aperçus deux wagons de fermiers qui furent bientôt dételés à une quinzaine de pas du mien. Je me hatai d'aller souhaiter le bonjour à l'un des Boers, homme d'environ 36 ans, ayant bonne mine et bonnes manières pour un africain. Son compagnon était un vieillard de haute taille, respectable par sa barbe blanche et son air grave ; il parut bien accueillir mon salut. Les femmes s'occupaient, l'une à laver de la viande sèche, l'autre à faire bouillir de l'eau pour préparer le thé et le café, dont on me présenta bientôt trois tasses successivement, sans lait et sans sucre. Je ne tardai pas à exposer à ces braves gens la situation facheuse dans laquelle je me trouvais, et ils semblaient m'écouter avec intérêt. Quand ils surent qui j'étais, la conversation devint religieuse, et ils m'exprimèrent le désir de voir bientôt l'une des Sociétés religieuses d'Europe s'intéresser à leur position. Jusqu'à ce jour, les fermiers qui ont quitté la colonie n'ont pu avoir au milieu d'eux un pasteur. Les ministres hollandais de la colonie refusent de baptiser les enfants nés de ce côté-ci de l'Orange, et ils renvoient de la table sacrée les anciens membres de leurs églises, parce qu'il leur est impossible d'en surveiller la conduite. Je leur appris que la conférence des missionnaires wesleyens avait décidé de placer à Port-Natal, parmi les Boers, M. Archbell, qu'ils aiment beaucoup. Cette nouvelle leur fut agréable. Après le déjeuner, ils désiraient partir ; j'implorai leur secours dans la position misérable où je me trouvais avec mon wagon. Leurs oreilles et leurs cœurs paraissaient fermés à ma prière. Cependant le plus jeune me donna quelque espoir. Je fis atteler mes bœufs ; ils vinrent l'un et l'autre les fouetter et les exciter. Nos efforts étaient inutiles ; je leur dis que

leurs bœufs tireraient peut-être mieux; ils ne paraissaient pas en douter, et me dirent que oui. Tandis que je les attendais avec leurs bœufs, ils attelèrent à leurs propres wagons et partirent tranquillement, en me laissant dans mon premier embarras. Ainsi s'évanouit l'espoir que leur approche m'avait donné. Je ne pouvais perdre de temps; j'envoyai sur le champ au kraal voisin pour faire venir toute la population mâle; je voulais décharger complètement mon wagon et le tirer ensuite du bourbier, soit à l'aide des bœufs, soit à l'aide des bras d'hommes. Les Béchuanas arrivèrent; le wagon fut déchargé, les bœufs attelés; une douzaine d'hommes robustes firent tourner les roues sans que la voiture avançât d'un pouce. Enfin les hommes et les bœufs étant fatigués, la nuit approchant, et la pluie commençant à tomber, nous chargeâmes nos effets dans le wagon tout embourbé comme la veille. Je dus attendre du secours sans savoir où j'en trouverais. Mon épouse me pressait d'expédier une seconde lettre à Mékuatling; je disais que cette démarche n'aurait aucun résultat. Hans, mon dreiver, insistait pour que je la fisse; à cinq heures du soir, il partit muni de deux lettres, l'une pour M. Daumas, l'autre pour M. Hartley, qui eut la bonté de prêter un cheval à mon messager. Nous passâmes la seconde nuit dans la boue, le cœur gros, et agités tout ensemble d'espoir et de crainte. »

5. Vendredi. « La journée se passa à attendre. Le ciel semblait se dissoudre en eau ; les alentours du wagon ressemblaient plutôt à un lac qu'à une route. Vers le soir mon Hottentot revint, et m'apporta la réponse à ma lettre. Ce que j'avais prévu arriva ; M. Daumas ne pouvait point venir à mon secours. Après le coucher du soleil nous pûmes enfin faire du feu pour nous sécher et pour préparer la première nourriture de ce jour.

6. Samedi. « Pendant la nuit, il plut encore, et des

coliques affreuses m'enlevèrent tout repos. J'attendais avec impatience la fin de la pluie ; vers l'approche du jour elle cessa enfin de tomber. Je bus une tasse de café pour me réchauffer, et aussitôt après je me mis en route pour Miremechu, éloigné de deux à trois lieues.

«Onze heures étaient passées quand j'arrivai à la maison de M. Hartley, que je trouvai maçonnant l'ouverture d'une ancienne fenêtre de sa maison. Rempli du désir de venir à mon secours, ce cher frère avait dès le matin fait chercher ses bœufs, qu'il fit conduire aussitôt par deux hommes vers mon wagon. Après nous être procuré deux chevaux, nous dinâmes et partîmes à la suite des bœufs ; nous arrivâmes vers trois heures et trouvâmes une foule de gens réunis qui faisaient de vains efforts pour faire avancer notre wagon. Dès que nous fûmes descendus de cheval, M. Hartley se saisit du fouet, mit de l'ordre dans l'attelage, et au premier essai il réussit. Rien ne saurait faire comprendre la joie que nous éprouvâmes tous en voyant ainsi le wagon déplacé et sorti du bourbier. Je bénis Dieu de ce qu'il n'oublie jamais ses enfants, et que, lorsque toute les ressources viennent à manquer, il suscite de nouveaux amis contre notre attente. Ce fut un véritable triomphe; chacun sautait de joie ; la voiture fut mieux placée, et nous recommençames à charger, mais pour avoir un nouveau déboire. Toute la charge n'avait point été replacée dans le wagon qu'une partie des roues commença à enfoncer, et une fois que les bœufs furent attelés, il ne fut plus possible d'avancer. Tous les efforts et manèges imaginables furent essayés. Nous béchions la terre qui retenait les roues ; nous poussions la voiture avec nos bras pour aider nos bœufs, nous jetions des pierres dans les ornières pour empêcher les roues d'enfoncer trop profondément, mais tout était inutile. Chaque fois que l'arrière-train arrivait à l'endroit qu'avaient occupé les roues de

devant, le wagon s'arrêtait, et nous de bécher pour le faire avancer de deux pas encore. Enfin cette manière de voyager n'étant point expéditive, nous résolûmes de laisser dans les champs sur l'endroit où nous nous trouvions, la moitié de nos effets. Mon pâtre reçut l'ordre de garder les bœufs dans le voisinage et de veiller sur ces bagages jusqu'à ce que, le lundi prochain, un wagon vint les chercher. M. Hartley maniait adroitement le fouet, et faisait, tout le long du chemin, l'office de dreiver. Le soleil s'était couché depuis plus d'une heure, quand nous arrivâmes jusqu'à vingt minutes de la maison de notre ami. Un passage difficile se présenta, les eaux qui se précipitaient avec impétuosité du haut des montagnes, qui bordaient le chemin, avaient creusé un ravin profond et miné la route. Nous dûmes faire un détour et passer dans les champs à travers un terrain plus bas et par conséquent encore plus humide. Les bœufs marchaient et faisaient notre admiration; mais enfin le terrein devenant trop lourd et leur fatigue trop grande, ils s'arrêtèrent. On les excita de nouveau; leurs efforts firent rompre le timon, et l'attelage avança sans que le wagon suivit. La nuit était tombée et le ciel ne promettait que de la pluie. Tous les efforts que nous faisions pour vaincre les obstacles que la nature nous opposait à chaque pas restaient infructueux, et malgré le grand désir de Mr. Hartley de me conduire jusque devant sa maison, il nous fut impossible de la gagner. Nous fûmes invités à l'accompagner sous son toit hospitalier, où nous attendait un souper bien préparé et qu'un bon appétit ne manqua pas d'assaisonner. Dix heures étaient passées quand nous quittâmes cette chère famille pour aller chercher le repos dans notre demeure ambulante. La multitude de parasites qui les nuits précédentes nous avait si cruellement molestés, quoique très-suffi-

sante encore, était cependant moins considérable ici que dans les quartiers que nous venions de quitter.

Dimanche 7. «La nuit s'était écoulée au milieu de la pluie. Le matin, l'horizon était couvert d'un voile épais de nuages gris qui ne permettait point aux rayons du soleil d'atteindre jusqu'à nous. Le ciel semblait inflexible à toutes nos supplications; on aurait cru l'azur disparu pour jamais. Les hommes les plus âgés avouaient que jamais ils n'avaient vu tomber tant de pluie, et que de toutes les années qui avaient blanchi leurs cheveux, aucune n'avaient été aussi extraordinaire que celle-ci. Invité la veille à passer le dimanche avec M. Hartley et les membres de sa famille, je me rendis de bonne heure à sa maison; j'espérais assister au service qu'il tient pour les Koranas. Le culte domestique fut célébré après le déjeuner, et comme de coutume, le culte domestique fut suivi du culte public. Cette station naissante n'ayant point encore d'emplacement couvert pour le service religieux, M. Hartley prêche ordinairement sous un grand olivier sauvage à l'ombre duquel se réunit toute l'assemblée. La pluie empêcha les Koranas de s'y rendre le matin; dans l'après-midi, le missionnaire résolut d'avoir le service dans sa maison. A l'heure du culte, en effet, il envoya un indigène, armé d'un grand fouet, claquer dans les différentes directions du village. Une trentaine de Béchuanas se rendirent à l'appel, et mon hôte m'invita à leur adresser la parole en Hollandais. Un interprête traduisait en Korana. Nous passâmes le reste de la journée avec cette aimable et bien-aimée famille, et nous ne retournâmes que tard au wagon.

Lundi 8. «M. Hartley fit amener, de bonne heure, malgré la pluie, les bœufs auprès de mon wagon. Les deux timons que nous essayâmes ne purent point servir; les bœufs furent attachés à une chaîne qui tenait lieu d'un

timon. Les Koranas accouraient en foule, pour voir l'issue de nos travaux ; après bien des essais et des efforts renouvelés, nous réussîmes à surmonter tant d'obstacles réunis. Un autre wagon fut envoyé dans les champs pour chercher les effets que nous y avions laissés. Où trouverais-je des paroles qui expriment toute la joie qui alors remplissait nos cœurs ? Il faut faire des expériences de la même nature pour comprendre notre bonheur. Nous paraissions abandonnés et perdus, tandis que le Seigneur nous préparait un secours efficace et inattendu. Cependant toutes nos peines n'étaient pas finies, parce que notre foi n'était point encore assez éprouvée, ni assez purifiée.

Mardi 9.— « Malgré la pluie qui continuait à tomber, je commençai à tout mettre en ordre pour le départ ; M. Hartley me fournit du bois et des outils. Les frères Daumas et Hagenbach vinrent me trouver à cheval ; ils avaient appris d'un Griquois ivre que mon timon avait cassé deux fois et que j'avais dû me rendre auprès de M. Hartley. D'autres indigènes avaient ensuite confirmé cette nouvelle. Frère Daumas m'engagea à renvoyer la plus grande partie de mes effets à Mékuatling, et m'offrit son wagon pour les y transporter.

Jeudi 11.— « Le wagon promis arriva de Mékuatling, et le 12 nos effets furent dirigés vers Mékuatling, pour être déposés dans la maison de M. Daumas. Une partie de la journée fut employée à la confection d'un nouveau trektouw ; dans l'après-midi nous fîmes une excursion dans les montagnes voisines, pour chercher un arbre qui pourrait me servir à remplacer le timon cassé. Après une heure et demie de marche sur un chemin entrecoupé de crevasses et de beaucoup de ravins qu'il fallait sauter, nous arrivâmes à l'endroit où se trouve le bois. Je choisis deux arbres, que je marquai pour venir ensuite les chercher à l'aide des bœufs.

Lundi 15. « Le voyage fut renvoyé au lundi, et heureusement le beau temps qu'il faisait ce jour-là, favorisa l'exécution de mes plans. Le bois se trouvait très-haut sur la montagne, et l'approche était si difficile que les bœufs ne pouvaient s'avancer jusque sur les lieux. Le seul moyen praticable était de faire transporter les arbres par des hommes jusqu'au pied de la montagne, où se trouvaient les bœufs attelés. Quatre Bassoutos furent mandés du kraal voisin; le prix convenu, ils se mirent à l'œuvre. Quand le bois, tantôt roulé, tantôt porté, fut descendu de la montagne, les bœufs le traînèrent jusqu'à la maison de notre ami, où nous arrivâmes le soir.

Mardi 16. «Nouvelle journée de pluie, pendant laquelle néanmoins je dégrossis le bois destiné à remplacer le timon. Le reste de la semaine fut employé à l'achever et à mettre tout en ordre.

Dimanche 21. « Je prêchai encore aux Koranas; je pensais que ce serait pour la dernière fois, car je m'étais proposé de partir le lundi matin. Le temps était beau; la pluie avait cessé depuis trois jours; tout semblait me promettre un heureux voyage. Mais Dieu nous avait réservé une nouvelle épreuve.

Lundi 22. «Je fis atteler, et nous partîmes après avoir pris congé de notre frère en Christ et de sa famille. Hélas, ce fâcheux endroit où mon premier timon avait cassé pour la seconde fois, me porta malheur. Le wagon devait passer pour la troisième fois ce pas dangereux, et pour la troisième fois mon timon se rompit. Le bois de ce timon était bien mauvais, quoique ce fut le meilleur du pays, mais j'avais espéré cependant qu'il me conduirait plus loin que vingt minutes. Placé de nouveau dans un grand embarras, je retournai auprès de M. Hartley; je lui empruntai encore des outils pour ajuster le timon, après avoir retranché avec la scie le bout brisé! La pluie ne manqua

pas à son tour d'augmenter nos peines. Pendant la nuit les chiens du village rongèrent notre trektouw, et le rendirent impropre à tout usage. Ma détresse était grande, et ma situation presque décourageante. Cependant la foi me fortifiait, et chaque nouvel échec redoublait mon courage, en augmentant ma confiance en Celui qui m'ayant appelé dans ces lieux, ne saurait m'y abandonner. Ce dernier accident ne laissant plus aucun doute sur l'impossibilité de marcher avec un wagon tant soit peu chargé, je résolus d'alléger la voiture autant que faire se pouvait, et de ramener chez M. Hartley les deux caisses d'outils qui composaient seules, avec quelques provisions de voyage, la charge du wagon. Le wagon étant déchargé et le timon remis, nos bœufs sortirent de ce mauvais pas, et tirèrent la voiture jusqu'à un endroit pierreux et élevé, où nous la laissâmes.

Dimanche 28. « Je fus invité par M. Hartley à prêcher encore une fois aux Koranas. Le temps s'était remis au beau, et la nature semblait avoir repris son calme habituel. Le lendemain cependant la pluie commença de nouveau à tomber, et je me résignai à en attendre la fin. L'adversité et le revers sont un moyen dans la main du Seigneur pour rendre le cœur sensible aux malheurs d'autrui. Les peines de nos frères nous apprennent à supporter les nôtres, quand elles les dépassent. Cette année a été fertile en accidents de la nature de ceux que je viens de rapporter. Un aide-missionnaire de la Société des Missions wesleyennes revenait de la colonie avec plusieurs wagons, dont l'un, chargé de planches, était destiné pour Thaba-Ounchou. Arrivé, un soir, au bord d'une rivière, il espéra pouvoir la traverser sans délai pour passer la nuit sur la rive opposée. Mais les bœufs ne purent point sortir le wagon du gué; l'eau n'était pas profonde; M. Wickel pensait qu'il n'y avait pas de danger à atten-

dre le matin pour l'en tirer. La nuit fut sombre, les nuages s'amoncelèrent et tombèrent sur la terre en une pluie abondante. L'eau grossit le torrent; elle toucha bientôt au fond du wagon; elle finit par mettre les planches à flot et par les emporter toutes jusqu'à la dernière. Le wagon, allégé de tout le poids de la charge, ne put résister à l'impétuosité du courant et fut emporté. L'eau le charia à trois milles de distance; une des chaînes s'accrocha heureusement à un rocher saillant, et retint la voiture dans sa course périlleuse. Dès le point du jour, le missionnaire alla à la recherche de son wagon disparu et de ses planches emportées; environ deux cents pieds de bois étaient perdus; la Providence avait arrêté le wagon au moment où il allait être détruit dans un endroit où le torrent se précipite d'une hauteur assez considérable. Je pourrais multiplier les exemples; plus d'un wagon a été emporté par les eaux, sans qu'il ait été possible de sauver aucune partie de sa charge, d'autres ont été retirés de la boue pièce par pièce, après avoir été démontés; il suffit de ces faits pour montrer comme le Seigneur a été bon pour nous, et nous a miséricordieusement épargnés.

Vendredi 5 *mars*. « La pluie avait continué jusqu'à la veille de ce jour, et quoique désireux de partir, ce ne fut que le vendredi que j'osai faire une nouvelle tentative. Le matin, dès l'aube du jour, je fis amener les bœufs et je déclarai à mon dreiver (jeune Korana) qu'il fallait atteler. Il fit quelques difficultés, disant que je ne faisais pas bien de partir parce que la pluie continuerait à tomber jusqu'à la fin du mois. Je lui commandai d'atteler; quand il vit que je persistais dans ma résolution, il usa de fraude pour m'obliger à rester. Il envoya donc ses Kross et ses peaux, qu'il avait fait apporter, dans le village, au lieu de les placer derrière le wagon. Cependant, quand j'eus attelé moi-même, il prit le fouet et nous partîmes. Il

y avait un peu plus d'une heure que nous marchions, lorsque le jeune homme fit arrêter le wagon, et vint me dire qu'il ne pouvait aller plus loin, par la raison qu'il n'avait point ses Kross pour coucher la nuit, ni ses souliers pour le voyage. Je lui dis d'aller les chercher; il partit et me laissa là posté sur la route. Un Mochuana me promit de me conduire à sa place; mais il manqua de parole et disparut. Cet embarras n'était pas moindre que le précédent, et encore une fois je dus attendre le secours sans savoir par quelle voie Dieu me l'enverrait.

Samedi 6. « Trois fermiers passèrent de bonne heure près de moi; ils allaient à Mékuatling acheter du blé. L'un d'eux me raconta que le chemin que j'avais à faire était très-mauvais. Il avait failli perdre un bœuf en passant le Sand-Rivier (Tikué). Je voulais entreprendre de manier moi-même le fouet, dont le manche seul avait de douze à quatorze pieds de long, et faire l'office de dreiver; mais mes gens me le déconseillèrent, sachant bien qu'il fallait pour cela plus d'expérience que je n'en avais alors. Le Korana revint, mais refusa de faire son devoir; je le chassai et lui défendis de demeurer plus long-temps près de mon wagon. Toutes sortes de pensées, quelques unes sombres, montaient dans mon cœur, et plus d'une fois je comparai mon voyage à celui des Israëlites dans le désert, quand Dieu leur eut juré qu'ils ne verraient jamais la terre promise. Mais je me consolais à la pensée que j'avais de meilleures promesses, scellées d'un serment aussi sûr que le premier. Dans l'après-midi, j'allai un peu à la découverte du chemin, pensant toujours conduire moi-même le wagon, pour reconnaître les endroits où la route était mauvaise. Chemin faisant, je tombai sur un grand serpent noir, que nous tuâmes et qui n'avait pas moins de cinq pieds. Quelque temps après, c'est-à-dire, un peu avant le coucher du soleil, parut un wagon, sur la route de Miremechu.

C'étaient des Griquois qui portaient quelques muids de blé aux Boers campés le long de Vet-Rivier (Tikuana). Ils dételèrent tout près de mon wagon. J'espérais, avec l'aide de Dieu, trouver quelque secours auprès d'eux. Ils passèrent le dimanche avec moi, et leur société ne fut pas désagréable. Les bonnes dispositions qu'ils manifestaient, et le vif intérêt qu'ils prenaient au récit de mes malheurs, me parurent confirmer mon espoir. Je ne cessai d'adresser en secret de ferventes prières à Celui de qui seul peut venir le secours, et ce jour, plus que jamais, peut-être, je sentis combien il m'importe de garder dans mon cœur la ferme et inébranlable assurance que le Seigneur m'a lui-même appelé. Je me réjouis de ce que Celui qui a dit qu'aucun des cheveux de ma tête ne tombera sans la volonté de notre Père céleste, m'avait conduit jusqu'à ce jour sans jamais m'abandonner un instant. Les expériences que j'ai faites doivent nécessairement ou fortifier la foi d'un enfant de Dieu, ou le jeter dans l'abattement, s'il conserve le moindre doute sur la réalité de sa vocation. La foi a ses périodes, et il en faut une mesure vraiment grande pour dire avec Luther: *Eine feste Burg ist unser Gott* (1) *&c. &c.*, quand on voit les flots de l'épreuve se gonfler et nous menacer de près. L'un des Griquois m'avait vu à Mékuatling; ils me témoignaient tous beaucoup de sympathie. Leur cœur était plus ouvert que celui des fermiers qui un mois auparavant m'avaient abandonné sans pitié dans ma détresse. Mes prières étaient exaucées, et dès le dimanche soir même, l'un des Griquois me proposa de m'accompagner jusque chez les fermiers où il allait. Ce n'était pas sortir de ma route; j'acceptai l'offre avec reconnaissance, et j'espérai trouver de nouveau se-

---

(1) Notre Dieu est une haute forteresse, &c. &c.

cours chez les fermiers. Je rendais grâces à Dieu d'avoir conduit ces hommes jusqu'auprès de moi, et de nous avoir de nouveau frayé le chemin; mais Satan envoya pour la dernière fois son serviteur pour me tenter et me dresser des embûches. Tout était convenu, et nous devions partir ensemble le lundi matin; le Korana que j'avais chassé la veille revint et déclara aux Griquois, après s'être informé de l'état des choses, qu'il était, lui, mon dreiver, et que, le lendemain, il viendrait me conduire plus loin. Trop instruit de sa ruse et de sa malice, je lui dis que je ne me fierais plus à ses promesses et qu'il devait savoir, du reste, que je l'avais renvoyé depuis deux jours.

Lundi 8. « Aux premiers rayons de l'aurore, nous attelâmes, et partîmes, favorisés par un admirable beau temps. Dans l'après-midi, nous arrivâmes déjà près des campements des Boers, et le second fermier que nous rencontrâmes fut le Veld-Cornet de ce district. Les fermiers de ce côté-ci de l'Orange ont établi une espèce de gouvernement entre eux, et observent bien tous leurs réglements à l'égard des étrangers. Les Griquois se hâtèrent d'aller dire qui ils étaient, et quel chemin ils pensaient suivre, tandis que j'attendais une visite des Boers auprès de mon wagon. Dès la première parole, le Veld Cornet déclara qu'il avait envie de m'arrêter avec mon wagon. Nous eûmes ensuite l'entretien suivant. Le Veld-Cornet : « Qui êtes-vous? » — Moi : « je suis un missionnaire français. » — « N'êtes-vous point envoyé par le gouvernement anglais? » — « Non, la Société au service de laquelle je suis est française. » — « N'êtes-vous pas envoyé par une Société d'Angleterre? » — « Non, la Société que je sers réside en France, et est indépendante de tout gouvernement. » — « Je n'ai jamais entendu parler d'une Société française qui envoyât des missionnaires. » — « Nos missionnaires sont à Niewland (Mékuatling), à Sevenfontain (Béerséba),

à Buschmen-School (Béthulie), dans le pays de Mosesh, et M. Lemue, que je vais rejoindre, est à Motito, non loin de Lattakou et de Kourouman. » — « Où allez-vous? » — « Je me rends à Motito. » Après avoir pris des informations touchant la situation de Motito, il me dit : « Vous ne restez donc pas dans notre district? Demeurez avec nous et instruisez nos enfants. » — « Je ne le puis, il faut que je me rende là où j'ai reçu mission d'aller. » Le chef se retira après avoir parlé avec mépris des missionnaires de Platberg, qui avaient empêché un Boer de quitter l'endroit pendant un service qui se tenait sur la station; nous continuâmes à marcher jusqu'au soir, et nous dételâmes près d'un autre campement sur les bords de Vet-Rivier. Le chemin était encore bien mauvais, je devais tout mon succès à l'adresse des Griquois. Un magnifique coucher du soleil me fit espérer la continuation du beau temps pour le lendemain.

Mardi 9. « Une épreuve d'un nouveau genre m'attendait à la fin de cette journée; nous devions porter la croix jour par jour, à l'exemple du Sauveur dont le règne n'est de ce monde en aucune façon. Mes Griquois s'étaient conduits d'une manière exemplaire jusqu'alors. Leur langage avait toujours été poli, réservé, religieux. Leurs manières, ainsi que leurs paroles, montraient qu'ils avaient été en contact avec des missionnaires, et se ressentaient de l'influence de l'Evangile. Vers midi, et après avoir vu rompre de nouveau mon timon, nous arrivâmes et dételâmes près d'un fermier honnête et très poli. Ce Boer connaissait plusieurs de nos frères; il me demanda de leurs nouvelles; il s'informa du terme de mon voyage et nous aida beaucoup à arranger le timon.

« Lorsque les Griquois eurent fait leur méridienne, cette fois-ci un peu plus longue que d'ordinaire, nous quittâmes l'endroit. Au passage d'une rivière, mes bœufs ne pouvant

point traîner le wagon, ils m'aidèrent avec les leurs, et tout alla bien. Ils comptaient arriver jusqu'au fermier voisin; mais une triste aventure nous força de nous arrêter à moitié chemin, et de passer la nuit sur la route même. Le soleil était couché, et la lune brillait au dessus de nos têtes, pendant que nous cheminions lentement sur un chemin tout fangeux et parfois couvert d'eau. Les Griquois marchaient les premiers avec leur wagon; je m'aperçus qu'ils parlaient beaucoup entre eux, et que leur conversation était plus animée que d'ordinaire. Tout-à-coup leur wagon s'arrête; j'entends un petit bruit; leur timon venait de rompre. Deux d'entre eux désirant d'aller jusqu'au bout, résolurent d'arranger le timon de manière à pouvoir au moins gagner le premier endroit sur la route. Ils étaient quatre; l'un déclara que tout arrangement était impossible, attendu que le timon deviendrait trop court. Les Griquois avaient bu de l'eau-de-vie, et les suites de l'ivresse devaient se manifester. L'un d'eux se plaça à l'écart, les bras croisés, pour voir, comme il disait, comment les autres arrangeraient le wagon. Un mot en amena bientôt un autre, et tout d'un coup l'ivresse leur ayant fait jeter le masque dont ils s'étaient couverts, deux d'entr'eux s'attaquèrent corps à corps, se jetèrent par terre, se roulèrent dans la boue, en se donnant des coups de poings accompagnés des jurements et des malédictions les plus exécrables. Leur fureur ne connaissait plus de borne, et le feu de leur rage se nourrissait de celui de leur ivresse. Vainement les deux qui avaient conservé quelque raison, s'efforcèrent-ils de les séparer; les femmes et les enfants criaient; mais ces hommes féroces n'avaient plus ni oreilles ni cœurs. Lorsqu'ils se furent assez longtemps battus, les femmes à leur tour furent maltraitées; les enfants échappèrent en fuyant, favorisés par l'obscurité de la nuit. Enfin la fatigue de la journée, l'accablement de l'ivresse, des coups

donnés et reçus firent succéder un profond sommeil à ces horreurs que je déplorais, mais contre lesquelles je ne pouvais rien.

Mercredi 10. « Le lendemain, avant le point du jour, leur timon fut racommodé ; la honte fermait la bouche à mes Griquois. On eut dit que jamais en leur vie ils n'avaient eu le moindre différent ; nous arrivâmes tranquillement à l'endroit que nous n'avions pu gagner la veille. Nous étions parvenus aux bords du Ra-Mosiri que nous devions traverser. Mon timon cassa pour la troisième fois ; ce furent les bœufs des Griquois, aidés de quelques fermiers venus à mon secours, qui nous tirèrent d'embarras. A la fin du jour, je vis que l'heure de me séparer d'eux était venue, malgré leur offre de me conduire plus loin. J'étais couché dans le wagon sans que le sommeil vînt fermer mes paupières, lorsque j'entendis que les Griquois, assis autour de leur feu, non loin de mon wagon, parlaient de moi. J'écoutai avec attention, et découvris bientôt que leur intention était de me conduire chez les Koranas, leurs voisins, pour me faire maltraiter par eux et pour me livrer entre leurs mains. La cause de tout cela était la neutralité que j'avais observée pendant leur querelle.

Jeudi 11. « Les Griquois me réitérèrent l'offre de leurs services, et même celle de racommoder mon timon. Instruit de leurs secrètes pensées, je préférai les laisser partir seuls, et je leur souhaitai un heureux voyage. Les deux Bassoutos que j'avais engagés à Mékuatling me disaient chaque jour qu'ils voulaient me quitter, et n'ajoutaient pas peu à mes inquiétudes.

Samedi 13. « Après de longues recherches, je trouvai enfin un homme disposé à me conduire jusqu'au fermier voisin. Mon timon était racommodé tant bien que mal, et je partais avec l'espoir de trouver, une journée plus loin, un indigène qui m'en ferait un nouveau.

Lundi 15. « Dès le matin, le fermier auprès duquel nous n'étions arrivés qu'après avoir déchargé le wagon pour sortir du Koranerspruit (Tsipichuana), alla chercher du bois pour me faire un timon. Cette contrée est encore plus pauvre en bois que celle de Mékuatling, et les seuls arbres qu'on y trouve sont des saules qui croissent le long du Vet-Rivier. J'eus donc un timon en saule, et ce ne fut pas sans crainte de le voir casser le premier jour que j'attelai mes bœufs (1). Un fermier du voisinage me promit de me faire conduire par son fils jusqu'à deux journées du Vaal.

Mercredi 17. « Nous partîmes, et le 18 nous dételâmes devant la maison d'un fermier renommé pour sa méchanceté. Cet homme mal famé me fit un bon accueil, et je me trouvai mieux avec lui qu'avec aucun des Boers que j'avais vus. J'étais encore sans conducteur, et celui des enfants de mon hôte qui aurait pu me servir était malade au lit. Je fus obligé d'attendre jusqu'au mardi 23, après avoir pour la seconde fois essayé de me servir d'un Korana. Le fermier était bien aise de me voir prolonger mon séjour auprès de lui, et n'ayant depuis longtemps pu assister à un service religieux, il m'invitait tous les soirs à faire le culte domestique dans sa maison.

Dimanche 21. « Nous vîmes arriver un fermier qui venait de la colonie et se rendait à Port-Natal. Il me promit de me conduire jusque chez un autre fermier à une journée plus loin.

Mardi 23. « Nous quittâmes la direction N. E. E., ce qui mit mes Bassoutos dans l'anxiété. Ils vinrent me dire que je suivais un faux chemin et qu'ils s'en retourneraient.

---

(1) Ce timon m'a servi plus longtemps qu'aucun de ceux que j'avais eus auparavant, et ce n'est qu'après mon retour du pays des Baharutzis et mon arrivée à Friedau qu'il rompit.

J'eus de la peine à les rassurer et à leur faire comprendre que je n'allais pas à Port-Natal, et que le lendemain nous changerions de direction et nous nous dirigerions vers l'ouest. Leurs mauvaises dispositions et leur inconstance me furent une épreuve journalière depuis ce moment.

Vendredi 26. « Une journée de pluie m'obligea d'attendre jusqu'au 26; nous partîmes pour traverser le Tikué à l'endroit où il reçoit les eaux du Tikuana. Le samedi soir nous dételâmes sur le bord du gué; mais les pluies abondantes de cette année avaient rendu le passage si difficile, et la terre était encore tellement amollie, que nous ne pûmes pas même abreuver nos bœufs dans la rivière.

Dimanche 28. « Nous passâmes ce jour enfermés entre deux rivières, et le lundi nous rebroussâmes chemin pour chercher un nouveau gué, soit d'un côté, soit de l'autre. Le lundi soir, nous couchâmes près du camp d'un fermier qui me promit de me conduire à un gué et d'y faire passer mon wagon, afin que je pusse ensuite gagner le Vaal, en suivant la rive droite du Sand-Rivier. Les cousins étaient si nombreux autour de nous, que personne ne put reposer pendant la nuit. Plusieurs nuits de suite, nous fûmes même obligés de coucher auprès du feu, pour n'être point entièrement dévorés par ces bêtes fâcheuses. Nous traversâmes plusieurs lieux dont les habitants étaient partis avec leur bétail et tout leur ménage pour échapper aux cousins.

Jeudi 1er *avril*. « Le fermier tint parole, et le 1er avril mon wagon fut dételé devant la maison du dernier fermier qu'on rencontre avant d'arriver au Vaal. C'était un vieillard établi ici avec sa famille depuis deux ans; il ne me témoigna pas l'affabilité que j'étais accoutumé à trouver auprès des fermiers. Cependant le lendemain déjà il parut changé et un tout autre homme; sa première demande fut celle-ci : « Qui êtes-vous? » Quand j'eus ré-

pondu, il me dit : « Maar weet gij schepsel ook in wat voor een woeste wereld gij rond rijdt? » (Pauvre créature, sais-tu dans quel pays désert tu voyages?) Je l'assurai que je n'ignorais ni ma route, ni le lieu où j'allais. Lorsque son cœur se fut déchargé du ressentiment qu'il éprouvait contre les missionnaires, et surtout contre Van der Kemp et ses contemporains, son langage devint plus raisonnable, et aussitôt qu'il connut ma situation, il me promit du secours. Un accident survenu le même jour l'empêcha d'accomplir sa promesse avant mardi 6 avril. Ce jour-là, nous partîmes pour pousser notre course jusqu'au Vaal, où, selon le dire de tout le monde, je devais trouver un homme bien disposé dans la personne d'un vieux bâtard, établi au confluent du Tikué et du Vaal.

Mercredi 7. « Le second jour nous traversâmes Sand-Rivier, à une journée de son embouchure, et le 8 nous arrivâmes sur les bords du Vaal. Mes deux Bassoutos disaient depuis longtemps, qu'arrivés au Vaal ils me quitteraient, malgré l'engagement qu'ils avaient pris de me conduire jusqu'à Motito. Pour ne point me voir entièrement abandonné dans un endroit où il ne m'était pas possible de les remplacer, je dus céder à leurs prétentions injustes.

« Le bâtard dont on m'avait parlé était absent, et parmi les Griquois et les Bushmen de l'endroit, il ne se trouvait aucun homme capable de conduire un wagon. Le fermier qui m'avait amené jusqu'ici finit par en trouver deux qui m'offrirent leurs services jusqu'à Taung, à la condition que je les prisse l'un et l'autre. Le chemin n'était que de trois jours, et ils me demandèrent 5 dollars chacun. J'acceptai leur offre; mais avant de laisser s'en retourner le fermier qui m'avait conduit jusqu'alors, je le priai de me rendre le service de faire passer mon wagon à travers le Vaal, dont les bords étaient en très mauvais état.

Après quelques hésitations, le fermier entreprit ce travail, et nous réussîmes, malgré la force de l'eau, et passâmes heureusement. Les Griquois ou bâtards auraient voulu me retenir auprès d'eux le dimanche suivant; mais je désirais trop voir la fin de mon voyage pour ne pas me mettre en route dès le lendemain.

Jeudi 8. « Dieu me donna une nouvelle preuve du soin qu'il prenait de moi, en me suggérant l'idée de me faire aider par les fermiers pour traverser le Vaal. Le soir, après l'avoir passé, je reçus une visite des deux Griquois que je venais de prendre à mon service. Nous venons, me dirent-ils, nous entendre définitivement avec Monsieur, car nous craignons que Monsieur ne nous ait pas bien compris aujourd'hui. Je leur demandai en quoi ils pensaient que je ne les avais pas bien compris. Ils me dirent, dans la récompense que vous nous avez promise. « Vous m'avez demandé 5 dollars chacun, et je vous les ai promis. » — « Voilà, voilà la méprise; ce n'est point 5 dollars que nous demandons, mais 50 pour chacun (93 fr.) » « Mais est-il juste, dites-moi, de demander 50 dollars chacun pour trois journées de travail ? » Ils ne voulurent pas répondre, mais lorsque je leur eus déclaré que je ne leur donnerais jamais une somme semblable, ils demandèrent si 40 dollars pour chacun serait trop. Je répondis que oui. Peu à peu, ils en vinrent à m'offrir leurs services pour 20 dollars, que je refusai encore, m'en tenant au premier accord. Ils ne voulurent pas diminuer leur prix, et je les renvoyai. Ce que j'appréhendais depuis longtemps m'arriva donc; je me trouvai dépourvu de dreiver, et le moment était arrivé où je devais essayer moi-même la pratique de l'énorme fouet. Je craignais que les Bushmen du voisinage ne vinssent pendant la nuit enlever nos bœufs; je passai la nuit en veille auprès du feu, et aux premières lueurs du jour naissant, nous attelâmes. J'occupai donc la

place du dreiver et commençai à manier le fouet; tout alla bien, et vers midi nous nous arrêtâmes un peu pour laisser brouter les bœufs. Pendant cet intervalle de repos, mon guide alla à la découverte du chemin, car il était désorienté et ne savait où nous conduire, bien qu'il ne laissât point encore paraître son embarras. Le chemin avait disparu jusqu'à la dernière trace, et il ne restait plus ni sentiers, ni ornières de wagon pour nous aider à nous reconnaître. Le pays ne présentait qu'une vaste plaine, dont l'œil cherchait en vain les limites; elle était couverte d'un herbe haute et touffue, qui laissait à peine paraître la tête et le dos des bœufs. Dans l'après-midi survint un orage, et une pluie abondante nous accompagna jusqu'au soir.

Dimanche 11. «Mon guide et mon leider profitèrent d'une partie de cette journée pour chercher le chemin ; à leur retour, (ils étaient partis sans m'avertir de leur dessein,) ils me déclarèrent qu'ils «ne voyaient plus,» et qu'ils ne savaient, ni où nous nous trouvions, ni où nous allions, et me demandèrent si je ne voulais pas revenir sur mes pas.

Lundi 12. «Je fis atteler les bœufs de bonne heure, et après m'être orienté à l'aide de la boussole et de la carte de frère Daumas, je montrai du doigt la direction que le guide devait suivre. J'avais promis à mes gens de leur faire connaître dorénavant la direction que je choisirais, et cela les rassura. Depuis le passage du Vaal, j'avais remarqué que nous allions trop au nord pour pouvoir arriver droit à Taung, ce qui me décida à me diriger plutôt sur Mamuse, où j'espérais trouver auprès de Mosheu les secours nécessaires pour gagner Motito. Je faisais des progrès dans la pratique de mon nouveau métier ; il est bien difficile d'avancer avec des bœufs fatigués, à moins qu'on ne sache habilement manier le fouet; c'est le seul langage

qu'ils entendent. L'herbe qu'ils traversaient était pour eux une tentation continuelle ; ils aimaient mieux brouter que tirer ; les coups de fouet pouvaient seuls les faire avancer. Le soir nous couchâmes encore dans les plaines immenses et boisées qui séparent le Vaal du Hart. Pendant la nuit, mes gens découvrirent au bout de l'horizon la lueur d'un feu lointain réfléchi dans le ciel; ils en conclurent que nous approchions de Taung. Je contredis cette supposition que le jour suivant réfuta suffisamment.

Mardi 13. « Nous partîmes de grand matin avec l'espoir de trouver durant le cours de cette journée quelque habitation d'homme. Vers huit heures nous tombâmes dans un sentier que nous suivîmes. Deux heures plus tard nous rencontrâmes quelques huttes habitées par des Bushmen, que nous abordâmes pour apprendre si nous étions encore loin de Mamuse, et si nous étions dans le bon chemin. On nous répondit que Mosheu résidait près de là, et un Bushmen me promit de me montrer le chemin si je lui donnais un morceau de viande. Ces nouvelles frappèrent agréablement nos oreilles, et délivrèrent nos cœurs de l'incertitude qui les affligeait depuis trois jours. A midi nous arrivâmes sur les bords du Hart, près d'un parc de bétail appartenant au frère de Mosheu. A deux heures, nous partîmes de nouveau, et deux heures après le passage du Hart, j'arrivai, conduisant moi-même mon wagon, à Mamuse, où nous nous arrêtames au milieu de la foule qui nous accablait de salutations. On me prit d'abord pour un marchand ; mais quand j'eus dit qui j'étais, on me raconta que Mosheu, avec la plus grande partie de ses gens, s'était rendu à Motito pour demander de mes nouvelles. Il avait déjà été, quelques semaines auparavant, sur les bords du Vaal pour me chercher, me croyant retenu par les eaux.

«Je termine ici la copie de mon journal. J'espère que ce récit, quoique peu intéressant, peut-être même ennuyeux

en quelques endroits, suffira pour montrer que les difficultés étaient grandes, et que si je suis arrivé un peu tard au lieu de ma destination, ce n'est pas que je ne désirasse d'y arriver promptement. Au reste, Messieurs, que l'issue de mes peines soit à la louange de Dieu. Il nous a fidèlement soutenus dans les moments d'épreuve qu'il nous avait lui-même préparés ; nous disons avec David : Mon âme, bénis l'Eternel et que tout ce qui est en moi bénisse le nom de sa sainteté ! Amen. Le 17 du mois d'août, nous eûmes le bonheur de recevoir les premières nouvelles qui nous soient parvenues d'Europe depuis notre depart. Je remets à une prochaine occasion les détails sur Mosheu et ses sujets.

« Agréez, Messieurs, &c. &c. &c.,

« J. A: PFRIMMER. »

I Jean. 3, 16.

(Terminé le 10 Sept. 1841.)

La suite au prochain numéro.

VARIÉTÉS.

Infanticides.

Un matin, un missionnaire vit entrer chez lui un sauvage. « Avez-vous perdu un petit chat, » lui demanda celui-ci. « Non ; qu'est-ce qui vous porte à me faire cette question ? » « C'est qu'il nous a semblé entendre un miaulement dans les bois. » Un second indigène vint, frappa à la porte, fit la même question ; après le second un troisième. Le missionnaire, étonné de ces questions successives qui semblaient annoncer quelque chose d'étrange dans les bois, sortit de sa maison, accompagné de sa femme qui voulut le suivre, et marcha dans la direction indiquée par les

indigènes. Il chercha à découvrir d'où venait le bruit, mais inutilement; quelques instants après, il écouta de nouveau, et il lui sembla entendre quelques sons faibles sortant de terre. Il se baissa, écouta encore, s'assura que le bruit n'était pas faux, et trouva le lieu d'où il partait. Quelques cris faibles, et tels en effet que le miaulement d'un petit chat, se firent distinctement entendre. Il n'avait aucune bêche; il éloigna le gravier avec ses mains, creusa dans le sable et découvrit une grande pierre. Il enleva la pierre, et il trouva, non pas un petit chat, mais un pauvre petit enfant. Qui avait ainsi caché sous terre cette innocente créature? C'était sa mère elle-même. Elle n'aimait pas son enfant, et à cause de cela elle l'avait destinée à cette mort inhumaine. L'enfant était resté sous la pierre toute la nuit, et n'avait vécu jusqu'au matin que par une espèce de miracle. Dieu avait entendu ses faibles cris; il les avait fait entendre aux indigènes; il les fit entendre à son serviteur pour réparer le crime horrible d'une mère dénaturée. Le missionnaire prit l'enfant, il le mit entre les bras de sa femme qui le porta à la maison, le nourrit avec du lait et en prit un soin tendre. L'enfant se fortifia; sensible à l'attachement de ses bienfaiteurs, elle resta, elle est encore à leur service. Aujourd'hui, jeune fille, aimable, intelligente, elle sert à Londres M. et Madame Moffat, qui l'aiment tendrement, et qu'elle respecte comme son père et sa mère. Il a tenu à peu de chose que les chrétiens de Paris ne vissent cet enfant retiré de la fosse, et que plus d'un membre du Comité a vu à Londres.

La femme d'un Rajah, ou prince de l'Inde, avait eu cinq filles; elles avaient toutes été mises à mort aussitôt qu'elles étaient nées, par l'ordre cruel de leur père. Enceinte pour la sixième fois, la mère, douée d'un cœur tendre, et éprouvant un besoin d'aimer qu'elle n'avait point encore pu satisfaire, conçut le désir de sauver son enfant si elle

le mettait heureusement au monde, pour concentrer sur lui toute son affection. Elle s'assura à l'avance de la coopération d'une domestique fidèle. L'enfant naquit et fut sauvé; le père le crut mort comme les cinq autres. Cette enfant était une fille. La mère qui l'aimait tendrement, qui en demandait des nouvelles avec sollicitude, n'osa jamais la voir; elle mourut même sans pouvoir se donner la douceur de serrer dans ses bras une enfant qui avait tout son amour.

La nature donne une éclatante beauté à la plupart des jeunes filles dans l'Inde; leurs yeux sont noirs et brillants, leurs visages doux et expressifs. L'enfant du Rajah devint très jolie en grandissant. A l'âge de onze ans, elle lui était encore entièrement inconnue. Les protecteurs de la jeune fille, qui étaient aussi ses parents, résolurent de la présenter à son père. Ils pensèrent que la candeur et la beauté de cette enfant le frapperait et qu'il aimerait en elle l'image de sa mère morte. La jeune fille tremblante et émue se jeta aux pieds de son père, embrassa ses genoux et s'écria : « Mon père! » Que fit le père, écouta-t-il cette voix pénétrante de la nature, et releva-t-il son enfant pour l'embrasser? Il la prit par les cheveux, tira son sabre du fourreau, et d'un seul coup, sépara sa tête de son corps.

La saison des pluies, dans le Bengale, dure d'ordinaire environ quatre mois, depuis le commencement de juin jusqu'à la fin d'octobre. Quelques fois elles sont très violentes, et inondent les terres basses en quelques heures. Un planteur d'indigo, homme respectable et pieux, surveillait le travail des ouvriers durant la crue des eaux. Les ouvriers se hâtaient de soustraire l'indigo aux vagues qui croissaient promptement. Le planteur vit, à quelque distance, deux ouvriers immobiles l'un à côté de l'autre. Ils avaient les regards fixés sur quelque chose qu'ils te-

naient en leurs mains et qui leur faisait pousser des cris de tristesse. Le fermier accourut auprès d'eux, et trouva que l'objet de leur pitié était un enfant de huit jours, qu'ils venaient de ramasser sur le sol. Sa mère l'y avait laissé afin qu'il fut promptement ou enseveli sous les eaux, ou dévoré par les chacals et les vautours. Ses yeux étaient déjà tournés, ses petits doigts collés les uns aux autres, ses lèvres bleues, il ne lui restait plus que le souffle. Le pieux fermier sentit son cœur s'émouvoir à la vue de ce pauvre petit enfant mourant. Il chargea les ouvriers de l'apporter en grande hâte à la maison; lui-même s'y rendit plus promptement encore. Lorsque les ouvriers arrivèrent avec l'innocente créature qui ne donnait plus aucun signe de vie, un bain chaud avait déjà été préparé, on mit l'enfant dans l'eau, on le frotta avec de la flanelle chaude; à la grande joie de ses nouveaux parents, il se ranima peu à peu. Il ne fut pas possible de trouver la mère dénaturée qui l'avait abandonné; mais on trouva une nourrrice qui lui donna son lait pendant quelque temps. Les protecteurs de cet intéressant enfant l'envoyèrent, tout petit encore, aux missionnaires établis à quelque distance. Recueilli avec empressement, et élevé avec sollicitude, l'enfant sauvé des eaux croît en force et en connaissance, à la satisfaction de ses bienfaiteurs. Déjà grand, il était moniteur, il y a plus de deux ans, dans une école d'orphelins; il était particulièrement propre à instruire ses jeunes compagnons d'étude et d'infortune. A lui aussi, pour l'exhorter on eut pu dire, dans un sens très modeste :

" Vous souvenant, mon fils, que caché sous ce lin,
" Comme eux vous fûtes pauvre et comme eux orphelin."

Son nom est Moïse, car comme Moïse il a été sauvé des eaux.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Lettre de M. Pfrimmer, écrite de Béthulie le 29 novembre 1841 (1).

Voyage à Motito.—Excursion infructueuse au nord de Mamuse.—Second voyage.—Friedau, ou la station nouvelle. —Visite de M. Lemue. —Voyage à Béthulie.—Détails additionels.

« Messieurs, et très honorés frères en Jésus-Christ,

« Ma dernière lettre, commencée en juin et terminée en septembre, contenait mon journal depuis notre départ de Béthulie jusqu'à notre arrivée à Mamuse, dont les habitants nous attendaient avec impatience. Je me hâte de faire suivre ces premières communications du récit de nos efforts subséquents ; vous verrez avec plaisir qu'après nous avoir affligés, le Seigneur a fait lever sa face sur nous pour nous réjouir et nous faire oublier nos peines passées.

« Heureux d'avoir enfin gagné un lieu où des amis nous attendaient, nous le savions, et où nous espérions nous reposer un peu de nos fatigues, nous y perdîmes presque

---

(1) Voir la première lettre dont celle-ci est la suite, page 121 et suivantes. *Rédacteurs.*

jusqu'au souvenir douloureux des nombreuses épreuves qui avaient retardé notre arrivée. Nous eûmes bien des actions de grâce à rendre au Père des miséricordes qui nous avait délivrés de tant de dangers, et notre vie entière ne suffira pas à reconnaître ses grands bienfaits durant les jours de ce long et pénible voyage. Si nous avons eu à franchir des difficultés presque insurmontables, si nous avons dû renoncer à tout et endurer de grandes épreuves, c'est que notre Père céleste nous avait préparé une grande joie, que nous n'aurions peut-être pas assez appréciée si elle n'avait pas été précédée de beaucoup de peines.

« La nouvelle de l'absence de Mosheu, qui était allé chercher de nos nouvelles à Motito, nous causa de la peine, car avec lui étaient partis ceux de ses sujets qui partageaient ses sentiments. Il n'était resté des Koranas que quelques femmes et quelques enfants. Nous trouvâmes sur l'endroit, des Bassoutos, des Barolong, des Batlapi qui sont pour la plupart domestiques des premiers. Une femme hottentote, la seule personne qui comprenne et parle un peu le hollandais, vint nous informer, quelque temps après notre arrivée, de l'absence de Mosheu et de ses gens, qui ne devaient revenir que dans un mois. Le seul homme influent était Willem, cousin du chef, et manchot; il est baptisé et il témoigna une grande joie de mon arrivée, et une grande reconnaissance envers Dieu qui m'avait enfin conduit au milieu d'eux. Il nous fit apporter du lait et des citrouilles. Cinq jours s'étaient à peine écoulés depuis mon arrivée que quelques Koranas vinrent à Mamuse pour demander si je n'étais pas le missionnaire dont leur chef (Piet) leur avait annoncé l'arrivée, et pour savoir si je ne voulais pas me rendre chez eux. Je conservais encore le souvenir de la conduite de Piet, et je répondis affirmativement à la première question, et néga-

tivement à la seconde. Les envoyés partirent, mais en nous menaçant de revenir avec un comando.

«J'avais formé le plan de laisser quelques jours de repos à mes bœufs, et de me remettre ensuite en route pour me rendre à Motito, dont nous n'étions plus éloignés que de cinq journées. Je voulais aussi faire construire une hutte pour y déposer le peu d'effets que contenait mon wagon, afin de pouvoir marcher plus aisément à travers les champs, où l'absence de toute route rendait le voyage très pénible pour les bœufs. L'absence du chef nous causa beaucoup de désagréments, que sa présence nous eût épargnés sans doute. Ceux qui s'étaient engagés à faire la petite construction ne travaillaient qu'autant que cela leur plaisait, et n'achevèrent pas même en trois semaines le travail de six à huit jours; j'obtins enfin une hutte de Béchuanas appartenant au frère du chef absent aussi, et nous nous y logeâmes avec tout ce que nous avions. Le 27 avril les préparatifs du nouveau voyage furent faits, et je partis pour Motito. Ma compagne avait tellement souffert pendant le précédent voyage, qu'elle préféra rester seule au milieu des Koranas et des Béchuanas, qui nous témoignaient tous beaucoup d'affection et que nous avions déjà appris à aimer. Deux jeunes Koranas m'offrirent de me conduire à Motito par un chemin nouveau, plus aisé et plus court que celui qui passe par Taung.

« Le 3 mai, vers deux heures de l'après-midi, nous vîmes de loin quelques hommes montés sur des bœufs et qui furent bientôt reconnus pour des gens de Mosheu. Quand ils nous eurent salués, ils nous racontèrent que le wagon du chef était assez près, tandis que les deux frères étaient restés derrière avec le bétail. Une demi-heure après, Andries approcha, et Mosheu le suivit de près. Tous deux me saluèrent respectueusement, et me serrèrent la main chaudement, après quoi ils m'engagèrent à

aller fixer mon camp auprès d'eux, à une demie lieue plus loin sur le bord d'une eau. J'accédai à leur demande, et rebroussai chemin avec eux. Rien ne saurait vous exprimer les sentiments qui se pressaient dans mon cœur à la vue de ces deux frères; la joie était peinte sur leurs visages; on aurait dit que leur bonheur était parfait. Ils me reçurent comme des chrétiens reçoivent un frère; l'expression de leurs figures, leurs manières, et leur conduite différaient bien de celles de tout chef païen. Dès que nous eûmes dételé, ils firent tuer un veau, dont ils m'apportèrent une moitié, accompagnée de blé caffre et de lait. Ils me tinrent compagnie auprès de mon feu pendant toute la soirée, en répétant sans cesse qu'ils rendaient grâces à Dieu de m'avoir amené parmi eux. Les deux jeunes gens qui m'accompagnaient leur racontèrent que mon épouse était restée à Mamuse, et logeait dans l'une de leurs maisons. Cette circonstance les dédommagea en quelque sorte, lorsque je refusai le lendemain matin de revenir sur mes pas avec eux, désireux que j'étais d'aller à Motito. Nous avions déjà fait la moitié du chemin; le 7, vers midi, j'eus le bonheur de saluer notre frère en Christ, Mr. Lauga, qui me reçut amicalement en l'absence de M. Lemue. Après quelques jours de récréation et de repos dans la famille de ce cher frère, nous fîmes une visite au Kuruman où M. M. Edwards et Hamilton nous témoignèrent la plus grande amitié. Avant mon retour, M. Edwards me donna une collection de tableaux et d'abécédaires pour l'École, et me promit que dès l'arrivée de Nouveaux-Testaments, il m'en ferait parvenir. De même, avant mon retour, M. et Mme Lauga me fournirent toutes sortes de provisions et de secours. Un voyage de cinq jours me ramena à Mamuse le 28, au coucher du soleil.

« Pendant mon absence, Mosheu et son frère avaient continuellement pourvu aux besoins de ma chère compa-

gne, que j'avais dû abandonner sans pouvoir lui laisser la moindre provision de bouche. A mon retour, ils m'entouraient pour ainsi dire jour et nuit, avec un grand nombre des leurs. Qu'il m'était pénible alors de ne pouvoir parler à mon gré à ces braves gens et de ne pouvoir converser avec eux sur ce qui fait le sujet de leurs méditations jour et nuit !

« Avant de continuer le récit de mes voyages, je dirai ici quelques mots sur les indigènes qui désormais composeront la station de Friedau. Vous n'ignorez sans doute pas que les chefs et plusieurs des principaux des Koranas sont baptisés, et qu'ayant reçu le baptême au Kuruman, ils se considéraient comme membres de l'église de cette station. Ce sont eux dont M. Lemue a fait l'instruction il y a quelques années, et qui ensuite ont été admis par M. Moffat dans l'église du Kuruman. Pendant son séjour à Paris, M. Moffat vous aura sans doute parlé de ces intéressants indigènes, dont il a fait de grands éloges dans une assemblée publique à Londres.(1) Le nombre de ceux qui ont reçu le baptême au Kuruman est de dix ; la mort ayant enlevé l'un d'entr'eux, il n'en reste plus que neuf. Voici leurs noms : Mosheu et sa femme, avec deux de leurs filles, Lena et Keri, Andries frère du chef et veuf, Willem (Manchot) avec sa femme, Kibit et sa femme Rachel. Tous ces fidèles, autant que j'ai pu les observer et les connaître jusqu'à ce jour, se conduisent d'une manière digne de l'Evangile, et entretiennent en eux la vie spirituelle par la lecture et la méditation des Saintes-Ecritures.

« Les droits de notre Société à l'occupation de ce champ

---

(1) M. Moffat donna en effet, pendant son séjour à Paris, des détails très remarquables sur Mosheu et ses gens ; nous les avons publiés dans ce Journal, nous y avons aussi rapporté ceux auxquels M. Pfrimmer fait allusion. Voir 16e année, page 210 et suiv., et 15e année, page 310.

de travail, dont les prémices ont été recueillis par M. Moffat, sont reconnus par le fait; car non seulement pendant mon séjour au Kuruman, M. Edwards me témoigna sa joie et sa satisfaction toutes chrétiennes au sujet de mon arrivée au milieu des Koranas, mais plus tard, comme pour sceller sa parole, il m'envoya une lettre dans laquelle il répétait les mêmes choses. En outre, M. Lemue, chargé de cette lettre par M. Edwards, fut encore le porteur d'une seconde lettre écrite dans le même sens et adressée en séchuana aux croyants de Mamuse. L'intention de M. Edwards avait été de venir lui-même à Mamuse, mais un empêchement survenu ensuite le força à rebrousser chemin. Frère Lemue lut cette lettre à l'assemblée de Mamuse, lors de son arrivée et pendant mon absence; le contenu de la lettre était à peu-près la même déclaration que M. Edwards m'avait faite pendant mon séjour au Kuruman. Il exprimait à ses anciennes ouailles toute la satisfaction et toute la joie chrétienne qu'il éprouvait à la pensée que j'étais leur missionnaire et que je demeurerais avec eux. Il les engageait à me recevoir comme un serviteur de Dieu et comme un frère en Christ, à oublier désormais le Kuruman et à suivre les instructions que je leur donnerais, attendu que notre œuvre, notre foi, et notre doctrine sont les mêmes, et que les efforts que nous faisons les uns et les autres n'ont qu'un seul et même but, savoir la sanctification des âmes et leur édification sur le rocher des siècles.

« Vous ne douterez pas, Messieurs, que ma joie ne fut grande quand le second jour, après mon arrivée à Mamuse, je trouvai une école où je vis une quarantaine d'enfants, tant Béchuanas que Koranas, qui apprennent à lire. Cette école a été établie et tenue par Andries, frère du chef, et dans le nombre de ceux qui la fréquentent, il n'y a plus que deux écoliers qui en soient à étudier l'alphabet; les autres

lisent tous plus ou moins couramment les livres en séchuana, imprimés au Kuruman. Aussitôt après leur baptême, Mosheu et Andries son frère commencèrent à annoncer à leurs sujets, la bonne nouvelle du salut, et les instruisirent autant que leurs faibles lumières le leur permettaient, des vérités chrétiennes. Soumis eux-mêmes aux préceptes de l'Evangile, ils tachèrent de les appliquer à leurs sujets, dont un bon nombre, ne voulant point écouter les remontrances qui leur étaient faites, les quittèrent et choisirent pour leur chef Piet que j'avais si défavorablement appris à connaître. Ce dernier, avec des gens qui se livrent au vol, à la rapine et à l'ivrognerie, a établi sa demeure à une journée de Mamuse, sur les bords du Kolong ou Hart. Pendant mon séjour à Mamuse, je fis tous les dimanches le service ordinaire en séchuana, mais privé d'un interprête, je fus obligé de borner le culte au chant, à la lecture et à la prière.

« La position de Mamuse et la nature de son sol n'étant rien moins que favorables à la fondation d'un établissement pour un Européen, le chef, dès mon retour de Motito, m'annonça qu'il était prêt à m'accompagner dans la recherche d'un emplacement plus favorable. Les environs de Mamuse n'offrent que de vastes plaines, pour la plupart bordées de montagnes peu élevées et où l'eau manque complètement. Voulant, si possible, achever quelque construction provisoire, avant l'approche de la saison pluvieuse, j'engageai Mosheu à partir aussitôt que possible, et ce ne fut que la nouvelle de l'arrivée du comando d'Abraham Kock qui nous retint jusqu'au 15 du mois de juin. Durant cet intervalle un bruit de guerre succédait à un autre bruit de guerre, car à peine fûmes-nous rassurés du côté d'Abraham Kock, qui chemin faisant avait trouvé un autre butin, qu'on nous annonça que Piet avait l'intention de venir nous troubler. Le 7 juin, le chef Ko-

rana vint en effet, suivi de quelques-uns de sa bande, mais ses intentions n'étaient rien moins qu'hostiles. Il paraissait plutôt avoir honte de sa conduite passée, et confessa même plus tard qu'il craignait que Mosheu ne lui en voulût pour ses mauvais procédés à mon égard. Mosheu le rassura et il partit tout content.

«Le 15 du même mois, nous commençâmes donc notre voyage d'exploration, et suivîmes la direction nord, à travers les déserts de l'ancien pays des Barolong, sans chemin, sans sentiers, n'ayant pour guide que le soleil. Le dimanche, vers le soir (nous étions campés dans une vaste plaine à dix minutes d'un fourré d'acacias,) au moment où les dernières clartés du soleil couchant doraient l'horizon à l'ouest, un lion se fit entendre. Pendant la soirée, il approcha peu à peu, rugissant sans cesse, et faisant le tour du camp où les bœufs étaient réunis. Le bétail, saisi de frayeur, n'osait bouger et se pressait contre les wagons. Entre dix et onze heures enfin, l'ennemi essaya de saisir une proie. Il avançait en rugissant, et n'ayant plus que dix pas à faire, il allait fondre sur les bœufs qui cherchèrent leur salut dans la fuite. Trois fois le lion répéta son attaque, trois fois les bœufs s'enfuirent, et trois fois nous réussîmes à les ramener. La nuit était obscure et le danger d'autant plus grand; une quatrième fois le ravisseur usa de son stratagême et réussit à débander le troupeau. Nous ne pûmes plus arrêter nos bêtes épouvantées, et les mugissements réitérés de l'un des bœufs semblaient nous annoncer qu'une victime était atteinte. Un quart d'heure se passa en trève, mais les bœufs ayant gagné le large ne parurent plus. Le lion revint à la charge; nos fusils le tinrent à une distance respectueuse, et nous n'attendîmes plus que le retour du jour pour savoir qui de nous aurait à déplorer la perte de l'un de ses bœufs. Le matin le bétail fut retrouvé, sans qu'une seule

tête manquât. La trace du lion fut cherchée et suivie pendant quelques temps, mais bientôt elle se perdit dans l'herbe haute et touffue.

« Le 23 un de nos gens eut une aventure qui faillit lui coûter la vie. Nous avions marché toute la journée sans pouvoir rencontrer de l'eau, quand le soir nous trouvâmes un sentier que nous suivîmes dans l'espoir d'arriver à quelque village avant la tombée de la nuit. Nous comptions d'autant plus en être près que des jardins de natifs bordaient le chemin. Mais la nuit survint avant que nous eussions trouvé le village ; c'est pourquoi nous dételâmes quoique privés d'eau, et nous envoyâmes l'un de nos gens (un Cafre ou Létébélé,) pour en chercher. Pour tout habillement, il portait un Kross pendu à ses épaules et un chapeau de Béchuana ; instruit des dangers, il s'était armé d'une sagaie. Nous attendîmes en vain le retour de notre messager pendant la soirée, et le reste de nos gens supposant qu'il serait arrivé un peu tard au village, nous rassurèrent en nous disant qu'il reviendrait le lendemain matin. Le matin personne ne parut, et vers sept heures environ, nous nous mîmes en route, pour gagner le village qui ne devait pas être éloigné. Après trois heures de marche dans le sentier découvert la veille, nous trouvâmes trois Baharutzi tout peints en rouge et armés d'arcs et de sagaies. Ils s'approchèrent et nous demandèrent qui nous étions ; à l'ouïe du nom de Mosheu, ils éclatèrent de rire pour nous témoigner leur joie. Ils nous dirent aussitôt que notre messager était chez eux à Lotlakane, et ils nous y accompagnèrent. Ce ne fut que vers deux heures de l'après-midi que nous gagnâmes le village où notre Cafre nous apporta aussitôt l'eau qu'il était allé chercher la veille ; nous lui demandâmes pourquoi il était allé si loin et pourquoi il était resté dans

le village. Pour toute réponse, il nous raconta l'histoire suivante:

« Hier au soir, quand la lune sortait, vous savez que je partis avec le tonneau, le gobelet et une sagaie, en suivant le sentier que nous avions trouvé. Je continuai ma route, et je ne trouvai point d'eau. Il faisait très froid et le froid me tuait; mais je marchai toujours, et là, en bas, dans le ravin où vous avez passé, un lion vint derrière moi sur le sentier. Il me suivait en rugissant, mais le bruit que je faisais avec mon gobelet en frappant contre le tonneau l'empêcha d'approcher de moi. Je courus, et à la fin il se détourna. Je m'arrêtai pour dormir, mais le froid était trop grand, et je marchai jusqu'à ce que la lune allant se coucher (vers deux ou trois heures du matin) j'aperçus de loin le village. Les gens étaient tous endormis et l'on n'entendait rien; mais les chiens firent du bruit et réveillèrent tout le monde. J'approche d'une hutte, mais aussitôt tous les Baharutzi tombent sur moi, me saisissent et crient : « Ki uèna Létébélé» (tu es Létébélé.) Ils voulurent me lier les mains et les pieds, mais je me défendis avec ma sagaie, et lorsqu'ils m'écoutèrent, je leur racontai que j'étais du nombre des gens de Mosheu et de son missionnaire, et que les wagons arriveraient le lendemain matin. On disait que je mentais, mais je leur montrai mon tonneau et mon gobelet, et je leur demandai si les Matébélé avaient des choses semblables. Ils examinèrent tout, mon chapeau comme le reste, et dirent d'abord que j'avais pris ces choses pour les tromper et que j'étais un espion envoyé par Mosélékatsi. Enfin ils m'enfermèrent dans l'une de leurs maisons, où ils me gardèrent jusqu'au matin. Ils tinrent conseil, et le matin ils ne voulurent pas me laisser partir, mais envoyèrent les trois hommes que vous avez rencontrés pour voir si j'avais dit la vérité. »

«Ce pauvre jeune homme avait fait pendant une partie de la nuit un chemin que nous eûmes de la peine à faire nous-mêmes en six heures et demie avec nos wagons, et à peine échappé des griffes du lion, il était tombé entre les mains d'hommes qui au lieu de lui présenter quelques secours, le menacèrent de mort. Il avait tant souffert du froid pendant la nuit que plus tard la peau de son corps se détacha et se renouvela entièrement. L'endroit où nous nous trouvions est Lotlakane, grand village de Baharutzi, à deux grandes journées O. O. S. de Mosiga et non loin de Maloppo. Près du village se trouve une source dont Mosheu avait entendu parler, et qui était le but de notre excursion dans cette contrée. Nous fûmes désappointés et nos découvertes ne répondirent pas à notre attente. La source est faible, et dans les années de sécheresse l'eau y manque entièrement. Les Baharutzi plantent le long de l'eau une quantité immense de blé caffre, et leurs champs s'étendent à perte de vue. Les espérances que j'avais conçues pendant le voyage étaient trop douces pour que je pusse quitter cet endroit sans éprouver de regrets. La proximité de Mosiga, (la distance est la même que celle qui sépare Béerséba de Béthulie,) et la circonstance que cette station est de nouveau rendue à notre Société, avaient fait naître en moi le doux espoir de voir se former dans l'avenir un champ de travail vaste et promettant beaucoup de succès. La station de Mosiga est rendue à notre Société, et suivant la déclaration des missionnaires qui l'ont quittée, elle l'a été par suite des démarches de M. le Directeur lors de notre séjour à Londres. Il y a un an que, revenu à Colesberg, M. Philips, docteur en médecine et collaborateur de M. Owen à Mosiga, vint me voir un jour et me demanda si j'étais le missionnaire que la Société des Missions évangéliques de Paris envoyait à Mosiga. Je répondis que je n'avais pas reçu l'ordre direct de

me rendre dans cette contrée. D'après les paroles de M. Philips, les lettres venues d'Angleterre rappelaient M. Owen et son compagnon d'œuvre, parce que la Société des Missions de Paris avait envoyé un missionnaire pour occuper ce poste. C'était à la suite de cette déclaration que M. Owen était rappelé. Plus tard, à Motito, j'appris que le vénérable missionnaire de la Société épiscopale m'avait attendu pendant trois mois au Kuruman et à Motito, dans l'espoir de me voir et de me parler de ces choses. Le retard survenu dans mon arrivée à Motito le décida à partir enfin sans me voir, et aujourd'hui le champ de Mosiga abandonné attend que notre Société vienne l'occuper. M. Lemue et moi, nous espérions que la Société des Missions de Londres irait prendre possession de ce poste, mais M. Edwards m'a informé dernièrement du contraire, de sorte que Mosiga reste encore à la disposition de notre Société. Il me parait que toutes ces circonstances réunies établissent assez qu'il serait du premier devoir de notre Comité de pourvoir aux besoins d'une station missionnaire qui lui appartient d'ancienneté, dont la population est immense, et qui réunit tous les avantages de position que l'on puisse désirer (1). Une autre circonstance qui parle beaucoup en faveur de la cause que je plaide, c'est le rapprochement de Mosiga de la station de Friedau. (2). Selon tous les calculs et les rapprochements faits avec le secours de nos frères, il parait que les deux endroits ne sont pas aussi éloignés l'un de l'autre que

---

(1) Le Comité s'occupe de la question, et désire vivement pouvoir prendre de nouveau possession de ce vaste champ.

Rédacteurs.

(2) Cet endroit est situé sur la même latitude que Motito, c'est-à-dire, quelques minutes au-dessous du 27° de latitude sud et sous le 25° 25m de longitude est de Paris. Mosiga est à un degré plus au nord, sous le même méridien que Friedau.

Mékuatling l'est de Béerséba, c'est-à-dire de trois à quatre journées; je ne parle pas du chemin qui serait infiniment meilleur que celui qui joint les deux dernières stations.

« Le lundi 28 nous quittâmes les Baharutzi et le vendredi 2 juillet nous fûmes de retour à Mamuse. Après ce voyage malheureusement inutile, Mosheu me parla d'autres sources coulant entre le Vaal et les sources du Hart, dans l'ancien pays des Barolong, plus rapproché de Mamuse. Quinze jours plus tard, c'est-à-dire le 15 juillet, nous partîmes donc de nouveau pour chercher un nouvel emplacement, et nous suivîmes la direction E. N. E. Le pays que nous devions traverser se composait de plaines immenses, dont l'œil ne pouvait découvrir les limites, rarement entrecoupées de forêts d'acacias et presque dépourvues d'eau. Le lundi 19 nous établîmes le soir notre camp à côté d'un bois, non loin d'un ravin dont l'eau était déjà à moitié desséchée. A peine nous étions-nous livrés au repos, (Mosheu nous avait raconté que dans ce même lieu un lion avait tué en plein midi un bœuf qu'avait monté son frère,) qu'un lion se fit entendre. Ses rugissemens étaient si forts et sa voix si formidable que la terreur se répandit aussitôt parmi nos bœufs. Au premier bruit, tout le monde fut sur pied; les fusils furent chargés, le feu allumé, et les bœufs gardés aussi bien que possible. Le lion, profitant de l'obscurité de la nuit, fit le tour du camp et finit bientôt par mettre en désordre le troupeau. Son stratagème lui ayant réussi, il saisit aussitôt sa proie, et il se débattait avec l'un de nos bœufs, pendant que nous lâchions une fusillade. Il s'éloigna, mais après avoir tué le bœuf; il revint à différentes reprises pour enlever les dépouilles de sa victime. Le reste des bœufs avait traversé la plaine et était revenu à l'endroit où nous avions passé le dimanche. Le matin à l'aube du jour je reconnus à trente pas de notre wagon le cadavre d'un bœuf, et bien-

tôt je vis que c'était Tigerberg, un de mes meilleurs bœufs, que le lion avait tué. Des milliers de corbeaux s'étaient déjà assemblés pour achever l'œuvre du lion; ils remplirent l'air de leurs cris lugubres à notre approche. Le bœuf était couché sur son dos et avait la peau toute couverte des marques que les griffes de son adversaire y avait laissées. Il s'était défendu vaillamment; à côté de son cadavre, nous ramassâmes une grande poignée de poils qu'il avait arrachés de la crinière du lion. Nous nous emparâmes aussitôt de ce que la générosité du roi des animaux, et cette fois c'était de la peur, nous avait laissé, et trois hommes allèrent à la recherche du reste de nos bœufs. Ce ne fut que le soir qu'on ramena le bétail, et nous nous crûmes heureux de n'avoir fait d'autre perte que celle de Tigerberg. Il était trop tard pour partir, et il fallut rester dans ce lieu dangereux, malgré notre désir de le quitter. Nous prîmes les précautions nécessaires pour prévenir de nouvelles pertes, en enfermant notre camp au moyen de branches d'arbres, en attachant les bœufs autour des wagons et en entretenant de grands feux. Le soleil se couchait, le feu était à peine allumé, lorsque notre ennemi reparut sur la scène; ses rugissemens redoublés nous faisaient connaître sa fureur accrue sans doute par le mauvais succès de la veille. Les bœufs se pressaient les uns contre les autres, la frayeur les rendait inquiets, et le ravisseur ne les entendant pas encore fuir, élevait davantage la voix. La première manœuvre du lion est toujours d'approcher en rugissant, plus il approche, plus il accroit ses rugissemens; sa voix, connue de tous les animaux, répand la terreur au loin et fait fuir tous ceux qui peuvent l'entendre. Quand le gibier ou le bétail fuit, le lion a réussi, il a atteint le but qu'il s'était proposé. Il n'attaque point, comme d'autres animaux carnassiers, sa proie après s'en être approché en silence;

mais, comme s'il n'était pas digne d'un roi de prendre le butin à l'improviste, il ne poursuit et ne saisit sa proie qu'après lui avoir laissé le temps de fuir. Une fois qu'il a mis la déroute dans un troupeau, il approche par bonds et saisit sa victime qui échappe rarement à ses griffes. Cinq minutes plus tard les mugissements plaintifs d'un bœuf nous annoncèrent que malgré nos précautions le lion avait réussi. Les fusils furent lachés, des tisons enflammés furent lancés contre le féroce animal, qui toutefois n'abandonna pas sa proie. Nos gens conjuraient le roi des animaux, le grondaient, l'appelaient un voleur de bœufs, un destructeur de bétail. Favorisé par la nuit et le fourré qu'il occupait, le lion allait et venait, en dépit de nos efforts, à la distance de quarante pas de notre feu, emportant chaque fois une pièce de sa victime. Le bœuf tué appartenait à Mosheu; le jour surprit le lion au milieu de son travail qu'il ne put achever.

«Il n'était plus possible de faire grâce à cet opiniâtre destructeur, et dès le lever du soleil, nous nous mîmes à sa poursuite. A notre approche, il fuit de côté et d'autre, mais en vain; bientôt cerné, il périt au troisième coup de fusil. C'était une femelle; la peau fut remise au chef, et le gras fut destiné à graisser les roues de nos wagons. Toute cette chasse ne dura qu'une demi-heure, et quand Mosheu eut chargé dans son wagon les restes de son bœuf, nous partîmes. Vers deux heures de l'après-midi, nous arrivâmes dans une vallée étroite, dont le milieu sert de lit à un ruisseau clair et limpide. Une excursion faite à pied, en remontant le cours de l'eau, nous conduisit, après deux heures de marche, à une source forte et claire située au fond de la vallée sur le bord d'un plateau élevé et s'étendant à perte de vue. Il fut aussitôt résolu que cet endroit si charmant serait choisi pour l'emplacement de notre station.

«Le 16 juillet, Mosheu retourna à Mamuse et avec trois jeunes gens seulement je demeurai dans cette vallée que j'appelai depuis Friedau. (1) Aujourd'hui tout ce pays, autrefois peuplé par les Barolong, est désert et abandonné. Les anciens habitants de cette contrée vaste et belle, la quittèrent dès l'approche de Moséléķatsi; ils occupent aujourd'hui Thaba-Ounchou où réside leur chef Moroka. De nombreux parcs où le bétail était gardé autrefois prouvent également la richesse, la grandeur de cette nation, et les ravages du tyran qui a dépeuplé le pays. Nous ne rencontrâmes dans cette contrée, outre les lions, que des hyènes, des gnous, des zèbres, des antilopes, et des gazelles qui réunis en grand troupeaux vivent depuis long-temps en paix dans ces déserts.

«De mes trois compagnons un seul pouvait m'aider; le second était malade, le troisième gardait les bœufs, que les lions chassaient presque toutes les nuits. En outre, je manquais de toute espèce d'outils, excepté deux pioches, une pelle, une scie et mon sabre. J'entrepris de faire une petite construction provisoire, mais avec le peu de secours que j'avais et les efforts que je devais faire pour réunir les matériaux nécessaires, l'ouvrage, naturellement, n'avançait pas trop vite. Le bois était tout charié, et j'avais déjà planté quelques pieux, quand le 10 août, nous découvrîmes de bonne heure un wagon qui s'approchait. Vous jugerez, Messieurs, si ma joie fut grande, lorsqu'un quart d'heure après je saluai ma femme, qui avait entrepris, toute seule avec quelques Koranas, le voyage de Mamuse à Friedau. (2) Une lettre de M. Lemue m'annonçait son retour à Motito, la maladie de l'aîné de

---

(1) Vallée de la Paix. *Rédacteurs.*

(2) Il y avait près d'un mois que Mme Pfrimmer était séparée de son mari, lorsqu'elle entreprit ce voyage qui devait durer plusieurs jours de suite. *Rédacteurs.*

ses enfans et les regrets qu'il éprouvait de son absence au moment de ma visite à Motito. La maladie de son enfant l'empêchait encore de venir me trouver dans ma solitude, comme il aurait desiré pouvoir le faire dès son retour à Motito. Mais le 18 août, un mois avant celui où je comptais jouir de ce bonheur, notre frère en Christ arriva vers le soir, et après le baiser fraternel, notre amitié fut scellée pour toujours. Le séjour que M. Lemue fit auprès de nous fut pour moi un grand encouragement dans ma triste position. La charité chrétienne lui avait fait prévoir nos plus pressants besoins et les secours qu'il nous portait arrivaient bien à propos. Ainsi le Seigneur nous aide toujours dans nos besoins par des voies qui nous sont d'abord inconnues, il ne délaisse jamais aucun de ses enfants. Le 23 frère Lemue nous quitta pour retourner au sein de sa famille, où il arriva après un voyage de huit jours dans la direction Ouest. Pendant mon séjour à Motito, j'étais convenu avec frère Lauga, que nous ferions, Dieu voulant, au mois d'octobre, le voyage de Mékuatling par un nouveau chemin que j'espérais trouver à l'aide de la boussole. Je désirais ramener avant la saison des pluies, à Friedau, les objets que j'avais dû successivement laisser à Béthulie, Béerséba et Mékuatling. Le 30 septembre nos amis de Motito arrivèrent;(1) ils m'apportaient de nouvelles provisions de la part de M. Lemue, ainsi qu'un sac de viande sèche dont le frère de Mosheu, Andries, les avaient chargés à leur passage à Mamuse. De Friedau à Mamuse il n'y a que trois jours de voyage en wagon; de Mamuse à Motito il y en a cinq. Ma maison temporaire n'était pas encore achevée, à cause du manque de roseaux ou d'herbe pour la couvrir; cependant le toit

(1) M. Lauga faisait ce voyage pour motif de santé. Voir page 90.
Rédacteurs

en était assez avancé pour offrir un abri sûr aux objets que nous devions laisser en partant. Quand tout y fut déposé nous partîmes le 6 octobre, dans la direction du S. S. E. D'abord nous longeâmes la vallée de Friedau en suivant le cours de l'eau qui l'arrose, et plus tard, nous traversâmes des plaines immenses, laissant à notre droite une belle chaîne de montagnes couvertes d'acacias. Vers midi nous trouvâmes trois lions qui dévoraient dans un ravin le reste de quelque gibier. Nous leur fîmes tirer deux coups de fusils qui les effrayèrent peu, car au lieu de fuir ils restèrent quelque temps à nous regarder, et ne s'éloignèrent que très lentement et en s'arrêtant à chaque instant. Nous passâmes la nuit aux bords du Vaal, où nous avions trouvé la grande route que les fermiers suivent en se rendant à Schoonspruit et à Mooirivier.

« Le lendemain après le passage du Vaal, nous choisîmes une route trouvée sur la rive gauche de cette rivière, et allant dans la direction que nous devions suivre; le 16, après neuf jours de voyage, nous arrivâmes à Miremechu, où M. Hartley nous reçut amicalement. Nous passâmes le dimanche avec lui, et le lundi nous nous dirigeâmes vers Mékuatling, ou nous arrivâmes à deux heures de l'après-midi. Nous nous sentîmes heureux de nous trouver de nouveau dans la compagnie de nos frères, et les jours que nous y passâmes furent pour moi un temps de rafraîchissement et de joie qui restaura mon âme épuisée par de longues épreuves. Le 26 nous fîmes nos adieux à nos amis; nous partîmes pour Béerséba, et le 30 nous descendîmes devant la maison de M. Rolland. Notre arrivée à Bérséba a coïncidé fort heureusement avec la réunion de la Conférence. Il fut décidé qu'à mon retour de Béthulie j'emmènerais frère Bouchaud avec moi et que nous ferions ensemble l'œuvre du Seigneur dans le nouveau champ qni nous a été assigné. M. Rolland venait justement de

monter la presse et d'en faire un premier essai. M. Dyke l'aidait, et comme il y avait déjà une feuille composée, nous la tirâmes à 2000 exemplaires. La presse va bien; mais le peu de types que possède M. Rolland permet à peine de faire un travail propre et passable (1). Nous quittâmes Béerséba le 18 Novembre, et le 20 nous arrivâmes auprès de notre cher frère Pellissier. »

Agréez Messieurs, &c.

J. A. PFRIMMER.

1 Jean, 3. 16.

Nous avons déjà dit quelque chose du voyage de Mr. Lemue à Mamuse (2). On ne lira pas sans intérêt les détails suivants, tirés de la même lettre, et complétant ceux qu'on vient de lire sur la nouvelle station de la Société.

« Messieurs,

« Je suis heureux de pouvoir vous annoncer l'arrivée de M. et Mme. Pfrimmer dans notre pays, ainsi que la fondation d'une nouvelle station missionnaire au sud de l'Afrique. Cet événement nous a comblés de joie. Fortifiés dans le Seigneur, nous triompherons en son nom. Les lieux désolés de la terre, où l'on ne voyait aucun vestige d'homme, vont se convertir un une ville chrétienne, et le désert affreux, où l'on n'entend encore aujourd'hui que les rugissements du lion, les hurlements des hyènes, et les accents lugubres de la chouette, va se peupler d'heureux habitants, qui y feront retentir les louanges du Seigneur.

---

(1) L'un des missionnaires qui doivent prochainement quitter Paris partira comme imprimeur, muni des types nécessaires.

Rédacteurs.

(2) Voir page 87.

« Lorsque notre cher frère, M. Pfrimmer, est arrivé à Motito, j'étais malheureusement allé à Colesberg, et comme Béthulie se trouvait dans le voisinage, je m'y étais rendu pour avoir de ses nouvelles. C'est là que j' appris qu'il s'était mis en route pour Motito depuis très longtemps. Le seul jour que j'ai passé à Béthulie, et qui s'est rencontré être un dimanche, a suffi pour me convaincre que les habitants de cette station sont rentrés dans l'ordre accoutumé. Ainsi ont été réprimées les passions des hommes, et les desseins pernicieux du démon, qui semblaient vouloir y anéantir l'œuvre du Seigneur; tant il est vrai que Celui qui met un frein à la fureur des flots de la mer, peut aussi calmer soudainement les clameurs des peuples. Bientôt après mon retour, je partis pour aller voir M. et Mad. Pfrimmer, que je croyais trouver à Mamuse, mais ils n'y étaient déjà plus. Je dus les chercher vingt-cinq lieues plus loin. Nous traversâmes alors d'immenses plaines, où nous voyions à tout moment passer devant nos yeux des troupeaux de gazelles, de gnous, de quaggas, de hartebeests et d'autres espèces de gibier. Il ne se passait pas une seule nuit sans que nous n'entendissions retentir au loin les rugissements des lions, dont le pays est infesté. Quelquefois nous les vîmes surgir devant nous du milieu des roseaux. Des serpents d'une grosseur démesurée commençaient aussi à sortir de leurs repaires pour se dégourdir aux rayons du soleil. Enfin vers le soir du troisième jour depuis notre départ de Mamuse, nous commençames à découvrir les collines et le ruisseau limpide, où nous devions trouver Mr. Pfrimmer. Quand j'arrivai, notre frère terminait ses travaux de la journée; il revenait en chantant, une bêche sur l'épaule, et, dès qu'il m'apperçut, il jeta loin sa bêche pour venir m'embrasser. Mad. Pfrimmer venait d'avoir un accident, qui aurait pu lui être funeste; le feu avait pris à ses jupons et l'aurait

consumée, si son mari et ceux qui étaient présents ne fussent pas venus à son secours. Malgré cela, nos amis n'étaient pas moins contents de leur sort, ni moins heureux dans leur isolement momentané.

« Le lieu où j'ai trouvé M. Pfrimmer paraît réunir tous les avantages que l'on peut désirer pour la fondation d'un établissement. Et d'abord, il est placé presque en ligne directe entre les stations de Mékuatling et de Motito. L'un des buts que contemplait notre Société depuis longtemps, savoir, de rattacher par des anneaux la chaîne interrompue de ses stations, est donc atteint. Cependant, une bien grande distance nous séparera encore. J'ai marché huit jours, du matin au soir, avant de trouver M. Pfrimmer, et j'ai calculé d'après cela que Friedau était à 50 ou 60 lieues Est de Motito.

« Plusieurs sources, qui se réunissent à la base des collines, forment un ruisseau d'une grosseur considérable; mais à cet égard l'expérience d'une année sera nécessaire pour constater jusqu'à quel point la source est permanente. Les Koranas assurent cependant qu'elle ne tarit que fort peu. La vallée spacieuse, arrosée par la fontaine, pourra produire du blé caffre suffisamment pour une population de plusieurs mille âmes. Le bois de chauffage y sera un peu rare, mais pour les constructions, le Vaal, qui n'est, dit-on, qu'à une journée de là, sera une précieuse ressource. Enfin, le pâturage a la réputation d'être excellent.

« Telles sont les considérations qui ont déterminé M. Pfrimmer à faire choix de cet emplacement, mais ce qui est incomparablement plus précieux encore, c'est l'encourageante perspective de la mission proprement dite. La bonne opinion que nous avions du chef ne s'est point démentie. L'arrivée de nos amis l'a rempli de joie. C'est lui qui a accompagné M. Pfrimmer pour aller à la décou-

verte de la source dont j'ai parlé, et déjà lui et ses gens font tous les préparatifs pour quitter Mamuse. Quelques-uns des Béchuanas, habitants de Mamuse, se refusent à le suivre, mais d'autres, en plus grand nombre, viennent lui annoncer qu'aussitôt qu'il sera établi près de son missionnaire, ils viendront se joindre à lui.»

On vient de voir M. Pfrimmer heureux de sa position, et chantant les louanges de Dieu, dans le désert, après une journée de fatigue. On a pu supposer cependant par ses paroles et par celles de M. Lemue, qu'il avait plus d'une épreuve à supporter. Les lignes suivantes, extraites d'une lettre particulière, contiennent quelques nouveaux détails à cet égard.

«Comme nous avions été obligés de laisser loin derrière nous toutes nos provisions et tous nos effets, ne pouvant emporter que le strict nécessaire pour le voyage, nous sommes depuis longtemps dépourvus de tout. M. Lemue, qui vint nous faire une visite, a eu la bonté de nous apporter de la farine et du riz, tandis qu'à mon départ de Motito frère Lauga m'avait donné du blé, du sel, du café, etc.

«Avant que M. Lemue et une partie des Koranas fussent arrivés à Friedau, notre nourriture se composait uniquement de viande, pour la plupart du temps pourrie et remplie de vers. Ma garde-robe ne renfermait qu'un pantalon de peau, lorsque frère Lemue m'en apporta un de drap; car les miens s'étaient tout déchirés et usés pendant mes voyages. Quant aux souliers, il y a longtemps que je les fabrique moi-même, et votre pupile a même passé, pendant mon absence, quelques temps sans chaussure pour ses pieds.

«Dieu nous a toujours secourus dans le temps opportun; car la veille de l'arrivée de M. Lemue, notre dernière nourriture avait passé au pot, et plus tard, le même jour

où nous allions être sans rien, un de nos gens tua un gnou, dont les derniers restes, déjà puants et remplis de vers, avec quelques poignées de son et de riz, étaient sur le feu, quand Mosheu arriva, et fit de suite tuer un veau de deux ans pour moi. Il y ajouta deux sacs de blé caffre, et ainsi nous avons des provisions pour quelques temps.»

Nous avons cru nécessaire de donner dans toute son étendue le récit de M. Pfrimmer. Quand ce frère partit de Paris, emportant les vœux et les prières de ses amis, il avait devant lui, presque sans intervalle de repos, deux années entières de voyages, de dangers, de privations sur mer, sur terre, parmi des hommes barbares et des animaux féroces, et ce ne devait être là que la préparation à son œuvre ! (1)

Examen de trois élèves de la Maison des Missions.

Le mardi 18 avril, le Comité de la Société des Missions s'est réuni en séance extraordinaire dans l'Institut de la Société, pour assister à l'examen de trois élèves de la Maison des Missions. Messieurs les pasteurs de Paris, et Messieurs les pasteurs des départements, présents à la capitale, avaient été invités à cette séance; la plupart s'y rendirent, et la salle d'examen ne tarda pas à être toute remplie. M. l'Amiral Ver-Huell présidait la séance; M. le directeur de la Maison des Missions avait été chargé de diriger l'examen. A midi et demi, la séance fut ouverte par la prière. L'examen commença par la lecture et l'exégèse de trois passages de l'Ancien-Testament, lus en hébreu, et interprêtés d'aprés le texte original. Messieurs Lebrun et Maitin lurent la première partie

(1) Voir les précédentes communications de M. Pfrimmer, et les épreuves sérieuses que ce missionnaire avait déjà endurées, XVIe année, pages 167 et suivantes.

du chapitre vingt-deuxième de la Genèse, et après avoir traduit le texte original en français, ils répondirent à diverses questions de langue et d'exégèse, qui leur furent faites. M. Schrumpf lut le Psaume second, et donna sur le sens de ce psaume prophétique les éclaircissements qui lui furent demandés. Il indiqua quelques unes des marques auxquelles on reconnaît, selon lui, le caractère prophétique de certains morceaux de l'Ancien-Testament et de plusieurs Psaumes en particulier.

A l'exégèse de l'Ancien-Testament d'après l'hébreu succéda celle du Nouveau-Testament d'après le grec. M. Lebrun fut examiné sur Jean, chapitre 5, versets 2 à 10. Il s'attacha à combattre l'opinion des rationalistes, qui ne voyent aucune intervention extraordinaire de la puissance divine dans l'efficacité des eaux de Béthesda.

M. Maitin, après avoir lu le passage où Saint-Paul enseigne qu'il ne convient pas à la femme de paraître en public, la tête découverte, à cause des anges, indiqua successivement les sens divers donnés à ce morceau difficile par les commentateurs. Il exprima ensuite sa propre opinion, qui est la plus généralement admise par les exégètes chrétiens.

M Schrumpf fit également remarquer la divergence des sentiments sur Galates III, 20 : « Le Médiateur n'est pas d'un seul, mais Dieu est un seul. » Il développa son opinion personnelle en l'appuyant sur le sens général du morceau.

Pour reposer l'attention de Messieurs les assistants, M. le directeur proposa la lecture de deux sermons d'épreuve. M. Schrumpf avait reçu pour texte ces paroles de l'apôtre : « En toutes ces choses, nous sommes plus que vainqueurs par Celui qui nous a aimés. » Rom. VIII, 37. Le candidat exposa d'abord les difficultés et les périls attachés à la carrière missionnaire; il indiqua ensuite les

raisons que tout missionnaire a d'espérer, qu'en toutes ces choses, au milieu de toutes les luttes, en présence de tous les ennemis, malgré sa faiblesse bien sentie, à l'exemple de tous ceux qui mirent leur confiance en Dieu, et de Saint-Paul lui-même, il sera plus que vainqueur, et triomphera des principautés et des puissances, de la vie et de la mort.

La méditation de M. Lebrun, roulait sur la parole du Sauveur à Saint-Pierre : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ? » Et sur la réponse du disciple : « Seigneur, tu sais que je t'aime. » M. Lebrun montra que l'amour est tout dans la vie missionnaire, mobile, préparation, force et triomphe; qu'il en donne le désir, qu'il en adoucit les peines, qu'il en assure la fidélité, qu'il en est du commencement à la fin l'esprit et la vie. Recueilli en lui-même, le candidat s'est adressé la question faite à Saint-Pierre; il n'a pas dit : Seigneur, je t'aime plus que ne font ceux-ci; mais il a pu dire : Seigneur, tu sais que je t'aime; tu le sais, et cela me suffit. Ces deux discours, composés en fort peu de temps, avaient un caractère tout-à-fait missionnaire.

M. Maitin fut invité à faire une improvisation sur un sujet donné à l'instant même. Le choix de M. le directeur tomba sur Matthieu, XIII, 44 et suivants. Avant d'entendre M. Maitin, Messieurs les pasteurs témoignèrent le désir qu'un moment de recueillement lui fut accordé.

Chacun des trois candidats devait être examiné sur un sujet spécial de dogmatique ou de morale pratique.

M. Schrumpf eut a répondre à cette question : Quelle est l'importance théologique et morale de la doctrine de la Trinité. M. Schrumpf montra qu'il n'est indifférent, ni pour la doctrine, ni pour le devoir, de savoir s'il existe un Dieu en trois personnes, ou seulement trois manifestations de la nature divine, sous trois formes

différentes, non plus que de savoir si les personnes sont égales ou subordonnées les unes aux autres; il insista sur la personnalité du Saint-Esprit, en indiquant quelques uns des passages qui la prouvent.

La question adressée à M. Lebrun, tenait davantage à la pratique. On lui demanda s'il faut annoncer aux païens, d'abord les vérités de la religion naturelle, ensuite celles de la révélation.

M. Maitin, rentré depuis quelques instants, prit la parole, et dans une improvisation de près d'un quart d'heure, il fit ressortir les différentes instructions pratiques renfermées dans la parabole du trésor caché.

Un vaste champ restait encore, celui de l'histoire ecclésiastique; dans ce champ, trois grands sujets avaient été choisis : la conversion de Constantin, le caractère de sa piété et sa valeur probable; le monachisme, ses causes, ses tendances, ses diverses manifestations, ses suites, ses rapports ou plutôt ses contrastes avec l'Evangile; la réformation du seizième siècle envisagée dans ses causes éloignées, ou les évènements et les hommes qui la préparèrent dans les différents pays de l'Europe. M. Schrumpf fut examiné sur le premier point, M. Lebrun sur le second, M. Maitin sur le troisième. M. le directeur questionnait encore M. Maitin quand M. le président et Messieurs les pasteurs exprimèrent le désir que l'examen, qui durait depuis près de quatre heures, ne fût pas prolongé plus longtemps, attendu qu'il leur permettait parfaitement de juger de l'aptitude des candidats. Toutefois Messieurs les pasteurs furent invités par le directeur à adresser eux-mêmes, s'ils le désiraient, des questions aux élèves ; quelques uns d'entre eux profitèrent de cette offre pour demander des éclaircissements que les élèves donnèrent sur-le-champ, et qui parurent satisfaisants. Messieurs les élèves se retirèrent ensuite de la salle d'examen;

M. le président invita tous les examinateurs à exprimer leurs sentiments sur l'examen qui venait d'avoir lieu. L'examen des trois élèves fut admis à l'unanimité par Messieurs les pasteurs, qui témoignèrent le désir que la consécration des trois élèves examinés eût lieu pendant leur séjour dans la capitale ; le Comité fut heureux de se rendre à ce vœu, et à l'instant même il fixa le jour de cette cérémonie solennelle. Messieurs les élèves, rappelés dans la salle d'examen, apprirent de la bouche de M. le président que leur examen avait été reçu à l'unanimité, et que leur consécration au saint ministère aurait lieu la semaine suivante. Heureux de cette nouvelle, les candidats se retirèrent, non sans avoir reçu les félicitations fraternelles de leurs amis.

Dix-huitième Assemblée générale de la Société des Missions évangéliques de Paris.

Le jeudi 21 avril, la Société des Missions évangéliques de Paris s'est réunie pour la dix-huitième fois en assemblée générale, sous la présidence de M. l'Amiral comte Ver-Huell, dans la chapelle Taitbout. La chapelle se remplit, comme de coutume, d'une foule nombreuse et empressée. Messieurs les membres du Comité et un grand nombre de pasteurs prirent place sur l'estrade auprès du bureau. La séance fut ouverte par le chant d'un cantique. M. le pasteur Vermeil, de Paris, appella ensuite la bénédiction du Seigneur sur l'assemblée par une prière pleine de ferveur et de foi.

M. le Président se leva, et, dès le début de son discours, il rappela d'une voix émue et reconnaissante le souvenir d'une délivrance récente ; ceux de ses amis qui l'avaient vu, peu de temps auparavant, soumis à une grave et pénible épreuve, ne pouvaient s'empêcher de joindre leurs

actions de grâces aux siennes, et d'appeler, du plus profond de leur cœur, la continuation des bénédictions du Seigneur sur le vénérable Président de la Société. M. l'Amiral Ver-Huell annonça ensuite que l'aspect général de notre mission devient de plus en plus réjouissant et doit accroître en même temps notre reconnaissance et nos efforts. Il rendit témoignage aux succès des missionnaires allemands et anglais qui travaillent dans la même partie du monde, et rappelant, à la fin de son discours, la formation d'un évêché protestant à Jérusalem, il applaudit de tout son cœur à cet acte de protestantisme dû à la piété de deux grands monarques d'Europe.

M. le directeur de l'Institut des Missions lut le rapport du Comité. Trois choses, dit-il, sont nécessaires au succès d'une œuvre chrétienne; il faut qu'elle réponde à des besoins réels, qu'elle trouve des sympathies, qu'elle obtienne des résultats. La Société des Missions évangéliques remplit ces trois conditions de succès; elle répond à des besoins réels; ces besoins sont ceux d'un peuple, de plusieurs peuples; ils peuvent grandir par le succès lui-même et croître dans la même proportion que les conquêtes; son champ c'est le monde; même de la sphère étroite qu'elle occupe, des appels pressants lui parviennent chaque année, et ses missionnaires ne peuvent, en aucune manière, répondre aux vœux des populations qui les entourent.

La Société trouve des sympathies et excite de l'intérêt; chaque année elle voit s'accroître le nombre de ses collaborateurs. En 1839, le nombre des églises, en France, qui lui avaient offert leur coopération était de 172, il est aujourd'hui de 216; celui des pasteurs qui entretenaient des rapports avec le Comité était de 193, il est, en ce moment, de 223; dans le même espace de temps, les sociétés ou associations se sont élevées de 103 à 118. Le service mensuel a été établi dans cinq nouvelles églises. Sept

nouvelles associations se sont formées; onze églises ont fait parvenir des dons pour la première fois. Bien d'autres marques de sympathie ont été données à la Société de la part de nouveaux amis. Les anciens lui sont restés fidèles; le rapport prouve par des détails très touchants que leur intérêt devient plus vif et leur coopération plus efficace. Les 25,000 fr. demandés, l'année dernière, par un appel extraordinaire, pour l'équipement et les frais de voyage de quatre nouveaux missionnaires, sont recueillis ou à peu près. Les missionnaires partiront prochainement au nombre de trois : ces missionnaires sont MM. Joseph Maitin, de Corban (canton de Berne), Chrétien Schrumpf, de Strasbourg, qui seront envoyés en qualité de missionnaires proprement dits, et M. Joseph Ludorf, de Manheim, qui partira comme imprimeur. Les deux premiers seront accompagnés de Mlles Victorine Raber et Rosette Vorster, auxquelles ils sont déjà fiancés. Le nombre de quatre missionnaires sera, de cette manière, dépassé, et les dépenses prévues se trouveront insuffisantes. Le nombre des élèves de la Maison des Missions est de huit; le Comité n'attend que le départ de quelques uns d'entre eux pour les remplacer par de nouveaux. Les recettes de l'année prouvent mieux que tout le reste l'accroissement de ce vif intérêt dont le rapporteur a parlé; nous les indiquerons plus tard.

Les succès, grâce à Dieu, deviennent chaque jour plus nombreux et plus frappants; annoncés par les missionnaires, ils sont encore attestés par des voyageurs chrétiens qui les ont vus, admirés, rapportés en plusieurs lieux. Monsieur le rapporteur rappelle le souvenir de ces témoignages empressés autant que remarquables. Après avoir tracé un tableau de l'aspect général de l'œuvre et signalé les victoires magnifiques de l'Evangile sur la barbarie, les persévérants efforts de ceux qui soutiennent

la lutte, et en particulier les longues épreuves du plus jeune d'entr'eux, il entre dans le détail de l'œuvre dans chacune des stations, et conclut cet exposé de l'état de la mission française au sud de l'Afrique, par ces mots : « Pour réduire à des chiffres ce que nous venons d'entendre, quels sont les résultats que nous avons à vous présenter comme fruits de cette œuvre ? Plus de 1,000 enfants fréquentant les écoles des missions ; 250 enfants issus de parents chrétiens baptisés ; 230 indigènes convertis, baptisés et admis à la sainte Cène ; 160 personnes réveillées, instruites et se préparant à être reçues dans l'Eglise ; c'est-à-dire, en un mot, 1640 personnes placées en peu d'années sous l'influence directe de l'Evangile, dans huit stations seulement, dont l'une date de l'année dernière, dont deux n'ont pas plus de cinq années d'existence, et dont la plus ancienne remonte à 1830. »

Les recettes ordinaires de l'année qui vient de finir ont été de 87,668 fr. 03 c.; les recettes extraordinaires en réponse à l'appel fait, il y a un an, pour le départ des missionnaires, se sont élevées à la somme de 22,121 fr. 10 c.; total des recettes ordinaires et extraordinaires 109,789 fr. 13 c. Ce qui présente une augmentation de 38,670 fr. 33 c. sur les recettes de 1840—1841. Ce chiffre, joint au solde en caisse de l'année dernière, 32,126 fr. 44 c., donne un total de recettes de 141,915 fr. 57 c.

Les dépenses de l'année ont été de 77,001 fr. 91 c., dont 44,346 fr. 35 c. pour l'entretien de la mission en Afrique, composée, comme on sait, de 8 stations, et de 14 missionnaires, dont 11 mariés, et de 31,405 fr. 56 c. pour les frais de la Société en France. Dans cette seconde somme sont compris les frais d'impression de deux ouvrages, l'un de M. Casalis, déjà publié, l'autre de M. Arbousset, sous presse, se montant à 3000 fr. environ ; ces ouvrages seront vendus au profit de la Société.

Il restait en caisse au 31 mars 1842, 64,913 fr. 66 c., dont 42,792 fr. 55 c. seulement sont applicables aux dépenses courantes de la Société, et 22,121 fr. destinés à couvrir les frais d'équipement et de voyage des nouveaux missionnaires.

Cette augmentation considérable de recettes est, comme nous l'avons dit, une preuve manifeste des sympathies que provoquent les travaux de la Société; ils doivent réjouir vivement ses nombreux et fidèles amis; mais ils ne doivent pas nous donner un faux contentement de nous-mêmes; que prouvent-ils? que nous avons été au delà du devoir? non; mais qu'à force d'appels, de sollicitations, de bénédictions, nous l'avons enfin compris mieux, nous n'oserions dire entièrement, et mieux rempli.

« Les besoins sont grands, faut-il s'écrier avec le rapporteur; les besoins sont grands; au lieu de nous en alarmer, réjouissons-nous en; les engagements pris par le Comité, sont des engagements sacrés; vous ne voudrez pas qu'il y devienne infidèle; vous le seconderez efficacement, et ainsi non seulement il satisfera aux exigences du moment, mais il pourra répondre à celles bien plus grandes encore de l'avenir. Messieurs, notre position est belle, parce qu'elle est telle que Dieu nous l'a faite; ne la rapetissons pas par la faiblesse de notre foi, et la mesquinerie de nos offrandes. »

La lecture de ce Rapport plein de détails intéressants avait fait une impression profonde; les âmes étaient émues du double spectacle de la dégradation de l'homme de la nature, et de la transformation morale de l'homme de la grâce; on sentait que l'œuvre de la Société est grande, bienfaisante, abondamment bénie, en France et en Afrique; on était heureux de l'aimer, de la soutenir, et il n'était plus difficile aux orateurs inscrits de communiquer une joie que toute l'assemblée éprouvait avec eux. Leurs paroles émues sortaient du cœur et allaient au cœur.

« Messieurs, dit monsieur le pasteur Hosemann, de Nérac, je demande l'impression du Rapport à cause des faits mêmes qui y sont contenus, et qui prouvent que la Société des Missions n'est l'œuvre, ni d'un parti, ni d'une Eglise, mais du royaume de Dieu. » M. Hosemann montre l'utilité et pour la Société et pour les Eglises d'un service annuel extraordinaire en faveur de l'œuvre des missions évangéliques. L'œuvre est loin d'être assez connue, et les Eglises sont loin de lui donner tout l'appui qu'elle demande et doit obtenir.

M. le pasteur Borel, de Nismes, assure que la cause des missions est gagnée dans cette ville ; il apporte à la Société l'adhésion d'une Eglise de 14,000 ames. Les services mensuels tenus à tour de rôle par les six pasteurs de l'Eglise de Nîmes sont régulièrement suivis par trois à quatre cents personnes. Le Comité de Dames a versé dans la caisse de la Société 1,100 fr. Ce Comité a établi trois réunions permanentes de travail et fondé une bibliothèque dans l'intérêt de l'œuvre des missions. Les dames font même un petit commerce de chocolat, dont le profit reçoit la même destination.

Monsieur le pasteur Sohier, de Montivilliers, comprendrait les hésitations si l'œuvre n'était pas fondée ; mais l'étendard de l'Evangile flotte au milieu des païens ; il rallie déjà une multitude de sauvages ; il s'agit de savoir si nous voulons ou non les abandonner. Nos ancêtres, quoique persécutés, non seulement soutenaient leurs pasteurs, leurs églises, et leurs académies, mais ils faisaient encore annoncer l'Evangile de Jésus-Christ dans les pays lointains. Si chaque protestant donne seulement un franc par an, nous recueillerons un million et demi.

Monsieur le pasteur Rosselet, de Nantes, fait remarquer que l'œuvre des missions est de toutes les œuvres religieuses, celle qui offre le plus d'éléments d'intérêt ; elle parle aux philanthropes et aux hommes du monde, mais

plus qu'à tous les autres, aux chrétiens à qui elle montre des âmes mortellement malades, et le souverain médecin, qui a des remèdes pour tous les maux, soulageant, guérissant les âmes malades. Il faut que chacun forme une Société de Missions, dont il sera le comité et le missionnaire, le centre et la circonférence, et travaille à cette Société individuelle en temps et hors de temps. Laïques et pasteurs doivent, chacun à sa manière, soutenir une institution qui n'a qu'un étendard : salut pour les âmes, délivrance, guérison en Jésus-Christ, par Jésus-Christ et gloire à Jésus-Christ.

Monsieur le pasteur Audebez, de Paris, cite l'exemple d'une dame chrétienne qui, tout récemment encore et presque à son dernier combat, dit à son mari : « Tu m'as parlé du désir que tu as de faire graver sur ma tombe une inscription accompagnée d'un passage de la Bible; cette dernière partie est ce qui me plairait le plus, mais je vais au Seigneur, et je puis me passer de pierre et d'inscription sur ma tombe; je te prie que cet argent soit consacré aux pauvres païens qui ne peuvent, eux, se passer de l'Evangile qui remplit mon cœur de joie dans ce moment. »

Monsieur le pasteur Bonifas, de Grenoble, présente à M. le Président une paire de boucles d'oreilles données par une chrétienne inconnue des hommes, mais connue de Dieu. Il est à désirer, que comme les femmes Israëlites donnèrent autrefois leurs boucles d'oreilles pour faire un veau d'or, les femmes chrétiennes se dépouillent de leurs ornements pour les offrir au vrai Dieu. Abraham présenta la dîme du butin à Melchisédec; butinons aussi nos ennemis spirituels et apportons la dîme aux pieds de notre Melchisédec, Jésus-Christ, le roi de paix et de gloire.

Monsieur le Pasteur Frédéric Monod, de Paris, est inquiet de la situation de la caisse de la Société, qui a à

sa disposition une somme considérable. Il craint qu'on ne se repose sur ce qui a été fait, et qu'on ne fasse moins. M. Monod fait remarquer que les besoins de la Société dépassent de beaucoup ses ressources et croissent chaque jour. Il signale parmi ces besoins l'utilité d'une Maison de Missions qui appartienne à la Société; avec une maison plus grande, on aurait plus d'élèves, plus de missionnaires, plus de stations. Ce n'est pas 77,000 fr., c'est 2 à 300,000 qu'il faut que les chrétiens de France dépensent annuellement pour cette œuvre de miséricorde.

M. le pasteur Sohier, de Cherbourg, exprime, en même temps que son entière adhésion à la mission déjà établie, le vœu que la Société s'occupe aussi des nègres des colonies françaises; les Chrétiens de France doivent leur donner la liberté morale, tandis que d'autres leur préparent la liberté civile.

L'assemblée, profondément touchée de ce qu'elle venait d'entendre, entonna un cantique missionnaire, et après s'être jointe à la prière de clôture, prononcée par M. le Pasteur Rosselloty, d'Orléans, elle se sépara en bénissant Dieu de tout le bien qu'il venait de lui faire.

La collecte fut de 464 fr. 35 c.

Consécration au saint Ministère de Messieurs Maitin, Schrumpf et Lebrun.

La Société se réunit de nouveau en assemblée solennelle le lundi 25, à une heure, dans le Temple de l'Oratoire Saint-Honoré. Le vénérable Consistoire de l'Eglise réformée de Paris, avait bien voulu mettre à la disposition du Comité cette vaste église, pour la cérémonie touchante qui devait y être célébrée. Le temple de Sainte-Marie n'eut pas suffi pour contenir l'assemblée, qui devient plus nombreuse à chaque solennité de la même

nature. Les trois candidats étaient les trois élèves examinés la semaine précédente, et dont deux, Messieurs Chrétien Schrumpf et Joseph Maitin, appartiennent à la Société des Missions évangéliques de Paris. M. Jean Lebrun, qui a fait toutes ses études dans la Maison des Missions, est fils du missionnaire Lebrun, et doit travailler à côté de son père, dans l'île Maurice, comme ouvrier de la Société des Missions de Londres. A une heure et demie, Messieurs les pasteurs, au nombre de trente environ, sortirent de la salle du Consistoire, précédés des trois candidats qui prirent place devant la chaire, en face d'une grande Bible ouverte, et au milieu des places réservées à Messieurs les pasteurs et ministres du saint Evangile. M. le pasteur Monod monta en chaire, et prononça une fervente et solennelle prière, que l'assemblée a écoutée avec un profond recueillement. Il indiqua ensuite le chant du cantique quarante-huitième des Chants Chrétiens. C'était comme le second appel de l'assemblée à la miséricorde du Seigneur pour les pauvres païens. M. le directeur de la Maison des Missions, chargé par le Comité d'officier ce jour-là, prêcha sur ces paroles de l'Apocalypse : *Voici, j'ai ouvert une porte devant toi, et personne ne la peut fermer.* Chap. III, 8. Après avoir expliqué le sens de ces expressions dans le langage des saintes Ecritures, il fit remarquer que toutes les fois que Dieu a résolu de faire une grande œuvre, il prépare à l'avance les voies, dispose les événements et les cœurs, de manière à faire ressortir sa sagesse autant que sa puissance ; l'état politique et moral du monde, à l'apparition du christianisme sur la terre, est non le seul, mais le plus remarquable exemple de cette action préalable du Seigneur. L'orateur voit aujourd'hui dans la vieille Europe et dans tous les pays païens, des signes évidents du prochain triomphe de l'Evangile.

Il parcourut successivement ces deux champs, et il signala dans l'état moral de l'Europe, un besoin vague, mais profond et croissant, d'une foi positive, d'une religion qui fixe l'esprit, qui élève le sentiment, qui forme la moralité et serve au bonheur de l'homme et de la société. Dans le second champ, les preuves étaient si remarquables, les besoins si évidents, les faits si nombreux, que l'orateur, embarrassé du choix, dut se borner à quelques circonstances plus particulièrement frappantes, qui montrent que la porte est ouverte, ouverte d'un bout du monde à l'autre, et invite les ouvriers du Seigneur à entrer dans ce vaste champ, qui n'a d'autres limites que celles de la terre elle-même.

Il ne suffit pas que la porte soit ouverte, que le champ soit préparé, il faut le reconnaître et s'en enquérir, et que d'hommes qui l'ignorent et refusent de l'apprendre ! il ne suffit pas de connaître l'avenir magnifique de l'œuvre, il faut l'aimer, il faut la soutenir ; et pour lui être utile, il faut au préalable être chrétien, ouvrir soi-même au Seigneur cette porte du cœur, à laquelle il frappe et que peut-être il trouve fermée. L'orateur fit un appel pressant à ses auditeurs, puis, s'adressant aux trois candidats, ses élèves et ses amis, il leur fit entendre, en terminant, des paroles de sympathie et d'encouragement.

Après le chant d'un cantique, M. Schrumpf se lèva et prononca une courte allocution, qui fut écoutée avec une émotion très vive par l'assemblée. Il prit pour sujet de son discours ces paroles de Jacob : « Que ce lieu-ci est « effrayant ; c'est ici la maison de Dieu; c'est ici la porte « des cieux. » Ces paroles lui donnèrent occasion, d'abord de relever la grandeur de la responsabilité que fera peser sur lui et ses amis le ministère qui allait leur être conféré : *Que ce lieu-ci est effrayant ;* puis d'énumérer

les motifs de confiance qu'ils puisent les uns et les autres dans les promesses du Seigneur : *C'est ici la maison de Dieu, c'est ici la porte des cieux.* Nous ne citerons que ce dernier morceau :

« Mais c'est ici aussi la maison de notre Dieu, c'est ici la porte des cieux! L'Eternel est dans ce lieu, et nous, nous en savons quelque chose. Le Saint d'Israël habite dans son sanctuaire, il fait resplendir sa face sur nous et nous voit prosternés aux pieds de ses autels pour nous consacrer corps et âme, âme et corps à son service. Ce n'est pas nous, c'est lui qui nous a choisis, ce n'est pas en notre propre nom que nous commencerons cette œuvre, c'est au nom du Seigneur Jésus qui nous a aimés et qui s'est donné pour nous; ce n'est pas notre gloire que nous cherchons, c'est la sienne. Et ce témoignage que l'esprit de grâce rend au-dedans de nos cœurs, qui nous met au-dessus de tous les doutes la réalité de notre vocation divine : voilà notre consolation, notre assurance, notre force et notre joie.

« Nous savons que l'Eternel nous a appelés du milieu de nos frères pour aller proclamer sa gloire aux nations, pour annoncer l'Evangile de paix aux âmes travaillées et chargées. Nous savons que le Seigneur nous a élus pour publier à haute voix qu'il n'y a ni dans le ciel ni sur la terre d'autre nom que le sien par lequel nous puissions être sauvés. Nous savons qu'il nous a dit : « Venez, je vous ferai pêcheurs d'hommes. » Oui, le Sauveur nous permet d'être coopérateurs avec lui en travaillant à l'extension de son règne de justice et de paix dans le monde. Il veut que nous allions nourrir de la parole de vie nos frères qui périssent faute de nourriture dans le désert; il nous envoie abreuver de torrents de délices ses brebis égarées et altérées, revêtir de vêtements blancs lavés dans le sang de l'agneau ceux qui sont pauvres, aveu-

gles et nus; briser les liens de ces malheureux captifs qui nous tendent de loin leurs mains suppliantes en nous disant : « Passez chez nous pour nous apporter du secours. »

« Quel heureux message! quel doux ministère que celui qui nous sera confié à cette heure : publier la réjouissante nouvelle du salut par Christ, rapprocher un peuple idolâtre de l'alliance de grâce dont il est encore éloigné, arracher des âmes à la perdition éternelle, sauver des frères du milieu de cette génération perverse, transformer un désert aride en un lieu de réjouissance, convertir les cris lugubres des mourants en chants de triomphe : voilà, désormais, la fin vers laquelle nous tendons.

« Et que nous importent les épines dont notre route sera parsemée ! Que nous importent ces privations, ces épreuves, ces sacrifices, ces douleurs qui sans doute seront aussi notre partage dans le cours de notre périlleux ministère. Le Seigneur nous appelle et cela nous suffit. Dès lors, nous savons que ni la vie ni la mort, ni les anges ni les principautés, ni les puissances, ni les hauteurs, ni les profondeurs, ni les choses présentes, ni les choses qui sont à venir, ni aucune autre créature ne nous pourra séparer de l'amour que Dieu nous a témoigné en Jésus-Christ.

« Courage donc, mes bien chers frères, vous qui allez aujourd'hui avec moi vous consacrer au service du Sauveur. Ne craignons pas, croyons seulement et nous verrons la gloire de Dieu. Oui, nous la verrons! Le Seigneur ne nous abandonnera pas, le Seigneur marchera devant nous, il aplanira notre chemin, il nous ouvrira la porte des cœurs, il nous fera sortir victorieux du combat que nous allons engager en son nom. Détournons donc nos regards et nos pensées des obstacles qui nous effraient dans ce monde, et de nos propres misères qui nous travaillent. Fixons-les sur le rocher des siècles, sur la croix de Jésus-Christ, et sur la bienheureuse immortalité qu'il nous a ac-

quise au prix de son sang. Et puis, après nous être restaurés nous-mêmes dans la contemplation des richesses incommensurables de l'amour du Sauveur, précipitons nos pas, hâtons-nous de porter l'heureux message de ce que nous avons vu de nos propres yeux, entendu de nos propres oreilles et touché de nos propres mains de la parole de vie.

« Et vous, mes bien aimés frères, qui n'avez pas reçu pareil message avec nous, mais qui connaissez, qui aimez, qui adorez le Seigneur : levez dans ce moment solennel avec nous des mains suppliantes vers le ciel pour appeler sur nous ses meilleures bénédictions. Ah ! priez, priez pour vos frères pour que l'Eternel leur envoie du lieu arrêté de sa demeure cet esprit de grâce, de conseil, de sagesse, de force et d'amour sans lequel ils ne peuvent rien. Demandez pour nous cette onction d'en haut qui enseigne toutes choses, cette onction qui seule nous rendra vraiment fidèles dans le service de notre Dieu Sauveur, afin qu'ainsi nous commencions et nous achevions avec joie notre course et le ministére qui nous sera confié. Amen. »

Ce discours est suivi de l'acte de consécration, accompagné d'une bénédiction spéciale, donnée à chacun des candidats.

En imposant les mains à M. Schrumpf, le pasteur officiant a formé le vœu suivant :

« Mon cher frère,

« Puissiez-vous persévérer dans la foi, combattre le bon combat jusqu'à la fin, répandre en tous lieux la bonne odeur de l'Evangile, mourir les armes à la main, comme un bon et fidèle soldat de Jésus-Christ, en luttant contre la puissance du Prince des ténèbres, et après en avoir amené plusieurs à la justice, puissiez-vous reluire

vous-même comme une étoile dans le royaume de votre Père cèleste. Amen. »

« Je demande à Dieu, dit-il ensuite à M. Lebrun, de vous rendre inébranlable dans la foi, patient dans la tribulation, fervent dans la piété, persévérant dans la prière. Que votre âme soit gardée du mal, que votre vie soit sans tache, votre caractère sans reproche, et qu'après votre mort votre nom soit béni par des multitudes de pécheurs convertis par l'efficace du ministère que nous vous conférons aujourd'hui. Amen. »

La bénédiction suivante a été donnée à M. Maitin :

« Puisse l'amour de Christ, qui est la vie de l'âme, la paix du cœur, la sanctification de la vie, le ressort énergique de notre volonté, la source de toutes les bénédictions du ministère évangélique, habiter dans votre cœur par la foi, afin qu'étant fondé et enraciné dans la charité, vous puissiez travailler avec fruit à la construction du tabernacle du Dieu vivant, et à l'édification du corps de Christ, partout où le Seigneur vous appellera à coopérer à son œuvre. Amen. »

Chacune de ces bénédictions a été confirmée par un fervent *Amen*, sorti spontanément du cœur de tous les pasteurs réunis.

La prière de consécration a été prononcée par M. le pasteur Borel, de Nîmes, au milieu des larmes de l'assemblée, qui après l'accolade fraternelle, le chant d'un cantique et la bénédiction, s'est retirée, profondément émue et édifiée.

L'acte de consécration a été signé par une trentaine de pasteurs et ministres de l'Evangile.

La collecte à la porte du temple s'est élevée à 389 francs 15 centimes.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MORIJA.— JOURNAL DE M. ARBOUSSET, SOUS LA DATE DU 29 DÉCEMBRE 1841.

Nouvelles conversions ; noms des néophytes ; détails sur leur vie ; caractères de leur piété.—Excursions missionnaires dans les environs de la Station.

Messieurs et très-honorés frères,

Nous voici à la veille d'une nouvelle année. Que rapidement s'est écoulée celle-ci (1)! Sûrement, notre vie n'est que l'ombre d'un songe. Encore si la mienne était mieux remplie, chargée de moins d'offenses!... Mais aussi le Seigneur est plein d'un merveilleux support. Je me confie en sa miséricorde ; je le bénis de ses bienfaits innombrables et me promets, moyennant sa grâce, de lui être plus fidèle à l'avenir que par le passé. Dans le cours de 1841, j'ai vu un certain nombre de conversions sincères. Les Bassoutos confiés à mes soins se sont beaucoup remués, demandant avec larmes ce qu'il fallait qu'ils fissent pour être sauvés. Naturellement nous les avons tous amenés et recommandés à Christ.

L'un d'eux, nommé JAPHET MOÏKÉTSI, s'écriait, lorsqu'il fut reçu catéchumène :« C'est Jésus qui a dit de lui : *Je*

---

(1) Et fabula fies !

suis le chemin, la vérité et la vie .. Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai. Comment refuser d'aller à lui ? Un fils ne pas obéir à l'appel de son père !... Même l'enfant prodigue retourna vers le sien ! Et ne suis-je pas cet enfant prodigue-là ? Trop long-temps j'ai vécu loin de mon Dieu, dans d'affreux péchés ! Trop long-temps mon cœur double est resté partagé entre Christ et le monde ; mais, à la fin, je cède pour obéir à cette invitation charitable : Aujourd'hui, puisque tu entends ma voix, n'endurcis point ton cœur ! »

Cet intéressant Mossouto est petit-fils de Nkopane, frère aîné de Motloume, le précédent roi de la tribu. Vers l'âge de douze ans, il dit un certain matin à son père : « J'ai songé que le Matébéle t'enlevait tes troupeaux ; je vais les ramener au kraal. » Il court aux pâturages. L'ennemi survient qui ravit le bétail. Le jeune garçon se cache. Dans la nuit quelqu'un le trouve et l'amene à sa mère, qui fuyait vers les hautes montagnes, ainsi que tous les habitants de l'endroit ; mais, en se lamentant : « Hélas, mon enfant ! quelque hyène l'aura dévoré ; ou les maraudeurs l'auront pris ! » disait l'infortunée Montseng.

Deux ou trois jours après, on arriva aux environs de Séfica, principale caverne des anthropophages Makhatlas. Les émigrants pressent la marche pour atteindre au plus tôt Motloméla, où ils devaient trouver de la protection et du pain à manger. Le père de Moïkétsi, se voyant par malheur trop fatigué, reste derrière la troupe. Son épouse, en l'entendant se plaindre et l'appeler, sent ses entrailles s'émouvoir : elle dit adieu à sa famille et à ses proches, court au secours de son mari, s'assied à son côté et le console. Les deux périrent là, ou de faim ou de froid, ou bien ils furent dévorés par les bêtes féroces, si

ce n'est par les cannibales; car on n'a jamais pu savoir ce qu'ils étaient devenus.

O divine amitié !
Seul sentiment de l'âme où l'excès soit permis.

Après cette double perte, Moïkétsi s'attacha à un parti de chasseurs Makaotas, et vécut, pendant un certain temps, de gibier. Une tribu de Koranas les ayant ensuite attaqués, il passa chez les Boers, où il servit, durant quatre ou cinq ans, un nommé Stéphanus, homme dur et méchant, mais qui pourtant recommandait quelquefois à ses domestiques de prier le Seigneur en leur particulier. Une dame de la maison, affligée de surdité, leur répétait fréquemment cette exhortation, ajoutant que «le Dieu (*God*) entendait le langage des noirs aussi bien que celui des blancs; » remarque très-frappante pour un Mossouto, accoutumé à regarder comme dieux ses propres ancêtres, et croyant de bonne foi que chacun en fait autant.

Dans la famille de Stéphanus se tenait de loin en loin le culte domestique auquel pourtant n'étaient point admis les esclaves, suivant l'étroite religion des fermiers hollandais du Cap. Une jeune fille allait curieusement écouter à la porte ce qui se faisait pour le rapporter à Moïketsi. Soit frayeur, soit admiration, celui-ci se mit à prier. Souvent même il se levait la nuit pour aller gémir derrière un buisson et y répéter ce qu'il savait de paroles religieuses. Quelque temps après, ayant quitté son maître, il commit la grave faute de voler deux chevaux. On le condamna à deux ans de prison, durant lesquels son esprit se livra à bien des réflexions sérieuses. Le temps de sa détention achevé, il descendit à Kat-rivier, où il vit, pour la première fois, des missionnaires, une église et des Hottentots chrétiens, dont quelques-uns lui firent du bien. Il devint bientôt visionnaire au point de passer les nuits

blanches au milieu des champs, à sangloter et à se rouler par terre en signe de contrition. Il lui vient en même temps la drôle de pensée pour un Africain qu'il lui sierait bien de renvoyer sa compagne, d'ailleurs très-aimée, et il la ramena à une centaine de lieues de là chez ses parents. Enfin, ayant appris que des missionnaires étaient arrivés dans son pays, Moïkétsi y retourna. Il arriva à Morija, y entendit pendant deux ans l'Evangile, le reçut dans son cœur, et il en a depuis lors fait toute sa joie. Ce Japhet Moïketsi est fort intelligent par nature. Sa conversion ne lui a rien ôté de son originalité. Quand il parle de religion, il est plein de sentiment et d'abondance. Dans les autres choses, il aime mieux se taire et écouter parler. « L'amour des paroles, dit-il pour se justifier, est l'amour des disputes. »

Un autre de nos prosélytes est MALACHIE SÉPITLA, dont il me souvient que j'ai autrefois entretenu le Comité. Son père, instruit par les revers, lui disait souvent : « Mon fils, j'ai vécu dans la peine : attends-toi de même à beaucoup de maux. Sers quiconque voudra te nourrir. Plutôt que de jamais t'adonner au vol, mange des racines. Le vol est tôt ou tard puni, même de mort. » L'enfant pouvait avoir dix ou douze ans lorsqu'on le circoncit. Les gens le trouvaient trop jeune pour cela et demandaient un sursis ; mais le père le refusa, disant : « La guerre ne nous laisse pas un moment de repos : qui sait ce que je puis bientôt devenir ? Tréve aux délais quand le devoir commande. Il me faut circoncire mon fils avant que je meure ; et qui donc le ferait, si je n'y étais pas ? » Le malheureux noir, peu de temps après, se vit refoulé de la plaine dans les Maloutis, par les soldats de Pacarita. Comme il venait de se cacher dans un antre avec sa femme, un de ses frères et d'autres fugitifs, les horribles sujets des Rakotsouane les découvrirent, et ils se hâtèrent d'aller les y

brûler tout vifs, au moyen de quelques bottes de paille, pour les manger ensuite. Il ne s'échappa en tout qu'une femme qui rapporta ce désastre. Sépitla, naturellement rêveur et misanthrope, faillit en perdre la raison. Il venait d'être recueilli par un nommé Ramolébo, qui l'exhorta à ne pas tant se livrer au désespoir. Néanmoins le jeune homme radotait beaucoup, il dépérissait sensiblement. Il se laissa même choir, on ne sait comment, au fond d'un précipice. Son maître, pour apaiser les morts et les empêcher de tourmenter davantage l'esprit de Sépitla, leur sacrifia une victime noire. Il mit en même temps au cou du jeune homme un *koutsana* ou noir collier de fer en guise de talisman et comme signe de son état d'orphelin suivant une commune pratique. Le malade se crut désensorcelé et il guérit. Quelques années plus tard, son bienfaiteur voulut le marier; mais il s'y refusa, disant : « Ainsi je serais pour toujours ton Motlauka ? — Non ; mais on te tuera, si l'on te trouve seul avec quelque femme. — Je vivrai chastement. — Mais alors les femmes te haïront et voudront à peine te donner une calebasse d'eau. — Si cela est, adieu. — Le jeune Mossouto, à la suite de cette petite dispute (qu'on me pardonnera d'avoir mentionnée), partit avec un de ses camarades pour les hautes montagnes, où ils vécurent nn certain temps de chair de damans, de gramen et de racines. « La Providence du Seigneur, dit-il aujourd'hui avec reconnaissance, me préserva de mourir de faim, de froid et de maladie ; bénie soit-elle ! » Etant, dans la suite, redescendu dans la plaine, il y fut en proie à une grave épreuve, au point qu'il se plaignit de la sorte : « Hélas ! je n'ai plus de père pour prendre soin de moi. O mort ! je préfère entrer chez lui que de vivre ici sans défense. » Peu de temps après, les missionnaires s'étant établis à Morija, Sépitla éprouva le désir de se rendre auprès d'eux, mais son esprit ombrageux lui faisait toujours entrevoir vingt mal-

heurs imaginaires, entre autres celui, dit-il, d'être enchanté par quelque serpent. Toutefois, il vint s'établir dans la mission. Un serpent, à ce qu'il croit, ne tarda pas à l'y enchanter. On lui donna un peu de venin de vipère sèche qu'il mâcha entre ses dents, rejeta avec sa salive et il se trouva guéri. Tous ces petits faits prouvent combien les Africains sont superstitieux. Cependant, quand on nourrit leur esprit et leur cœur de la solide doctrine de l'Evangile, tous leurs fantômes les quittent, et ces gens-là raisonnent de religion comme nous-mêmes, ce dont j'ai eu les meilleures preuves en Malachie Sépitla. O qu'ils sont nombreux les effets salutaires que la grâce opère dans les âmes!

Avant sa conversion Néréa Makhomo était une femme orgueilleuse, fière, intraitable; à présent elle est humble, douce, tellement changée que chacun admire en elle le pouvoir inconnu de la grâce qui nous ôte ainsi nos cœurs de pierre, pour nous donner des cœurs de chair. « Le péché m'a fait une blessure, disait-elle un jour au catéchisme, la loi l'envenime, je frémis d'épouvante; je fuis du monde à Jésus. Je ne désire point faire ma volonté, mais la sienne. La mort de mon Sauveur est venue me sauver. Je suis heureuse dans son amour, heureuse de mon espérance. Ainsi parle mon cœur; il ne se tait point. Voilà mon assurance. Même la guerre intérieure que j'ai, fait ma joie. . . . Mais si Dieu ne fût venu à mon secours, où serais-je encore? Dans mes voies obliques. Et s'il ne fût mort pour moi, hélas! comment aurais-je pu obtenir la vie éternelle?»

Dans un autre circonstance cette intéressante personne disait encore : « La conscience est là qui bourrelle sans cesse un pécheur obstiné, auquel elle fait connaître le bien en même temps qu'elle le porte à fouler le mal aux pieds, mais Jésus seul délivre de l'un pour faire aimer l'autre.

Je me sens une grande pécheresse, cependant l'amour que Christ a eu pour nous m'enhardit à me présenter devant lui. C'est là l'œuvre de Dieu. Ce n'est pas là mon œuvre. Lui seul donne à l'aveugle des yeux pour voir, lui seul réjouit l'âme. Un chant de joie se chante en mon cœur :

« *Go ba a si k'a ré thétsa séra sa baruméri ! O que je ne sois point séduite par l'ennemi des âmes !* Je ne sais comment me purifier, mais j'ai dans le Fils de Marie un agneau expiatoire. Je ne puis me racheter moi-même, mais il a racheté son peuple, Christ m'est un vrai bouclier. Par lui je ferai brèche dans la bataille. Moi, ver de terre, je vaincrai. Je ne me fais pas quelque chose ; je ne suis rien. . . . Don du Seigneur, il m'a fait don de la vie éternelle, et comme gage de ce don, il *parle* dans mon cœur cette douce parole de David : *O que bienheureux est celui de qui la transgression est pardonnée et dont le péché est couvert ! ô que bienheureux est l'homme à qui l'Eternel n'impute point d'iniquités.* »

Il est de ces conversions franches, riches d'évidences et de bons fruits, qui font un bien tout particulier aux pasteurs. Telle on sait, par exemple, qu'a été pour moi celle d'*Enoc Rasélampo.* Cet homme jadis si enthousiaste et plus qu'extravagant, fait aujourd'hui preuve d'une piété solide et d'un sens rassis que les naturels admirent beaucoup. Un de ses amis, appelé *Zacharie Moléfi*, a aussi été réveillé dans ces derniers temps. C'est un vieillard dont le salut me tient extrêmement à cœur. Depuis deux à trois ans, je l'instruis avec assiduité; mais son grand âge retarde ses progrès dans la connaissance des Saintes Ecritures. Quoiqu'établi à deux lieues de Morija, il vient régulièrement aux services du samedi soir et du dimanche. Son zèle à cet égard est une prédication continuelle. Voici quelques unes de ses plus commnnes ex-

pressions : « Faute de berger, dit-il, la brebis passe la nuit au champ. J'étais cette brebis-là. Les hyènes hurlaient autour de moi. Les léopards, les lions cherchaient à me dévorer. C'est-à-dire que des ennemis, Zoulas, Koranas, Bassoutos me harcelaient sans cesse. O ! que la guerre est horrible pour ceux qui ne l'aiment point ; elle ne vous laisse aucun repos ; on vit dans une alarme continuelle ; et c'est là mon histoire à laquelle il faut seulement ajouter que je n'avais point de pasteur ! . . . . Mes divinités domestiques ont trompé mon attente, je ne crois plus en elles. Le Dieu des blancs est le seul qui m'ait secouru. Voyez le soin qu'il a pris de moi. Un jour, comme j'arrachais des racines dans la montagne, un éboulement soudain de rochers faillit m'écraser sous son poids. Voilà à mon genou et à mon bras, les cicatrices du mal qu'ils me firent. Je pus pourtant crier, et quelqu'un se trouva là pour m'entendre, me dégager, et me transporter dans ma cabane. La providence de Jésus m'a fait ce bien-là. Jésus voulait que je vécusse encore, afin d'apprendre à le connaître. Je me donne à lui sans réserve. Je me suis déjà ceint les reins, disposé à le suivre partout. C'est lui qui est le vrai médecin de mon âme, la vraie victime qui me purifie. J'étais couché loin de lui dans les parcs infects du péché qui donnent la mort ; il est venu me trouver là pour me prendre et m'apporter dans son bercail, ce bon berger qui disait à son peuple Hébreu : *J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie; il faut aussi que je les amène, et elles entendront ma voix, et il n'y aura qu'un seul troupeau et qu'un seul berger.* »

Ainsi parle le vieux Zacharie Moléfi. Il me serait aussi doux que facile de multiplier ces détails de conversion, mais j'ai déjà été fort long sur ce sujet ; j'aime mieux y revenir, s'il le faut, une autre fois ; alors je pourrai, pour

plaire davantage au lecteur chrétien, m'attacher simplement à un ou deux de nos néophytes et couper les choses moins court que cette fois-ci. Elie Mapiké, déjà connu de mes directeurs, Zachée Mokhanoï, Nicodême Molélékoa (le mari de Néréa), Jean Naïle, Matthieu Sébatane, Anne Moïpone, sont des Chrétiens dont l'histoire, j'en suis sûr, intéresserait mes amis; c'est pourquoi je me propose de leur faire celle d'un ou de deux d'entr'eux quand le temps me le permettra. Comme aux environs de la Station, et même fort au-delà jusqu'au fleuve Orange, il se fait une jolie œuvre préparatoire, il faut que j'en donne une petite idée avant de fermer ma lettre.

Cette œuvre est due, en grande partie, à nos livres élémentaires, qui se répandent beaucoup, et au zèle des naturels déja convertis. En particulier quatre d'entre eux, sous l'humble titre de *Moniteur* ou *Mobalisi (qui enseigne à lire)*, font beaucoup de bien dans leurs villes respectives. On les aime et on les respecte; et je puis leur rendre ce témoignage, qu'ils sont tous fidèles à confesser leur Sauveur qu'ils aiment sincèrement. D'un autre côté, les chrétiens de Morija même, accompagnent tour à tour leurs missionnaires, et se rendent très utiles à eux, dans les courses pastorales que ceux-ci font de temps en temps. Nous les faisons aussi voyager, quand il y a lieu, et c'est un vrai plaisir d'entendre leurs petits récits lorsqu'ils retournent. Ainsi, par exemple, Ezéchiel Konyane, accompagné de Thomas Sékésa, étant allé informer un de ses parents, établi aux environs, qu'il devait faire bénir son mariage dans l'église, disait en rentrant: « L'oncle de ma femme consent à ce que mon mariage se fasse dans l'église, bien qu'il ne comprenne pas, dit-il, à quoi cela sert. Son indifférence n'est ni amie ni hostile. Il m'a bien assuré qu'il se rendrait à la noce; mais j'ai vu dans ses yeux qu'il n'en a pas l'intention. Sa compagne écoute

mieux que lui. En général, les femmes se montrent plus favorables à l'Evangile que les hommes. Néanmoins, nous en avons rencontré une sur la route, qui s'est mise à fuir à la vue de nos livres, prétendant que nous lui faisions peur. Mais comment cela, lui avons-nous demandé ; ne sommes-nous plus vos compatriotes ? Si, mais vous allez trop d'après *vos* livres et d'après *vos* nouvelles coutumes, a-t-elle répondu.»

Un adversaire disait à Konyane : « Vos prétendues vérités sont de vrais contes, pareils à ceux que nous connaissons déjà.» — « Soit, répartit le néophyte ; mais nos contes n'ont pas tous tort ; j'en sais un par exemple qui parle d'antropophages ; n'avons-nous pas vu de ces sortes de gens de nos propres yeux ? Un autre encore dit qu'il est des hommes blancs dont les pots à cuire sont de fer : ce fait-là aujourd'hui peut-il passer pour un conte ?»

L'adversaire. « Peux-tu m'apprendre avec tes nouvelles le jour où je mourrai ?» — « Non ; mais c'est comme l'alternative du jour et de la nuit, qui se disent fidèlement l'un à l'autre : je reviens, et ils reviennent ; ainsi tes jours viennent, vont, reviennent ; mais un jour tu n'en verras plus. C'est encore comme les maladies qui viennent, puis vient la guérison, puis la maladie ; un jour viendra la mort au lieu de la guérison attendue.»

Frappé de l'aveuglement spirituel de ses compatriotes, Sékésa disait fort judicieusement à son compagnon de voyage : « Quand un roi fait dôn de quelque bien précieux à un de ses sujets, cet homme-là s'estime bienheureux, et chacun en pense autant. C'est ainsi, mon frère, à ce qu'il me semble, que nous sommes si bénis de Dieu ! mais nos voisins, hélas ! ne savent guère quelle est la grâce que nous avons reçue, ni tout le bonheur qu'elle nous procure.»

Voici maintenant de rapides détails sur une de mes

excursions missionnaires, au delà de Thaba-Chéou, tirant droit sur l'Orange.

Samedi 20 *mars*.—« Je suis parti accompagné d'Esaïe Lébéti, Jérémie Molapo, Josué Makonyane, Mopéri, Ntlakala le chantre, Néna mon écuyer, et quelques autres Bassoutos, tous joyeux de nous suivre. Dans les jardins de la Mission nous avons rencontré Molibetsane, qui revenait de voyage: il a rebroussé chemin, et s'est joint à nous de son propre gré. Il y a eu prédication à Rasétlogou. Quelques gens de Koboro étaient présents de même qu'une partie des sujets de Foka, chef établi sur la pente méridionale de Thaba-Morija. Passé outre en vue de Chakane, où l'on est allé inviter les naturels à se rendre le lendemain à la prière chez Poushouli. A Chouaïng ont été annoncées quelques paroles de vérité. Les habitants de tout ce quartier-là étaient occupés à la circoncision des jeunes filles. Le pays est couvert de kraals abandonnés, qu'on dit avoir appartenu aux Mapetsas, détruits par Sékoniéla. Il est partout fertile et beau. J'ai vu avec plaisir qu'il se repeuple. Dans l'étroit giron de cinq à six lieues, il ne se trouve pas moins d'une quinzaine de villages.

Dimanche.—« Nous avons eu un service matinal dans la cour du chef Poushouli. Deux ou trois indigènes ont prié avec ferveur. A dix heures j'ai prêché sur le sacrifice d'Isaac. L'assemblée était attentive et nombreuse; mais presque uniquement composée d'hommes, venus, en partie, des environs. Mapike semblait tout à fait à l'aise en nous entendant parler à ses concitoyens de quelques unes de ces vérités salutaires, qu'il ne cesse de leur répéter, sans qu'elles soient pourtant reçues d'eux. La veille il était parti pour Morija, suivant son habitude constante chaque samedi; mais en apprenant que nous allions à Thaba-Chéou, chez son chef, il avait rebroussé chemin, passé la

nuit dans un clan, et ce matin à mon réveil il s'est présenté devant moi, tout réjoui et le plus gracieusement du monde. Il habite parmi des gens impies et méchants, qui nous ont reçus avec indifférence. Pourtant leur moréna a paru alarmé, au point de dire à Makonyane en particulier : « J'ai peur, mon ami, que dois-je faire ? ces vérités semblent si sérieuses.» Le vieux guerrier a répondu : « Gémis sur tes forfaits, et va-t-en chaque samedi à Morija, pour y passer le dimanche avec ceux qui servent Dieu.» Molapo, de son côté, disait à ses compatriotes, en les exhortant à la repentance : « *les hommes viennent bien à bout de tout; seulement la mort a le dessus sur eux*, pensez-y bien, mes frères.»

Dans l'après-midi, j'ai prêché à Ramorou sur l'épitre de Jude : *Le Dieu terrible.* Ensuite ont été visités les kraals de Ramacaama, Kétéla, Mapigna. Ici, belles eaux, sur lesquelles Letsié sème du froment, gras paturages, forte population. Un jour, s'il plait au Seigneur, on pourra y voir une station missionnaire. A la nuit tombante, j'ai lu et expliqué Luc XV, chez Mokitlignana. L'assemblée était nombreuse, recueillie, le chant comparativement beau. Quelques habitants de ce gros village possèdent nos livres. Le chef parle d'émigrer avec tout son monde, parce que, dit-il, les veaux de l'endroit s'abiment fréquemment dans les profondes ravines que les dernières pluies viennent d'y creuser.

Lundi. Nouvelle prédication. Vu et consolé le père de Makaba, dont le pied droit est rongé de vers. Le pauvre souffrant est entièrement étranger à l'Evangile. Il croit superstitieusement avoir attrapé son mal aux champs, par l'effet du sortilège. Je lui ai promis des emplâtres. En qualité de ngaka, ou soi-disant médecin, il m'a appris que la fumée de mauve était efficacement employée contre la migraine et les maux de tête. Les hommes ap-

pellent cette plante *léchéane*; les femmes, *tiba pitsa*, parce qu'elles en soudent les pots, en la mêlant aux égouttures qui se trouvent sur les rochers qu'habite le daman, ou *hyrax capensis*. A midi, j'ai visité un autre malade à Thabana-Morena, et lui ai donné du thé. Les habitants de l'endroit, tant Caffres que Bassoutos, ont été évangélisés. Leur chef, improprement appelé *père du chien*, a reçu les noms de Père des Vivres et de Rakoutouane. Ce dernier mot vient d'une buchette à sept entaillures, que je lui ai laissée, pour lui aider à se rappeler les jours de la semaine. Dans l'après diner, nous avons traversé, non sans peine, un terrain rougeâtre, sablonneux, fangeux, que mes gens appelaient *pourri*, tant il leur déplaisait. Vers le soir, nous avons atteint une branche de l'Orange, dite Makaling. Elle est profonde, encaissée, et grande de 70 à 80 pieds dans sa largeur moyenne. A l'endroit où nous l'avons passée et où nous l'avions fait passer aux wagons de Moshesh, qui vont chez un Boer établi sur le fleuve chercher un sofa et autres effets, j'ai vu deux charretées de beaux chevrons de bois de saule. Il était tard, lorsque nous sommes rentrés chez Mogalé, où se vidait un triste procès, dont les détails prouvent suffisamment combien est malheureux, faute de religion, le peuple au milieu duquel nous vivons. Une des concubines du chef Mogalé avait reçu chez elle trois de ses amans. Son mari les ayant découverts, ils se sauvèrent. La femme de l'un d'eux, quoique malade, s'esquiva aussi du Kraal, peut-être à tort. Le furieux Moréna la poursuivit, et l'étendit morte à ses pieds à coups de massue. Moshesh appelé à juger l'affaire, a disculpé son frère et fortement censuré la dissolution qui règne dans ce pays.

Mardi. Prière publique plus intéressante que celle de la veille. Comme l'Orange est près de la ville de Mogalé, Moshesh et un des chefs établis dans ce quartier, m'enga-

geaient à les y accompagner pour l'évangéliser aussi ; mais je n'ai pu répondre à l'invitation. J'ai préféré tourner bride au S. O. sur Raatla, où les naturels, dont une partie possèdent nos livres, ont écouté avec amour ce que j'avais à leur dire du salut. Quelques femmes, en nous voyant paraître, étaient allées s'endimancher. Le soir, nouvelle prédication dans le Kraal de Mossoutouane. Grande attention, beau chant. Après le service, bon nombre de naturels sont restés auprès de nous, pour apprendre nos cantiques. Le chef de cet endroit s'est dernièrement crevé l'œil, en coupant du bois dans la forêt. Je voulais lui mettre des sangsues aux tempes, pour le soulager, mais aucun de ses sujets n'a osé en aller chercher aux étangs où on les trouve, parce qu'il s'y est dernièrement noyé deux jeunes gens.

Dans le village, on possède un mauvais violon, apporté de Graaff-Reinet par un Mossouto qui s'entend assez bien à jouer quelques valses hollandaises, et les femmes que cela amuse, dansent continuellement devant lui ; mais nous leur avons recommandé de ne plus le faire. Esaïe a ajouté cette observation aux miennes, que *le violon traine après lui la licence*, remarque tout-à-fait à lui. Jérémie en a fait une autre d'une nature différente, mais non moins juste que celle-là. Comme la mine et l'art du violon ne lui plaisaient pas, il a dit agréablement : *Où le coq est inconnu, quand la vache beugle on dit qu'elle chante.* Frappé de son esprit, je lui ai rapporté le proverbe vulgaire, que *parmi les aveugles, les borgnes sont rois*, ce qui l'a extrêmement amusé. Ainsi s'est passé un moment de gaité pour notre jeunesse, ordinairement très sérieuse.

Mercredi. Avant de quitter Mossoutouane, nous avons eu un autre service dans son Kraal. Ensuite ont été evangélisés Likolé et Makéta. Dans ce dernier endroit, nous avons trouvé Tletsé, le forgeron de Morija, occupé à pré-

parer pour les habitants, des colliers et des bracelets de cuivre. Je lui ai autrefois procuré quelques limes qui ont fait sa fortune, tant elles l'aident à hâter le travail. Aux Likolé, les naturels ont paru si sérieusement impressionnés, que plusieurs d'entre eux pleuraient à chaudes larmes. En général on nous a partout bien reçus. L'excursion ne pouvait être plus bénie. Ceux qui m'accompagnaient m'ont été fort utiles. Makonyane, en particulier, s'entend à merveille à faire du bien dans ces mêmes Kraals, où il ne portait autrefois que la terreur et la désolation. Le soir, Dieu nous a ramenés en paix à Morija. Recevez, Messieurs, avec ce Journal, l'assurance de mon respectueux attachement.

TH. ARBOUSSET.

Extraits d'un journal de M. Gosselin, aide-missionnaire à Morija, pendant les six derniers mois de 1841.

Samedi 3 *juillet*.—Après midi, comme à l'ordinaire, quatre femmes sont venues balayer l'église; je leur ai lu un chapitre des Saintes-Écritures, et je leur ai fait une courte explication. Je leur ai ensuite demandé comment elles se trouvaient dans leurs cœurs; quelques unes disent qu'elles désirent se donner à Christ; d'autres qu'elles ne pensent à rien. Après les avoir entendues, j'ai fait à chacune une petite exhortation selon la nature de leurs réponses.

Dimanche 4.—Service comme de coutume, c'est-à-dire quatre services; le premier à huit heures qui se compose de chant, prière, lecture, chant, prière, lecture, chant et prière. Le missionnaire officiant fait la première prière; il fait faire ensuite les deux autres par deux chrétiens indigènes qu'il désigne, ayant soin de les faire prier tous à leur tour. A dix heures, prédication, à deux heures

et demie, *idem.* A sept heures du soir, les chrétiens se réunissent dans l'église et ont leur culte : le pasteur lit une portion de la Parole de Dieu, fait une petite exhortation; après, chacun peut parler selon ses propres sentiments pour l'édification commune. Voilà comment chaque dimanche est employé à Morija. Peut-être direz-vous que c'est beaucoup de nourriture distribuée en un seul jour, mais les circonstances nous y forcent.

Lundi 26. — Trois adultes ont été admis candidats au baptême, deux hommes et une femme, savoir Lekhopo, Naile et la femme Tau.

Mardi 24 *août.*—Le désir de s'instruire est général parmi les Bassoutos. Quatre femmes désirant d'apprendre à lire se sont rendues ici, bien qu'éloignées de la station d'environ douze lieues. Voilà un mois qu'elles sont arrivées; elles repartent aujourd'hui pour leurs demeures; deux d'entre elles ont appris à lire; l'une, particulièrement, lit l'Evangile couramment, l'autre pas aussi bien; et deux autres savent épeler. Elles s'en retournent bien joyeuses avec leurs petits livres: que Dieu veuille graver dans leurs cœurs cet Evangile de grâce qu'elles ont appris à connaître!

1er *Novembre.* — Après l'école, j'ai conduit l'eau dans le jardin et arrangé une voiture pour nous rendre à Thaba-Bossiou. Le soir, réunion pour les missions. *Jeudi* 4. — Frère Arbousset part avec sa famille pour Thaba-Bossiou. *Samedi* 6. — Je m'y suis rendu. *Dimanche* 7. — J'ai tenu le culte dans l'église; à dix heures, frère Casalis a prêché et baptisé onze adultes, dont neuf hommes et deux femmes, cinq hommes de Thaba-Bossiou et deux femmes et quatre hommes de Morija. Après midi, frère Arbousset a prêché et distribué la Sainte-Cène. *Lundi* 6 *décembre.* — Ecole. Après, j'ai monté une porte. Deux femmes ont été admises candidats au

baptême, Moriei et Mamoniekinieki. Le soir, réunion pour les missions.

Samedi 18. — Je suis parti avec quelques chrétiens; nous avons annoncé l'Evangile dans quelques villages. Le soir, nous nous sommes rendus chez le chef Poushouli; nous y avons passé la nuit ainsi que le dimanche. *Dimanche.* — J'ai fait appeler les gens des villages environnants; nous avons eu trois services et une école. *Lundi* 20. — Après la prière du matin, nous sommes partis pour Morija, et chemin faisant nous avons annoncé l'Evangile dans cinq villages; nous étions bien fatigués, et cependant joyeux d'avoir annoncé l'Evangile à un bon nombre d'âmes.

Vendredi 24. — Lavé le pavé de la chapelle. Frère Casalis est arrivé avec sa famille et une partie des habitants de Thaba-Bossiou. Le soir, réunion. *Samedi* 25, jour de Noël, il faisait un temps serein, sans vent. Nous avons eu la réunion en plein air; le perron de la maison servait de chaire au prédicateur; il y avait pour le moins huit cents auditeurs, les candidats étaient rangés devant la chaire. Frère Casalis a prêché sur la naissance du Sauveur. Les candidats qui ont reçu le baptême étaient tous adultes; cinq femmes de Thaba-Bossiou, une femme de Morija et trois hommes. *Dimanche* 26. — Le temps ne nous a pas permis de rester dehors. Les services ont eu lieu dans la chapelle, qui ne peut contenir que cinq cents auditeurs. Le reste des indigènes étaient debout aux portes et aux croisées. Frère Arbousset a prêché et distribué la Sainte-Cène. Communiants quarante-neuf, quarante-trois natifs et six Européens. Après midi, sept enfants ont été baptisés. Le soir, réunion de l'Eglise. *Le* 27. — Après la prière du matin, chacun s'est retiré chez soi. J'ai commencé à faucher notre blé, dont une partie est mûre. Le reste de cette semaine tenu l'école et travaillé au blé.

Maintenant, qu'il me soit permis d'ajouter encore quelques lignes. Pendant les six derniers mois qui viennent de s'écouler, le Seigneur ne nous a pas laissés sans marques visibles de son amour; il nous a bénis dans son œuvre, et cette œuvre fait des progrès sensibles; bien que les conversions ne soient pas éclatantes par le nombre, le Seigneur appelle les âmes qu'il a élues, une à une; le nombre de ses brebis augmente tous les jours dans ses troupeaux, et nous nous en réjouissons; que son saint nom soit béni; qu'il nous donne plus de force d'âme, plus de dévouement; que je puisse le servir en mon corps et en mon âme qu'il a rachetée; oui, mon Dieu, augmente ma faible foi.

L'école ne nous donne pas moins de satisfaction; le nombre de ceux qui savent lire augmente visiblement. Depuis un an que nous avons ouvert l'école, parmi les enfants qui ont commencé l'alphabet, quinze peuvent lire l'Evangile, dix dans les tableaux, vingts épellent, douze en sont à l'alphabet, sans compter une vingtaine d'adultes qui viennent à l'école chaque jour; la moitié peuvent lire l'Evangile. Le nombre de ceux qui fréquentent l'école est beaucoup plus nombreux, mais tous ne viennent pas régulièrement à l'école à cause de leurs occupations. Cette année, cependant, la sécheresse a été telle qu'ils n'ont pas pu cultiver leurs jardins, et qu'un plus grand nombre sont venus à l'école ;—beaucoup murmurent, que Dieu fasse tourner cette épreuve à leur bonheur éternel.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

EMPIRE BIRMAN.

Continuation de la persécution.— Nouveaux baptêmes parmi les Karens.

Nous avons souvent parlé du peuple connu sous le nom de Karens. Etranger dans le pays qu'il habite, accablé sous le poids d'une odieuse tyrannie et cependant plein d'énergie dans ses sentiments, simple dans ses mœurs, franc dans ses procédés, religieux dans ses souvenirs et dans ses pratiques, depuis long-temps accessible aux idées chrétiennes, ce peuple est aussi intéressant que remarquable. Séparé de ses vainqueurs par ses habitudes sociales, davantage encore par ses croyances, il semble le dernier débris de quelque nation pieuse des temps anciens. Les dernières lueurs d'une révélation divine paraissent se réfléchir dans quelques uns de ses souvenirs. L'image confuse de lumières éclipsées, une vague et ferme espérance de lumières nouvelles, le passé comme il le rapporte, l'avenir comme il l'imagine, sont les signes probables de quelque phénomène remarquable dans son histoire. Nous avons fait connaître son caractère et sa religion par des détails que nous ne reproduirons pas ici (1) et qui ont même fait supposer, quoique à tort probablement, que les Karens sont les derniers restes des dix tribus dispersées. Ce que nous tenons à rappeller c'est que ce peuple est aussi un peuple à part; c'est que par la nature même de sa religion, la lassitude de ses espé-

(1) Voir entr'autres XV[e] année, pages 63 et suivantes, et XII[e] année, pages 239 et suivantes.

rances jusqu'ici déçues, et de sa position sociale jusqu'ici accablante, il semble tout prêt à embrasser l'Evangile pour combler le vide de ses idées et alléger le poids de ses peines. Les missionnaires qui l'instruisent ne doutent nullement de ces bonnes dispositions, de cette préparation de presque tous les cœurs à croire ce qu'ils espèrent si vivement et depuis si longtemps. Ce que sont pour les premiers âges de l'Eglise les pieux et intéressants Nestoriens au milieu des hordes musulmanes qui les méprisent et les tyrannisent, les simples et impuissants Karens le sont pour les premiers âges du monde au milieu des aveugles et impitoyables Birmans; si ceux-là rappellent les premiers triomphes de l'Evangile, ceux-ci rappellent les premières révélations du vrai Dieu. Moins éclairés, mais non moins dociles, moins sincères, moins droits; même étrangers qu'ils sont à toute forme du culte chrétien, ils semblent plus prêts à adopter celles qui leur seront indiquées, comme les plus simples et les plus vraies. Mieux vaut quelquefois, en fait de culte, n'avoir pas de formes que d'en avoir de mauvaises; car souvent créer est plus facile qu'améliorer. Nous ne voulons pas élever l'un de ces peuples aux dépens de l'autre. Nous les signalons tous les deux, comme deux membres bien remarquables et bien intéressants de la famille humaine; nous demandons les mêmes sympathies et les mêmes prières pour ces deux débris de deux époques différentes, qui semblent rappeler le Calvaire et le Sinaï, et montrer le progrès de la révélation divine dans le cours des siècles.

Deux obstacles s'opposent à la conversion générale des Karens; le manque d'ouvriers d'abord. Les missionnaires qui les évangélisent sont peu nombreux; un appel a été fait aux Eglises baptistes d'Amérique; espérons qu'il sera entendu. Le manque de liberté ensuite; nous

l'avons dit; le poids d'une odieuse tyrannie accable les Karens, trop faibles pour le secouer. Dispersés au milieu d'une nation incomparablement plus nombreuse, ils en subissent le despotisme violent, et ce despotisme malheureusement s'étend à toutes choses, et jusqu'à la plus sacrée et la plus inviolable, la religion. Non seulement les Karens sont soumis aux Birmans pour les actes de la vie ordinaire, mais ils ne peuvent pas avoir une autre religion que la leur, et la tyrannie veut dominer la pensée comme l'action, flétrir l'âme comme le corps. Les missionnaires sont bannis de l'empire; leur parole y est interdite et leurs personnes y seraient maltraitées, si elles pouvaieut y être atteintes. Etablis à la frontière, ils dirigent de loin une œuvre qu'ils ne peuvent point faire eux-mêmes, mais que des Karens convertis accomplissent avec zèle sous la bénédiction de Dieu. Les vrais missionnaires, les vrais envoyés sont donc des indigènes formés préalablement aux difficiles fonctions qu'ils remplissent dans le danger, l'opprobre et la persécution. A des époques plus ou moins rapprochées, ils viennent soit seuls, soit avec ceux que le Seigneur leur a donnés, rendre compte aux missionnaires de leurs travaux, et recevoir les directions d'une sagesse plus expérimentée et les encouragements d'une affection satisfaite et reconnaissante. Les missionnaires eux-mêmes ont des troupeaux, mais ils n'en surveillent directement qu'un petit nombre; souvent ils instruisent des indigènes qui, venus de loin, demandent et obtiennent le baptême, et puis s'en retournent, soit vivre soit mourir au milieu des Birmans superstitieux et cruels. Ils n'emportent pas la bonne semence seulement dans leurs cœurs, mais encore dans des livres, que d'une main courageuse et libérale ils donnent à leurs amis et à leurs ennemis. De temps en temps et le plus souvent qu'ils peuvent, les missionnaires vont de station en station sur la

frontière, baptisant au nom du père, du fils, et du St.-Esprit les indigènes convertis, tantôt aux bords d'un large fleuve tantôt dans le creux d'un vallon solitaire. C'est ainsi que l'œuvre se fait, d'âme à âme, de village à village, avec difficulté, péril et lenteur, en attendant qu'elle se fasse dans tout le pays à la fois.

Nous allons initier le lecteur au détail des travaux et des succès des ouvriers du Seigneur par le récit d'une tournée missionnaire commencée le 24 déc. 1840, et terminée le 13 janvier 1841. Dans l'espace de 19 jours 179 personnes furent baptisées par M. Abbott, ainsi qu'on va le voir.

« Le 24 décembre 1840. Après avoir recommandé ma femme et mon enfant à la grâce du Dieu que nous servons, je quittai Sandoway, pour faire une visite aux Karens établis sur la frontière orientale de cette province.

« La côte présente une suite de collines escarpées, irrégulières et couvertes de broussailles ; à une longue distance, les montagnes de l'Arracan dominent de leurs têtes majestueuses les épais nuages qui pendent à leur base ; des villages bâtis sur les bords des ruisseaux qui coulent des montagnes dans la mer se trouvent le long de la côte ; mais peu considérables, et peu nombreux, ils échappent à cause de la vue des arbres dont ils sont entourés. En plusieurs endroits, les collines se prolongent jusqu'au rivage. Souvent même des rochers élevés s'avancent jusqu'à un mille ou deux dans la mer, ce qui rend la navigation très-difficile. Dans les endroits où elle n'est pas accidentée, la côte est fort malsaine, et elle expose les habitants à la fièvre, au choléra et à la mort.

25. « Arrivé à Goa, je pris mon logement dans un petit zayat, élevé sur le rivage pour le commissaire de cette province, qui ne tardera pas à arriver. Le bruit court dans la ville qu'un grand mouvement a eu lieu aux envi-

rons de Bassein ; il aurait été suscité par l'empressement des Karens à lire les *livres blancs* (livres chrétiens), ce que le gouvernement Birman considère comme un acte de rébellion manifeste.

26. « J'ai passé le jour dans le zayat, entouré de nombreux indigènes que le désir de jeter un coup d'œil sur l'étranger amenait auprès de moi. Un homme qui paraissait être l'oracle du village s'est avancé et m'a demandé un livre. La foule a écouté en silence les paroles que je lui ai adressées. J'ai trouvé dans ce pays beaucoup de livres et de traités, donnés par les missionnaires de Rangoun. Plusieurs de ces livres sont lus, et même dans ce désert montagneux bien des gens apprennent à connaître le Seigneur. A Bassein les officiers du gouvernement firent dernièrement des recherches pour s'emparer de nos livres et les détruire, non-seulement parmi les Karens, mais parmi les Birmans eux-mêmes ; ils parvinrent à en découvrir un grand nombre, et ils les brûlèrent publiquement dans les rues de la ville. Toutefois il en est qui, dispersés dans le pays, resteront, j'espère, cachés à la vigilance de l'autorité.

27. « *Jour de dimanche.* C'est ici la journée que le Seigneur a faite; mais hélas ! que les scènes qui frappent mes yeux dans cette triste contrée sont différentes de celles qui, dans un pays chrétien, remplissent le cœur d'allégresse durant ce saint jour. A peine un Karen converti est venu lire la Bible avec moi. Quelques gens sont venus frapper à la porte et ils ont à la hâte jeté un regard furtif sur l'étranger. Un second Karen est arrivé dans la soirée d'un petit village voisin pour demander le baptême. Sa femme et lui sont les seuls chrétiens du village; le reste des habitants est ouvertement opposé à l'Évangile.

29. « Parti de Goa pour me rapprocher davantage

des villages habités par les Karens, je me suis fait transporter du vaisseau à terre dans un petit canot, et trois heures après j'ai gagné un village karen composé de quinze familles. Les habitants se sont aussitôt assemblés dans la maison de leur chef, préparée pour le culte. Il y a deux ans que pour la première fois je prêchai l'Evangile dans cet endroit à mon retour de Bassein. Déjà il se trouve des chrétiens dans chaque famille. J'en ai baptisé quelques-uns à Sandoway; les autres ont impatiemment attendu la visite que je devais leur faire. Un vieux chef karen de l'un des villages birmans les plus rapprochés de la frontière m'a annoncé que les Karens de ce pays ont été condamnés à une forte amende pour avoir lu le *livre blanc*. Il a eu pour sa part 83 roupies à payer. Il s'était rendu ici pour choisir un lieu où il pourrait s'établir avec toute sa famille, afin de se soustraire à l'oppression des magistrats Birmans. Le soir 40 personnes se sont rendues au culte; dix-sept ont demandé le baptême.

30. « J'en ai baptisé 10 ce matin; quelque chose de plus solennel que d'ordinaire se faisait remarquer dans l'assemblée; ç'a été un moment de vive joie pour mon âme.

31. « J'ai eu 30 nouveaux baptêmes; tous les néophytes habitent le village. J'ai trouvé les marques les plus évidentes d'un changement de vie dans chacun d'eux à la suite des recherches exactes que j'ai faites, en public et en particulier. Tous font profession de christianisme depuis plus d'un an et ils ont acquis une connaissance de l'Évangile vraiment étonnante. L'un de mes meilleurs aides demeure dans ce village. Doué d'un bon caractère, préparé à ses fonctions par quelques directions qu'il a reçues, il est propre à instruire et à guider ces indigènes dans le chemin de la vie.

« Bleh Poh vient de l'autre côté de la frontière; il est arrivé avec quelques amis. Il nous a fait un récit détaillé

de l'oppression qui pèse sur les chrétiens des environs de Bassein. Il rapporte que onze chefs, dont il donne les noms, ont été cités devant les tribunaux, jetés en prison, condamnés à payer des amendes, pour avoir embrassé la religion de Jésus-Christ et appris à lire le *livre blanc*. Ces chrétiens sont les magistrats de leurs villages respectifs; et quoique placés sous la surveillance des hauts fonctionnaires de l'empire, ils sont les patriarches de leur peuple. Leur juridiction s'étend quelquefois à 60 ou 80 familles, d'autres fois à 8 ou 10 seulement. Condamnés à un amende de 1,181 roupies, ils estiment cette somme une légère punition, parceque, chrétiens comme eux, la plupart de leurs gens seront heureux de concourir à la dépense par des contributions volontaires. Une question se présente naturellement, celle de savoir si, conformément au principe chrétien, ils doivent payer une amende qu'ils ne méritent pas; leur choix a été simple; payer et souffrir. Un refus eut passé pour un acte de rébellion; et malheur, oui malheur à l'homme sur qui tombe, dans ce pays de despotisme, une pareille accusation.

« Les chrétiens ne sont point forcés de prendre l'engagement de servir les prêtres et les pagodes, non plus que de renoncer à leur foi. Quand les chefs dont je viens de parler furent amenés devant le gouverneur de Bassein, celui-ci leur demanda purement et simplement s'ils adoraient le Dieu des Étrangers, et s'ils lisaient le *livre blanc*. «Oui, répondit l'un d'eux, et plusieurs Birmans aussi, membres du même peuple que vous, lisent le *livre blanc*. » Après quelques questions de la même nature, le gouverneur leur dit à quelle amende ils étaient condamnés, puis il les envoya en prison jusqu'à ce que la somme fut payée. Pour des prisonniers dans un pays comme celui-ci, ils ne laissèrent pas que d'être traités avec bonté. Leurs amis, instruits de leur emprisonnement, payèrent la somme et mîrent

ainsi fin à leur captivité. Qu'eussent-ils gagné à refuser de payer l'amende ? il n'est pas difficile de le dire, les tortures et la mort. Les chrétiens estimèrent que c'est par une intervention spéciale de la Providence que leurs chefs furent ainsi délivrés du danger qui les menaçaient. Si les officiers Birmans voulaient à toute force obliger les Karens à renoncer à leur religion, je pense que parmi les milliers qui portent aujourd'hui le nom de chrétiens, plusieurs chercheraient à sauver leurs vies ; mais un grand nombre, j'en ai la confiance, supporteraient le martyre avec un inébranlable courage.

1er *Janvier* 1841. « Ce jour a été tristement intéressant pour moi. Plusieurs de mes aides sont accourus auprès de moi, ce matin, venant de la frontière birmane ; ils avaient heureusement échappé aux poursuites des officiers envoyés de Bassein pour les prendre. Ils avaient quitté leurs maisons de nuit, et fui à travers les buissons vers ce village où ils espéraient me trouver. Si ces aides sont jamais pris, de nouvelles tribulations les attendent. J'ai prêché ce soir devant une assemblée nombreuse et attentive sur Christ, le bon berger.

2. « J'ai baptisé, le matin, 11 indigènes venus d'un village voisin. Dans l'après-midi, j'ai lu à mes aides, Tite I, 6-12. J'ai tenu une nouvelle réunion au coucher du soleil, et 19 candidats, arrivés pendant le jour d'autres villages voisins, ont aussi manifesté le désir d'êtres baptisés. Le soir, j'ai fait une exposition de la parabole de l'ivraie.

Dimanche, 3. « Après le service du matin, baptème de 19 candidats, et la plus considérable assemblée de Karens que j'aie jamais vue. A aucune époque, il ne m'a été donné de leur annoncer l'Evangile avec autant de liberté.

4. « Shway Meing nous est venu de l'Est ce matin avec plusieurs amis. Il a erré pendant onze jours au milieu des

buissons, avant de pouvoir se rendre ici, bien qu'il suffise de quatre jours pour y arriver par le chemin direct. Un officier Birman, qui est son ami, l'avait engagé à se tenir en repos sans penser à son œuvre, attendu que le gouverneur de Bassein avait l'œil sur lui, comme sur un homme influent parmi les chrétiens. Le danger allant croissant, il avait fini par lui dire que s'il voulait sauver sa vie, il devait une bonne fois renoncer à sa religion. Le fidèle disciple du Sauveur lui assura qu'aucun évènement ne lui ferait jamais trahir sa foi. Alors, fuyez, répondit le bienveillant officier. Shway Meing ne tarda pas à apprendre d'un chrétien que des hommes étaient déjà à sa poursuite. Quittant alors sa famille avec un frère, il se retira dans des villages éloignés. Ses amis détruisirent aussitôt sa maison, de sorte que l'officier, arrivé quelque temps plus tard, ne trouvant pas même l'habitation du fugitif, renonça à la poursuite. Je demandai à Shway Meing pourquoi, dans des circonstances aussi critiques, il venait me faire une visite, même sur le territoire anglais, et courait ainsi le danger d'aggraver ses maux, s'il était pris. « J'ai désiré, dit-il, de venir, de voir la face de l'Insti- » tuteur, d'entendre sa voix, puis de retourner chez moi » et de mourir.»

J'ai baptisé 9 candidats à midi ; les uns avaient traversé la frontière, les autres venaient du Sud de cette province. L'un d'eux était le frère de Bleh Poh. Pendant l'examen, je lui ai demandé s'il saurait endurer la persécution, et même, au besoin, souffrir la mort, ou bien s'il renierait son Sauveur. Il a hésité, ne voulant pas tomber dans le même écueil que le téméraire Saint-Pierre. Je lui ai demandé de nouveau s'il oserait assurer devant Dieu et devant l'assemblée, qu'il souffrirait tout jusqu'à la mort. « Je crains, maître, je n'ose pas.» Je n'avais pas besoin de ces marques touchantes de sa sincérité pour m'assurer

de la réalité de sa conversion; mais d'autres circonstances me faisaient désirer une réponse claire, un engagement positif. Je connaissais la pureté de son caractère; je ne pouvais m'en contenter; une assemblée nombreuse attendait au milieu d'un profond silence et d'une vive anxiété, de sorte qu'il m'était impossible de retirer ma demande. Je renouvelai ma question pour la troisième fois; il hésita encore; je le pressai de répondre. Il inclina sa tête jusqu'à terre, et il se mit à pleurer. Le silence du tombeau régnait au milieu de l'assemblée. Il releva sa tête; de grosses larmes coulaient sur ses joues noires: « Maître, dit-il, je ne renierai pas mon Sauveur, s'il » m'accorde sa grâce; je ne puis rien dire de plus.»

« C'a été mon privilège de baptiser, depuis mon arrivée dans cette contrée, plus de quatre cents Karens, mais je n'avais jamais trouvé à conférer ce saint sacrement, autant de bonheur que pendant ces derniers jours. Notre Jourdain était un petit ruisseau descendant de la montagne; l'aspect était en même temps sauvage et magnifique; les assemblées attentives, solennelles, joyeuses; les épaisses forêts retentissaient des accents de la louange, sortis de cent bouches à la fois; les candidats adressaient au ciel les vœux du baptême, en se consacrant à une vie nouvelle; le Sauveur sanctifiait par sa présence ces scènes touchantes, et apposait sur nos actes le sceau de son amour. Dieu veuille bénir ces âmes qu'il a converties, et les conserver irrépréhensibles jusqu'au retour de Jésus-Christ, au milieu de tous les saints anges. »

Telle est la manière dont l'œuvre s'opère au milieu des Karens, tels les obstacles qu'elle rencontre, et tels les succès qu'elle remporte. Peu de temps après avoir prononcé les paroles qu'on vient de lire, le missionnaire Abbott se sépara de ses aides, mais non sans émotion. Il leur fit un discours d'adieu; ils écoutèrent ses dernières

paroles au milieu des larmes. D'autres indigènes recueillaient avec des cœurs affligés les exhortations du pasteur. Tous ensemble, ils l'accompagnèrent jusqu'au bord de l'eau, comme autrefois les disciples d'Ephèse y accompagnèrent Saint Paul. C'étaient les disciples, cette fois, qui devaient être prêts à donner leur vie au Seigneur; la plupart devaient revenir à Bassein; ils ne savaient pas les choses qui leur arriveraient; mais ils étaient bien assurés que des persécutions et des afflictions les attendaient. Résignés, courageux, mais tristes, ils vinrent les uns après les autres, serrer la main de leur ami, de leur pasteur, dont le cœur saignait. « Priez pour nous,» dirent-ils, et ils partirent. Ils partirent pour aller peut-être en prison, peut-être à un long esclavage, peut-être à une mort sanglante; ils partirent de bon cœur, sans murmure ainsi que sans crainte; portant leur vie dans leurs mains, et prêts à la déposer avec humilité sur l'autel du Seigneur. Passer du baptême sous les chaînes ou au supplice, ce fut la gloire première de l'Eglise; c'est son honneur encore, parce qu'il est un sentiment plus fort que la mort, et c'est l'amour de Dieu, répandu dans l'âme de ces humbles païens, qui savent ou souffrir dans les prisons, ou incliner la tête sous la hache du bourreau. Pourquoi les nations s'élèvent-elles contre l'oint de l'Eternel, et pourquoi les puissants de la terre persécutent-ils ses bien-aimés? Puissent les lions féroces devenir comme les agneaux qu'ils dévorent, et puissent ceux-ci paître tranquilles le long des eaux paisibles, ou continuer à se laisser mener à la boucherie, sans ouvrir la bouche contre ceux qui les immolent.

Plus de six mille livres ont été répandus parmi les Karens. Ce sont des évangiles, des traités, des cantiques, etc. Cent quatre-vingt-quatre chrétiens ont été baptisés dans les derniers temps, et au milieu des plus grands dan-

gers. Beaucoup de villages sont en partie chrétiens; plusieurs le sont tout-à-fait. Ce sont les chefs surtout qui ont demandé le baptême et l'ont reçu hors de l'empire. Placés à la tête d'un grand nombre de ces villages, ils y exercent une bonne et chrétienne influence; les premiers à croire, ils sont aussi les premiers à souffrir. Avant la persécution, les Karens célébraient en commun le culte du Seigneur. Surveillés, menacés, traqués, ils ne peuvent plus se réunir qu'en fort petit nombre et en cachette; quand le danger est plus grand et la surveillance plus sévère, ils s'assemblent silencieusement, et invoquent Dieu durant le sommeil de leurs ennemis.

OCÉANIE.

TAHITI.

Joie du peuple au retour d'un missionnaire.—Empressement à se procurer les Saintes-Ecritures.

Un missionnaire qui était revenu dans l'île après s'en être absenté quelque temps, écrivait sous la date du 2 août 1841, les lignes qu'on va lire : « La courte absence que j'ai faite a beaucoup profité à ma santé. Mes écoles ont été bien tenues pendant mon voyage; j'ai été bien réjoui du bonheur qui remplissait le cœur des indigènes en me voyant revenir au milieu d'eux. Aussitôt que quelques voix eurent dit : « Voici notre missionnaire, il ne nous a pas abandonnés, il est revenu,» tout le monde fut en mouvement. D'abord, les enfants de chaque école vinrent en corps séparés, avec toutes sortes de nourritures, des poissons, des volailles, des crabes, des écrevisses, des plaintains, des oranges, &c., qu'ils jetèrent en un tas devant moi. Après m'avoir serré la main, ils se retirèrent

en s'écriant : « C'est la bonté du Seigneur qui vous a ramené parmi nous.»

«Presque toutes les familles s'approchèrent les unes après les autres, pour me témoigner le plaisir que leur faisait mon retour. L'un me présentait un cochon, l'autre une grande quantité de banana, un troisième un plantain des montagnes, un quatrième une volaille ou des poissons; d'autres m'apportaient des fruits choisis; tous répandaient des larmes de joie. Ces pauvres indigènes s'asseyaient devant ma porte, dans mes chambres, à mes pieds même sous ma table; ils restaient là des heures entières; quelques-uns pleuraient, d'autres criaient : « Salut à vous, notre pasteur ! » A peu de distance, hors de la maison, d'autres encore, ne sachant comment exprimer leur joie. dansaient et chantaient en s'écriant: «Notre père est venu, il est venu; notre père est venu, Dieu l'a ramené. »

«Grace aux utiles travaux de mes collègues, les candidats au baptême font des progrès, et depuis mon retour plusieurs pécheurs que j'avais auparavant avertis avec larmes, se sont présentés pour être admis dans l'Église du Seigneur. Je chanterai à toujours la miséricorde de mon Dieu.

« J'apportai avec moi, en revenant à Bogue Town, environ 60 nouveaux exemplaires de la Bible. Les indigènes ont vraiment manifesté un grand désir de les posséder. Ils ont attendu la vente, des mois entiers, l'argent à la main. Le plus grand nombre de ceux qui désirent si vivement avoir le volume sacré, sont des gens qui, les années précédentes, nous avaient donné beaucoup d'inquiétude. Cette année, heureusement, l'usage des liqueurs a presque entièrement été abandonné, et la lecture de la Bible lui a été substituée. De bonnes chapelles s'élèvent là où, il y a peu de temps, on n'en voyait aucune. C'est le fruit d'une conviction profonde chez le peuple. Ne

cédons pas la palme de la victoire à ceux qui viennent lorsque les indigènes sont gagnés à la morale, à la civilisation, au christianisme,avec leurs coutumes abominables, leurs impures convoitises, leurs funestes liqueurs, leur langage menteur, pervertir les voies droites du Seigneur et égarer les rebelles. J'ai le plaisir de vous annoncer que les vices des étrangers restent surtout avec ceux qui les ont apportés. Ce sont eux proprement qui sont lesjoueurs, eux qui sont les ivrognes, et quoique notre peuple voie tant de vils péchés parmi ces essaims de marins qui abordent dans l'île; quoiqu'il soit si souvent tenté par des hommes rusés, et si souvent tourné en ridicule par les enfans du monde, cependant, peu d'indigènes ont été séduits.

« Nos assemblées croissent, on se presse dans nos Eglises. Quant à la pureté du caractère, la conduite morale, la rectitude de la connaissance chrétienne, le ferme attachement à l'Évangile, et en général la manière d'être comme membres de l'Eglise, je crois pouvoir dire, avec confiance, que nos indigènes convertis ne le cèdent en rien à un nombre égal de fidèles de quelque Eglise du monde que ce soit.»

Un autre missionnaire écrivait sous une date plus récente : « Le Camden nous a amené notre vénéré frère M. Nott. Nous avons été heureux de le voir encore une fois parmi nous, d'autant plus qu'il apportait avec lui une bonne provision de Bibles dans le dialecte de l'île. Nous en avions assez pour en donner 100 exemplaires à chacune des stations de cet archipel. Je crois que, dans toutes les stations, ces livres ont été achetés avec le plus grand empressement. Nous en fixâmes le prix à deux dollars chacun. (1) Les

(1) Le prix de chaque Bible devait être de plus de 10 fr.
Rédacteurs.

indigènes en eussent donné trois aussi bien que deux, mais M. Nott, ayant d'abord proposé ce prix, et les frères l'ayant approuvé, nous n'exigeâmes pas davantage. Ç'a été un bien grand encouragement pour les frères de voir quel grand désir toutes les classes ont témoigné de se procurer les Saintes-Ecritures. Maintenant qu'elles les possèdent, elles les lisent tous les jours, non sans fruit, nous l'espérons. Lorsque notre portion de livres fut transportée à la maison, les indigènes se rendirent en foule auprès de moi, l'argent à la main; ils ne voulurent pas me quitter jusqu'à ce qu'ils se furent procuré un livre chacun. Quelques-uns qui n'avaient pas d'argent, coururent à leurs instruments de pêche, allèrent à la mer, prirent des poissons et les portèrent au marché pour réaliser la somme nécessaire à l'achat du précieux volume. D'autres se rendirent avec la même promptitude auprès de leurs amis, et leur empruntèrent de l'argent. Il est réjouissant de voir non-seulement les membres de l'Eglise, mais une foule d'autres, rechercher avec tant d'empressement la Parole de Dieu. »

VARIÉTÉS.

Discours de Mar-Yohanna, *évêque Nestorien*, *dans une réunion de missions à New-York.*

L'évêque dont on vient de lire le nom se trouve en ce moment en Amérique. Il a quitté le pays de ses pères pour visiter les Eglises chrétiennes du Nouveau-Monde. Il est le représentant du clergé Nestorien, et en cette qualité, il fraternise avec des communions diverses pour la forme

mais unes pour le fond. Il est venu en Amérique accompagné de M. Perkins, missionnaire à Ourmiah. Dire que Mar-Yohanna est un évêque pieux, ami de l'œuvre des missions, respectable par son caractère comme par sa charge, est chose inutile; sa présence en Amérique le prouve. Elle prouve aussi, à ce qu'il nous semble, autre chose; elle montre que les Eglises protestantes, dans ce qui les caractérise plus particulièrement quant à la doctrine et quant au culte, ne sont ni aussi isolées, ni aussi jeunes qu'on le dit souvent. Nées dès les premiers temps du christianisme, par le besoin d'indépendance et de sincérité, dispersées par la persécution, voilées souvent, mais toujours présentes, sous une forme ou sous une autre, elles se sont et maintenues et multipliées, et aujourd'hui que la liberté leur permet de se reconnaître, elles n'ont plus qu'à reserrer les liens qui les unirent de tout temps. L'évêque Nestorien n'est ni Luthérien, ni Calviniste, il est moins Catholique romain encore; chrétien avant tout, il est protestant par cela même, car le mot protestant est un mot négatif qui désigna dans le principe la foi chrétienne avant toutes choses. Aussi le pieux évêque a-t-il été reçu avec cordialité par les chrétiens d'Amérique; il a pu se convaincre par les marques de sympathie et de charité qui l'ont accueilli à son arrivée qu'il était parmi des frères et des amis. Il l'a ainsi pensé lui-même; il s'est rendu au milieu des assemblées chrétiennes, il y a prié et parlé comme chrétien et comme évêque; il y a aussi plaidé la cause de son Eglise en ces termes :

« Mes chers amis, je suis venu d'un pays éloigné; j'ai traversé le grand océan pour vous voir; il m'était très difficile de quitter ma famille, mais j'avais un grand désir de vous voir. Je suis très réjoui de voir votre pays. Je suis si heureux de l'affection que vous m'avez témoignée depuis que je suis au milieu de vous, que je voudrais tou-

jours vivre dans votre société. Mais je dois revenir auprès de mon troupeau. Vos églises sont pleines de chrétiens, et il n'y a personne ici pour vous troubler. Vous avez bien voulu envoyer l'Evangile aux païens, selon le commandement de notre Seigneur, qui dit : Allez par tout le monde et prêchez l'Evangile.

« Mais notre peuple aussi désire qu'un plus grand nombre de missionnaires lui soient envoyés. Les Nestoriens sont pauvres ; ils n'ont que peu d'instituteurs, et ils n'ont pas les bonnes choses que vous avez. Je n'ai pas vu dans notre pays autant de chrétiens que j'en ai vu ici. Je désire que vous priez pour nous. Nous sommes bien oppressés par les Mahométans ; mais j'espère que par le moyen des missionnaires notre peuple se repentira, et reviendra au Seigneur, et qu'alors il enverra de nouveau des missionnaires aux païens. Puisse le règne de Dieu venir, et puisse sa volonté être faite sur la terre comme au ciel ! »

La résurrection objet de terreur pour la conscienee coupable.

Le fait suivant, que nous fournit un missionnaire anglais qui a vécu plus de vingt-trois ans au sud de l'Afrique, prouve que pour échapper aux accusations d'une conscience mauvaise, le pêcheur s'efforce d'oublier le dogme d'une vie future. « Je visitai un chef, » raconte M. Moffat, « qui vivait à quelques centaines de milles de notre station missionnaire à Lattakou. Ce chef s'était rendu célèbre par ses conquêtes et était devenu la terreur de l'intérieur. On considérait alors cette visite comme dangereuse ; cependant il me reçut avec beaucoup de respect et me traita fort poliment. Dans un entretien que j'eus avec cet homme de guerre et de sang, assis au milieu de cinquante ou soixante nobles et conseillers,

parmi lesquels se trouvaient plusieurs faiseurs de pluie, je laissai échapper quelques mots sur la doctrine terrible pour eux, de la résurrection. Le chef m'entendit. « Quoi! » s'écria-t-il tout hors de lui-même, « que sont ces paroles sur les morts; les morts ressusciteront-ils? » — « Oui, tous les morts ressusciteront. » — « Mon père ressuscitera-t-il? » — « Oui, votre père ressuscitera. » — « Tous ceux qui sont tombés sur le champ de bataille reviendront-ils à la vie? » — « Oui. » — « Et tous ceux que des lions, des tigres, des hyènes et des crocodiles ont dévorés, revivront-ils? — « Oui, et ils comparaîtront en jugement. » — « Et ceux dont les cadavres tombés sur les sables des déserts, s'y sont corrompus, et dont les cendres ont été jetées aux vents, ressusciteront-ils aussi? » dit-il d'un air de triomphe, comme s'il m'avait fermé la bouche. « Oui, » répliquai-je, « pas un d'eux ne sera oublié. » Se tournant vers son peuple, il lui dit d'une voix de Stentor: « Ecoutez, vous tous qui êtes sages; écoutez, quiconque parmi vous est sage, le plus sage des générations passées, vos oreilles ont-elles jamais entendu de si étranges nouvelles? » Il s'adressa alors à un homme dont le visage et les vêtements annonçaient qu'il était avancé en âge et qu'il était au dessus du commun. « Avez-*vous* jamais entendu de si étranges nouvelles? » — « Non, » répliqua le sage. « Je croyais posséder toutes les lumières du pays, car j'ai entendu les contes de plusieurs générations. J'occupe la place des anciens, mais les paroles de sa bouche confondent mes connaissances. Assurément il a vécu longtemps avant l'époque de notre naissance. » Le chef fixa ses regards sur moi. « Mon père, » me dit-il, en posant sa main sur ma poitrine, « je vous aime beaucoup. Votre visite et votre présence ont rendu mon cœur blanc comme le lait. Les paroles de votre bouche sont douces comme le miel, mais les paroles d'une résurrection sont trop dures pour

être entendues. Je ne veux plus entendre dire que les morts ressusciteront! Les morts ne peuvent pas ressusciter! Les morts ne ressusciteront point!» — « Quoi!» lui dis-je, « un homme aussi éclairé peut-il rejeter la sagesse et se détourner de l'intelligence? Dites-moi, mon ami, pourquoi dois-je garder le silence et ne plus parler de la résurrection?» Il éleva alors son bras qui avait été puissant dans la bataille et l'agitant comme s'il avait voulu brandir une lance, il dit: « J'ai tué mes milliers, ressusciteront-ils?» Jamais auparavant la lumière de la révélation divine n'avait pénétré dans son âme sauvage, jamais sa conscience ne l'avait accusé d'un seul, non pas même d'un seul des mille actes de rapines et de meurtres dont sa longue carrière a été entachée. Hommes frères, je vous le demande, n'est-ce pas là, à la lettre, marcher dans les ténèbres et demeurer dans le pays de l'ombre de la mort?»

Exemple de désintéressement.

Les écoles américaines dans l'une des villes de l'Inde, contiennent 1500 écoliers. Privés d'une partie des fonds ordinaires, les missionnaires durent réunir les instituteurs et leur annoncer que la moitié des écoles allaient être fermées. Les instituteurs n'avaient reçu jusqu'alors qu'une modique rétribution. Mais, plutôt que d'abandonner leur œuvre, ils proposèrent eux-mêmes de se contenter de la moitié de leurs appointements; grâce à ce dévouement, toutes les écoles furent maintenues et 750 écoliers doivent leur instruction au désintéressement de leurs maîtres.

Le Sauvage qui ne sait pas prier, et le Paysan qui lit le Nouveau-Testament.

Un pauvre sauvage éprouvait le plus vif besoin de prier, mais il ne savait comment s'y prendre ; incapable de lire, il ne pouvait consulter aucun livre. Il n'osait interroger son maître sur ce sujet délicat ; il souffrait en lui-même, le désir croissait chaque jour, mais sans se satisfaire. Enfin, le pauvre sauvage assista au culte de famille chez son maître ; il entendit lire la parabole du Pharisien et du Péager. Maintenant, je sais prier, s'écria-t-il en sortant tout joyeux, et se retirant à l'écart, il alla dans le silence répéter la prière du Péager : « Seigneur, aie pitié de moi, qui suis un pauvre pécheur ! »

« Pourquoi ne lisez-vous pas les Pères ?» demanda un jour dans un pays étranger un prêtre à l'un de ses paroissiens à qui il défendait de lire le Nouveau-Testament.» —« Les Pères, je ne les connais pas ; qui sont-ils ?— « Saint-Augustin, Saint-Jérôme, Saint-Cyprien, &c.» — « Au lieu des Pères, je lis le grands Pères, ce qui doit valoir mieux encore, puisque les grands Pères ont eux-mêmes instruit les pères. » —Si le pauvre Sauvage avait lu les Pères, y aurait-il trouvé une aussi touchante prière que chez l'un de ces grands Pères ? Car il voulait parler des auteurs inspirés des évangiles et des épitres.

NOUVELLES RÉCENTES.

Les Missionnaires Américains en Syrie pendant les derniers troubles.

Quelques journaux ont annoncé dernièrement qu'à la suite de la nouvelle guerre qui vient d'affliger la Mon-

tagne, les missionnaires protestants avaient été obligés de fuir, que quelques-uns mêmes avaient été maltraités. Aucune réaction aussi grave ne paraît s'être manifestée; les missionnaires sont jusqu'ici restés à leur poste, donnant asyle dans leurs demeures aux malheureuses victimes de la guerre; leur œuvre a pu être interrompue, même menacée; son avenir est le même; elle n'a besoin que de paix et de liberté pour s'étendre à plusieurs milliers d'âmes; les derniers événements semblent devoir tourner à son avantage. Les Maronites ont toujours persécuté jusqu'à la mort les personnes converties, suscité toute sorte d'opposition aux missionnaires, demandé leur bannissement, cacalomnié leur caractère, maudit leur ministère; moins puissants, peut-être seront-ils moins funestes. Au milieu de tant de troubles on ne peut rien affirmer; mais voici la conduite de ces hommes, qui comptent de si violents adversaires. L'un d'eux écrivait le 6 novembre dernier :

« Nous sommes dans l'angoisse, à cause des nouveaux troubles qui naissent autour de nous. Les souffrances occasionnées par le bombardement de Beyrout, n'étaient rien à côté de celles que ramène avec elle la guerre civile, de nouveau allumée au sein de nos montagnes. Cinquante ans ne répareront pas ces malheurs. Pauvre peuple! ses maisons brûlent avec toutes ses petites possessions, et il fuit loin de ses demeures, privé de tout abri. De dessus notre terrasse, nous pouvons voir la fumée de plusieurs villages montant vers le ciel, aujourd'hui encore plus qu'aucun autre jour, depuis le commencement de la guerre. Des multitudes périront pendant la saison pluvieuse, qui s'avance de jour en jour. J'ai recueilli quatorze de ces malheureux fugitifs la nuit passée; j'en ai pour ce soir de vingt à trente, quelques-uns sont malades de la fièvre, par suite de la fatigue qu'ils ont supportée. Un grand nombre sont parents d'une petite fille que nous

avons prise chez nous pour l'élever. Leurs maisons sont brûlées, et ils sont sans abri. Ils couchent sur des nattes et sur des bancs ; plusieurs sont sans couche d'aucune sorte. L'un touche évidemment à la mort. Notre instituteur arabe a chez lui trente ou quarante autres malheureux. Un indigène, qui est mon ami, m'a dit qu'il en avait également recueilli une quarantaine. Voilà dans quelle position nous sommes, obligés de ne pas dépasser certaines limites dans nos dépenses,(1) et de voir à nos portes des multitudes de malheureux. Mon cœur saigne pour eux. Je ne puis pourtant les secourir tous. La nature, comme l'Evangile, semble nous dire de le faire. Dans ce moment même, une femme vient d'embrasser mes pieds; avant que je fusse sur son chemin, elle implorait des secours; les malheureux se servent d'expressions comme celles-ci: « Dieu veuille épargner votre vie! puissiez-vous vivre cent ans! Dieu vous récompense!» Malgré tout cela, le gouvernement ne fait rien pour pacifier cette contrée.»

Quand les journaux français parlent de ces missionnaires américains, que, du reste, ils prennent toujours pour des anglais, ils les représentent comme des hommes ambitieux et sans dévouement. « *Le pays en est infecté*,» s'écriait dernièrement l'un d'eux. Ce n'est pas ainsi que parlent les malheureux dont ils essuient les larmes.

---

(1) Allusion aux ordres du Conseil américain, dont les ressources commandent une extrême prudence.

Rédacteurs.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE BÉTHULIE.—Extrait d'une lettre de M. Pellissier, sous la date du 1er octobre 1841.

Baptême de huit indigènes. — Admission de treize candidats.— Mort de l'un d'eux.— Assiduité au culte.— Sécheresse.— Construction d'un temple.— Collecte.

« Monsieur le Président et Messieurs,

« Vous ne verrez rien d'extraordinaire dans ce que j'ai à vous rapporter aujourd'hui ; point de réveils surprenants, point de ces tempêtes célestes qui viennent ébranler les masses endormies. Vous remarquerez toutefois que le Seigneur ne nous délaisse pas, qu'il nous bénit, qu'il fait descendre la rosée d'en haut sur notre labeur pour le fertiliser. Tandis que quelques-uns de nos frères moissonnent, nous sommes heureux de cueillir quelques épis épars qui commencent à blanchir. « Cela ne vient ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde.»

« Les personnes à qui nous avons donné des instructions religieuses pendant plusieurs années ont été admises au baptême, au nombre de huit, le onze du mois de juillet. Cette cérémonie chrétienne attira un grand concours d'indigènes, dont plusieurs paraissaient aussi affectés que les néophytes eux-mêmes, et qui, depuis lors, ont formé

la résolution de se donner au Seigneur. Si c'est une scène touchante que de voir des Européens qui, dès leur plus tendre enfance, ont suivi la prédication de l'Evangile sans en recevoir aucune impression salutaire, rejeter les maximes corruptrices de ce présent siècle pour s'occuper du salut de leurs âmes, qu'on juge de l'intérêt qui s'attache à des païens qui, bien que destinés selon toute apparence à périr dans leur ignorance, secouent le joug d'une grossière servitude et prennent l'engagement solennel de servir le maître de l'univers qu'ils ont si longtemps méconnu. Nous aimons à croire à la sincérité de ces néophytes qui viennent d'entrer dans l'Église du Seigneur par le rite sacré du baptême. Nous y ajoutons d'autant plus de foi qu'ils nous ont déjà donné des preuves de leur persévérance dans les sentiers de la justice. Nous désirons d'avoir des chrétiens et non des prosélytes, des croyants et non des hypocrites, en un mot des âmes remplies du Saint-Esprit. Mais hélas ! qu'il est difficile de connaître le cœur de l'homme! Qu'il est rusé et plein de duplicité ! L'expérience nous a appris à travailler en tremblant, à ne point nous précipiter dans les jugements que nous portons et à demander à Dieu le don du discernement des esprits. Le caractère vacillant des nègres doit être attribué à leur mauvaise éducation, aux préjugés et aux superstitions puériles dont les meilleurs ont de la peine à se défaire. Ce qui nous rassure et nous console, c'est que le Seigneur connait les siens et que nul ne les ravira de sa main. Si dans ce monde, l'ivraie se mêle souvent au bon grain, quand le juge suprême paraîtra dans sa gloire, il prendra à lui le bon grain et brûlera dans la fournaise ardente les mauvaises semences qui se seraient introduites dans son champ.

« Depuis que nous avons administré le sceau du baptème à ces nouveaux néophytes, le Seigneur nous a donné de

nouvelles preuves de son amour. Il lui a plu de bénir nos faibles efforts d'une manière toute spéciale. Le vide que nos candidats ont laissé en entrant dans l'Eglise de Christ a été plus que rempli par d'autres âmes qui demandent ce qu'il faut faire pour être sauvé. Elles sont au nombre de treize. Je les instruis une fois par semaine dans les vérités de la religion chrétienne. Plusieurs de ces personnes nous réjouissent par les progrès qu'elles font dans la piété et la connaissance de l'Évangile. Dans quelque temps, nous serons à même d'en ajouter quelques-unes à notre petit troupeau qui ne se compose encore que de vingt-trois membres. Un de nos candidats vient de nous quitter avant d'avoir vu ses désirs réalisés. Il est allé habiter une patrie meilleure que celle-ci. Sa mort a été prématurée, quelques jours ont suffi pour lui fermer les yeux; ses derniers moments ont été édifiants. Tous ceux qui l'ont visité sur son lit de mort, ont entendu des paroles de paix et de joie sortir de sa bouche. Il exprimait continuellement le grand désir qu'il avait d'aller à la rencontre de son Sauveur et de se réunir à cette multitude de bienheureux qui entourent le trône de l'agneau. Il avait une femme et des enfants qui semblaient moins le préoccuper que le séjour céleste qu'il aimait de tout son cœur. Les avant-goûts du ciel l'aidaient à supporter patiemment les douleurs auxquelles il était en proie. Rien de tout ce qui se passait autour de lui ne pouvait le distraire dans ses méditations. C'était un pauvre aveugle qui, dans sa jeunesse, avait joui du don inappréciable de la vue. Neuf ans après avoir perdu l'usage de ses yeux, et tandis qu'il n'était pas encore résigné à son triste sort, l'Évangile lui apprit qu'il est une vue spirituelle accordée à celui qui croit au fils de Dieu. Il crut, et dès-lors il vit ; des scènes brillantes autant que variées se déroulèrent devant lui dans le monde des esprits. Jamais ne se présentèrent devant le pinceau du

peintre couleurs plus vives et plus riches que celles qui désormais brillent à ses yeux dans le royaume de son père céleste. Quoique encore novice dans la foi, il ne laissait pas que de montrer aux chrétiens le chemin du devoir par une assiduité exemplaire aux services religieux. Ni le mauvais temps, ni la souffrance ne l'éloignaient de la maison de Dieu. Les détails qu'il donnait de la prédication montraient avec quelle attention il écoutait la parole de Dieu. Il était content de son sort. Lorsqu'il était occupé à tanner des peaux, travail dans lequel il surpassait ceux qui avaient l'usage de tous leurs sens, il élevait son cœur à Dieu, en chantant des cantiques. Après avoir ainsi marché pendant huit mois dans les voies de l'Evangile, il s'est endormi paisiblement au Seigneur, en priant, à l'âge de cinquante ans environ.

« Touchant la manière dont le culte est suivi, nous ne pouvons que vous dire, Messieurs, que notre attente a été dépassée. Nous redoutions la pensée de perdre la plupart de nos auditeurs à cause de la sécheresse. Un ciel d'airain s'offre depuis sept mois à nos regards, la pluie se refuse à nos vœux. Tous les pâturages présentent un aspect alarmant; le bétail meurt, les gens s'appauvrissent. Pour prévenir la famine, plusieurs des habitants de la station se sont vus obligés d'abandonner leurs demeures pendant quelque temps, obligés qu'ils étaient d'aller chercher l'herbe sèche dans des lieux inhabités. Ce triste état du pays a empêché les natifs d'ensemencer leurs terres. Si ce n'eut été les pluies abondantes dont nous fûmes favorisés l'année passée, ils auraient été dans des circonstances bien malheureuses. Malgré ces obstacles, nos saintes assemblées n'ont pas été désertées. Notre petite chapelle est toujours pleine, et souvent elle ne peut contenir ceux qui voudraient y entrer. Si nous avions un lieu assez vaste notre auditoire deviendrait nombreux. Nous nous trans-

portons au jour où notre temple sera achevé. Il est presque à hauteur de poutre. Sa forme est celle d'un T, sa longueur est de 74 pieds anglais sur 24 de largeur. Nous sommes obligés de faire venir le bois de la colonie, à grand frais, vu que sur les bords de l'Orange, on ne trouve que du saule fort mauvais que les vers rongent entièrement en peu de temps.

« Je vous envoie une petite collecte de 375 fr., que nous avons faite pendant le courant de l'année parmi ceux de nos gens qui sont le mieux disposés.

« Recevez, &c.

« J. P. PELLISSIER. »

STATION DE MOTITO. — Lettre de M. Lemue, sous la date du 25 janvier 1842.

Etat du pays à l'arrivée des missionnaires. — Persécution née du changement. — Fermeté des fidèles. — Chute. — Résultat de la persécution. — Ecole. — Vaccine. — Météore.

« Monsieur le Président et Messieurs,

« Un jeune homme disait, il y a quelque temps, à son père, qui est connu par son opposition à l'Evangile : « Dites-moi, mon père, ces missionnaires qui nous enseignent la voie du salut, que nous ont-ils enlevé? N'avez-vous pas du bétail et du blé comme par le passé et même plus? Vos enfants ne vous sont-ils pas soumis et ne vous rapportent-ils pas de leur chasse comme les autres? Quel mal y a-t-il donc à lire et à prier? » Ce qui s'est passé entre ce jeune homme et son père se passe encore tous les jours dans toute la nation des Béchuanas. La fermentation des esprits est grande. D'un côté est la

vieille génération qui ne veut pas démordre de ses anciennes habitudes ni sortir de la vieille ornière du vice et de l'ignorance; de l'autre, la jeunesse qui sent qu'il lui manque quelque chose, et qui voudrait entrer dans la nouvelle voie qui lui paraît meilleure à tous égards. Comment avons-nous trouvé les Béchuanas à notre arrivée en 1830? Vous le savez, c'était une nation de matérialistes et d'athées ; ils se moquaient en secret de notre simplicité qui pouvait ajouter foi à l'existence d'une vie future; les idées qu'ils se faisaient du grand être *Morimo* étaient si horribles qu'il eût mieux valu n'en avoir aucune; le vol était universel; le mensonge dans toutes les bouches; les femmes étaient estimées *propriété ;* enfin, leur superstition ne connaissait point de bornes; personne ne mettait en doute que les hommes n'eussent le pouvoir de faire de la pluie; et, à cette époque, le missionnaire qui abattait un arbre, qui faisait traîner des épines pour réparer son kraal, était en butte aux reproches de toute la ville. Une tempête était attribuée à quelque wagon qui, venant à se mettre en route, opérait cette commotion dans l'atmosphère. Devons-nous nous étonner si l'ange de ténèbres qui endormait les âmes dans cette dégradation ne voit pas d'un bon œil la lumière qui commence à pénétrer de toutes parts? Il est surtout naturel de s'attendre à ce qu'il nous livre de temps en temps quelque rude combat, et de nous préparer à recevoir le choc de ses adhérents qui s'irritent en voyant son royaume s'ébranler.

« Telle était notre situation, il y a trois mois. Les persécutions que souffraient les membres de cette Eglise étaient si fréquentes, si graves, que nous en étions dans une grande amertume, ne sachant pas quelle en serait l'issue. Un certain Nabal voulait à toute force que sa femme abjurât la foi chrétienne ; de là, les reproches, les invectives et les coups. Nous nous demandions avec douleur : « Quel

mal avons-nous donc fait pour que l'on traite ainsi devant nos yeux des personnes qui ont ajouté foi à notre prédication et mené, depuis lors, une vie exemplaire? » L'individu dont j'ai parlé poussa sa fureur si loin qu'un jour, au sortir de la sainte Cène, on le vit dans les rues, un couteau à la main, déclarant qu'il allait couper la gorge à sa femme. Celle-ci n'eut que le temps de se retirer chez une amie pour attendre que la colère de son mari fût apaisée.

« Le calme était à peine rétabli qu'un messager de mauvaises nouvelles arrive un jour de Lattakou pour informer un membre du troupeau que sa maison était brûlée, que sa femme n'avait eu que le temps de se sauver des flammes avec deux enfants en bas âge, et que tout ce qu'il possédait était consumé, à l'exception de son fusil. Voici ce qui avait occasionné cette catastrophe : Un prétendu faiseur de pluie s'était rendu la veille chez deux croyants fidèles pour exiger d'eux une rétribution pour la pluie qu'il comptait faire. L'un d'eux, dont la maison fut brûlée dans la suite, lui demanda d'où il venait. *Le faiseur de pluie :* — De Dieu. *Le croyant :* — Alors vous pouvez lire sa parole. Et à l'instant même il lui présenta un Evangile en lui représentant le mal d'une telle imposture. Le faiseur de pluie, mortifié de sa réception, alla en faire ses plaintes à un petit chef de Lattakou, et celui-ci lui conseilla de s'en venger par le fer et par le feu. Cette affaire produisit une vive sensation; qui pouvait se promettre d'être à l'abri de tels attentats? Qui pouvait répondre que demain il ne se réveillerait point dans les flammes, comme la jeune femme de Lattakou? Mochuara, le chef de Motito, devait juger le criminel, car il était de sa tribu. Une assemblée est convoquée; le coupable confesse son crime, en assurant toutefois qu'il ne l'avait commis qu'à l'instigation d'un certain chef de Lattakou, qui était alors

présent. Mais celui-ci, qui se sentait d'ailleurs au-dessus de la portée des lois, sut, dans sa finesse, donner un autre tour aux conseils qu'il avait donnés à ce malheureux. « Je t'ai dit, répliqua-t-il, voyons si tu es véritablement ce que tu dis être, un envoyé de Dieu; c'est le temps de le montrer. Fais descendre le feu du ciel; envoie des serpents pour mordre tes ennemis. » Le sorcier, abandonné par son conseiller à l'heure du besoin, fut alors solennellement livré au pouvoir de celui dont il avait brûlé la maison et de ses amis, pour être exécuté selon que bon leur semblerait. Ce jugement, qui faisait honneur à Mochuara, fut également un vrai triomphe pour la bonne cause. Les chrétiens en prirent occasion de faire de sérieuses remontrances aux païens, et ceux-ci furent évidemment battus et couverts de honte. Mais restait l'exécution de la sentence. Les habitants de Motito, qui avaient vu conduire le faiseur de pluie à Lattakou sous bonne escorte, étaient impatients de connaître son sort; la majorité disait : « Nous connaissons bien les Béchuanas, il n'est point douteux qu'il n'ait été mis à mort. » On ne tarda cependant pas à apprendre que, grâce à l'influence du christianisme, l'homme qui venait d'essuyer une telle perte avait non-seulement pardonné à l'incendiaire, mais l'avait pris chez lui dans l'espoir de l'éclairer et de le rendre meilleur.

« Vers la même époque, un jeune homme qui demeure à Taoun, dans le voisinage de Mahura (et qui appartient à une autre Eglise), était aussi sous la croix. C'est de sa propre bouche que j'ai recueilli l'anecdote suivante. « Mon chef,» me disait-il, « veut me forcer de renoncer à la foi; un jour il prit mon bétail, et l'ayant amené devant ma porte, il entra chez moi avec ses gens et me dit: « Rétracte-toi; abandonne. — Que dois-je abandonner; est-ce ceci? lui dis-je, en montrant mon habit?—

Non, dit le chef, renie Dieu; abandonne l'Ecriture. — Alors je lui répondis : J'ai été comme vous autrefois; j'ai haï cette Ecriture comme vous; mais aujourd'hui, Dieu a mis son Esprit dans mon cœur; je ne puis pas l'en chasser.—Quand sortira-t-il de là? reprit mon chef en colère. — Ce sera, lui dis-je, quand mon âme s'envolera vers lui.» Le chef et ses gens, entendant cette réponse, laissèrent ce jeune homme ainsi que son bétail, convaincus qu'il était impossible de le faire changer de résolution.

« A la suite de tout cela, l'apostasie d'un nommé Henrick, qui était du nombre des premiers qui reçurent le baptême sur cet endroit, nous causa une vive douleur. Cet homme s'est laissé séduire par l'appât d'une alliance avantageuse, en donnant secrètement sa fille en mariage à un jeune homme riche qui avait déjà une femme. Il fut, en conséquence, retranché de la communion des fidèles, et loin de se repentir, il se déclara l'ennemi de la vérité. Il était à craindre que les discours de ce membre gangréné n'en entraînassent plusieurs dans la mauvaise voie; mais ici encore, Dieu a permis que nos craintes fussent sans fondement; personne n'a épousé son parti, et ce qui le prouve, c'est que l'Eglise n'a jamais été mieux fréquentée que maintenant. L'attention soutenue de l'auditoire et l'impression que semble quelquefois faire la vérité, sont des signes encourageants. Des jeunes gens qui sont encore hors de l'Eglise, commencent à demander aussi la bénédiction de leur mariage en public, et préparent ainsi un coup mortel à la polygamie et à cette détestable croyance, que les femmes sont une propriété.

« Ainsi ces persécutions, loin de faire du mal, n'ont fait que du bien; j'espère qu'elles ont porté des fruits de justice, en ravivant l'esprit de prière et de vigilance dans la famille missionnaire et chez les natifs convertis. Quelques

personnes en dehors de l'Eglise en ont reçu des impressions salutaires, et sont devenues ferventes d'esprit servant le Seigneur; de ce nombre est la jeune femme dont la maison a été brûlée; elle a depuis peu rompu avec le paganisme et adopté le costume européen, et ce qui vaut incomparablement mieux encore, elle paraît être décidément convertie au Seigneur. Elle nous disait encore aujourd'hui qu'elle a pris la résolution de renoncer au monde et de se donner au Seigneur. Comme c'est une personne intelligente et dévouée, je viens de lui remettre une série de tableaux d'épellation, pour établir une petite école dans son village. Ainsi, au moyen d'une rémunération modique de 25 à 30 francs que je me propose de lui remettre à la fin de l'année pour l'encourager à vouer une partie de son temps à cette bonne œuvre, elle pourra être en grande bénédiction à la jeunesse de Lattakou qui l'environne. Peut-être que quelqu'âme pieuse, en apprenant la bonne œuvre qui s'est faite dans cette jeune femme, s'empressera de couvrir cette petite somme, pour que la Société en soit défrayée.

« Un vieillard, frère du défunt chef Molala, et qui est depuis long-temps candidat au baptême, sera incessamment reçu dans l'Eglise. De bonnes dispositions se manifestent aussi chez quelques autres individus, et si Dieu permet que nos espérances soient bien fondées, je ne manquerai pas de vous en parler dans ma prochaine lettre.

« L'école, dont la direction m'est revenue depuis le départ de frère Lauga, est fréquentée par quarante enfants qui doivent y assister régulièrement, sous peine de légères punitions et finalement d'exclusion. C'est peut-être la seule méthode efficace pour conserver une école dans ce pays. Deux s'en étaient fait chasser à cause de leurs fréquentes absences; mais les parents sont venus me prier

de les reprendre, avec promesse qu'ils seraient ponctuels à l'avenir. Outre les enfants, plusieurs adultes apprennent à écrire; mais comme leurs travaux les empêchent souvent de venir la semaine à l'école, j'ai commencé pour eux une école du dimanche, dont la direction est entièrement laissée à Saul et à Magano, deux natifs. Ce sont eux qui ont l'inspection des classes, qui font lire et enseignent le catéchisme, et déjà cette école a porté d'heureux fruits en excitant du goût pour la lecture.

« Au dehors de Motito, j'ai visité aussi souvent que je l'ai pu Lattakou, Linokaneng et Moshaoeng. Ces visites attirent plusieurs personnes à venir passer le dimanche avec nous; mais si nous pouvions obtenir d'eux d'observer le jour du repos, alors un champ s'ouvrirait pour y envoyer des chrétiens natifs, présider à des réunions de prières.

« Nous sommes parvenus récemment à nous procurer la vaccine et à la mettre en circulation. Deux cent-cinquante enfants en ont déjà profité, tant ici que dans le voisinage. Les habitants de Motito y ont une entière confiance; mais à Linokaneng et chez la majorité des gens de Lattakou, où j'ai tenté de l'introduire, on a repoussé mes services.

« Le 12 octobre dernier, à neuf heures du soir, un météore passa près de Motito, et répandit une telle clarté, que les Béchuanas croyaient leurs maisons sur le point de prendre feu. Bientôt après on entendit un bruit sourd à deux reprises différentes, accompagné de deux violentes secousses. Nous pensions qu'un aérolithe était tombé fort près d'ici; mais d'après les informations que je me suis procurées par la suite, il paraît que ce phénomène fut tout aussi sensible à vingt lieues d'ici au sud. Les habitants de Daniel's-kraal le virent au nord et nous autres au sud, ce qui nous a fait conclure que ce corps ne pouvait être tombé qu'à environ dix lieues de la station. Si

à une telle distance nous eûmes une telle secousse, qu'eût-ce été s'il fût tombé sur l'endroit même ? Les Béchuanas croient que c'est un signe que quelque grand monarque a péri dans quelque lieu du monde.

« En terminant, je désire recommander notre œuvre aux prières de nos amis et de tous ceux qui ont à cœur l'avancement du règne de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. Qu'ils prennent part aux combats de ceux qui sont sous la croix, afin que Dieu les fortifie tellement, qu'ils soient rendus dignes de souffrir jusqu'à la fin les opprobres qu'ils endurent pour le nom de Christ. Je la recommande aussi à votre chrétienne sollicitude, et vous prie, M. le président, M. le Directeur et Messieurs, de me croire toujours,

« Votre dévoué serviteur et frère en la foi.

« P. LEMUE.»

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Progrès de l'œuvre. — Baptêmes et traits divers de l'influence de l'Evangile. — Le chef Motibé.— Le chef Kama.—Voyageurs dans le désert.

Les missionnaires français ne travaillent pas seuls au sud de l'Afrique. A côté d'eux, avec le même zèle et les mêmes succès, d'autres missionnaires, dont quelques-uns les ont suivis, dont un plus grand nombre les ont précédés dans la carrière, travaillent aussi, et nous avons souvent rendu témoignage à leur dévouement ainsi qu'aux progrès de leur œuvre. Dans la vigne du Seigneur, on connait l'é-

mulation; on ne connait pas l'envie, ni la jalousie; on se réjouit du bien qu'on voit comme de celui qu'on fait, parce que dans l'un et l'autre cas, le nom du Seigneur est glorifié, l'Evangile se répand, les âmes sont sauvées. Nous avons remarqué les rapports les plus frappants entre les récits des missionnaires français et ceux de leurs frères qui travaillent dans le même pays; connaître l'œuvre des premiers, c'est jusqu'à un certain point connaître l'œuvre des seconds. On en jugera par les détails qu'on lira tout à l'heure. Toutefois, qu'il nous soit permis de le dire, puisqu'il ne s'agit que de la gloire du Seigneur et de la puissance de sa parole; c'est une chose pour nous fort réjouissante, que l'état de la mission française comparée à d'autres missions au sud de l'Afrique. Celles-ci, commencées plus tôt, avec de plus grandes ressources et sur une plus grande échelle, poursuivies avec autant de foi que de sagesse, n'ont cependant pas obtenu, quelques-unes du moins, des succès plus remarquables et plus réels. Comblée, dès le principe, des plus signalées bénédictions, déjà forte quoique très jeune, la Société des Missions évangéliques de Paris doit à Dieu de bien vives actions de grâces pour les épreuves qui lui ont été épargnées, et les rapides succès qu'elle a obtenus.

Parcourir le champ aussi vaste qu'intéressant du sud de l'Afrique serait un travail fort long aujourd'hui que les stations sont si nombreuses, et l'œuvre si développée dans chacune des stations. Disons d'une manière générale, que les préjugés se dissipent, que les lumières se répandent, que la piété s'affermit chez les uns et naît chez les autres, qu'on voit s'augmenter d'année en année le nombre des stations, le nombre des chapelles, le nombre des écoles; que chaque Société, car nous ne sachions pas qu'il faille en excepter une seule, a des sujets croissants d'encouragement, que les appels qui lui sont faits sont

nombreux non moins que pressants, et que ce vaste et intéressant pays est comme une grande moisson, où l'on voit le sol se fertiliser, la semence se répandre, le grain croître, les épis mûrir. Voici maintenant quelques détails pris ça et là, comme des épis au milieu d'un champ. Par ces faits isolés, on pourra juger du reste; qu'il nous suffise d'ajouter, qu'ils ne montrent pas les saillies, mais l'aspect général de l'œuvre, et que si nous voulions les multiplier, nous ne serions embarrassés que du choix.

Blinkwater est une des stations fondées par la Société des Missions de Londres dans la Cafrerie. Elle touche aux frontières de la Colonie du Cap et reconnaît l'autorité du chef Macomo. Elle est de toutes les stations au Sud de l'Afrique la plus difficile à diriger et la plus importante par sa position. La paix entre la Colonie et la Cafrerie dépend en grande partie du caractère et de l'influence du missionnaire qui l'occupe. Les évènements de 1839 fournissent une preuve évidente de l'importance de sa présence et de ses services dans la sphère où il est placé. M. Calderwood et sa digne épouse s'y sont établis depuis plusieurs années. Une Église, composée de 16 membres, s'est formée sous ses soins dans le courant de cette année si agitée par la guerre qui eut lieu entre les Colons et les Cafres. Une population mixte de Hottentots, de Gonas et de Cafres est l'objet des efforts et des travaux du pieux missionnaire. Environ 70 à 80 élèves fréquentent l'école qu'il a ouverte sur la station. Madame Calderwood a sous sa direction une école de couture, suivie par 40 jeunes filles. L'instruction religieuse y occupe une place importante. Outre cette école, elle tient une fois la semaine une réunion où des femmes indigènes viennent s'entretenir de sujets religieux et prier Dieu avec elle.

Terre ingrate pendant long-temps, cette station commence maintenant à donner au missionnaire qui y a semé

avec larmes la semence de la Parole de vie, quelques sujets de joie et d'espérance. Laissons ce zélé serviteur de Dieu nous décrire lui-même des épreuves qui l'avaient presque découragé, et des succès qui ont rempli son âme d'une vive reconnaissance envers son maître et son Sauveur.—Voici ce qu'il dit sous ce double rapport dans une lettre datée de sa station, le 13 mai 1841.

« Je suis sûr que vous vous réjouirez d'apprendre que depuis 4 ou 5 mois nous avons reçu de grands encouragements dans l'œuvre du Seigneur. Les Cafres et les Hottentots qui habitent autour de nous montrent un désir bien prononcé et toujours croissant d'entendre la Parole de Dieu. Plusieurs Hottentots qui m'avaient d'abord occasionné beaucoup de craintes et d'inquiétudes sont maintenant animés d'un meilleur esprit. Le zèle et l'empressement que les Cafres qui nous entourent mettent à s'occuper de leurs intérêts éternels remplissent notre âme d'une vive joie, et nous encouragent à prier et à travailler incessamment pour leur salut. Certainement le Seigneur nous a dit : « Prophétise à ces ossements desséchés! »—J'ai prophétisé dans ma très-grande faiblesse. Souvent il me semblait que je frappais en l'air, et au milieu de si tristes circonstances, j'ai été plus d'une fois prêt à me demander : Pourquoi ai-je abandonné tant d'âmes, dans ma patrie, qui étaient disposées à m'écouter et qui pouvaient me comprendre?—Le Seigneur m'humilie maintenant par les merveilles qu'opère sa grâce admirable en faveur de ces brebis égarées. Il me semble, dans tout ce que je vois aujourd'hui, entendre la voix de mon Sauveur m'exhorter à persévérer et me dire : « Homme de petite foi, pourquoi douterais-tu ? »

« Le nombre des Cafres réveillés s'est considérablement accru durant les cinq derniers mois. Avant cette époque, nous avions quelquefois cinq, dix, même jusqu'à vingt per-

sonnes qui venaient s'entretenir avec nous. Mais il y a déjà assez long-temps que certaines circonstances me donnèrent la triste conviction que pas une de ces personnes n'était sincère. Je fus fort en peine sur le parti à prendre et extrêmement abattu. Je cessai, pendant quelque temps, de me réunir avec elles. Cependant, quelques-unes d'elles me donnèrent des preuves évidentes du vif intérêt qu'elles prenaient à la Parole de Vie.—Je recommençai mes réunions; j'eus d'abord trois personnes. Leur nombre s'est constamment accru, et depuis quelque temps, nous avons vu se réveiller 56 Cafres et 12 Hottentots. Je ne puis plus douter de la sincérité de plusieurs d'entr'eux. Leurs progrès dans la connaissance de la vérité sont vraiment encourageants. Environ 18 ou 20 Cafres pourront bientôt, j'espère, recevoir le baptême. Je pense inviter Frère Kayser à assister à l'un de mes entretiens avec eux, afin de m'aider de ses conseils dans la marche à suivre. Il est, généralement parlant, difficile de connaître parfaitement l'état d'âme des indigènes. Nous ne pouvons en juger que d'après leur conduite habituelle dans leurs kraals.

« Je vous donnerai ici quelques-unes des réponses qu'ils me firent le dernier jour que je les examinai sur l'état de leurs âmes. L'un dit : « Je suis un grand pécheur, je ne connais pas mon temps; peut-être mourrai-je bientôt : je suis un si grand pécheur! » —Un autre dit : « Je crains beaucoup, mes péchés sont si lourds! je crains quand je m'assieds dans les champs et que réfléchissant aux paroles du missionnaire, je me dis : ce sont des paroles de vérité. » Dans une autre occasion le même candidat s'exprima ainsi : « J'ai vu mes péchés; ils tuent mon âme; ils sont des meurtriers. Mais je vois aussi, et cette vue est douce, un Sauveur, Jésus-Christ, le Fils de Dieu. Il peut seul me secourir, il peut seul me sauver de mes péchés. Lui seul est un Sauveur. » Cet homme me donne de grandes

espérances; il paraît faire des progrès très-marqués. — Un autre dit : « Oui! je le vois, je suis un pécheur, le plus grand de tous les pécheurs. Mes péchés ont mis à mort le Fils de Dieu. Ce n'étaient pas les juifs seuls qui lui ôtèrent la vie. Mes péchés, qui sont grands, plantèrent les clous dans ses mains et dans ses pieds. » — Un autre dit : « Je suis un voleur et un meurtrier. J'ai vu la mort qu'allaient m'attirer mes péchés : Mais Jésus, le Fils de Dieu, veut sauver les pécheurs, même de grands pécheurs. » — Un autre dit : « Dieu m'a parlé, il a dit à mon cœur : Tu as besoin d'un vêtement, tu es nu, ta vieille robe est déchirée et sale, Jésus peut te revêtir. » — Un autre dit : « Je ne puis, à cause de mes péchés, trouver un endroit où j'obtienne la paix; mais le Fils de Dieu peut me donner la paix. Il fait habiter la paix dans le cœur. » — Un autre dit : « Je suis mort par le péché, mais le Fils de Dieu est ressuscité. » De telles paroles semblent justifier l'espoir que nous avons que « l'Esprit du Seigneur a soufflé sur ces ossements desséchés », et que déjà ils commencent à se mouvoir.

« Le premier dimanche du mois passé, j'ai admis dans l'Église, par le baptême, une jeune femme Hottentote et nous avons tout lieu d'être satisfaits de sa conduite. Auparavant, elle était extrêmement orgueilleuse et opiniâtre; j'espère qu'elle est maintenant vraiment humble et docile. — Je ne puis dire que peu de chose des autres Hottentots. Deux ou trois d'entr'eux promettent beaucoup, mais ils n'ont jusqu'ici fait que peu de progrès dans l'instruction, et tout ce que j'ai vu d'eux me ferait craindre de les admettre trop tôt dans l'Église. La plupart des Hottentots des environs sont plongés dans une profonde dégradation. Mais je dois reconnaître avec joie qu'une amélioration sensible se fait remarquer parmi eux; ils écoutent, en général, la Parole, avec attention et avec intérêt.

« Une des plus grandes difficultés que nous ayons à

combattre, c'est la grossière ignorance qu'on trouve chez ce peuple. Nous avons en quelque sorte à créer dans leurs esprits les élémens de la pensée et à enseigner dans une langue complètement étrangère les grandes et admirables vérités de la Parole de Vie. Ces difficultés, non plus que plusieurs autres, ne seront jamais entièrement surmontées, si on ne donne aux jeunes indigènes destinés à évangéliser leurs compatriotes une éducation plus soignée que celle qu'ont reçue les ouvriers déjà à l'œuvre. Nous avons recueilli dans notre maison quatre jeunes indigènes qui, nous l'espérons, deviendront plus tard utiles à la mission. Madame Calderwood vient de se charger de l'instruction d'une jeune fille de Macomo. L'insuffisance de nos ressources ne nous permettra pas de continuer long-temps même ces faibles efforts. Mais nous en faisons l'essai, espérant que le Seigneur nous aidera. » —

Sous une date plus récente le missionnaire écrit: «Hier le nombre de nos auditeurs s'est élevé beaucoup au-delà de 400. Notre chapelle était comble. Une bonne impression semble avoir été produite sur tous les esprits. Oh ! puisse-t-elle être durable. Dans l'école, nous n'eûmes pas moins de 190 élèves, jeunes et vieux, tant Cafres que Hottentots, Gonas, et Fingos. Une nouvelle vie semble s'être emparée de tous. Dieu veuille que ce soit là le commencement de grandes choses! Toutefois, l'expérience du passé nous oblige de nous réjouir en tremblant! » —

La station du Kuruman, voisine de Motito, et bien connue de tous nos lecteurs, vit dernièrement s'avancer, chancelant sous le poids de l'âge, un homme jadis puissant, aujourd'hui encore honoré du nom de roi. C'était le chef principal de la nombreuse tribu des Batlapi, Motibé, prince abandonné dans ses derniers jours par ses sujets et par sa famille. Appelé à la onzième heure, il venait faire une profession publique de ses derniers senti-

ments et recevoir le baptême avant de descendre dans la tombe. Faible de caractère, il laissait aux jours de sa puissance sa femme régner pour lui; le sceptre est tombé de ses mains débiles; ses sujets le considèrent comme un homme d'une autre génération et le traitent en conséquence; ses fils eux-mêmes se sont partagé ses biens; mais Dieu est devenu sa richesse et le ciel son héritage. Cet infirme et respectable vieillard avait entendu l'Evangile depuis vingt-cinq ans, mais il ne lui avait jamais ouvert son cœur; le dernier appel a été efficace; les anciens souvenirs se sont réveillés, la semence a enfin poussé; le vieillard s'est ému de regret et de crainte, et tout tremblant au double souvenir de son endurcissement et de sa mort prochaine, il s'est écrié au bord de la tombe: Que faut-il que je fasse pour être sauvé!

Le chef s'ouvrit d'abord à quelques chrétiens qu'il connaissait, ils consolèrent son âme abattue. Il demanda un dernier service à ses fils ingrats, celui de le transporter au Kuruman où il désirait voir les missionnaires. Dès son arrivée il dirigea ses pas incertains vers le presbytère. Il était inquiet, empressé. « Je suis venu, dit-il, vous parler de mon âme; je suis un vieillard grand par l'âge, mais sans connaissance, il ne me reste plus que mes os vieillis et ma peau desséchée; j'ai entendu la Parole depuis le commencement, mais je ne l'ai jamais comprise, et maintenant je n'ai plus de repos ni le jour ni la nuit. Mon âme est triste et toute remplie d'angoisse; mon cœur est malade et il s'agite dans ma poitrine; mon esprit est noir, et ma mémoire ne peut pas retenir la bonne Parole. Quoiqu'elle m'abandonne, elle me fait encore quelque bien; elle laisse quelque chose derrière dans mon âme que je ne puis pas expliquer, mais qui me fait espérer. Je désire me jeter aux pieds de Jésus le fils de Dieu, dans l'espoir et l'attente de sa misé-

ricorde. Je sens que ce me sera une sagesse (qu'il me conviendra), de m'asseoir aux pieds des croyants qui sont devenus hommes dans la connaissance, et d'être toujours instruit par eux dans le chemin du devoir et du salut. »

La conduite du chef attestait la sincérité de ces tristes paroles sorties de ses lèvres tremblantes; il avait pleuré ses péchés, et amèrement déploré son long endurcissement. Il désirait bien véritablement vivre et mourir aux pieds de Jésus-Christ, et passer ses derniers jours dans la communion des saints. Il fut présenté à l'Eglise, l'Eglise le reçut. Chef légitime de vingt milles Béchuanas, le vieillard se tint avec humilité devant les fonds baptismaux, et il reçut le baptême avec quelques-uns de ses sujets, qu'il considérait autrefois comme des domestiques et des chiens, et qu'aujourd'hui il aime comme des frères et estime comme des enfants de Dieu. Déjà affaibli, il ne sera sans doute pas une étoile brillante dans le firmament de l'Eglise; mais s'il peut satisfaire son simple et touchant désir de vivre et de mourir aux pieds du Sauveur, il coulera dans la soumission ses derniers jours, et il rendra en paix son dernier soupir; pécheur ramené d'un long égarement et retiré du bord de l'abîme, il rentrera sous le toit paternel, quoiqu'au déclin du jour, et les anges salueront la brebis retrouvée.

Grâce à Dieu, tous les chefs n'attendent pas la dernière heure pour entrer dans la voie du salut. Il en est déjà quelques-uns qui y ont fait des pas considérables, et qui s'efforcent d'y conduire leurs frères. Kama, chef de l'une des stations Wesleyennes dans la Cafrerie, fait souvent des visites au missionnaire; mais jamais celui-ci ne le laisse se retirer sans lui avoir fait annoncer l'Evangile à ses sujets. Si vous pouviez seulement, écrit le missionnaire, si vous pouviez seulement l'entendre sans comprendre d'ailleurs une seule de ses paroles, sa figure

toute animée de l'affection qu'il éprouve pour ses frères plongés dans les ténèbres, sa voix tremblante d'émotion, vous feraient comprendre en même temps la force et l'onction de ses paroles. Le chef prêcha dernièrement dans une occasion solennelle; c'était un jour de baptême et de communion; dix candidats furent baptisés en présence de l'assemblée ; tous les auditeurs paraissaient profondément émus, quelques-uns l'étaient jusqu'aux larmes. Vingt-deux membres de l'Eglise célébrèrent le repas de l'Eucharistie ; leur chef était au milieu d'eux comme leur frère et leur ami, la foi faisait toutes choses égales, les rangs comme les sentiments. Dans ces ténébreuses et lointaines régions, des âmes reconnaissantes annoncent la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne ; elles le font avec confiance, avec joie, mais non sans opposition. « Maintenant, disaient les ignorants adversaires de l'Evangile aux candidats encore tout émus de leur bonheur, maintenant vous n'êtes plus des hommes, vous vous êtes perdus aujourd'hui. » Ces pauvres gens croyent que les chrétiens meurent plus tôt que les autres ; ils ignorent que la piété a les promesses de la vie présente aussi bien que de la vie à venir.

Du reste, ce n'est pas seulement dans l'église, et sous les impressions d'une pressante exhortation, ou d'une solemnité touchante, que l'on voit les effets de l'Evangile. Au milieu du désert, sur les grands chemins, quand les esprits sont calmes, et les actions libres, on en voit des fruits aussi remarquables et aussi précieux. « Une après-midi, disait, il y a quelque temps, une femme hollandaise qui avait quitté la colonie avec sa famille, je vis un wagon s'approcher de notre demeure ; bientôt quelques nègres en sortirent pour venir me demander la permission de passer la nuit près de nous. J'y consentis malgré moi. Quand je vis que le wagon appartenait au capitaine

de ces païens, j'eus une fort grande peur, car j'étais seule. Le soir, au coucher du soleil, je vis le capitaine appeler sa famille et ses gens auprès du wagon; il sortit un livre comme un chrétien l'aurait fait; il chanta avec ses gens un cantique dans leur propre langue, puis il lut dans son livre, que j'ai su être une Bible, et il leur parla, comme aurait fait un prédicateur; ils tombèrent tous à genoux, tandis que le capitaine païen priait; après cela, ils passèrent la soirée près du feu, à côté du wagon, comme s'ils eussent été les plus heureuses gens du monde. » Ils l'étaient aussi sans aucun doute. Par ignorance ou par préjugé, cette femme hollandaise appelle païen ce chef si chrétien dans sa conduite. Que de chefs et de sujets qu'on appelle chrétiens et qui ne savent pas rendre à Dieu le culte qu'il mérite, mais vivent dans l'oubli de son nom aussi bien à domicile qu'en voyage. Si l'ignorante fermière du Cap les appelait païens, elle aurait raison cette fois, et son étonnement serait double de trouver tant de gens qui prient parmi les païens, et tant de gens qui ne prient pas parmi les soi-disant chrétiens.

Toutefois, ce n'est pas ainsi que voyagent les Africains dont le Seigneur n'a pas touché le cœur. « Qui êtes-vous? demanda un soir le missionnaire d'Uitenhage, à un homme d'un aspect féroce qu'il voyait pour la première fois dans la chapelle. » — « Ne vous souvenez-vous pas de moi? répondit l'indigène. » — « Non, dit le missionnaire. » — « Ne vous rappelez-vous pas d'avoir, il y a bien longtemps, parlé à quelques Hottentots près d'une eau, à Kedan? » Le missionnaire se rappela qu'en 1840 il avait vu en allant à Graham's-town plusieurs indigènes à quelque distance du chemin, et trouvant dans leur figure quelque chose de suspect, il s'était approché d'eux, et il leur avait demandé ce qu'ils faisaient. Comme ils ne pouvaient rendre compte de l'emploi de leur temps, il les

exhorta à quitter ce genre de vie, et à aller chercher de l'emploi parmi les fermiers. Il ne les laissa pas sans leur dire quelque chose aussi du salut de leurs âmes. Il demanda à l'indigène ce qu'étaient ces gens-là. « Monsieur, dit l'homme au visage dur, nous étions une troupe de voleurs, et nous avions vécu depuis quelque temps tant bien que mal. Mais lorsque vous nous eûtes parlé, moi et deux ou trois autres, nous entrâmes immédiatement en service, et la troupe fut dissoute. Ce que sont devenus mes camarades, c'est ce que je ne pourrais dire, mais depuis ce jour je n'ai eu aucune tranquillité d'esprit, et je viens maintenant à Uitenhage, apprendre quelque chose de la parole de Dieu. » L'indigène suit regulièrement le culte et l'école.

VARIÉTÉS.

Témoignage d'un capitaine américain et d'un savant anglais, ou influence de l'œuvre des missions sur les sauvages, et état moral de l'île Tahiti.

Il y a quelque temps qu'un marin américain prononça dans une assemblée publique les paroles suivantes :

« Je naquis et je fus élevé parmi les Quakers; mais la première fois que j'allai sur mer, j'étais ennemi des missions. Je me rendis aux îles Sandwich tôt après l'arrivée dans ce pays des premiers missionnaires qui y aient annoncé la bonne nouvelle du salut. Pendant le séjour que j'y fis, j'entendis les missionnaires prêcher, j'observai l'œuvre qu'ils faisaient et la manière dont ils traitaient les indigènes. Ils instruisaient les idolâtres de la religion de la

Bible, ils s'efforçaient d'améliorer leur état moral et intellectuel en leur annonçant la loi de l'amour et l'Évangile de paix

« Quelques gens peu recommandables, qui avaient beaucoup fait pour arrêter cette œuvre de bienfaisance et d'humanité aux îles Sandwich, prétendaient que les missionnaires n'avaient pas su employer les vrais moyens de convertir les sauvages. Ils disaient qu'il aurait fallu leur apprendre à cultiver la terre et leur donner connaissance des arts mécaniques ; que ce n'était qu'après les avoir rendus soumis à la loi et amis de l'ordre qu'on devait penser à les convertir au christianisme. Quelques-uns de ces marins et de ces indigènes entreprirent de civiliser les indigènes de l'île Wallace, il y a quelques années, conformément à leurs vues. Plusieurs d'entre eux allèrent dans l'ile, dirent aux natifs qu'ils venaient leur faire du bien, leur apprendre le bienfait de l'agriculture, l'usage des arts mécaniques, et qu'ils désiraient leur donner un gouvernement et des lois. Ils se mirent à l'œuvre; ils commencèrent par bâtir un fort bien garanti de tout côté, et ainsi leur premier soin fut de se mettre dans une position qu'ils croyaient parfaitement sûre. Ensuite ils recommandèrent aux insulaires d'être soumis aux lois qu'ils établiraient et aux ordres qu'ils donneraient ; ils leur dirent que s'ils les violaient, ils seraient punis. Nos réformateurs pensaient être en sécurité quant à eux-mêmes, et n'avaient aucun doute sur la réussite de leur entreprise. Mais les indigènes pensaient autrement, et une nuit, ils entrèrent dans le fort et massacrèrent tous ceux qui s'y trouvaient. Tel fut le résultat de cette entreprise. Avant l'arrivée des marins et de leurs compagnons, les indigènes traitaient les équipages de navire avec la plus grande bonté et trafiquaient avec eux très-librement et très-agréablement. Mais, depuis cet événement, ils ne voulu-

rent plus avoir rien à faire avec les blancs; ils demeurèrent dans un état d'horrible barbarie, et tuèrent tous les marins qui tombaient entre leurs mains.

« Je fis une fois naufrage dans l'océan Pacifique; mon navire frappa contre un roc et enfonça jusqu'à onze brasses d'eau. Je me sauvai avec mon équipage, composé de vingt-deux personnes, dans deux bateaux qui avaient vingt-huit pieds de long, quatre de large et deux et demi de profondeur. Pendant quatorze jours et quatorze nuits nous errâmes sur la face du vaste océan, et nous nous attendions à être engloutis dans les profondeurs de l'abîme. Nous avions perdu tout espoir de jamais revoir la terre et d'en recevoir des secours. Le matin du 14ᵉ jour, nous nous trouvâmes, en nous réveillant, près d'une île. Les récifs nous empêchaient de gagner le rivage. Nous étions presque épuisés, et nous éprouvions une grande faiblesse. Nous vîmes le rivage couvert de natifs; étaient-ils cannibales? étaient-ils civilisés? Nous l'ignorions. Nous ne connaissions pas notre sort. Tandis que nos cœurs étaient agités par l'inquiétude et l'émotion, endurant une souffrance que personne ne pourrait décrire, l'un des natifs s'avança vers nous, portant dans la main un « Livre », et d'une voix haute, il s'écria : « Un missionnaire, un missionnaire! » Aussitôt, nous sentîmes allumer dans nos âmes les signaux de l'espérance. Le reste des indigènes se hâta de venir à nos canots à travers l'eau; ils nous transportèrent sur le rivage dans leurs bras, ils nous donnèrent de la nourriture et nous traitèrent avec la plus grande bonté. La généreuse hospitalité que nous trouvâmes au milieu des natifs de cette île nous remplit de la plus vive reconnaissance.

« C'était mon frère qui avait annoncé à ce peuple les vérités de la religion chrétienne. Il avait fait naufrage; mais il avait été sauvé avec une autre personne de l'é-

quipage. Jetés sur l'île, ils avaient été découverts et pris par les sauvages; ils allaient être offerts en sacrifice aux dieux du pays. Tandis qu'ils étaient déjà en route vers le lieu des sacrifices, les indigènes réfléchirent que les deux étrangers, (ils n'avaient jamais vu de blancs,) pouvaient bien être des dieux. Une tradition répandue parmi eux portait qu'un dieu leur viendrait de la mer. Saisis de respect à ce souvenir, au lieu de les mettre à mort, ils s'inclinèrent devant eux et les adorèrent. Mon frère, qui pouvait parler leur langue assez bien pour se faire comprendre, leur dit que lui et son ami n'étaient pas des dieux, mais des hommes semblables à eux. Il s'efforça de leur donner une idée du seul Dieu vivant et vrai, ainsi que du Sauveur. Il les instruisit des vérités de la religion, et grâce à ses efforts, ces gens furent délivrés de leur état sauvage. C'est l'influence de la religion du Sauveur qui les avait disposés à nous offrir aide et secours au moment de la détresse. Ils ont appris de mon frère à être bons envers tous les blancs qui viennent dans leur île, soit volontairement, soit à la suite d'un naufrage.

« Après nous être reposés un jour dans cette île, (l'une des îles Hervey,) nous nous embarquâmes pour une autre île éloignée de 70 milles. On nous avait annoncé qu'il s'y trouvait une station missionnaire. Nous y arrivâmes le second jour. Les natifs furent remplis d'étonnement en voyant deux bateaux s'approcher du rivage sans qu'aucun navire les accompagnât. Il y en avait plusieurs milliers au bord de la mer. Nous éprouvâmes quelque crainte en les voyant si nombreux; mais bientôt parut un missionnaire, et nous apprîmes de lui que nous pouvions aborder sans danger, et que les indigènes nous recevraient avec bonté. Ils vinrent immédiatement dans nos deux bateaux, et ils nous transportèrent à terre sur leurs dos. Ils se disputaient l'honneur de nous conduire chez eux;

chacun éprouvait le désir d'offrir à de malheureux naufragés l'hospitalité dans sa maison. Nous fûmes pourvus de tout ce dont nous pouvions avoir besoin. Le lendemain de notre arrivée, nous fûmes invités à assister à l'école du dimanche. Nous nous y rendîmes et nous y trouvâmes des centaines d'enfants réunis autour de leurs instituteurs. Chacun des enfants s'approcha de nous et nous serra la main; ils nous ramenèrent dans leurs maisons en nous disant que la Bible leur commande d'être bons envers tous les hommes, d'aimer ceux qui sont dans le malheur, de nourrir ceux qui manquent de nourriture et d'habiller ceux qui sont nus.»

Voilà le récit calme, touchant, d'un homme qui parle de ce qu'il a vu, éprouvé et reçu; voilà le témoignage d'un homme qui fut hostile d'abord à l'œuvre qu'il aime aujourd'hui et à laquelle il doit sa vie. On voit par là quelle foi méritent ces rapports d'autres marins qui montrent les travaux des missionnaires comme peu sages ou peu utiles, au moment même où ils en profitent eux-mêmes. On vient de voir l'œuvre des missions dans son commencement, on va la voir dans un état plus avancé, mêlée à un commencement de civilisation qu'elle a commencé, qu'elle dirige aujourd'hui encore et qui est remarquable, quoique imparfait. Bien des navigateurs se sont égayés aux dépens des habitants de l'île Tahiti; il est plus facile de ridiculiser le mal que de le détruire; bien des gens aiment à blâmer ceux qui le combattent presque autant que ceux qui le font. Si les premiers progrès de la civilisation sont lents, on les dit nuls; s'ils laissent subsister momentanément des abus à côté de grandes améliorations, on les dit bizarres ou funestes, et ainsi à moins que l'œuvre ne se fasse en une fois et ne paraisse parfaite de tout côté, on la méprise et on la calomnie. Nous ignorons quelles nations se sont civilisées en un jour; ce

que nous savons, c'est que ce ne sont pas celles que les seuls philosophes ont instruites. Au lieu de blâmer dans l'état actuel de quelques contrées lointaines, notre état passé qui fut semblable, mieux vaudrait applaudir au bien qui se fait, s'affliger plutôt que rire du mal qui reste, et puisque, par rapport à d'autres nations, nous sommes les enfants tardifs des lumières et de la civilisation, encourageons de notre sympathie, de notre approbation, des hommes qui ne sont pas parfaits, qui ne font pas une œuvre parfaite, mais qui sont charitables et dévoués, et qui font ce que personne n'avait fait avant eux, ce que personne ne ferait à leur place. Applaudir aux sacrifices sans être obligé de les partager, c'est peu de chose; c'est pourtant plus qu'on ne peut souvent obtenir. Heureusement, dans d'autres pays l'œuvre des missions est mieux appréciée. Bien qu'elle puisse se passer de cet avantage, elle doit cependant l'apprécier quand elle le rencontre. Un naturaliste anglais qui a fait un voyage dans un but purement scientifique aux îles de la mer du Sud, M. Charles Darwin, secrétaire de la Société géologique de Londres, a parlé de l'état moral de Tahiti avec autant de connaissance que d'impartialité. Ses paroles, exactes et consciencieuses, disent le mal comme le bien et méritent une sérieuse attention par cela même. C'est sous forme de journal qu'il donne les détails suivants.

«*Otahiti*, *novembre*, 1835. Avant de nous retirer le soir, le plus âgé des Otahitiens se mit à genoux et pria longtemps dans sa propre langue, ainsi qu'un chrétien doit prier, sans ostentation de piété ni crainte du ridicule et avec un profond recueillement. A nos repas, aucun de ces hommes ne prenait de nourriture sans avoir dit une courte prière. Les voyageurs qui s'imaginent qu'un Tahitien ne prie que lorsqu'il est sous les yeux des missionnaires, auraient pu se détromper ce soir là. A la pointe

du jour, nos amis indigènes, après avoir prié ensemble, prirent congé de nous.

«Les divers récits que j'avais lus avant de visiter ces îles m'avaient inspiré un vif désir de me former, d'après mes propres observations, une opinion sur leur état moral, quoique les éléments n'en pussent être que forts incomplets. Une première impression dépend toujours plus ou moins des idées que l'on se forme d'avance. J'avais puisé mes renseignemens dans les recherches d'Ellis sur la Polynésie, livre admirable et des plus intéressants, mais dont l'auteur est naturellement porté à considérer les choses sous leur point de vue favorable, dans le voyage de Beechey et dans celui de Kotzebue, qui est fortement opposé au système des missionnaires. Celui qui comparera ces trois ouvrages entr'eux pourra, je pense, se former une opinion assez exacte de l'état actuel d'Otahiti. L'une des impressions qui m'étaient restées des deux derniers auteurs que j'ai nommés s'est trouvée entièrement fausse. Je m'étais figuré que les Otahitiens étaient devenus un peuple sombre et triste, et qu'ils vivaient dans la crainte continuelle de leurs missionnaires. Je n'ai point aperçu trace de ce dernier sentiment, à moins que la crainte et le respect ne soient devenus synonymes. Le mécontentement est si peu la disposition générale de ce peuple, qu'il serait difficile en Europe de mettre à part, dans une foule, plus de visages réjouis et contents. La défense de danser au son de la flûte a été blamée comme peu judicieuse et nuisible, de même que l'observation plus que presbytérienne du dimanche. Je n'ai pas la prétention d'avoir une opinion sur ces sujets, en opposition avec des hommes qui ont séjourné dans l'île autant d'années que j'y suis resté de jours.

« Après tout, il m'a paru que la moralité et la religion des Otahitiens sont tout à fait respectables *(highly cre-*

ditable). Il est des gens qui attaquent avec plus d'acrimonie encore que Kotzebue les missionnaires, leur système et les effets produits par leur influence. Ces raisonneurs exigeans ne comparent jamais l'état actuel de cette île avec ce qu'elle était il n'y a que vingt ans, ni même avec l'état actuel de l'Europe de nos jours; mais ils le comparent avec l'idéal de perfection que l'Evangile nous présente. Ils exigent que les missionnaires accomplissent eux-mêmes l'œuvre que les apôtres n'ont pu accomplir. Chaque fois que ce peuple reste en arrière de cet idéal chrétien, le blâme en retombe sur les missionnaires, tandis qu'il serait juste de leur tenir compte, au contraire, du bien déjà opéré. Ces juges trop sévères oublient ou ne veulent pas se rappeler que les sacrifices humains, le pouvoir des prêtres idolâtres, un libertinage sans exemple dans le monde entier, et à sa suite l'infanticide, des guerres sanglantes, où les vainqueurs n'épargnaient ni les femmes ni les enfants, ont pris fin, et que la fraude, l'intempérance et l'impureté diminuent grandement depuis l'introduction du christianisme. Il y a de l'ingratitude chez un voyageur à oublier de telles choses; car si jamais il se trouvait sur le point de faire naufrage sur quelque côte inconnue, le désir ardent qu'il exprimerait en élevant son cœur vers Dieu, ne serait-il pas que les missionnaires y eussent autant fructifié qu'à Otahiti?

« Sous le rapport de la moralité, on a souvent médit de celle des femmes; mais, avant de les juger, il sera bon de se rappeler les scènes décrites par le capitaine Cook et M. Banks, scènes dans lesquelles les grand'mères et les mères de la génération présente jouèrent un rôle si honteux. Ceux qui s'indignent le plus devraient considérer l'influence morale qu'exercent en Europe, dès l'enfance, les leçons et les exemples d'une mère, et comment la vertu des femmes est placée parmi nous sous la sauve-garde

de la religion. Mais il est inutile d'argumenter contre de tels raisonneurs. Je suppose que, fâchés au fond de trouver des barrières à la licence, ils font les incrédules quant à une moralité qu'ils se soucient peu de pratiquer eux-mêmes, et quant à une religion qu'ils rabaissent, ne pouvant se dispenser d'en tenir compte.

« *Dimanche*, 23. Papiéti, qui peut être considéré comme la capitale de l'île, est à sept milles de distance de Matavaï ; la reine y réside ; c'est le siège du gouvernement et le meilleur port. Le capitaine Fitzroy s'y rendit avec plusieurs de nos gens pour assister au service divin, qui fut célébré d'abord en langue otahitienne, puis en anglais. M. Pritchard, le chef des missionnaires, dirigea le culte qui nous offrit le spectacle le plus intéressant. La chapelle est une vaste salle, construite en bois. Elle était plus que remplie par une foule propre et bien vêtue, composée d'hommes et de femmes de tout âge. Je m'attendais, je l'avoue, à plus d'attention et de recueillement ; cependant l'aspect général ne différait guère de celui d'une église de campagne en Angleterre. Je trouvai le chant des hymnes très-agréable ; mais le discours en langue otahitienne, quoique prononcé très-couramment, me parut assez mal sonnant.

« Il y a environ deux ans qu'un bâtiment anglais fut pillé par les habitants de Low-Islands, qui étaient alors sous la domination de la reine d'Otahiti. On pensa que les pillards avaient été poussés à cet acte par quelques lois imprudentes rendues par sa majesté. Le gouvernement anglais demanda une indemnité et l'obtint. La somme fut fixée à 3,000 dollars, et devait être payée le 1er septembre passé. Le commodore, qui réside à Lima, ordonna au capitaine Fitzroy de s'informer si la dette avait été payée, et d'en exiger le paiement, s'il n'avait déjà eu lieu. Le capitaine Fitzroy demanda en conséquence une audience

à la reine. Elle convoqua une assemblée des principaux de l'île pour s'occuper de cette affaire. Je n'entreprendrai pas de rendre compte de cette entrevue, après l'intéressant récit que le capitaine Fitzroy en a fait. L'argent n'avait point été payé. Les raisons sur lesqu'elles on s'appuyait pour le retard étaient peut-être un peu équivoques; mais à cela près, je ne saurais exprimer notre surprise du bon sens, des raisonnements lucides, de la modération, de la droiture et de la promptitude de résolution dont ils firent preuve dans cette circonstance. Chacun de nous, je crois, quitta cette assemblée avec des idées bien différentes sur les Otahitiens que celles qu'il s'en était faites. Les chefs et le peuple résolurent de souscrire pour compléter la somme qui manquait.

« Le capitaine Fitzroy ayant dit qu'il était bien dur pour eux de faire de tels sacrifices pour des insulaires éloignés, ils le remercièrent de sa sympathie, mais ils ajoutèrent que Pomare était leur reine, et qu'il était bien juste qu'ils l'aidassent à sortir d'embarras. Un livre fut ouvert dès le lendemain, où chacun put venir s'inscrire pour la somme à sa convenance, et la promptitude de l'exécution, après la promptitude de la résolution, termina dignement cette scène remarquable.»

Distribution de Bibles dans l'Inde.

Nous désirons citer quelques faits qui montrent la puissante efficace de la Bible, l'influence salutaire qu'elle exerce sur les âmes, les préjugés qu'elle dissipe, la foi, l'amour des choses de Dieu qu'elle inspire. Seule, sans explications humaines, par la simple lecture qu'on en fait, elle s'insinue dans les cœurs, les captive, les régénère. Telle est sa vertu, qu'elle agit comme malgré l'homme :

ceux qui la tournent en ridicule, qui s'en moquent, en sont tellement saisis qu'ils ne peuvent presque plus en interrompre la méditation. Aussi l'apôtre Paul nous dit-il qu'elle est *vivante et efficace, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants* (Héb. IV, 12). Et c'est parce que les missionnaires en sont pleinement convaincus qu'ils la considèrent comme un puissant levier pour remuer la masse de païens qu'ils sont appelés à évangéliser, et que leur faible voix ne saurait seule attirer au pied de la croix.

« Plusieurs de ceux qui viennent me trouver pour affaire, écrit-on de l'Inde, m'interrogent sur des passages de l'Ecriture Sainte qu'ils ont lus. Ce sont pour la plupart des Brahmines qui me parlent souvent en présence d'autres Brahmines tout à-fait étrangers à la vérité. Ceux-ci nous écoutent, s'étonnent, mais sans pouvoir comprendre ce dont nous parlons; il leur semble que nous parlons une *langue inconnue*. Devinent-ils le sujet de notre conversation, ils commencent presque aussitôt à railler ceux qui s'entretiennent avec moi, et s'efforcent en même temps de justifier la pureté de la religion des Hindous. Pour toute réponse on leur dit: « Ah! mon frère, je pensais aussi comme vous, il n'y a que quelques semaines!» Alors on prend un Nouveau Testament en Bengalais, et l'ouvrant au IXe chapitre de l'Evangile selon saint Jean, on prie les étrangers de lire le récit de la guérison de l'aveugle-né, et s'ils en ont le temps, ils continuent à lire au XIe chapitre où il est question de la résurrection de Lazare. Dès lors tout leur étonnement cessé: ils se joignent aux autres pour admirer la grande puissance, l'infinie charité de Dieu en notre Seigneur Jésus-Christ; et nous accablent de demandes empressées pour avoir l'Ecriture Sainte. Ce n'est qu'à de telles personnes que j'ai donné des Bibles jusqu'à ce qu'il n'en restât plus une

seule de celles que vous m'aviez remises (1), ou que je m'étais procurées par d'autres voies. Cependant, si je les avais, je pourrais placer plus du double des exemplaires que j'ai reçus.

« Un jour, je reçus la visite d'un Brahmine. « Quelle espèce de livre m'avez-vous donné? me dit-il. Qu'y a-t-il dans ce livre, monsieur? je le lis quand je suis seul : il me fait pleurer; et pendant que je pleure, je me me mets à rire de bon cœur. Oh! monsieur, que j'aime ce livre!»

«Un autre Brahmine s'approcha de moi et me dit: «Oh! monsieur, que ferai-je? mon fils s'est mis à lire le livre que vous lui avez donné et il va perdre sa caste.» —«Quel âge a votre fils?»—«Il a dix-sept ans, monsieur.»—«C'est bien, il est temps maintenant qu'il perde sa caste. Mais comment va-t-il la perdre?» — « Monsieur, il va manger de tout, et il dit même que je ne suis pas son père, mais que son Père est au ciel.»— « Allez, dis-je, agissez et parlez comme lui.»

« Il se retira dès qu'il vit d'autres Brahmines s'approcher de moi. L'un d'eux m'était inconnu; j'avais déjà vu les autres auparavant. Ils venaient pour affaire et attendaient près de mon bureau. Celui qui accompagnait l'étranger était un homme que j'avais souvent vu se moquer de ceux qui lisaient les Saintes Ecritures. Je lui avais offert à plusieurs reprises des Traités en Bengalais; mais il rejetait toujours mon offre avec dédain. Sûr qu'il aurait à attendre longtemps avant que je pusse m'occuper de l'objet qui l'amenait auprès de moi, et ne voulant pas qu'il fût sans rien faire à côté de moi, j'ouvris un exemplaire des Actes des Apôtres en Bengalais au chapitre X,

(1) Cette lettre est adressée à la Société Biblique Britannique et Étrangère.

et je notai particulièrement les versets 34 et 35. Il le prit en riant et me dit : « Vous voulez toujours qu'on lise des livres chrétiens, monsieur ; je ne veux jamais devenir chrétien, monsieur.» — « Je sais que vous ne le deviendriez jamais de vous-même.» Cependant lisez ce livre à l'endroit que j'ai marqué : je serai charmé d'entendre ce que vous aurez à m'en dire.» Il se mit à lire ; et j'offris à l'étranger le Nouveau-Testament que je venais d'ouvrir au chapitre VII de l'Evangile selon Saint Luc ; je lui indiquai plus particulièrement les versets 11 à 18. Cet homme lut tranquillement jusqu'au verset 13 ; alors il se leva et s'asseyant sur des ballots, il commença à lire à haute voix. Dix minutes après, il se trouvait entouré de quarante à cinquante personnes qui toutes l'écoutaient avec le plus grand recueillement. Il était lui-même absorbé par sa lecture et méditait en lui-même chaque parole qu'il prononçait. La lumière brillait alors dans les ténèbres, mais les ténèbres ne l'ont point comprise. Sur ces entrefaites, le railleur dit à mon Sircar : « Bindabun, quel livre ce Sahib m'a donné à lire !» — Ce dernier sourit et dit : « Que de fois ne vous a-t-il pas offert des livres et vous ne vouliez pas les lire ?» — « Ah ! mon frère, je ne pensais pas y trouver de telles paroles ! Ecoutez, Bindabun, permettez-moi de vous lire ce passage.» Il se mit à lire à haute voix et ne s'arrêta qu'après avoir lu deux chapitres entiers. Une vingtaine de personnes l'écoutaient. Quand j'eus fini les affaires de son maître, il s'en alla Plus tard, il revint pour me supplier de lui pardonner de s'être si souvent moqué de ceux qui lisaient ces bonnes choses, et pour me prier en même temps de lui en donner un exemplaire. Je promis de lui en procurer un. — L'étranger continua sa lecture jusqu'à ce que les portes furent fermées. Je lui remis une lettre pour le Rév. M. Morgan à Sulkea, qui eut la bonté de lui donner un

Nouveau-Testament en Bengalais. Cet homme demeure à Howrah ; et le railleur lit maintenant, matin et soir, le Nouveau Testament.» —

Ce ne sont pas seulement les personnes instruites, les prêtres, les Brahmines qui comprennent la Bible et en subissent la douce et salutaire influence. Les gens du peuple, les simples ouvriers la lisent avec fruit, et cette lecture a tant d'attraits pour eux qu'ils voudraient y pouvoir consacrer des journées entières. Les faits suivants que nous puisons toujours à la même source en font foi.

« Un brahmine me dit : « Monsieur, n'avez-vous pas donné l'autre jour un livre à un de nos Sircars? » — « Montrez-moi l'homme, lui dis-je ; peut-être me rappellerai-je si je lui en ai donné ou non. » — « Cet homme ne fait que lire et pleurer : il ne dort plus ni ne mange. » — « Où pourrais-je le trouver? Où demeure-t-il? Dites-lui de venir me voir. » — « Ses amis, Monsieur, vous savent mauvais gré de lui avoir donné ce livre : ils ne vous permettront pas de le voir. » —

« Le samedi, plusieurs de ceux qui avaient reçu la Bible quittèrent leurs travaux et vinrent me trouver tout joyeux de ce que la semaine touchait à sa fin. « Vous me remplissez de joie, leur dis-je, de ce que c'est aujourd'hui samedi. » — « Oh! Monsieur, demain nous lirons toute la journée. » — « Qu'allez-vous donc lire ? » — « Le Nouveau-Testament que vous nous avez donné, Monsieur. » — « Vous rappelez-vous de ce que vous lisez, et le comprenez-vous ? » — « Pas toujours, monsieur, mais plus nous lirons, plus nous comprendrons. » — « Désirez-vous toujours lire le Nouveau-Testament ? » — « Oh! oui, Monsieur ; tout le jour et toute la nuit. »

« Aujourd'hui, un Sircar vint me voir et me dit : «Oh! Monsieur, que je suis content que ce soit aujourd'hui samedi! » — « Pourquoi ? » — « Demain, Monsieur, je m'as-

seyerai tout le jour sous mon arbre de plaintain, et je lirai ce bon livre que vous m'avez donné. » — « Vous voulez dire le Nouveau-Testament ? » — « Oui, Monsieur. » « Croyez-vous ce que vous lisez. » — « Oui, Monsieur. » — « Vous n'avez, dans ce cas, plus qu'une chose à faire : c'est de *pratiquer.* » — « Que veut dire cela, Monsieur ? — « C'est *faire* aussi bien que *croire*, » lui répondis-je.— « Depuis que je lis ce livre, Monsieur, je ne dis plus de paroles mensongères. Et comment pourrais-je mentir ? » — « M'adressant à mon Sircar, je lui demandai s'il lisait le Nouveau-Testament. » — Je lis souvent, me répondit-il, au lieu de manger. Car le matin je suis tellement occupé à lire que je n'ai plus le temps de déjeuner avant de me rendre au bureau; le soir je lis encore, quelquefois, même, je me prive du sommeil. »

Dans le nord de l'Inde, nous voyons la lecture de la Bible constituer égalemeut le grand moyen d'évangélisation. C'est ainsi qu'aux environs de Meerut, Luc, lecteur indigène, s'efforce sous la direction du missionnaire Richards, de faire connaître la bonne nouvelle du salut à des groupes plus ou moins nombreux qui se rassemblent autour de lui et auxquels il lit la Parole de Vie. Un jour, il se rend dans ce but au village de Mhokunpore. Il entre dans la maison du Zémindar qui, assis devant sa porte, s'entretenait avec trois ou quatre de ses amis. Il demande de l'eau à boire. L'un d'eux veut savoir de quelle caste il est : « je suis Chrétien. » — « Quelle est donc cette caste? » — « Qu'elle soit ce qu'elle voudra, dit le Zémindar, vous aurez de l'eau à boire. » — « Le monde, ajoute l'évangéliste est partagé en deux castes : les bons et les méchants. » — « Nous savons fort peu de choses là-dessus : les Brahmines comprennent cela mieux que nous. » — « Mes amis, ces Brahmines vous chargent de pesants fardeaux que vous ne pouvez porter et s'enrichissent à vos dépens. » — « Que

livre avez-vous là sous le bras ? » lui demande un de ces hommes.— « C'est le Nouveau-Testament. »— « Pouvez-vous le lire. »— « Oui; voulez-vous en entendre la lecture ? »— « Oui, lisez. »— « C'est la parole de Dieu : il vous faut donc l'écouter avec attention. »—Il fait une courte prière; lit le 13e chapitre de Saint-Matthieu et termine encore par une prière. « Pourquoi allez-vous ainsi partout lire ce livre ? » lui demanda-t-on. « C'est parce que j'aime ce livre et que partout où je suis, je considère comme mon devoir d'en lire une portion à tous ceux qui veulent m'entendre : car c'est la nourriture de nos âmes. C'est pendant que nous sommes dans le corps, qu'il nous faut connaître notre Créateur, l'adorer et l'aimer. Rappelez-vous qu'après la mort nous ne pouvons plus faire la paix avec Dieu. »

NOUVELLES RÉCENTES.

Adieux et départ de cinq missionnaires de la Société.

Au moment de se séparer des cinq nouveaux ouvriers qu'il vient d'enroler dans l'armée de Jésus-Christ, le Comité a senti la nécessité de les recommander une dernière fois solennellement à la protection puissante du Seigneur, et il a voulu prendre congé d'eux en sa sainte et adorable présence. Il a invité les amis de la Société dans la capitale, à venir joindre leurs prières aux siennes et entendre une dernière fois encore, la voix de ces jeunes missionnaires, auxquels ils portent le plus vif et le plus tendre intérêt. L'appel a été entendu, et le lundi, 20 juin, à sept heures et demie du soir, la Chapelle Taitbout s'est trouvée remplie d'amis dévoués à l'œuvre des missions.

Les missionnaires présents étaient : M. Chrétien Schrumpf, ministre du Saint-Evangile, et sa femme, née Rosette Vorster ; M. Maitin, ministre du Saint-Evangile, et Mme Maitin, née Victorine Raber ; M. Joseph Ludorf, qui part en qualité d'imprimeur. M. le directeur de la Maison des Missions présidait la séance ; il l'a ouverte par la prière et un discours d'introduction. Dans ce moment si sérieux pour eux, devant leurs frères émus et attentifs, les trois missionnaires ont successivement pris la parole, avec plus de joie que de tristesse. Tous les sacrifices sont consommés, ont-ils dit d'une même voix, et il ne leur reste plus que le bonheur de partir, de travailler, de souffrir pour le salut des âmes et la gloire de Dieu. Pleins de confiance et d'abandon, libres de tout regret et de toute crainte, moins affligés que leurs frères, qui recevaient leurs derniers adieux avec une émotion profonde, ils ont demandé instamment des prières que tous les cœurs, nous en sommes sûr, leurs ont unanimement et solennellement promises. Sous l'impression très vive de leurs paroles pleines de foi, M. le pasteur Hosemann a adressé au Seigneur une prière fervente, qui a fidèlement exprimé les vœux de toute l'assemblée, dont elle a accru l'émotion.

Après le chant d'un nouveau cantique, M. le révérend Mark Wilks, vice-président du Comité, a pris la parole pour remettre les instructions du Comité aux missionnaires. Nous voudrions pouvoir rapporter les conseils graves, pleins de sagesse et d'affection qu'il leur a donnés. Nos frères se rappelleront ces directions d'une expérience mûre, et d'une sollicitude pleine de bienveillance et toute paternelle. Ils se rappelleront aussi les paroles vives, émues, affecteuses, encouragentes de MM. les pasteurs Valette et Monod, qui ont successivement parlé aux jeunes missionnaires avec charité. Le chant d'un dernier

cantique, une prière prononcée par M. le pasteur Audebez, quelques paroles de M. le directeur ont terminé cette cérémonie touchante, qui a laissé dans les cœurs des émotions à la fois graves et douces. Elle ne s'effacera jamais du souvenir de nos frères qui y ont trouvé tant de sympathie et d'encouragement ; ni peut-être de celui de leurs amis, qu'ils ont profondément touchés par le spectacle de leur joie au moment même du sacrifice de la famille, des amis et de la patrie.

Les missionnaires ont quitté le lundi suivant, 27 juin, cette Maison des Missions encore toute pleine de leur souvenir. Ils se sont rendus à Londres, et se sont embarqués le 4 juillet à Gravesend, sur le *Gardien*, beau et grand navire de quatre cents tonneaux, qui fait voile directement pour la Baie-d'Algoa. Et maintenant Dieu veuille garder le *Gardien*, enfler ses voiles, tracer sa voie sur l'onde ; Dieu veuille guider nos frères au milieu des déserts, et dresser le chemin devant leurs pas. Eglises de France, vous avez eu le privilège d'envoyer de nouveaux ouvriers dans le champ du Seigneur, pour propager votre foi et y multiplier vos enfants ; soutenez les, et de vos prières et de vos dons.

Huit candidats se sont présentés pour remplir les places laissées vacantes dans l'Institut, par le départ des trois frères, dont il vient d'être fait mention, et par celui de M. J.-J. Lebrun, qui s'est embarqué le 23 mai pour l'île Maurice. Parmi eux, le Comité a déjà fait choix de deux élèves, et s'occupe dans ce moment de l'admission d'un ou de deux autres.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE BÉTHULIE.—Lettre de M. Pellissier, sous la date du 23 décembre 1841.

Prétentions des Griquois.—Procédés tyranniques du chef de Philippolis et de ses gens.—Appel au Lieutenant-gouverneur des frontières orientales de la colonie.—Réponse favorable.—Comparution de M. Pellissier, Lepui et Adam Kok, devant le Préfet de Colesberg.—Débats et décision.—Examen des bornes.—Jugement de l'arbitre.—Résistance et soumission d'Adam Kok.

Nos lecteurs n'ont sans doute pas oublié par quelle cruelle épreuve la station de Béthulie a passé il y a quelques années.(1) Cette épreuve était telle, que l'avenir de cet établissement, jusqu'alors si prospère, parut entièrement compromis. C'était, il est vrai, un membre de l'Église, un ancien catéchumène de M. Pellissier, qui souleva tous les troubles; mais il était l'instrument aveugle des Griquois. Ceux-ci avaient éveillé son ambition, égaré son zèle, changé en haine son attachement pour M. Pellissier. Par ce moyen et par de secrètes et incessantes instigations, ils

---

(1) Voyez XVI[e] *Rapport Annuel*, pages 25 et 119. *Journal des Missions*, XV[e] année, pages 256 et 321 et suivantes, et XVI[e] année, pages 90 et suivantes.

avaient semé parmi le reste des habitants de la station, la méfiance, l'orgueil, la révolte. Sûrs du triste concours de gens qu'ils avaient habilement trompés, ils se portèrent dès-lors ouvertement les violents accusateurs de M. Pellissier, aussi affligé de leur haine qu'étonné de leurs succès. Grâce au secours de ses frères, et surtout à la protection puissante du Seigneur, M. Pellissier put rester sur la station, malgré leurs menaces, et opposant à leur colère la charité, à l'indifférence des natifs la patience, il travailla et attendit. Peu à peu, les habitants de Béthulie revinrent de leur aveuglement funeste; ils versèrent des larmes amères sur leur ingratitude; le principal instigateur entre les mains des Griquois s'éloigna, le remords dans l'âme, et tout rentra dans l'ordre et dans la paix.

Mais la haine des Griquois n'était point éteinte pour être comprimée; leur impuissance ne servait qu'à augmenter leur fureur, qui, mal déguisée depuis lors, a éclaté de nouveau, dernièrement, d'une manière bruyante et scandaleuse. Mais d'où vient cet acharnement des Griquois contre un missionnaire inoffensif, et pourquoi cette intervention obstinée dans les affaires de Béthulie, qui ne les concernent pas? Voici la cause de l'une et l'autre chose. Les Griquois ont un degré de civilisation que le reste des habitants de ces contrées n'ont pas encore atteint. Plus civilisés, ils sont aussi plus puissants. Ils ont de meilleures armes, plus de connaissances; ils sont nombreux, et comparativement unis. L'Évangile leur est familier; mais la connaissance qu'ils en ont leur est sujet d'orgueil plutôt que de sanctification, et ils croient être les meilleurs des indigènes, parce qu'ils sont les plus fiers et les plus arrogants. Encore plus ambitieux que puissants, ils veulent soumettre les autres peuples à leur pouvoir, et ils se disent maîtres d'une grande partie du pays. Béthulie est voisin de Philippolis, qui est habité par des Griquois.

Ceux-ci prétendent que Béthulie leur appartient. Prévoyant leurs prétentions orgueilleuses, du vivant du précédent chef, homme pieux et équitable, M. Pellissier avait prudemment conclu avec ce dernier et Lepui, chef de Béthulie, une convention tout-à-fait officielle qui déterminait les limites respectives des deux stations et consacrait l'entière indépendance de Béthulie. Le chef actuel de Philippolis a foulé aux pieds ce traité récemment signé par son père, et il a élevé depuis plusieurs années des prétentions opiniâtres à la possession de Béthulie. Plus rusé que Lepui, il fut facilement parvenu à le soumettre par de fausses promesses, et au besoin par la voie des armes. M. Pellissier protestait, et il n'était pas plus facile de le tromper par la ruse que de l'épouvanter par des menaces. De là, la haine d'Adam Kok et de ses gens; de là, leurs efforts pour soulever la station contre le missionnaire, dans la première lutte, et leurs injustices criantes dans les circonstances que nous allons raconter. Nous avons à peine besoin de dire que ce n'est qu'à regret que nous entretenons nos lecteurs de ces tristes débats. Il importe toutefois qu'ils sachent à quelles épreuves est soumise la foi de nos missionnaires en Afrique, et de quelle énergie, de quelle fermeté et de quelle prudence ils ont besoin, non seulement comme pasteurs, mais encore comme protecteurs et défenseurs des droits de leurs chers Béchuanas. Voici l'exposé de cette affaire, telle que M. Pellissier nous l'a rapporté lui-même :

« Jamais l'arrogance des Griquois n'a été aussi insupportable que cette année. Non contents de nous menacer comme autrefois, ils ont cherché à réaliser leurs projets. Ils ont franchi les limites qui nous séparaient. Dans peu de temps la plus grande partie de nos fontaines et de nos pâturages nous ont été enlevés. Nos Béchuanas ont été chassés de leurs avant-postes. Lepui, dans l'angoisse et

ne sachant que faire, se décida à opposer de la résistance à ses ennemis. Ceux-ci ne voulant ni nous déclarer une guerre ouverte, ni nous laisser en paix, cherchèrent une autre manière d'atteindre leur but. Comme les fermiers émigrants sont répandus partout de ce côté de l'Orange, sans néanmoins avoir de demeures fixes, obligés même de mener une vie nomade, les Griquois leur ont loué nos terres, pour un certain nombre d'années. Par ce moyen, ils ont voulu nous narguer et nous défier d'enfoncer la digue qu'ils avaient élevée devant nous. Tout en s'enrichissant à nos dépens, ils nous avaient placés dans des circonstances bien difficiles. Les fermiers sont venus prendre possession de nos terres au nom et de la part d'Adam Kok. C'est en vain qu'on leur disait que le chef des Griquois les avait amenés sur un terrain qui ne lui appartenait pas. Ils embrassaient sa cause et menaçaient nos gens d'une prompte destruction, s'ils ne s'éloignaient pas sans délai. Que faire dans ces tristes circonstances? Si les gens de Béthulie prennent l'initiative et attaquent les fermiers, il ne nous reste que la triste perspective de devenir leurs victimes; si nous n'opposons pas de barrière à ce torrent destructeur, il va nous engloutir. Nos gens, dans le feu de la précipitation et du désespoir, ne considérant pas combien leur force est inférieure à celle des colons, voulaient s'engager dans un labyrinthe, d'où ils ne seraient jamais sortis. Je les exhortai à la patience, en leur faisant comprendre qu'il serait toujours temps de prendre ce dernier parti, si le Seigneur ne nous donnait pas les moyens d'arriver à une issue favorable.

« Dans cet embarras, je n'entrevoyais de dénouement à notre avantage, que dans le cas où le gouvernement anglais voudrait bien intervenir dans nos affaires. C'était plus que je ne pouvais espérer, vu que les autorités coloniales n'avaient jamais employé de mesures effectives pour

maintenir la paix dans ces quartiers. Au risque d'échouer, je fis la tentative. Je m'adressai à Monsieur le Lieutenant-Gouverneur des frontières orientales de la colonie, par l'intermédiaire de M. le Préfet Rawstorne, et je lui écrivis sous la date du 3 juillet dernier, comme suit :

« La politique adoptée dans ce pays étant des plus alarmantes à cause des troubles qu'elle peut occasionner, je prends la liberté de vous en donner connaissance, car le devoir d'un missionnaire n'est pas seulement de civiliser les peuples, mais aussi de les maintenir en paix.

« Cette station, située près de la jonction du Calédon avec l'Orange, est habitée par plus de trois mille Béchuanas, dont le chef est Lepui. Il vint se fixer auprès de moi sur les bords de l'Orange en 1833; ce lieu n'était alors peuplé que de quelques Bushmen. En 1834, il reçut une médaille en qualité d'ami du gouvernement, et en 1837, il fut reconnu chef indépendant par M. le Lieutenant-Gouverneur Stokenstrom. En 1835, il fut également considéré comme chef indépendant par les Griquois, en fait de quoi les limites des deux tribus furent fixées d'un commun accord et avec une pleine satisfaction de part et d'autre. Une copie du document relatif aux limites est déposé dans le bureau du gouvernement.

« Lepui se trouve maintenant dans des circonstances critiques. Adam Kok a déjà empiété sur son terrain, qu'il réclame comme lui appartenant. Il a dernièrement enlevé à Lepui quatre fontaines, qu'il a données par écrit à quelques-uns de ses gens. Ceux-ci, craignant d'être déplacés par Lepui, les ont louées à des fermiers de la colonie, qui refusent de les quitter, parce qu'ils en ont pris possession par l'ordre du chef de Philippolis. Il paraît même que, dans le cas où les habitants de ma station prendraient la détermination de défendre leurs droits, les colons se rangeraient du côté des Griquois, à cause du terrain.

« Si cela était en conformité avec vos instructions, ne pourriez-vous pas, Monsieur, m'obliger en écrivant une lettre à Adam Kok pour l'engager à se renfermer dans ses limites et à vivre en paix avec Lepui. En prenant cette mesure, vous réussiriez, je n'en doute pas, à éloigner la guerre des frontières de la colonie, et à créer une bonne intelligence dans ce pays.»

« Tandis que j'attendais une réponse à cette lettre, les Griquois faisaient des progrès dans leurs envahissements. Bientôt il ne resta plus rien; ils s'étaient distribué toutes nos terres. Pour montrer au public qu'ils agissaient légalement, ils se munissaient de papiers auprès de leur chef, au moyen desquels ils pouvaient venir occuper nos frontières, ou y placer des fermiers. Chaque jour, nos gens avaient des plaintes à faire, on les chassait et les refoulait de toutes parts.

« Lorsque, dans la cour d'Adam Kok, on agitait la question de vendre Béthulie à l'encan, M. le Préfet Rawstorne me fit connaître le résultat encourageant da ma demande. Il avait reçu plein pouvoir du gouvernement de mettre fin à une dispute de terrain qui allait avoir des conséquences déplorables. Voulant entendre les deux parties, avant de porter aucun jugement, il invita Adam Kok, Lepui et moi, à comparaître devant lui le 14 août, à Colesberg.

« Au jour fixé, nous fûmes présents; mais Adam Kok, soit qu'il craignit, ou qu'il pensât nous déconcerter par son absence, ne comparut point. Trois envoyés, connus par leur finesse et leur duplicité, devaient le remplacer. La séance fut ouverte; des questions nous furent faites. Lepui et moi nous exposâmes nos griefs. Appelés à justifier la conduite de leur chef, les députés Griquois feignirent de ne pas nous comprendre et déclarèrent qu'ils ignoraient les choses dont on les accusait. Interrogés touchant leur mission, ils répondirent que leur maître ne les avait re-

vêtus d'aucune autorité, qu'il les avait simplement députés pour prendre connaissance des dépositions faites contre lui. M. Rawstorne voyant clairement qu'Adam Kok voulait de cette manière se dispenser de rendre compte de ses procédés tyranniques, et que sans lui nous ne pouvions arriver à aucune conclusion, fit partir sans délai un des trois Griquois, chargé d'un ordre formel pour leur chef. Cette seconde sommation produisit l'effet désiré. Le chef arriva à cheval, escorté de sept de ses principaux conseillers. Comme chef, il n'avait rien de distinctif. Il portait un chapeau blanc, un habit noir, et des pantalons de cuir. Sa taille est médiocre, son visage marqué de la vérole et peu respectable; sa tête est petite, son front peu développé, son regard malin et sa bouche très proéminente. Son teint, foncé, qui se rapproche de celui des nègres, ferait penser qu'il n'appartient pas au peuple qu'il régit.

« Dès que M. le Préfet Rawstorne fut instruit de la présence d'Adam Kok, il nous fit entrer en audience le 17 à 3 heures de l'après-midi. Le but de cette réunion fut brièvement exposé. Le chef des Griquois demanda au magistrat d'un air emporté qui l'avait accusé auprés du gouvernement anglais. Je répondis sans hésiter que c'était moi; prenant de cela occasion de dévoiler la conduite indigne et ambitieuse de cet usurpateur, je montrai qu'il n'avait pas plus de droit d'outrepasser les frontières que nous n'en avions de franchir les nôtres; qu'en s'emparant de notre terrain, il commettait la plus grande injustice, en même temps qu'il violait la foi de nos traités précédents. Ne sachant comment il devait me refuter, il dit qu'il n'avait jamais pensé à nuire à notre établissement missionnaire, qu'il ne pouvait pas s'avouer coupable de l'imputation d'empiètement, que lui et Lepui avaient toujours été du même avis, qu'ils étaient même convenus de laisser leurs sujets s'entremêler et d'avoir communauté

de terres. Cette assertion fut niée par Lepui. Alors je fis observer, qu'à supposer même que celui-ci se fut compromis en agissant ainsi, lui chef des Griquois, ne pouvait prendre aucun engagement avec le chef de Béthulie sans mon consentement, comme représentant du Comité, vu que Lepui, admis simplement sur les terres de la Société des Missions françaises pour en jouir aussi longtemps qu'il voudrait profiter des instructions religieuses, n'avait pas le droit d'en disposer.

« M. le Préfet, qui avait gardé le silence pour entendre nos débats et se former une opinion, prit la parole, ayant devant lui la carte du terrain de Béthulie, ainsi qu'une copie du Mémoire des limites fixées en 1835, et il dit : « Capitaine Kok, il résulte de ce qui a été avancé de part et d'autre que vous avez tort, que vous disposez injustement d'un pays qui ne vous appartient pas. C'est en vain que vous niez d'avoir dépassé vos bornes ; ne vient-on pas de vous montrer plus de quinze fontaines dont vous avez pris illégitimement possession ? Est-ce en vous conduisant ainsi que vous entendez ne pas compromettre l'existence de Béthulie ? Lepui est votre ami, dites-vous; comment se fait-il donc que vous l'opprimiez, que vous refouliez ses gens pour ravir ses pâturages ? Il faut que vous rentriez dans vos limites, et rendiez le terrain que vous avez enlevé à cette station.»

« Le chef Griquois refusa de se rendre à cette décision, alléguant qu'il ne connaissait pas la ligne de démarcation qu'on voulait lui faire adopter, qu'il avait toujours compris que Béthulie et les environs étaient sous sa dépendance, et que des bornes n'avaient été plantées que pour désigner jusqu'où le bétail de la station pouvait aller paître. A ce raisonnement évasif et peu fondé, on répondit, que même d'après cette manière de considérer la question, il s'était encore rendu coupable, en ôtant aux Béchuanas les seuls

endroits qu'ils avaient pour nourrir leurs troupeaux. La nuit nous ayant surpris dans cette discussion, une nouvelle séance fut indiquée pour le lendemain.

« La mauvaise foi qui avait d'abord paru dans tous les arguments des Griquois, se reproduisit davantage encore le jour suivant. Il était facile de voir qu'ils avaient employé les veilles de la nuit à se fortifier dans leurs injustes projets; car ils commencèrent par accuser le gouvernement anglais de ce qu'il intervenait dans une affaire qui n'était pas de son ressort. M. Rawstorne, avec son sang-froid ordinaire, dit « qu'il suivait ses instructions et que s'ils ne voulaient pas se rendre à l'évidence, il enverrait son rapport au gouvernement et attendrait de nouveaux ordres.» Un peu intimidés, les Griquois qui désiraient trouver quelque échappatoire, dirent que moi, comme missionnaire, je n'avais rien à dire dans cette dispute, qu'ils ne consentiraient jamais à traiter avec moi, mais que, si le gouvernement anglais leur conseillait de faire ces arrangements avec Lepui, ils n'hésiteraient pas à s'y soumettre. Le Préfet leur imposa silence, en leur disant que j'étais, plus que Lepui, nécessaire dans la solution de cette question, vu que Lepui n'est que locataire à Béthulie. Après beaucoup de faux arguments, Adam Kok conclut qu'il n'avait pas d'objection à arranger à l'amiable ce différend, mais que pour cet effet, il lui fallait être sur les lieux, afin de s'assurer s'il avait réellement usurpé ce qui ne lui appartenait pas. Trop éclairé pour ne pas soupçonner les intentions du chef, M. Rawstorne le fit tomber dans le piège même qu'il nous avait tendu. Il saisit une feuille de papier, et écrivit la voie d'accommodation qui venait d'être proposée, et qu'il fit signer par les témoins et les parties intéressées.»

Suit la convention, qui porte que « Dans une réunion tenue à l'office du commissaire civil, et à laquelle assistaient le commissaire civil, MM. Pellissier et Atkinson,

le capitaine Adam Kok et Lepui avec leurs conseillers respectifs, il a été arrêté, 1° Quant au terrain qui a été loué, mais dont on n'a pas pris possession, que le marché sera suspendu jusqu'à conclusion de l'affaire, ce dont information sera donnée par le capitaine Adam Kok aux personnes intéressées; 2° Quant au terrain déjà en la possession de ceux qui l'ont loué, que connaissance leur sera donnée par Adam Kok et par Lepui, que la question de ces terrains loués est l'objet d'une délibération dont les fermiers doivent se préparer à accepter les résultats; 3° Qu'un examen des limites sera fait, sur les lieux mêmes, le jeudi, 2 septembre prochain, en présence des deux chefs et de leurs missionnaires, ainsi que d'un arbitre que l'Assemblée nomme à l'unanimité en la personne de M. G. D. Joubert; 4° Qu'à la réunion sur les lieux sera prononcée la décision définitive de l'affaire, et qu'en cas d'opposition entre les deux parties, le jugement de M. Joubert ferait loi.» M. Pellissier continue :

« Comme nous ne pouvions vider cette question d'une manière plus satisfaisante, à cause de l'opposition des Griquois, la séance fut levée. Au jour fixé, ils se rendirent en grand nombre à Béthulie; l'expert député par le gouvernement s'y trouva aussi. Nous ne tardâmes pas à entrer en pourparler avec nos adversaires touchant la manière de procéder dans l'investigation que nous devions faire le lendemain, mais ils ne voulurent pas entendre raison.

« Maintenant qu'ils sont en-deçà des frontières de la colonie, ils oublient les engagements qu'ils ont pris, ils se croient encore une fois libres d'agir comme bon leur semble. Le masque de la modération et de la duplicité est ôté; ils s'imaginent que tout leur est permis. Des paroles envenimées sortent de leurs bouches, comme un torrent furieux descend du haut des montagnes. Dans leur folie, ils pensent nous avoir déçus ainsi que les autorités colo-

niales, et ils croient être déjà en possession du pays environnant en dépit de tout le monde. En vain l'envoyé du gouvernement cherche à les ramener à l'ordre, la confusion règne de toutes parts.

« Cependant le 3 septembre nous montâmes à cheval et allâmes sur les lieux pour faire connaître nos limites à ces prétendus ignorants. Nous n'eûmes pas plus de bonheur que le jour précédent. Pour comble de malheur, ne sachant où se procurer de l'eau-de-vie, plusieurs d'entre eux se débandèrent et en apportèrent à ceux qui ne nous avaient pas quittés. En un moment, nous nous voyons entourés de gens qui sont à moitié ivres. On ne sait plus qui est le chef, chacun parle dans la confusion générale. Nous leur montrons nos bornes, ils ne veulent pas les reconnaître ; à les entendre tout le pays leur appartient, et tout le monde doit fléchir le genou devant eux. Ils déraisonnent, ils m'accablent d'insultes, la colère étincelle dans leurs yeux. C'est à moi qu'ils en veulent, parce qu'ils savent que je ne me laisserai pas tromper par la finesse griquoise, et que tous leurs artifices ne sont pas capables de m'ébranler. Pour gagner leur cause, ils tachent de soulever contre moi les gens de Lepui, qui m'avaient accompagné. Ils m'accusent en leur présence de vouloir enlever à Lepui un pays, qu'ils sont disposés à lui céder, mais non à moi. Ceux-ci, trop éclairés pour se laisser séduire par leurs ennemis, n'ont qu'une voix pour dire qu'ils s'en rapportent à moi. De mon côté, pour rassurer davantage l'esprit de nos Béchuanas, en leur montrant ce qui était caché au fond du cœur de leurs adversaires, je tendis un piège aux Griquois et je leur dis : « S'il est vrai que je vous sois un obstacle, que vous vouliez traiter avec Lepui, non avec moi, je me retire de cette affaire, mais dans ce cas, il faut que Lepui soit maître de son terrain, et par conséquent chef indépendant. » A ces

mots, ils s'écrient d'un commun accord : « Qui est Lepui? C'est l'esclave d'Adam Kok,» etc. Leurs clameurs redoublent; ils m'environnent de toutes parts, ils me chargent d'injures; si le député du gouvernement n'avait pas été là ainsi que beaucoup de nos gens, j'aurais été la victime de leur rage effrénée.

«M. Joubert, homme de probité et juge impartial de nos différends, voyant qu'Adam Kok n'accomplissait pas sa promesse d'arrangement, et que la querelle s'échauffait toujours plus, chercha à mettre fin à nos discordes en prononcant son jugement. Les Griquois, plus irrités que jamais, ne voulurent pas se soumettre à la décision de l'expert, qui était de ne pas dépasser les frontières fixées en 1835. Nous nous séparâmes donc dans les champs sans avoir pu résoudre cette question de terrain.

« Son Excellence, le Gouverneur des frontières orientales de la colonie, instruit par le rapport de M. Joubert et le mien, ne tarda pas à adopter des mesures énergiques pour déconcerter les Griquois dans leur prétentions injustes, et les faire rentrer dans leurs limites. Il écrivit donc à Adam Kok que puisqu'il s'obstinait à rejeter la ligne de démarcation proposée, des troupes allaient être envoyées à Béthulie sans délai, pour protéger cet endroit contre son usurpation. Cette démarche eut son effet. Le chef Griquois se vit forcé de faire la guerre ou la paix. Redoutant l'idée de commencer des hostilités qu'il ne pourrait soutenir, ils se décida à renoncer à ses prétentions sur Béthulie, et il expédia au gouvernement, en langue hollandaise, une lettre portant qu'il acceptait le jugement de M. Joubert, mais que trois mois de délai lui seraient nécessaires pour y faire droit, à cause des engagements déjà pris.

« La période de trois mois qu'Adam Kok a demandée pour déplacer les fermiers et restituer à Béthulie son ter-

rain lui a été accordée. De leur côté, les colons ont promis de se conformer à la décision du gouvernement et de quitter les endroits qu'ils occupaient aussitôt que la moisson sera finie.

« Depuis que les Griquois ont été forcés par le gouvernement anglais de respecter nos droits, nous avons joui d'une paix qui n'a été interrompue que dernièrement par quelques Tamboukis qui ont enlevé une centaine de têtes de bétail à nos gens, mais ceux-ci ont réussi à les reprendre en partie. Il était temps que le Seigneur vînt à notre secours et nous délivrât du joug des Griquois, car déjà la terreur était répandue dans Béthulie, des bruits sourds d'une émigration prochaine circulaient de toutes parts. Nous commencons à respirer, nos affaires s'éclaircissent, nos inquiétudes se dissipent, et nous osons espérer, sur notre faible labeur, la bénédiction de Celui qui nous a soutenus dans toutes nos épreuves. C'est à lui que je donne toute la gloire de la défaite de nos ennemis, en m'écriant avec le Psalmiste : « L'Éternel est mon Berger, je n'aurai point de disette.»

« Agréez, Messieurs et très honorés frères, l'expression du dévouement et de la haute estime de votre humble serviteur,

« J. P. PELLISSIER.»

On le voit donc, le missionnaire ne doit pas être seulement un homme de foi pour annoncer l'Evangile, d'instruction pour fonder des écoles, de charité pour toucher les âmes, mais il doit être aussi un homme de sagesse pour prévoir les dangers, et de courage pour les braver. Son œuvre touche à tous les intérêts et réveille quelquefois toutes les passions. Il lui est permis sans doute, sans rien perdre de l'élévation de son but, de la pureté de son zèle, de descendre momentanément quand la nécessité

l'y appelle, sur le terrain des intérêts temporels, pour maintenir la paix ou la rétablir, conserver le respect de la justice, et défendre son œuvre elle-même. Nos lecteurs sauront gré à M. Pellissier de la fermeté qu'il a montrée et du bien qu'il a fait. Ils partageront aussi la reconnaissance du Comité pour cet équitable magistrat qui a si efficacement servi la cause de la justice et les intérêts de la Société. Mais plus que tous les autres, il faut remercier le Seigneur, qui donne à ses créatures la sagesse et la droiture, et qui fait lui-même le bien quand il ne semble que le laisser faire. C'est lui qui a jusqu'ici soutenu cette station, prospère après tant d'épreuves. C'est lui qui la défendra encore et qui lui donnera, avec le calme et la paix, les biens plus précieux de la foi et du salut.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

NOUVELLE-ZÉLANDE.

Réflexions générales.—Evêque anglican.—Mission catholique.—Ecoles et progrès remarquables des lumières. — Baptêmes et admissions nombreuses. — Propagation rapide et générale du christianisme. (1)

La dernière fois que nous avons parlé de la Nouvelle-Zélande, ce pays était dans un état de crise morale et politique. Ebranlé dans ses croyances nationales par l'Evangile, frappé dans son indépendance par l'interven-

(1) Voyez XVIe année, pages 50 et suivantes, et pages 95 et suiv.

tion d'un gouvernement étranger, il ne semblait s'élever d'un côté que pour s'abaisser de l'autre. Depuis que la civilisation européenne l'a envahi pour en faire sa conquête et peut-être sa victime, rien d'extraordinaire, dans l'ordre social, n'est arrivé ; le commerce étend ses relations; la Compagnie anglaise affermit son influence, le gouvernement son autorité; les indigènes supportent sans opposition la domination étrangère, soit faiblesse, soit indifférence, ou plns probablement parce que, blessés dans leurs droits, ils ne le sont pas encore dans leurs intérêts. A côté du commerce, quelquefois d'accord, quelquefois en opposition avec lui, la charité fait aussi son œuvre, étend aussi son pouvoir, remporte aussi ses victoires, et ce sont ces victoires remarquables autant que nombreuses que nous voulons signaler.

Un écrivain, d'ailleurs plein d'esprit, en parlant des missions protestantes dans les îles de la mer du Sud, assurait qu'heureuses en beaucoup d'îles, elles étaient peu prospéres dans la Nouvelle-Zélande, où elles avaient trouvé des coutumes plus fortes, des caractères plus énergiques, une opposition plus opiniâtre. Nous ne sachions pas cependant un pays au monde où, à l'heure même où nous parlons, les triomphes de l'Evangile soient plus rapides, les âmes plus-tôt soumises, les mœurs plus profondément changées; cette circonstance montre, comme beaucoup d'autres, ce que sont pour l'exactitude, et quelquefois pour l'intention, les jugements des hommes du monde, quand il s'agit de l'œuvre des missions. Que les obstacles fussent formidables, que la résistance ait été longue, cela est vrai; mais depuis plusieurs années l'Evangile triomphe d'une manière éclatante, et l'on voit ces fiers païens, ces sauvages cannibales, brisés et soumis, venir, tels que des lions vaincus, déposer leur rage devant la croix de Jésus-Christ. Leurs mains, hier encore teintes

de sang, laissent tomber les armes meurtrières, et désormais innocentes elles s'élèvent suppliantes vers un Dieu dont l'amour les émeut et dont la justice les effraye. Les torrens de sang qui coulaient incessamment d'un bout à l'autre du pays, qui les a arrêtés ? Ces tribus ennemies, qui les a réconciliées et réunies en une seule famille? Ces mœurs féroces et déréglées, qui les a rendues saintes autant que douces ? Qui a élevé ces églises, fondé ces écoles, distribué ces livres et fourni à des milliers d'âmes les moyens et de s'instruire et de se sanctifier? Admirons dans ces éclatantes merveilles la puissance de cet Evangile que les siècles ne vieillissent pas et qui d'âge en âge multiplie ses triomphes et ses bienfaits.

Dire tous ses triomphes et tous ses bienfaits dans le seul pays qui nous occupe, nous est chose impossible. Les détails sont si nombreux que le choix est fort difficile et les omissions inévitables. On sait que jusqu'il y a peu d'années l'œuvre avait été restreinte par la réaction violente de la guerre à la partie tout-à-fait septentrionale de l'île. Des stations fort prospères y réjouissaient les serviteurs du Seigneur, qui, heureux mais non satisfaits de ces admirables succès, cherchèrent avec persévérance à étendre le cercle de leurs travaux. Aujourd'hui plus grand qu'ils n'avaient osé l'espérer , il embrasse l'île du Nord toute entière, et les âmes se réveillent le long du Détroit de Cook, comme au centre, comme à l'est, comme partout. Appelés de toutes parts, ils ne peuvent suffire à leur œuvre, répondre aux besoins qu'ils ont provoqués et qui sont immenses. Toute l'île est moralement vaincue, et le christianisme sûr d'une victoire prochaine, si ses disciples sont fidèles. Emue par les appels qui lui ont été adressés et dont nous pourrions citer plus d'un exemple, émue aussi par l'état critique de ce remarquable peuple que l'influence étrangère menace si sérieusement, la So-

ciété des Missions épiscopales a fait des efforts extraordinaires, qu'elle espère renouveler, afin de gagner à Christ ce pays qu'elle a signalé la première à l'attention de l'Europe, (1) et que l'Europe veut subjuguer aujourd'hui. La Société des Missions wesleyennes éprouve les mêmes craintes, travaille dans le même esprit et dans le même but. Exemptes l'une et l'autre de toute préoccupation politique, n'éprouvant d'autre sollicitude que celle de la foi, ni d'autre ambition que l'amour des âmes, ces deux Sociétés amies ne combattent ni pour ni contre un gouvernement quelconque, mais pour Christ à qui elles désirent soumettre les hommes, n'importe sous quel nom. La Société des Missions épiscopales, attachée par sympathie et par position à l'Eglise établie d'Angleterre, a donc vu avec joie partir dernièrement de Londres un évêque qui aura son champ de travail dans la Nouvelle-Zélande. Elle a envoyé plusieurs missionnaires avec le prélat. Ce fait seul montre que celui-ci aime l'œuvre des missions et désire la protéger de son nom et de son influence. Comme amis de cette œuvre, nous nous réjouissons nous-mêmes de la nomination d'un évêque à un poste où il pourra faire beaucoup de bien, et être le premier missionnaire. Plusieurs évêques anglicans dans les pays étrangers s'associent cordialement aux travaux des missionnaires, et il est tel prélat qui est tout ensemble un fidèle pasteur pour les membres de son troupeau, et un ardent missionnaire pour les païens. Espérons que l'évêque de la Nouvelle-Zélande aura des entrailles de père pour tous les pécheurs indistinctement, et que pour lui, non plus que pour Christ, il n'y aura ni esclave, ni libre, ni Grec, ni Scythe. En présence de ces intérêts matériels

(1) Nous ne parlons pas de l'existence, mais de l'importance de la Nouvelle-Zélande.

dont l'influence est si fâcheuse, il importe d'ailleurs que l'élément moral et religieux soit fortifié, et si le gouvernement anglais représente l'intérêt dans le pays, il est bien convenable que l'Eglise y représente la foi et la charité.

Nous ne croyons pas que le lecteur doive ignorer plus long-temps qu'une autre tendance rivale, fâcheuse, quoique d'une nature toute différente, suscite des difficultés nouvelles aux missionnaires protestants. Nous voulons parler du prosélytisme tout récent de l'Eglise romaine. Nous le signalons sans le juger. Les missionnaires catholiques sont entrés tardivement dans un champ que d'autres ont ouvert au péril de leur vie; c'était leur droit; ils nient que leurs prédécesseurs aient du zèle, bien que leur zèle seul les offense, qu'ils aient des succès, bien que leurs succès les aient attirés dans le pays; ils se plaignent de leur intolérance, bien qu'ils aillent de station en station pour détruire des Eglises qu'ils n'ont pas fondées; cela aussi est leur droit. Leurs attaques, nous pourrions dire leurs calomnies, nous affligent profondément, mais pour eux-mêmes d'abord, et ensuite pour l'Evangile qu'elles deshonorent. Le zèle chrétien n'est-il pas avant tout une charité, une charité envers tout le monde? et est-ce avoir de la charité que de croire qu'on en a seul? Le zèle chrétien n'est-il pas aussi une justice, une justice envers tout le monde, et surtout envers les adversaires? et est-ce être juste que de voir chez soi tout bien et chez les autres tout mal? Blâmez les principes, mais respectez les intentions; déplorez les progrès de l'erreur, mais honorez la pureté des caractères. Rivalisons, non de jalousie, mais de zèle, rendons honorables par notre impartialité et notre charité, vous votre croyance, nous la nôtre, et que le monde partage son admiration plutôt que son blâme entre votre œuvre et notre œuvre. Nous voulions entrer dans quelques détails et citer quelques faits sans

les apprécier ; nous les supprimons pour ne point causer des impressions qui pourraient être très pénibles sans être utiles, et pour remplir, par notre silence, un devoir de support et de charité. Le lecteur pieux nous approuvera ; il aimera mieux ignorer que connaître, et mieux prier que blâmer. Nous nous bornons à dire d'une manière générale que les missionnaires catholiques, déjà en nombre assez considérable, déploient une grande activité, qu'ils comptent des adeptes nombreux, nous n'oserions dire convertis, et que si leur zèle n'est pas charitable, il est du moins très ardent. Il attaque en face le prosélytisme protestant, plus ancien et plus répandu; et il sème au loin les idées de la foi catholique. Un évêque, fort actif lui-même, dirige ces travaux qui deviennent chaque jour plus importants. Les sauvages embrassent quelquefois avec beaucoup d'empressement le catholicisme, parcequ'il ressemble par beaucoup de points à leur propre religion, et on les voit se rendre à l'église, le dimanche, gais, bruyants, les armes à la main, le cou couvert, les oreilles ornées de crucifix et d'images de la vierge Marie ; d'autrefois ils disent que ce n'est pas la peine d'embrasser une religion qui est si semblable à la leur, et, en effet, ils ne l'embrassent pas. Quand les conversions s'opèrent, il reste à savoir si elles sont aussi sincères qu'elles sont promptes. Nous posons la question et nous ne la décidons pas.

Ce que nous tenons à dire et ce que le lecteur va bientôt voir, c'est que ces efforts qui ne peuvent qu'être honorables s'ils sont purs, n'empêchent point l'œuvre qui a toutes nos sympathies de faire des progrès qui semblent tenir du prodige. Le besoin d'instruction est surtout remarquable; de toutes parts on demande des livres et des instituteurs; dans les longs voyages qu'ils font, les missionnaires trouvent des multitudes entières qui s'effor-

cent seules, au moyen de quelque lambeau de livre, d'apprendre à lire, non pas seulement pour connaître des lettres et des mots, mais pour étudier et connaître à fond l'Evangile, objet d'une grande et sérieuse curiosité. Ainsi à Rotongia, les cris avec lesquels on demandait des livres étaient nombreux et pressants. Un indigène disait à un missionnaire : « Je désire une seule chose; ce n'est pas un manteau, ce n'est aucune chose qui passe, mais ceci, ceci est mon grand désir, la parole de Dieu. » Le missionnaire répondit : « J'ai disposé de tous mes Nouveaux-Testaments dans les différents villages qui j'ai visités; si vous voulez venir avec moi à Waikoto, et attendre jusqu'à ce qu'un navire arrive, vous en aurez un. » — « Oh ! oui, j'irai et j'attendrai, » répondit l'indigène, heureux de cette lointaine perspective de posséder son trésor. Sur le champ, il quitta sa tribu, ses amis, sa famille, et suivit le missionnaire, faisant avec lui 250 milles pour se procurer une Bible. Arrivé à la station, il s'y arrêta et y devint un candidat au baptême, parce que le Dieu qui lui avait donné le désir de connaître la vérité, lui accorda aussi le privilège de la recevoir. Le même missionnaire trouva pendant son absence (car il était hors de sa station) un parti d'indigènes qui avaient fait un voyage de cinq jours pour venir se procurer des livres. Ils n'avaient jamais vu de missionnaire, mais l'Evangile était, on ne sait comment, parvenu jusqu'à eux, et à peine instruits de son existence, ils désiraient le connaître mieux. Le missionnaire leur donna tout ce qui lui restait de livres; la joie avec laquelle ils les reçurent lui firent oublier les fatigues et les dangers de son voyage. Partout sur ses pas, il trouvait des fragments des Saintes-Ecritures, de Liturgie, de Cantiques que les indigènes avaient appris à lire sans le secours d'aucun missionnaire. Les rocs, les arbres, les maisons où sont gravés les noms des natifs

sont les témoins variés du progrès de l'instruction. Courant rapidement devant le voyageur étranger, les indigènes écrivaient sur le sable, avec un baton ou seulement la main, des noms et des phrases entières, et réjouissaient ainsi le missionnaire autant qu'ils s'égayaient eux-mêmes. Plus d'un vieux guerrier s'approchait pour demander un livre; j'ai long temps combattu, disait-il pour appuyer sa demande, j'ai long temps combattu mes ennemis avec le fusil et les balles; mais désormais je les combattrai avec ce livre, si je l'obtiens, et j'en ferai ma seule arme défensive. Souvent il faut de longs efforts pour fonder une école et y attirer des enfants, mais ici sans école, sans instituteurs, sans exhortations et sans exemple, on s'excite, on apprend à lire, et le voyageur est tout étonné de trouver l'œuvre faite là où il ne la croyait pas commencée. Souvent on voit les indigènes à travers les déserts se rendre aux stations missionnaires pour y recevoir une instruction dont ils sentent le plus vif besoin; ils n'attendent pas les instituteurs, ils les demandent à grand cris. Hâtez-vous, s'écriait l'un d'eux, hâtez-vous, car mon dernier soleil se couche promptement. Si vous ne pouvez pas, ajoutaient beaucoup d'autres, si vous ne pouvez pas nous envoyer des missionnaires européens, envoyez-nous des instituteurs indigènes. Il est beau, il est touchant de voir les pauvres sauvages franchir à la nage, les uns après les autres, avec autant d'ordre que d'empressement, les bras de mer qui les séparent de leurs guides. Quand la distance est trop grande, seuls, au milieu de la forêt, ils invoquent Dieu matin et soir dans la simplicité de leurs cœurs; ils élèvent de modestes chapelles; ils s'y assemblent régulièrement, quoique privés de pasteurs; ils préludent dans leur ignorance au culte chrétien, et souvent enseignés de Dieu, ils font dans leur isolement les progrès les plus remarquables, dans la double réforme des mœurs

et de la vie. Ainsi ils gardent soigneusement le jour du Seigneur, et tel est l'ascendant de leur piété naissante que même les adversaires la respectent et en adoptent quelquefois les formes en blamant le fond. Au lieu de s'entretenir comme autrefois de vol et de carnage, ils examinent ensemble la parole de Dieu, ils se demandent par exemple en quoi consiste le bonheur des cieux, ce qu'est la nouvelle naissance, par quelle force elle s'accomplit, pour quel objet Christ vint dans le monde. Ils savent poser et résoudre ces graves questions. Cette transformation morale des habitudes et des préoccupations des indigènes ne saurait être assez admirée; naguère ils ne rêvaient que pillage, guerre, et vengeance; maintenant calmes, unis, doux, recueillis, ils s'élevent aux sentiments les plus chrétiens, aux pensées les plus pures; nouvelles créatures pour l'esprit et pour le cœur, ils montrent par leur vie passée tout ce que le péché a d'horrible, et par leur vie présente, tout ce que Dieu déploie de compassion et l'Evangile de puissance. Quelques-uns ont senti le besoin de se soustraire au contact du vice et du crime; séparés par les sentiments, ils ont voulu l'être par la vie; ils se sont retirés dans un village qu'ils ont fondé sur des principes chrétiens et pour des chrétiens. Là sont admises, pour vivre dans la paix, le calme, et la sainteté, les âmes dévouées à Dieu; mais on exclut tous les partisans soit des crimes, soit des vieilles coutumes de l'ancienne vie, les adultères, les voleurs, les menteurs, comme les violateurs du dimanche. Ce n'est pas que ces chrétiens veuillent s'enfermer en eux-mêmes; aussi charitables que vigilants, ils font annoncer l'Evangile aux villages voisins par des instituteurs destinés à cette charge.

Le caractère dominant de l'œuvre des missions dans la Nouvelle-Zélande, c'est le besoin d'instruction, senti vivement et partout; c'est le progrès des lumières, progrès

si rapide qu'on a de la peine à le croire et qu'il est peut-être sans exemple. Nous ne l'avons que faiblement dit, les livres sont demandés, enlevés du nord au sud par des multitudes d'indigènes : des tribus entières se réveillent à la vie, à l'instruction ; les missionnaires restent impuissants devant ces besoins et si vastes et si nombreux ; ceux qui sont instruits deviennent instituteurs ; tout se multiplie et tend à se multiplier dans une proportion toujours plus grande, les livres, les écoles, les maîtres, les demandes et les progrès. En tout temps et dans toutes les circonstances les lumières sont précieuses, les progrès de l'instruction désirables ; la piété a besoin d'être éclairée pour être profonde, réfléchie pour être ferme, et on aime toujours le christianisme dans la proportion où on le connaît. Cependant il est des temps où le développement de l'esprit importe moins, et des temps où il doit assurer celui de la conscience et du cœur en le précédant peut-être, en le suivant du moins. La Nouvelle-Zélande, dans notre conviction, est menacée d'un double danger ; la civilisation l'envahit sous les formes grossières de l'intérêt et de la force ; une communion étrangère l'attaque par les armes plus nobles du zèle et de la foi. Pour résister aux Européens, dont le caractère est souvent si vil, et la vie si corrompue, il faut aux indigènes des idées arrêtées de religion et de civilisation ; il faut qu'ils puissent juger par eux-mêmes de leurs intérêts, de leurs devoirs, de leurs ressources ; si leurs lumières ne sont pas leur force, elles en sont la condition ; la foi chrétienne étant mêlée à leur instruction, ils pourront par celle-ci discerner leur danger, par celle-là s'y soustraire. Leur existence est à ce prix-là. Ignorants, ils ne verraient pas le piège ; éclairés, ils le verraient sans pouvoir y résister ; éclairés et chrétiens, ils sauront voir et surmonter le mal. Des connaissances sûres et approfondies des Saintes-Ecritures leur montreront aussi

le devoir de s'attacher simplement et exclusivement au livre de Dieu. Dans le conflit déjà engagé sous leurs yeux, ils doivent être juges; combien n'importe-t-il donc pas qu'ils soient juges éclairés? De la connaissance de la Bible dépend l'avenir de la mission protestante dans cet intéressant pays. Grâce à Dieu, la Bible est déjà connue, aimée, recherchée parmi de nombreuses tribus; heureusement le remède est venu avant le mal, ce qui empêchera le mal de s'aggraver. Les missionnaires catholiques assurent qu'ils trouvent des indigènes munis de livres protestants et cependant plongés dans une ignorance grossière, d'un côté étrangers à l'idée d'un Dieu Père, Fils, et Saint-Esprit, de l'autre persuadés que Jésus-Christ a découvert les armes à feu. Que des indigènes qu'aucun missionnaire n'a jamais visités soient ignorants, c'est un fait moins étonnant que triste; mais que les missionnaires protestants tiennent peu à l'instruction des indigènes, quand tout leur succès dépend de là, cela est peu probable; à défaut de zèle, il faudrait leur supposer quelque habileté. Du reste, personne ne peut être davantage convaincu des progrès des indigènes que ceux-mêmes qui peuvent bien en méconnaitre la réalité mais non en détruire les conséquences. L'Evêque lui-même reçoit souvent des indigènes qu'il veut convertir, des réponses aussi judicieuses que chrétiennes. L'un d'eux lui dit un jour, en ouvrant son catéchisme, et en attirant l'attention du prélat sur le second commandement: « Nos instituteurs nous assurent que ces commandements sont les commandements de Dieu, tirés de la parole de Dieu, de la Bible. Or, celle-ci m'enseigne que je ne dois point me prosterner devant des idoles, ce que vous faites néammoins d'une manière bien évidente. En outre, je trouve que vous n'avez pas conservé le second commandement au milieu des autres, mais qu'au contraire vous l'avez omis, c'est pourquoi je ne crois pas que votre

religion soit vraie, et nous ne l'aimons pas. Vous dites aussi que nos missionnaires sont adultères, parce qu'ils sont mariés et qu'ils vivent avec leurs femmes. Mais si vous les appelez adultères, il faut aussi appeler saint Pierre un adultère, car il est dit ici, dans mon Testament, que *la belle-mère de Pierre était malade de la fièvre.*»

Le 5 octobre 1840 vingt indigènes environ reçurent le baptême à Waimate; ils venaient de renoncer à la religion romaine qu'ils avaient embrassée. Nous avons déjà indiqué l'une des raisons de ce changement, et c'est que la religion romaine ressemble trop à la leur, à quoi ils ajoutaient qu'on ne leur avait point donné la Parole de Dieu. L'évêque avait dit en parlant des missionnaires protestants: « Ils ont des maisons, des femmes et des enfants; tout leur amour est pour leurs familles; mais nous n'en avons point: c'est pourquoi tout notre amour est pour vous.» On répondit: « Est-il mal pour un missionnaire d'avoir des femmes et des enfants?» Le prélat répartit: « Je suis un apôtre et un évêque de Jésus-Christ, et je vous dis que cela est mal.» — « Saint Paul aussi était un apôtre, et cependant il dit: Que l'évêque soit mari d'une seule femme.» L'évêque se tut dans ce cas comme dans l'autre, et il put se convaincre que si, à son point de vue, les indigènes sont hérétiques, ils ne sont cependant pas ignorants. La controverse est toujours fâcheuse; elle l'est surtout pour des Eglises naissantes, davantage encore pour des païens qui viennent de se convertir et à qui elle peut inspirer de la haine ou de l'orgueil; mais quand elle est imposée, il est consolant que la Parole de Dieu, lui servant de règle et de fondement, soit le juge suprême des débats qu'elle entraine.

Du reste, en beaucoup d'endroits, l'Evangile soumet les âmes en grand nombre sans autre résistance que celle que ces âmes elles-mêmes lui opposent. Seuls au milieu

de ces tribus, les missionnaires protestants élèvent la voix dans le silence des fôrets, et font entendre des paroles de paix et de réconciliation ; leurs paroles, recueillies avec empressement, retenues avec soin, méditées avec persévérance, répandues avec zèle, se multiplient dans la bouche des prédicateurs qu'elles forment, et propagées par ceux-mêmes qui viennent de les entendre, s'en vont renouveler les mêmes impressions de village en village et de tribu en tribu. Les échos semblent se répéter les uns aux autres les accents inconnus du messager de paix ; car celui-ci est souvent étonné d'apprendre que le bruit de ses discours s'est étendu jusqu'à des tribus ignorées, qui viennent à lui empressées et étonnées, pour contempler la pleine lumière dont elles ont entrevu quelques rayons lointains. C'est, qu'en effet, chaque âme chrétienne est un écho qui répète et multiplie la bonne nouvelle du salut, et un miroir qui tout ensemble absorbe et réfléchit la lumière céleste. Les grands prédicateurs de la Nouvelle-Zélande sont ces indigènes qui, convertis au Seigneur, s'en vont au loin annoncer les merveilles de Celui qui les a appelés des ténèbres à la lumière, de la puissance de Satan à Dieu. Ce sont eux qui, munis des livres qu'ils répandent, réveillent l'attention, excitent la curiosité, et créent des besoins de lumière et de foi que les missionnaires satisfont ensuite. De cette manière s'expliquent les rapides et admirables progrès de l'Evangile, ainsi que le nombre très considérable d'âmes qui se convertissent et reçoivent le baptême. Les candidats se comptent par centaines et par milliers. « Dire combien de natifs ont été baptisés, écrit l'un des missionnaires, depuis que la mission existe, me serait chose impossible : je ne saurais non plus préciser le nombre de candidats inscrits sur les livres des autres frères, missionnaires plusieurs années avant moi. Toutefois, en considérant mon propre livre, je trouve

que pendant les deux dernières années j'ai baptisé trois cent quarante-deux adultes et quatre-vingt-quatre enfants, en tout quatre cent vingt-six personnes, et je suis vraiment reconnaissant de pouvoir ajouter, que ceux qui ont fait des chûtes, car aucun n'a été retranché, ne s'élèvent pas au delà de dix. Que le Seigneur soit glorifié! puisse-t-il faire prospérer l'œuvre de nos mains.» D'autres missionnaires pourraient tenir et tiennent en effet le même langage. Qu'il nous suffise de rappeler qu'à ces changements dans les formes religieuses, correspondent des changements complets dans le cœur et dans la vie. On pourrait montrer dans telle nature fortement trempée et imbue de beaucoup de préjugés, les progrès d'abord à peine sensibles, ensuite très rapides et très remarquables de la grâce divine; les luttes, les incertitudes, les larmes de ces âmes nées énergiques et sincères, et à qui Dieu demande le sacrifice d'habitudes devenues comme une seconde vie, de croyances en quelque sorte identifiées à elles-mêmes. Elles ne sacrifient quelquefois leurs penchants que un à un, lentement et péniblement; elles n'embrassent l'Evangile que doctrine après doctrine; mais quand la victoire est remportée, elle l'est pour toujours, et ces âmes opiniâtres deviennent, une fois gagnées, des modèles de foi et de fermeté.

Occupés ici de l'ensemble et de l'aspect général de l'œuvre plutôt que de ses détails, nous ne pouvons citer aucun exemple particulier de conversion et de piété; mais le lecteur peut les croire remarquables et nombreux au sein de ces naissantes Eglises qui s'élèvent au milieu des forêts, et de ces autres Eglises déjà mûres dans l'expérience comme dans la connaissance du christianisme. « Personne, écrit le missionnaire dont nous avons cité quelques paroles, personne ne pourrait apprécier l'état

actuel des indigènes, s'il n'avait aussi vu leur état passé. Autrefois il fallait s'entourer de grandes haies et fermer à clé les portes, aujourd'hui nos portes restent ouvertes et le jour et la nuit. Autrefois des meurtres étaient commis sous nos propres yeux; des vaisseaux étaient pillés; nous-mêmes nous étions menacés, et les voyageurs couraient les plus grands dangers; aujourd'hui les Européens s'établissent parmi nous, parfaitement libres de toute crainte. Nous ne trouvâmes ici que des danses lascives et d'autres coutumes coupables; maintenant vous pouvez voir des chapelles dans chaque village, des communions chrétiennes croître sous l'influence du Seigneur, des assemblées et des écoles régulièrement fréquentées. Je demandai à un Européen qui a vécu plusieurs années dans l'intérieur, s'il avait remarqué dans ces derniers temps quelque changement dans la conduite du peuple: « Oui, me dit-il, mes gens sont devenus meilleurs depuis qu'ils ont commencé à prier.» Maintenant les demandes de vêtements européens, de savon et autres objets utiles croissent de jour en jour. A Waimate, on voit de vastes champs de blé qui appartiennent aux natifs; les nouveaux cultivateurs désirent surtout des vaches et des chevaux. L'un d'entre eux en possède seul vingt têtes; il cultive une bonne ferme, il fait du beurre qu'il vend à la Baie pour 2*s*. 6*d*. (3 fr.) la livre.» Lorsque, pour la première fois, des ministres de Jésus-Christ abordèrent sur ces côtes inhospitalières, la Nouvelle-Zélande était dans un état affreux de barbarie. Les premiers ils introduisirent la culture des champs et des jardins, l'usage de la bêche, de la charrue, du moulin, les habitudes morales du travail, les idées de propriété et de justice; des troupeaux de bœufs, de brebis, de chevaux; de leurs propres mains, ils bâtirent des maisons, élevèrent des chapelles, ouvrirent des écoles, tracèrent des routes,

posèrent des ponts ; à la fois, prédicateurs, instituteurs, laborieux artisans, ils jetèrent les premiers germes de la civilisation aujourd'hui remarquable du pays, ils ouvrirent le chemin aux colons qui sont allés continuer ou plutôt combattre leur œuvre.

Disons un mot des dernières nouvelles qui signalent des progrès plus grands encore. Dans le Nord, on le sait, les peuplades sont calmes, les mœurs paisibles, les propriétés sures, les étrangers respectés, le culte suivi, les écoles remplies, le christianisme, objet de foi pour un grand nombre, de respect pour tous.

Dans le midi, les guerres jusqu'ici sanglantes cessent, les missionnaires s'y multiplient, avec eux la foi, l'instruction, la paix ; leur influence est générale ; à l'Est, elle atteint jusqu'au Cap Est ; au Sud, jusqu'au Détroit de Cook ; les chefs les appellent, les accueillent avec amour et respect ; les candidats sont fort nombreux, et se multiplient de jour en jour ; ce champ, tout nouveau, est immense et tout prêt pour la moisson ; les missionnaires protestants y travaillent seuls ; dans quelques années, tout sera doublé et quadruplé, leurs chapelles, leurs écoles, leurs néophytes, leurs colloborateurs ; ce mouvement d'extension remplit de la plus vive joie les missionnaires qui le rapportent, et les Sociétés anglaises qui le secondent. Ici, ce sont des indigènes qui demandent à un capitaine anglais des livres religieux avec tant d'instance, que le marin assure qu'avec des livres il eut pu acheter toute une cargaison de blé. Là, c'est un chef qui envoie d'abord une lettre, ensuite ses deux fils dans une station fort éloignée pour avoir des missionnaires. Un indigène lui avait rapporté les merveilles inconnues de l'Evangile, et dans sa vieille ignorance le chef avait conçu le désir de s'éclairer, d'éclairer sa tribu, de devenir chrétien avec son peuple. Un seul livre avait suffi pour apprendre à lire à toute la population, et

un seul indigène, jeune dans la foi, mais sincère et fervent, avait ouvert à l'Evangile un vaste champ, aujourd'hui occupé et tout couvert d'une blanche moisson. Une autre tribu, qu'aucun missionnaire n'avait visitée, se révèle tout-à-coup, comme instruite et à moitié chrétienne. « Que faut-il faire pour être sauvé ?» demande-t-on à l'un de ces indigènes, qu'on supposait bien intentionnés, mais ignorants. — « Croire en Jésus-Christ. » — « Quand vous revenez du travail, fatigué et malpropre, vous allez à la rivière, vous vous y lavez, et vous êtes propre. Maintenant, votre cœur est très sale à cause du péché ; comment serez-vous nettoyé de vos péchés ?» — « Par le sang.» — « Par quel sang ?» — «Par le sang du Sauveur.» Tel autre chef accueille le messager de paix qu'il n'a jamais vu, en s'écriant : « Apportez, apportez votre trésor, pour les vieillards et pour les jeunes gens, pour les hommes et pour les femmes.» Et ce trésor, ce n'est pas un bien terrestre, c'est la parole de Dieu, trésor sacré que ni la rouille ne ronge, ni le larron ne dérobe, trésor commun de tous les hommes, qui les enrichit tous, sans s'épuiser jamais, et également précieux au chrétien civilisé de la vieille Europe et au chrétien naissant de la Nouvelle Zélande. Ce trésor, des milliers de voix le demandent avec tant d'instance, qu'un missionnaire retient par devers lui quelques exemplaires des Saintes-Ecritures, et les cache avec soin, parce que s'il distribuait ceux-là, sans en distribuer des centaines d'autres, il exciterait le plus grave mécontentement. Il joint ses prières à celles de ses collègues ; tous, d'une commune voix, demandent à grands cris 8,000 exemplaires de ce trésor des vieillards et des jeunes gens, des femmes et des hommes, que réclament avec persévérance, qu'attendent avec impatience, et les vieillards et les jeunes gens, et les hommes et les femmes, non pas d'un district, mais de tous les districts à la fois, mais du Nord au Sud et

de l'Orient à l'Occident. Ainsi donc, l'œuvre a franchi ses anciennes limites; prospère au Nord, elle est envahissante au Sud; elle ne recule plus devant les flots de sang; elle ne craint plus devant les tribus divisées; ces flots de sang, elle les tarit; ces tribus, elle les réconcilie; des guerriers féroces et vaillants déposent leurs armes, et prennent dans leurs mains encore sanglantes, le livre de Dieu qu'ils respectent dès aujourd'hui, qu'ils croiront bientôt; déjà plusieurs guerres ont été étouffées et plusieurs divisions éteintes; calmez mon ennemi, s'écrie le chef encore sauvage, et que, libre désormais, je puisse en paix cultiver mes champs, semer la pomme de terre, et servir Jésus-Christ. De fortes résistances sont encore opposées. Ce sont les derniers efforts d'un ennemi plus opiniâtre que puissant. Même à vue humaine, la victoire du christianisme est prochaine, non moins que certaine; les tribus émues ne peuvent résister à l'effort vainqueur de l'Evangile; elles-mêmes en précipitent les succès par leurs demandes, par leur trouble, par leurs progrès; tout le pays est moralement ébranlé, et comme la conquête anticipée ou du vice ou de la foi. A défaut de missionnaires, des colons, honnêtes ou corrumpus, achèveraient, en la dénaturant, l'œuvre, déjà grande, de la foi, de l'amour et du dévouement. Dans ces vastes contrées qui viennent de s'ouvrir, sauvages encore, à l'Evangile, on verra bientôt, nous l'espérons, des stations couvertes de blés comme Waimate, et tel chef, qui aujourd'hui encore vit de rapine et de pillage, prendre la bêche, conduire la charrue dans des champs défrichés, et cultivateur honnête autant qu'heureux, vendre avantageusement le fruit de son travail pour soutenir une famille affectionnée et reconnaissante. Déjà aujourd'hui près de 30,000 indigènes vivent sous l'influence plus ou moins éloignée des missionnaires. Partout connus, partout respectés, partout recherchés, ceux-

ci poursuivent, dans la fatigue et dans la joie, une œuvre qu'ils ont commencée dans la douleur et dans le danger, et les premiers par le courage, ils le sont aussi par le succès. Dieu veuille les fortifier dans cette lutte qu'ils ont ouverte avec tant de dévouement; Dieu veuille que les nouveaux adversaires ne soient que l'occasion de nouveaux triomphes et aussi d'une nouvelle fidélité, et couronnant son œuvre de succès, et ses ouvriers de charité, puisse-t-il donner gloire à son nom, et à son nom seulement. Que nos prières multipliées et étendues comme la misère des âmes, comme les devoirs de l'Église, comme les intentions de Dieu, les soutiennent dans leur poste difficile ces missionnaires de l'Église épiscopale, qui sont aussi nos missionnaires, puisqu'ils sont ceux de Jésus-Christ. Que notre intérêt pour la belle et noble œuvre des missions croisse également avec ses succès et ses revers; ayons pour les uns, des actions de grâce et de l'humilité; pour les autres, des prières et de la foi ; que l'œuvre nous soit chère partout et sous tous ses caractères, parce qu'avant d'être une œuvre anglaise ou américaine ou française, elle est une œuvre chrétienne. Si nos sympathies étaient plus vives, nos requêtes plus ardentes, nos cœurs plus embrasés de l'amour des âmes, non seulement dans la Nouvelle-Zélande, mais dans le monde entier, les pécheurs regarderaient vers le tronc d'Isaï dressé pour être l'enseigne de toutes les nations.

VARIÉTÉS.

Décadence de l'idolatrie à l'île de Ceylan et dans l'Inde.—Une prédication.

Autrefois les augures de Rome riaient en se rencontrant dans la rue. Leur religion ne survécut pas longtemps à leur incrédulité cachée. Bientôt le peuple rit aussi de sa superstition, ou plutôt il en pleura. Le christianisme acheva la chute inévitable du polytéisme décrépi. Car tantôt il naît de l'incrédulité même, tantôt il la précède, et quant aux lumières, absentes elles l'appellent, présentes elle le confirment. Tombé sans retour dans la vieille Europe, le polytéisme y est à jamais impossible, du moins dans ses formes grossières. A l'autre bout du monde, dans ces vastes pays que la civilisation chrétienne atteint pour la première fois, l'idolâtrie a de tout temps existé, respectée, puissante, générale. Mais un nouveau jour se lève pour l'Inde et pour toutes les contrées qui lui ressemblent. Devant le progrès croissant des lumières, l'erreur grossière a honte d'elle-même, elle rougit, se cache, et se sent vaincue; non pas partout indifféremment, car le soleil n'éclaire pas, dès son lever, tous les lieux de la terre, et il est des retraites que ses derniers rayons parviennent seuls à atteindre; mais en beaucoup de provinces où l'instruction a fait le plus de progrès et l'Évangile gagné le plus de cœurs. On écrit du Nord de Ceylan les remarquables paroles qu'on va lire, et qui montrent les soutiens naturels de l'erreur, non pas riant comme les prêtres de Rome, parce que leur position est moins favorable, mais affligés, abattus, et désespérant de sauver une religion dont ils aiment plus le profit que les doc-

trines, et que jusqu'ici ils ont servie, non parcequ'elle est vraie, mais parce qu'elle est utile.

« Le paganisme est évidemment en décadence dans cette province. C'est une circonstance remarquable, que pendant l'espace des deux derniers mois, on n'a pas pillé moins de cinq temples. Rien n'est resté que les idoles ; encore étaient-elles dépouillées de tous leurs ornements. Une d'elles, parce qu'elle était faite principalement d'argent et de cuivre, a aussi été enlevée. Les païens sont tout honteux quand on leur montre quelle folie il y a à se confier en des dieux qui ne peuvent, ni se préserver eux-mêmes, ni conserver leur bien, et moins encore sauver les âmes de leurs adorateurs. Ils avouent maintenant, que puisque les esprits conservateurs ont déserté leurs temples, le christianisme doit prévaloir.

« Il y a peu de temps que je me rendis à la campagne pour visiter mes écoles et distribuer des traités. Dans un grand village, je me plaçai à côté d'un temple, et je me vis bientôt environné de plusieurs habitants. A ma grande surprise, le brahmine en fonctions se leva, et fit devant la foule la déclaration suivante : « Je crois que les dieux que nous servons sont de faux dieux, et qu'ils ne pourront jamais nous sauver. Je crois qu'il n'y a qu'un seul vrai Dieu, et que ce Dieu est celui qu'adorent les chrétiens. J'officie comme brahmine de ce temple, uniquement pour pouvoir vivre. Si je ne le faisais pas, ma famille et moi nous mourrions de faim. J'ai dans votre école un enfant qui donne de l'espoir ; vous pouvez faire de lui ce que vous désirez. Je serai réjoui s'il devient chrétien.» Dans un autre village, les indigènes ont eux-mêmes demandé une école au missionnaire, et ils donnèrent pour salle un temple, où 81 enfants reçoivent aujourd'hui une instruction chrétienne.

Cela se passe au nord de l'île de Ceylan, comme nous

l'avons dit. Du sud de l'Inde, on écrit : « Une circonstance bien importante pour la cause de l'Évangile est la cessation de l'intervention du gouvernement dans les cérémonies religieuses du pays. S'il faut en croire le peuple, tous les temples, dans ce district, ont été remis entre les mains des indigènes, par le gouvernement. Il n'est pas possible de conserver le moindre doute sur le résultat de cette mesure. Les indigènes mêmes n'hésitent nullement à dire que les temples tomberont en ruines. Peu après la publication de l'ordre, portant la cessation de toute relation officielle avec l'idolâtrie, je reçus la visite d'un brahmine, que dans d'autres occasions j'avais trouvé fort opposé au christianisme. Je mentionnai, dans le cours de la conversation, le bruit que le gouvernement allait laisser au peuple le soin de ses temples, et je lui demandai s'il pourrait me dire quelque chose à ce sujet. Il me répondit qu'il était fort affligé de dire que le bruit était vrai. — « Pourquoi,» lui demandai-je? — « Parce que le gouvernement a jusqu'ici pris grand soin des temples, tandis que maintenant ils vont tomber en ruines. Le gouvernement ne devrait pas résigner la surveillance des lieux sacrés. » — « Mais le gouvernement a souvent été accusé d'approuver le paganisme, parce qu'il prenait soin des temples, et ce n'était pas sans quelque raison qu'on élevait contre lui cette accusation. Maintenant, il prend de bonnes mesures, pour montrer que l'accusation n'était pas fondée. De même que le gouvernement aurait tort s'il voulait forcer quelqu'un à devenir chrétien, de même il aurait tort s'il soutenait le paganisme. Si le peuple aime sa religion, qu'il la soutienne ; s'il ne l'aime pas, qu'elle périsse!» — « Ah! Monsieur, voilà justement la difficulté! Le peuple n'aime pas la religion pour elle-même ; à peine trouverait-on, dans ce pays, un seul brahmine qui voulut faire quoi que ce soit, par amour pour sa religion. Ce sont les seuls besoins

de la vie qui déterminent la conduite d'eux tous. Ici, à Madura, le temple est confié aux soins de quatre hommes dont deux occupent le plus haut rang parmi les brahmines. Essayez de leur confier les fonds du temple, vous verrez ces fonds disparaître promptement. Chacun s'appropriera quelque chose jusqu'à ce que le tout soit entièrement dissipé. Il en est de même dans tous les autres temples.» — «Mais dans ce cas, pourquoi le peuple soutiendrait-il une religion qu'il n'aime pas? Que chacun choisisse pour soi. Que tous deviennent chrétiens, s'ils le désirent! Qu'un jour ils le soient, je ne puis nullement en douter, parce que la Parole de Dieu déclare que les païens sont donnés à Jésus-Christ pour son héritage, et aucun iota de cette parole n'a jamais manqué de s'accomplir.» — «C'est bien ainsi que je crois moi-même que les choses finiront. Je n'ai rien à dire contre le christianisme, c'est une bonne religion, et même nos livres sacrés déclarent que notre religion sera détruite et que cette nouvelle religion prendra sa place.» — « Puisque telles sont les opinions des prêtres, et tels les sentiments du peuple, ne pouvons-nous pas, fondés d'ailleurs sur les promesses de notre Dieu, prendre courage, pour travailler avec une vigueur nouvelle à cette œuvre bénie dont l'issue n'est plus douteuse? Même nos yeux peuvent voir le jour du triomphe; mais qu'ils le voient ou non, ceux qui sèment et ceux qui moissonnent se réjouiront ensemble. Que le Seigneur hâte le jour de sa victoire ! »

Tous les cœurs chrétiens se joindront à ces vœux du pieux missionnaire ; ils se réjouiront comme lui de voir à l'horizon de ce pays, l'orient d'en haut se lever enfin, et envoyer les premiers rayons de sa lumière à cet autre orient tout enveloppé de ses profondes et antiques ténèbres. Les paroles qui précèdent annoncent un découragement profond chez quelques prêtres, un désenchantement com-

plet chez beaucoup d'indigènes; mais nous devons ajouter sur la foi des documents les plus nombreux comme les plus explicites, que dans les lieux où les illusions du peuple ne sont pas à ce point dissipées, des doutes sérieux cependant surgissent pour la première fois dans son esprit à moitié éclairé. Les prêtres ou tremblent ou sont furieux, ils sentent qu'une influence secrète mine par sa base l'antique édifice qui les a jusqu'ici abrités. Les peuples s'interrogent, ils examinent, ils hésitent; les anciennes croyances, que le temps avait rendues si fortes, et une longue habitude presque sacrées, s'ébranlent dans les cœurs et dans les masses. Une méfiance profonde, une crainte vague s'empare de ces esprits si fermes dans l'erreur. Ils ne sont encore, ils ne seront même pas de long-temps gagnés, ni convaincus, mais dès aujourd'hui leur assurance est moins forte, leur attitude moins assurée. Il est impossible que des erreurs aussi grossières ne cèdent pas à l'influence croissante des lumières; quelque soit le prestige de cette religion à la fois si cruelle et si pompeuse, elle tombera devant l'influence douce et simple de la piété chrétienne. Chaque école est un ennemi nouveau, chaque livre une réfutation, et les écoles, grâce à Dieu, se multiplient par centaines, et les livres par milliers. Des colporteurs les répandent dans une foule de villes et de villages; non seulement ils les répandent, mais ils les expliquent, mêlant la prédication à la distribution. La plupart de ces colporteurs évangélistes sont des conquêtes de l'Evangile faites sur les lieux mêmes; vaincus ils sont vainqueurs à leur tour, et ils gagnent beaucoup d'âmes à cet Evangile qui les a gagnés les premiers. C'est ici qu'est la force principale des missionnaires. Les ouvriers qu'ils forment avec la grâce du Seigneur, seront les vrais propagateurs de l'Evangile, les vrais héraults de la Bonne-nouvelle. Convaincus, après avoir été idolâtres, de la vé-

rité d'une religion que tout ensemble ils pratiquent et prêchent, ils sont les instituteurs naturels de leurs fréres qu'ils connaissent et dont il sont connus. Dans ces nombreuses écoles d'où une génération nouvelle doit sortir, il est impossible de dire quel nombre de jeunes chrétiens se forment, par une longue préparation, aux graves fonctions d'instituteurs, d'évangélistes et de ministres proprement dits. Cette armée nouvelle et déjà naissante de Jésus-Christ, remportera sur la superstition et sur l'erreur des victoires certaines et décisives. Nous connaissons les plus beaux fruits de ces efforts des indigènes convertis, qui instruisent, s'ils sont pères, leurs enfants; s'ils sont enfants, leurs pères et mères, et multiplient de famille en famille, de village en village, l'influence victorieuse de l'Evangile. Voici un échantillon de ces prédications vives, pressantes, fidèles à l'Ecriture, parfois éloquentes dans leur simplicité. Entre le découragement du brahmine abattu, et la pieuse ferveur du zélé néophyte, le contraste est grand; il montre de quel côté est la force, de quel côté la vérité: « Pourquoi vous inquiétez-vous de la nourriture du corps, disait un maître d'école à quelques-uns de ses compatriotes qui n'avaient ni sa conviction ni son zèle, bien qu'attachés à la mission? Vous voyez ici (dans la Bible) qu'on nous commande de chercher avant toutes choses le royaume de Dieu et sa justice, et on assure que tout le reste nous sera donné par-dessus: s'il s'agit de la nourriture, la nourriture; s'il sagit du vêtement, le vêtement; s'il s'agit d'amis, des amis; s'il s'agit de biens, des biens. Vous dites que la religion chrétienne est supérieure à toutes les autres, mais pourquoi ne l'embrassez-vous pas? Vous ne pouvez pas dire que le destin vous retient; la connaissance est dans votre tête. Vous savez fort bien.—Est-ce donc ignorance? Non.—Mais mauvaise volonté. Vous hésitez; ce n'est pas parce que vous

n'êtes pas convaincus. Vous êtes convaincus, et cependant vous ne voulez pas croire. Ecoutez une histoire. Il y avait une fois un ministre de roi auquel un prophète de Dieu déclara qu'il aurait le lendemain matin de la nourriture en abondance, malgré la famine qui sévissait encore. Le ministre répondit : Quand même Dieu ferait des ouvertures au ciel, cela pourrait-il être? Le prophète repartit : Tu le verras même de tes propres yeux, cependant tu ne gouteras pas de la nourriture. Cela arriva ainsi. L'armée qui assiégeait la ville fut frappée d'une terreur panique, et dans son épouvante, elle s'enfuit en abandonnant toutes ses provisions. Tandis que la foule sortait en toute hâte de la ville, le ministre fut écrasé aux portes de la ville avant qu'il put manger. Vous de même, vous voyez, mais quoique vous voyiez, vous ne croyez pas. A quoi sert cependant la foi sans la connaissance? Où est Ramaswami (1)? Dans ce lieu où il n'y a plus de place pour le repentir. Et comme il fut enlevé subitement! Que de plans il a laissés inachevés! Avec quelle assurance il se disait à lui-même : demain j'irai à Pereakolum et je ferai cela; une autre jour à Combum et je ferai telle autre chose; et ici à Dindigal, j'agirai de telle sorte. Vous savez avec quelles espérances il se rendit à Madura, il n'y a que quelques semaines. Si ceci me réussit, se disait-il, je me ferai un nom pour ma famille, pour mes parents et pour moi. Fit-il tout cela? Où est-il maintenant?

« Souvenez-vous du mauvais riche. Pendant qu'il abattait ses greniers pour les relever plus grands, Dieu redemanda son âme. Emporta-t-il avec lui quelques-unes de ses richesses? Ramaswamy emporta-t-il aussi quelques-uns de ses biens? Où sont les gages de ses derniers mois? Ne sont-ils pas dans ce tronc? A quoi lui servent-ils

---

(1) Nom d'un indigène décédé. *Rédacteurs.*

maintenant? Et quant aux gens dont il craignait les reproches, l'ont-ils accompagné dans sa tombe? Quelle folie de craindre les injures des hommes! Quelle folie d'abandonner le bien-être de vos âmes! Ce corps est une maison tombante. L'âme ne peut jamais mourir. Qu'a dit le sage? J'ai bâti des maisons, j'ai planté des vignes, je me suis procuré ce que mon âme désirait, et j'ai trouvé que tout est vanité et tourment d'esprit. La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse, et se départir du mal, c'est la prudence.»

Des milliers de voix vont désormais s'élever dans l'Inde pour multiplier ces témoignages hardis autant que sincères de la vérité, telle qu'elle est en Christ. Que diront les Brahmines devant ces prédications toutes précédées de conversions manifestes, et devant ces témoignages auxquels s'ajoute le témoignage plus remarquable d'une vie dévouée, d'une conduite chrétienne. Nous en avons la ferme et douce assurance, leur haine sera impuissante, leur aveuglement se dissipera, l'Evangile triomphera d'eux et de leurs adeptes. Mais qu'il nous importe à nous personnellement, qu'il triomphe aussi de nos âmes qui ne sont soumises qu'à demi, ou ne le sont peut-être pas du tout! Pourquoi avons-nous répété la prédication de l'Indou chrétien? Pour la faire connaître seulement? Non, pour l'appliquer aussi, et l'appliquer à tant de cœurs qui au milieu de nous, comme dans l'Inde, et hélas! plus peut-être que dans l'Inde, oublient l'autre vie pour celle-ci et Dieu pour le monde. Pourquoi tant aimer les biens? Ils nous quittent ou nous les quittons; pourquoi tant craindre les hommes, ils ne peuvent ni nous condamner ni nous absoudre. Chrétiens de nom, soyons le de fait, et comme l'instituteur indou, disons aux autres, disons-nous surtout à nous-mêmes, cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes les autres choses vous seront données par-dessus.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MÉKUATLING.—Extraits d'une Lettre de M. Daumas, sous la date du 29 janvier 1842.

Etat critique du pays. — Chasse de Moshesh. — Craintes superstitieuses. — Baptême de quatre candidats et de dix enfants. — Derniers moments et morts chrétiennes de plusieurs indigènes convertis.

« Messieurs.

« Depuis l'envoi de mon dernier rapport, la station a continué à se trouver dans un état extrêmement critique. Loin de cesser, les guerres qui ont failli tant de fois compromettre son existence, ont continué à porter la désolation dans notre voisinage. Moshesh, alarmé de cet état d'agitation, résolut de rassembler ses principales forces pour faire une grande démonstration, rassurer quelques-uns de ses sujets ébranlés, et imposer à ses ennemis. Les Bassoutos se rendirent en foule à l'appel de leur chef, disposés à le suivre partout où il voudrait. Cette démonstration était une grande chasse. Moshesh nous fit une visite, accompagné d'environ deux cents cavaliers armés de fusils. Tous ces Africains à cheval, la plupart habillés à l'européenne, offraient un spectacle imposant. Le roi prit le café avec nous, et nous eûmes ensemble une con-

versation des plus intéressantes. Il était très proprement vêtu, ayant une veste de chasse bleue, des pantalons blancs et une casquette. Tandis qu'il déjeunait à notre table, il reçut une lettre d'un chef griquois. Celui-ci disait qu'il était fort étonné que le roi des Bassoutos fît une chasse si extraordinaire et passât le Calédon avec tant de monde. Il faisait sentir à Moshesh, quoique par des paroles couvertes, qu'il se serait bien passé de sa visite et qu'il soupçonnait quelque dessein caché. Il finissait en assurant Moshesh qu'il demeurait toujours son meilleur ami. Lorsque je traduisis ce compliment au chef, il ne put s'empêcher de rire aux éclats, sachant bien, à cet égard, à quoi s'en tenir. Curieux de voir toute la suite de Moshesh, je le suivis à cheval accompagné de ma femme et des amis qui étaient avec nous. Comme il nous avait devancés, nous le trouvâmes sur une éminence entouré d'une multitude de natifs. Il vint au devant de nous, et nous serra la main amicalement. Nous fumes surpris du grand nombre de natifs qui défilèrent devant nous pendant une heure que nous restâmes avec Moshesh. Indépendamment des cavaliers qui l'avaient accompagné à la station, trois cents autres environ passèrent sous nos yeux, presque tous armés de fusils. Les fantassins au nombre de plusieurs mille avaient pour armes des sagaies et des boucliers. Les Caffres attirèrent particulièrement notre attention par leur singulier accoutrement. Leurs grands boucliers de peau de bœuf qui couvrent presque tout leur corps, leurs courtes sagaies, les poils de crinière de lion qu'ils portent à leur cou, à leur ceinture et un peu plus bas que les genoux, les distinguent des Bassoutos et leur donnent un air extrêmement sauvage. Ils s'approchaïent du chef par petites compagnies et laissaient tomber ensemble leurs boucliers à terre. Moshesh leur disait quelques paroles et ils passaient outre. Dans les grandes chasses, les natifs

tuent une grande quantité de gibier. Lorsqu'ils voient un nombreux troupeau de gnous ou de zèbres, ils l'entourent, et s'en approchent en même temps. Arrivés à une portée de fusil, ceux qui ont des armes à feu tirent et dispersent le troupeau. Les natifs armés de sagaies se précipitent sur les pauvres bêtes épouvantées et en font généralement un grand carnage. Les Bassoutos rentrèrent paisiblement dans leurs foyers après quelques jours d'absence. »

M. Daumas annonce que les longues épreuves de la station ont aigri ou effrayé beaucoup d'indigènes; que des gens superstitieux, d'autres mal intentionnés, publient partout que la présence des missionnaires, l'intervention d'un culte étranger, sont la cause des maladies, des morts et des troubles, et enfin que sous ces pénibles et fâcheuses impressions, la station a perdu quelques-uns de ses habitants. Cependant Dieu ne laisse pas sans consolation son serviteur éprouvé, ainsi que le montrent les lignes suivantes :

« Vous apprendrez avec joie, je n'en doute pas, que j'ai eu la joie de consacrer à Dieu par le baptême trois femmes, un homme et dix enfants (1).

« Je voudrais pouvoir vous parler de chacun d'eux en particulier, mais je craindrais que cela ne me menât trop loin; j'ai d'ailleurs bien d'autres choses à vous dire. Il me suffira d'ajouter que c'est après une longue épreuve de leur foi qu'ils ont été reçus membres de l'Eglise du Sauveur. Le seul homme qui ait été baptisé et qui a été appelé Nicanor, est le mari de Marthe. Je vous en avais déjà dit un mot lors du baptême de cette bonne chrétienne. C'est ainsi que le Seigneur s'est plû à nous encourager

(1) Voici leurs noms : Nicanor Enkéri et trois enfants : Adam, Jacob et Denis.—Catherina et trois enfants : Maria, Jonathan et Esther.—Elizabeth et un enfant : Suzanne.—Abigaïl Raliyé et trois enfants : Nahomi Siméon et Nicolas.

en nous donnant de voir ces âmes persévérer dans la foi, et en nous montrant que si la vérité est dédaignée des uns, elle est aimée des autres. Qu'il plaise au Souverain Pasteur de conduire ces brebis sous sa houlette et de les introduire pour jamais dans la béatitude éternelle.

« Le Seigneur en enlevant du milieu de nous plusieurs personnes auxquelles nous nous sentions vivement attachés, nous a laissé de grandes consolations. Les membres de notre petit troupeau ont éprouvé un bien sensible par le départ de ceux que nous aimions. Anne disait un jour : « Je suis étonnée ; nous avons soumis la mort. La mort de nos amis ne nous effraye plus, parceque nous savons qu'ils vont au ciel. » Je vous parlerai de trois personnes dont la fin a été pour nous un grand sujet de joie et de reconnaissance envers le Seigneur. Le premier dont j'ai à vous entretenir est Koétsoé. C'était un homme de l'âge de trente-cinq ans environ. Quoiqu'il ne fut pas considéré comme un homme converti, nous ne pouvions nous empêcher de l'aimer, à cause de sa grande franchise. Ses richesses et son courage dans les périls de la station lui avaient donné une grande influence. Au moindre cri d'alarme, nous le voyions voler à cheval du côté où l'on croyait voir arriver l'ennemi. Il avait un goût particulier pour les habillemens européens, il s'était bâti une très jolie petite maison en pierre. Il était très assidu aux services religieux. Sa grande faute était d'avoir épousé deux sœurs. L'aînée que nous considérions comme sa femme légitime fut convertie à Béerséba, où elle demeura jusqu'à ce que son mari se fut séparé de sa sœur. Dans ces circonstances il quitta Béerséba et se fixa à Mékuatling où la femme qui l'avait suivi fut convertie. Kuria était très empressée à profiter des moyens de grâce qui lui étaient offerts. Elle parvint à lire parfaitement, et elle éprouvait beaucoup de joie à s'instruire dans la

voie du salut par le moyen des Saintes Ecritures traduites en Sessouto. Tout son désir après sa conversion fut de quitter son mari, convaincue qu'il ne lui était pas permis de lui rester unie. Koétsoé ne voulait pas consentir à se séparer d'elle. Souvent elle le pria de la laisser retourner auprès de sa mère. J'ai vu bien des fois la pauvre Kuria, les yeux baignés de larmes, me venir parler de ses angoisses, elle ne pouvait pas obtenir de son mari le consentement à une séparation. A la fin, Dieu répondit à ses prières et lui accorda le désir de son cœur. Koétsoé la renvoya auprès de ses parents qui demeuraient à Béerséba. Pendant les fièvres qui y exercèrent tant de ravage l'année dernière, Kuria fut attaquée de la maladie commune. Koetsoé se rendit auprès d'elle et eut la douleur de la voir mourir. J'ai la douce espérance que sa foi sincère au Sauveur l'aura soutenue dans ses derniers moments. Koétsoé affligé, monta à cheval pour s'en retourner chez nous. En partant il fit cette prière : « O Dieu ! ne permets pas que je me noye dans les eaux d'autrui. » Par où il voulait dire qu'il ne devint pas victime de la maladie qui avait déjà moissonné tant de personnes. Hélas ! Dieu ne répondit pas à son vœu. En entrant sous son humble chaumière, il se mit au lit pour ne plus se relever. Pendant sa maladie, il eut des conversations très édifiantes avec sa femme, la sœur aînée de Kuria, personne d'une solide piété. Un jour, l'entretenant de l'aveugle Bartimée, elle lui dit que dans notre état de nature nous lui ressemblions tous, et que nous avons besoin, comme lui, que le Seigneur ouvre nos yeux, non ceux du corps mais ceux de l'esprit, afin que nous puissions voir le chemin qui conduit au ciel. Il fut tellement frappé de cette observation, qu'il s'écria avec l'accent de la plus vive conponction : « Fils de David, aie pitié de moi ! » Jusqu'à sa mort, il eut un vif sentiment de sa misère et désira le

pardon de ses péchés par Jésus-Christ. A la fin, il fut privé de la parole et ne put plus exprimer ce qu'il éprouvait. Son frère vint le voir; il le salua amicalement; le malade éleva sa main en haut en montrant le ciel, et prononça d'une manière presque inintelligible le saint nom de Jéhovah. Sa femme le voyant en agonie, tomba à genoux, et prononça en sa faveur une des plus ardentes prières. Peu de moments après, il n'était plus.

« Une femme qui avait été amenée à l'Evangile, à Béerséba, est aussi morte au Seigneur dans les dispositions les plus heureuses. J'allai la visiter peu de temps avant sa mort; elle m'édifia par sa conversation. Elle savait que sa fin approchait, mais elle ne s'en effrayait point. Au contraire, son âme s'élevait au-dessus des choses de la terre et se rapprochait des cieux. Elle disait : « Je sens que je dois changer de demeure, mon Sauveur m'a préparé la mienne; j'irai bientôt l'habiter pour toujours. » Le jour de sa mort, quelques chrétiens entouraient sa couche et l'encourageaient à se confier au Seigneur. Elle les pria de lui chanter un cantique. Après ce chant, que les circonstances rendaient particulièrement touchant, une femme se mit en prière; pendant qu'elle faisait monter au trône de la grâce les plus ardentes supplications, la patiente s'envola dans le séjour de la félicité éternelle. Comme le village où elle habitait est à une petite distance de la station, je pensais que nous l'enterrerions non loin de là; car nous n'avions ni bière ni brancard. Les chrétiens dirent qu'ils feraient eux-mêmes quelque chose pour la transporter, parce qu'ils désiraient qu'elle reposât près des bienheureuses Ma-Enkanouga et Maria (1). Cette circonstance me fit un extrême plaisir;

---

(1) Voir le récit touchant de la mort de ces deux femmes chrétiennes, XVIIe année, pages 92 et suivantes.

j'accédai avec joie au désir des néophytes, et nous déposâmes les restes d'Entouna dans le cimétière de la station.

« Je terminerai ces détails en vous disant un mot de Motsié, chrétien simple et sincère que le Seigneur nous a aussi enlevé d'une manière inattendue. Je l'avais reçu candidat au baptême, parceque sa conduite répondait à sa profession. Sa maladie ne fut pas longue, et les soins qui lui furent prodigués restèrent sans résultat. Marthe l'avait fait transporter dans sa maison, et elle se conduisit à son égard comme une vraie mère. Dès que ses parents apprirent sa maladie, ils s'empressèrent de venir pour l'engager à se laisser transporter chez eux. Il ne voulut jamais y consentir. Il leur dit : « Ma maladie est à la mort; vous ne pouvez pas me rendre à la santé; il me sera infiniment plus doux de mourir à l'endroit où je suis parvenu à la connaissance de la vérité. » Le Seigneur le soutint d'une manière admirable, et ses derniers moments étonnèrent et remplirent de joie ceux qui l'entouraient. Il eut le bonheur de conserver l'usage de la parole jusqu'à ce qu'il rendît le dernier soupir, chose assez rare dans la maladie qui l'entraîna au tombeau. Il eut avec ses amis les conversations les plus édifiantes; il aimait à parler des choses qui sont en haut, car il y avait placé toute son espérance. Le dernier dimanche qu'il passa sur la terre lui rappela d'une manière bien vive les doux moments qu'il avait coulés dans la maison du Seigneur; il parla du repos éternel dont il allait jouir. Peu d'instants avant son délogement, il éprouva un bonheur inexprimable; il dit à ceux qui l'entouraient : « Mes amis, n'entendez-vous pas un grand bruit? ah! ne vous effrayez pas; c'est le Seigneur Jésus qui vient avec ses anges pour recueillir mon esprit. » A peine avait-il prononcé ces paroles que son âme s'envola dans cet heureux séjour où la mort ne

sera plus, où il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni travail. Les natifs qui l'avaient écouté parler, remplis d'admiration, le contemplaient et disaient : « Notre ami semble encore exprimer ce qu'il éprouvait ; voyez le calme qui règne sur sa physionomie. »

« Nos chers amis Lauga sont enfin venus nous faire une visite en se rendant dans la colonie. Nous avons été heureux d'apprendre d'eux que tout va bien à Motito. Nos amis avaient besoin d'un changement d'air ; ils étaient l'un et l'autre, ainsi que leur enfant, loin d'être bien. Madame Lauga, dont la santé était déjà ébranlée, est tombée malade ici, et nous avons été dans de grandes inquiétudes à son égard. M. Shepstone, que nous consultâmes et qui est un homme fort habile en médecine, nous annonça que c'était le foie qui était attaqué; ce digne missionnaire nous donna d'excellents conseils que nous suivîmes, et qui eurent d'heureux résultats. Le Seigneur se plut à relever notre chère sœur ; frère Lauga m'a beaucoup aidé, il a parlé le dimanche, et il m'a soutenu dans la direction de l'école, où il a introduit quelques nouveaux chants. Nous espérons que leur séjour dans ce pays leur aura fait du bien à tous.

«Je me recommande, ainsi que les miens, à vos prières, et je vous prie, Messieurs, de me croire votre toujours sincèrement affectionné,

« Fs. DAUMAS. »

Nous ne pouvons nous empêcher de faire une réflexion sur cette lettre. La piété est utile à cette vie, dont elle accroît les charmes, sanctifie les joies et adoucit les amertumes; elle est utile surtout, pendant leur pélerinage, à ces pauvres païens privés par nature de toute lumière, et de toute consolation, mais elle semble plus utile à l'heure suprême, où le temps finit, où l'éternité commence ; utile à tout le monde, mais plus particulièrement aux peuples

sauvages pour qui la mort est un abîme, dont rien ne diminue l'horreur. Ailleurs on voit ce que deviennent pendant leur vie les païens dont l'Evangile éclaire l'esprit, touche le cœur, calme la conscience; dans cette lettre on a vu ce qu'ils sont devant la tombe entr'ouverte. Ces pauvres païens, qui sans l'Evangile fussent morts ou indifférents ou épouvantés, qui hier encore ne connaissaient ni Dieu, ni le ciel, n'est-il pas touchant, n'est-il pas sublime de les voir, sur la couche mortelle, si calmes, si heureux; de voir leurs amis recevoir en paix leurs larmes, chanter avec eux et pour eux, sous l'impression d'une tristesse solennelle et douce, au moment même de la séparation. Tandis qu'ailleurs les cris répondent aux cris, l'effroi à l'effroi, ces sauvages, ou plutôt ces fidèles enfants de Dieu se félicitent de la mort comme d'un bonheur; l'âme monte au ciel sur les ailes de la prière, elle arrive devant Dieu avec le parfum des saints; ceux qui restent sourient doucement au spectacle de la mort, ils sont tout étonnés de la trouver vaincue, ils honorent d'une modeste sépulture la dépouille mortelle de leurs amis qu'ils confient à la terre, et ils espèrent de retrouver bientôt dans le ciel la meilleure partie d'eux-mêmes. L'imagination a-t-elle jamais rêvé un plus bel idéal de paix sérieuse et d'espérance vivante à l'heure suprême où l'homme déloge de ce monde? et quand l'art a peint la mort du juste, l'a-t-il peinte avec plus de simplicité touchante et de joie sereine? Les fidèles parmi nous meurent-ils d'une mort plus chrétienne, et laissent-ils à leurs amis une impression plus sanctifiante et plus salutaire? Chrétiens, amis des âmes, réjouissez-vous du triomphe prématuré de vos jeunes frères de l'Afrique; laissez vos cœurs s'attendrir à ce spectacle de morts triomphants, et dites, en parlant de ces modestes chrétiens que Dieu a pris à lui: « Que je meure de la mort de ces justes et que ma foi soit sem-

blable à la leur.» Admirez, aimez, pratiquez, répandez ce puissant et bienfaisant Evangile, qui couvre de rayons si purs même la tombe, qui apporte la sérénité même dans la vallée de la mort, et qui commence même sur la couche mortelle, le chant des bienheureux dans la gloire. O mort, où est ton aiguillon? ô sépulcre, où est ta victoire? « Je suis étonnée, dit la pieuse Anne de Mékuatling, je suis étonnée, nous avons vaincu la mort. La mort de nos amis ne nous effraie plus, parce que nous savons qu'ils vont au ciel.»

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

AFRIQUE OCCIDENTALE.

Caractère moral des indigènes visités par l'expédition du Niger. — Idées touchant l'esclavage et touchant la Divinité. — Coutumes superstitieuses et cruelles.—Désir d'instruction.—Obstacles.—Coup-d'œil sur une colonie naissante. — Préparatifs. — Lettre d'un indigène.

L'expédition du Niger (1), dont tous les amis de l'Évangile et de l'humanité attendaient les plus grands résultats, a eu les suites les plus tristes, et a non-seulement manqué son but, mais laissé un grand découragement dans les esprits, en montrant qu'humainement parlant, il est presque impossible de réaliser le noble dessein qu'elle avait formé. Jamais la mortelle influence du climat ne parut plus fu-

(1) Voyez page 120.

neste, ne détruisit d'aussi grandes espérances. Ce désastreux voyage, qui fait le plus grand honneur au courage comme aux vues des trois équipages, a eu un triste avantage cependant, celui de mieux faire connaître la profonde dégradation des habitants du pays, et les amis des nègres ont eu la double douleur de voir combien le mal est grand et le remède difficile. Ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu, dit celui qui était homme et Dieu tout ensemble ; nous osons dire aussi que ce qui est impossible aux peuples les plus puissants et les mieux intentionnés est possible à l'Église chrétienne. Nous ne devons, nous ne pouvons pas désespérer de l'avenir de ce pays, parceque l'amour de Dieu n'ayant point de bornes, notre foi ne doit point en avoir non plus. Tous les bouts de la terre verront le salut de notre Dieu. Sa louange retentira un jour sous les glaces des pôles et sous les ardeurs brûlantes du midi. Toutes les nations regarderont à la racine d'Isaïe, dressée pour être l'enseigne des peuples. Les unes viendront plus tôt, les autres plus tards, mais toutes viendront, et le Bon Berger rassemblera dans son bercail, à des heures inégales, ses brebis dispersées, pour qu'il n'y ait plus ensuite sur toute la terre, qu'un seul troupeau et qu'un seul Berger.

Nous avons besoin de rappeler au lecteur, et de nous rappeler à nous-mêmes, ces promesses certaines comme elles sont magnifiques, pour ne pas éprouver quelque découragement en présence du tableau qu'un missionnaire, membre de l'expédition, nous a tracé de ce pays où l'Évangile aura à lutter contre l'homme et contre la nature.

Le lecteur ne doit pas s'étonner si nous voyons dans l'expédition du Niger une entreprise évangélique et missionnaire ; elle était bien autre chose, mais elle était cela aussi. Plusieurs missionnaires étaient à bord des trois bâtiments, leur but était de reconnaître le champ et d'y jeter

en passant quelques semences. Cette œuvre, ils l'ont accomplie, et quoique l'expédition ait été si malheureuse, ils ont parfaitement réalisé leur principal désir en préparant le chemin à de prochains héraults de l'Évangile.

Et d'abord un mot sur le missionnaire à qui nous devons les détails qu'on va lire, et qui est l'un de ceux que depuis plusieurs années la Providence a comme par miracle conservés sur ce mortel climat. Il était pasteur de l'Église de Freetown (Sierra-Léone), mais ses pensées se portaient sur un champ plus vaste. Faire luire quelques rayons de la lumière divine au milieu des profondes ténèbres de l'intérieur du pays, était son désir le plus ardent; mais il connaissait les dangers de l'entreprise, et une pensée douloureuse venait troubler son âme. Cette pensée était pour sa jeune femme, objet de toute sa tendresse. Dieu rompit ce lien, et voici ce que sous le coup de la plus cruelle de toutes les épreuves, ce fidèle missionnaire écrivait à ses amis :

« Vous aurez appris que le seul motif important qui me troublât (je ne dis pas, *qui pût me retenir*) n'existe plus. Le Seigneur a pris soin de ma bien-aimée compagne, afin que j'aie une pleine liberté de suivre Jésus partout où il voudra m'envoyer. Le coup a été violent, et je n'en suis pas encore relevé. Où que je porte les yeux, où que j'aille, il me manque cette chère amie. Sa piété et son zèle pour la gloire de Dieu étaient un grand appui pour mon âme. Elle est entrée dans la maison de son père!... les dernières paroles qui sortirent de sa bouche furent : Va et prêche!.. va!... » — Eh bien, j'irai, j'irai dans la force de Christ, jusqu'à la fin de mes jours!... Que ce soit en Afrique, sur le Niger, ou dans quelque autre partie du monde, —j'irai!!...!! »

Fidèle à ce souvenir tendre, à cet ordre sacré, ardent et triste, le missionnaire est allé.

Arrivé à Ibo, ville déjà éloignée de la côte, l'expédition

entra immédiatement en rapport avec le chef indigène. Les vues des étrangers lui furent expliquées. Il parut s'en réjouir, et il promit de faire un traité avec les Anglais et d'abolir la traite. Il dit que c'était une chose bien dure, mais enfin, il y consentit. L'interprète, esclave libéré et membre des Églises de Sierra-Léone, parla au chef d'une manière touchante des horreurs de l'esclavage; et il lui peignit les pleurs des malheureux parents, les inquiétudes répandues dans le pays et la bonté avec laquelle les Anglais arrachent des mains des Portugais, les malheureux captifs qu'ensuite ils rendent libres et font heureux. Le chef prêta une oreille attentive à ce récit, et il donna des marques d'approbation réitérées; il savait bien, disait-il, que les esclaves étaient maltraités, mais il n'avait pas dû croire à tant de cruautés chez leurs maîtres.

Le but plus spécial du voyage de M. Schön lui fut aussi expliqué. Le chef exprima le plus vif désir d'avoir des instituteurs pour lui et pour son peuple. Il avoua avec franchise qu'il n'avait aucune connaissance de Dieu, et que l'instruction pour lui dépendait entièrement des hommes blancs. On lui lut quelques versets de la Bible; il en fut fort étonné ; que les blancs pussent et lire et écrire, le chef le comprenait bien; mais qu'un esclave de son propre pays, un homme semblable à lui enfin, moins le rang, put lire aussi, c'est ce qui ne put jamais entrer dans son intelligence. Il prit la main de son admirable compatriote, il la serra le plus affectueusement du monde, et lui dit : « Vous devez rester avec moi. Vous devez m'instruire moi et mon peuple, dites cela à l'homme blanc. Je ne puis pas vous laisser avant leur retour de l'intérieur. » Le chef tint bon dans sa ferme et subite résolution et force fut au missionnaire de lui laisser son interprête.

Ce fait est une réfutation de cette objection si souvent faite, que les Africains ne voudraient pas recevoir les en-

seignements de leurs compatriotes. Le roi d'Ibo désire et désire vivement apprendre les merveilles du Seigneur de la bouche d'un ancien esclave.

Pendant le séjour de l'expédition à Ibo, un indigène assura à l'interprête de M. Schön qu'on se livrait peu pour le moment à la traite, parce que les gens étaient occupés à faire de l'huile de palmier. Lorsque l'interprète dit à l'indigène, qu'il avait lui été esclave, et que les Anglais l'avaient rendu à la liberté, l'indigène ne revint pas de son étonnement, et toute sa bonne volonté suffisait à peine à croire ce prodige. En cela, contraire à l'avis de son chef, l'indigène avait pensé jusqu'alors que les hommes blancs tuaient les esclaves et les mangeaient, et que le sang de ces derniers était employé, le lecteur ne devinerait pas à quoi, à teindre les habits en rouge. Cette idée est fort répandue parmi les indigènes. Ces pauvres gens sont dans la plus parfaite ignorance sur le sort de ces victimes qu'ils offrent en si grand nombre à la cruelle cupidité des blancs, et leur insensibilité égalant leur ignorance, ils livrent sans trouble et sans remords des hommes qu'ils supposent si malheureux dans la suite. L'interprète de M. Schön fit une rencontre aussi inattendue que réjouissante pour lui. Elle montre encore ce que les naturels pensent des hommes qu'ils vendent. Au milieu d'une foule d'indigènes qui avaient environné le bateau, l'interprète crut remarquer une figure qui ne lui était pas tout-à-fait inconnue. Bien que l'interprète eut parcouru une longue carrière d'infortunes, et que son ancien ami fut devenu un vieillard, ils se reconnurent immédiatement. Mais rien ne saurait peindre l'étonnement de l'indigène africain ; il avait cru que le jeune esclave avait été tué et mangé. Dieu me l'eut-il assuré, disait-il, je n'aurais pas pu croire ce que mes yeux voient. L'interprète reconnut avec émotion dans ce village le lieu où il était né, et où il avait passé,

dans les libres jeux de l'enfance et l'espoir d'une longue liberté, les heureux jours de son enfance. C'est là qu'il avait été fait esclave à l'âge de neuf ans ; longtemps après, et tandis que ses chaînes avaient été brisées par une nation généreuse, son cœur touché par la grâce divine, libre de corps et d'âme, il retrouvait sur la terre de l'esclavage un ancien ami auquel il était lié par la reconnaissance. L'indigène en question, en effet, avait été le médecin et le garde malade du jeune enfant qui alors ne pouvait pas apprécier des soins dont il garda néanmoins un si fidèle souvenir. Le roi envoya l'un de ses fils auprès des étrangers. C'était un beau jeune homme, d'environ vingt ans. Il vit pour la première fois, avec ses compagnons, le spectacle d'un culte chrétien. Après le culte, le missionnaire lui fit comprendre pourquoi il s'était joint à l'expédition, et quelles étaient ses vues pour le bonheur du pays. Habitués à ne voir que des blancs dont la cruauté seule égale l'insatiable avidité, les Africains ne pouvaient comprendre des desseins que la charité seule avait formés, et qui contrastaient singulièrement, il faut l'avouer, pour nous comme pour eux, avec tant d'entreprises nées d'un odieux égoïsme. Ils n'eurent pas de peine à avouer leur infériorité bien sentie devant les blancs. Mais quand M. Schön dit au jeune prince que la traite est une mauvaise chose, et que le peuple blanc veut la détruire, le prince donna un excellent conseil aux nations Européennes, et dit : « Bien, si le peuple blanc cesse d'acheter, le peuple nègre cessera de vendre. » Du reste, il ajouta naïvement que jusqu'ici il avait cru que Dieu voulait que le peuple nègre fut esclave du peuple blanc. Ainsi l'esclavage est non seulement social, mais moral, non seulement permis, mais voulu par la Providence. C'est une idée qui ne fut peut-être jamais venue toute seule au peuple nègre ; c'est la grande maxime des partisans de ce commerce inhumain, et

faut avouer que quelque chose, en effet, est pire que l'esclavage, et c'est cette horrible maxime qui le justifie.

Il ne paraît que trop vrai que les indigènes offrent des hommes en sacrifice à leurs dieux. Ils accroissent la cruauté de cette coutume par des détails odieux et révoltants. Les jambes du malheureux qui doit être sacrifié, sont attachées ensemble, et la victime elle-même traînée de lieu en lieu, jusqu'à ce qu'elle expire. Son corps meurtri est ensuite jeté dans la rivière. Mais quelquefois le supplice est bien long, et le couteau sacré de la religion antique serait regardé comme une grande faveur. Dans certaines occasions, l'infortuné patient est, dit-on, traîné pendant tout le jour, avant que de son corps déchiré, sanglant, hideux, sorte le dernier soupir. L'avide crocodile, ou tel autre poisson vorace, en reçoit dans l'eau les restes mutilés, car la sépulture est un honneur qu'on ne rend pas aux malheureuses victimes des dieux. D'autres fois on les attache, encore vivantes, à des arbres ou à des branches près du fleuve, jusqu'à ce qu'une tardive mort vienne terminer le supplice d'une longue faim. M. Schön vit sur le sable le corps d'une jeune femme qui avait dû expirer peu de temps auparavant. Comme elle n'avait pas d'autre blessure que la marque d'une corde passée autour des reins, il est probable qu'elle avait péri de cette manière. Une sorte particulière d'infanticide prévaut parmi les indigènes ; on ne laisse jamais vivre deux jumeaux. Dès qu'ils sont nés, ils sont enfermés dans un vase de terre et abandonnés à la voracité des animaux dans la forêt. La malheureuse mère endure ensuite beaucoup de peines et d'embarras. On lui bâtit une petite tente dans la forêt; elle est obligée d'y vivre isolée, et d'y accomplir les cérémonies diverses d'une purification exigée comme une réparation de son crime. Pendant longtemps, elle vit seule et délaissée; le lien de son mariage est rompu pour jamais,

le même évènement la rend épouse malheureuse et mère infortunée ; il ne lui reste plus que le mépris et l'humiliation. Il ne lui est pas permis de s'asseoir à côté d'une autre femme, ni dans la maison, ni hors de la maison. Il n'est pas pour une femme de ce pays ni crime, ni malheur plus grand que d'enfanter deux jumeaux. Aussi, quand la malignité d'un indigène veut pousser à bout la patience d'une femme, il ne s'agit que de lever deux doigts, et de dire à la femme déjà irritée : vous avez donné le jour à deux jumeaux. La femme n'y tient plus, elle est presque folle de colère et de honte. Le malheureux enfant dont les dents d'en haut percent les premières, est également mis à mort. On estime que l'enfant ferait une mauvaise personne s'il vivait ; et ainsi par une sorte d'amour de la vertu, on commet le crime. On peut remarquer que l'idée du bien se mêle presque toujours à la pratique du mal, et que, dans la plus profonde dégradation, il reste encore quelque instinct de vertu. Dire à un homme, vos dents de devant sont venues les premières, c'est lui dire : rien de bon ne peut être attendu de vous ; vous êtes né pour le mal, il est impossible de vous soustraire à cette nécessité. A quel degré d'absurde ignorance, l'intelligence et la conscience humaine ne peuvent-elles pas descendre ? Et qu'il est vrai, hélas! que leurs entendements ont été obscurcis de ténèbres !

Cependant quelques faibles lumières semblent encore se mêler à ces ténèbres ; une idée reste encore, celle de Dieu, cette idée qu'il est si difficile et de satisfaire et de rejeter, cette idée gravée profondément et écrite en caractères indélébiles dans l'âme humaine, tour à tour comme une menace et une espérance, comme un châtiment et comme une consolation. Les indigènes d'Ibo croient à Dieu, à un Dieu bien imparfait, mais enfin tout puissant et même bon. Le nom de Tshuku qui l'exprime est continuellement dans leurs bouches ; on suppose que Tshuku

fait toutes choses, et l'on tire de cette idée une pensée touchante et instructive même pour des chrétiens. Quand un indigène laissse tomber de sa main, par mégarde, une poignée de bananas, il se console en se disant à lui-même: « C'est Dieu qui l'a fait. » Pas un cheveu de notre tête ne tombe à terre sans la volonté de notre Père céleste, a dit une bouche qui nous a ordonné de nous instruire de tous les exemples, même de ceux des oiseaux de l'air. On entend les indigènes dire à chaque instant : « C'est Dieu qui a fait les nègres et les blancs. » Ils se servent d'images pour exprimer les perfections du grand être. Dieu, disent-ils, a deux yeux et deux oreilles; de l'un de ses yeux et de l'une de ses oreilles, il voit et entend dans les cieux, de l'autre œil, et de l'autre oreille, il voit et entend sur la terre. Cette agréable image veut dire sans doute que Dieu est présent partout et fait toutes choses. Quand un homme bon meurt, ils disent : Il verra Dieu; mais si c'est un méchant, ils disent : Il ira au feu.

En arrivant à Iddah, plus avancé dans le pays que Ibo, l'expédition trouva un libre accès auprès du roi indigène. Ce chef accepta, avec toutes ses conditions, le traité qui lui fut proposé, et il promit de renoncer à la traite et aux sacrifices humains, en même temps qu'il demanda des missionnaires pour l'instruire. Il voulut retenir l'un des indigènes pour s'instruire par lui des mœurs européennes. Malheureusement ce pays est malsain, et il serait du plus grand danger pour un Européen d'y habiter. C'est là néanmoins, mais dans une position qui paraissait avantageuse, que l'expédition, avec l'agrément du roi, établit cette ferme modèle qui devait être comme un centre de lumières et de civilisation, mais que les cruelles maladies dès ce moment surgies parmi les gens de l'équipage, firent abandonner peu de temps après.

M. Schön eut de longues conversations avec les indigè-

nes sur leur religion comparée à la religion chrétienne. Les indigènes voulurent se défendre d'offrir des sacrifices humains, et il ne tint pas à eux qu'on ne les en crût innocents. Sans s'arrêter à leurs paroles, le missionnaire leur montra ce qu'il y a de coupable devant Dieu dans cette horrible pratique. Les indigènes furent effrayés. Ils assurèrent que le roi se mettrait fort en colère, s'il entendait de semblables paroles sortir de la bouche de l'étranger. M. Schön apprit alors que le roi avait l'habitude de sacrifier un esclave tous les ans, et qu'à la mort de chaque prince, on faisait un sacrifice extraordinaire de vingt personnes libres. Grand fut l'étonnement du peuple en apprenant que le roi lui-même avait été repris pour cette habitude et qu'il avait promis d'y renoncer. Ces gens sont païens et n'ont aucun rapport avec le mahométisme. Ils montrèrent leurs dieux à M. Schön. Presque devant chaque maison, dans un lieu ombragé, étaient des pots brisés, des morceaux de yams, des plumes d'oiseaux, des os d'animaux, des arcs et des flèches mis en pièces, des couteaux et des épées, ce sont là leurs Dieux!! Image de de la gourmandise, de la destruction et de la cruauté! Les tourner en ridicule est chose facile; mais il n'est pas aussi aisé de détruire les sentimens qu'ils inspirent, le respect qu'ils obtiennent. Mais y a-t-il un argument en faveur d'un tel culte? Oui, il y en a, parceque l'ignorance humaine ne semble pas avoir de terme, non plus que la malignité, et qu'il n'est aucune absurdité que l'homme ne puisse croire, comme il n'est aucun crime qu'il ne puisse commettre. Cette sorte de culte, disaient stupidement les indigènes, est bon pour les nègres, quoiqu'il puisse ne pas convenir aux blancs. C'est le même Dieu qui a donné, à vous votre livre, à nous ces coutumes. Le missionnaire éleva vainement une voix attristée devant cette dégradation de la nature humaine et parla à ces pauvres

ignorants du Dieu vivant et vrai. Un vieillard, au cœur endurci, se leva et dit qu'il n'abandonnerait jamais, lui, ces pratiques qu'il trouvait fort respectables; qu'il laisserait les choses comme il les avait trouvées, et que malgré les vains arguments de l'homme blanc, il savait fort bien que ces dieux étaient très bons pour eux. « Supposez, ajouta-t-il, supposez qu'un serpent me morde, je n'ai qu'à mettre mon pied sous ce dieu (sous l'ombre), et je ne puis mourir. Supposez que la maladie m'atteigne, je vais à mon dieu, et aussitôt je me trouve mieux! Ce n'est que de la mort qu'il ne peut pas me délivrer, je dois mourir quand le moment viendra. Mais le livre des hommes blancs ne peut pas non plus nous délivrer de la mort ; les blancs aussi doivent mourir. » Et en disant ces derniers mots, le vieillard parut triompher de la force de son argument; et plusieurs spectateurs, ignorants comme lui, semblèrent le complimenter du succès, par leurs bruyants éclats de rire.

Cependant un chef répliqua : «Autrefois on nous disait de vendre des esclaves, parce que les blancs en avaient besoin, et nous en avons vendu assez. Aujourd'hui les blancs viennent et nous disent: Vous ne devez plus vendre d'esclaves, et nous n'en vendons plus. Supposez qu'ils viennent aussi et nous enseignent leur livre; nous ne pouvons pas refuser de l'apprendre. Regardez cet homme (le chef montre un nègre converti de Sierra-Leone); c'est un noir; avant d'aller au pays des blancs il faisait ce que nous faisons ; mais maintenant il connaît mieux. Vous ne devez pas dire que nous ne voulons pas apprendre. Nous pouvons faire tout ce que les blancs pourront nous apprendre. Je donnerai mes deux fils à Thomas King (c'est le nègre en question), il leur apprendra le livre et ce qu'il voudra. Cela vaudra mieux pour mes enfants que de s'asseoir et de ne rien faire. La semaine

dernière Thomas King vint; ses paroles et celles de l'homme blanc s'accordent entre elles. Personne ne dira que le peuple noir ne veuille pas apprendre du peuple blanc, ou de tout nègre qui pourra l'instruire. »

Voilà les dispositions morales des habitants de ce pays où se commet le crime permanent de l'esclavage. Partout une profonde et absurde ignorance, chez quelques-uns de l'endurcissement et de l'obstination, chez le plus grand nombre, chez presque tous un sentiment sincère de leur infériorité et une encourageante docilité. Il serait inutile de se faire illusion sur les obstacles violents qui surgiraient bientôt; plus fâcheuse serait encore cette profonde apathie naturelle à tous les indigènes et qu'un funeste climat produit et maintient. Cependant ce pays est un champ bien vaste et bien intéressant, quoique inculte. Il n'est pas douteux que l'expédition du Niger n'eût eu les plus grands succès, si la maladie ne l'eût point décimée. Une œuvre immense reste à faire; tout ce qui est grand est difficile, elle est donc difficile aussi; cependant elle peut être commencée dès aujourd'hui.

Le grand obstacle est le climat. Cette dernière entreprise a accru les craintes qu'il a de tout temps inspirées. Les observations de M. Schön montrent qu'elles ne sont que trop fondées. La vue de l'expédition regagnant à la hâte la côte est l'un des spectacles les plus tristes qu'on ait jamais vus. A l'exception de trois ou quatre personnes, quelquefois d'une seule, tous les hommes des équipages, tous jusqu'aux chefs, et même jusqu'aux indigènes venus de la Jamaïque, étaient ou malades ou morts. Une peste n'aurait pas eu des résultats plus prompts et plus funestes. Quel climat que celui qui peut être considéré comme une peste continuelle! Car enfin, la saison, loin d'être mauvaise, était la plus favorable de toute l'année, c'était la saison des pluies, qui est la meilleure. Lorsque les pluies

cessent, les indigènes ont assuré à M. Schön qu'ils sont eux-mêmes attaqués par la maladie et souffrent de la fièvre, de la petite vérole et de la dyssenterie. Les rives du fleuve sont basses, marécageuses et malsaines, et c'est cependant le long du fleuve que se trouvent les plus grandes villes. S'établir dans le pays à deux cents lieues des côtes, c'est s'exposer à une mort assez certaine, c'est se mettre, si l'on est missionnaire, dans l'impossibilité de regagner la côte en cas de danger. Il y aurait témérité pour des Européens d'établir une mission sur les rives du Niger. Voilà la triste conviction que M. Schön a remportée de son périlleux voyage.

Faudra-t-il donc abandonner ce champ de mort? Ne point détruire par sa racine cet odieux commerce humain qui prive, chaque année, cent cinquante mille hommes de la liberté, du bonheur, et souvent de la vie? A Dieu ne plaise que nous désespérions de l'avenir de ce pays, théâtre à la fois d'une affreuse cruauté et d'une charité sublime. Et, ici, nous voulons reposer le regard du lecteur, l'instruire, le toucher par l'un des plus remarquables contrastes qu'il soit possible de trouver dans les annales de l'histoire. On vient de voir quelle est l'ignorance, la stupidité superstitieuse et cruelle des habitants de l'intérieur de l'Afrique occidentale. Ils honorent des débris d'animaux, ils vivent des fruits du crime, ils n'ont ni bonheur ni vertu. Voici ce que l'on écrit d'une colonie naissante :

« Peu à peu on voit les indigènes faire des progrès dans l'industrie, cultiver leur intelligence, enfin s'attacher à notre sainte religion en voyant quelle est son influence bénie sous le rapport de la vie sociale et politique. Bientôt aussi, témoins de l'ordre et de l'harmonie qui règnent parmi notre population, de la douceur et de la justice du gouvernement, du contentement et de la prospérité de

toute la communauté, nos voisins, naturellement observateurs, reconnaîtront l'immense supériorité de la civilisation chrétienne, s'attacheront aux principes qui produisent de si grandes choses, et jetteront loin d'eux le détestable système de tyrannie et de paganisme, sous lequel ils ont jusqu'ici vécu.

« En effet! il y a une dizaine de jours, je reçus la visite tout-à-fait imprévue de huit ou dix chefs ou rois, dont quelques-uns vivent loin dans l'intérieur; ils venaient dans l'unique but de faire avec moi un *livre*, c'est-à-dire un traité qui exprimât leur dévouement à la colonie, leur soumission à ses lois, leur promesse de coopérer à la destruction de la traite, et stipulant, en retour, son amitié et sa protection.

« Nos rapports avec les tribus continuent sur le pied le plus amical, et ils s'étendent de jour en jour. Une alliance avec la colonie est considérée comme tellement importante qu'aucun chef ne croit pouvoir s'en passer....... Les raisonnements ne suffisent pas pour répandre les habitudes de travail. Mais devant le bien-être d'une communauté bien organisée la conviction est bientôt acquise, l'émulation excitée, et le sauvage le moins avancé ne tarde pas à voir que des nattes d'écorce et une hutte en chaume sont insuffisants; dès lors il écoute les directions qui l'amèneront à la possession de vêtements et de logements meilleurs.

« Quant aux colons, ils désirent en général des écoles et des maîtres chrétiens; ils font des efforts remarquables pour acquérir les arts de la vie civilisée; le triomphe n'est plus qu'une question de temps (1).....

« Des bâtiments solides ont été construits pour maisons d'habitation, magasins, boutiques d'artisan. Des écoles

(1) Rapport de M. le gouverneur Buchanan.

ont été établies; dix-huit temples sont consacrés au culte du vrai Dieu et occupent les lieux élevés où l'on voyait jadis des rites impurs et des sacrifices humains; ils sont religieusement fréquentés par les habitants. Des bibliothèques publiques sont fondées et déjà en usage dans deux stations; une imprimerie même est en exercice, et il en sort déjà une gazette instructive et bien rédigée (1).... Ils sont tous convaincus que le travail seul peut conduire à l'aisance et au bien-être; aussi s'y appliquent-ils avec assiduité. Les Africains capturés eux-mêmes et ceux livrés par le gouvernement américain ont suivi l'exemple des colons, car quand je les visitai à trois heures de l'après-dîner, c'est-à-dire à l'heure la plus chaude de la journée, je les trouvai tous à l'ouvrage dans leurs fermes. »

« ..... Aucun individu qui ait le moindre rapport avec la traite n'est souffert dans la colonie, et, d'après un fait qui m'est personnel, ainsi que d'après d'autres témoins oculaires, j'ai acquis la conviction qu'ils sont tous prêts à se joindre à toute expédition ayant pour but de détruire les factoreries établies pour le commerce des esclaves. »

« .... Déjà se préparent au milieu d'eux des missionnaires pour aller porter l'Evangile à leurs frères, et cette œuvre vient d'avoir un commencement d'exécution. Leurs écoles méritent d'être louées, surtout si l'on considère la faiblesse de leurs moyens. A peu d'exception près tous les colons sont membres de l'Eglise, et ils sont plus rangés et plus sobres qu'aucun peuple que j'aie jamais connu; les liqueurs sont exclues de la plupart des stations si ce n'est de toutes; et je ne me rappelle pas avoir entendu, pendant la durée de mon séjour dans la colonie, prononcer une seule parole inconvenante ou blasphématoire. Les colons ont formé diverses sociétés d'agri-

(1) Rapport présenté à la Société de civilisation de Pensylvanie.

culture, de mécanique et de botanique; d'autres pour l'habillement des pauvres et pour l'avancement de la religion. »

« . . . . L'agriculture est toujours plus cultivée, car cette année, indépendamment des besoins de la colonie, les fermiers fournissent des quantités considérables de provisions aux indigènes et aux vaisseaux étrangers. Dans chaque station on voit des plantations de café, de cannes à sucre et de coton. Enfin tout ce que j'ai vu m'a montré un peuple actif, industrieux et éclairé sur ses vrais intérêts. J'étais arrivé libre de toute opinion préconçue, et je suis parti avec l'intime conviction que des colonies fondées sur le même principe doivent être créées aussi vite que possible, si l'on veut être utile à la malheureuse Afrique. (1) »

Quel est ce jeune peuple dont les mœurs sont si pures, les habitudes si morales, l'activité si louable, la piété si dévouée, l'esprit si éclairé, la prospérité si remarquable? Quelle est son origine, quels sont ses commencements, quel est son heureux sol? Nous avons parlé de l'expédition du Niger qui a visité, pour leur faire du bien, des tribus sauvages et dégradées, et qui par un prompt retour a à peine sauvé les débris de ses équipages. En 1819, il partit d'Amérique, pour le même pays, une autre expédition, dont les vues étaient aussi nobles et dont les malheurs furent aussi grands. Des hommes pieux des Etats-Unis avaient conçu le dessein de renvoyer dans leur patrie, sous des influences chrétiennes, les nègres affranchis en Amérique. Le premier envoi fut de 80 indigènes libres; ils furent tous enlevés par la mort. Le second envoi eut le même sort. Enfin un emplacement plus sain fut trouvé, et là furent jetés les premiers fonde-

(1) Rapport de M. le capitaine Scott.

ments d'une colonie que de longues épreuves attendaient encore. Le pays était rempli de pirates, la traite s'y faisait ouvertement, d'une main il fallait travailler, de l'autre tenir l'épée; tandis que la nature, ajoutant son hostilité à celle des hommes, décimait incessamment les colons par les malignes influences du climat. L'entreprise fut plusieurs fois près de sa ruine; enfin Dieu fit lever le soleil de sa grâce sur ce champ jonché de morts. L'année 1825 vit la mortalité diminuer; le terrain commence à se couvrir de riches moissons, de vertes prairies et de brillantes fleurs. Dieu couronna l'année de ses biens et les roues de son char distillèrent la graisse; elles distillèrent sur les cabanes du désert, et les côteaux furent parés de joie. Et la nouvelle colonie, éprouvée, décimée, grandit, prospèra dès lors, sous le beau nom de Liberia. Aujourd'hui elle se compose de 5,000 habitants, dont trente blancs environ attachés aux Sociétés de Missions et d'Education, ou employés en qualité de médécins; 3,500 négres affranchis venus de l'Amérique; environ 1,500 indigènes séduits par l'exemple de leur bonheur, se sont joints à eux pour ne former ensemble qu'un seul et même peuple. Le nombre des colons croît rapidement d'année en année. Le gouverneur seul est un homme blanc; toutes les autres fonctions publiques, ce sont les nègres mêmes qui les exercent avec intelligence et équité. Ils sont, eux, les soutiens de cet ordre qui n'est pas parfait, mais qui est admirable; eux, les chefs de ces écoles si prospères, eux, les rédacteurs de ce journal, chose unique, publié par une société de négres; eux, les surveillants de ces bibliothèques publiques, de ces sociétés de bienfaisance, de tout cet état social qui offre dans ses étroites limites, tous les caractères d'une organisation civile aussi sage que bienfaisante. Et la création de ce peuple a été realisée en quelques années, par quelques hommes, sous un climat

cruel, malgré l'incessante hostilité de hordes barbares et sanguinaires! Ne reste-t-il plus de vices au milieu de cet heureux peuple? Il en reste, et beaucoup sans doute; mais imparfait comme il est, il offre un spectacle frappant d'ordre et de prospérité, et il est l'un des plus beaux monuments de l'influence du christianisme et de la civilisation. Il avait donc raison ce jeune et intrépide missionnaire qui, venant de bonne heure dans le pays, en présence d'une mort qu'il prévoyait sans la craindre, écrivait à son ami avec un héroisme sublime : « Si je meurs, il faut que tu viennes me remplacer et mettre une épitaphe sur ma tombe. » — « Quelle épitaphe? » — « Périssent mille missionnaires avant que d'abandonner l'Afrique. » Trois mois et demi après, le jeune héros fut enlevé dans la gloire; mais sa parole resta sur la terre pour renouveler son martyre; elle vibre encore dans l'âme de ses successeurs, qui travaillent fidèlement a côté de sa tombe, imitant son courage et accomplissant son vœu, ce vœu, qui trouva un écho si sublime dans la bouche mourante de la tendre épouse qui en rendant le dernier soupir dit a son mari : « Va prêcher Christ! » C'est ainsi que l'intrépide soldat en tombant sur le champ de bataille, exhorte au combat le compagnon qui se tient à ses côtés. Ce souvenir nous rappelle l'expédition du Niger et les douleureuses craintes qu'elle a produites ou accrues.

Pouvons-nous désespérer des rives du Niger en présence de Liberia? N'est-ce pas le même climat? Ne sont-ce pas les mêmes peuples et les mêmes obstacles? Oui, le Niger verra aussi, quoiqu'après bien des morts sans doute, il verra ses rivages couverts de prairies et de moissons, d'écoles et d'églises; la vigne et l'olivier y croîtront ensemble; la vérité et la justice y naîtront à la fois, et le bon plaisir de l'Eternel s'y accomplira. Cette

œuvre, qui la fera? Seront-ce les grands de la terre, les puissants du siècle? Nous croyons que ce seront les faibles, les petits. Dieu montrera en leur infirmité sa force, et en leur ignorance sa sagesse. Nous ne voulons être ni injustes, ni ingrats; et ce serait être injuste que de ne pas reconnaître les nobles et généreuses intentions de Sociétés ou de gouvernements philanthropiques, et ce serait être ingrat que de ne pas tenir compte du bien qu'elles tentent sans pouvoir l'accomplir. Cependant, nous ne voyons de puissance réelle et permanente que dans la foi, quand il s'agit du salut ou simplement de la civilisation d'un peuple sauvage. L'Angleterre s'occupe de l'Afrique occidentale depuis un demi-siècle; son zèle n'a pas été moins persévérant que généreux. Elle a vu de bonne heure deux puissantes Sociétés se former avec la noble intention d'apporter les lumières en Afrique. La première y envoya d'intrépides littérateurs que la richesse illustrait comme la science. Ils voulaient déchirer le voile qui couvrait alors ce ténébreux pays et le révéler à la civilisation. Ils périrent tous à l'exception d'un seul; ces illustres victimes n'eurent point de successeurs. L'essai était malheureux; il ne fut point renouvelé. La seconde Société avait des vues plus générales; le bien-être du pays l'occupait plus que les progrès de la science; elle paraissait plus forte; elle comptait parmi ses membres de hautes notabilités de la science, de la politique et de l'Eglise; les plus vifs applaudissements l'accueillirent à son début; elle fut couverte de gloire avant de commencer son œuvre. Peu à peu, elle s'est affaiblie, relâchée, aujourd'hui elle est nulle ou à peu près. Cette Société était philanthropique, elle n'était pas chrétienne, et c'est pour cela, que frappée de mort en naissant, elle est tombée malgré les grands noms qui la protégeaient; tandis que cette Société chrétienne, fondée à la même époque par quelques hommes obscurs,

dans une modeste demeure (1), a grandi, faible et méprisée d'abord, d'année en année, de telle sorte, qu'aujourd'hui que la première finit dans l'obscurité sa passagère existence, celle-ci instruit dans la Jamaïque trente mille négres, tous membres ou de ses florissantes Eglises ou de ses nombreuses écoles, et jette en Afrique les fondements d'une œuvre plus grande qu'elle commence avec foi et poursuivra avec force. Une troisième Société a été fondée à Londres, sous les auspices du respectable successeur de Wilberforce, Sir Thomas Fowell Buxton. Chrétienne par l'intention et par le but, autant que peut l'être une Société aussi générale, elle a donné, la première, l'idée sage et utile de l'expédition du Niger. Le gouvernement anglais renouvellera-t-il un essai aussi malheureux? Nous en doutons, du moins pour le moment. Quelles mesures la Société prendra-t-elle pour atteindre son but? Quelle sera son influence sur les destinées de l'Afrique occidentale? Nous l'ignorons. Nous ne pouvons parler que de ses vues, qui sont généreuses, philanthropiques et chrétiennes.

Ce que nous savons et ce que nous pouvons dire, c'est que l'Église chrétienne ne se relâche pas dans son œuvre, et qu'après tant de sacrifices qu'elle a faits, et d'hommes et d'argent, elle a plus de zèle et d'espoir que jamais. Ses malheurs l'instruisent, mais ne la découragent pas. Les Sociétés missionnaires s'occupent avec une activité toute nouvelle du salut de l'Afrique occidentale, jalouses d'accomplir ce que la politique désire, ce que la philanthropie tente, ce que l'Évangile seul peut réaliser. On connait les efforts tout récents de la Société des Missions Wesleyennes; la Société des Missions épiscopales, convaincue que l'œuvre doit être faite par des indigènes convertis, vient de décider

(1) Société des Missions baptistes de Londres.

que dans ses nombreuses églises de Sierra-Leone, des esclaves affranchis seraient, dès ce moment, formés aux fonctions d'évangélistes pour l'intérieur. Les Églises baptistes de la Jamaïque avaient déjà fondé une école normale de garçons, pour former des évangélistes dans le même but; elles ont aussi fondé une école normale de jeunes filles, pour compléter la première. On sait que deux missionnaires, cédant aux mouvements d'un zèle admirable, sont allés ouvrir la voie, et se sont sagement établis dans un poste où Dieu les a conservés et bénis. L'intrépide apôtre de la liberté, M. Knibb, de nouveau en Angleterre, plaide en ce moment la cause des Africains, d'une voix puissante et irrésistible. Cette cause est gagnée, et la Société baptiste, aidée de ses trente mille nègres de la Jamaïque, se prépare à de nouveaux grands efforts. M. Ries, qui a visité l'Ashantie, qui a vécu et souffert en Afrique, qui a vu tomber à ses côtés, tout jeunes encore, tous ses compagnons d'œuvre, ou à peu près, est parti pour la Jamaïque, avec les encouragements de la Société des Missions de Bâle, dont tant de malheurs n'ont ni abattu le courage, ni diminué le zèle; le missionnaire avait déjà fait la connaissance de plusieurs familles chrétiennes qui brûlent comme lui de porter l'Évangile en Afrique, qui partiront avec lui, travailleront avec lui, et espérons-le, triompheront avec lui. Ces familles se composent de nègres affranchis et convertis au Seigneur, qui aiment encore le pays de leurs pères, et désirent l'évangéliser.

Qu'est-ce qui manque pour l'œuvre? Sont-ce les ouvriers? Mais dans la Jamaïque, mais à Liberia, mais à Sierra-Leone, des centaines d'ouvriers attendent qu'on les enrôle au service de leur maître! Que faut-il donc? Des ressources, peu de ressources pour effectuer des déplacements, quelques missionnaires européens pour diriger des missionnaires indigènes; à ces conditions, si faciles

à remplir, l'œuvre se fera grande, rapide, magnifique, et ainsi que nous le disions, les plus faibles des hommes accompliront la grande tâche que les puissants de la terre osent entreprendre, mais n'achèvent pas. Et que la flamme de l'amour et du zèle brûle dans ces hommes que Dieu a tant bénis en leur rendant la liberté du corps et la liberté de l'âme, on n'en saurait douter après toutes les marques touchantes qu'ils donnent de leur sincère et profond dévouement. « La nuit dernière, un jeune homme vint auprès de moi, dit un missionnaire, et me déclara que le motif qui le portait à retourner dans son pays était, non d'y revoir son père et sa mère, qui, selon toute vraisemblance étaient morts, mais d'y chercher celui qui l'avait trahi, fait prisonnier, qui lui avait rivé le collier de fer autour du cou, qui avait chargé ses membres, si tendres alors, de pesantes chaînes, et l'avait arraché des bras de sa petite sœur si tendrement aimée! Il allait lui dire qu'il ne lui portait aucune rancune, mais qu'il voulait au contraire lui témoigner sa reconnaissance pour le bien infini qu'il lui avait procuré par sa cruelle action, et employer tout son pouvoir pour le faire jouir du même bienfait que Dieu lui avait accordé.» Digne enfant de celui qui, en mourant, s'écria : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.»

De cette colonie de Sierra-Leone, destinée, sans aucun doute, à concourir puissamment au salut de l'Afrique, un héraut de l'Évangile, prévenant tout appel, et n'écoutant que son zèle, est allé dernièrement frapper, tout seul, à une porte qui s'est ouverte pour lui et pour ceux qui voudront le suivre. Enlevé, vendu comme esclave, repris par un croiseur anglais, instruit, converti à Sierra-Leone, maître d'une petite fortune fruit de son travail, il a, avec quelques amis, acheté un bâtiment, et s'est fait transporter à Badagry, sa patrie; à peine arrivé, il commence l'œuvre,

il proclame la grande et inouie merveille du salut; on écoute, on s'étonne, on s'inquiète; devant les besoins qu'il provoque, l'ancien esclave se sent insuffisant; modeste autant que zélé, il demande, dans la défiance de lui-même, de pressants secours à son ami et père dans la foi, le missionnaire Dove. Voici sa lettre qui terminera cet article en le confirmant :

« Honoré et cher Monsieur, je suis arrivé ici en bonne santé. Il n'y a point de guerre ici, ni rien de semblable. Je vous supplie humblement, au nom de Jéhovah, de nous envoyer un messager de Dieu, pour nous enseigner la voie du salut, parce que je suis maintenant dans un lieu de ténèbres, où il n'y a point de lumière. C'est mon devoir de montrer à mes concitoyens quelle est la bonne voie, et non de me joindre à eux pour marcher dans la mauvaise, ce qui déplairait à Dieu. Je vous prie donc d'avoir pitié de nous et de venir nous instruire, et lorsque nous serons arrivés à la connaissance, nous nous efforcerons de leur enseigner ce que nous aurons appris, et de cette manière cette terre deviendra une terre chrétienne.

« J'espère que cet envoyé ne craindra pas de venir; s'il lui arrivait quelque chose nous serions là : nous prendrons soin de lui comme d'un père. Au nom de Christ, venez vite; venez voir ce buisson ardent, venez voir Dieu convertissant les païens! Dieu est venu dans ma maison et il s'est mis à l'œuvre dans ma famille. Ne vous arrêtez pas à changer d'habit, à manger, à boire, à dormir, et *ne saluez personne en chemin*. Gloire, gloire à Dieu pour ses œuvres admirables au milieu des païens! Au nom de Dieu, partez, partez à l'instant; ne me laissez pas sous mon fardeau, c'est plus que je ne puis porter.»

VARIÉTÉS.

Dernières paroles de M. Moffat à Exeter-Hall, Londres.—Fruit précieux de la lecture de la Bible.

Le missionnaire Moffat a fait ses adieux à ses amis de Londres dans la dernière Assemblée générale de la Société qu'il sert. Il partira prochainement pour l'Afrique. On peut assurer qu'il a été en Angleterre missionnaire comme au sud de l'Afrique. L'œuvre des missions a été sa grande et continuelle occupation; son temps, ses travaux, ses voyages, il a tout employé à la faire connaître, à la faire aimer, comme il la connaît et l'aime; présent partout, il la recommandait partout, avec toute l'autorité d'une longue expérience, et toute l'ardeur du zèle le plus fervent. Voyageant et parlant presque toujours, il a cependant fait imprimer en langue Séchuana le Nouveau-Testament et les Psaumes qu'il avait déjà traduits (1), et il a trouvé le temps d'écrire un ouvrage sur les missions au sud de l'Afrique qui paraît dans ce moment même et qui doit être du plus grand intérêt. Peu de missionnaires, en effet, sont aussi riches en souvenirs que M. Moffat; il a déjà fourni à cette feuille les détails les plus intéressants depuis son arrivée en Angleterre. Son ouvrage sera sans doute pour nous fort instructif. En attendant l'occasion de le faire connaître a nos lecteurs, nous citerons un nouveau trait que M. Moffat a communiqué à son vaste auditoire, avant de lui faire ses adieux, que nous rapporterons aussi.

« Béni soit Dieu de ce que les Saintes-Écritures ont été traduites et imprimées dans la langue du pays, et de ce

(3) Nos lecteurs n'apprendront peut-être pas sans intérêt que M. Lemue n'est pas resté étranger à ce précieux travail de son excellent ami.

qu'elles sont maintenant répandues parmi des milliers de personnes capables de les lire. Je vous raconterai un fait qui prouve l'importance de ce progrès. Je voyageais un jour dans l'intérieur avec une autre personne. Nous arrivâmes à un village païen, car à cette époque il était païen vraiment. Nous avions marché tout le jour et toute la nuit précédente sans prendre aucune nourriture. Nous arrivâmes en vue du village avant le coucher du soleil. Nous nous approchâmes avec précaution; nous savions que les habitants étaient des Koranas habitués à verser le sang et à vivre de rapines, et qu'ils pourraient tomber sur nous avant de savoir qui nous étions. A la fin un individu vint s'informer du but de notre voyage. Il nous montra au-delà du village un endroit où il nous dit que nous pourrions passer la nuit; il nous dit que ce ne serait qu'à nos risques et périls que nous entrerions dans le village. Voilà quelle était notre position, nous n'osions pas avancer, car nous savions que si nous le faisions, nous passerions, selon toute probabilité, la nuit avec les lions, et leur servirions de nourriture avant le matin. Il ne nous restait d'autre parti à prendre que celui de passer la nuit à l'endroit même où nous nous trouvions. Nous nous regardâmes l'un l'autre; car nous étions affamés, altérés, et fatigués outre mesure. Nous vîmes arriver un indigène, nous lui demandâmes s'il voudrait nous donner un peu d'eau. Il nous refusa. Je lui offris deux ou trois boutons qui restaient à ma veste, à la condition qu'il me donnerait un peu de lait en échange; il refusa encore, en ajoutant, cette fois, la moquerie au refus. Il ne fallait être ni phrénologiste ni physionomiste pour découvrir qu'il se passait quelque chose de sinistre dans l'esprit de ces gens, et que nous avions de bonnes raisons d'être alarmés. Nous élevâmes nos cœurs à Dieu et nous reconnûmes que notre devoir était de ne pas avancer. Nous nous assîmes donc là; mais

nous ne tardâmes pas à apercevoir une femme descendant du haut de la colline sur laquelle le village était situé. Elle portait un vase dans sa main, ainsi que du bois. Ce vase contenait du lait. Elle le posa à terre avec le bois et revint immédiatement sur ses pas. Elle ne tarda pas à reparaître avec un autre vase rempli d'eau dans l'une de ses mains, et un gigot de mouton dans l'autre. Elle s'assit et partagea la viande. Nous lui demandâmes son nom ; nous lui demandâmes aussi si elle avait quelque parent, que nous aurions pu obliger. Elle ne répondit pas un mot. Je la priai encore de nous dire à qui nous étions redevables de tant de bonté. Elle me laissa répéter la question trois ou quatre fois ; elle répondit enfin ; en ces termes : « Je sais de qui vous êtes le serviteur, et j'aime Celui qui m'a dit que si je vous donne un verre d'eau froide, je ne perdrai pas ma récompense. » En m'informant de son histoire, j'appris qu'elle était comme une lampe solitaire brûlant toute seule dans ce village païen, depuis plusieurs années. Ses paroles semblaient répandre la lumière, tandis qu'elle pleurait abondamment en voyant l'un des serviteurs de Christ. Je la considérai comme une sœur, et je la priai de me dire comment elle avait gardé la lumière de Dieu dans son cœur, comment elle avait persévéré dans les sentiments de la charité, privée de la communion des saints. Elle tira de son sein un Nouveau-Testament, et le tenant élevé, elle dit : « Voici la fontaine à laquelle je m'abreuve, voici l'huile qui alimente ma lampe au milieu de ce ténébreux et solitaire séjour. » Je regardai le livre. C'était un Nouveau-Testament hollandais, imprimé par la Société Biblique Britannique et Étrangère. Cette femme le reçut d'un missionnaire lorsqu'elle quitta l'école. C'est ce livre qui maintint ses espérances vivantes, et éclaira pour elle l'aspect du monde éternel.

Je suis sur le point de retourner parmi les gentils. Je

vous dis donc adieu à tous et cet adieu sera long ; car il n'est pas probable que je vous reverrai de nouveau. Laissez-moi vous demander de prier pour moi. Je prévois des dangers, peut-être plus que des dangers...., mais je répète ce que j'ai déjà dit : Malheur à moi si je ne vais pas et si je n'annonce pas l'Évangile aux païens. Ne perdons pas de vue notre haute vocation, n'oublions pas nos propres âmes. Rappelons-nous tous que le prix est devant nous, et qu'il est de votre devoir comme du mien de combattre pour le remporter. Vous pouvez être missionnaires aussi bien que moi. Vous demeurez au milieu de la patrie, je vais dans une contrée lointaine, mais souvenons-nous de ce temps où nous entendrons sortir de la bouche du Maître cette douce parole : C'est bien, bon et fidèle serviteur. Oh ! quelle inexprimable joie ne sera-ce pas de se mêler aux Hindoux, aux Insulaires de l'Océanie, aux Africains, pour chanter avec tous les élus de la terre les louanges du Rédempteur aux siècles des siècles. »

Souvenir touchant et charité tendre d'un nègre de la Jamaïque.

Les missionnaires de la Jamaïque ont coutume de se joindre aux nègres le premier août de chaque année, pour célébrer le grand et mémorable jour de l'émancipation. Ce jour-là, les émotions sont bien profondes, les souvenirs bien vifs, les sentiments de joie bien naturels. Les nègres prennent en plein air un repas fraternel auquel président la concorde, l'ordre et la décence. Confondus avec les heureux enfans de la liberté, les missionnaires partagent et accroissent leur bonheur. La charité des nègres égale leur reconnaissance. En même temps qu'ils élèvent à Dieu leurs solennelles actions de grâce, ils s'at-

tristent du sort de leurs frères esclaves, et ils supplient leur puissant Libérateur de briser aussi les chaînes de toutes les autres victimes. De sorte qu'on peut dire que cette grande fête est pour eux une joie et une humiliation. L'année dernière, la fête tomba sur un jour de dimanche. Dans l'une des stations, on résolut de remplacer le repas en plein air par une réunion de prière. Nous doutons qu'en France on pût changer un jour d'allégresse en un jour de recueillement, et un repas en une réunion solennelle de prière. Les nègres se réunirent donc sous les yeux du missionnaire. C'était, dit celui-ci, un spectacle des plus touchants, que de voir ces enfans de l'Ethiopie répandre, à genoux, leurs âmes devant le Seigneur et lui demander de briser tous les jougs, de rendre tous les captifs à la liberté. Le missionnaire invita un nègre à prier devant cette assemblée de cinq cents personnes. Le nègre se leva, il essaya de prier, mais en vain. « Ministre, dit-il alors, d'une voix entrecoupée de sanglots, je ne puis pas prier. Excusez-moi, si je me rassieds. Ce que vous venez de lire touchant les mauvais traitements qu'ont à endurer les esclaves de l'Amérique, sur la manière dont on sépare, en les vendant, les maris des femmes, les femmes des maris, les enfants des pères et mères, a déchiré mon cœur. Je me rappelle, ministre, comme si c'était le jour d'hier, le temps où mon maître devait des taxes, et où ma femme et mes enfans furent pris et vendus pour les payer. Je vis le *constable* venir prendre ma femme et mes enfans pour les mettre à l'encan et payer les dettes de mon maître. J'allai au marché et je les achetai moi-même. Je payai pour ma femme 77*l.* (1925 fr.), pour mon fils aîné 45*l.*(1125 fr.) et pour ma fille aînée 37*l.*(925 fr.). Si mes amis ne m'avaient pas prêté de l'argent, ma femme et mes enfans eussent été séparés de moi pour errer partout dans le pays. Quand je pense à cela mon cœur est plein

et je ne puis prier. Je vous prie de m'excuser.» Le nègre se rassit, le visage tout baigné de larmes. Jamais, dit le missionnaire qui a raconté ce fait, jamais de ma vie je n'entendis une dénonciation plus éloquente de l'horrible crime de l'esclavage. Il aurait pu ajouter sans doute—ni jamais une marque plus touchante de la bienfaisante influence de l'Evangile, qui crée même sous le vil esclavage des sentimens si utiles et si tendres, et ensuite mêle tant de charité au bienfait de la liberté.

Témoignage rendu par des païens à la douceur du caractère chrétien.

Tandis qu'un catéchiste indigène de l'Inde parlait au peuple en présence de plusieurs brahmines, ceux-ci l'interrompirent et s'écrièrent: « C'est un péché que d'écouter quelqu'un qui a abandonné la religion de ses pères. » Un jeune brahmine s'avanca pour attaquer sa religion et la leur. Le peuple le croyant chrétien lui dit : « Oh! vous avez perdu votre caste et maintenant il n'est pas étonnant que vous parliez contre notre religion. » Il continua à montrer les absurdités de l'idolatrie et la finesse hypocrite des brahmines, qui soutiennent un système qu'ils ne croient pas, et le disent vrai parcequ'il leur est utile. Les brahmines furieux l'injurièrent; indigné de leur duplicité, il les injuria à son tour et il les appela mauvais sujets. Il n'eut pas plus tôt prononcé ces derniers mots, que tout le peuple s'écria : « Oh, vous n'êtes pas chrétien, un chrétien ne se met jamais en colère, il n'emploie jamais un langage injurieux. » Les amis du jeune homme se hâtèrent d'ajouter leur témoignage à celui du peuple, et parce qu'il s'était mis en colère, le jeune brahmine fut reconnu païen.

Veillez et priez; qu'aucune parole deshonnête ne sorte de votre bouche, que toute aigreur, toute animosité, toute colère, toute crierie, toute médisance, et toute malice soient bannies du milieu de vous. Soyez bons les uns envers les autres, pleins de compassion, vous pardonnant les uns aux autres comme Dieu vous a aussi pardonné par Christ.

Pourquoi l'Inde a-t-elle été donnée à l'Angleterre?

Telle est la question que s'était souvent posée un vieillard, habitant l'un des villages de l'Angleterre. Le vieillard n'était pas lettré, il était un simple ouvrier ; la question n'était pas faite par l'esprit, mais par la conscience. Il entendit un jour parler de la Société des Missions épiscopales qui compte beaucoup d'ouvriers dans l'Inde. «Bien, s'écria-t-il, je m'étonnais toujours, quand j'entendais parler de l'Inde, que Dieu nous eût donné un si grand pays; mais maintenant, je comprends.» Le vieillard devint aussitôt un collecteur; dès ce jour, il recueillit chaque année environ 160 fr. de ses voisins pauvres, à qui il communiquait quelque chose de son zèle. On lui demanda un jour comment il faisait pour trouver chaque année une telle somme. Il répondit : «Je prends quelques feuilles de Missions avec moi, je pars le soir, après le travail de la journée, pour quelque chaumière, et je demande aux gens s'ils veulent que je lise. Ils sont d'ordinaire contents que je veuille le faire. Je m'assieds et je lis jusqu'à ce qu'ils pleurent, et je pleure aussi ; alors je suis sûr qu'ils donneront quelque chose.» Le vieillard disait souvent : «Ah! si j'étais jeune, et si Dieu voulait me laisser aller, je ne resterais pas en Angleterre. Il doit partir à ma place.» Le pieux ouvrier faisait allusion à son petit fils qu'il avait

élevé et qu'il désirait vivement voir consacré à l'œuvre des missions. Le souhait de son cœur fut accompli. L'une des dernières nouvelles qui aient frappé son oreille sur la terre, lui annonçait que ce bien-aimé fils, enfant de sa tendresse et de ses soins, venait d'entrer dans la vigne du Seigneur, au milieu des païens.

Les faits que nous citons ne sont pas destinés, nos lecteurs le savent, à satisfaire une vaine curiosité, ou à exciter une stérile admiration. Chacun d'eux est un enseignement. Et maintenant que le lecteur se demande : pourquoi cet enseignement m'a-t-il été donné ?

NOUVELLES RÉCENTES.

Le roi de Prusse souscripteur d'une Société de Missions étrangères.

Pendant le séjour du roi de Prusse à Londres, à l'occasion du baptême du prince de Galles, le Comité de la Société des Missions épiscopales envoya une députation au Prince, pour lui offrir les hommages de la Société. Le Roi reçut avec empressement les représentants de cette institution chrétienne, et il leur témoigna son sincère désir de la voir prospérer et fleurir. Depuis lors, le Comité a reçu une lettre de M. l'envoyé de Prusse à Londres, annonçant que sa majesté le roi portait toujours le plus vif intérêt aux principes et aux travaux de la Société, et lui envoyait un don de 100 *l.*, (2,500 fr.) Le roi avait exprimé aussi l'intention de devenir l'un des souscripteurs réguliers de la Société et de lui faire une offrande de 25 *l.* (625 fr.) par an. Le Comité s'est empressé de témoigner sa profonde reconnaissance au monarque généreux et chrétien.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE BÉERSÉBA.—Extraits d'une Lettre du Missionnaire Rolland, sous la date du 7 mars 1842.

Maladie du Missionnaire occasionée par des travaux multipliés. —Le Typhus — Baptême de dix-sept adultes et de dix-huit enfans. Détails sur quelques-uns de ces nouveaux chrétiens. — Nouvelle contribution de l'Eglise de Béerséba à la Societé des Missions évangéliques de Paris.

«A Monsieur le Président et à Messieurs les Membres du Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris.

« Messieurs et très honorés fréres,

« Voici plusieurs mois que ma conscience me presse de vous écrire; mais malgré le vif désir que j'ai toujours eu de m'acquitter de ce devoir, j'en ai été empêché jusqu'ici. Tôt après nos baptêmes de Pentecôte je me disais: Cette fois j'écrirai de suite; mais nos Bassoutos, touchés de componction et pleins d'anxiété concernant le salut de leurs âmes, ne me le permirent pas. Durant plusieurs mois consécutifs ma maison fut assiégée par des indigènes qui venaient chercher instruction. Extrêmement fatigué

d'écouter et d'instruire, je devais en renvoyer plusieurs chaque jour en leur disant de revenir une autrefois. Le lendemain à mon lever, je trouvais ma chambre remplie d'une foule avide de s'enquérir de la voie du salut. Cette vie sédentaire a été, je pense, la cause de la longue maladie à laquelle il faut attribuer mon long silence. . . . . .

« Cependant je n'ai manqué qu'une seule fois à mes devoirs pastoraux du dimanche. Souvent je suis monté en chaire comme une machine qui ne sait pas si elle pourra fonctionner; mais le Seigneur m'a toujours donné d'annoncer sa parole avec force, et généralement parlant, je suis descendu de chaire joyeux d'esprit et moins souffrant de corps. Au milieu de tout ce réveil, le terrible typhus a fait son apparition parmi nous. J'ai dû alors cesser mes conférences avec mes Bassoutos pour m'occuper tous les jours de clinique et d'hygiène. Cependant, malgré tous mes soins, plusieurs sont déjà tombés victimes de cette épidémie. Mais je dois passer rapidement sur ce sujet pour cette fois, afin de vous entretenir d'évènements plus reculés. La Pentecôte approchait, et nos soixante-six candidats au baptême avaient terminé leurs cours d'instruction religieuse. Il ne s'agissait plus que de faire un choix, non des plus instruits, mais des plus pieux et des plus expérimentés dans la foi et dans la vie chrétienne. Le choix était déjà fait par leur pasteur, comme de coutume et à la longue, tant dans les instructions de plusieurs années qu'il leur avait données, que dans les entretiens particuliers qu'il avait eus avec eux. Ils ne subirent donc pas d'examen devant l'Eglise. Cependant pour ne pas priver tous nos chrétiens d'une coutume qui leur procurait tant de joie, j'en ai fait appeler une dixaine des plus anciens et leur ai permis de leur adresser quelques questions et de les exhorter à la persévérance dans la foi, et àl'amour de Dieu. Ensuite dix-sept

catéchumènes ont été soumis à l'approbation de l'Eglise réunie en assemblée de préparation à la Sainte Cène . . .

« Que vous dirai-je maintenant de ces baptêmes, de cette fête de Pentecôte qui réveille toujours dans nos cœurs des souvenirs si doux, et qui renouvelle dans nos âmes les émotions que nous avons plus d'une fois éprouvées dans un jour pareil ? De nouveaux néophytes entouraient l'autel baptismal avec dix-huit enfants en bas âge, pour se consacrer au Seigneur, et renoncer publiquement et franchement au monde et à sa pompe, à la chair et à ses penchants déréglés, au diable et à son culte. Déjà l'auditoire était ému ; leurs engagements et leurs vœux étaient montés devant Dieu. Déjà les anges avaient pris part à notre joie, lorsque tombant à genoux, ils furent marqués des eaux symboliques de la nouvelle naissance, et faits disciples au nom et par l'autorité du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. Ils furent en même temps admis à la table du Seigneur où depuis long-temps ils désiraient aller manger la chair du Fils de Dieu et boire son sang afin d'avoir la vie en eux-mêmes. Messieurs Arbousset et Dyke avec quelques-uns des chrétiens de Morija qui sans une méprise de date auraient assisté à la cérémonie du baptême, étaient présens à la Sainte-Cène qui en conséquence de leur absence avait été remise au dimanche suivant. Parmi ces nouveaux chrétiens il se trouvait douze hommes. Le nombre de femmes n'était que de cinq.»

Ici M. Rolland entre dans quelques détails sur plusieurs de ces néophytes. Nous ne ferons connaître à nos lecteurs que ceux d'entr'eux dont la conversion nous a paru le plus frappante.

« Kaniana, vieux guerrier à la barbe grise, à la poitrine et aux bras tatoués, marque de ses trophées, a reçu

le nom de Josué, non en qualité de chef des tribus, mais bien à cause des victoires qu'il a remportées sur ses ennemis et du grand nombre de ceux qu'il a précipités dans l'éternité. J'étais, me disait-il un jour, le plus orgueilleux des Bassoutos et je me croyais le plus vaillant de ma tribu. Après la destruction de nos tribus tout le monde mourait de faim. Mais j'avais toujours de quoi vivre. Le plus grand des voleurs, j'allais la lance d'une main, et le bouclier de l'autre, prendre du bétail où j'en trouvais. Ainsi armé, je le faisais paître moi-même, et malheur à celui qui venait me disputer ma capture. Aujourd'hui Kaniana est changé. C'est un soldat de Jésus-Christ, docile, qui a trouvé la paix et le bonheur sous l'étendard du Prince de paix, et qui se réjouit dans l'assurance du pardon de ses crimes passés. Il ne veut plus vivre que pour son Sauveur. La prière en particulier fait sa vie journalière. Il me disait dernièrement : La prière n'est pas un acte public, c'est une chose secrète entre l'homme et Dieu. La prière conduit l'homme dans la gloire.

«Un autre converti est Zébédée Maïkécho. C'était un orphelin réchappé de la guerre destructive des tribus Bassoutoses, qui eut lieu il y a 15 ou 20 ans. Bien que jeune encore, il avait épousé deux femmes d'après la coutume de ses pères, et s'était réfugié avec elles chez les blancs. Là, il entendit dire qu'il y a un Dieu créateur de tous les hommes, qui hait la polygamie, et bientôt il ne put plus regarder sa seconde femme sans éprouver de vifs remords de conscience. Mais que peut la conscience contre l'aiguillon du péché, surtout chez un peuple qui est accoutumé à l'étouffer sans en connaître les funestes conséquences? Un jour qu'il était allé passer la nuit chez sa concubine, le manteau de peau qui lui servait de couverture vint à brûler. Bien que cet accident fut une conséquence naturelle de leur manière de se coucher à terre

les pieds contre un grand feu, Maïkécho, imbu des superstitions nationales, crut voir dans cette aventure la punition de son crime. Il se hâta donc de se séparer d'une femme qu'il chérissait, mais qui devait causer sa ruine. Il la donna à l'un de ses amis intimes qui n'avait point de compagne. Mais le Dieu qui l'avait destiné à la vie éternelle, voulait se manifester à lui d'une manière plus puissante. Il avait eu trois enfants de sa femme légitime (Victoria, baptisée en 1840). La mort lui en enleva deux dans l'espace de quelques mois. Ce fut alors qu'il quitta le pays des blancs, si fatal, à ce qu'il croyait, à son vrai bonheur. Ayant repassé l'Orange, il arriva à Béerséba, en 1838, dans l'intention de fuir plus avant dans les montagnes de son pays, de recommencer son premier train de vie et de s'acquérir de la postérité. Mais le Seigneur l'arrêta ici, en se servant du moyen même qui avait déterminé sa fuite. Son dernier enfant lui fut enlevé, et c'est de ce moment qu'il fait dater sa conversion. Désespéré, il chercha des consolations dans la prédication de la Parole de Dieu et auprès de ses amis, qui lui dirent de se convertir à Dieu, et que certainement il retrouverait tous ses enfants dans son royaume. Il devint lui-même très-malade, et fut réduit à l'état d'un squelette par la souffrance. Alors il s'écria comme Job : « Seigneur, tu les avais donnés, et tu les as de nouveau pris à toi ! Seigneur, à quel autre pourrais-je aller qu'à toi ? tu as les paroles de la vie éternelle. » Il était converti et soumis aux dispensations de son Créateur. Il rejeta tous les moyens de guérison qui lui furent offerts par les docteurs des Bassoutos, en disant qu'il s'en était entièrement remis à Celui qui seul a le pouvoir de guérir le corps et l'âme. Il ne fut pas trompé dans sa foi ; le Seigneur l'a rétabli, et lui a fait trouver dans l'Évangile et dans la méditation de la Parole Sainte toutes les consolations dont il avait besoin et qu'il cherchait vainement dans le monde.

Tels sont les moyens que le Seigneur a employés pour amener ce cher frère à la connaissance de son salut. Zébédée et Victoria vivent ensemble heureux et contents, bien que le Seigneur n'ait pas encore daigné remplacer les enfants qu'ils ont perdus. Ils se réjouissent à la pensée de les retrouver au jour de Christ.

« Lipapang, aujourd'hui Stéphanas, fils de Luc et de Johanna, est un chrétien dont la conversion est d'autant plus solide qu'elle a été difficile et remarquable. Voleur de profession, Lipapang aurait dû périr mille fois victime de ses crimes. Il se considère lui-même comme un monument de la miséricorde du Tout-Puissant envers ceux qu'il a destinés à la possession du salut par Jésus-Christ. D'abord échappé du carnage de sa tribu, il se retira avec son père et une sœur dans les cavernes des montagnes. Sa mère avait suivi l'ennemi pour trouver chez lui du pain. Là, ils ne vécurent guère que de racines et des restes des hyènes et des lions qu'ils allaient ramasser dans la plaine, au péril de leur vie. Cependant Lipapang, bien que jeune encore, prenait une lance et allait marauder chez ceux qui possédaient encore du bétail, et revenait rarement sans un quartier de bœuf ou un mouton. Son père, alarmé à la vue des larcins que ses réprimandes ne pouvaient faire cesser, et craignant que ces mêmes larcins n'attirassent l'ennemi dans sa retraite, attacha les mains de son fils derrière le dos, et lui fit son procès en ces mots : « Puisque tu veux toujours être rebelle à l'autorité paternelle, puisqu'il est à craindre qu'un jour tu ne sois la cause de notre ruine, je vais mettre fin à ta vie! » Le jeune homme ne répond rien, mais, arrivé au bord d'un énorme rocher, du haut duquel il devait être précipité, il se mit à implorer la clémence de son père et à lui dépeindre la misère à laquelle il allait être réduit en le perdant. « Mon père, lui dit-il, tu es vieux et usé, qui te procurera à man-

ger ? » A ces derniers mots le vieillard s'arrête et recule. Tour-à-tour agité par la pensée de mourir de faim et par la crainte d'être percé par le fer de l'ennemi, il demeura un instant irrésolu; enfin, voyant dans cette dernière alternative une espérance de se sauver, il se met à détacher son fils et à pleurer sur son cou. Cependant les racines dont ils tiraient leur principale subsistance devenaient rares, et l'horrible faim les obligea à chercher une retraite ailleurs. Ils se dirigèrent vers l'ouest, ne voyageant que la nuit, et arrivèrent chez les Korannas, qui demeurent entre la rivière Reed et la rivière Fal, où ils furent rejoints par la mère de Lipapang. Ils n'étaient plus seuls dans ces quartiers-là; une foule de Bassoutos avaient suivi le bétail que leur avaient enlevé les Korannas, et s'étaient mis au service de ces derniers pour avoir du pain. Mais comme les Bassoutos ne se faisaient pas de scrupule de tuer ici et là quelques têtes de bétail qui leur avait appartenu, ils se virent bientôt chassés dans les champs comme du gibier, et partout où les Korannas les découvraient, ils les fusillaient. Quand la famine chez ces pauvres infortunés eut atteint son dernier terme, alors extrême, le cannibalisme commença. On tendait des trappes aux passants, et quant ils y étaient tombés, on s'en emparait. On n'épargnait ni les vieux ni les jeunes, et comme dernière ressource, les mères mêmes mangeaient leurs propres enfants. Vous auriez peut-être de la peine à le croire, Messieurs, si je ne vous le disais; et pourtant dans mes candidats de cette année, j'ai eu un exemple de cette nature. Une femme entr'autres, qui est convertie, m'a fait elle-même cette confession : « Je suis une meurtrière, j'ai mangé le fruit que mes entrailles ont porté. » Chacun était obligé de se cacher de son mieux. Une nuit que la mère de Lipapang était allée puiser de l'eau dans un ruisseau, elle appercut quelque chose qui s'approchait d'elle, et soit lions soit cannibales elle s'enfuit

et alla jeter l'alarme chez les siens, disant : Nous sommes découverts, nous allons tous être mangés par les cannibales. Mais comment se sauver? Le père de Lipapang était boîteux d'une chûte qu'il avait faite en fuyant de devant l'ennemi, quelques jours auparavant. Comment aussi le laisser derrière, seul, au risque de devenir la proie des cannibales? Lipapang, se souvenant de la clémence de son père envers lui, prend les lances et les boucliers et le traîne par le bras durant toute la nuit, et continue cette marche pénible pendant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'ils soient hors de danger. Comme ils s'étaient dirigés du côté de la rivière Rouge, ils trouvèrent bientôt un sûr refuge chez les fermiers hollandais. Pendant leur séjour dans la colonie, Lipapang épousa deux femmes contre le gré de ses parents et de son maître. Fatigué des réprimandes journalières des auteurs de ses jours, il résolut de quitter la colonie, de retourner dans le pays de la polygamie, et d'y vivre en liberté. Il vint se fixer avec sa famille dans les environs de Béthulie ; mais ici il avait soin de fuir le service divin, dans la crainte d'être tourmenté par les remords de sa conscience. L'exemple de ses parents, qui fréquentaient le culte du Seigneur assidûment, n'avait pas plus d'influence sur lui que leurs exhortations. Il restait dans les champs, et prenait soin du bétail qu'il avait acquis chez les fermiers. Mais dans un commando (expédition) que les Cafres firent dans les environs de Béthulie il perdit ce bétail. Il poursuivit les Cafres pendant quelques heures, acccompagné de quelques autres Bassoutos. En retournant ils volèrent un troupeau de brebis gardé par un Cafre. Ce troupeau appartenait à un fermier qui fît des démarches auprès du gouvernement pour le recouvrer. Ce fut alors que Lipapang se sauva ici dans l'intention de passer plus loin dans le pays de Moshesh. Cependant il craignait de s'approcher trop d'un chef puissant qui était

plus ou moins instruit de ses vols, et qui pourrait le punir. Déjà Moshesh l'avait fait appeler à l'occasion des brebis du fermier dont je viens de parler, et le père craignant pour la vie de son fils, alla lui-même arranger cette affaire auprès du chef. Ce fut alors que la parole de Dieu toucha le cœur de Lipapang, et qu'elle lui découvrit ses péchés. Bientôt sa conscience ne lui laissa plus de repos ni la nuit, ni le jour. Il se détermina alors à renvoyer sa jeune femme, bien qu'il l'aimât plus que tout autre chose au monde. Une fois ce pas difficile fait, il ne s'occupa plus que de son salut. Stéphanas est aujourd'hui un chrétien zélé et sincère, adonné aux bonnes œuvres. Dernièrement lorsqu'il vit que le typhus enlevait une grande quantité de monde, il m'apporta quelqu'argent qu'il avait gagné en travaillant, et me dit : « Je suis encore debout ; mais je ne sais pas quand viendra mon tour. Peut-être qu'au temps de la collecte cette année , je ne serai plus. Prenez-donc d'avance ces onze francs pour l'œuvre du Seigneur. » . . .

« Les noms des autres personnes baptisées à la dernière Pentecôte, et dont je ne vous parle pas, sont : Semeï Nkétsé, Matthias Matloma, Seth Leseniégo, Salomon Sélabéla, Naason Mafrica, Jose Mofemer, Nicolas Monoko, Noé Phoko, et David Mosikuané, le jeune homme qui demeure chez moi. Il est toujours des plus intéressants. Les cinq femmes sont : Christine, femme d'Elie, Shobab, mère de Picho, Saraï Makatsé, Jémina Méeko, et Anne Maïmané. Cette dernière était très-pieuse ; il a plu au Seigneur de la faire entrer dans l'Eglise triomphante. Le 5 Décembre 1841, elle est morte victime du typhus.

« Tous les membres de notre Eglise marchent toujours d'une manière digne de leur vocation. Ils supportent l'épreuve de l'épidémie admirablement. Tandis que les païens attribuent les pertes que le typhus nous a causées aux sortiléges, et ont même accusé quelques-uns de nos chrétiens

les plus pieux d'être les auteurs de ce fléau, ceux-ci sont calmes et résignés. Tout ceci ne sert qu'à affermir leur foi et leur confiance en Dieu ; cependant ces bruits n'ont été que passagers, et malgré la jalousie et l'inimitié dont nos convertis sont les objets, à cause de leur piété, ils continuent tous à contribuer à l'œuvre du Seigneur. La collecte de l'année dernière a produit mille francs, que j'ai portés en compte dans mes recettes. . . . . .»

S. ROLLAND.

Courts Extraits du Journal de M. Mæder, Aide-Missionnaire a Béerséba, comprenant le compte-rendu de ses travaux pendant l'année 1841.

Construction d'une ville.—Vaccine. — April, écolier distingué. — Epreuve et bénédiction domestiques. —Fléau.—Expériences personnelles.

9 *Janvier* 1841. « Cette semaine j'ai fait des travaux de maçonnerie pour le bâtiment de l'Eglise. Ces travaux ont pour objet, en partie, l'agrandissement de l'Eglise, en partie, sa consolidation. On peut juger de ces travaux, d'après le plan que j'envoie au Comité.

7 *Mars.* «J'ai appris le rétablissement d'un enfant auquel j'avais donné des remèdes il y a quelques jours.

12 *Mai.* « Nous avons eu de la neige aujourd'hui pour la première fois, ce qui m'a empêché de continuer la construction de la maison d'école, commencée le 19 avril. Je me suis un peu occupé, en attendant, à réparer des outils de fer au moyen de la forge que j'ai construite ces jours derniers.

23 *Août.* «Il y a déjà long-temps que nous avons voulu fonder une ville d'après un plan régulier, afin de fournir aux habitants le moyen de se construire des mai-

sons convenables. (1) La position de leurs maisons est très irrégulière ; elles sont adossées contre les montagnes, ou éparses dans les fentes de rochers. Jusqu'ici l'exécution de ce projet a toujours rencontré quelques difficultés : 1° parce que nos gens n'avaient pas assez de courage pour commencer l'entreprise. 2° parcequ'ils sont si maladroits qu'ils ne savent pas entreprendre ce qu'ils n'ont jamais fait encore. Ces difficultés étant levées en quelque sorte, j'ai commencé aujourd'hui à tracer la position de plusieurs maisons qui seront bâties régulièrement et tournées du côté du lever du soleil. Elles auront toutes 30 pieds de longueur et 16 pieds de largeur. Toutes les maisons seront construites en briques ; pour les fondements, on emploiera des pierres de taille.

7 *Septembre.* « Aujourd'hui j'ai de nouveau tracé le plan de plusieurs maisons qui sont maintenant au nombre de seize. Voici les avantages que présentera le nouvel établissement : 1° Toutes les maisons seront construites régulièrement du côté du soleil, c'est-à-dire que leur façade aura l'exposition du midi. 2° Les façades de toutes les maisons ainsi exposées seront toutes vues de la maison missionnaire. 3° Chaque maison aura devant elle un ruisseau d'eau. 4° Chaque habitation aura 40 pieds carrés de terrain. 5° Les maisons seront presque toutes d'une même grandeur. 6° Le terrain est en plaine ; le sol est d'assez bonne qualité (c'est de l'argile rouge). 7° Les maisons qui formeront les angles seront occupées par les chefs. 8° Le terrain est assez fertile pour permettre partout des plantations d'arbres.

11 *Septembre.* « J'ai employé toute cette semaine à tirer de la carrière des pierres pour la maison de M. Rol-

---

(1) M. Mæder exerçait l'état d'architecte avant de devenir missionnaire. *Rédacteurs.*

land. Cette carrière fournit des grès fins et lisses, susceptibles d'être employés pour des travaux de sculpture et d'ornements de toute espèce. Ces grès sont d'une qualité un peu supérieure à celle qui est entrée dans la construction de la cathédrale de Strasbourg. La carrière en question serait une richesse inappréciable pour Paris.

18 *Septembre.* « Dans le courant de cette semaine j'ai encore tiré des pierres de la carrière; de même j'ai encore tracé des plans de maisons dont le nombre s'élève maintenant à cinquante.

25 *Septembre.* « Cette semaine j'ai dessiné des portraits, des maisons, des paysages pour les envoyer au Comité (1).

28 *Septembre.* « J'ai fait un traineau pour charrier des pierres.

9 *Octobre.* « Vacciné cent personnes. Un garçon nommé April (ou Sekonyéla), âgé d'à-peu-prés douze ans, m'a causé aujourd'hui beaucoup de plaisir à l'école. Ce jeune homme se distingue d'une manière bien remarquable parmi ses condisciples; il les surpasse tous par son intelligence et sa facilité de conception; il lit et il écrit mieux que tous les autres. Pour sa tâche, je lui avais prescrit aujourd'hui de m'écrire les noms de tous les arbres de ce pays, de même que ceux des animaux sauvages et du gibier qu'on y trouve. Il a fait ce catalogue avec une telle exactitude, que j'en ai été vraiment surpris. Quand il était un peu plus jeune, il s'est construit pour lui et pour ses camarades de petits chariots d'argile, qui étaient une admirable imitation des chariots véritables. Lorsque je les vis pour la première fois, je me dis à moi-même : Est-il possible qu'un Mossouto puisse faire un

---

(1) Le portrait qui accompagne cette livraison est l'un des nombreux dessins envoyés par M. Mæder. *Rédacteurs.*

pareil travail! M. Rolland emploie maintenant ce jeune garçon à la presse, où il a, à notre grand étonnement, composé quelques cantiques sans faute. Si ce jeune homme pouvait recevoir une bonne éducation en Europe, on pourrait, je n'en doute pas, attendre de grandes choses de lui, car il a vraiment du génie.

16 *Octobre.* « Vacciné cent cinquante personnes.

23 *Octobre.* « Vacciné cent personnes.

8 *Décembre.* « Aujourd'hui, à trois heures du matin, ma femme, après d'incroyables souffrances, est accouchée d'un garçon. Mme Rolland lui a été très utile dans cette circonstance. Plusieurs fois j'ai craint de perdre mon épouse; elle se croyait elle-même près de sa fin. Un soir que j'étais près de son lit, et, qu'après lui avoir lu des Psaumes, je lui parlais de la mort, elle exprima son entière confiance dans les mérites de Jésus; elle m'assura qu'elle ne craignait pas de mourir, parce qu'elle savait que Christ l'avait rachetée et sauvée pour la vie éternelle. Puissé-je moi-même, quand le moment sera venu, mourir dans de pareils sentiments!

18 *Décembre.* « Depuis quelques mois, il règne ici une fièvre maligne. Plusieurs personnes ont déjà été enlevées; il y en a actuellement une soixantaine qui sont au lit de mort. Ce fléau m'a forcé de suspendre pour un temps mes travaux. Frère Rolland est très occupé avec les malades qui viennent à tout instant lui demander des médicaments.

« Comment puis-je assez louer le Seigneur pour toutes les faveurs signalées qu'il m'a accordées pendant l'année qui vient de s'écouler. Il m'a béni plus que je ne le méritais; car je ne mérite rien. Pendant que plusieurs étaient malades, mouraient même à mes côtés, il m'a conservé en vie, il m'a gardé à mon poste. Quand je jette un regard en arrière, il me semble que j'ai fait quelques

pas dans le christianisme pratique et que j'ai obtenu quelques victoires sur certaines mauvaises habitudes dont je voudrais bien être délivré entièrement. Que le Seigneur soit béni pour tous ses secours et toutes ses grâces !!

EXTRAIT D'UNE AUTRE LETTRE DE M. MÆDER SOUS LA DATE DU 9 OCTOBRE 1841.

Détails sur l'école, et sur Simon, manœuvre de M. Mæder.

« J'aime à vous entretenir de notre grande école, qui est maintenant assez nombreuse, parceque la population de Béerséba s'est beaucoup augmentée. Cette école étant fréquentée par des adultes aussi bien que par des enfans, le nombre des élèves varie de 50 à 400, suivant que les travaux des champs et des jardins leur permettent de la suivre. Plusieurs adultes qui ont appris à lire, ne viennent plus à l'école, mais continuent à s'exercer à la maison; ils enseignent aussi à lire à leurs enfants et aux personnes âgées qui ne sont plus capables de se rendre aux leçons publiques. Il est réjouissant de voir comment la lecture développe l'esprit des jeunes gens; les progrès qu'il font sont, il est vrai, moins rapides que ceux que ferait un Européen; mais ce que je puis affirmer, c'est que l'expérience me convainc chaque jour davantage, que le Seigneur les a doués du même esprit que nous, et qu'il ne leur manque qu'une bonne éducation, pour sortir de leur état d'ignorance.

« Parmi les jeunes gens, il y en a une cinquantaine qui sont capables de lire tout ce qu'on leur présente, d'imprimé dans leur langue. Une trentaine d'enfants et quelques jeunes mariés écrivent sur l'ardoise, il y en a même

parmi ceux-ci qui sont parvenus à écrire des lettres à leurs amis.

« Vous savez déjà que les Béchuanas ont du goût pour le chant, et qu'ils apprennent les airs de cantique avec facilité. Mais nous remarquons qu'ils ont bien de la peine à se corriger de deux défauts capitaux. D'abord ils ne savent pas chanter les demi-tons, ce qui fait perdre beaucoup à un air quelconque, de sa beauté et de son harmonie. Ensuite, quand ils ont appris un air, ils le changent assez vite, de sorte qu'au bout d'un certain temps il devient impossible de le reconnaître. Les femmes surtout contribuent singulièrement à lui donner un ton de mélancolie prononcée.

« Ce que nous avons le plus de peine à leur apprendre c'est le calcul. Cela vient en grande partie de ce que leur langue, pauvre de mots, ne se prête pas facilement à l'enseignement de l'arithmétique.

« Les hommes qui fréquentent l'école portent des pantalons de cuir et sont enveloppés dans leur kross (1). Les femmes sont vêtues de jupons de cuir et sont également couvertes d'un kross. Les enfants y viennent généralement nus, sauf le kross ordinaire. Tout le monde est assis à terre, et quand l'école ne contient pas tous les élèves, il y en a qui se tiennent assis dehors. Les femmes apportent avec elles à l'école leurs petits enfants; pendant la durée de la leçon, ceux-ci se reposent sur les genoux de leurs mères, ou prennent le sein quand l'appétit leur en vient. Dans ce pays, les nourrices allaitent leurs enfants jusqu'à l'âge de trois ans environ; de sorte que ces petits galopins, après avoir tetté, n'ayant rien de mieux à faire que de courir, font souvent le tour de l'école avec un tin-

---

(1) Manteau de peau de bête.

Rédacteurs.

tamarre qui me rompt quelquefois la tête. Il y en a qui sont si turbulents, qu'ils m'obligent souvent à les discipliner.

« Mon aide Simon, dont je vous ai déjà parlé, m'est resté fidèle; il travaille encore avec moi, et je puis dire que c'est le meilleur manœuvre que j'aie trouvé dans ce pays-ci. Outre qu'il remplit ses devoirs mieux que les autres, il est un chrétien vivant, qui montre sa foi par ses œuvres dans les épreuves de la vie. Il n'y a que quelques jours qu'il fut attaqué de la maladie dont il est parlé ci-dessus, et qu'il se vit à deux doigts de la mort. Mais il a conservé le calme de son caractère, et s'est montré résigné à la volonté du Seigneur. Permettez-moi de vous rapporter quelques entretiens que j'ai eus avec lui. Un jour qu'il déjeûnait chez nous, je lui demandai : « Simon, pries-tu comme nous avant le repas? » — « Non, je n'ai jamais prié avant de manger.» — Alors je lui fis remarquer que nous lisons dans les Evangiles que Jésus priait toujours avant de prendre de la nourriture, et que c'est une bonne coutume et même un devoir pour le chrétien de rendre grâces à Dieu, pour tous les bienfaits qu'il reçoit journellement de lui. Là dessus, il me promit qu'à l'avenir il le ferait. Un autre jour il se trouvait chez nous, comme nous faisions notre culte domestique. Quand il fut fini, je lui demandai s'il avait aussi cette habitude. « Non, me répondit-il. » Sur quoi je lui expliquai la nécessité de la prière en famille, comme moyen de réveiller notre foi et d'entretenir au sein de nos demeures la paix du ciel. Il s'en alla tout content de ce que je lui avais dit à ce sujet. Quelque temps après, je lui demandai s'il avait établi chez lui le culte domestique : à quoi il répondit affirmativement, en ajoutant qu'il avait même conseillé à d'autres de faire de même. Une autre fois, je lui fis observer qu'il ne convenait pas à un homme chrétien de porter des



Lith. de Thierry frères.

SIMON

Membre de l'Eglise de Béerséba, premier manoevre de l'aide missionnaire. Mæder.

boucles d'oreilles, et qu'il ferait bien de se débarrasser d'un inutile ornement. Après avoir réfléchi un instant : « Tu as bien parlé, me dit-il, et le jour suivant il les avait déjà données à sa femme. Vous trouverez le portrait de cet excellent homme parmi ceux que j'ai le plaisir de vous envoyer. »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

JAMAÏQUE.

Les Marons.—Leur condition sociale ; leurs superstitions religieuses ; leurs progrès dans les lumières et dans la foi.—Les instituteurs volontaires.—Une mort chrétienne.

Il est dans plusieurs îles des Indes Occidentales, une population séparée du reste des indigènes par ses mœurs, et selon toute probabilité par son origine. L'opinion la plus répandue, et à ce qu'il paraît la plus vraisemblable, est que cette population, aujourd'hui faible parcequ'elle a été décimée par la guerre, habitait autrefois, plus riche et plus nombreuse, le sol qui lui appartenait et dont elle aurait été ensuite injustement dépossédée. Aux traits énergiques de ces indigènes, à leurs mœurs sauvages, à leur crainte ombrageuse, on reconnaît des hommes que jusqu'ici la civilisation n'a pas touchés de ses bienfaits, mais effrayés de ses injustices. L'accès auprès de ces peuples est difficile ; leurs soupçons toujours éveillés tiennent les étrangers à distance ; ils les fuyent ou les forcent à fuir ; le cruel sentiment de leurs malheurs engendre cette mé-

fiance qu'il est plus facile d'expliquer que de détruire. On peut remarquer pour une foule de peuples que ce qu'on appelle la civilisation, loin d'ouvrir les voies à l'Evangile, lui ferme les portes et rend son œuvre deux fois plus difficile. Un témoin oculaire, revenu en Angleterre, a raconté les remarquables progrès du christianisme parmi les Marons de la Jamaïque. Nous citons ses propres paroles, et laissons au récit l'autorité de son nom et de son caractère. C'est au milieu d'une assemblée religieuse que parle M. Griffiths, recteur de Portland (Jamaïque):—

« Peut-être aimerez-vous que je vous dise quelque chose de ce que j'ai moi-même vu pendant mon séjour parmi les païens. C'est pourquoi je vous donnerai quelques détails sur cette partie du monde avec laquelle j'ai été plus particulièrement en rapport pendant treize ans. Je vous entretiendrai surtout d'un peuple remarquable qui habite ce pays et que je commençai à visiter en 1828. C'était alors un peuple sauvage caché dans les montagnes. Autrefois les Espagnols avaient fait esclaves ces indigènes, qui délivrés dans la suite du joug par leur courage se retirèrent dans les parties élevées de l'île pour éviter le danger d'un second malheur. C'est sous le nom de Marons *(Maroons)* qu'ils sont connus. Ils se livrèrent quelquefois au pillage et dépouillèrent leurs voisins en plus d'une occasion. De grands efforts furent faits, mais en vain, soit pour les soumettre, soit pour les détruire. On leur offrit la paix, à la condition qu'ils recevraient un gouverneur. Ils devaient encore respecter certaines limites qui leur seraient tracées au sein des montagnes, et rendre à leurs maîtres les esclaves qui iraient, par la fuite, chercher un abri parmi eux. Il y a cinquante-cinq ans qu'une de leurs villes, car ils avaient plusieurs villes sur les montagnes, se révolta contre l'autorité. La ville ne comptait que 500 habitants; mais cette poignée d'hommes soutint trois ans

une guerre ouverte. Les pertes de toute sorte que la colonie essuya en cherchant à les soumettre furent immenses. A la fin on les menaça d'envoyer chercher à Cuba des chiens carnassiers espagnols, pour les poursuivre dans leurs montagnes et les y détruire tous. Cette menace les alarma; ils se rendirent à la condition qu'ils pourraient habiter quelqu'autre partie de l'île. Mais on ne tint pas la promesse. Ils furent transportés au Canada. Le plus grand nombre périt par le fâcheux effet d'un climat nouveau; le peu qui restaient s'embarquèrent pour Sierra-Leone.

« Les Marons avaient encore d'autres villes dans la plaine; elles sont restées sous leur dépendance jusqu'à aujourd'hui; mais redoutés de tout le monde, ils vécurent isolés, et l'on ne tenta pas de les civiliser. Je n'oublierai jamais la première visite que je fis à l'une de ces villes. Pour la première fois, je vis l'ignorance barbare et les coutumes païennes de ce peuple. Ils envoyaient dans les environs chercher des volailles; ils les offraient en sacrifice, et ils pensaient, en en offrant aux dieux le sang, obtenir le pardon des péchés passés. Quand un homme meurt, ils essayent d'arrêter l'esprit du défunt, en suspendant un sac à une fronde. Des moutons, des bœufs, des cochons, d'autres viandes sont offerts encore à l'âme de l'ami mort, dès le coucher du soleil. Vient ensuite une danse, qui ne cesse qu'au retour de l'aurore. Les cochons arrivent alors et dévorent les mets prodigués au mort. Les indigènes savent fort bien que les cochons dévorent ces offrandes de leur piété, mais personne ne les en ferait convenir. Les mêmes danses sont recommencées pendant neuf nuits consécutives. Leurs chefs terminent toutes ces cérémonies en tirant un coup d'honneur sur la tombe; c'est l'adieu de l'assistance qui se retire, et va se purifier dans l'eau de la souillure du mort. D'autres rites se mêlent à ceux-là, mais les lois de la pudeur m'empêchent de les signaler.

« Ils croient que deux esprits gouvernent le monde; l'un bon, l'autre mauvais. Celui-ci s'appelle Obi, c'est le génie du mal; celui-là s'appelle Myell, c'est le génie de la santé. Un indigène est-il irrité contre son voisin, il demande au prêtre d'Obi d'obtenir par ses prières et ses sortilèges la mort de l'adversaire abhorré; privé des lumières de la révélation, l'adversaire meurt effrayé par les pratiques mystérieuses du prêtre magicien. Les Marons regardent les arbres à coton comme sacrés; de sorte que personne parmi eux ne se hasarderait à les toucher.

« Il y a dix ans que j'écrivis à la Société des Missions épiscopales au sujet de ce peuple; la Société m'aida à établir une école dans l'une de leurs villes. Nous travaillâmes cinq ans sans voir une seule conversion. Mais depuis cette époque, un grand bien a été fait parmi les Marons, et aujourd'hui ils sont convaincus que nous sommes leurs amis. Leur colonel en chef, qui ne pouvait ni lire ni écrire, devint fort préoccupé; de sorte qu'on le voyait un jour prier, un autre jour chanter, comme si son cœur avait été réellement touché par le christianisme. Peu-à-peu il se trouva mal, et je vis le besoin qu'il avait de secours spirituels. Je crois que Dieu envoya son Esprit pour l'instruire. Le pauvre chef souffrait cruellement d'un mal au pied. Sa femme lui dit : « Vous avez prié, et prié; mais votre pied n'est pas mieux. Laissez-moi faire chercher l'homme de Myell. » — Il répondit : « Vous avez parlé comme la femme de Job, et je répondrai comme Job : « Que Dieu me tue, je ne cesserai pas d'espérer en lui. » Il recouvra la santé. Il fit son testament, et il chargea son petit-fils, instruit dans notre école, de l'écrire. Il exprima, comme sa dernière volonté, le désir qu'il n'y eût plus de danses nocturnes, plus de bruits de tambours, plus d'orgies païennes, qu'on allât chercher un ministre qui vint lui lire à lui et à son peuple les Saintes-Ecritures.

Il ajouta : « Si l'on ne trouve pas un ministre de Dieu, que l'un des enfants de l'école lise à sa place. »

« Depuis ce moment, les coutumes païennes ont été détruites ; les prophètes des tombeaux ont cessé leurs cérémonies ; une école a été bâtie à l'endroit même où se célébraient autrefois ces rites idolâtres. Deux jeunes gens de la même ville ont été instruits dans une école normale établie par la Société des Missions Episcopales ; ils sont destinés à coopérer à l'œuvre des missions au milieu de leurs frères païens.

« Ainsi l'Evangile de paix a fait ce que les chiens espagnols n'auraient pu faire. Car, considérée dans son ensemble, cette population ne se livre plus comme autrefois au pillage et au vol, mais elle contracte des habitudes paisibles et sociales. Sa reconnaissance envers votre Société m'a été vivement exprimée. Les indigènes me dirent : « Monsieur, remerciez pour nous ces hommes généreux, car nous ne pouvons pas le faire nous-mêmes ; nous ne les verrons jamais dans ce monde. Monsieur, autrefois nous ne vous comprenions pas ; aussi nous nous riions des efforts que vous faisiez pour nous servir. Nous ne pensions pas qu'un peuple au monde put compâtir à nos peines. Même lorsque vous établîtes une école au milieu de nous, nous craignions que ce ne fut une nouvelle ruse de nos ennemis, comme s'ils avaient voulu nous attirer dans ce local, pour nous faire prisonniers et nous transporter au Canada. Tandis que de temps à autre vous veniez nous annoncer l'Évangile, nous placions des sentinelles à un mille et demi de distance pour n'être point enlevés par surprise. Nous pensions qu'en tout cela il y avait quelque piège pour notre liberté. Nous sommes confus maintenant, Monsieur, de notre injuste soupçon. »

« Aujourd'hui l'Évangile se répand dans toutes leurs villes. Dans l'une j'ai entendu un homme, d'ailleurs ignorant,

prier de telle sorte que je n'ai pu m'empêcher d'attribuer à l'Esprit Saint l'éloquence de ses paroles. Il pria pour son vieux père; il pria pour le peuple anglais; j'ai rarement remarqué dans une prière une ferveur égale à celle qui remplissait la sienne. Dans la même ville se trouve une vieille femme aveugle qui suit le culte avec la plus grande régularité. Incapable de marcher, elle s'y transporte sur le dos de son petit-fils. Précédemment elle payait régulièrement un homme pour en obtenir le même service. Pourquoi, lui demandais-je un jour, vous donnez-vous tant d'embarras à votre âge? « Ah Massa, me répondit-elle, il est doux l'Évangile de Christ, il est doux pour moi! Je ne puis pas vous voir; mais je le verrai lui, mon Sauveur, et je vous verrai aussi quand je serai morte. » Les paroles de la pieuse aveugle me rappelèrent le langage analogue de Job, quand, au milieu de ses grandes souffrances, il s'écria : «Je sais que mon Rédempteur est vivant, et que je le verrai de mes propres yeux. » Assurément c'était le même Esprit qui remplissait d'allégresse le cœur flétri de la pauvre aveugle et qui la faisait s'écrier à son tour : « Je le verrai, je vous verrai aussi. »

Un autre témoin oculaire, M. Pollitt, qui a exercé plusieurs années de suite les fonctions de catéchiste au milieu des Marons, ajoute aux détails qu'on vient de lire ceux qui suivent : « Combien l'état actuel de ces indigènes n'est-il pas différent de celui où je les trouvai, quand je les vis pour la première fois. Alors on entendait retentir de toutes parts leurs bruyants tambours, battus durant tous les jours du dimanche; on voyait des femmes laver leur linge dans la rivière, d'autres travailler leurs terres, ou se livrer à la pêche. A mon départ, au contraire, nous n'avions pas dans nos lieux de culte assez de place pour la moitié seulement de ceux qui fréquentent nos réunions. Nous comptions 136 communiants qui faisaient effort pour entrer

dans le royaume des cieux. Nous avions 175 enfants dans notre école. Nous connaissions un jeune homme, membre de la congrégation qui, privé de l'usage de ses pieds, se faisait régulièrement transporter à la chapelle par son frère. Pour ne pas troubler l'assemblée, qui remplissait l'église quelque temps avant le commencement du service, on permettait à son frère de le passer à travers une fenêtre dans une petite chambre placée derrière la chaire. Maintenant tous ces indigènes prient pour les pauvres partisans de Myell et d'Obi, parce que leur commerce, ainsi que celui des orfèvres d'Ephèse, a été entièrement ruiné par l'influence toute-puissante de la grâce divine. Pendant les dix-huit mois qui précédèrent mon retour, on ne vit pas un seul exemple de danses funèbres. Je puis vous assurer qu'il est impossible de parler trop avantageusement de l'œuvre bénie qu'il a plu au Seigneur de faire au milieu de ce peuple bien-aimé. »

Revenons aux paroles de M. Griffiths: « Dans le district confié à mon ministère pendant les dix dernières années, vit une population de 9,500 âmes. Le premier indigène qui fit célébrer son mariage selon le rite chrétien est maintenant maître d'école de l'endroit; son fils se prépare, dans l'école normale, à devenir notre collaborateur. Bien que pendant long-temps nous ayons dû marcher par la foi, sous le poids de beaucoup de découragements, aujourd'hui nous avons vraiment le privilége de pouvoir dire, que nous marchons par la vue. Je mentionnerai l'une de ces réjouissantes scènes qui embellissent pour nous le jour du Seigneur. Représentez-vous notre petite église, qui n'est pas plus grande que ce local, et qui a une galerie à l'une de ses extrémités. Elle n'a aucune vitre à ses croisées, elle a seulement des volets qui atteignent jusqu'au sol et qu'on ouvre pendant le service. Le bâtiment lui-même ne contiendrait pas

plus de 500 personnes, tandis qu'avec nos arrangements 1,000 auditeurs se placent dehors sous des abris élevés pour les couvrir. La nombreuse assemblée s'assied sur des morceaux de bois, des planches, des outils et autres objets semblables. Tous se joignent au ministre officiant avec beaucoup d'attention et de sérieux. Quoique les deux tiers de l'assemblée soient obligés de se tenir dehors, il est intéressant de voir tous les indigènes ployer à la fois le genou devant la face du Seigneur et répéter d'un même cœur l'amen qui termine les prières.

« Dans ma paroisse 500 enfants sont instruits dans les écoles qui ont été fondées et entretenues avec les secours que la Société des Missions épiscopales nous a accordés. Sans son aide, nous n'aurions pas pu les ouvrir, et le bien qu'elles ont fait resterait à faire. Je ne puis donc trop témoigner ma reconnaissance à la Société. Nous avons établi une Société auxiliaire des Missions parmi les Marons. L'année dernière elle contribua à la seule œuvre des Missions pour la somme de 132 l. (3,300 fr.). Nous comptons encore au milieu d'eux trois jeunes créoles pleins de piété, de talent et de zèle; ils désiraient ardemment devenir ministres de Jésus-Christ. Ils furent consacrés au mois de Janvier dernier, et ils sont maintenant des prédicateurs réguliers de la parole, sous le patronage de votre Société. Nous avons aussi deux écoles normales destinées à donner une éducation supérieure aux jeunes gens qui pourront être formés, dans la suite, au ministère sacré.

« On dira peut-être que tout ceci est une piété d'entraînement; je veux vous montrer par un exemple, pris entre beaucoup d'autres, que c'est une piété de pratique. J'avais un ivrogne converti dans mon église; un dimanche je remarquai qu'il ne s'approchait pas de la table sacrée. Je le rencontrai à l'issue du service, et je lui dis : « W—,

je ne vous ai pas vu à la table du Seigneur. » — « Non, Monsieur, j'ai besoin de vous parler à ce sujet. » — « Très-bien ; venez me trouver ce soir. » — Il vint, et il me dit : « Je n'ai pas communié aujourd'hui, parce que je me sens un grand pécheur. Monsieur, vous pouvez avoir une opinion favorable de moi ; mais Dieu sonde le cœur. » — « Qu'avez-vous fait ?» — « J'ai péché sérieusement ; vous savez que je vais en bateau à un tel endroit pour chercher de l'eau. Bien, je pars pour chercher de l'eau ; en revenant, j'aperçois une ligne fixée à un roc. Je pensai qu'elle pourrait m'être utile ; ainsi je la portai chez moi. Je pris mon souper, et j'allai me coucher. Mais au chant du coq je m'éveillai, et je devins fort troublé. Ma conscience me disait que cette ligne devait appartenir à quelqu'un. Inquiet, je repartis, je pris mon bateau, je le dirigeai avec la rame vers le roc ; j'y attachai la ligne comme je l'y avais trouvée. » — « Vous fîtes bien de la remettre où vous l'aviez prise ; mais une fois la restitution faite, qu'est-ce qui peut vous rendre si malheureux?» «Oh monsieur, c'est que bien que j'aie rendu la ligne, j'ai néanmoins commis un vol. Car je lis dans le sermon de Notre Seigneur sur la montagne, que l'homme peut commettre un adultère dans son cœur. Et moi aussi j'ai regardé la ligne qui ne m'appartenait pas, avec le désir de la posséder. Ainsi Monsieur, j'ai appris qu'une offense de ce genre commise dans l'esprit est un vol. » Pendant long-temps l'indigène fut malheureux. Quoiqu'il n'eût pas une vue bien étendue de la grâce de Dieu, je ne pus pas m'empêcher d'admirer la rectitude de ses principes et la délicatesse de sa conscience.

« La Société Biblique envoya un nombre considérable de Nouveaux-Testaments pour être distribués aux nègres le jour mémorable du 1er août 1834. J'en reçus une portion pour les répandre aussi parmi mon troupeau. Quand

j'eus achevé la distribution, je dis aux nègres. «Je viens de vous donner plusieurs de ces livres. En un an, tous peuvent apprendre à les lire.» Ils désiraient vivement savoir comment. « Que chacun de vous, ajoutai-je, qui sait lire, entreprenne d'apprendre à cinq de ses frères qui ne savent pas. Qui veut faire ainsi ? » —Immédiatement trente nègres se présentent, et prennent l'engagement de devenir les instituteurs de leurs frères; leur fidélité a égalé leur ardeur. J'en rencontrai un qui s'éloignait de sa demeure après avoir achevé le travail de la journée. « Où allez-vous, lui demandai-je ? » — « Je vais à tel endroit » — « Qu'allez-vous faire là à cette heure avancée du jour? Cet endroit est éloigné de sept milles. » — « Oui, Massa, je vais là ; et ne savez-vous pas ce que j'y vais faire? Je vais instruire mes cinq élèves. Mais j'en ai plus de cinq; j'en ai trente.» D'abord, à cause du manque de livres, les instituteurs furent obligés d'amener leurs élèves au cimetière, et de leur apprendre à lire et à épeler au moyen des lettres et des mots gravés sur les tombes. L'œuvre de l'Évangile fait maintenant des progrès aussi rapides que réjouissants.»

Grace à Dieu, ce n'est pas parmi les habitants primitifs de la Jamaïque seulement qu'on remarque ces profondes et admirables améliorations des habitudes et des sentiments. La Société des Missions Episcopales a étendu sa sollicitude aux aborigènes de la Guyane; les mêmes besoins y existaient avec les mêmes misères; elle y a commencé une œuvre semblable, sur laquelle le Seigneur a déjà répandu sa douce bénédiction. Nous le prouverons par l'exemple d'un indigène converti qui triomphe déjà dans la gloire.

Franzen avait mené une vie dissipée aux jours de sa jeunesse; prêtre ou magicien, il jouissait d'une grande réputation parmi les siens. Mais Dieu l'avait depuis cinq ans

rappelé du sein des égarements; il avait ému son cœur, éclairé son esprit, changé sa conduite; homme nouveau pour les sentiments, l'ancien magicien le fut aussi pour la vie, dont la pureté honorait l'Evangile. Eloigné des missionnaires, il eut d'abord plus de sincérité que de lumières, plus d'abandon que de science, mais il s'approcha de ses guides et se joignit au peuple de Dieu. Sous l'influence de ce contact, fortifié par les uns, encouragé par les autres, il vit ses idées s'étendre, sa foi se fortifier. Il parlait avec une émotion pleine de joie de l'amour du Sauveur, et il cherchait à faire passer chez autrui son bonheur avec sa conviction. Il prit un rhume à la pêche; dès ce moment ses forces l'abandonnèrent peu à peu. Le missionnaire de la station le voyait souvent; il lui parlait de sa fin prochaine; alors, sans s'effrayer, les yeux brillants d'une joie douce et vive, le malade prenant avec vivacité la main de son pasteur, « Vous pensez donc, lui disait-il, que je suis si près du ciel? Dans ce cas je vais mettre mes affaires en ordre pour ne plus penser qu'à Jésus; car depuis que j'ai bien su ce qu'il a fait pour moi, j'ai toujours désiré d'être avec lui. » A la lecture de quelques versets du chapitre 8 des Romains, il s'écria : « Oh! quelle bonne parole! Dieu très-miséricordieux, je te rends grâce de ce que je sens que rien, ni sur la terre ni dans le ciel, ne pourra me séparer de toi! » La veille de sa mort, il dit au missionnaire : « J'ai envoyé vers vous, pour vous parler de ma femme et de mes enfants. Je suis persuadé que vous voudrez bien être leur père. » — Alors appelant ses trois enfants, il leur dit : « Mes chers enfants, vous n'avez plus de père; mais le pasteur sera tout pour vous. Suivez-le; aimez-le; instruisez-vous bien, et bientôt nous nous reverrons les uns les autres. Je vais vers votre mère. Oh, mes chers enfants, aimez votre Sauveur, car vous saurez qu'il mourut pour nous. Ne l'aimerez-vous pas? » Il leur donna à chacun sa béné-

diction, et joignant leurs mains à celles du missionnaire, il ajouta : « Allez avec votre père. Pourquoi pleurez-vous ? Je sais qu'il prendra soin de vous. » Après un court silence, « Priez, priez, » s'écria-t-il. Le missionnaire : « Vous sentez-vous heureux ? » — « Très-heureux ; mais parfois, il me semble être seul, comme si je marchais à travers des buissons ; dans d'autres moments tout est noir autour de moi. Mais ici — (il mettait la main sur sa poitrine,) ici est la lumière, ici est le repos ! Je suis très heureux. » — « Franzen, dit le missionnaire en se retirant : regardez à Jésus, il vous soutiendra. » — « Oui, j'y regarderai ; adieu ; nous nous rencontrerons bientôt. » Le lendemain matin, incapable de remarquer ce qui se passait autour de lui, il semblait se recueillir en lui-même ; ses lèvres se mouvaient encore suppliantes. On tomba à genoux à côté de son lit ; on recommanda, dans ce moment solennel, son âme au bon Berger qui prend des siens un soin si tendre ; bientôt il entra dans ce repos qu'on demandait pour lui, quand il ne pouvait plus le demander lui-même. C'était un fruit cueilli à côté d'autres, aussi mûrs et aussi beaux, dans cette naissante moisson naguère désolée comme la solitude, et triste comme le désert.

VARIÉTÉS.

Du devoir de recommander l'œuvre des Missions aux enfants.

PREMIER ARTICLE.

Depuis plusieurs années, quelques personnes en France ont senti la nécessité d'associer les enfants à l'œuvre des Missions. Plusieurs pasteurs, à Paris et dans les dépar-

tements, ont attiré l'attention des enfants qui fréquentent les écoles du dimanche, sur les travaux des missionnaires évangéliques au milieu du monde païen. Leurs efforts ont souvent été aussi heureux, qu'ils ont toujours été louables et chrétiens. L'un d'eux, en envoyant au Comité l'offrande qu'il avait provoquée au milieu de jeunes étudiants, et à laquelle il avait joint la sienne pour donner le précepte et l'exemple à la fois, exprimait sagement l'avis que des efforts de la même nature fussent tentés ailleurs, sur une grande échelle et par beaucoup de personnes, et il osait promettre de bons résultats de ces tentatives jusqu'ici isolées. C'est son vœu que nous venons soumettre à tous les amis de la Société des Missions évangéliques de Paris, en les priant de donner, devant le Seigneur, quelque attention à nos réflexions d'abord, à nos exemples ensuite.

Nous avons tenu à rappeler l'initiative qu'ont prise des personnes zélées dans l'œuvre que nous venons recommander; la justice nous en faisait un devoir, la reconnaissance un besoin. Nous aimons à croire que d'autres efforts, aussi sincères, nous sont inconnus, et qu'en particulier, dans l'obscurité et la prière, bien des pères et des mères ont appris de bonne heure à leurs enfants, à s'intéresser au salut des païens, à faire quelques sacrifices pour Dieu. Sans doute que souvent les dons de leurs enfants mêlés aux leurs, ne paraissent pas, quoique généreux et réguliers. Quelque supposition que nous fassions, quelque soit notre désir de ne donner que des encouragements, de n'éprouver que de la reconnaissance, nous ne pouvons néanmoins nous dissimuler à nous-mêmes que beaucoup de Protestants en France restent étrangers où à peu-près à l'œuvre des Missions, et qu'il faut plus s'affliger de ce qui reste à faire que se réjouir de ce qui a été fait. Bien des personnes croient avoir accompli tout leur devoir, quand elles ont donné et prié elles-mêmes; il y a

là une fâcheuse imprévoyance : car ne faut-il pas susciter de nouveaux amis à l'œuvre, quand ceux qui existent sont insuffisants et incessamment enlevés par la mort? D'autres ne voient pas une grande importance attachée aux faibles efforts d'enfants sans lumière comme sans biens. Il nous semble cependant qu'il serait beau, utile, chrétien, d'associer les enfants, dès leurs plus tendres années, à une œuvre toute de foi, d'amour et d'amélioration.

Cela serait bon pour l'œuvre elle-même, et nous n'avons aucun intérêt à cacher les espérances que nous attachons pour la Société des Missions, à la coopération que nous réclamons pour elle. Ses ressources seraient augmentées, dès à présent, beaucoup plus qu'on ne pense peut-être; les enfants, parce qu'ils sont nombreux, peuvent beaucoup; tous leurs petits dons réunis feraient une somme générale considérable; cette somme renouvelée chaque année, et chaque année croissant, donnerait au bout de vingt ans un résultat qui étonnerait ceux mêmes qui l'auraient provoqué et qui n'aurait coûté aucun sacrifice. De sorte qu'avant d'être hommes, les enfants auraient par la répétition de leurs dons fait une œuvre grande, car ils auraient au moins pourvu aux besoins d'un nombre égal d'enfants païens, et ce serait beaucoup assurément. Un jeune homme sérieux trouverait une grande satisfaction à se dire qu'il a donné l'instruction au moins à l'un de ses semblables. En Angleterre, les enfants des églises dissidentes ont souscrit, dans ces derniers temps, des sommes qui suffiraient à l'entretien de la Mission française avec tout son personnel pendant un an. Les enfants Protestants sont moins nombreux en France sans aucun doute, mais ne donnassent-ils que trois mille francs d'abord, six mille francs ensuite, cette offrande serait agréable au Seigneur et fort utile aux âmes. Renouvelée chaque année, elle ferait un bien constant, croissant,

et ces dons, faits sans efforts et sans sacrifices, rendraient beaucoup, pour ainsi dire, sans rien coûter.

Ces nouvelles sympathies, si utiles pour le présent, le seraient beaucoup plus pour l'avenir. C'est de l'avenir surtout que nous nous préoccupons; la Société qui a beaucoup d'enfants pour amis, voit d'année en année ses soutiens croître et se multiplier. Ces enfants qui l'auraient aimée, dès le berceau, qui la porteraient dans leur cœur, qui la verraient mêlée à leurs plus tendres et plus doux souvenirs, qui auraient trouvé en elle à la fois un objet de bienfaisance spirituelle et de satisfaction sainte, l'aimeraient encore, jeunes gens, d'abord, hommes mûrs, ensuite, d'un amour plus grand, plus profond, plus efficace. Leurs dons croîtraient avec leur intérêt, leurs prières avec leurs sympathies; leur coopération suivrait tous les progrès de leur piété et de leurs années, et jusqu'à la mort, si Dieu avait converti leur cœur, ils chériraient, ils soutiendraient une œuvre qui aurait leurs dernières sympathies pour avoir eu les premières. Ils transmettraient à leur tour à leurs enfants l'attachement qu'ils auraient reçu de leurs pères, et ainsi l'œuvre éprouverait dans ses soutiens, des changements et non des pertes; jetant des racines dans chaque nouvelle génération, elle aurait des branches toujours vertes, des fruits toujours nouveaux. On connait la puissance, le charme, la durée opiniâtre des premières habitudes, des premiers attachements; le moyen le plus efficace de soutenir une Société chrétienne c'est de lui donner des amis qui, l'aimant de bonne heure, l'aimeront toujours. Cet attachement sera d'abord une habitude peut-être, mais il ne tardera pas à se changer en un sentiment qui sera un amour et un devoir. Nous savons que les amis actuels de la Société des Missions le sont assez pour désirer de ne l'être pas seuls, pour désirer de gagner à elle la génération qui s'élève sous ses yeux, qui sera contre elle si elle

n'est pas pour elle. Nous ne parlons ici que de l'intérêt de la Société; cet intérêt est de gagner les premiers attachements de l'enfance, et ceux qui l'aiment doivent l'aider à faire cette conquête qui devient difficile à mesure qu'on la retarde.

Mais l'intérêt de la Société n'est pas le seul qui nous touche. Dans le domaine de la foi, tout sacrifice est un bienfait, tout devoir un bonheur. L'attachement des enfants à l'œuvre des Missions a pour eux autant d'avantages que pour l'œuvre même. Qu'est-ce que l'œuvre des Missions? C'est d'abord une connaissance, c'est ensuite une charité, c'est enfin un devoir; comme connaissance elle correspond au développement de l'intelligence, comme charité au développement du cœur, comme devoir au développement de la conscience; à ces titres divers nous ne craignons pas de dire qu'elle peut et doit entrer dans l'éducation de l'enfance chrétienne.

L'œuvre des Missions est le tableau général du monde païen avec ses mœurs, ses gouvernements, ses lois, ses croyances, ses erreurs et ses misères, avec l'étendue de ses contrées, l'aspect de sa végétation, la nature de son climat, en un mot les conditions physiques et morales de son existence; ce tableau est un livre vivant, une géographie attachante, une philosophie profonde. Que ce champ est riche en récits attachants, en scènes remarquables, en évènements tragiques, en leçons sanglantes! Qu'un maître intelligent peut trouver dans cette histoire qui est un drame souvent épouvantable et quelquefois sublime, de tableaux propres à exciter l'attention et à retenir l'imagination mobile d'enfants qui se montrent toujours attentifs aux faits et indifférents aux maximes! Un jeune homme connait-il l'humanité quand il ne l'a étudiée que dans les monuments sublimes, mais froids et imparfaits de la littérature ancienne, ou dans les éloges

des orateurs modernes? N'est-ce pas aussi une partie de l'humanité, et même une partie remarquable que cette foule beaucoup plus nombreuse qui ne ressemble à nous, ni par ses mœurs, ni par sa religion? Qui fera connaître à l'enfance cet autre monde, moins heureux, mais aussi important que le nôtre, sinon l'œuvre des Missions, qui, chaque jour, le fait vivre et passer sous ses yeux, non tel que le rêve l'imagination, mais tel qu'il est, tel que le péché l'a fait.

Ne croit-on pas aussi qu'il y a une source féconde et comme toujours présente d'enseignements dans le contraste du monde païen avec le nôtre? S'il y a une preuve puissante du christianisme, n'est-elle pas là? Profonde pour les grands penseurs, n'est-elle pas frappante pour les plus jeunes intelligences, et cet enseignement n'est-il pas d'autant plus précieux, qu'il se reproduit de mille manières et est le même pour tous? Il y a plus. La connaissance du monde païen est indispensable à l'intelligence du christianisme. Un enfant qui connaîtra bien les erreurs grossières des païens, l'excès de leurs vices, la profondeur de leur misère, et au milieu de cette dégradation, leur désir de lumière, que rien n'éteint, leur besoin de pardon et d'espérance, que rien ne satisfait, entendra beaucoup mieux le plan de la rédemption en général, le sens propre de beaucoup de prophéties en particulier, enfin, cette partie si considérable de la Bible qui se rapporte aux nations idolâtres. L'œuvre des Missions est donc pour l'enfance un haut enseignement, et tour à tour une explication et une confirmation du christianisme. Son but est le salut des païens pour l'autre vie, leur bonheur pour celle-ci. Elle est essentiellement une œuvre de bienfaisance, en donnant à ce mot son sens le plus vaste et le plus élevé. Elle répond à des besoins pressants, elle soulage des misères profondes, elle essuie les larmes, elle éteint

le vice dans le cœur, elle soulage l'infortune dans la vie. Peindre les mœurs qu'elle forme, les erreurs qu'elle dissipe, les coutumes qu'elle détruit, le bonheur qu'elle porte dans la famille, l'ordre qu'elle introduit dans les relations, la prospérité qu'elle crée dans les états, n'est-ce pas un moyen puissant de faire éprouver à de jeunes cœurs les émotions les plus pures comme les plus douces, de leur donner l'amour du bien, la compassion des âmes et des corps, l'habitude sainte de partager les joies et les peines d'autrui, de considérer les hommes comme des amis et des frères? La pratique de la charité inspire la charité; montrer la charité, c'est la prêcher, c'est la persuader; ses œuvres sont ses charmes, ses sacrifices sont ses attraits. Sous ce rapport, l'œuvre des Missions parle au cœur, élève l'âme, forme ou perfectionne la piété, et l'on peut dire que ses amis sont les amis des hommes, les amis de Dieu. Elle cultive chez les grandes personnes, mais surtout chez les enfants, les sentiments tendres, les vues désintéressées, l'amour du bien, ce que le cœur a de plus noble et l'âme de plus grand; elle touche les natures sensibles, elle électrise les natures ardentes, elle condamne les natures égoïstes; jointe aux autres moyens d'éducation, elle peut exercer sur un jeune cœur une influence douce, pénétrante, sainte, et développer considérablement chez lui ce que Dieu lui a donné de sentiments de charité, et d'instincts de vertu. Apprendre aux enfants à aimer l'œuvre des Missions, c'est certainement leur apprendre à aimer, d'un côté, l'humanité, de l'autre l'Evangile; et nous ne pensons pas qu'on puisse leur rendre un plus grand service.

Mais n'eût-elle pas d'attrait, l'œuvre des Missions est un devoir, et il importe de le faire comprendre, de bonne heure, aux enfants. Il serait fâcheux qu'ils s'habituassent à n'aimer que ce qui plaît, même dans le bien. Il est bien important d'inculquer, le plus tôt possible, à l'enfant chré-

tien, que le sacrifice pour autrui est une nécessité avant d'être une douceur que nous ne sommes pas libres de donner ou de ne pas donner, de faire ou de ne pas faire le bien ; et ne sera-ce pas faciliter le devoir que d'en recommander la pratique alors qu'elle est encore facile, et ne faut-il pas encore espérer que la pratique du devoir donnera l'amour du devoir. Il faudrait donc que la nécessité de la bienfaisance chrétienne, de l'intérêt pour l'œuvre des Missions en particulier, ne fût jamais mise en doute, jamais laissée au choix de la volonté, jamais considérée ou comme impossible, ou comme arbitraire ou comme prématurée. La charité, bonheur pour le cœur, devoir pour la conscience, nécessité de tous les âges et de tous les hommes, c'est une idée que l'enfant devrait connaître de bonne heure pour se la rappeler toujours, la trouver toujours comme principe dans sa croyance, comme pratique dans sa vie.

Nous croyons, pour ces raisons, que nous ne faisons qu'indiquer, qu'il est du plus grand intérêt pour les enfants de devenir les amis sincères d'une œuvre qui embrasse tout le christianisme et toute l'humanité. Nous tenons cette œuvre pour un texte fécond et instructif ; c'est un catéchisme, mais un catéchisme vivant ; la bien connaître, c'est bien connaître et la misère de l'homme et l'amour de Dieu ; variée, pittoresque, dramatique, dans ses champs et dans ses combats, mais toujours douce dans ses procédés, charitable dans son but, bienfaisante dans ses résultats, elle charme l'imagination comme elle émeut le cœur, élève les sentiments, sanctifie la conscience. Elle mérite d'être enseignée en public et en particulier, d'être recommandée par le pasteur dans l'église, par l'instituteur à l'école, par la mère dans les épanchements de l'affection et de la piété, à ces cœurs jeunes encore, sensibles au bien, ouverts aux émotions pures, à qui l'on fait tant

de bien en leur parlant du bien, et tant de mal en leur parlant du mal.

Et maintenant nous le demandons aux parents : ne voulez-vous pas associer vos enfants, tous vos enfants au bien, à tout le bien que vous faites ? Ne voulez-vous pas, pour leur avantage, pour votre fidélité, pour le bien des âmes, pour la gloire de Dieu, pour l'avenir d'une institution que vous aimez parce qu'elle aime Dieu et ne s'aime pas elle-même, ne voulez-vous pas établir, dès à présent, des liens de charité et de compassion entre vos enfants heureux, et les enfants des païens si malheureux ? Ne voulez-vous pas leur apprendre à les aimer, à les soulager, à les respecter même, à partager avec eux le pain et de cette vie et de l'autre ? Ne voulez-vous pas qu'ils éprouvent ces sentiments que vous éprouvez, et qui vous rendent en même temps si heureux et si fidèles ? Ne tenez-vous pas à honneur de perpétuer votre nom parmi les amis des âmes, de laisser dans votre famille et au sein de l'Eglise, une tradition de foi et de charité qui tienne non à l'habitude, mais au cœur ; de laisser, parmi le peuple de Dieu, des fils qui vous honorent, au sens chrétien, qui vous succédent, qui vous remplacent, qui vous dépassent ? Quel plus grand trésor pouvez-vous léguer à vos enfants que votre foi, quel plus grand héritage que votre titre de chrétien, et votre place de chrétien ; quel plus grand honneur que votre dévouement et votre charité ? Ne voudrez-vous pas avoir aussi des successeurs dans les œuvres chrétiennes, et les priviléges du royaume de Dieu seraient-ils les seuls qui n'excitent pas votre jalousie, quand ils devraient l'exciter plus que tous les autres ? N'aimerez-vous pas enfanter des enfants à l'Eglise, à Dieu, aux œuvres saintes, et vous donner à votre Sauveur, vous et votre postérité ? Dites-le vous bien : vous êtes comptables à Dieu

et aux âmes de ces enfants qui vous ont été donnés pour autrui autant que pour vous, que vous devez rendre héritiers de vos œuvres comme de vos biens, et ce sera pour eux, et pour vous, une grande œuvre et un grand bien, que de les former aux habitudes de la charité, et à la pratique du dévouement.

Nous ne pouvons encore leur donner que des exemples dont ils ne comprennent ni les motifs ni les résultats ; il est inutile pour eux, et indifférent pour l'œuvre, de leur demander des sacrifices avant que Dieu leur ait donné de l'intelligence. Pourquoi leur demander le bien quand ils ne peuvent encore le comprendre ? Dieu, qui regarde au cœur, leur saurait-il gré d'une coopération qui ne tiendrait ni au cœur ni à l'intelligence ? Quand Dieu les aura préparés à l'œuvre, nous leur ferons faire l'œuvre ; nous attendrons l'œuvre de Dieu pour accomplir la nôtre.

Peut-être exagère-t-on l'ignorance et l'indifférence des enfants ; bien des exemples prouvent qu'ils comprennent le bien de fort bonne heure, et que leur cœur l'aime souvent, alors que leur esprit ne le comprend pas encore. Mais nous supposons que les choses soient comme on pense, et nous disons l'objection sans fondement, bien dangereuse même. Vous ne pouvez donner à vos enfants que des habitudes ; mais les habitudes servent à former, quelquefois elles déterminent seules les sentiments. Faites ce que vous pouvez, Dieu fera le reste ; donnez des habitudes saintes, il donnera des sentiments saints. Ce cœur est ouvert, entourez-le donc d'une atmosphère chrétienne ; si vous attendez, le monde n'attendra pas ; si vous n'y faites le bien, il y fera le mal ; si vous ne lui donnez pas des inclinations pures, il lui en donnera de coupables. Quand vous voudrez faire votre œuvre, la sienne sera faite. C'est parce que le jeune enfant n'a pas d'attachements, c'est parce qu'il ressemble à un

champ non ensemencé, qu'il faut se hater d'y jeter la bonne semence, avant qu'une main furtive y vienne jeter la mauvaise. Rien n'est délicat, rien n'est fragile comme ce vase encore sans liqueur; ne tardez pas; emplissez-le d'huile sainte; si vous ne pouvez pas créer, favorisez, appelez, provoquez les bons sentiments; les attendre, c'est s'exposer à ne jamais les voir. Aidez Dieu à tirer la louange de la bouche de ceux qui têtent, de peur que le monde n'en tire la sienne, car l'enfant fera pour Dieu ou pour le monde. Rappelez-vous seulement que vous êtes d'autant plus responsable qu'il l'est moins, que vous devez être d'autant plus actif et vigilant qu'il est davantage passif et imprévoyant. Il ne faut donc pas attendre que les enfants puissent apprécier l'œuvre des Missions pour la leur faire connaître; faisons la leur connaître d'abord; Dieu, faisant son œuvre par la nôtre, leur donnera de l'aimer, et répétons-le une dernière fois, le moyen de la leur faire aimer, c'est de la leur faire connaître.

Pères et mères chrétiens, cultivez donc de bonne heure les instincts heureux, les sentiments délicats des enfants que Dieu vous a donnés, et que vous devez lui rendre pleins de charité; parlez-leur avec tendresse des larmes que les enfants païens répandent, des mauvais traitements qu'ils endurent, des mauvaises habitudes qu'ils contractent; dites-leur qu'ils n'ont pas comme eux le pain de chaque jour, les ébats de leur âge, une demeure fixe, une mère tendre, un père prévoyant; vous exciterez chez eux les sentiments si précieux, de l'attachement pour vous, de la reconnaissance pour Dieu, de la compassion pour leur jeunes amis malheureux; vous les rendrez plus dociles et plus sérieux, plus doux et plus compatissants; vous les préparerez à la piété dont ils auront déjà contracté quelques habitudes, reçu quelques inspirations, et travaillant pour les païens, vous travaillerez pour eux, vous

travaillerez pour vous. Vos enfants vous sauront gré un jour de ces habitudes de dévouement et de charité que vous leur aurez données; vos pasteurs aussi vous en sauront gré, car vous aurez commencé leur œuvre, ou plutôt ils n'auront qu'à continuer la vôtre; l'Eglise vous en saura gré, parceque vous lui susciterez des enfants qui la soutiendront dans toutes ses œuvres par leur charité; les païens vous en sauront gré, ils aimeront ces enfants qui les auront aimés, et ils leur enverront des bénédictions et des prières en échange de leurs dons; Dieu lui-même vous en saura gré, car il donnera à votre nom une réputation de foi au milieu de son peuple, et il bénira votre postérité jusqu'à la troisième et la quatrième générations.

Dans un prochain article nous dirons ce qui se fait ailleurs, et ce qu'il conviendrait de faire parmi nous. Nous avons parlé du devoir aujourd'hui, nous parlerons de l'accomplissement du devoir une autre fois.

Quelques sauvages sauvés pour s'être réclamés du nom seul d'un missionnaire.

« Je vous raconterai un trait, dit un missionnaire dans une assemblée publique, qui vous montrera l'influence de l'œuvre des Missions même pour ceux qui n'y participent pas directement. Je visitai un jour un grand chef du sud de l'Afrique. C'était un tyran, s'il y en eut jamais un. Il ne se passait pas un jour sans qu'il ne fit mettre quelqu'un à mort, soit en le perçant d'une lance, soit en le déchirant en pièces, soit en le faisant précipiter du haut d'un rocher pour le laisser dévorer par les crocodiles. Tandis que j'étais assis à côté de lui, 2,000 guerriers défilèrent en notre présence, couverts de leurs armes. Chacun d'eux par des gestes et des signes, tantôt en imitant les cris des mourants, tantôt en répétant les hurlements des vain-

queurs, faisait orgueilleusement connaître combien d'hommes il avait tué. Hélas! quel nombre de victimes ces farouches guerriers n'avaient-ils pas immolées! J'en fis le compte aussi exactement que je le pus, et je trouvais, qu'ils devaient avoir tué 18,000 indigènes, indépendamment des femmes et des enfants; si j'avais aussi compté ces derniers, le nombre eut été trois fois plus considérable. Le chef me demanda si je connaissais les Bassoutos. Je répondis que je pouvais les connaître, mais que je ne les avais jamais visités. Il jeta ses yeux sur l'un des chefs de l'armée, et il dit: ils m'ont fait quelque chose dernièrement; mais je prendrai bien soin d'eux à l'avenir. Je lui demandai à quoi il faisait allusion: « Il y a environ trois mois, répondit-il, que sept beaux hommes me furent amenés par mes guerriers qui les avaient trouvés rôdant autour de mes avant-postes, avec l'intention évidemment d'enlever mon bétail. J'ordonnai qu'ils fussent mis à mort, à l'instant même; on les éloignait de moi pour les percer avec l'épée, quand j'entendis l'un d'eux prononcer votre nom. Je demandai pourquoi il prononçait le nom d'un missionnaire, et je le fis ramener avec ses compagnons auprès de moi. Ils me dirent qu'ils avaient voulu se rendre à la station missionnaire, qu'ils étaient en route pour vous voir au moment où mes soldats les avaient rencontrés et saisis. J'ordonnai à mes gens de leur donner à manger et à boire, et de les mettre en liberté avec assez de vivres pour finir leur voyage. »

« Je mentionne ce fait pour vous montrer l'influence que l'Évangile exerce même sur les hommes les plus barbares. »

Le chef en question était Mossélékatsi; le missionnaire est M. Moffat, qui, dans le temps temporel du mot, peut-être littéralement appelé le sauveur de beaucoup de personnes.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MOTITO. — LETTRE DE M. LEMUE, SOUS LA DATE DU 6 MAI 1842.

Réveil dans la Station.—Prédication d'un membre de l'Eglise en l'absence du missionnaire.—Admission de vingt candidats.—Baptême de trois indigènes. Projet de prédication à un village voisin.—Visite du docteur Philip.—Retour de M. et Mme Lauga.

Messieurs et très-honorés frères,

Quelquefois une secrète pensée nous poursuit dans notre abattement; le cœur blessé à la vue de l'endurcissement des hommes, on se dit intérieurement : *qui pourra faire naître de ces pierres des enfans à Abraham ?* ou bien, *qui montera aux cieux ? qui descendra dans l'abîme ?* Mais dès que Dieu se montre, on regrette ces pensées, filles de la défiance, et l'on s'écrie : *Le bras du Seigneur n'est point raccourci*, *Jésus-Christ est le même hier et aujourd'hui, et le sera éternellement.* C'est bien ce que nous avons éprouvé dans ces derniers temps, où notre petit camp était presque en déroute, à cause des insultes de Goliath, et de ses fréquentes sorties. On brûlait les maisons des croyants et leurs livres, on parlait de fuir la parole de Dieu, et la mort, (1) mais

---

(1) Sur ces persécutions, voyez p. 245, et suiv.

grâce à Dieu, qui a eu pitié du troupeau désolé, et qui a pris notre défense. Un lundi, comme je faisais quelques préparatifs de départ pour aller prêcher dans les environs, quinze personnes sont venues, les unes après les autres, pour me dire combien elles regrettaient d'être restées si long-temps indifférentes au salut de leurs âmes. Tout notre désir, me disaient-elles, est de retourner à Dieu comme l'enfant prodigue. Quelques jours plus tard ma femme m'écrivait, que le réveil se communiquait, que la cour de la maison de Saul, l'un des membres du troupeau, était tous les soirs remplie de gens, qui venaient prendre part au culte domestique, et lui demander des conseils et des encouragements. En mon absence, il avait présidé aux services, et fait un excellent discours plein d'images et d'originalité, dont ma femme a conservé ce qui suit :

« Quoique notre missionnaire nous a quittés, j'espère que nous ne sommes pas sans guide : il nous a laissé la Parole de Dieu, qui nous enseigne que Jésus-Christ est mort et ressuscité pour nous dans un jour comme celui-ci. (1) Lors même que les yeux de notre corps ne voient pas Dieu, Dieu nous voit, il nous connaît, il nous aime; il nous a aimés quand il a mis au cœur de notre missionnaire de venir nous instruire; c'est lui qui lui a dit : Va vers ce peuple; enseigne-leur ce que tu as appris, sois guidé par l'amour des âmes. C'est cet amour qui le fait aller prêcher à ceux qui sont loin de nous; il est allé non pour vendre ou pour acheter, mais pour enseigner la Parole de Dieu à des gens qui ont des cœurs de pierre. Nos missionnaires sont interprètes entre Dieu et nous. Ce sont eux qui nous ont servi d'oreilles lorsque nous n'entendions point l'Ecriture, ils nous ont interprété la

(1) Jour de Pâques.

volonté de Dieu, comme lorsque je vais avec d'autres Béchuanas, chez les Corannas ou chez les Griquas, je leur interprète ce que ceux-ci disent, s'ils n'entendent pas leur langue.

« Je sais qu'il y en a quelques-uns qui disent : Fuyons la Parole de Dieu et la mort. La Parole de Dieu, ils peuvent la fuir; mais dans quel pays iront-ils pour ne pas mourir? Nos pères où sont-ils? Se feront-ils des tannières pour y habiter, des tannières où la mort ne pourra pas entrer? ils ne peuvent se cacher de devant sa face.

« D'autres persécutent ceux qui veulent servir Dieu. Jésus-Christ a dit à ses disciples : S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi; nous n'avons pas encore été persécutés comme Jésus, ne perdons pas courage; il est écrit: Bienheureux sont ceux qui sont persécutés pour la justice, car le Royaume des Cieux est à eux.

« D'autres disent que la Parole de Dieu appauvrit. Où sont les richesses de tant d'hommes qui n'ont pas reçu l'Évangile? Elles ont passé comme les nuées de sauterelles qui volent au-dessus de nos têtes, et qui au bout d'un moment ont disparu, ou comme la poussière que le vent emporte au loin : tandis que d'autres, restés pauvres, orphelins et méprisés, se sont enrichis, ayant reçu l'Évangile. Regardez-moi; mon père que m'avait-il laissé? Et cependant que me manque-t-il? N'est-ce pas Dieu qui nous donne toutes choses? Ne nous a-t-il pas donné l'herbe, les arbres et la terre? L'herbe nourrit nos troupeaux et nous en buvons le lait; il nous a enseigné à bêcher la terre et nous en mangeons le fruit, c'est lui qui envoie la pluie et qui fait croître la semence. C'est Dieu qui a donné aux hommes toutes les connaissances qu'ils possèdent; les blancs ne nous surpassent-ils pas? Regardez le couteau séchuana et celui des blancs, la hache séchuana et celle des blancs, le fusil séchuana et celui

des blancs. Est-ce que la Parole de Dieu appauvrit ? N'enrichit-elle pas ?

« Recevez la Parole de Dieu, ne fermez pas votre cœur à sa voix, elle vous fera du bien dans cette vie et dans l'autre. Dieu veut que tous les hommes s'aiment, qu'ils vivent en paix, car ils sont frères : Dieu est amour.

« C'est lui qui nous fera sortir de nos tombeaux; il dira aux lions de rendre ceux qu'ils ont mangés, et les lions les rendront ; il dira aux aigles de rendre ceux qu'ils ont mangés, et les aigles les rendront ; il dira à la terre de rendre ceux qui lui ont été confiés, et la terre les rendra. Il sait où la poudre de chaque homme repose, et il la rappellera à la vie. Comme notre Seigneur Jésus est ressucité, nous aussi nous ressusciterons. »

Dans une réunion de fidèles, convoquée au sujet des personnes qui se sont mises en avant pour confesser le nom du Seigneur, vingt indigènes ont été reçus à titre de candidats au baptême, et il a été arrêté qu'ils se réuniraient tous les samedis pour suivre un cours d'instruction religieuse préalablement à leur entière réception. Parmi ces catéchumènes se trouve le fils d'une fameuse faiseuse de pluie, qui a déclaré que son fils faisait mieux qu'elle.

Le 1er mars, trois membres, Morise (le berger), Lechouti (l'ombre) et Kale ont été ajoutés à l'Église. Le premier est un vieillard très respecté, qui appartient à la tribu des Barolong, généralement si endurcis ; le second est un jeune homme de Lattakou, qui depuis son baptême s'est montré très zélé pour la bonne cause; enfin Kale est du même endroit que le précédent, c'est une jeune femme pleine de moyens, dont la maison a été incendiée l'année dernière.

Dans le courant du mois dernier, j'ai visité un village de Barolong à quatres journées N. de Motito, ou il n'y

a pas moins de 236 huttes. Les trois petits chefs Makècho, Maseing et Mochumi m'ont invité à les venir voir fréquemment. La polygamie a fait naître chez eux de terribles préjugés contre l'Évangile, cependant ils aiment recevoir la visite des missionnaires et s'entretenir avec eux. Nous comptons faire de cet endroit une annexe de Motito, et y aller prêcher tous les deux mois.

Vous apprendrez avec plaisir que le Dr. Philip, accompagné de M. Read de Kat-River, et d'un jeune officier anglais, M. Fenning, nous a honoré de sa visite. On aime à revoir au fond des déserts un ami avec lequel on a eu des relations très intimes au début de sa carrière. (1) Outre cela, la vieillesse, ornée des dons d'une foi vive et de connaissances variées, est à mon sens un spectacle si rare et si beau, que je ne puis y refuser un tribut d'admiration. Ces Messieurs passèrent un dimanche avec nous et prêchèrent deux discours qui j'espère ne seront pas oubliés de long-temps.

Enfin, Messieurs, je terminerai ma lettre par une bonne nouvelle. Nos amis Lauga sont arrivés la semaine dernière, enchantés de leur visite chez les missionnaires des Bassoutos. Ils ont vu de grandes et glorieuses choses; et quoiqu'ils n'aient point retrouvé ici ce feu qui parcourt le pays des Bassoutos, et auquel rien ne peut résister, ils ont cependant été réjouis de voir une bonne œuvre germer au milieu de nous. Dieu veuille lui donner la maturité pour sa gloire et le salut des âmes! Veuillez aussi la lui recommander dans vos prières et me croire toujours,

Votre tout dévoué serviteur et frère en la foi,

P. LEMUE.

---

(1) Plusieurs de nos lecteurs se rappellent sans doute, que c'est dans la société et sous la direction de M. le Dr. Philip, que les premiers missionnaires français se sont rendus en Afrique.

Rédacteurs.

Extrait d'une lettre de M. Lauga, datée de Motito, le 20 mai 1842.

Changement dans la station au retour de M. Lauga.— Progrès remarquables de l'Evangile dans les stations françaises du Calédon.

Nos lecteurs se rappellent peut-être que le mauvais état de sa santé avait obligé M. Lauga à faire un voyage dans la colonie pour y consulter quelque homme de l'art et y jouir de quelque repos. Il eut occasion de visiter sur sa route ses frères les missionnaires français établis le long du Calédon; voici comment il parle de leurs travaux et de leurs succès :

« Plus d'une fois sur notre route, témoins de la puissance de la grâce de Dieu pour convertir les âmes, nos pensées et nos vœux se reportaient sur ce pays, (1) où trop souvent nous avons trouvé un sujet d'affliction dans le mépris que l'homme, ce pauvre vermisseau de terre, affecte pour la parole de notre Dieu. Toutefois nos pensées n'étaient pas des pensées de découragement, et nos vœux n'étaient point sans espérance. J'ai souvent dit à nos amis, en parlant de ce pays, que malgré la stérilité apparente de notre champ de travail, le temps de la moisson viendrait aussi tôt ou tard pour nous. Je croyais cependant que ce temps était plus éloigné qu'il ne semble réellement l'être. En arrivant ici, nous avons eu l'agréable surprise d'apprendre qu'il y a vingt candidats au baptême, bien qu'il n'y en eût pas un seul à l'époque de notre départ. De plus trois membres ont été ajoutés à notre petite Église. Parmi ces personnes qui veulent maintenant servir Dieu, il y en a plusieurs que nous sup-

(1) Motito.

posions encore bien éloignées du royaume des cieux; mais ces changements nous font mieux voir que toutes choses sont possibles à Dieu, et que souvent les premiers sont les derniers et les derniers sont les premiers. Ah! puissions-nous apprendre à nous confier davantage en la force toute-puissante du Seigneur, et à le supplier de faire de ces pierres mêmes des enfants à Abraham! Nous n'oublions que trop, et peut-être les églises de France qui nous soutiennent oublient-elles aussi que notre tâche à nous est de planter et d'arroser, et non de donner l'accroissement; d'annoncer aux pécheurs le témoignage de Dieu et non de les convertir; et ce ne sera probablement qu'à proportion que nous ne tendrons qu'à nous acquitter fidèlement de notre devoir, que nous verrons aussi nos travaux couronnés de succès.

« Pour avoir le plaisir de visiter la nouvelle station fondée près de la rivière Hart et nous acquitter d'une promesse que nous avions faite à M. Pfrimmer, nous nous rendîmes d'abord de Motito à Mamuse. Une semaine de marche nous y conduisit. Mosheu et son frère étaient arrivés la veille de Fridau, et ils en apportaient de bonnes nouvelles. C'était un samedi soir; le lendemain, j'eus le plaisir d'annoncer l'Évangile à ces bons Corannas, qui semblaient être tout yeux et tout oreilles pour me regarder et m'écouter. Il y avait longtemps que je ne m'étais pas trouvé en présence d'une petite congrégation aussi intéressante. Je me représentai ces réunions de campagne dans ces temps de réveil où l'on semble ne vouloir laisser tomber aucune des paroles qui sont prononcées. J'eus entre les services des entretiens intéressants avec les Corannas. Il y avait cependant une circonstance qui m'affligeait; c'était de voir entièrement déserts les villages des Béchuanas qui formaient précédemment une grande partie de la population. Ils ont abandonné Mosheu leur protecteur,

par la raison qu'il va habiter un pays qu'ils n'aiment pas. Je voyais avec plaisir néanmoins que les deux frères continuent à transporter leur établissement à Fridau. Ils s'en vont près d'un missionnaire ; c'est tout ce qu'ils désirent. J'ose aussi croire que Dieu aura égard à la simplicité de leur foi, et que quoique en petit nombre et isolés au milieu des déserts, ils seront protégés par une main invisible contre les maraudeurs qui ne cherchent que la rapine. *Le nom de l'Eternel est une forte tour.* Mosheu a déjà vu se vérifier pour lui cette parole. Je vais raconter un fait que je tiens de son frère. Abraham Kok, ci-devant chef de Philippolis, qui dans les disputes avec Adam avait perdu tout ce qu'il avait, errait dans les déserts depuis quelque temps avec un parti de vagabonds. Il résolut d'aller piller les Corannas de la rivière Hart. Ce fut un dimanche qu'il arriva sur l'endroit. Mosheu était presque seul ; la plupart de ses gens étaient allés à la chasse. Abraham déclara ouvertement à Mosheu qu'il venait lui enlever son bétail. Cela ne vous sera pas bien difficile, répondit celui-ci, car tout mon monde est absent. Prenez-le, mais souvenez-vous qu'il y a un Dieu dans le ciel qui est témoin de ce que vous faites, et qui vous demandera compte de vos mauvaises actions. Ce nom n'était pas inconnu à Abraham Kok, car il avait été élevé aux pieds des missionnaires, et il n'en fallut pas davantage pour le désarmer complètement. Non, répondit-il, je ne prendrai pas votre bétail ; si j'avais su que vous étiez dans de telles dispositions, je ne me serais jamais présenté devant vous. Vous me remplissez de honte aujourd'hui. Ainsi, il s'en retourna sans faire aucun dommage. Mosheu le traita comme un ami, en lui donnant à manger à lui et à tous ses gens.

« Le lundi matin, nous quittâmes Mamuse, le cœur plein de la joie que nous avait causée la bonne réception qui

nous avait été faite par les Corannas, ainsi que les bonnes dispositions dans lesquelles nous les laissions. Le jeudi de bonne heure nous étions à Fridau. M. Pfrimmer nous attendait avec impatience, parcequ'il devait aussi se rendre chez les frères où il avait laissé la plus grande partie de ses effets. Il serait superflu de vous décrire cette station naissante, puisque vous la connaissez déjà. Je dirai seulement que je suis aussi de l'avis que cet endroit présente des avantages pour la fondation d'un établissement missionnaire. Il y a peu de monde maintenant; mais c'est l'ancien pays de Barolong; peut-être ces indigènes, obligés tôt ou tard de quitter le pays des Bassoutos qu'ils habitent, viendront-ils de nouveau se fixer dans cet endroit. Alors la station serait bien peuplée. Nous pûmes tenir un service pour les familles de Corannas déjà établies auprès de M. Pfrimmer......

« Pendant mon séjour à Mékuatling, j'ai tâché de seconder frère Daumas dans ses différents travaux, autant que cela était en mon pouvoir. L'œuvre est dans un état vraiment prospère sur cette station. Nous avons eu la joie d'assister au baptême de plusieurs candidats, et nous avons été plus d'une fois témoins de la conduite toute chrétienne de plusieurs personnes baptisées. Vers le commencement de janvier, nous nous séparâmes de nos amis Daumas et nous prîmes le chemin de Thaba-Bossiou. Nos amis Casalis nous attendaient, et il nous fut doux de les revoir. Nous passâmes avec eux plus d'un mois, et ce temps nous parut comme un jour. J'ai eu le plaisir de faire la connaissance de M. Dyke, qui est un frère bien aimable et bien recommandable sous tous les rapports. (1) En nous séparant de cette intéressante famille, nous re-

(1) Nous publierons prochainement une lettre de cet ouvrier de la Société, moins connu que les autres. *Rédacteurs.*

grettions un peu d'être appelés à travailler si loin d'elle ; mais il nous est néanmoins donné de trouver notre portion bonne et agréable, parce que telle est la volonté de Dieu, et que nous sommes d'ailleurs dans la société de bien bons amis. Quelle différence entre ce que Thaba-Bossiou et Morija étaient il y a quatre ans, lors de notre avant-dernière visite, et ce qu'ils sont aujourd'hui! Nous pouvions à peine en croire nos yeux : c'est le changement de la nuit au jour, des ténèbres à la lumière. Nous pouvons en dire autant et plus encore de Béerséba, où l'œuvre est dans un état tout-à-fait réjouissant. Dieu déploie son bras miséricordieux en faveur de la tribu des Bassoutos, et tout fait espérer des choses extraordinaires dans peu de temps. Nous avons aussi visité Béthulie, et nous avons vu avec plaisir que malgré les épreuves récentes de cette station, l'œuvre marche d'une manière assez encourageante. Il y a dans ce dernier endroit plusieurs personnes auxquelles je m'étais autrefois vivement intéressé (1) ; je ne pouvais les revoir qu'avec une joie mêlée de tristesse, à cause de la conduite plus qu'anti-chrétienne qu'elles ont dernièrement tenue envers leur missionnaire.

« Il me serait difficile de vous faire comprendre le bien que nous avons retiré de notre séjour parmi les frères ; je ne crois pas que de telles visites puissent être considérées comme peu utiles pour l'œuvre même d'un missionnaire. Outre qu'il a toujours l'occasion de faire le bien partout où il se trouve, son zèle se renouvelle et sa charité se réchauffe, et il découvre de nouveaux moyens de multiplier le fruit de son travail auprès de ceux à qui le Seigneur accorde du succès. »

---

(1) On se rappelle que M. Lauga se fixa d'abord à Béthulie, à son arrivée en Afrique. *Rédacteurs.*

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

CHINE.

Les missionnaires évangéliques devant les rivages fermés de la Chine.—Les missionnaires protestants évitent-ils les dangers?—Question préalable.

Quels sont ces hommes qui, le genou en terre et les mains tournées vers le ciel, se tiennent dans l'attitude de l'attente et de la prière devant les barrières du Céleste Empire; ces hommes qui semblent, la tête couverte de cendre et néanmoins le cœur rempli d'espérance et l'âme de courage, faire le tour de l'immense muraille, comme si un bras plus fort que le leur devait bientôt la renverser sur elle-même et leur ouvrir un passage à travers ses ruines? Ces hommes sont des missionnaires de différents pays, qui heurtent, mais attendent que Dieu ouvre; qui demandent, mais attendent qu'il donne. Pourquoi, porteurs d'une bonne nouvelle, ne franchissent-ils pas l'obstacle, ne vont-ils pas dans le pays annoncer l'Évangile, du moins par leur martyre, et n'enfoncent-ils pas la porte qu'une main de fer tient obstinément fermée? N'y a-t-il pas dans leur silence un manque d'amour, dans leur patience un manque d'ardeur, dans leur dévouement un manque de courage? Attendent-ils le lent progrès du temps, les cœurs embrasés de la flamme divine? Pressés de se donner, ne se donnent-ils pas d'abord, et ne sont-ils pas réjouis plutôt qu'affligés du martyre qui tout ensemble signale et couronne leur zèle? Qu'importent les ordonnances d'un despote? N'est-elle pas supérieure cette suprême volonté qui veut sauver les hommes, et les sauver avant qu'ils

soient perdus ? Les missionnaires protestants ont-ils bien autant d'énergie qu'ils ont de sincérité ? Leur front ne pâlit-il pas devant le bûcher ardent ou la sagaie homicide? Ne subissent-ils pas les évènements plutôt qu'ils ne les dominent ? Ne laissent-ils pas le commerce ou la guerre leur ouvrir la voie, au lieu de se la frayer eux-mêmes en donnant, s'il le faut, et leur sang et leur vie ? Ces doutes, nous les avons souvent vus exprimés comme des réalités. Timides acolytes d'une politique ambitieuse, les missionnaires protestants, assure-t-on quelquefois, en suivent les rapides progrès, mais ne les devancent pas; ils travaillent, mais sous la protection d'un pouvoir indigène, ou d'un pouvoir étranger; quand les obstacles s'élèvent, ils s'arrêtent ou reculent, et ils se signalent bien moins par le courage que par le succès. Cette accusation se mêlait à beaucoup d'autres; mais nous ne parlons que de celle-là; l'attitude des missionnaires en présence de la Chine semble lui donner quelque apparence de vérité; c'est pour cela que nous l'abordons au début de cet article.

Ne consulter qu'un fait quand l'œuvre des Missions en présente tant et de si remarquables, c'est manquer de raison ou de bonne foi; former son jugement sur ce seul fait, c'est le fausser. Il faut donc parler de l'ensemble des entreprises missionnaires et les juger les unes par les autres.

Les dangers sont de deux sortes; ils tiennent à la nature morale et à la nature physique; ils viennent des hommes ou des climats. Or, citez-nous un peuple féroce au monde, que les missionnaires évangéliques aient fui; un climat meurtrier qu'ils aient redouté. Nous ne parlerons pas ici du sud de l'Afrique, bien que les dangers y fussent grands, bien que les missionnaires y aient souvent exposé et perdu leur vie, bien que jeunes encore et au début de leur carrière, deux missionnaires français se soient

hardiment présentés, l'un devant un féroce tyran, l'autre devant de sanglants cannibales; mais les insulaires de l'Océanie, ces hommes que les missionnaires ont et visités et adoucis, n'étaient-ils pas les plus cruels habitants de la terre; ne répandaient-ils pas, ne buvaient-ils pas le sang humain comme de l'eau; la mort tragique de l'immortel Cook, celle non moins funeste du célèbre Lapeyrouse, n'avaient-elles pas répandu dans toute l'Europe le bruit de leur cruauté jusqu'alors sans exemple? Ce fut sous l'impression de ces crimes horribles, que seuls et sans autre arme que la prière, les missionnaires se rendirent sur ces côtes redoutables, et parmi ces monstres au bras armé, au regard cruel, aux mœurs sanguinaires, auxquels ils offrirent d'une main leur Bible, de l'autre leur vie. L'illustre Marsden et ses courageux amis durent attendre deux ans avant de trouver un bâtiment qui osât les transporter sur les rivages redoutés de la Nouvelle-Zélande; les premiers, ils entrèrent dans ce sauvage pays qu'ils ont ouvert à la civilisation; les premiers, ils se fixèrent auprès de ces cannibales, les plus cruels de tous ces peuples cruels; le calme sur le front, la paix dans l'âme, ils osèrent parler d'amour à ces cœurs qui ne respiraient que rage; devant le spectacle d'hommes tranquilles quoique sans force, heureux quoique privés de tout, ces lions des déserts sentirent leur rage s'éteindre; ils écoutèrent dans le respect et l'admiration les apôtres sublimes de l'héroïsme et de la charité. Que si la parole des missionnaires a fait ce que n'eussent pu faire ni les bombes de Cook, ni les fusils de La Peyrouse; si elle a soumis ces peuples sans les détruire, de telle sorte qu'il n'est plus aujourd'hui de danger, ni pour eux, ni pour personne, faut-il les blâmer d'un repos qui est leur gloire comme leur ouvrage; tournera-t-on à humiliation une éclatante victoire achetée par un demi siècle de travaux et de périls;

et niera-t-on le courage précisément parce qu'il est vainqueur ?

Croit-on d'ailleurs que les missionnaires, même dans ce pays, ne courent plus de danger? Naguère tombait dans les mêmes parages une illustre victime. Après les périls d'un ministère, illustré par autant d'héroïsme que de succès, Williams n'a-t-il pas terminé par le martyre sa glorieuse carrière ? A côté de lui n'a-t-on pas vu périr un autre missionnaire, son jeune émule, qui l'a suivi à la gloire après l'avoir suivi à la mort; et, après lui, n'a-t-on pas vu un indigène, son fils et son ami, d'une main hardie venir lever l'étendard de la croix, au milieu de ses meurtriers mêmes, et tenter de venger sa mort en répondant par l'excès de l'amour à l'excès de la cruauté ? Vivant ou mort, il est martyr, ce noble imitateur de Williams, car le martyre s'opère autant dans le cœur que dans le corps, et il est consommé quand le sacrifice de la vie est fait.

Est-il un climat plus dur que celui du Groënland ; en est-il un plus funeste que celui de l'Afrique Occidentale ? Cachés parmi les neiges, entourés de glaces, morts au monde et à eux-mêmes, les admirables frères Moraves passent dans ces tristes régions le cours d'une vie souvent longue, composant leur bonheur de celui qu'ils causent, et se plaignant encore, mais toujours de leurs cœurs, jamais de leurs épreuves. Associés à la désolation de cette triste et lugubre nature, de ce ciel morne et grisâtre, de cette terre entourée de neige comme d'un manteau de deuil, ils font lentement et péniblement le sacrifice prolongé de leur existence; ce martyre n'a-t-il pas autant de grandeur et plus d'utilité que cet autre martyre qui souvent se consomme en un instant et ne sert qu'à celui qui l'endure ?

Mais voici des morts, et des morts nombreuses. Sur la plage funeste de l'Afrique occidentale ont successivement

péri, dans le cours des dernières années, plus de cent trente missionnaires. Leurs tombes solitaires sont les silencieux monuments de leur charité, qui ne recula devant aucun sacrifice, pas même celui de la vie ; de leur courage, qui ne recula devant aucun danger, pas même celui de la mort, d'une mort prévue, acceptée comme possible, comme probable, presque comme certaine. Et veut-on savoir comment meurent ces martyrs de la nature ? «Si je meurs en Afrique,» écrivait l'un d'eux, dès le début de la carrière, à l'un de ses amis, en Amérique ; «Si je meurs en Afrique, viens graver une inscription sur ma tombe ! » — « Quelle inscription ? » — « Qu'on n'abandonne pas l'Afrique avant que mille missionnaires y soient morts. » Le jeune soldat de Jésus-Christ meurt, son ami accourt pour occuper sa place, et il grave l'inscription ; il tombe à son tour ; d'autres viennent et tombent de même, et l'Église qui voit moissonnés les uns après les autres ses meilleurs enfants, se recueille en elle-même, pleure et s'arrête ; puis elle décide de plus grands travaux, et aujourd'hui plus que jamais elle s'occupe de ce malheureux pays qu'elle espère enfin régénérer avec ses larmes et le sang de ses martyrs.

Devant ces faits tombent toutes les accusations de pusillanimité. S'ils l'ont cueillie, la belle couronne du martyre, tantôt par une mort lente, tantôt par une mort subite, les missionnaires évangéliques se sont néanmoins fait un égal devoir de ne pas provoquer et de ne pas fuir le trépas. Ici, ils s'élancent au devant des dangers, et les obstacles ne servent qu'à accroître leur courage ; là ils s'arrêtent et attendent. Est-ce manquer de dévouement ? Mais ce sont les mêmes hommes qui tour-à-tour et quelquefois aux mêmes lieux retiennent ou précipitent les élans de leur charité. C'est que la volonté de Dieu leur ordonne, tantôt d'agir, tantôt d'attendre ; tantôt d'affronter,

tantôt d'éviter la persécution; c'est que le zèle doit savoir également s'exciter et se contraindre, obéir tour à tour par l'action et par le repos; c'est que, prévenir la Providence, c'est l'offenser, et qu'agir trop vîte ou trop tôt, c'est substituer la sagesse humaine à la sagesse divine, et joindre l'une à l'autre la désobéissance et la témérité; c'est qu'on doit être avare de sa vie, quand on l'a toute donnée à Dieu et aux âmes; avare de ses jours, quand ils peuvent, prolongés, être plus utiles. Le martyre peut être une jouissance qu'on doive s'interdire, un sacrifice qu'on doive non s'imposer mais se disputer; passer du bûcher à la gloire, du premier pas atteindre au but, chercher un triomphe éternel dans une défaite d'un instant, n'est pas toujours permis; prolonger le sacrifice à travers toute la vie et toutes les peines, y tenir pour autrui et non pour soi, y renoncer sans cesse et y lutter toujours; à l'exemple de Saint-Paul, n'oser pas même désirer un bonheur qui nous arracherait à nos frères et nous empêcherait de les servir; en un mot, au lieu de mourir une fois, mourir tous les jours pour Dieu et pour les âmes, nous paraît bien davantage grand pour soi et bon pour autrui. Or, il semble aux missionnaires évangéliques de la Chine, que la volonté de Dieu est qu'ils se renoncent en attendant, et qu'ils s'imposent le repos, sauf à s'imposer plus tard les fatigues, et peut-être la mort; il leur semble que Dieu veut les employer à quelque chose de mieux qu'à une fin subite, qui ne profiterait qu'à eux-mêmes, et ils se conservent pour mieux se dépenser, quand la Providence aura ouvert cette porte devant laquelle ils se tiennent, plutôt par respect que par crainte. On peut désapprouver leurs vues, on ne peut blâmer leurs sentiments; on peut les accuser d'un manque de sagesse, mais non de dévouement. Mais se bornent-ils à attendre? Ne mêlent-ils pas quelque action à leur patience? Certes, leur temps n'est

pas perdu, ni leur vie oisive; aux environs de la Chine, dans toutes les directions, vivent des sujets nombreux du Céleste Empire; ils leur annoncent l'Évangile. Ce champ est vaste, et ils ne peuvent l'occuper tout entier; ils étudient la littérature chinoise; à l'avance, ils la réfutent par des livres longuement médités; ils gagnent des sympathies, ils s'assurent de futurs colloborateurs; en un mot, ils reconnaissent le terrain, ils préparent leurs armes, en attendant que Dieu ouvre la lice, et donne le signal du combat.

Cette œuvre préparatoire, qui est aussi nécessaire qu'elle est difficile, semble depuis quelques années avancer du moins dans quelques-unes de ses branches, plus que par le passé. Entreprise à la fois à Java, à Bornéo, à Singapore, dans la presqu'île de Malacca, dans le royaume de Siam, partout elle reçoit de Dieu de précieuses faveurs. Voici ce que les missionnaires nous disent à ce sujet, de leurs travaux à Bankok.

« Le nombre total de pages in-octavo, de Traités, et de portions de la Bible imprimées l'année dernière est de 1,143,000; le nombre de celles qui ont été imprimées depuis le commencement de la mission est de 4,365,960. Nous avons distribué l'année passée 24,160 exemplaires de Traités et d'extraits des Saintes-Écritures en langue *Siamoise*. L'éternité seule nous montrera les résultats de cette propagation des vérités chrétiennes. Il nous est évident que quelques rayons de vérité ont pénétré parmi ces millions d'esprits obscurcis qui nous entourent, et que les cœurs sont moins étrangers à la pensée de l'Évangile. Nous espérons que tous ces livres seront un moyen de préparer le triomphe final de l'Évangile sur cet adroit et antique système d'idolâtrie qui captive encore, hélas! tant de cœurs, malgré la grossièreté du culte qu'il consacre. Jamais nous n'eûmes plus qu'aujourd'hui d'encourage-

ments dans nos travaux, considérés soit par rapport aux indigènes mêmes du pays, soit par rapport aux Chinois. Nous ne pouvons nous empêcher de croire que Dieu accomplit ici une grande œuvre, une œuvre qui prépare le déployement de son bras puissant, et la conversion de beaucoup d'âmes. Nous moissonnerons dans le temps convenable, si nous semons avec persévérance. Ce sont surtout les Chinois qui nous donnent des sujets particuliers d'encouragement. Leurs enfants, eu égard aux circonstances, sont fort accessibles à l'influence chrétienne. S'il nous était possible de salarier les instituteurs, il est probable que nous pourrions nous rattacher la plupart des écoles à la fois, pendant la semaine et le dimanche. De même, si nous étions capables de prêcher en chinois avec facilité, il n'est guère douteux que nous ne formassions des assemblées assez considérables. Les Chinois sont bien moins que les membres proprement dits du royaume, esclaves du gouvernement, de la noblesse et de la religion de ce pays. Humainement parlant, les obstacles à leur conversion sont bien moins nombreux et moins graves. La plus grande partie des habitants de cette ville paraissent être des Chinois; les nombreux arrivages du Céleste Empire qui ont lieu ici chaque année, donnent une importance chaque jour plus grande à la population chinoise. Déjà, celle qui se trouve répandue dans les diverses parties du royaume ne paraît pas s'élever à moins de 500,000 âmes. Il y a deux ou trois mois, nous crûmes remarquer un sérieux inaccoutumé parmi les personnes employées à nos imprimeries et dans nos maisons. Il continua pendant quelques semaines, et nous ne pouvons pas douter que l'esprit du Seigneur ne l'ait lui-même suscité. Cinq ou six de nos employés nous assurèrent qu'ils voulaient placer leur attente en Christ, et manifestèrent le désir de se consacrer à son service. Nous en examinâmes

quatre, et décidâmes de les admettre dans l'Église que nous venions de former. Mais quand le moment décisif arriva, les candidats refusèrent de faire de l'Évangile une profession publique et solennelle. La crainte sans doute les retint. Pour renoncer le premier à cette idolâtrie, qui compte ici des millions de partisans, et confesser devant tout le monde une foi nouvelle et étrangère, il ne faut ni peu de courage, ni peu de confiance en Dieu. Dans les difficultés de notre œuvre, nous demandons instamment les prières du peuple de Dieu, pour nous et pour ces âmes qui périssent à nos côtés. Nous désirons surtout, qu'on implore les puissantes influences du Saint-Esprit pour nous ranimer, nous et ce peuple. Nous croyons sentir que, sans son secours, nos travaux seront stériles et vains. Ce qu'il faut surtout au succès de l'œuvre des missions parmi les païens, ce sont des prières, des prières sincères, ferventes, persévérantes.»

Du sein de l'une de ces missions entreprises pour les Chinois, quoique en dehors de la Chine, un jeune néophyte écrivait : « Collége-Anglo-Chinois, de Malacca, Janvier 16, 1841. Aux honorables Directeurs de la Société des Missions de Londres, Chin-Seen, élève du collège Anglo-Chinois, Malacca, soumet sincèrement cette lettre, s'intéressant à leur bonheur, et espérant qu'ils sont richement bénis de la part du Seigneur.

« Frères en Jésus-Christ,

« Je naquis à Canton, province de la Chine; quoique l'Évangile me fut connu, lorsque je vins ici pour la première fois, je n'en comprenais pas le contenu. A cette époque, je pensais que c'était un livre comme un autre. Depuis le jour où j'ai connu que l'Évangile est davantage précieux, je me suis senti un grand pécheur. J'ai compris aussi que tandis que j'étais païen, tout ce que j'ai fait est

contraire à la parole de Dieu. Je voulus d'abord apprécier mes péchés, mais ils étaient plus nombreux que le sable de la mer. Néanmoins, l'Évangile me montra un sauveur du monde, puissant pour me sauver et pour me délivrer, non seulement de mes péchés, mais aussi de la colère qui est à venir.

« Depuis le jour où j'ai cru, et il y a déjà plus de trois ans, jusqu'à ce moment, j'ai aimé Jésus comme mon unique Sauveur, et maintenant je bénis Dieu de m'avoir reçu membre du corps de Christ. Je désire servir Christ de toutes mes forces, en propageant son Évangile au milieu de mon pays, en prêchant les inépuisables richesses de sa grâce, la bonne odeur de sa parole, en quelqu'endroit qu'il plaise à Dieu de me placer. Je sens que si, par le pouvoir que Dieu me donnera, je pouvais convertir, ne fut-ce qu'un seul de mes semblables, cet unique succès me vaudrait mieux que toutes les richesses du monde. Voilà ce que mon cœur désire le plus. C'est pour vous exprimer mon vœu que je vous écris cette lettre. S'il vous paraissait bon de m'employer pour Christ, il n'est aucun travail devant lequel je reculasse. Si je trouve grâce à vos yeux, donnez-moi une réponse pour calmer mes ardents désirs. Dans ce moment, j'étudie les littératures hébraïque, grecque et anglaise, au pied de M. Legge.»

«Je suis, dans les liens de Christ,

« CHIN SEEN. »

On le voit, tous ne craignent pas de confesser l'Evangile ; tous ne rougissent pas de l'opprobre de Christ. Le champ est bien ingrat, nous l'avons souvent dit ; l'œuvre est bien lente, il ne faut point se le dissimuler ; ces insouciants et apathiques Chinois éprouvent peu de ces sentiments ou profonds ou ardents qui produisent les grandes résolutions, enfantent les grandes actions, et fa-

vorisent les progrès de la piété. Flétris par le souffle d'une longue incrédulité, presque toujours ils restent impassibles ou s'émeuvent à peine aux accents les plus animés, les plus pathétiques de la charité, que leur frivole indifférence provoque et méconnait. Toutefois la voix du Seigneur réveillera, à leur tour, ces ossements desséchés du désert, et hélas ! d'un vaste désert, et l'on verra plus d'un homme alors se lever comme Chin-Seen, pour rendre témoignage au Dieu des armées. Les missionnaires, joignant la patience au zèle, travaillent avec foi et avec espoir ; ceux qui, l'oreille attentive, l'œil fixé aux signes des temps, attendent aux portes mêmes de la Chine, espèrent de meilleurs jours, des jours de lutte et de victoire ; ils espèrent qu'après la guerre des hommes viendra la guerre de Dieu, et c'est à cette guerre qu'ils brûlent de courir. Ils donnent eux-mêmes sur leurs épreuves et sur leurs espérances les détails qu'on va lire :

« L'approche du jour où l'Evangile doit être promulgué en Chine, ne fut jamais, à notre avis, aussi clairement annoncée que dans le moment actuel. Nous croyons toucher à une ère nouvelle, à cet ère où les barrières de cet empire doivent tomber. Ceux qui pendant près de deux siècles ont gouverné dans ce pays, et pendant tout ce temps ont toujours été hostiles à la religion de Jésus-Christ, seront bientôt obligés, ou de rendre les relations libres ou de laisser tomber de leurs mains les rênes du pouvoir. On désire savoir sans doute quels ont été pour nous les résultats de la guerre. Les opérations de l'armée anglaise ont montré aux chinois l'habileté et la supériorité des étrangers, rempli de tristesse et de consternation des multitudes d'hommes et de femmes, et embrâsé de colére l'empereur et ses conseillers. L'orgueilleux despote reproche en même temps à ses officiers leur faiblesse, à ses ennemis leur témérité. Deux souverains, dit-il, ne

peuvent subsister à la fois sous le même firmament. Le décret d'extermination est sorti de sa bouche; les forces se rallient de tout côté, décidées à résister jusqu'à la mort.

« Au milieu des malheurs qui arrivent aux habitants de ce pays par les nombreux fléaux de l'opium, de la guerre, des inondations, des divisions de chefs, des agitations de peuples, Dieu poursuit évidemment l'exécution de ses plans. Même dans sa colère, il aura compassion; il fera surgir l'ordre de la confusion, le bien du mal; il fera servir jusqu'à la méchanceté humaine à la gloire de son divin nom. Ses promesses sont sûres; personne ne peut retenir sa main; les nations seront données à son Fils; tous les bouts de la terre le béniront comme le Seigneur de tous. La Chine et le Japon sont compris daus les promesses divines, et avant longtemps l'un et l'autre seront visités par l'orient d'en haut.

« L'idée d'avoir bientôt accès auprès de 400,000,000 d'âmes, ou seulement d'une portion considérable d'entre elles, devrait remplir d'ardeur tout fidèle disciple du Sauveur, lui apprendre à se revêtir de force, à venir au secours de son Dieu dans la lutte contre le grand ennemi des âmes. Quelle œuvre immense n'avons-nous pas à entreprendre ici! Hélas! qu'ils sont petits les moyens de l'accomplir.

« A Hongkong, Amoy, Chusan, Chinhai et Ninpo, positions occupées par les forces britanniques, l'on jouit déjà d'assez de protection et d'assez de liberté. Toutefois aucun missionnaire ne s'y est encore rendu. Nos travaux à Macao ont été poursuivis sans interruption. L'hôpital confié aux soins des docteurs Hobson et Lockhart est toujours le rendez-vous des malades; depuis le 1er juillet dernier, 2126 noms ont été inscrits sur les registres. On distribue aux malades, qui les reçoivent de bon cœur, les Saintes Ecritu-

res et des livres chrétiens. Nos divers services ont excité le même intérêt que par le passé. Mais limités, retenus comme nous l'avons jusqu'ici été, nous désirons vivement élargir le cercle de nos travaux, accroître nos efforts, étendre au loin les saintes influences de cette religion au triomphe de laquelle nous avons consacré nos vies.

« MM. Boone et Abeel attendent une occasion pour se rendre à Amoy. Si les Anglais gardent cette position, ou si le commerce devient libre dans le port, les deux missionnaires y fonderont probablement une station. M. Milne espère également d'aller se fixer à Chusan, ou dans les environs, si du moins les circonstances le lui permettent. D'autres de ses colloborateurs désirent de se rendre à Hong-Kong, où la colonisation fait les plus grands progrès et où se rassemblent déjà une multitude de Chinois; on croit généralement que les Anglais garderont cette île, qui deviendra ainsi un grand centre de commerce.(1) Si l'île devait acquérir cette importance, et jouir de tous les avantages d'une colonie anglaise, il conviendrait très probablement d'en faire le siège principal de l'œuvre des Missions dans cette partie du Céleste Empire. En terminant, nous le répétons : jamais nous n'avons été plus encouragés qu'aujourd'hui dans le champ que le Seigneur nous a assigné. Nous sentons profondément que nous avons besoin d'une plus abondante mesure de sa grâce pour être prêts à faire face à la crise qui se prépare. »

Les missionnaires anglais ajoutent à ces détails, donnés par des missionnaires américains, leurs frères et leurs amis, les paroles suivantes : « L'aspect de la mission protestante en ce pays nous paraît plutôt encourageant que décourageant, à cause des circonstances que nous allons signaler, et qui sont : 1° le nombre des mission-

(1) Ces projets ont été exécutés. *Rédacteurs.*

naires actuellement dans ce champ (1) ; on en compte cinq du Conseil Américain pour les Missions étrangères; trois de la Société des Missions baptistes; quatre de la Société des Missions de Londres, deux de la *Morrison Education Society;* nous devons mentionner en outre M. et Mme Gutzlaff et M. Stanton qui ne se rattachent à aucune Société. Nous sommes donc dix-sept en tout. C'est infiniment peu si l'on pense aux millions d'âmes que nous voulons amener au Seigneur, cependant c'est plus qu'à aucune époque antérieure. 2° La connaissance et la pratique de la langue chinoise que plusieurs missionnaires ont acquises, et qui leur permettront de mettre la main à l'œuvre dès que les circonstances auront changé. 3° Les divers moyens d'action déjà assurés à la Mission, comme l'établissement d'une bonne imprimerie, la publication de bons livres élémentaires en langue chinoise; plusieurs caisses de Traités et de Bibles prêts à être distribués d'un moment à l'autre; l'éducation de plusieurs jeunes Chinois selon les vues de la *Morrison Education Society*, et d'autres en plus grand nombre selon les vues personnelles des missionnaires; enfin les opérations de la Société Missionnaire Médicale; toutes choses qui garantissent les progrès de la Mission. 4° L'union et la charité fraternelle qui existe entre les divers membres de cette Mission, et qui s'affermiront, nous l'espérons, tandis que nous penserons et agirons tous comme les différentes parties d'un même corps, et comme n'étant qu'un seul homme en Christ. 5° La perspective que nous avons de fonder une Mission nouvelle dans l'archipel de Chusan. 6° Les améliorations et les facilités de faire le bien qu'on peut attendre de l'intervention du gouvernement anglais

(1) Ce nombre a dû s'accroître depuis que ces détails ont été donnés.
Rédacteurs.

dans cette portion de l'empire et dans d'autres encore. 7° Enfin l'intérêt de plus en plus vif, les prières de plus en plus ferventes, qu'excitera chez tous les chrétiens, sans doute, le déplorable état de ce grand et malheureux peuple. »

Lecteur chrétien, écoutez cet appel et répondez-y. La voilà la faible armée de Jésus-Christ devant cette grande forteresse qu'elle désire envahir ; impuissante, elle attend et elle prie ; attendez et priez avec elle ; aidez-la de vos vœux et de vos sympathies ; les temps sont le secret du Seigneur ; les évènements sont dans sa main ; mais on l'a dit : la prière dirige cette main qui dirige le monde ; celui qui a trouvé son oreille a trouvé son cœur. C'est la charité qui est la grande force de ce monde, car elle dispose de Dieu qui dispose de toutes choses ; la voix de la charité, c'est la prière ; puisse cette voix, selon le vœu des missionnaires, sortir de tous les cœurs jusqu'à ce que ceux-là aussi prient pour qui on aura prié ; jusqu'à ce que la Chine appartienne à ce divin maître, à qui elle a été donnée avec toutes les autres nations de la terre. O Dieu, toutes choses te servent ; non-seulement le bien mais le mal ; non-seulement la paix, mais la guerre ; ta voix souveraine domine les vaines clameurs des rois et des peuples ; tu tires ta gloire de leurs blasphêmes mêmes, et d'une manière mystérieuse mais sûre, tu fais tout concourir au triomphe de ta parole ; jusqu'aux erreurs qui la combattent, tout sert à la conversion des peuples jusqu'aux fléaux qui les dévastent, mais les instruisent en les dévastant. Soumets à ton pouvoir ce grand peuple qui ne te connaît pas et ne veut point te connaître, et qu'en effet tous les bouts de la terre voient le salut de notre Dieu !

VARIÉTÉS.

Relation d'un voyage d'exploration au nord-est de la colonie du Cap de Bonne Esperance entrepris dans les mois de Mars, Avril et Mai 1836, *par MM. T. Arbousset et F. Daumas, missionnaires de la Société des Missions Evangéliques de Paris; écrite par M. Thomas Arbousset, avec onze dessins et une carte, publié par le Comité de la Société des Missions Evangéliques de Paris chez les peuples non chrétiens. Paris. Arthus Bertrand, rue Hautefeuille,* 23; *L.-R. Delay, rue Basse du Rempart* 62; *maison des Missions Evangéliques, rue de Berlin* 7. 1842. *Prix,* 12 *fr.*

« Le voyage d'exploration entrepris par MM. Arbousset et Daumas en 1836 eut un but spécial; il était avant tout missionnaire. Découvrir des peuplades inconnues, entamer des relations avec leurs chefs, marquer des endroits propres à la fondation de missions nouvelles, étendre l'influence du christianisme et de la civilisation, telle est la tâche que s'impose tout missionnaire quand il voyage; telle était celle qu'avaient particulièrement en vue les auteurs de l'ouvrage que nous annonçons. Un missionnaire n'est, par sa vocation, ni un naturaliste ni un savant; ce n'est point dans l'intérêt de la science qu'il franchit les mers, qu'il traverse les déserts; un mobile plus noble le dirige et l'inspire; il a en vue des intérêts d'un ordre plus élevé. Toutefois, la sainteté du but qu'il poursuit ne lui interdit point de s'occuper d'objets qui n'ont qu'un rapport indirect avec sa mission proprement dite; et si sur

sa route, il trouve à noter quelque observation, à constater quelque fait, à entreprendre quelque recherche dans le domaine de l'histoire naturelle, de la géographie ou de la statistique, il n'a nul intérêt à décliner un travail qui devient pour lui un devoir. C'est ainsi que sans cultiver la science pour la science elle-même, plus d'un missionnaire a enrichi la littérature des voyages de documents et de renseignements précieux, que des savants se fussent tenus pour honorés d'avoir recueillis pour fruit de longues et persévérantes études. Crantz a puissamment contribué à éclairer la géographie du Groënland : Ellis, Williams, Tyerman et Bennett ont beaucoup ajouté à nos connaissances sur l'Océanie : Medhurst a écrit sur la Chine un ouvrage riche d'observations : l'évêque Hébert nous a familiarisés avec les mœurs de l'Inde ; Jowett a exploré les côtes de la Méditerranée ; Gobat, l'Abyssinie ; Campbell et Philip, l'Afrique méridionale ; et pour ne point prolonger cette nomenclature, MM. Arbousset et Daumas ont fait, entre l'Orange et le Namagari, une excursion qui n'a point été sans résultats pour la géographie et pour la statistique de la partie du sud de l'Afrique qu'ils ont parcourue.» (1)

Telles sont les paroles par lesquelles le Comité annonce au public l'ouvrage qu'il vient de publier. Nous ne pouvions mieux faire que de les citer d'abord ; elles découvrent à l'avance, et le but et le caractère du livre de M. Arbousset ; c'est une œuvre de foi avant tout, c'est aussi une œuvre de science. L'ouvrage de M. Casalis, publié il y a quelque temps, avait un objet plus spécial, et s'adressait surtout aux esprits cultivés, qui aiment l'étude comparée des langues et des littératures ; l'ouvrage de M. Arbousset est fort propre à les intéresser aussi ; mais

---

(1) Préface.

non pas seuls. C'est le récit varié et vivant d'un voyage au milieu de peuples et de pays inconnus. M. Arbousset, observateur exact et attentif de l'homme et de la nature, peint avec un soin égal les mœurs de l'un, les richesses de l'autre, de telle sorte qu'après l'avoir lu, on connaît le pays qu'il a visité, aussi bien sous le rapport physique que sous le rapport moral ; étude des plantes, examen des terrains, caractères des animaux, source et direction des rivières, hauteur des montagnes, aspect des plaines ; recherches sur l'origine des peuples, peinture de leurs mœurs, histoire de leurs rois, récit de leurs superstitions, tout cela se trouve dans l'ouvrage de Th. Arbousset avec un style clair, piquant, simple, qui rend la lecture de ce livre singulièrement facile et agréable. L'ouvrage est le fruit d'une longue méditation ; l'auteur a beaucoup interrogé les choses et les hommes ; pour éclaircir des points obscurs, il a plus d'une fois entrepris des voyages subséquents. Le premier, explorateur de ce pays, il a voulu l'être consciencieusement ; il a voulu peindre cette nature tour à tour si riche et si désolée, ces mœurs à la fois si originales et si rudes, avec des couleurs qui fussent exactes aussi bien que pittoresques. Ceux qui veulent connaître les différentes tribus qui habitent le sud de l'Afrique, les connaître comme elles se révèlent elles-mêmes dans leurs souvenirs et dans leurs mœurs, liront avec intérêt l'ouvrage de M. Arbousset, qui contient une notice détaillée de chacune d'elles ; les amis de l'œuvre des missions se familiariseront avec ces peuples qu'ils aiment déjà, et les connaissant mieux, ils les aimeront encore davantage. En Angleterre, ces sortes d'ouvrages sont lus avec autant d'empressement que de profit ; nous espérons qu'il en sera de même en France. La foi et la science nous sollicitent également de nous enquérir de ces peuples qui font, comme nous, partie de la famille humaine. Au-

jourd'hui, nous montrerons comment M. Arbousset parle de la nature morale ; dans une autre occasion, nous reproduirons peut-être l'un ou l'autre des tableaux qu'il nous a donnés de la nature physique. La plus remarquable de toutes les peuplades du pays était sans contredit celle des Zoulas ou Matébélés. M. Arbousset lui a consacré une belle notice : nous en extrayons les passages suivants :

« Ces Zoulas sont une race de noirs fort belle, supérieure pour la taille, l'élégance des formes et la force musculaire à celle des Béchuanas. Ceux-ci, doux et bienveillants autant que les autres sont féroces, mais en revanche, moins vaillants guerriers, ont beaucoup souffert de leurs agressions, toutes les fois qu'ils sont venus en contact avec eux. Un Mossouto me disait à ce sujet : « En voyant ces hommes si forts et si bien faits, entièrement nus, au regard farouche et cruel, armés d'une courte et large sagaie, la *mokondo*, et d'un bouclier de cuir de buffle ou de bœuf, deux fois plus grand que les nôtres, nous fûmes tous saisis de frayeur et les surnommâmes Matébélés, (1) tandis qu'entre eux, ils s'appellent Amazoulous.» (2)

« Les Matébélés ont chassé de leur voisinage immédiat toutes les fortes tribus Béchuanas qui s'y trouvaient. Ils se battent comme des lions, suivant l'énergique expression des naturels. La terreur qu'ils inspirent est étonnante.

« On ne connait point encore de nation Caffre plus puissante qu'elle. Nous pensons qu'ils doivent être une centaine de milliers d'âmes. Mais d'autres croient qu'il n'y a pas moins de cinquante mille hommes capables de

---

(1) Ceux qui disparaissent ou sont à peine visibles derrière leurs immenses boucliers.

(2) Les Célestes (Zoulas); cet orgueilleux nom rappelle ceux de Céleste Empire et de Céleste Cour des Chinois.

porter les armes, de sorte que, d'après ce calcul, le nombre total de la tribu serait beaucoup plus considérable que nous ne le supposons. En tout cas, le problême n'est pas facile à résoudre. Les chefs Matébélés sont très rusés; lorsqu'un étranger intelligent veut examiner leurs forces, ils font passer sous ses yeux quelques milliers de troupes; ensuite, ils le conduisent une ou deux lieues plus loin pour lui en faire voir d'autres, et c'est souvent les mêmes faces qu'il rencontre. Un mot d'ordre a été donné, et les individus déjà couchés sur le carnet de l'estimateur, se trouvent, à point nommé, au milieu de quelques centaines de nouveaux soldats, sans qu'il soit possible de faire aucune reconnaissance exacte. Quel singulier genre de politique, n'est-ce pas que celui-là!

« Il fascine jusqu'aux yeux des peuples ennemis, et leur fait regarder les Zoulas, à la fois comme innombrables et invincibles. En plus d'une rencontre, ils ont simplement fui devant eux, sans même ôser les combattre. Or, ce n'est pas mauvaise fortune à un peuple que de se rendre ainsi formidable aux faibles par sa renommée, comme faisaient autrefois les Madianites et les Philistins envers les Israëlites.

« Parmi les Matébélés, les jeunes garçons mènent paître les troupeaux, les hommes faits font la guerre; au sortir du service, vers l'âge de quarante ans, ils se mettent à fabriquer des armes, des pioches, des vêtements, et constituent une espèce de corps de vétérans, qui ne va au combat que dans des cas d'extrême urgence. Les femmes font la poterie, outre que les soins du ménage et de la culture reposent presqne exclusivement sur elles.

« Les troupes sont toutes divisées en régiments distincts, répartis sur le territoire et séparés du reste du peuple, même des femmes et des enfants. Ces régiments se composent, à ce qu'il paraît, de six à huit cents

hommes chacun. Un certain nombre de bétail leur est alloué par le chef de la nation; mais ils n'ont pas le droit d'y toucher sans ses ordres. Celui-ci envoya, il y a quelques années, massacrer un régiment tout entier, parce que quelques membres du corps avaient tué un bœuf, sans permission préalable.

« Quand le despote l'ordonne, les régiments qu'il désigne vont attaquer, l'un cette tribu, celui-là telle autre. Les chefs de horde, si on peut les prendre, sont amenés et mis à mort devant lui. Il les remplace par des chefs de son choix; quelquefois encore, il rend aux vainqueurs leurs troupeaux, mais toujours à la dure condition qu'ils lui resteront soumis et fidèles. Les Matébélés ne se sont pas agrandis d'une autre manière que celle-là.

« Leur cri de guerre, c'est vaincre ou mourir! Le souverain fait d'eux tout ce qu'il veut. En leur absence, et même lorsqu'ils sont présents, il sacrifie à son ambition qui il lui plait. Ses soldats, au retour d'une expédition prospère, sont récompensés comme l'étaient ceux de Mahomet, je veux dire que le chef leur distribue les captives et une partie de tout le butin; si l'attaque n'a pas réussi, que par exemple, on ait fui devant l'ennemi, il faut s'attendre à une mort à peu près certaine, une fois rentré, ce qui fait que plusieurs ne retournent pas chez eux, et préfèrent se retirer dans des pays voisins pour sauver leur vie.

« J'ai connu une foule de ces malheureux fugitifs; ils ont, comme en général tous les Matébélés, une échancrure dans l'oreille, ce qui est commun aux deux sexes. Les riches portent des pendants d'oreille en cuivre, de dix-huit lignes de long, des colliers et des bracelets du même métal, ou bien d'ivoire, de verroteries diverses, et quelques-uns de fer. La basse classe introduit dans les larges trous faits au lobe de l'oreille des bouts de roseau;

on y suspend des plaques de fer, de cuivre et de cuir, en guise d'ornements.

« Les enfants, tant garçons que filles, vont nus; mais celles-ci prennent, en grandissant, un tablier de cordes ou de peau, et jettent autour de leurs épaules un cuir de bœuf ou d'antilope assoupli. Leur prince lève sur elles un tribut horrible; tous les ans, il se fait amener les vierges qui peuvent le plus lui convenir, et il ne les renvoie chez leurs parents que pour le temps que dure l'allaitement d'un enfant, c'est-à-dire pour trois ans; après quoi, elles doivent reparaître chez lui. Comme tous les Caffres, les Zoulas sont fort superstitieux; ils ont des magiciens, et des magiciens fort réputés pour le pouvoir qu'ils ont à la fois de maudire et de bénir. Ce sont ordinairement des espèces de soi-disant médecins, malins dénonciateurs de fautes supposées ou purement imaginaires. L'on a recours à eux dans beaucoup de cas où l'on veut perdre un parent ou un ami. Très souvent ils servent ainsi à l'ambition des chefs. Ce frère qui porte ombrage à son aîné, et que celui-ci ne veut pas sacrifier sans une apparence quelconque de cause plausible, est déclaré conspirateur ou bien envieux du pouvoir; aussitôt un fer tranchant est enfoncé dans son cœur. Plus communément encore, des pierres sont rougies au feu, et par un raffinement de cruauté, l'accusé est forcé de s'asseoir dessus. On les renouvelle, jusqu'à ce que la malheureuse victime ait été ainsi calcinée. Quelquefois pourtant, on abrège ses tourments en lui donnant le coup de grâce.... Ne faut-il pas louer la Sainte Écriture d'avoir fait aux Hébreux une loi d'exterminer les gens mal intentionnés qui se faisaient passer pour sorciers!

« Les autres crimes punis de mort chez les Zoulas, outre le maléfice, sont l'adultère, le meurtre, la médisance, lorsqu'elle a pour but le prince régnant; ce der-

nier cas est très rare, du reste, vu que le chef a partout des espions qui lui rapportent jusqu'aux plus insignifiants discours de ses troupes et de ses sujets en général, ce qui donne à tout le peuple une grande circonspection de paroles. Les souverains juges du pays sont Omthléla et Tapouza. Les exécutions se font presque toutes à Mokokoutlouflé, la capitale, et quoiqu'elles y soient presque journalières, et qu'on y égorge les gens comme des bestiaux à la tuerie, suivant la remarque des indigènes, elles n'ont jamais lieu après le coucher du soleil. Les condamnés ont le cou tordu ou sont étranglés, ou empâlés, ou percés avec la sagaie, ce qui est surtout le cas lorsque les gardes royaux reçoivent ordre d'aller massacrer un chef, avec ses enfants, ses femmes, ses sujets, et de livrer sa ville ou ses villes aux flammes, car rien ne survit aux suppliciés de tout ce qu'ils possédaient, excepté leurs troupeaux.

« Les Matébélés ensevelissent soigneusement leurs morts, se purifient pour eux, leur font des sacrifices, ce qui prouve, *ipso facto*, qu'ils ont une idée à la fois de l'excellence de l'âme et de son immortalité, ainsi que de la doctrine erronée de la métempsycose. Tout Caffre respecte extrêmement un serpent lorsqu'il le rencontre, parce qu'il croit voir en lui un de ses ancêtres, qui lui apparaît sous la forme de ce reptile. Si c'est dans la hutte qu'il le trouve, il l'en chasse doucement, ou mieux encore, il lui offre une oblation, ferme la porte sur lui et se retire, jusqu'à ce que le dieu (Sétounta) ait mangé, ce qui dure la nuit entière.

« Quelques Zoulas brûlent les cadavres au milieu des plantations de millet. Ceux de la Mossiniaté exposent le corps mort de leurs chefs sur les branches des arbres, l'y laissent pendant un temps, y mettent ensuite le feu, et jettent les cendres à la rivière. Autrement la commune pratique

consiste à enterrer les morts dans une fosse ronde et étroite, enveloppés dans leurs manteaux de peau et sans leurs ornements, les mains sur la poitrine, la face tournée vers l'orient, dans l'attitude d'un homme accroupi, qui est celle des suppliants dans ces contrées.

« La veuve passe au pouvoir du frère du mari décédé. Les orphelins sont élevés par des tuteurs aussi respectés des mineurs que le père ou la mère eux-mêmes. Il n'est peut-être pas un cas où un enfant reste absolument délaissé, sans qu'il se trouve quelque parent, proche ou éloigné, qui prenne soin de lui. Sous ce rapport les lois du pays sont admirables. . . . . .

« C'est encore au précédent roi des Zoulas qu'est due l'abolition du mariage parmi eux; car ni lui ni son successeur n'ont suivi, à cet égard, en prenant des femmes, les coutumes de la nation; tous deux ont déprécié les liens de famille, comme nuisibles, sous tous les rapports, à la profession des armes. Aussi n'y a-t-il que les troupes bien aguerries qui osent se marier; les autres soldats sont punis de mort toutes les fois qu'ils violent la loi du célibat. Lorsque les soldats partent pour la guerre, des jeunes filles nues passent devant eux en courant, et ils reçoivent la promesse qu'une d'elles leur sera donnée en mariage, au retour de l'expédition, s'ils se sont comportés vaillamment. Tous les intérêts sont sacrifiés, parmi ce peuple, au démon de la guerre; repos, agriculture, commerce, bonheur domestique. C'est que le chef de la nation veut en être le dieu, et faire de ses sujets des esclaves. Il prend le titre d'Inkhosi, mot qu'on peut expliquer peut-être par celui de Mokhosi, l'un des deux dérivant de l'autre. Mokhosi, en Sétébélé, a un sens déterminé: il signifie *alarme* à la fois et *assemblée nationale*. Le droit de donner l'alarme et de rassembler les troupes, pour délibérer sur les hautes questions de l'état, n'appartient qu'à l'Inkhosi, qui

est un vrai sultan en absolutisme, en tyrannie et en morgue.

« Il partage le pouvoir avec deux soldats de son choix, Omthléla et Tapouza, l'un rusé, et l'autre cruel. Ensemble, ils forment une espèce de triumvirat des plus commodes. Leur triple voix délibérative ne peut manquer d'avoir force de loi, ni d'obtenir l'approbation générale, même lorsqu'ils font mal; mais lorsqu'il s'agit du bien, il manque toujours l'un ou l'autre des trois suffrages pour l'effectuer... Cependant on comprend encore, en pareil cas, que le bien ne se fasse point..... Arrêtons-nous aux deux ministres mentionnés. Ils sont reconnus, selon le langage du pays, pour être les deux yeux, les deux oreilles, les deux bras, *voire* les deux *narines* du chef de l'état. On les qualifie en outre du titre de grand *indounas*, mot qui veut dire *mâle*, dans son sens propre, et figurément *noble*, *puissant*. Omthléla et Tapouza sont les deux premiers dignitaires de la nation Sétébèlé.

« Cette nation est forte en tout de vingt-six régiments, à la tête de chacun desquels se trouve un indouna ou commandant, un lieutenant et deux sous-lieutenants. Les régiments vivent dans des villes de garnison, entourées de palissades, faute de meilleures fortifications. Ils sont peu sujets au déplacement. Par une bien sage politique, leur inkhosi passe alternativement un mois au sein de chacun de ces corps. En qualité de généralissime de ses troupes, il les mène quelquefois lui-même à la guerre. Un porte-bouclier marche devant lui. Celui du présent empereur s'appelle Mokofané. Cet officier si honoré se tient toujours à deux pas de son maître, pour l'ombrager et pour le protéger d'une égide de cuir de bœuf, autour de laquelle on peut figurément dire que sont la Terreur, la Dissension, la Force et la Guerre. Soit respect, soit frayeur, Mokofané détourne toujours les yeux de son Jupiter, dont personne

n'approche que par son intermédiaire, sans en excepter même les deux grands visirs Omthléla et Tapouza. . . . Les Bakonis trouvent leur prince d'un accès si difficile et si redoutable, qu'ils ont adopté pour leur serment national, cette courte sentence: 'Nkene 'nkhosene, qui revient à dire: je ne puis mieux attester la vérité de telle ou telle affirmation qu'en promettant si la chose est trouvée ou arrive autrement, que j'entrerai chez *l'inkhosi*.

« Le chef des Zoulas a un porte-lance, et deux grands chambellans, assez bien dénommés pour le pays, les deux *loups du roi*. Ces deux messieurs ne circulent jamais dans le sérail que sur les genoux et les yeux baissés, chose difficile à croire, mais pourtant certaine. Enfin, il conviendrait peut-être de nommer les deux premiers cuisiniers du prince, Omolété et Mokoboulané. Leur service n'est certainement pas inutile, puisque leur maître est réputé si grand mangeur, que ses sujets disent de lui qu'*il engloutit les fontaines*. Ainsi Job parlant du Béhémoth dit de même : *ecce absorbebit fluvium, et non mirabitur*.

Sa gueule du Jourdain engloutirait les flots.

Le rapprochement est un peu libre, mais il prouve bien jusqu'à quel point l'hyperbole a été de tous temps à la fois forte et commune parmi les hommes. »

M. Arbousset donne le tableau synoptique des régiments zoulas, et ajoute des détails intéressants sur chacune des parties de cette milice redoutable. « Les chefs veulent que leurs guerriers aient, autant que possible, l'air de bêtes féroces, et l'on peut bien leur rendre le témoignage qu'ils ne réussissent pas mal à les y faire ressembler. . . . Ainsi, au dessus du pied, comme aux genoux, aux coudes, aux poignets, sur la poitrine, ils attachent des queues de bœufs très-épatées, ressemblant à des barbes postiches, et tout autour de leurs reins ils ne suspendent chacun pas

moins d'une centaine de bandes rondes, faites de peau de bêtes fauves et de bêtes rousses, qui imitent si bien la forme de queues de certains quadrupèdes, qu'un étranger est toujours sûr de s'y méprendre, ce qui ne laisse pas d'amuser les indigènes. Rien ne nous paraît plus sauvages que ces soldats Matébélés, aux formes athlétiques, au regard cruel, toujours en guerre avec tout le monde. Les hordes voisines disent proverbialement d'eux que *ce ne sont pas des hommes, mais des mangeurs d'hommes*, tant ils se sont rendus formidables.

« Le matin ils boivent une espèce de bière de millet fortifiante qui les enivre, et le soir ils font un repas de chair de bœuf, sans légumes ni herbages d'aucune sorte, ou très-rarement. Ce régime les rend robustes, impassibles et féroces, capables, à ce qu'on rapporte, de supporter la faim aussi longtemps que les vautours. Les danses guerrières forment la plus importante partie de leur éducation, et ils s'y livrent fréquemment. Les guerriers blancs s'y distinguent beaucoup, et l'aspect de leurs têtes chauves, quand le soleil y darde ses rayons, paraît très-imposant. Les Zoulas se servent tous, dans ces sortes d'exercices, d'un court bâton à crosse, qu'ils ne manient pas sans adresse. A la guerre ils en prennent un plus long, qui leur aide à gravir et à descendre les montagnes.

« Leur maître ne leur donne qu'une seule sagaie à chacun, afin qu'ils ne soient pas tentés de la lancer dans les combats, la loi voulant qu'ils se battent toujours corps à corps. S'ils se laissent une fois désarmer par l'ennemi, il faut qu'ils périssent, et cette circonstance ne contribue pas peu à les rendre avisés à cet égard. Au reste, dans les attaques les noirs qui sont les plus jeunes soldats et par conséquent les moins aguerris passent toujours devant, ayant des chefs choisis parmi les blancs, qui les suivent de près et sont autorisés à tuer tous les fuyards sans aucune excep

tion. Dans les expéditions militaires tout le monde dort nu. On vit de pillage et de bœufs pris à la maison pour provision de bouche. Il y a d'autres bœufs auxquels il n'est pas permis de toucher, parcequ'ils sont seulement destinés à servir de *guides* aux bestiaux capturés et quelquefois aux troupes elles-mêmes, tant ces animaux ont d'instinct pour revenir à leurs parcs accoutumés.

« En vain chercherait-on dans l'histoire des rois de cette malheureuse nation des faits attrayants, quelques traits aimables; elle n'en contient que d'affreux. Chaka, pour ne parler que de lui et de son successeur, était un maître horrible, absolu, dur, cruel au delà de toute expression. A une revue générale de ses troupes, on rapporte qu'il pleura d'une sorte de joie vaniteuse, disant : « Voyez jusqu'où s'étend mon pouvoir! J'ai seul droit de vie et de mort sur tous ces hommes-là! » — Mais aucun d'eux ne l'aimait , au contraire ses propres soldats essayèrent plusieurs fois d'attenter à ses jours. Dans une occasion, on lui enfonça sous l'aisselle une javeline de forme particulière, de sorte qu'il ne put jamais savoir qui l'avait forgée. Cet odieux tyran soutenait qu'il n'avait point de successeur, parceque ses femmes n'étaient que des concubines. L'une d'elles, la plus aimée, devenue enceinte, feignit d'être malade, pour quitter le sérail et se retirer chez ses parents. La mère du chef la prit chez elle et lui promit de la protéger. La concubine accoucha d'un enfant mâle ; l'enfant fut d'abord caché, puis emporté hors du pays. Chaka fut malicieusement informé de sa naissance et de sa disparution. Sur le champ il fit mettre à mort sa mère à lui, puis il fit fermer la plaie avec un morceau de peau pour cacher son crime. Sa mère s'appelait *Naté* (bon); il bannit ce mot de la langue comme s'il lui rappelait un grand deuil, le fit remplacer par celui de *Motounti*, et feignit toutes les apparences d'une profonde douleur. De

sa main parricide, il immola encore quelques froids spectateurs de ce deuil hypocrite ; par ses ordres, des gens se répandent dans la ville, et demandent à ceux qui prennent leurs repas, comment ils le trouvent : tous ceux qui répondent *Naté* (bon) au lieu de *Motounti*, sont incontinent massacrés et tombent pêle-mêle les uns sur les autres. Cependant Chaka avait trois frères; les troupes étaient engagées dans une expédition ; la vengeance était facile ; elle s'opéra terrible. Deux sœurs de la reine morte se rendent chez les trois frères. Elles leur disent : « Le sang de votre mère crie vengeance. Le tigre qui l'a bu est encore altéré du vôtre. Allez donc le tuer avant qu'il se jette sur nous. Les troupes vous en auront de la reconnaissance. A leur retour de chez Lepaloulé vous pouvez être sûrs qu'elles se tourneront vers vous. » A ce discours les princes caffres répondirent simplement : « Vous avez parlé, » mais ces deux mots voulaient tout dire.

« Le lendemain Chaka sortit, comme à son ordinaire, avec Mokofané, au lever du soleil et s'assit sur sa chaise royale, au delà du parc de ses troupeaux, en un lieu à l'écart. . . . Voilà tout-à-coup paraître Dingan Popa, (1) Mothlankané et Mokoubané, tous quatres armés de sagaies. Le roi leur crie de loin d'une voix alarmée : « Où allez-vous ? » Ils lui répondent : « A la chasse. » « Mais, poursuit-il, pourquoi vous approchez-vous de moi tout armés ? Vous ai-je fait du mal ? » Il tache de s'esquiver, mais Popa , Mothlankané et Mokoubané le percent chacun de leur lance ; il tombe sous leurs coups baigné dans son sang. « Pourquoi me tuez-vous, mes frères ? » demande-t-il en gémissant. Dingan lui répond : « C'est parce que tu as assassiné ta mère. Hâte-toi, parle pour ta dé-

(1) Autre parent du chef et son complice dans le crime mentionné plus-haut. *Rédacteurs.*

fense ; tu es un fourbe sorcier. . . . » « Je me repens pour toujours ; vous m'avez corrigé ; laissez-moi maintenant. » « Barbare, te laisser ! Tu nous égorgerais tous, implacable Chaka, savant imposteur, dur Inkhosi ; tu défends le mariage à tout le monde, excepté à toi-même ; tu ne nous laisses pas un moment de repos. Ne fais-tu pas tuer les soldats lorsqu'ils passent quelques jours de repos chez eux, au lieu d'aller constamment en campagne ? N'envoies-tu pas même les soldats malades se battre, en disant par moquerie que la route les guérira ? . . . « Mais je me suis amendé. » « Tigre affreux, tu veux nous dévorer tous ! Tu as tué Botékazé, Mobaguébo, Tsétlatla, Bachenka, Chochokilé, 'Mpato, Kopoïe, Nomaoa ta sœur, et ta mère, etc. . . . » Au nom de sa mère, Popa fond le premier sur Chaka ; Mokofané reçoit de la main de Popa une javeline dont il perce aussi son maître ; tous, excepté Dingan, l'accablent de leurs traits ; et le saisissant tout palpitant encore, ils le jettent au fond d'un trou. La fosse recouverte, on va casser à la voirie la chaise impériale du despote. La garnison de la ville était restée tranquille ; le peuple avait aussi conservé une parfaite neutralité, et n'avait pas même osé se porter à la bergerie en entendant tout le bruit qui s'y faisait. Dingan et ses frères n'entendirent que des cris d'acclamation dans tout Bolaoako.

« Mais la misère humaine est telle, que le lendemain même de la mort de Chaka, ses frères se disputèrent le trône les armes la main : d'un côté Dingan, de l'autre Mothlankané et Mokoubané ; ceux-ci furent les moins forts et émigrèrent en conséquence de Bolaoako, avec leurs affidés. . . . Ces commotions politiques une fois calmées, Dingan resta seul maître du royaume, qu'il gouverne tout aussi mal que son prédécesseur, au lieu d'avoir profité de son expérience pour mieux se conduire. D'après la description que les naturels nous ont faite de

lui, il faut se représenter un homme encore dans la fleur de l'âge, de taille moyenne et très replet. Il est en outre fort noir, velu, ridé, plutôt laid que beau, mais sans qu'il veuille en convenir ; au contraire, il met le plus grand soin possible à cacher qu'il ait trois dents cariées sur le devant de la bouche. C'est ce qui explique qu'il ne parle jamais qu'à demi-voix, et le plus souvent la bouche masquée avec sa main. Rasékuaï, (1) qui a parfaitement bien connu ce prince, rapporte qu'il affecte un extérieur jovial, mais *sans être pour cela heureux par derrière.* (2) Il a des vertiges, des frayeurs étranges, mille appréhensions de mort et d'autres malheurs. Durant l'obscurité des nuits, il croit toujours avoir devant les yeux l'ombre de Chaka. A quoi l'on ajoute aussi, que par les temps humides il souffre cruellement de cinq blessures qu'il porte sur le corps. Les actions atroces qu'il a déjà commises rempliraient un volume. D'après tout ce qui nous revient de lui, il paraît que nulle part au monde on ne trouve l'orgueil mieux intronisé, ni la tyrannie plus ouvertement affichée qu'à Mokokoutloufé. Au seul nom du tyran qui y règne, on se demande avec saisissement si c'est bien un homme, ou le démon qui sous une forme humaine y fait peser son sceptre de fer sur un troupeau d'esclaves endurcis, dégradés, malheureux au suprême degré, pour ne pas dire presque autant que les noirs esprits de l'abîme. L'archi-despote des Matébélés se fait tour à tour appeler du triste nom de Ravisseur, parceque qu'il a ruiné plusieurs nations, et du présomptueux nom de Sauveur de ses sujets, parcequ'il a assassiné leur précédent roi, son propre frère, afin de gouverner à sa place. Il souffre

(1) Indigène qui a donné des renseignements à M. Arbousset.

Rédacteurs.

(2) Montesquieu se serait-il mieux exprimé ?

encore qu'on l'appelle et le Pacificateur et le Vautour, mangeur des autres oiseaux. Il se laisse prodiguer les épithètes de Noble Éléphant, de Noir par excellence, de Générateur des Hommes. Toi qui es haut comme les montagnes ! qui es aussi élevé que les cieux ! toi qui vis à jamais ! . . . tels sont les blasphêmes que l'on profère journellement en lui parlant. S'il sort le soir à la tête de son harem, ses sultanes lui crient ! « O dur lion ! » et cela ne l'offense point. Ses soldats ne lui demandent pas simplement qu'il les envoie ravager des provinces ; mais ils lui disent : *Homme-hyène*, donne-nous des nations à dévorer. Ils n'ont pas d'autre idole que lui ; c'est devant lui littéralement qu'ils se prosternent ; il les laisse vivre ou les égorge selon son bon plaisir. . . . . Enfin, ajoutez à ce tableau que l'appréhension d'être supplanté fait de Dingan quelque chose de pire qu'une louve qui ne veut pas reconnaître ses petits. Une de ses femmes, trop confiante à cet égard, eut le malheur de lui présenter un de ses enfants, sans doute dans le transport de sa joie ; le monstre prit le nourrisson par les pieds et l'étendit mort sur le pavé, d'un coup de revers de la main. L'infortunée mère fut en même temps percée d'un dard, et expira en regardant mourir son nouveau-né. C'est un indigène bien informé qui m'a rapporté ces faits atroces, malheureusement trop vrais. Le croira-t-on encore ? Les Zoulas célèbrent annuellement en janvier une grande fête des prémices. On se rassemble à cet effet de toutes les parties du royaume dans la capitale. La foule se range en pompe autour du sérail ; le dieu en sort au moment où le soleil va poindre ; le peuple crie : Ga-ba-a-enté ! *qu'il multiplie !* et en même temps il se prosterne. Alors l'idole de cette multitude aveuglée, s'élèvant au-dessus du bel astre du jour, lui insulte par trois ou quatre crachats, et rentre aussitôt. Cela rappelle des vers célèbres, mais où l'on préférerait

ne voir qu'une belle poésie, sans vérité historique. . . . Ce sont ceux de Le Franc de Pompignan, qu'on croirait avoir été écrits à Mokokoutloufé, par un barde chrétien :

«Le *Nil* a vu sur ses rivages,
Les noirs habitants des déserts,
Insulter par leurs cris sauvages,
L'astre brillant de l'univers.
Cris impuissants, fureurs bizarres !
Tandis que ces monstres barbares
Poussent d'insolentes clameurs,
Le Dieu, poursuivant sa carrière,
Verse des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs. »

Nouveaux discours de Mar-Yohanna aux Etats-Unis. (1)

L'assemblée générale de l'Église presbytérienne d'Amérique appela au milieu d'elle, dans la dernière session, Mar-Yohanna, pour lui offrir des assurances officielles et solennelles de son attachement en Christ, et pour fraterniser par son moyen avec l'Église qu'il représente. Le prélat étranger se félicita d'abord de l'accueil chrétien qui lui était fait; il dit ensuite : «J'éprouve le plus grand plaisir à saluer les membres de cette Assemblée comme des frères dans le Seigneur, et des frères dans le saint-ministère. Je demande vos prières pour un peuple, je les demande surtout pour notre clergé, afin que, converti à Dieu, il soit prêt à distribuer aux âmes affamées, le pain de vie.» Le vénérable evêque prit congé du synode, tandis que tous les membres debout lui offrirent un salut affectionné et respectueux.

Introduit également au sein de l'Assemblée générale de la Société Biblique Américaine, l'évêque Nestorien a reçu de la Société une Bible élégante avec l'inscription

---

(1) Voyez pages 233 et suivantes.

suivante : Exemplaire de la Sainte Bible, offert par la Société Biblique Américaine à Mar-Yohanna, évêque d'Ourmiah ; Perse, 1842. En présentant le volume sacré au prélat étranger, le président lui a dit : « Mar-Yohanna, au nom et de la part de la Société Biblique Américaine, je vous offre cet exemplaire de la traduction anglaise des Saintes-Écritures. Acceptez-le comme une marque de respect que nous avons pour votre caractère, et de la reconnaissance que nous éprouvons pour les services que vous rendez à la cause de la vraie religion. Puissiez-vous être long-temps une bénédiction et un ornement pour l'Église chrétienne, et recevoir à la fin la récompense des mains de notre grand Maître, qui vous dira : « Viens, bon et fidèle serviteur, entre dans la joie de ton Seigneur. »

« Le livre que vous m'offrez, a répondu le prélat, est richement relié, mais le dedans vaut mieux que le dehors; il est plus précieux que de l'or, et même que le fin or. Je vous montrerai maintenant un Nouveau-Testament que j'ai apporté de mon pays et qui contraste avec le vôtre (L'évêque tira de sa poche un volume épais, noir, écrit avec une plume), voyez comme il est simplement relié; toutefois il renferme le même trésor que l'autre. Il y a 642 ans qu'il a été écrit. Il n'y a que peu de Nouveaux-Testaments semblables à celui-ci dans mon pays, ceux qui restent sont très-chers. Qu'a fait la Bible pour nous? Elle est une lampe à nos pieds. Les Mahométans ont essayé de nous détourner de notre religion; mais la Bible nous a également délivrés des pièges du mahométisme et des embûches du catholicisme. Dans ma province, il se trouve 40,000 âmes et seulement de 5 à 10 Nouveaux-Testaments. Nous prions la Société Biblique de multiplier les Bibles pour un peuple affamé. D'autres nations regardent à vous du fonds de l'Orient ténébreux, et elles vous prient de leur envoyer des Bibles. Votre Secrétaire m'a dit que

votre Société peut en imprimer 1,000 exemplaires par jour. Dans notre pays un homme peut à peine en écrire un par an, et il craint de le faire, de peur d'être puni par les mahométans. Oh! si nous pouvions imprimer 1,000 Bibles par jour, la Perse deviendrait promptement comme l'Amérique. »

Dans une autre circonstance également solennelle, Mar-Yohanna adressa encore les paroles suivantes à une nombreuse assemblée : « Le roi David a dit : Heureux le peuple dont le Seigneur est le Dieu. J'ai été à Washington pour visiter le Président des États-Unis. Il est simplement un homme, semblable à tout autre. Il n'a aucune couronne sur sa tête; il s'assied dans une chaise comme les autres hommes. Il ne porte aucune épée à son côté. Il n'a aucun vêtement de cérémonie; aucune garde n'entoure sa maison. Quand j'arrivai dans sa chambre, il se leva, il me serra la main et m'invita à m'asseoir. Dans mon pays, aucun homme n'ose s'asseoir ni même se tenir debout devant le roi. Il faut s'incliner profondément quand on est admis en sa présence. Lorsqu'il voyage, ses sujets prennent leurs habits, et en couvrent notre chemin.

« Notre roi accable son peuple, il leur dérobe tout ce qu'il peut pour acheter des perles, des diamants et des joyaux, dont il orne sa couronne. J'ai visité le congrès, où vos lois sont faites. Votre peuple est gouverné par la justice, par la droiture, par la miséricorde et par la paix. Notre loi, c'est le signe de tête du monarque, qui gouverne par la violence, par l'épée et par le sang. Qui est-ce qui fait la différence? C'est la Bible. Le Coran est dans notre pays avec très-peu de Bibles; mais tous vos compatriotes peuvent avoir la Bible et garder les commandements.

« Je vois ici une chose qui me plait beaucoup savoir, beaucoup d'amour parmi les chrétiens. Tous sont frères, il n'y a qu'un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un même Père, et un même Sauveur. Nous retournons tous au ciel comme à la maison paternelle, et

l'un ne doit pas dire : Moi je suis de Paul ; l'autre, moi je suis d'Apollos, un troisième, moi je suis de Céphas, un dernier, moi je suis de Christ. Christ est-il divisé? Le nom n'est rien ; la forme n'est rien, la foi et l'amour sont tout. Dieu nous a aimés, quand nous étions ses ennemis ; nous devons nous aimer les uns les autres. Puisse cet heureux pays chrétien conserver l'unité de l'Esprit par le lien de la paix. »

Églises de France, n'aimerez-vous pas cette Église Nestorienne, respectable quoique dégénérée, votre sœur dans le passé, votre amie dans le présent, et peut-être votre devancière dans l'avenir. Embrassez-la dans vos sympathies, et félicitez-la d'avoir conservé et le souvenir et l'amour des Saintes-Écritures, qui lui apporteront une jeunesse nouvelle, et la feront briller d'un éclat plus pur et plus durable.

NOUVELLES RÉCENTES.

Soumission des Boers de Port-Natal au Gouvernement Anglais. (1)

C'est une chose bien remarquable que le rôle que la Providence a fait jouer aux Boers émigrés dans l'histoire de plusieurs tribus du sud de l'Afrique, dans l'histoire aussi de l'œuvre des Missions que tour-à-tour ils ont compromise et secondée. Deux grands tyrans désolaient surtout le pays, Mossélékatsi et Dingan ; il serait difficile de dire lequel était le plus cruel et le plus redoutable ; le premier, Mossélékatsi, attaqua les Boers, et à plusieurs reprises ; mais les fermiers tirèrent une terrible vengeance de ses téméraires agressions. Ils se rendirent au milieu de ses sujets. Aussi braves et plus habiles que ses farouches guerriers, ils les vainquirent, ils les massacrèrent en

(1) Voyez XIII[e] année, pages 365 et suivantes.

grande partie, et le fier tyran, étonné d'avoir des maîtres, dût aller cacher sa honte et sa rage dans les régions inconnues du centre. Le pays qu'il désolait respira, comme délivré d'un grand fléau. A son tour, Dingan voulut essayer ses armes contre les Boers; il les attaqua et ce ne fut pas toujours sans succès; ses soldats se battaient comme des lions et justifiaient cette haute réputation de vaillance qui faisait l'admiration et l'effroi des peuples indigènes. Mais les balles meurtrières atteignaient plus loin que leurs sagaies, et moissonnés à l'avance, ils s'étonnaient de tomber sans combat. Aussi perfide que cruel, Dingan fit périr par un guet-à-pens des députés que ses adversaires lui avaient envoyés pour traiter avec lui, et dès lors il alluma un désir de vengeance qui ne pouvait être satisfait que par sa perte. Les Boers furieux massacrèrent ses sujets, incendièrent ses villes, chassèrent le tyran et ses milices décimées; et ce superbe maître des Zoulas qui était le dieu ou plutôt le démon de ses sujets, qui insultait stupidement au soleil par trois crachats, vit sa capitale réduite en cendres, ses femmes dispersées, ses troupes détruites, son existence politique entièrement et pour toujours ruinée; *l'homme-hyène* dût fuir comme son rival du nord; on ignore même s'il ne périt pas au milieu de ses soldats massacrés. Ainsi furent vengés ces malheureux peuples qu'accablait le sceptre de ces deux tyrans.

Mais en même temps que deux trônes, les Boers renversèrent deux stations: les missionnaires américains de Mossélékatsi durent se retirer avec eux quand ils ne virent plus que des débris et des ruines dans le village de Mosika; les missionnaires encore américains de Dingan durent de même abandonner leur œuvre à peine commencée quand la guerre ne laissa plus aux peuples le loisir de les écouter. Les Boers chaque fois donnèrent abri aux ouvriers du Seigneur dont ils avaient, sans doute contre leur gré, renversé les meilleures espérances.

Délivrés de leurs adversaires, ils pouvaient devenir dangereux à leur tour; en quelques occasions déjà ils s'étaient montrés hostiles aux travaux missionnaires; à Béthulie, par exemple, on l'a vu dernièrement, ils se faisaient complices de l'ambitieuse politique d'Adam Kok. Leur conduite était sans contrôle, leur influence presque sans règle. Répandus en beaucoup d'endroits du désert, ils donnaient de sérieuses craintes aux indigènes et aux missionnaires. Ceux-ci ne pouvaient pas oublier ce que la guerre venait de faire des deux missions américaines fondées parmi les Zoulas. Le gouvernement anglais, à son tour, mais dans des vues différentes, s'est préoccupé de cette communauté naissante; il a voulu se la soumettre pour des raisons dont nous n'avons pas à examiner ici la valeur morale; les Boers qui avaient cru se soustraire à l'autorité du gouvernement en quittant la colonie, ont répondu par de vives attaques aux propositions qui leur ont été faites, et les armes à la main, ils ont défendu, et d'abord avec succès, la position avantageuse qu'ils avaient prise à Port-Natal. Mais quoique opiniâtre, leur résistance a été inutile: il fallait ou périr ou rentrer sous l'autorité du gouvernement de l'Angleterre; ils ont cédé; les voilà donc de nouveau colons anglais comme autrefois; c'est dire que leur conduite sera désormais dirigée par une autorité supérieure, qu'ils ne pourront plus à leur gré attaquer les indigènes et froisser les missionnaires. Toutes les guerres ne sont sans doute pas détruites; mais elles seront moins fréquentes et moins générales; la plus grande puissance du pays maintenant, c'est le roi des Bassoutos; mais Moshesh a appris de l'Évangile à user de sa force, non pour faire, mais pour prévenir la guerre. Les Boers n'ont-ils pas été comme un glaive dont l'adorable main du Seigneur s'est servie pour frapper les objets de sa colère, et qu'ensuite elle a fait rentrer dans le fourreau, pour laisser agir sa miséricorde toute seule?

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Nous publions aujourd'hui des extraits d'une lettre écrite de Thaba-Bossiou, où l'œuvre est dans un état prospère et réjouissant. Cette communication nous fournit l'occasion de faire connaître aux amis de la Société l'un de ses ouvriers en Afrique, dont il a été peu question jusqu'ici dans cette feuille. Anglais d'origine et beau-frère de M. Casalis, il déploie un zèle sincère et persévérant dans le champ où Dieu l'a placé; et bien qu'il ne soit pas sorti du milieu de nous, comme ses collaborateurs, il a donné tout son cœur et toute sa vie à notre œuvre et à notre Société, et il mérite bien que nous lui rendions sympathie pour sympathie, amour pour amour. Le premier numéro de l'année prochaine contiendra une lithographie représentant l'une des stations françaises; il contiendra aussi sur l'ensemble et les détails de l'œuvre le rapport le plus remarquable et le plus réjouissant que nous ayons jusqu'ici reçu de la Conférence, et, d'avance, nous annonçons cette bonne nouvelle à nos lecteurs, et nous bénissons Dieu de nous permettre d'avoir, pour le début d'une nouvelle année, des marques aussi visibles de son fidèle amour.

STATION DE THABA-BOSSIOU. — Extraits d'un Journal de M. Dyke, sous la date du 2 avril 1842.

Travaux dans la station. — Excursions missionnaires aux environs. —Sauterelles.

« Messieurs et très-honorés frères en Jésus-Christ notre Seigneur,

« Je rends grâce à Dieu du fond de mon cœur, en prenant la plume aujourd'hui, pour la faveur qu'il m'a accordée de voir de mes propres yeux des choses qui rempliraient de la plus vive joie les enfants de l'Europe, si, comme moi, ils pouvaient les admirer de près. J'ai vu le soleil de justice briller d'un pur éclat sur cette terre de ténèbres, dissiper l'ignorance des cœurs, bannir les illusions du péché, et manifester, dans toute son étendue, ce souverain pouvoir de la grâce qui relève et sanctifie un peuple abruti, et forme aux pensées nobles, aux sentiments élevés, l'homme le plus grossier. Lorsque, il y a un peu plus de deux ans, j'arrivai dans ce pays, à peine les frères commençaient-ils à se réjouir des premiers fruits de leurs travaux ; depuis cette époque jusqu'à aujourd'hui, le Seigneur a continué à bénir la semence qu'ils avaient jetée en terre avec des prières et des larmes, et il leur a donné de recueillir plusieurs gerbes dans ses greniers éternels. Le succès dont naguère a été couronnée la prédication de l'Evangile a été un grand encouragement pour moi qui venais d'entrer dans la vigne du Seigneur; il m'apprendra, je l'espère, à imiter le zèle et la persévérance de mes devanciers. Il faut, en vérité, déployer une grande ardeur, puisqu'il reste, même dans notre voisinage, des milliers d'âmes à évangéliser, des milliers d'âmes, dis-je, qui ne connaissent point l'Emmanuel.

« Je me rendis à Béerséba, où j'étais appelé, le 27 sep-

tembre dernier; je devais aider M. Rolland à imprimer quelques feuilles en béchuana. Pendant mon séjour, je fus bien réjoui de voir les progrès de l'Evangile sur la station, ainsi que l'empressement avec lequel les indigènes se rendaient au culte. Chaque dimanche, la chapelle était encombrée, bien que plusieurs indigènes des plus assidus aux services religieux fussent retenus chez eux par la maladie. En revenant à Thaba-Bossiou, j'eus la joie d'annoncer l'Evangile dans plusieurs villages indigènes.

5 *novembre.* « En arrivant à Morija, je fus étonné du silence qui régnait dans toute la station. Le village de Molapo était presque désert; six hommes et autant de femmes étaient tout ce qui restait; les autres indigènes étaient allés avec leur pasteur à Thaba-Bossiou pour assister au baptême de plusieurs candidats, et à l'administration de la Sainte Cène. Cette circonstance ne pouvait guère manquer de rappeler à mon esprit les paroles du Psalmiste : « C'est là que montent les tribus, les tribus de l'Éternel; ce qui est un témoignage à Israël pour célébrer le nom de l'Eternel. » Le lendemain, j'eus le bonheur d'embrasser mes amis et de me joindre à eux pour rendre grâce à Dieu des biens qu'il nous avait accordés pendant notre séparation.

7 *novembre.* « Ce fut un jour béni pour nous; en nous assemblant dans la maison de Dieu, nous pouvions vraiment dire : « Son drapeau sur nous est amour. » Cinq hommes et deux femmes furent ajoutés à l'Eglise de Thaba-Bossiou et quatre hommes à celle de Morija. L'assemblée était également considérable au service du matin et à celui de l'après-midi; l'intérieur de la chapelle était tout rempli; à l'extérieur, tout autour de l'édifice, les indigènes, assis sur leurs chaises, cherchaient à saisir quelques paroles des discours prononcés.

18 *novembre.* « Depuis le départ de MM. Casalis et Ar-

bousset pour la Conférence, la direction des services religieux repose sur moi ; les sentiments de piété qui semblent remplir tous les cœurs sont fort encourageants ; plusieurs indigènes viennent me trouver chez moi pour me parler soit de leur conversion, soit de leur joie. Les services du dimanche sont bien suivis ; je vois parmi mes auditeurs plusieurs ennemis ouverts de l'Evangile.

28 *novembre.* « Après avoir présidé le service du matin, aujourd'hui, dimanche, je suis parti, à pied, de Thaba-Bossiou, accompagné de six chrétiens indigènes ; une heure de marche à travers une gorge de montagne , nous a conduits dans une vaste et fertile vallée appelée Jupa Kubo ; au milieu coule un ruisseau que les chaleurs ne tarissent jamais ; de nombreux troupeaux paissaient auprès des hautes collines qui nous entouraient de toutes parts ; douze petits villages, contenant environ trois cents habitants, sont répandus çà et là parmi les rochers qui les cachaient à notre vue ; le seul indice que nous eussions de leur existence était la fumée qui s'élevait de plusieurs toits. Le voyageur étranger eut dit sans doute, frappé du calme et de la position charmante de cette agréable vallée : « Ici règnent la paix et le bonheur. » Hélas ! que cette impression serait fausse ! La paix ne se trouve pas souvent dans cette jolie vallée ; nulle part, peut-être, dans le pays, les divisions ne sont si ordinaires ni si cruelles. Puisse bientôt venir le jour où ces hommes malheureux seront unis par les doux liens de l'Evangile de paix ! Le meurtre n'est pas ordinaire parmi les Bassoutos ; cependant il n'y a que deux ans que la vallée vit le spectacle d'un duel tragique. Matie, neveu de Litsaba, devait un bœuf à son oncle ; souvent invité à le payer, il n'en voulait rien faire. Fatigué d'attendre, Litsaba alla prendre lui-même une vache au milieu du troupeau de son jeune débiteur ; celui-ci, furieux, se rend dans la maison de son oncle, armé d'un

bouclier et d'une lance; il invite son oncle à se défendre. Le défi est accepté; un long et acharné combat s'ensuit; les deux combattants périssent à-la-fois. Moshesh, informé de ce malheur, mit les habitants de la vallée à l'amende pour n'avoir pas empêché les deux combattants d'en venir aux mains et prévenu le duel.

« A notre arrivée dans le premier village, les indigènes, qui avaient quelque idée de notre but, jetèrent sur nous des regards pleins de soupçon, quelques-uns s'enfuirent aux montagnes. La nouvelle du triomphe de l'Évangile a produit cette peur; les indigènes y mêlent superstitieusement une idée de sorcellerie; c'est à cause de cela que notre présence les effraie parfois. Comme il nous fut impossible de les réunir, j'invitai les chrétiens qui m'avaient suivi à entrer en conversation chacun avec un ou deux de leurs compatriotes. Après avoir passé une demi-heure dans ces entretiens particuliers, nous nous rendîmes au second village, où il nous fut possible de réunir environ vingt-cinq auditeurs; nous leur révélâmes quelque chose du plan de la rédemption. Dans le troisième village, où l'on s'était, ce jour-là, livré à l'ivrognerie et à de bruyantes fêtes, nous dûmes passer, silencieux, le cœur rempli de compassion pour ces hommes aveugles. Nous employâmes la journée entière à aller de village en village; nous pûmes avoir des assemblées petites, mais attentives, dans trois villages, mais, dans quatre autres, nous dûmes nous borner à des conversations individuelles.

12 *décembre.* « Dimanche, à huit heures du matin, je partis de la station à cheval, accompagné de Daniel et du frère de Moshesh, Mopéri, qui a dernièrement manifesté le désir de se ranger du côté des disciples du Seigneur. Après deux heures de marche à travers les montagnes, nous arrivâmes au village de Ra-chosanz. C'est l'un des villages bassoutos les plus populeux, puisqu'il

renferme soixante huttes. Avant d'y être arrivés, nous entendîmes le bruit d'une fête. Les enfants dansaient; mais, à notre approche, ils cessèrent leurs ébats et ils se réunirent autour de nous; tandis que nous expliquions le but de notre visite, un sourire quelque peu méprisant errait sur les lèvres de nos auditeurs. Le chef Chosane néanmoins nous reçut avec politesse, et il donna des ordres pour qu'on rassemblât le peuple et qu'on l'amenât à la prière. Mais, à ma surprise, avant que les indigènes se fussent réunis, le chef s'était enfui vers les montagnes, craignant que nos paroles ne trouvassent, malgré lui, accès dans son cœur. Quelque temps après le commencement du culte, des indigènes, se levant, firent entendre un grand éclat de rire, expression de leur mépris, et quittèrent brusquement l'assemblée. Ils dirent aux enfants de se retirer aussi et de recommencer leurs danses; les enfants obéirent et reprirent leurs jeux à quelques pas de nous. Leur nombre s'accrut de ceux qui ne voulaient pas nous écouter. Le sol commença à trembler sous leurs pas, et l'air à retentir de leurs chants et de leurs hurlements. Mes auditeurs, au nombre de cent ou à peu près, n'en écoutaient pas moins attentivement les paroles de la vie éternelle qui leur étaient annoncées, et, lorsque le service fut fini, ils se réunirent autour de Daniel et de Mopéri, et ils entrèrent avec eux dans de sérieuses conversations sur ce qu'ils venaient d'entendre. Je bénissais Dieu de m'avoir donné, ce jour-là, accès auprès de quelques pauvres païens. C'est de lui que viennent tous les moyens de faire le bien. Puisse-t-il bénir les efforts de son serviteur! Puisse dans la vallée de Chosane retentir bientôt la louange de l'Éternel!

« De cet endroit, nous nous rendîmes à Pelea, village peu éloigné de Thaba-Bossiou. Chemin faisant, nous rencontrâmes des voyageurs bassoutos, et nous eûmes avec

eux des conversations longues et intéressantes. Daniel semblait décidé à ne laisser passer aucun indigène sans lui dire quelque chose du Sauveur ; je vis clairement que plusieurs de ceux à qui il parla nous quittèrent avec quelque bonne impression. En arrivant dans le village, nous trouvâmes les habitants occupés à divers travaux, qu'ils abandonnèrent dès qu'ils entendirent qu'on allait s'assembler pour la prière. Plus de cinquante adultes se réunirent autour de nous et prêtèrent à nos paroles une profonde attention. Après le service, nous visitâmes 'Mputlane, qui fut jadis un chef puissant et jouit encore aujourd'hui d'une certaine indépendance. L'âge l'a privé de la vue et lui a presque ôté la faculté de la parole. Il semblait chanceler au bord du tombeau. Nous le trouvâmes dans sa hutte ; à côté de lui était un agneau couvert de sang ; il venait d'offrir cette victime aux Marimos ou esprits, qu'on suppose ici revêtus du pouvoir d'ôter ou de conserver la vie à leurs descendants, de faire leur bonheur ou leur malheur pendant tout le cours de l'existence. Instruit de notre arrivée, le vieillard s'approcha péniblement de nous. Mopéri lui adressa quelques paroles d'exhortation ; après lui, Daniel chercha aussi à éclairer le chef; mais notre entretien fut brusquement interrompu par deux vieilles femmes, qui dirent au vieillard de rentrer dans sa hutte pour y prendre le remède qu'on venait de lui préparer. Ce n'était qu'un prétexte pour nous empêcher de lui parler ; elles nous dirent que l'air était trop froid pour le chef ; nous dûmes partir sans le revoir.

« Le mois de février dernier, nous eûmes la visite de M. le docteur Philip et du vénérable missionnaire Reed ; ils passèrent avec nous une semaine qu'on se rappellera longtemps ici ; elle restera gravée dans le souvenir, non seulement de la famille missionnaire, mais aussi de beaucoup de natifs. Leurs discours dans la chapelle furent extrêmement

forts; après celui de M. le docteur Philip, les cœurs étaient remplis de la plus profonde émotion, et il n'y avait que peu d'yeux qui ne versassent d'abondantes larmes. Nous eûmes de plus la satisfaction de voir que ces hommes, qu'une si longue expérience a mûris, approuvent entièrement la manière dont la mission française est dirigée, au sud de l'Afrique, par vos agents.

« Il ne me reste plus qu'à vous dire que mes principales occupations ont été la direction de l'école, et divers autres travaux tant matériels que spirituels dans la station; j'ai aussi visité, ainsi que vous venez de le voir, de temps à autre, quelques-uns des villages qui sont autour de la station et que la lumière de l'Évangile n'a point encore éclairés. Le nombre de mes écoliers a varié; cependant il a, en général, été plus considérable cette année que les années précédentes. Cela tient, en partie, à ce que la récolte a manqué. Les progrès de plusieurs de mes élèves ont été pour moi un sujet d'encouragement. Je viens de faire allusion à la perte de nos moissons; comme vous entendrez probablement parler de notre misère cette année, je crois devoir vous donner quelques détails sur cette circonstance. Au lieu des pluies abondantes qui tombent d'ordinaire dans ce pays pendant les mois d'octobre et de novembre, temps où la semence est jetée en terre, nous n'eûmes, l'année dernière, que des pluies rares. Cependant beaucoup de champs furent ensemencés. La sécheresse continua jusqu'au mois de février. Il n'y avait que les lieux naturellement humides qui donnassent quelque espoir au laboureur; ils eussent pu suffire aux besoins du peuple, si la moisson eût été bien répartie et bien ménagée, mais cet espoir disparut à son tour. Le mois dernier, d'immenses et nombreux essaims de sauterelles ont passé et repassé sur ces champs déjà verts. Quelquefois le vent les entraînait rapidement dans les airs; elles répandaient

sur la terre une ombre épaisse, et, chassées pêle mêle les unes sur les autres, elles faisaient un bruit sourd qu'il eût été facile d'entendre à plusieurs milles de distance. Malheureusement le vent vint à tomber; elles s'abattirent aussitôt sur les champs et les couvrirent comme d'un vêtement épais et profond. Le vent se lève de nouveau et les emporte; mais l'œil ne se repose plus sur une agréable verdure; le feu semble avoir passé sur les champs dont le sol est dépouillé et triste. Dans l'après-midi, et lorsque le soleil se couche à l'horizon, il importe peu qu'elles aient passé sur les champs ou sur les montagnes, dans les lieux secs ou fertiles; le nuage vivant descend de nouveau des airs, il remplit et couvre toute la contrée pendant la nuit, et il ne laisse après lui aucune trace de verdure. Plusieurs champs de blé sur la station ont été dévorés en quelques minutes. Je ne sais à quoi comparer les sauterelles, tant elles sont nombreuses. La description de Joël n'est pas trop forte. Je l'ai vu moi-même; elles font véritablement entendre un bruit semblable à celui des chariots; leurs dégats sont comme ceux de la flamme rapide qui consume le chaume. Les indigènes sont donc privés de moisson, et c'était leur seule ressource; ils auront beaucoup à souffrir pendant cette année. Puisse cette affliction, que Dieu leur envoie, humilier plusieurs cœurs orgueilleux et les amener aux pieds de l'Agneau!

4 *avril.* « Avant de fermer ma lettre, je dois ajouter qu'hier, jour de Pâques, la congrégation de Thaba-Bossiou s'est jointe à celle de Morija pour célébrer avec elle cette sainte fête. Ça été un jour de bénédiction; le Seigneur s'est manifesté à ses serviteurs. Cinq femmes et deux hommes ont été ajoutés à l'Église de Morija. Matlale, naguère la femme favorite de Moshesh, était parmi les candidats.

« Je vous prie, Messieurs, de vous souvenir de moi de-

vant le trône de la grâce, afin que je sois un instrument de miséricorde pour les pauvres païens qui périssent. Que le Seigneur bénisse les pieux efforts que vous faites pour avancer son règne : c'est la prière ardente et continuelle de votre dévoué serviteur et frère en notre Seigneur Jésus-Christ,

« HAMILTON M. DYKE. »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

Les réfugiés Madécasses en Angleterre.—Mort de l'un d'eux. — Leur départ pour l'île Maurice. — État critique des chrétiens à Madagascar. — Champ nouveau dans cette île.

Nos lecteurs, nous osons le croire, n'ont point oublié ces six chrétiens de Madagascar qui vinrent, il y a quelques années, chercher en Angleterre un abri contre les fureurs d'une reine impitoyable. (1) Chassés, comme les fidèles de l'ancienne alliance, de leurs maisons pillées ou réduites en cendres, errans çà et là, destitués de tout, affligés, maltraités, se cachant dans les antres et les cavernes de la terre, ils avaient couru tous les dangers, consommé tous les sacrifices, lorsque la Providence les arracha comme par miracle à la cruelle mort qui les menaçait de si près, et à laquelle ils s'étaient à l'avance soumis. On se rappelle avec quel vif intérêt, avec quelle tendre sollicitude, ces humbles et héroïques confesseurs

(1) Voir XIVe année, pages 318 et suivantes. L'un d'eux, Simon, partit pour l'île Maurice avec M. Johns, en automne 1842, à cause du mauvais état de sa santé, qu'un climat plus chaud a améliorée.

de la foi chrétienne furent accueillis par les chrétiens d'Angleterre. Une réunion solennelle fut tenue à Londres pour rendre grâce à Dieu de leur délivrance, et encore plus de leur fidélité. Les chrétiens de la Grande-Bretagne serrèrent fraternellement la main à ces amis exilés, monuments vivants de la puissance à la fois du péché qui persécute si cruellement la vérité, et de la vérité qui triomphe toujours du péché, soit qu'elle échappe, soit qu'elle résiste à ses coups. Recueillis au sien d'une famille chrétienne, à peu de distance de Londres, où ils pouvaient facilement se rendre pour apporter et chercher de l'édification, ces intéressants disciples du Seigneur y vécurent dans une douce et constante paix ; ce repos était nécessaire à leurs âmes troublées par les orages d'une violente persécution, les agitations d'une fuite perilleuse, les fatigues d'un long voyage, et les premières émotions d'une vie nouvelle au milieu d'une terre étrangère. Là, recueillant leurs souvenirs et rappellant les bontés du Seigneur à leurs cœurs reconnaissants, ils vivaient dans la prière, dans l'étude et la méditation suivies de la parole de Dieu, également occupés de leur passé et de leur avenir. Ce n'était pas seulement pour jouir d'un repos nécessaire qu'ils étaient venus en Angleterre ; à peine sortis de la fournaise, ils pensaient à ceux qui y étaient restés, et ils mêlaient le dévouement à leur reconnaissance. S'ils ne pouvaient pas revenir à l'île Madagascar, l'île Maurice offrait un beau champ à leur activité, et il leur était toujours facile de s'y rendre et facile de s'y occuper. Ils désiraient seulement acquérir une connaissance plus approfondie de la vérité, afin de pouvoir l'enseigner fidèlement, après l'avoir fidèlement pratiquée. Un martyr n'est pas toujours docteur ; pour mourir, nos frères étaient prêts, ils ne l'étaient pas pour instruire. Grâce à Dieu, ils étaient aussi dociles et humbles que dévoués et

fermes; ils ont cherché et trouvé de plus grandes lumières, et maintenant que leur piété, toujours profonde, éclairée et réfléchie, s'est davantage enrichie d'expériences et de lumières, ils semblent mûrs pour l'œuvre à laquelle Dieu les appelle et à laquelle ils se sont depuis long-temps voués. Leur séjour ne pouvait pas se prolonger davantage en Angleterre, puisque le devoir les appelait ailleurs. Le climat de la Grand-Bretagne d'ailleurs affaiblissait leur santé. Ils ont donc quitté, il y a à peu près un an, cette terre de liberté dont le souvenir restera à jamais gravé dans leurs cœurs. Ils l'ont quittée, mais en y laissant une sœur bien-aimée, l'une des deux femmes qui étaient parties de l'île Maurice avec eux, et que le Seigneur a rappelée à lui.

Razafy était l'épouse d'un fidèle chrétien de Madagascar, qui parvint aussi à se sauver dans l'île Maurice. Son zèle ne lui permit pas de venir en Angleterre; il aima mieux rester à proximité de ses amis encore dans la fournaise, pour essayer de les délivrer au péril de ses jours. Sa femme devait être privée de la douceur de le revoir. La faiblesse de sa constitution avait rendu fort pénibles pour elle les fatigues et les émotions de la fuite à travers les montagnes, et du voyage sur mer. Elle était épuisée en arrivant en Angleterre; sous un climat plus chaud elle se fut peut-être rétablie; mais les froids et l'humidité de l'hiver l'affaiblirent davantage encore. Entourée des soins les plus tendres, elle s'éteignit doucement entre les bras de son Sauveur, pour qui elle avait tout quitté, son pays, sa famille, sa vie même, car sa mort était l'effet éloigné, mais certain, de la persécution. Elle raisonnait peu, elle avait un cœur droit, une âme simple, une piété plus solide que brillante, une foi où il entrait plus d'amour que de science. Comme tous les chrétiens simples, elle aimait beaucoup la Parole de Dieu;

elle la méditait, ainsi que le Psalmiste, et la nuit et le jour; cette science suffisait à son cœur et à sa foi. Souvent on la vit, pendant sa maladie, le visage caché dans ses mains, les bras appuyés sur une table, chercher en secret la face du Seigneur, et invoquer son nom avec confiance. Quelque temps avant sa fin, elle demanda à une amie de prier pour elle; son amie voulut savoir quels étaient les besoins particuliers de son cœur. « Demandez pour moi, répondit la malade, que je puisse contempler la face de Christ, que je l'aime davantage, et que si cette maladie doit me conduire à la mort, je puisse habiter toujours avec lui dans la gloire. » Peu de jours après on apprit la fin glorieuse des derniers martyrs de Madagascar. C'était un dimanche; à ce récit la malade se rappela tous ses souvenirs. Ses frères, qu'elle avait connus, qu'elle avait probablement reçus sous son toit, venaient de périr cruellement, mais pleins de joie chrétienne et remplis en même temps de charité et d'héroïsme ; plus heureuse, elle avait échappé à la même mort, mais elle s'éteignait aussi, dans l'épuisement de ses forces, au milieu d'amis presque aussi réjouis qu'affligés de sa fin prochaine. Elle allait retrouver bientôt ses frères dans la gloire, martyr comme eux, quoique plus tardivement, et d'une manière moins tragique. Dans la simplicité de son cœur, elle admirait les insondables voies du Seigneur, sévères pour les uns, douces pour les autres, sages pour tous : ces voies, qui l'avaient amenée en Angleterre, qui l'y faisaient mourir, jeune encore, mais entourée de soins et d'affection, elle qui n'avait jamais vu un Européen avant de quitter sa patrie. Ainsi se disait-elle à elle-même: mon corps reposera et sera trouvé, au jour de la résurrection, au milieu du peuple de Dieu. Elle parla du chagrin que son mari et M. Johns avaient dû éprouver en voyant inutiles les efforts qu'ils avaient faits, et les dangers qu'ils

avaient courus, pour sauver ces victimes de lapersécution qui venaient d'être immolées après tant d'autres. Puis, parlant de son mari, elle ajouta : « Je ne le verrai plus sur cette terre, mais nous nousretrouverons en la présence du Seigneur. » Huit jours avant sa mort, un ami la vit radieuse sur son lit. La pensée d'être bientôt unie à son Sauveur la remplissait de joie. Toutefois soumise et résignée, elle attendait dans le respect le moment de sa délivrance. Ce moment arriva. A la suite d'une défaillance, déjà presque éteinte, elle reconnut sa fidèle amie Rafaravavy qui veillait auprès d'elle. « Voilà Marie, » dit-elle. Elle s'évanouit de nouveau ; un instant revenue à elle, elle sourit une fois encore à son amie, puis elle s'écria : « Jésus, Jésus, tu viens me prendre à toi. » Le Seigneur en effet prit à lui sa fidèle servante, qui mourut calme, heureuse, quoique séparée de son mari, quoique âgée seulement de vingt-deux ans, sachant que quitter la terre pour le ciel, c'est tout gagner et ne rien perdre. Ce fidèle mari, qui ne retrouvera pas son épouse parmi les chers amis qu'il verra arriver à l'île Maurice, cette Marie, tendre amie de son cœur, qui a veillé jusqu'au dernier moment auprès de sa couche, et n'a voulu la quitter que dans les bras du Sauveur, ces compagnons d'exil qui sont partis pour le combat tandis qu'elle s'est envolée vers la gloire, elle les verra tous arriver auprès du Seigneur, et elles les possèdera tous dans le repos de l'éternité.

Jeune comme elle, et comme elle simple, l'un de ses frères persécutés mourut il y a quelques années, mais sous la main du bourreau, d'une mort aussi calme et aussi résignée. Doué d'un cœur sensible, d'une âme aimante, il éprouvait pour le Sauveur un tel mélange d'amour et de respect, qu'il ne pouvait prononcer son nom sans verser des larmes. Cela paraissait étonnant, et était cependant si naturel ! Pleurer au seul souvenir du

Sauveur, quoi de plus juste, et hélas! quoi de plus rare! Un missionnaire voulut s'assurer du fait: il demanda au jeune chrétien pourquoi les larmes lui venaient aux yeux lorsqu'il parlait du Seigneur: « Comment pourrais-je rester insensible, répondit-il, quand j'entends prononcer le nom du Sauveur qui a souffert pour moi, et qui est mort pour moi sur la croix?» Quelques chrétiens inclinent la tête au seul nom du Sauveur; c'est un hommage de respect; l'indigène pleurait; c'était un hommage d'amour. Bientôt la persécution lui apporta la mort. Quelques instants avant d'être immolé, il était ferme et tranquille; un ami lui demande s'il n'avait pas peur? « Pourquoi, répondit-il d'une voix calme, aurais-je peur de mourir? Jésus n'est-il pas mon ami? Il m'a aimé d'un amour éternel, et je l'aime, parce qu'il m'a aimé le premier. Je suis assuré qu'il ne m'abandonnera pas; je suis plein de joie à la pensée que je vais bientôt quitter ce monde de péché pour être avec mon Sauveur.» Le jeune martyr ne tarda pas à recevoir la couronne qu'il désirait avec tant de douceur et de calme. Ce jeune homme qui meurt tranquille sous la hâche ou dans les flammes, cette jeune femme qui meurt soumise sur un lit de douleur, ne sont-ce pas un frère et une sœur remplis du même amour pour le Seigneur, et qui glorifient également son nom, l'un par sa fermeté, l'autre par sa résignation, tous les deux par une piété tendre et dévouée? Tels sont, chrétiens de France, vos jeunes frères de Madagascar. Voyez si votre foi a le même abandon, votre cœur la même sensibilité et la même reconnaissance; voyez si vous seriez capables des mêmes sacrifices, de la même patience dans la maladie, de la même confiance dans la mort; voyez si le seul souvenir de l'amour du Seigneur réveille en vous des émotions si profondes, si son ciel est pour vous plein de tant de charmes, et si périr dans les flammes ou vous éteindre doucement sur

une couche tranquille vous est indifférent, pourvu que d'une manière ou de l'autre vous glorifiiez son saint nom, et que par l'un ou l'autre chemin vous arriviez à son repos.

Les chrétiens de Londres ont voulu recevoir les adieux fraternels des hôtes qui allaient les quitter. Une réunion solennelle fut convoquée à cet effet. Les confesseurs de la vérité furent introduits par M. Freeman, leur père et leur ami, qui leur servit d'interprète. Après avoir rappelé les souffrances de David, et annoncé que sa femme avait dernièrement été transpercée d'une lance à Madagascar, il lui fit entre autres la question suivante : « Après avoir joui pendant deux ans, au milieu de nous, de toutes les douceurs d'un parfait repos, êtes-vous prêt à retourner dans votre pays et à y souffrir de nouvelles fatigues et de nouvelles persécutions, si seulement la permission d'y rentrer vous est accordée ?» — « Oui, mais ce n'est pas par ma force ; j'irai dans la force du Seigneur, et je placerai en lui ma confiance. » David dit : « Seigneur, tu as délivré mon âme de la mort ; ne préserveras-tu pas mes pieds de chûte ? Dieu nous a sauvés en envoyant son Evangile dans notre pays ; si c'est sa volonté, nous sommes prêts à souffrir encore, là où nous avons déjà souffert. Nous lui demanderons instamment de nous rendre capables de dire, avec l'un des fidèles d'autrefois : « C'est l'Éternel, qu'il fasse tout ce qui lui semblera bon.»

On se rappelle ce que Rafaravavy souffrit avant sa délivrance ; jeune, riche, aimée, elle fut accusée, absoute, puis accusée de nouveau et condamnée à mort ; un incendie empêcha l'exécution de la sentence ; mais devenue esclave, elle endura mauvais traitements, humiliations et fatigues avec une douceur, une soumission et un courage qui annonçaient une âme également haute et humble. Poursuivie dans la suite, et traquée comme une bête

fauve, elle vit succéder les angoisses de l'incertitude aux souffrances de la prison et aux amertumes d'un esclavage avilissant. Vive, franche et incapable de trahir des sentiments qu'elle éprouve, comme de simuler ceux qu'elle n'éprouve pas, elle prononça, dans cette cérémonie si sérieuse pour elle, les remarquables paroles que voici : M. Freeman lui avait demandé si elle se surprenait quelquefois à désirer que les missionnaires ne l'eussent jamais instruite, attendu que ses rapports avec eux avaient causé toutes ses souffrances : « Je bénis Dieu, dit-elle, de tout ce qu'ils ont fait. C'est lui qui mit dans le cœur des missionnaires le désir de venir à Madagascar. J'étais dans les ténèbres et dans la mort ; il m'a amenée à la lumière et à la vie. Je suis prête à souffrir tout ce que j'ai déjà souffert, me souvenant de l'amour que Dieu a eu pour moi, de la charité que vous avez montrée à mon pays, et des efforts que vous avez faits pour son bien.»

Joseph prononça en anglais le discours suivant : « Je bénis Dieu de la nouvelle occasion qu'il m'offre de me présenter encore devant vous. J'espère bien que vous m'excuserez ; je ne connais pas bien votre langue. Je veux seulement vous remercier de toute la bonté que vous n'avez cessé de nous témoigner depuis notre arrivée. Nous avons parcouru le pays en différents sens; partout nous avons été reçus comme des frères et des sœurs en Jésus-Christ. Nous avons reçu beaucoup de bien de vous tous, bien plus que nous n'aurions pu vous en faire dans notre pays. Les priviléges dont vous jouissez nous font de plus en plus penser à nos compatriotes. Nous savons que beaucoup d'entre eux ont fui à l'île Maurice, non par amour pour Christ, mais parce que la reine est cruelle, non seulement pour les chrétiens, mais pour tous ses sujets. Nous sommes pressés de vous quitter et d'aller les instruire. L'amour de Christ nous excite à faire tout ce

nous pouvons. Nous vous demandons, frères bien aimés, de prier pour nous, afin que nous puissions annoncer la vérité, telle qu'elle est en Christ, et qu'il veuille bien bénir notre œuvre. Car vous n'ignorez pas que Paul plante, qu'Apollos arrose, mais que Dieu seul donne l'accroissement. Je demande instamment le secours de vos prières, et je me réjouis de penser que vous sympathisez tous avec nous. Notre séjour au milieu de vous n'aura pas seulement servi à sauver nos vies; j'espère que par la grâce du Seigneur il aura servi à notre encouragement, comme le voyage de Barnabas et de Paul servit à l'encouragement des frères, lorsque les deux apôtres furent envoyés à Jérusalem et y racontèrent les progrès de l'Évangile au milieu des Gentils. Nous ferons à nos compatriotes, sur notre séjour au milieu de vous, un rapport plus avantageux encore que celui de Caleb et de Josué, lorsqu'ils furent chargés de reconnaître la terre promise. Nous souhaitons que des missionnaires soient envoyés en tous lieux; nous souhaitons que l'Evangile de Jésus-Christ soit connu de toutes les nations... J'espère que vous me pardonnerez; je parle dans l'émotion de mon cœur; pressé par mes sentiments, je ne puis les retenir. Et maintenant, amis bien aimés, je suis en même temps triste et joyeux. Joyeux, à cause de votre bonté pour nous; nous vous quitterons bientôt, et c'est pour la dernière fois, ce soir, que nous jouissons du plaisir et de l'honneur de nous trouver au milieu de vous; triste, parce que je ne puis pas vous dire comme le Macédonien qui apparut dans une vision à l'apôtre : « Passez vers nous et venez nous secourir. » Hélas! Madagascar est rempli de ténèbres et de crimes! Mais j'espère que Dieu entendra les prières que vous lui offrez nuit et jour, car la prière du juste est d'un grand pouvoir. Priez le Dieu qui pardonna à Manassé après qu'il eût fait ruisseler le sang des saints dans les rues de

Jérusalem, de pardonner aussi à notre reine et à son gouvernement, car ils ne savent ce qu'ils font. Demandez à Dieu pour nous que nous sachions toujours mettre en lui notre confiance; j'espère qu'il nous conservera jusqu'à ce que nous ayons retrouvé nos amis à l'île Maurice. J'espère aussi qu'avant longtemps une porte nous sera ouverte à Madagascar; alors nous enverrons un messager pour vous dire: « Passez vers nous et venez à notre secours.» Adieu, amis bien aimés; nous ne verrons plus votre visage sur la terre; mais j'ai le ferme espoir que nous nous retrouverons dans ce repos que Jésus prépare aux siens. Je termine en priant le Seigneur de vous bénir tous.»

Animés de ces sentiments de foi et de reconnaissance, touchés aussi des marques d'affection qui leur furent prodiguées jusqu'au dernier instant, les chrétiens madécasses quittèrent l'Angleterre le 12 octobre de l'année dernière. Après quelques accidents sans gravité, ils arrivèrent heureusement dans leur champ de travail, l'île Maurice. La Société des Missions de Londres avait fait un appel à ses amis; elle avait demandé si quelques chrétiens anglais ne voudraient pas entretenir à leurs frais ces nouveaux ouvriers du Seigneur, dont de longues tribulations ont mûri le zèle; trois engagements avaient déjà été pris, l'un envers Jean, l'autre envers Joseph, le troisième envers Rafaravavy. C'est une bonne et excellente coutume en Angleterre et en Amérique, que des chrétiens généreux entretiennent, par des offrandes spéciales, soit des missionnaires, soit des élèves dans les stations. Les Sociétés étendent ainsi le champ de leurs travaux sans nouveaux frais. Le nombre des indigènes madécasses à l'île Maurice s'est fort accru depuis l'émancipation des nègres. Ils forment déjà une population de vingt mille âmes; ce sont en général des manœuvres qui vivent du travail de leurs mains. C'est à ces ouvriers libres que

les chrétiens partis d'Angleterre voulaient annoncer l'Évangile. Les envoyer à Madagascar eut alors été une imprudence et une témérité ; mais les difficultés ne paraissent plus si grandes, pour une portion du moins de l'île.

Quand les quatre chrétiens madécasses quittaient l'Angleterre, un voile de deuil planait sur leur patrie. La cruauté de la reine ne s'était jamais signalée par autant de meurtres. Les hommes périssaient en masse ; morts sanglantes, infanticides cruels, jugements par le sort, malheureuses victimes jetées dans une flamme qui les dévore lentement, punitions atroces pour des fautes légères ; tous ces crimes répandaient la terreur dans le pays. Les esprits étaient indignés ; cachée dans les cœurs, une violente haine méditait dans le silence une terrible vengeance ; les mécontents se comptaient ; les essais de révolte devenaient plus fréquents et plus hardis, et il semblait que, si elle ne dépouillait son horrible cruauté, la reine tomberait peut-être avec son trône. Dans ces troubles, le troupeau décimé du Seigneur levait au ciel des mains suppliantes et implorait la délivrance ou de nouvelles forces. C'est un spectacle triste et sublime que cette poignée de chrétiens qui résiste seule à une si cruelle et si sanglante persécution. Au nombre de deux cents, ils erraient dans les montagnes, sans pasteurs, sans amis, sans nourriture, dénués de tout, et renouvelant la patience des premiers martyrs de l'Eglise, ils montraient ce que peut encore la foi chrétienne. Du sein de leur tribulation, voici ce que quelques-uns de ces chrétiens éprouvés écrivaient à un ami : « Le petit troupeau de Madagascar vous salue ; par la bonté de Dieu, nous sommes encore vivants ; nous ne vous oublions pas, ni vous ni nos amis. Voici ce que nous avons à vous mander, bien aimé père : l'affliction sous laquelle nous gémissons, et qui vous est connue, s'accroît de jour en jour. Les exécutions, les jugements par le sort, tous les

malheurs se multiplient dans le pays tout entier, de telle sorte que, dans le seul district de Vonizongo, trois mille personnes ont bu dernièrement le *tangena*, (1) par ordre de la reine et de ses officiers. Il en a été de même en d'autres endroits; la méchanceté des hommes, arrivée à son comble, désole ce pays.Cependant Dieu nous accorde la faveur de pouvoir vous envoyer cette lettre. Ne nous oubliez pas. Nous chargeons le porteur de cette lettre de vous voir; quand vous le verrez, ce sera comme si vous nous voyiez nous-mêmes. Il a notre entière confiance; il connaît chacun de nous. Dites-lui sans crainte ce que vous aurez à nous communiquer, et tenez pour vrai ce qu'il vous dira de nous, comme si vous appreniez cela de nous directement. Il a fait tout ce qu'il a pu pour conserver le petit troupeau. Dites-lui ce que vous nous conseillez de faire. Délivrez-nous, bien-aimé père, s'il est possible; si Dieu n'est pas notre défense, nous sommes des hommes morts. Nous sommes comme la ville située sur le haut d'une montagne, elle ne peut rester cachée.

« Notre tâche, comme esclaves du gouvernement, continue à être extrêmement sévère. Sous le pouvoir des Pharaons, les enfants d'Israël avaient peut-être quelques moments de repos, du moins pendant la nuit; mais notre travail ne cesse, ni le jour ni la nuit. Le porteur de cette lettre vous donnera sur notre nombre tous les détails que vous lui demanderez. Nous vous prions de ne pas vous fier aux gens de **; ils ont déjà été la cause de la mort de plusieurs d'entre nous. Nous ne pourrions vous donner tous les détails dans cette lettre; mais vous les obtiendrez de l'ami qui vous la remettra. Nous vous offrons nos salutations spéciales; vous êtes comme notre ancre; nous avons

---

(1) Boisson que l'on fait avaler aux prévenus pour constater leur innocence ou leur culpabilité.

Rédacteurs.

vu avec quel zèle et quel dévouement vous avez travaillé, non seulement pour nous, mais aussi pour ceux qui se sont endormis au Seigneur. Que le Seigneur vous bénisse dans votre œuvre, et puisse votre récompense n'être point perdue ! » Cette lettre fut écrite de la capitale de l'île le 25 juin 1841 ; le lendemain, quatre autres esclaves chrétiens écrivirent encore au même ami (1) les paroles suivantes :

« Nous avons reçu votre lettre et les divers paquets qui l'accompagnaient. (2) Que le Seigneur vous bénisse, que Jéhova fasse briller sur vous la clarté de sa face pour la compassion que vous avez montrée au peuple de Dieu souffrant. Nous avons réellement en vous un ami. Nous n'avons aucun moyen de vous récompenser. Veuille le Seigneur bénir votre entrée et votre sortie, et tout ce qui vous appartient. Vous désirez que nous nous rendions auprès de vous; ce serait une bonne chose. Mais il y a encore trop de mouvement sur les routes pour tenter la fuite. Les ouvriers de la reine les parcourent dans tous les sens, en transportant des forêts les arbres qu'ils coupent. Vous voyez donc que, pour le moment, le sentier est trop étroit. Cependant nous espérons, par la bonté de Dieu, vous rejoindre un jour. Vous nous exhortez à prendre courage et à ne pas nous abattre. Nous recevons votre exhortation; nous sommes tous pleins de confiance et nous nous réjouissons. Vous nous demandez aussi de quoi nous aurions besoin. Ce qui nous est particulièrement pénible, c'est le manque de Bibles. Nous pouvons tenir cachées celles que nous possédons, bien qu'entourés d'ennemis. Elles sont tout usées. Quant aux moyens de vivre, nous les avons et nous ne les avons pas. Toutes nos propriétés nous ont été enlevées, lorsque nous avons été faits esclaves. Mais c'est ici

(1) M. Lebrun, missionnaire à l'île Maurice.
(2) Linge, savon, sel.

la Parole du Seigneur : « Considérez les oiseaux de l'air; ils ne sèment ni ne moissonnent, et cependant Dieu les nourrit. » C'est ainsi, ô bien aimé ami, que le Seigneur a eu soin de nous. Nous avons été dans de grandes souffrances et dans de pressants dangers, mais Dieu nous a jusqu'ici conservés. Saluez l'Eglise qui est avec vous de la part du petit troupeau dispersé, car les pasteurs, hélas! ont été chassés! De temps à autre, néanmoins, nous nous visitons mutuellement. L'un de nos fidèles compagnons vous portera cette lettre. N'hésitez pas à lui donner votre confiance. »

Tel était l'état déplorable des chrétiens de l'île Madagascar. Ces paroles si calmes et si touchantes ne semblent-elles pas venir de ces déserts ou de ces prisons de France où nos pères gémissaient jadis, couverts de chaînes et privés de nourriture? Les rapports les plus frappants peuvent être signalés entre les Eglises dispersées de notre pays, et ce faible troupeau de Madagascar qui compte des martyrs dans le ciel et sur la terre. Car ils sont aussi confesseurs de la vérité ces deux cents fidèles qui errent dans les montagnes sans nourriture et sans asile, et ces autres fidèles qui portent de lourds chaînes depuis plusieurs années, et sont davantage encore malheureux. Fils de martyrs, fils d'illustres proscrits, miséricordieusement délivrés des chaînes que nos pères portaient hier encore, chrétiens de France, n'aurons-nous pas des larmes et des prières pour ces nouveaux martyrs des temps modernes, si remarquables par leur courage dans la mort, et par leur soumission pendant la vie? Nos frères d'Angleterre n'oublient pas ces pauvres esclaves de Tananarivo qui sont dans ce moment et sans le savoir les héros véritables de l'Église. Il ne les oublie pas non plus cet intrépide Johns, qui à peine arrivé en Angleterre où il conduisait les victimes échappées, en partie par ses

soins, à la persécution, accourt de nouveau à l'île Maurice, à l'île Madagascar même, et jusque dans la capitale pour délivrer encore de la mort quelques-uns de ses enfants en la foi, au risque de périr lui-même en les sauvant. Naguère il parcourait l'île; inconnu, il allait de lieu en lieu pour découvrir et pour sauver ces bien aimés disciples du Sauveur qui nuit et jour occupent ses pensées; son dernier voyage n'aura pas été inutile. Il a découvert un pays où les chrétiens fugitifs trouveraient un sûr asile. Toutes les tribus, on le sait, ne sont pas soumises à la reine; il en est, et de considérables, qui vivent indépendantes. M. Johns les a visitées. Il les a trouvées disposées à s'instruire; elles ont écouté avec intérêt plusieurs prédications; un chef a promis d'envoyer à l'école autant d'enfants qu'il serait possible d'en instruire. Un champ nouveau s'ouvre dans cette partie de l'île; ce champ est vaste; il est à l'abri de la persécution. M. Johns était revenu à l'île Maurice; en arrivant, il avait dû trouver les chrétiens madécasses qu'il avait laissés en Angleterre. Son dessein était d'en amener au moins deux à Madagascar pour y jeter les fondements d'une mission nouvelle. Coincidence remarquable, et espérons-le, providentielle. Il va donc s'accomplir le pieux espoir de l'un de ces chrétiens bannis : « J'espère, disait-il à Londres, j'espère qu'une nouvelle porte s'ouvrira à Madagascar. » Parole chrétienne que le Seigneur semble vouloir accomplir dès ce moment, pour montrer que son amour va toujours plus loin que notre attente. L'Évangile va donc rentrer à Madagascar; demandons à Dieu que ce soit pour ne plus jamais en sortir.

VARIÉTÉS.

SECOND ARTICLE. (1)

L'œuvre des Missions recommandée aux enfants.— Efforts tentés en Amérique et en Angleterre.—Une assemblée missionnaire à Londres.—Autre exemple. Mesures à prendre.

Depuis fort longtemps, en Amérique et en Angleterre, la piété vigilante des pères et des mères chrétiens avait associé les enfants à l'œuvre de la conversion des païens. Mais ces efforts étaient isolés, ils avaient de beaux résultats, mais pas tous ceux qu'ils auraient pu avoir. Bien des parents se faisaient un devoir d'ajouter à leurs dons les dons de leurs enfants, de sorte que depuis l'enfant au berceau jusqu'au vieillard près de la tombe, toute la famille donnait et priait; mais ces habitudes n'avaient point abouti à des travaux communs pour les enfants. Dans ces derniers temps, on a été plus loin, on a entrepris de régulariser et de multiplier les sympathies et les dons des enfants, et l'on a réussi déjà. On a réuni les enfants en Sociétés branches, en Sociétés auxiliaires, en Sociétés générales; on a publié des feuilles missionnaires pour les enfants, on les a même rassemblés en séance annuelle extraordinaire, et désormais ces jeunes amis de l'œuvre auront leurs grands anniversaires comme leurs parents, avec moins d'éclat, peut-être, mais avec autant de joie et plus de simplicité. Ce n'est pas seulement au sein de la famille, de la bouche de son père et de sa mère, mais c'est aussi dans l'Église, de la bouche du maître

(1) Voyez page 288 et suivantes.

d'école et du pasteur, que les enfants apprennent à connaître et à aimer l'œuvre des missions, que déjà ils secondent efficacement par leurs offrandes et d'avantage sans doute par leurs prières. Ainsi la génération qui croît est gagnée aux Sociétés chrétiennes, et celles-ci voient s'accroître leurs soutiens comme leurs devoirs, leurs ressources comme leurs succès, et possédant des sympathies assurées dans ceux qui viennent comme dans ceux qui s'en vont, elles bénissent également Dieu des biens qu'il leur a donnés, et de ceux qu'il leur promet.

Nous avons suivi avec un intérêt tout particulier les efforts tentés dans ce sens par la Société des Missions de Londres; ces efforts ont eu les plus heureux résultats. Dans une foule d'églises indépendantes, les enfants se sont formés en Sociétés auxiliaires, et ont nommé des secrétaires et des trésoriers, absolument comme les membres des Sociétés existantes. Ils ont nommé aussi des collecteurs qui vont de maison en maison recueillir les offrandes de leurs jeunes amis. Telle Société d'enfants, en Angleterre, envoie à la Société mère des sommes plus considérables que les offrandes des Sociétés auxiliaires, en France, les plus généreuses et que les dons des Églises les plus fidèles. Ce zèle naissant de l'enfance chrétienne, cette initiation, non pas précoce, mais opportune aux œuvres de la charité, est un spectacle bien touchant; ce n'est pas un gage d'avenir pour les seules Sociétés religieuses, mais aussi pour les Églises et pour les familles qui recueilleront les premières les fruits précieux de ces germes qu'elles sèment.

Il existe dans les Églises indépendantes de Londres, de ces Sociétés d'enfants au zèle naïf, sincère et tendre, qui donnent avec abandon et prient avec ferveur. Ce sont de petites choses qui en feront de grandes, car Dieu se plaira à bénir aussi ces enfants dans leur infirmité. Toute-

fois l'Assemblée générale qu'ils ont tenue à Londres, l'année dernière, ne laissait pas que d'avoir de l'éclat et de la solemnité. Exeter-Hall est une salle bien vaste, elle suffit à de bien grandes assemblées, même aux anniversaires des grandes Sociétés de Missions; cependant dans cette circonstance elle était remplie et plus que remplie, longtemps avant le commencement de la séance. Il y avait ici aussi un président et des orateurs comme dans les grandes solennités. Le Président était l'un des plus éloquents ministres de Londres et d'Angleterre, M. le docteur Leifchild, et les principaux orateurs, des missionnaires venus des extrémités du monde. La vaste salle n'était pas assez grande, il fallut tenir une seconde assemblée dans une salle inférieure. Nous donnerons quelques détails sur cette fête chrétienne, pour montrer ce qu'on fait en Angleterre et ce qu'on devrait faire en France.

Le Président indiqua dans son discours les avantages qui se rattachent pour les enfants eux-mêmes à l'œuvre des missions. Il dit que les enfants comprennent cette œuvre chrétienne beaucoup plus tôt qu'on ne pense généralement. A la réunion des enfants de sa propre église, il vit un enfant dans les bras de sa mère. Le croyant trop jeune pour comprendre le but de la réunion, le docteur Leifchild lui dit : « Savez-vous ce que vous faites?» — «Oui, répondit l'enfant; je donne de l'argent.» — « Mais pourquoi?» — « Pour envoyer Jésus-Christ aux païens,» dit le petit ami des missions.

Le missionnaire présent partout où il s'agit de plaider la cause des païens, M. Moffat prit aussi la parole et dit qu'il eût volontiers fait tout le voyage de l'Afrique à Londres pour voir tant d'enfants amis des païens, et qu'il n'oublierait jamais cette scène. Il introduisit auprès de la jeune assemblée une jeune fille venue d'Afrique pour s'instruire en Angleterre, et revenir ensuite en Égypte comme

institutrice. Il présenta aussi cette jeune Sara Roby qui l'a accompagné depuis l'Afrique, et il raconta comment il l'avait découverte sous une pierre, abandonnée par sa mère dénaturée; comment il l'avait reçue chez lui, élevée comme son enfant, et comment, instruite en Angleterre, elle instruirait, à son retour en Afrique, ses ignorants compatriotes. Enfin, il signala à l'attention de l'Assemblée le jeune Béchuana qui l'a aidé à traduire les Saintes Ecritures dans la langue indigène. M. Moffat a aussi élevé ce jeune homme dès sa plus tendre enfance; il eut le courage et le bonheur de l'enlever, ainsi que sa malheureuse mère, sur un champ de bataille ensanglanté. Personne ici, dit M. Moffat, ne pourrait s'imaginer les horreurs d'un champ de bataille parmi des sauvages. Le père du jeune homme mourut cruellement au milieu de ses ennemis; on jetait des haches couvertes de sang sur la tête de M. Moffat, tandis qu'il ramassait la mère et l'enfant abandonnés. Le jeune homme a crû sous les yeux du missionnaire, et maintenant, pieux et intelligent, il se dispose aussi à reporter à ses parents et à ses amis, les lumières que Dieu lui a données. M. Moffat ajouta qu'il allait retourner en Afrique, mais qu'il espérait bien que ses jeunes amis prieraient pour lui pendant qu'il vivrait, et le remplaceraient quand il serait mort. Ainsi parla ce respectable missionnaire, au milieu de ces deux enfants qu'il a retirés de la fosse, et qui se tenaient là comme les témoins de son courage et de sa charité.

Le jeune Béchuana, parlant après lui, fit un discours en bon anglais, et il montra ce que Dieu peut donner aux sauvages à la fois d'intelligence et de piété. Ces débris d'une famille moissonnée, arrachée aux horreurs du carnage et promettant solennellement de se consacrer au salut de ses cruels compatriotes, devaient faire, autant par sa seule présence que par ses discours, une impression

profonde sur des cœurs si prompts à se peindre le malheur et à le sentir.

Un autre missionnaire venu de plus loin encore, M. Pritchard, des îles de la Société, prononça un discours que nous traduisons, en l'abrégeant un peu. « Mes chers enfants, vous avez appris que je viens des îles de la mer du Sud. Peut-être que quelques-uns d'entre vous ne savent pas où sont les îles de la mer du Sud. Elles sont à l'autre côté de la terre. Comme le soleil ne peut pas éclairer les deux côtés de la terre à la fois, il est nuit là, quand il est jour par ici. Tandis que nous sommes assemblés dans cette salle, les enfants des îles de la mer du Sud sont endormis dans leurs lits, et quand vous allez, le soir, vous reposer, ils se lèvent, car c'est pour eux le matin. Je vous dirai maintenant quelque chose touchant les enfants de cette partie du monde païen. Les parents avaient l'habitude d'en tuer beaucoup aussitôt qu'ils étaient nés. Ces pauvres enfants tués étaient consacrés par leurs mères soit à Oro, dieu de la guerre, soit à Hiro dieu des voleurs. Le plus grand désir de la mère était que son enfant put devenir ou un célèbre guerrier ou un fameux voleur. Que la conduite de vos parents est différente, mes chers enfants! Au lieu de vous amener à un temple païen pour qu'un prêtre cruel vous voue au dieu de la guerre ou au dieu des voleurs, ils vous amènent dans une Église chrétienne, et ils vous consacrent à Jéhovah, le vrai Dieu, en le priant de vous rendre ses enfants en Jésus-Christ. Les pauvres enfants païens apprenaient à adorer des idoles. Peut-être qu'ici une petite fille se dit à elle-même : « J'ai entendu parler de ces idoles; mais j'aimerais bien en voir une.» Peut-être un petit garçon se dit-il aussi : « J'ai vu des tableaux de ces idoles, mais je voudrais bien voir une de ces idoles qu'on adorait.» Mes jeunes amis, je vous montrerai deux vraies idoles qui ont été adorées. Celle-ci

(le missionnaire tient entre ses mains une idole, grande, noire et hideuse,) était adorée à Rarotonga, dans cette île où M. Williams construisit son vaisseau missionnaire. Elle était placée dans un temple. Le peuple avait coutume de l'invoquer et de lui offrir des fruits, des légumes, des cochons, des volailles et des poissons. Si une personne tombait malade, la maladie était imputée à la colère de l'idole. Alors on offrait, avec beaucoup de prières, de nouveaux présents au dieu redouté, afin qu'il lui plût de rendre la santé à la personne malade. Cette seconde (celle-ci est petite) était le principal dieu de Mangaia, île voisine de Rarotonga. A ce petit et méprisable objet, les indigènes offraient des victimes humaines. Oui, souvent ils tuèrent des hommes pour les offrir à cette idole que je vous montre. Je suis sûr, mes chers enfants, que vos cœurs sont remplis de pitié pour ces pauvres païens, qui se prosternent, dans leur aveuglement, devant l'ouvrage de leurs mains. Les enfants étaient d'ordinaire fort maltraités. Les guerres étaient très fréquentes, et quand un parti en avait conquis un second, les guerriers farouches passaient leurs épées à travers le corps des petits enfants; ils levaient en l'air ces pauvres créatures, afin que le peuple les vît pousser le dernier soupir dans une cruelle agonie. Quelquefois, ils leur passaient une corde à l'oreille et ils en attachaient plusieurs de cette manière; ensuite on prenait le bout de la corde, et on traînait ces innocents enfants sur le rivage de la mer, jusqu'à ce que leurs os étaient rompus, leur chair déchirée, et qu'ils eussent tous péri les uns après les autres.

« Mais des missionnaires ont été envoyés à ces pauvres païens pour leur persuader d'abandonner leurs idoles, de rejeter ces coutumes, et aujourd'hui, dans un grand nombre d'îles, au lieu de ces odieux traitements, les enfants reçoivent une instruction chrétienne. Nous avons des

écoles pour les tout petits enfants, et des écoles pour les enfans plus âgés. Vous seriez bien réjouis, si vous pouviez voir ces petites créatures de l'*Infant School* chanter et faire les mêmes petites manœuvres que les enfants de vos écoles. Il n'y a que peu de temps que je visitai les écoles de Raro tonga. Dans l'école de la station de M. Pitman, je trouvai environ 1,000 écoliers; dans l'école de M. Buzacott, 800. M. Buzacott dit à l'un des enfants : indiquez un cantique. L'enfant se dirigea vers le pupître du surintendant et lut un cantique avec beaucoup d'assurance. Le cantique rappelait les louanges entonnées par les enfants de Jérusalem à l'honneur du roi débonnaire. Après que l'enfant l'eût lu, tous ses jeunes compagnons se levèrent, et ils s'écrièrent d'un même cœur et d'une même voix. « Hosanna au fils de David ! » Je ne suis pas très-nerveux; il ne faut pas peu de chose pour me faire pleurer. Mais dans cette circonstance, sans que je susse trop pourquoi, ces joues que vous voyez furent toutes mouillées de larmes. Je savais ce que ces enfants étaient quelques années auparavant; je savais qu'ils couraient sur le rivage, nus et sales; qu'ils s'abandonnaient déjà aux pires de tous les vices, que déjà ils mangeaient la chair humaine, car les habitants de Rarotonga étaient d'horribles cannibales, et maintenant je les voyais venir à l'école chaque jour, recevoir une instruction chrétienne, et même chanter les louanges de Jéhovah.

« Lorsque les enfants furent congédiés, je vis un petit garçon gagner sa maison, portant à la main cette pierre que je vous montre. Mon petit ami, lui dis-je, je voudrais bien que tu me donnasses cette pierre; il me regarda d'un air fin, et il me dit : « A quoi pourrait vous servir cette pierre? » —Je lui répondis : « je compte aller dans ce pays éloigné d'où les missionnaires viennent; il y a beaucoup d'enfants dans les écoles de ce pays qui pourraient se réjouir de voir cette pierre qui vous sert d'ardoise. » —

L'enfant me tendit aussitôt la main, et il me dit: «La voici; prenez-là.» Il parut fort heureux de me la donner pour que les enfants de ce pays pussent la voir. Dans ces îles bien des enfants vont à l'école, mais il n'y a pour eux tous que peu d'ardoises et de crayons, de sorte qu'ils emploient leur industrie à se procurer quelque chose qui puisse les remplacer. Ils vont donc au milieu des montagnes, et ils regardent de tout côté jusqu'à ce qu'ils trouvent une pierre qui ressemble à une ardoise; ensuite ils prennent une seconde pierre et ils frappent sur la première jusqu'à ce qu'ils l'aient détachée. Alors ils se rendent sur le bord de la mer, et ils tirent de l'eau un morceau de corail; avec le morceau de corail ils frottent la pierre pour la polir. Quand ils l'ont polie, ils la teignent en noir pour faire ressortir la blancheur de l'écriture. Ce n'est là que la moitié de leur travail; il leur faut encore des crayons. Pour s'en procurer, ils prennent dans l'eau des œufs de mer, sur lesquels croissent soixante ou quatre-vingt piquants. Voici un de ces piquants qui servent de crayons. C'est ainsi que les enfants des îles de la mer du Sud se procurent les moyens d'écrire. Maintenant si chaque enfant ici présent pouvait envoyer un crayon et une ardoise à nos écoles de l'autre côté du globe, je suis sûr que les enfants de ce pays leur seraient très-reconnaissants. Plusieurs de ces enfants peuvent lire la Parole de Dieu aussi courammment dans leur langue que vous dans la vôtre. Ils en apprennent par cœur des portions considérables, ils étudient le même catéchisme que vous, mais traduit en leur langue. Je suis heureux de pouvoir vous dire que quelques-uns des enfants de nos écoles sont devenus vraiment pieux et font maintenant partie de nos Églises. Je tiens en ma main une lettre écrite par l'une de nos filles. Elle est écrite au nom de tous les garçons et de toutes les filles de l'école, et elle est adressée aux enfants de l'une des écoles du dimanche de Birming-

ham. Vous vous étonnez peut-être que cette lettre soit adressée à ces enfants plutôt qu'à d'autres. C'est parce que je dirigeais des écoles à Birmingham avant d'aller dans les îles de la mer du Sud. En me remettant la lettre, les enfants de ce pays l'accompagnèrent de présents destinés à prouver leur amitié pour les enfants des écoles d'Angleterre. Ces présents étaient des coquillages, des habits, faits avec de l'écorce d'arbre, des nattes et autres petits objets qui marquent plus de bonne volonté que de richesse.

« Voici une traduction de cette lettre :

Tahiti, 16 janvier 1841.

« *Aux enfants autrefois instruits par M. Pritchard.*

« Paix vous soit. Votre instituteur retourne auprès de vous, de sorte que vous pourrez le revoir. Recevez-le amicalement. Nous le laissons aller pour qu'il puisse vous visiter ; mais notre amour repose sur lui ; parceque c'est un instituteur qui nous plait ; il nous a instruits, et de la vient que nous connaissons la Bonne Parole. Nous sommes des enfants privés de sagesse et de connaissance. Exercez-vous vous-mêmes ; soyez diligents, priez Dieu pour nous, afin qu'un grand nombre d'enfants parmi nous puissent entrer dans l'Église de Christ, et que ces Églises fleurissent dans ce pays.

« Paix vous soit.

« MAURI,

« *Pour tous les garçons et pour toutes les filles.* »

« La fille qui a écrit cette lettre est elle-même aujourd'hui un membre de l'Église. Je la reçus avec trois de ses camarades d'école, environ deux mois avant mon départ

de Tahiti; elle avait treize ans. Je voudrais pouvoir vous dire combien de personnes du même âge sont membres de l'Église. Mes chers enfants, donnez aussi vous-mêmes vos cœurs à Dieu, afin que vous deveniez à votre tour membres vivants de son Église. Alors qu'elle sera heureuse dans le ciel votre réunion avec tous ces enfants à qui vous aurez envoyé l'Évangile! Car, dans le ciel il y aura des enfants des îles de la mer du Sud, des Indes occidentales, de l'Afrique, et de toutes les autres parties du monde païen, qui s'uniront aux enfants de la Grande-Bretagne autour du trône de Dieu, et ensemble ils chanteront tous les louanges immortelles de l'Agneau. »

Nous avons cité presque tout ce discours parce qu'il nous semble montrer ce que doivent être les paroles adressées aux enfants, et comme il est facile, en parlant des missions, d'être en même temps utile et agréable à ces derniers. D'autres orateurs prirent encore la parole; les enfants ne furent pas seuls instruits, ni seuls exhortés; les pieux parents qui les avaient amenés devant le Seigneur et les avaient conduits jusqu'à l'autel, pour les y voir déposer les premières offrandes d'une charité naissante, furent aussi et instruits et édifiés. L'un des orateurs se servit d'une comparaison heureuse pour montrer la nécessité et l'efficacité de la coopération des enfants. « Mes enfants, dit-il, j'ai souvent été sur cette estrade et j'y ai entendu de bien grandes choses; cependant il m'était resté des inquiétudes que l'assemblée de ce jour dissipe. Toutes les Sociétés missionnaires de cette ville me paraissent ressembler à ces navires qui, prêts à partir dans nos ports, ne partent cependant pas, faute d'eau; mais peu à peu la marée monte, et bientôt les vaisseaux partent pour leur destination. Cette assemblée aura le même effet. Toutes nos ressources ne nous suffisaient pas pour répondre à ces cris

du monde païen qui se font entendre, du nord au sud, du couchant au levant; les Sociétés attendaient, agitées, inquiètes, désirant agir et ne le pouvant pas, désirant partir et n'ayant pas assez d'eau. Mais vous allez envoyer à notre Société la marée qu'elle attend, et les vaisseaux missionnaires, soulevés par vous, partiront pour leur voyage de miséricorde. Vous n'êtes ici que quelques milles, mais vous êtes du nombre de ces deux millions d'enfants qui suivent sur toute la surface de ce pays les écoles du dimanche, sous la conduite de 170,000 instituteurs. Votre argent sera digne d'être bien accueilli, mais les £. 1,000 (25,000 fr.) que vous avez déjà donnés, et les autres mille livres que vous nous donnerez encore, ne sont rien en comparaison des résultats que la bénédiction de Dieu y attachera pour les païens. Vous ferez joyeusement des sacrifices, à l'exemple de ces enfants de fermiers qui, filles et garçons, ont donné sous mes yeux, en suivant, non mes exhortations, mais les impulsions de leurs cœurs, que Dieu seul avait provoquées. Par votre exemple, vous gagnerez à la même cause vos frères et vos sœurs; vos mères, secondant votre zèle et le guidant, agiront pour vous, dès votre première enfance, comme cette femme nègre qui mit une pièce de monnaie dans les petits doigts d'un tout petit enfant, puis le porta sur ses bras jusqu'au tronc missionnaire, pour que la petite créature fit elle-même son offrande au Seigneur. »

Nous venons d'apprendre que la Société des Missions baptistes a aussi organisé des Sociétés d'enfants sur une grande échelle, et que la Société des Missions épiscopales fait des appels pour arriver au même résultat. Elle annonce qu'elle publiera une feuille missionnaire entièrement consacrée à l'instruction et à l'édification de l'enfance. La Société des Missions wesleyennes n'a pas non plus négligé

cet objet important, et l'on peut dire, d'une manière générale, que tous les enfants des familles pieuses en Angleterre vont être désormais associés à l'œuvre des missions.

Comment en serait-il autrement? Même à peine convertis, les païens comprennent ce devoir, et ils l'accomplissent avec une touchante fidélité. Obligé de nous restreindre, citons deux exemples seulement. Un jour de collecte extraordinaire dans la Jamaïque, on appela le nègre Matthew: « Je suis ici, » répondit immédiatement une voix animée. Aussitôt un homme privé de l'une de ses jambes, s'avance vers le missionnaire, soutenu sur une jambe de bois. Les autres nègres se contentaient d'indiquer de leurs places la quotité de leurs offrandes, qui ne devaient pas être payées ce jour-là. Matthew, ayant mis la main dans l'une de ses poches, en tira une poignée d'argent et dit avec vivacité: « Ceci est pour moi, Monsieur. » Le missionnaire l'engagea à garder son agent jusqu'à ce qu'il lui serait demandé. « Ah, monsieur, s'écria-t-il, l'œuvre de Dieu doit s'accomplir et je puis mourir! » En même temps il mit la main dans une autre poche, en tira une autre poignée d'argent et dit: « Ceci est pour ma femme. » Il mit encore la main dans une troisième poche, en tira une petite somme, et ajouta: «Voilà pour mon enfant, Monsieur.» C'était environ 75 fr. qu'un pauvre nègre, estropié, père de famille, sans bien comme sans instruction, venait d'offrir avec une grave empressement. Pourquoi? « L'œuvre de Dieu doit s'accomplir et je peux mourir! »(1)

Un indigène du même pays avait été véritablement corrompu; mais Dieu avait touché et changé son cœur.

---

(1) Voyez page 72.

« Mes amis, disait-il en public, vous savez quel homme méchant j'étais; mais je suis devenu une nouvelle créature. Personne n'a besoin de me dire ce qui me manque, car je le sais fort bien; mais ce que j'aimais autrefois, je le hais maintenant, et ce que je haïssais, je l'aime. Je sens que je dois donner autant ponr la cause de Dieu que j'avais coutume de donner pour la cause du diable, quand j'étais un homme méchant. Je ne trouve jamais, quand je fais la moindre chose pour Christ, que je sois le moins du monde plus pauvre. Je pensais tout-à-l'heure, quand le ministre lisait, que je dois faire quelque chose de plus que je n'ai jamais fait. Je me propose d'inscrire mon nom, pour 6*d.* (60c.) par semaine, celui de ma femme pour 6*d.* (60c.), celui de mon fils aîné pour 6*d.* (60c.), ceux de mes huit enfans pour 3*d.* (30c.) chacun, total 4 fr. 20 c. par semaine. » C'était encore un ouvrier que celui qui promettait de donner pour l'œuvre des missions plus de 200 fr. par an.

Il faut se rappeler maintenant que les enfans de la Jamaïque partagent le zèle de leurs parents, qu'ils emploient souvent leurs moments de loisir à gagner quelque argent pour les missions, et répondent parfaitement aux pieuses intentions de ces pères si dévoués, de ces mères si chrétiennes également attachés au Seigneur et à ses œuvres. Mais nos amis comprennent suffisamment de quelle importance il est pour nous et pour eux d'associer les enfants à l'œuvre des missions, le plus tôt et le plus généralement possible.

Il nous semble qu'il faudrait, comme en Angleterre, les former en Sociétés, pour exciter leur zèle par l'exemple commun; chaque Société devrait avoir ses agens officiels, son comité, son secrétaire, son trésorier et son président. C'est un moyen de donner pour les enfants

eux-mêmes de l'importance à leurs travaux. Les travaux seraient toujours, on le comprend, dirigés par des personnes mûres, par les pasteurs, par exemple ; mais les enfants paraîtraient conserver, et conserveraient en effet, l'indépendance nécessaire de leur zèle et de leurs efforts ; ils formeraient un corps à part, et leurs Sociétés naissantes, protégéeset non gênées par d'autres, ressembleraient à ces jeunes arbres qui croissent à l'abri des grands. Ces Sociétés auraient des séances régulières, etdes solemnités extraordinaires. La formation en serait facile partout où il existe une Eglise , et elle serait plus aisée encore, partout où il existe une école du dimanche; car alors les éléments sont tout prêts, et il ne faut que les rassembler. Des communications appropriées aux enfants viendraient régulièrement nourrir leur zèle. Le président naturel de ces réunions serait le pasteur ; à défaut du pasteur, le catéchiste, ou quelque membre respectable du troupeau. Il serait bon qu'à côté des garçons, les jeunes filles eussent aussi leurs Sociétés ; il leur serait possible peut-être d'avoir quelque petite réunion de travail, et les garçons et les filles rivaliseraient alors de dévouement et de zèle. En l'absence de toute Eglise et de toute école du dimanche, la famille a pour mission spéciale et sérieuse de faire l'œuvre, ne fut-ce que pour quatre enfants, ne fut-ce que pour un seul. Le nombre ici modifie l'accomplissement du devoir, et ne change rien à sa nature. Il faut que l'action commence par chaque enfant, pour s'étendre à tous. Avons-nous besoin de le dire ? Sans l'œuvre préalable et continuée des parents, l'œuvre de l'instituteur et du pasteur serait fort difficile, souvent impossible. Que tous ceux qui ont à cœur l'intérêt des âmes immortelles, la gloire de Dieu, la formation de l'être moral chez les enfants, se lèvent donc ensemble pour commencer en-

semble, continuer ensemble, une œuvre qui les touche tous, et qui par cela même doit être faite simultanément dans l'Eglise, dans l'école et dans la famille. Une vaine approbation de ces principes et de ces exemples ne suffit pas; il faut la pratique de ces principes, l'imitation de ces exemples. Chrétiens de France et de l'Etranger, qui secondez si fidèlement une Société qui ne subsiste que par Dieu et pour vous, ne voudrez-vous pas lui susciter de nouveaux amis, qui seront faibles d'abord, mais pour devenir puissants, mais pour vous remplacer et se faire remplacer à leur tour? Voulez-vous que vos enfants soient moins, dirons-nous, zélés ou privilégiés que ces enfants de l'Amérique et de l'Angleterre qui marchent déjà sur les traces de leurs respectables pères, et achèvent en quelque sorte leur œuvre, en envoyant au vaisseau missionnaire les eaux qui le soulèvent et le font partir? Moins zélés et moins privilégiés que ces enfants d'esclaves naguère, aujourd'hui d'hommes libres, qui donnent déjà, nous croyons en être sûrs, dans une seule île, plus que tous les enfants protestants de nos Eglises dans toute la France? Essayez, mais d'abord, mais partout, une œuvre qui sera féconde pour le présent, plus féconde pour l'avenir. Ouvrez, faites ouvrir aux enfants eux-mêmes des listes de souscription faibles mais régulières, d'abord de quelques sous, plus tard de quelques francs, si les moyens le permettent. Appelez-les à des réunions fréquentes, et là intéressez leur esprit, touchez leur cœur, excitez leur compassion, provoquez leurs petites offrandes que Dieu bénira, par des détails qu'il sera facile de vous procurer, par votre propre zèle, par votre propre exemple? Semez ces semences de charité dans des jeunes cœurs qui vous sont ouverts encore, et la rosée d'en haut les fécondant, vous les verrez, dans un prochain

avenir, se changer en fruits de foi pour eux et pour vous. Et si ces exemples qui doivent nous encourager pouvaient ne pas suffire, nous en citerions un dernier bien propre à nous rendre confus.

Dans l'Inde, lorsque les parents vont offrir des sacrifices aux faux dieux, les enfants suivent, presque toujours chargés de présents pour les idoles. Dans une occasion particulière un chrétien trouva un père et une mère qui se rendaient à un temple avec trois enfants. Il leur demanda où ils allaient : « Nous allons faire une *adoration.* » — « Pourquoi ? » — « L'un de nos enfants a été malade ; nous avons fait un vœu ; nous allons l'acquitter. » — « Comment, pour ce tout petit enfant ? » — « Pourquoi pas, » répondirent les païens en souriant.

Le mari portait une volaille dans l'une de ses mains pour l'offrir en sacrifice ; il tenait trois pommes de terre dans l'autre main. Il avait sur son épaule une petite fille de trois ans, qui portait aussi une noix de coco. La mère portait une assiette d'airain, avec un peu de riz, un peu de safran, un peu de sucre et quelques fleurs. Elle tenait un enfant d'un an ; l'enfant avait aussi un plaintain dans ses petites mains. Chargée de ces présents, toute la famille allait adorer un faux dieu, et elle apprenait, sans le savoir, aux chrétiens, comment il faut adorer le véritable.

TABLE DES MATIÈRES.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

Pages

Visite d'un voyageur chrétien à l'une des stations françaises 41

Afrique Méridionale.—Station de Motito.—Journal de M. Lauga, aide-missionnaire, sous la date du 2 septembre 1841.—Réflexions générales.—Faits particuliers. 81

Extraits d'une lettre de M. Lemue sous la date du 3 septembre 1841.—Voyage à Mamuse. 87

Station de Mékuatling. — Extraits d'un journal de M. Daumas sous la date du 1 septembre 1841.—Guerres aux environs de la station et dangers de celle-ci —Trois martyrs.—Mort édifiante de deux femmes chrétiennes . . 90

Lettre de M. Pfrimmer datée de Mamuse, Juin 1841.—Voyage de Béthulie à Béerséba et à Mékuatling.—Difficulté de trouver des guides.—Epreuves au milieu du désert. —Retraite et séjour à Miremechu.—Départ et nouveaux embarras.—Passage de plusieurs rivières.—Perfidie des guides.—Le missionnaire conduisant lui-même son wagon.—Arrivée à Mamuse. 121

Lettre de M. Pfrimmer écrite de Béthulie, le 29 Novembre 1841.—Voyage à Motito.—Excursions infructueuses au nord de Mamuse.—Second voyage.—Friedau, ou la station nouvelle.—Visite de M. Lemue.—Voyage à Béthulie.—Détails additionnels. 161

Examen de trois élèves de la Maison des Missions . . . 183

Dix-huitième Assemblée générale de la Société des Missions évangéliques de Paris. 187

Consécration au Saint-Ministère de MM. Maitin, Schrumpf et Le Brun. 194

Station de Morija.—Journal de M. Arbousset sous la date du 29 Décembre 1841.—Nouvelles conversions.—Noms des néophytes.—Détails sur leur vie.—Caractère de leur piété.—Excursions missionnaires dans les environs de la station. 201

Extrait d'un journal de M. Gosselin, aide-missionnaire a Morija, pendant les six derniers mois de 1841. . . . 215

Station de Béthulie.—Extrait d'une lettre de M. Pellissier, sous la date du 1 Octobre 1841.—Baptême de huit indigènes.—Admission de treize candidats.—Mort de l'un d'eux.—Assiduité au culte.—Sécheresse.—Construction d'un temple.—Collecte. 241

Station de Motito.—Lettre de M. Lemue sous la date du 25 Janvier 1842.—Etat du pays à l'arrivée des missionnaires.—Persécutions nées du changement.—Fermeté des fidèles.—Chûte.—Résultat de la persécution.—Ecole.—Vaccine.—Météore. 245

Pages

Afrique Méridionale—Station de Béthulie.—Lettre de M. Pellissier, sous la date du 23 décembre 1841.—Prétentions des Griquois.—Procédés tyranniques du chef de Philippolis et de ses gens.—Appel au lieutenant-gouverneur des frontières orientales de la colonie.—Réponse favorable.—Comparution de M. Pellissier, Lepui et Adam Kok devant le préfet de Colesberg.—Débats et décisions.—Examen des bornes.—Jugement de l'arbitre.—Résistance et soumission d'Adam Kok. 281

Station de Mékuatling.—Extraits d'une lettre de M. Daumas, sous la date du 29 Janvier 1842.—Etat critique du pays.—Chasse de Moshesh.—Craintes superstitieuses.—Baptême de quatre candidats et de dix enfants.—Derniers moments et mort chretienne de plusieurs indigènes convertis. 321

Station de Béerséba.—Extraits d'une lettre du missionnaire Rolland, sous la date du 7 Mars 1842.—Maladie du missionnaire, occasionnée par des travaux multipliés.—Le typhus.—Baptême de dix-sept adultes et de dix-huit enfants.—Détails sur quelques-uns de ces nouveaux chrétiens.—Nouvelle contribution de l'Eglise de Béerséba à la Société des Missions évangéliques de Paris. 361

Courts extraits du Journal de M. Mæder, aide-missionnaire à Béerséba, comprenant le compte-rendu de ses travaux pendant l'année 1841.—Construction d'une ville.—Vaccine.—April, écolier distingué.—Epreuves et bénédictions domestiques.—Fléau.—Expériences personnelles. . . 370

Extraits d'une autre lettre de M. Mæder, sous la date du 9 Octobre 1841.—Détails sur l'école et sur Simon, manœuvre de M. Mæder. 374

Station de Motito.—Lettre de M. Lemue, sous la date du 6 Mai 1842.—Réveil dans la station.—Prédication d'un membre de l'église en l'absence du missionnaire.—Admission de vingt candidats.—Baptême de trois indigènes.—Projet de prédication à un village voisin.—Visite du docteur Philip.—Retour de M. et Madame Lauga. . 401

Extraits d'une lettre de M. Lauga, datée de Motito, le 20 Mai 1842.—Changement dans la station, au retour de M. Lauga.—Progrès remarquables de l'Évangile dans les stations françaises du Calédon. 406

Station de Thaba-Bossiou. — Extraits d'un Journal de M. Dyke, sous la date du 2 Avril 1812.—Travaux dans la station.—Excursions missionnaires aux environs.—Sauterelles. 450

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

Sierra-Leone.—Vue générale de l'œuvre.—Traits de piété individuelle. 1

Jamaïque.—(Dernier article).—Discours d'un ancien missionnaire.—Arrivée de M. Knibb et de ses compagnons de voyage. 48

Pages

Inde-en-deçà-du-Gange.—District de Tinnevelly.—Générosité des Shanaars à Alvarnery.—Etat prospère de Dohnavour.—Conversion d'un maître d'école païen. — Derniers moments d'un catéchiste indigène. — Destruction d'un temple du démon. 58

Iles de la mer du Sud.—Iles Samoas.—Réveil dans l'île de Tutuila ; commencement, progrès, résultat du réveil, rapportés dans les lettres de divers missionnaires. 98

Iles Sandwich.—Effets de l'introduction simultanée des missionnaires catholiques, et des eaux-de-vie françaises dans le pays.—Aspect actuel de la mission américaine. . . . 110

Empire Birman.—Continuation de la persécution.—Nouveaux baptêmes parmi les Karens. 219

Océanie.—Tahiti.—Joie du peuple au retour d'un missionnaire. —Empressement à se procurer les Saintes Écritures. . . 230

Afrique Méridionale.—Progrès de l'œuvre.—Baptêmes et traits divers de l'influence de l'Évangile.—Le chef Motibée.—Le chef Kama.—Voyageurs dans le désert. 252

Nouvelle Zélande.—Réflexions générales.—Evêque anglican.—Mission catholique.—Ecoles et progrès remarquables des lumières.—Baptêmes et admissions nombreuses.—Propagation rapide et générale du christianisme. 294

Afrique Occidentale.—Caractère moral des indigènes visités par l'expédition du Niger.—Idées touchant l'esclavage et touchant la divinité.—Coutumes superstitieuses et cruelles.—Désir d'instruction.—Obstacles.—Coup d'œil sur une colonie naissante.—Préparatifs.—Lettre d'un indigène. 330

Jamaïque.—Les Marons ; leur condition sociale, leurs superstitions religieuses ; leurs progrés dans les lumières et dans la foi.—Les instituteurs volontaires.—Une mort chrétienne. . 377

Chine.—Les missionnaires évangéliques devant les rivages fermés de la Chine.—Les missionnaires protestants évitent-ils les dangers ?—Question préalable. 411

Les réfugiés Madécasses en Angleterre.—Mort de l'un deux.—Leur départ pour l'île Maurice.—Etat critique des chrétiens à Madagascar.—Champ nouveau dans cette île. 458

VARIÉTÉS.

Etat financier de plusieurs Sociétés de Missions étrangères.—Dernière Assemblée du Conseil Américain pour les Missions étrangères. 20

Exemples remarquables de générosité chrétienne proposés à l'imitation des amis du Seigneur. 69

Infanticides. 157

Discours de Mar-Yohanna, évêque nestorien, dans une réunion de Missions à New-York. 233

La résurrection, objet de terreur pour la conscience coupable. . 235

Exemple de désintéressement. 237

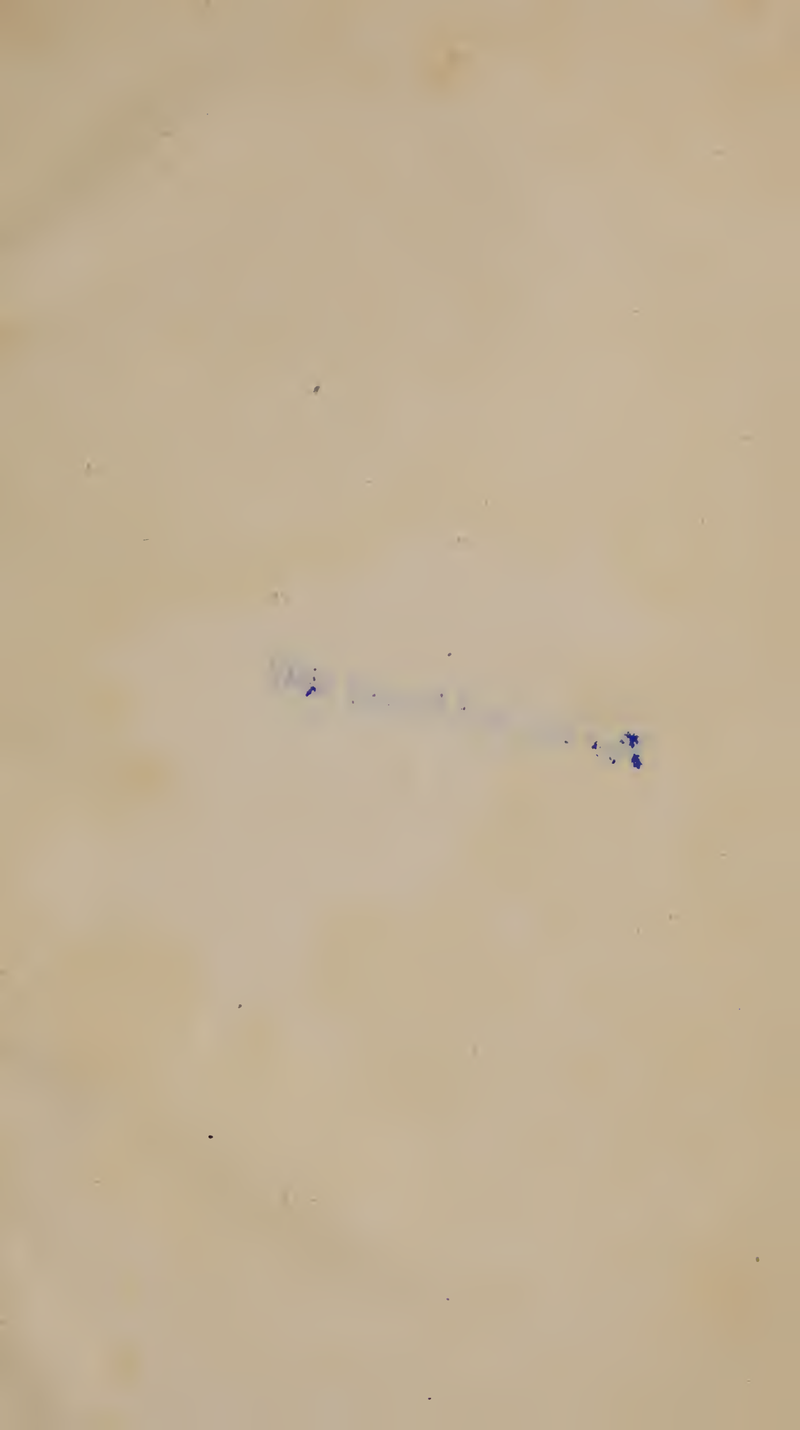
Le sauvage qui ne sait pas lire, et le paysan qui lit le Nouveau-Testament. 238

Témoignage d'un capitaine américain et d'un savant anglais, ou influence de l'œuvre des missions sur les sauvages, et état moral de l'île Tahiti. 263

Pages
Distribution de Bibles dans l'Inde. 272
Décadence de l'idolâtrie à l'île de Ceylan et dans l'Inde.—Une prédication. 313
Dernières paroles de M. Moffat à Exeter-Hall, Londres.—Fruit précieux de la lecture de la Bible. 353
Souvenir touchant et charité tendre d'un nègre de la Jamaïque. 356
Témoignage rendu par des païens à la douceur du caractère chrétien 358
Pourquoi l'Inde a-t-elle été donnée à l'Angleterre ?. 359
Du devoir de recommander l'œuvre des missions aux enfants. Premier article. 388
Quelques sauvages sauvés, pour s'être réclamés du nom seul d'un missionnaire. 399
Relation d'un voyage d'exploration au Nord-Est de la colonie du Cap de Bonne-Espérance, entrepris dans les mois de mars, avril et mai 1836, par MM. T. Arbousset et F. Daumas, missionnaires de la Société des Missions évangéliques de Paris; écrite par M. Thomas Arbousset, avec onze dessins et une carte, publié par le Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris chez les peuples non chrétiens. Paris, Arthus Bertrand, rue Hautefeuille, 23; L.-R. Delay, rue Basse-du Rempart, 62; Maison des Missions Evangéliques, rue de Berlin, 7. 1842. Prix, 12 fr.. 426
Nouveaux discours de Mar-Yohanna aux Etats-Unis. 443
Second article.—L'œuvre des Missions recommandée aux enfants.—Efforts tentés en Amérique et en Angleterre.—Une Assemblée missionnaire à Londres.—Autres exemples.—Mesures à prendre. 473

NOUVELLES RÉCENTES.

Appel remarquable de cent mille Druses. 38
Prochain départ de quatre nouveaux missionnaires français. . 40
L'expédition du Niger. 120
Les missionnaires américains en Syrie pendant les derniers troubles. 238
Adieux et départ de cinq missionnaires de la Société. . . . 278
Le roi de Prusse souscripteur d'une Société de Missions étrangère. 360
Soumission des Boers de Port-Natal au gouvernement anglais. 446




I-7 v.17
Journal Des Missions Evangeliques
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00314 9772